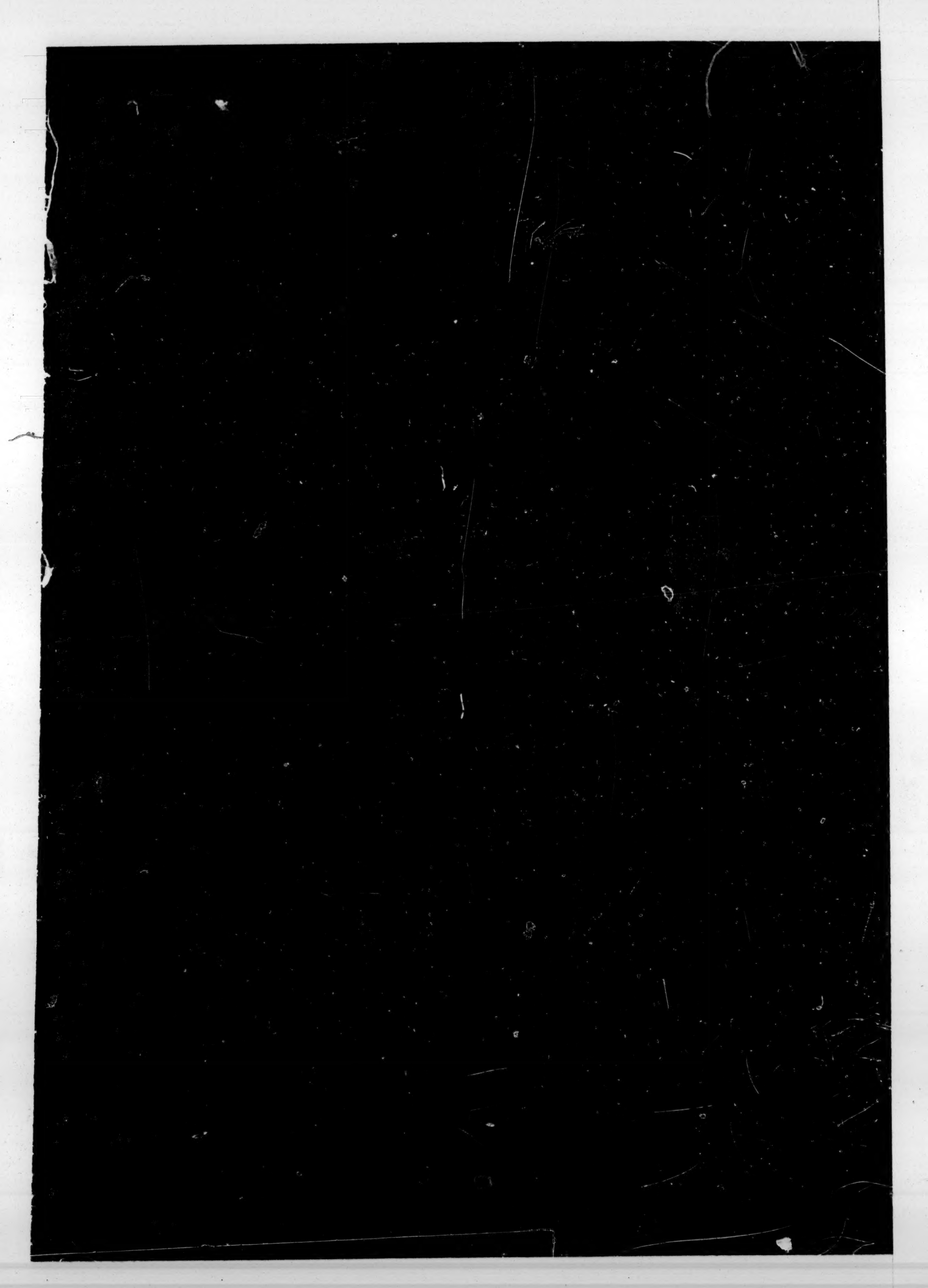
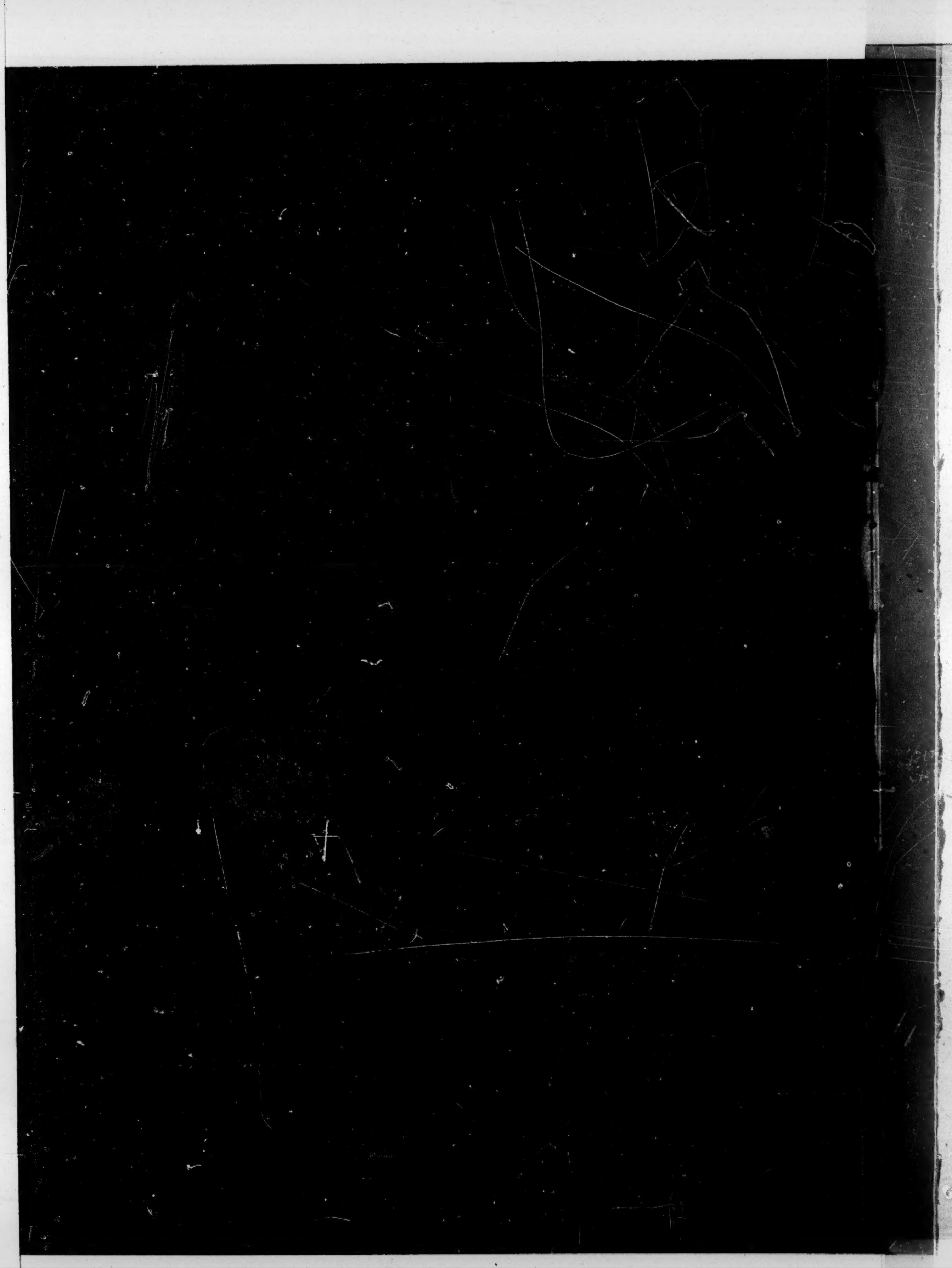




ACTA UNIVERSITATIS LUNDENSIS.

LUNDS UNIVERSITETS ÅRS-SKRIFT.

XXXVIII.

1902.

FÖRSTA AFDELNINGEN.

LUND 1903.
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.
DISTRIBUERAS GENOM C. W. K. GLEERUPS FÖRLAGSBOKHANDEL I LUND.

LUNDS UNIVERSITETS ÅRS-SKRIFT.

XXXVIII.

1902.

I.

AFHANDLINGAR I TEOLOGI OCH HUMANISTISKA ÄMNEN.

LUND 1903.
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.
DISTRIBUERAS GENOM C. W. K. GLEERUPS FÖRLAGSBOKHANDEL I LUND.

Innehåll:



LUNDS UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT. Band 38. Afdeln. 1. N:r 1.

LA CANZONE

CHE DEBB'IO FAR?

SELON LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES DE PETRARQUE

(VAT. LAT. 3196 & 3195)

PAR

FREDRIK WULFF.

LUND 1901.
IMPRIMERIE E. MALMSTRÖM.

L'édition diplomatique de M. Carl Appel [1] gardera toujours une haute valeur, et on pourrait croire, après les éditions critiques bien connues de Mestica (1896) et de Carducci & Ferrari (1899), après tant de travaux de M.M. Cesareo [2], Salvo-Cozzo [3] et d'autres, que l'interprétation, ou du moins la lecture, des précieux dix-huit feuillets qui constituent le ms. nº 3196 du Vatican, ne laisse plus rien à désirer. Et cependant il y a là beaucoup de travail à faire encore. Le présent mémoire voudrait contribuer, pour ce qui concerne la canzone *Che debb'io far?*, à une plus exacte connaissance de ces inestimables brouillons, les plus anciens et les plus intimes autographes de poète qui existent. J'ai travaillé sur les excellentes éditions phototypiques de Rome (1895 et 1898 [4]), et j'ai tiré un grand parti du mémoire intelligent de M. Nino Quarta *I Frammenti di Rime nel codice Vaticano 3196* [5]. J'espère revenir encore plus d'une fois à discuter ces questions avant de terminer ma traduction, en suédois, de l'œuvre italienne de Pétrarque. Je tiens à avouer ici les grandes obligations que j'ai à M. Lorenzo Mascetta Caracci [6]; du moins, c'est sa critique et son commentaire [6] qui ont donné l'impulsion à mes recherches critiques sur Pétrarque et son œuvre, et qui ont changé ma vue sur bien des points.

Ne voulant pas donner une édition paléographique, je résous les abréviations comme je crois devoir les comprendre: on a le droit d'être un peu libre, notamment avec les remarques latines des brouillons: car Pétrarque n'a pensé ici qu'à aider sa mémoire, et il a souvent écrit fort à la hâte. J'ai suivi les usages typographiques les plus convenables à mon but, je n'écris pas p. ex. *maij* mais *maji*,

---

[1] *Zur Entwickelung Italienischer Dichtungen Petrarcas.* Halle, Niemeyer, 1891.

[2] *Su le ›Poesie Volgari‹ del Petrarca,* nuove ricerche. Rocca S. Casciano, 1898. Cf. le compte rendu de Flaminio Pellegrini, *Gio. stor. della lett. it.* XXXVIII (1901), p. 152.

[3] *Le ›Rime sparse‹* etc., Turin, Lœscher, 1897 (Extr. du *Gio. stor.* etc. XXX, p. 369).

[4] Notamment cette dernière, publiée par G. C. & G. S., *con supplementi e due appendici.*

[5] Extrait du périodique *Il Rinascimento* IV, Foggia 1899.

[6] *Il Canzoniere* etc. Volume primo, Lanciano, Rocco Carabba, 1895. (Cf. *Gio. stor.* 1896, p. 401; *Litteraturblatt* etc. 1897, col. 20; *Zeitschrift f. R. Ph.* 1898, p. 295.) On attend toujours le second volume. — Id. *Gli amori del Petrarca,* extr. de la *Rassegna Pugliese*, Trani, 1896.

non *uidj* mais *vidi* etc. Pour la graphie, je n'y change rien d'essentiel, je garde p. ex. *etterno*, *obscurato*, et çà et là une majuscule. En ébauchant ses vers, Pétrarque écrit quelquefois les mots sans *troncamento*, même là où ce procédé est nécessaire. Soit négligence de sa plume, soit qu'il l'ait fait exprès, pour mieux comprendre en copiant, je n'y change rien dans ce que je reproduis. On trouvera ici — ai-je besoin de le dire? — tout ce qu'il a pu y avoir de bon dans mon essai sur la première rédaction, publiée dans le recueil offert à mon ami P. A. Geijer, à Upsala, ce printemps, pour son anniversaire.

Je suppose toujours que le lecteur a sous les yeux la reproduction phototypique du Vat. 3196.

Lund, le 20 décembre 1901.

F. W.

CHE DEBB'IO FAR?

Le 6 avril 1348, il n'est pas permis d'en douter, est le jour où meurt la Laure de Pétrarque, cette Laura qui, avec la Beatrice de Dante, est la femme la plus merveilleusement chantée de la littérature profane du monde entier.

A en juger par plus d'un passage des compositions de Pétrarque, Laure était alors frêle ou souffrante depuis des années, et on l'a crue poitrinaire. Il n'en est pas moins naturel d'admettre qu'elle a succombé, assez inopinément, à la peste qui ravageait cette année-là le comtat Venaissin[1].

Le 6 avril, Pétrarque se trouvait à Vérone, s'il faut en croire la fameuse note ambrosienne sur le Virgile annoté par Pétrarque[2], et tout porte à croire que cette donnée est véritable. Pétrarque fut consterné en apprenant par une lettre de son »Socrate», Ludovicus de Campinia, à Parme, le 19 mai 1348, que depuis six semaines sa Laure n'était plus de ce monde: *heu, fati mei nescius,* s'écrie-t-il[3]. Et nous pouvons constater qu'encore le 17 mai, probablement à Parme, il ne soupçonnait rien de funeste, rien de précis du moins. Car, selon une annotation faite au haut du fol. »13 *recto*» (= Salvo-Cozzo II, 1, a, le premier feuillet des vrais brouillons), il s'occupait ce soir-là — *1348, maji 17*[4], *hora vesperarum* — à ébaucher une com-

---

[1] Le célèbre auteur des *Mémoires*, imprimés, anonymes et avec la fausse date d'Amsterdam, en 1764—67 à Avignon, par Paul-Aldonse de Sade, abbé commendataire d'Ébreuil, en Auvergne, ne me semble pas trop digne de confiance dès qu'il s'agit de Laure, la prétendue »belle Avignonaise»; personne, excepté lui-même, a-t-il vu en entier les documents des archives de la famille De Sade, égarés ou perdus depuis son temps? Toute cette question-là est à reprendre, et j'y reviendrai ailleurs. L'abbé est mort dans sa terre de Saumane, près Vaucluse, le 31 déc. 1778. Voy. Arnavon, *Voyage à Vaucluse*, Paris 1814, p. 386.

[2] Je traiterai ailleurs de l'authenticité, du moins matérielle, de cette note. Avec l'aide de mon ami M. Pio Rajna j'ai fait photographier le feuillet entier, et nous y avons constaté des choses vraiment surprenantes. Cf. Wulff, *La Note sur le Virgile de l'Ambrosienne*, dans les *Studier* II, p. p. Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, 1901.

[3] La lettre de son Socrate est assez lente à arriver. Cela s'explique bien plus facilement si, comme je suis persuadé, Laure est morte à la campagne, près de Vaucluse, que si elle était décédée dans la ville d'Avignon, où demeurait Ludovicus.

[4] Il me semble inadmissible de lire autre chose que 17 ou 18; la partie supérieure du chiffre 7 manque, mais le reste n'est ni la queue d'un 4 ni celle d'un 5, les seuls autres chiffres possibles. Cf. Salvo-Cozzo, *Le »Rime sparse»*, p. 40.

position, une *ballata in vita di Madonna Laura*, comme aurait dit le bon Vellutello, s'il l'avait connue. Je me permettrai de transcrire ici ce fragment de *ballata* [1]:

1. Felice stato, aver giusto Signore
2. (Ove sopra dever [2] mai) Ove'l ben s'ama, e piú là non s'aspira,
3. (E dove altri respira) Ove (l'alma) [3] in pace respira
4. (E di ben operar s'attende honore) (L'alma) Il cor ch' attende per virtute honore.

5. (L'alma [+ era]) de' be' pensier (nuda) [4] Nuda [de' be' pensier] l'alma e digiuna
6. Si stava, e negligente,
7. Quando Amor di quest'occhi la percosse.
8. Poi che fu desta dal Signor valente . . . .

Ce fragment de ballata est doublement précieux pour nous. D'abord il nous prouve que, malgré sa séparation, plus ou moins volontaire, de Laure, il continue à chanter leurs premières amours. Avait-il déjà, avant la mort de son inspiratrice, formé le projet de faire de ces poésies »qui fatiguaient mille plumes» un recueil, une œuvre d'art? On l'ignore. Mais il est bien probable — M. Lorenzo Mascetta Caracci l'a le premier montré [5] — que dès 1349 il a dû composer, comme préface, le sonnet un peu trop réfléchi *Voi ch'ascoltate, in rime sparse, il sono*, sonnet fait *ad Posteros* et non pas pour le soulagement de son cœur.

Mais je vois encore autre chose dans ce fragment de ballata *Felice stato, aver giusto Signore!* J'y vois, moins une plainte adressée à l'Amour et à Laure, qu'une plainte adressée à son ancien seigneur, le cardinal Colonna. Celui-ci était justement irrité contre Pétrarque, l'hiver 1347—1348, à cause de la connivence ou quasi-complicité de Pétrarque avec Cola di Rienzo, tribun des Romains, ennemi déclaré des Colonna, et depuis le 20 novembre 1347 l'exterminateur, ou à peu près, de cette illustre famille [6]. Foudroyé par la lettre de son fidèle Socrate qui, un peu tard, paraît-il, l'avertissait, à Parme le 19 mai, que Laure était décédée le 6 avril, il a laissé là, inachevée pour toujours [7], la ballata, laquelle aurait dû, je pense, radoucir un peu le cardinal. Au lieu de cela, il se met à chanter

---

[1] C'est M. Nino Quarta, *op. s. l.*, p. 5, qui a vérifié qu'il s'agit d'une *ballata*, non d'une *canzone*. La ballata était devenue un genre solennel et sérieux.

[2] Il écrit sur ce mot — équivoque? —, son *Attende*, et il corrige ainsi qu'il suit. — Je laisse au lecteur de faire le calcul des syllabes correspondantes à corriger.

[3] L'article a une *L* majuscule; quelquefois ses majuscules ont une intention spéciale, à l'intérieur, mais ce n'est guère le cas ici. Il utilise cet *alma* dans le vers suivant, puis dans le v. 5.

[4] En ajoutant *era*, il devait lire *pensieri digiuna* et biffer *nuda e*. Mais il a de suite une meilleure idée, c'est de rendre *alma* (subst.) moins équivoque en mettant *Nuda* en tête.

[5] *Il Canzoniere* etc., Lanciano, 1895. I. Je tiens à avouer que c'est le livre de M. Mascetta qui m'a fait essentiellement changer d'avis sur Pétrarque, sur son amour et ses œuvres.

[6] Stefano »le Jeune», avec Giovanni, Pietro et Camillo ses fils, Giovanni et Pietro ses cousins, furent tous tués à Porta San Lorenzo. Voy. Fracassetti, *Lettere di F. P.*, II, 280.

[7] On peut voir dans un autre fragment de ballata *Occhi dolenti* (voy. ci-dessous p. 6) un *rifacimento* de celle-ci.

une pièce bien autrement triste et plaintive, et rien ne nous empêche de croire qu'il a commencé cette belle canzone, *Che debb'io far?*, dès le mois de mai 1348. J'infère de la str. V de la première rédaction [1] que Pétrarque n'a guère pu dire avant la mort du cardinal, son ancien ami et protecteur, survenue le 3 juillet de cette même année 1348, que Laure était *l'una e l'altra colonna* [2] de sa vie. Il n'a donc pas terminé sa première rédaction de la canzone *Che debb'io far?* avant le mois de juillet 1348. M. Carl Appel a deviné, dès 1886 [3], que l'Envoi *S'Amor vivo è nel mondo* est le premier Envoi ou Congé de la canzone en question, et M. Nino Quarta a montré, s'appuyant sur les recherches de M. Francesco D'Ovidio [4], qu'elle a été composée, en 1348, pour Sennuccio, son cher confident d'amour, lequel avait probablement été le confident de Laure aussi [5]. Ce premier Envoi se lit au haut du fol. »14» des brouillons (= Salvo-Cozzo II, 3, a; mais évidemment le fol. »12» = II, 2, a est postérieur à II, 3, a, puisque ce feuillet-là sépare, de fait, la première réd. de son Envoi *S'Amor vivo* etc.), et il n'a dû être remplacé que le 28 et le 29 novembre 1349 par l'Envoi qui, essentiellement, se lit encore dans le recueil définitif du Vat. 3195 et dans toutes les éditions.

Arrêtons-nous un moment, pour regarder ce feuillet »14», où se trouve l'Envoi primitif et abandonné, écrit sur deux lignes d'une marge à l'autre du papier (voy. plus loin p. 18). Au milieu de cette même page (S.-C. II, 3, a) se trouve une ballata, précédée — avant sa composition même, comme le poète l'a souvent pratiqué —

[1] Voy. *Uppsatser i Romansk Filologi*, Upsala 1901, p. 142.

[2] Voy. plus loin p. 15.

[3] Voy. *Entwickelung*, p. 99, et cf. *Die Berlinerhandschr.* (1886), p. 44; Quarta, *Frammenti*, p. 8.

[4] *Ancora di Sennuccio del Bene*, Napoli 1888 (Extr. des *Atti* etc., Vol. XXIII).

[5] Voy. Mascetta, *Canzoniere*, p. 269—72. Je transcris ici le sonnet de Sennuccio. Celui-ci était chez le cardinal (à Avignon ou à L'Isle?), tandis que Pétrarque se trouvait en Italie et ne voulait pas rentrer. Ce sonnet manque dans l'Aldina de 1501 (et Stagn. 1519) mais se trouve dans l'Aldina 1514, 1521, 1533, 1546, dans l'édition de Rovillio (Lyon) 1551, 1558, 1564, Vellutello 1550 (il manque dans les éd. de 1528, 1541, 1558). Toutes ces éditions — que je possède — lisent au v. 7: *Onde da lato suo ivi m'aveggio*, et toutes disent que le sonnet *Signor mio caro* est *la risposta* de Pétrarque. C'était aussi l'opinion de M. Mascetta. Notons le fait étonnant que Pétrarque lui-même, au fol. 1 *recto* (portant la date postérieure *1366, sabato, ante lucem, decembris 5*) écrit, à ne s'y pas méprendre: *Responsio Sennucii nostri*. — Je ne doute pas qu'il ne s'agisse ici de la vraie Laure, la *Galathea* de Galas-Vaucluse. — La date du sonnet est probablement le 23 juin 1345. Cf. H. Cochin, *La chronologie* etc., Paris 1898, p. 123—4; Mestica p. 373 et le *fac-similé* du ms. 3196.

Oltre (*sic*) l'usato modò si rigira *Lo* verde lauro, ai qui, dov'io or seggio.
& [è] piú attenta, & com'piú la riveggio, Di qui in qui con gli occhi fiso mira.
& parmi omai ch'un dolor misto d'ira L'affligga, tanto che tacer no'l deggio:
Onde *dall' atto* suo *io vi richeggio*, Ch'esso mi ditta che troppo martira.
E'l signor nostro in desir sempre abonna Di vedervi seder nelli suoi scanni,
E'n atto & in parlar questo distinsi. Mei fondata di lui trovar Colonna
Non potreste in cinqu'altri San-Giovanni, La cui vigilia a scriver mi sospinsi.

Les Aldines de 1514 et 1521, au vers 14, omettent *mi*; l'éd. Gesualdo 1541 de même, mais cette éd. écrit *Onde da l'atto suo ivi m'avveggio* au v. 7. D'où viennent les variantes des éditions: *regira*, *Il* verde, *da lato*, *ivi m'aveggio*, *vidervi*, distinse? Rovillio imprimait, en 1551, *ahi qui* au v. 2. Ne peut-il pas avoir raison? La même éd. a seule *raggira* au v. 1. — Le v. 2 rappelle le v. 6 de la canzone *Italia mia*, composée vers Noël 1344—45.

de cette date bien nette: *1348, septembris 1, circa vesperas*[1]. Renvoyant, pour la forme définitive (?) de cette ballata, à l'éd. de Mestica, p. 454, je la donne ici d'après le ms.; elle ne manque pas d'intérêt[2]. Les mots que j'ai fait souligner rappellent *Che debb'io far?*

1. Amor! Quand'io credea
2. Qualche merito aver di tanta fede,
3. Tolta m'è quella ond'io attendea mercede.

4. ([O])[3] Ai, dispietata morte! (O) Ai, crudel vita!
5. L'una m'à (posto) messo in doglia,
6. E mie speranze *in sul* (fiore) *fiorire* [+ à] spente;[4]
7. L'altra mi tien qua giú, contra mia voglia,
8. E Lei *che se n'è gita*
9. *Seguir non posso*, ch'ella nol (conti) consente.
10. Ma pur ((continuamente) (Ma pur sempre presente) (Pur ad ogni or presente),) ogni or presente,
11. (I) Nel mezzo del mio cor Madonna siede,
12. *E qual è La mia vita, ella se'l vede.*

La seule chose qui se trouve entre cette ballata et la marge supérieure du feuillet, où se lit l'Envoi *S'Amor vivo* etc., est un autre fragment de ballata restée à l'état de fragment, sans doute parce que Pétrarque s'est aperçu que le premier vers ressemblait trop au premier vers du vieux sonnet *Occhi, piangete! Accompagnate il core*[5]. Voici, pour être complet, ces huit vers:

1. Occhi dolenti! Accompagnate il core,
2. Piangete omai, (mentre) quanto la vita dura,
3. Poi che'l Sol vi si oscura
4. Che lieti vi facea col suo splendore.

---

[1] Notons (M. Mestica l'a vu) que les mots qui précèdent cette date: *Alibi scripsi hoc principium, sed non vacat querere*, lui sont postérieurs (mais antérieurs au 7 féb. 1356). Il y a un trait de plume qui sépare les deux notes. Au-dessus de l'*a* de *credea*, il y a un renvoi, et cette 3me note (1356?): *Hoc est principium unius plebeie cantionis d[icte] s[upra]* (S.-C.): *Amor, quando fioria Mia spene e'l guidardon di tanta f. &c.*; puis, en marge, une 4me note: *Transcripsi in ordine post tot annos 1368 octobris* (?) *31 mane, quibusdam &c.*; enfin, au bas de la page, à gauche: *Hanc scripsi, non advertens quod esset transcripta, sed* [**querens principium composui**] (?) *simul complures hodie* (?) [*decembris* (S.-C.)]. Cf. Appel, p. 99. — Au v. 6 le ms. Vat. 3195 a (moins bien): *acerbamente à spente.*

[2] Trois *A* majuscules, à la marge droite, ont l'air d'un essai de plume, fait en même temps que les sept ou huit »7« répétés *1356, febr. 7 prima face.*

[3] Ce premier *O* biffé se voit à peine, mais *Ai* se voit dessus.

[4] D'abord *mia speranza . . . spenta*, puis il a changé l'*a* final des deux mots en *e*, et il a oublié celui de *mia*. — Il est à noter qu'il retient, dans Vat. 3195, *posto* au v. 5. Cette correction — comme d'autres du Vat. 3196 — peut-elle être postérieure à la mise au net du Vat. 3195?

[5] C'est l'avis de M. Quarta, *op. s. l.*, p. 12, qui fait observer que ce fragment suit le même schéma que le fragment *Felice stato:* ABbACdEC, si ce n'est que là le dernier vers offre D au lieu de C. — Les majuscules représentent ici les vers de 11 syllabes, les minuscules ceux de 7.

5. Poscia che'l lume de' begli occhi (è) ai spento,
6. Morte spietata e fera,
7. Che solea far serena la mia vita,
8. A qual duol mi reservi, a qual tormento? . . . .

Or ce début, qui remplace en quelque façon l'autre fragment *Felice stato* etc., a été composé avant la ballata entière *Amor! Quand'io credea* etc., laquelle est datée du 1er sept. 1348. Et à plus forte raison encore, l'Envoi *S'Amor vivo* etc., qui se trouve tout au haut de cette page »14 *recto*», est antérieur à cette date.

Je ne chercherai pas à examiner ici ce que Pétrarque a dû composer depuis le 1er sept. 1348 jusqu'au 28 novembre 1349. Mais il a soin de nous dire, par trois fois, qu'à cette date-ci il a repris la canzone *Che debb'io far?* pour la corriger et la transcrire *in alia papiro*, et cette *alia papirus* n'est autre chose que le fol. »12 *verso*» (= S.-C. II, 2, a). Avant de commencer cette transcription, il écrit, au haut du feuillet même, cette note bien explicite: *1349, novembris 28* [ici on pourrait aussi lire graphiquement 29], *inter primam et tertiam. Videtur nunc animus ad hec expedienda pronus, propter sonitia*[1] *de morte Sennucii et de Aurora, que his diebus dixi, et erexerunt animum.*

Il avait donc perdu, outre Laura et le cardinal Colonna, et plusieurs autres chers amis[2], encore ce vieux cher *fedel d'Amore* qu'était Sennuccio, probablement vers le 20 novembre 1349, puisqu'il dit avoir chanté un sonnet en l'honneur du défunt »quelques jours» avant le 28 novembre. Ce jour, nous l'avons vu, il se met à »expédier» sa nouvelle rédaction de la canzone *Che debb'io far?*; et en même temps qu'il écrit, sur le verso vide du fol. »12», cette deuxième rédaction, en y opérant un grand nombre de corrections et en y donnant un nouvel Envoi[3], il met cette autre annotation (fol. »13»), identique, en tête de l'ancienne rédaction de l'année 1348: *Transcripta, non in ordine, sed in alia papiro, 1349, novembris 28* [sic!] *mane.* Il y a plus. Après avoir mis toute cette journée du 28 nov. (et probablement encore le 29 nov.) à corriger et à transcrire sur le fol. »12» (= S.-C. II, 2, a) la canzone qui nous occupe, il écrit, le 30 nov. après le repas, immédiatement au-dessous du fragment *Felice stato, aver giusto Signore* (fol. »13», interrompu le 17—19 mai 1348[4], à l'occasion de la lettre de Socrate) une troisième note, énigmatique en partie, mais que je

---

[1] Ce sont les deux sonnets *Sennuccio mio, ben che doglioso e solo* et *Quand'io veggio dal ciel scender l'Aurora.* Que veut-il dire par *erexerunt?* Des compositions plus tristes, au fond, que ces deux sonnets, p. ex. la canzone *I'vo piangendo?* Ou a-t-il été dans un état de dépression tel qu'il n'a pu rien composer du tout? Cf. sa lettre *Mi frater, mi frater* (à Socrate, 22 juin 1349, Parma).

[2] Franceschino degli Albizzi avril 1348, Mainardo Accursio mai 1349; Luchino Visconti janv. 1349, Paganino Bezozzi mai 1349. Voy. Körting, *Petrarcas Leben* etc., Leipzig 1878, p. 241.

[3] Voy. ci-dessous p. 18.

[4] Il est intéressant de rapprocher ici cette note de l'année 1368: *Maji 19 veneris, nocte concubia; insomnis diu, tandem surgo, et occurrit hoc vetustissimum ante 25 annos.* Il s'y agit du sonnet *O bella man.* Se souvenait-il de la date? Il n'est pas défendu de le croire (fol. »2 *verso*» = S.-C. II, 5, b).

comprends ainsi: *1349, novembris 30, inter nonam et vesperas. Occurrit hodie* [, *et h* (il efface tout de suite cette *h* = *hodie*) *nudius tertius, dum infra sc* . .; n'avait-il pas voulu continuer: [sc]*riptam cantilenam correxi*, ou bien *rescripsi?* Quoi qu'il en soit, il efface, d'un seul trait, tout ce qu'il a écrit après *Occurrit hodie*; de sorte qu'il nous faut continuer:] *ante lucem, propter memoriam Jacobi intensam* . . . .

Attendons un moment. Toute cette note se trouve séparée, par un trait de plume en zig-zag, de la ballata délaissée *Felice stato, aver giusto Signore;* la note a été écrite, dit M. Carl Appel [1], de la même encre que le fragment suivant [2], et de la même encre dont il s'est servi le 28 novembre pour le *Transcripta* etc. du fol. »13 *recto*» et pour la date sur la mort de Sennuccio du fol. »12 *verso*»:

— — — — — — — — — — —:

(9). Ché le subite lagrime ch'io vidi,
(10). Dopo un dolce sospiro, nel suo bel viso
(11). (Mi furon (*d*) *p*) [3] Mi fur gran pegno del pietoso core:
(12). Chi prova, intende; e ben ch'altro sia aviso
(13). A te, che forse ti contenti o ridi,
(14). Pur — chi non piange, non sa che sia amore.

Il est à observer que la note du 30 nov. — dont nous allons donner le reste — occupe à présent trois lignes, et que cet espace, resté libre depuis l'été 1348 jusqu'au 30 nov. 1349, était probablement destiné à contenir la fin du fragment *Felice stato* etc. (plutôt que le commencement, non donné, du sonnet dont je viens de transcrire les deux tercets) [4]. Je crois donc que la note qui nous occupe a été écrite le jour qui suivait l'inspiration de la fin du sonnet incomplet. Évidemment ce que j'ai déjà rapporté de cette note s'y réfère: »Ce 30 nov. 1349, entre 3 heures et 6 heures de l'après-midi. Ceci m'est venu à l'esprit ce matin avant le jour (ou après la minuit du 29 au 30 nov.), à cause de l'intense souvenir de Jacques [Colonna, évêque de Lombez, mort dès 1341]». Il ne serait pas du tout étonnant, en effet, qu'en revoyant — au haut de la même page où il avait consigné sa 1re réd. de *Che debb'io far?* — la ballata si tristement interrompue le 19 mai 1348, laquelle *nolenti volenti* lui rappelait la mort (survenue le 3 juillet 1348) de son »Signore», Giovanni Colonna, le cardinal; il ne serait pas étonnant, dis-je, que sa pensée soit allée retrouver, dans ces tristes moments, le frère toujours juste et aimable du cardinal, et qui avait été, comme Sennuccio, son plus intime ami.

Revenons à présent à cette note. Elle a une continuation, d'abord, et puis une addition. Voici comme je lis la continuation, après les mots *propter memoriam*

[1] Voy. *Entwickelung*, p. 96.
[2] C'est une fin de sonnet, comme l'a fait remarquer M. Quarta, *op. s. l.*, p. 6.
[3] Le *d* est probablement un début d'un *del*, le *p* d'un *pegno* abandonnés de suite.
[4] C'est du moins ce que semble indiquer un petit trait droit qu'on voit à la marge gauche, immédiatement au-dessus des six vers 9—14 en question.

Jacobi intensam: Licet ultimo accersitus [*sum*] *ad explicandum*[1] *minime*[2] *decorum Philippi &c. Fictum residuum propter ultimum verbum.* Je n'ose dire si 'ultimum verbum' veut dire ici 'amore', ou la phrase qui remplit le dernier vers, ou quelque 'dernier mot' adressé à Pétrarque par Jacques Colonna, réellement ou en songe. Mais, regardant l'interruption touchant *Philippe* comme une parenthèse, je rapporte le *fictum residuum* à l'inspiration qui lui est venue au milieu de la nuit du 29 au 30 novembre et qu'il aura voulu utiliser pour quelque sonnet *in memoriam*, ou bien pour mieux finir quelque sonnet déjà commencé ailleurs, à l'adresse de Giacomo Colonna[3].

Passons maintenant à l'addition qui appartient à cette note énigmatique. En relisant les mots qu'il avait biffés: *et nudius tertius, dum infra sc . .*, Pétrarque s'aperçoit qu'il faut préciser, et il écrit sur *et* (*h*): *Pridie transcripsi.* Puis, trouvant peu claire cette remarque parenthétique,[4] il ajoute encore: *infrascriptam cantilenam;* on peut lire aussi, au lieu de *infrascriptam*, *rescriptam* (cf. p. ex. ce même mot au fol. »12 *recto*», en marge: *Rescripsi eam*), mais il me semble inadmissible de lire *inscriptam*, quoi qu'en dise M. Salvo-Cozzo.

Cela est important, car par *cantilenam* (ou *cantionem*?) il ne peut désigner ici que justement *Che debb'io far?*, dans sa 1re réd. Cette canzone a donc assurément occupé le poète aussi le 29 novembre. On verra que le nouvel Envoi, à lui tout seul, a bien pu demander une journée, surtout quand on songe combien peu de temps la str. VII si enchevêtrée a dû lui laisser libre le 28 novembre.

Je citerai à leurs endroits toutes les dates écrites au courant de son travail de correction. Disons seulement ici qu'il assure avoir transcrit encore une fois cette canzone *in ordine, aliquot mutatis, 1356, veneris 11 novembris, in vesperis.* Reste à savoir si, dès cette date, il a fait commencer le ms. Vat. 3195, où il a copié, à coup sûr, de sa main des pièces en 1368—74. En effet un certain nombre de corrections opérées dans le ms. Vat. 3196 (sur papier) et qui ne figurent pas dans le ms. Vat. 3195 (sur parchemin), ont l'air d'avoir été écrites après la confection de celui-ci. Nous en parlerons à propos de la rédaction du *Che debb'io far?* sur parchemin, les *Rerum vulgarium fragmenta*, c'est-à-dire le ms. Vat. 3195, qui préoccupait le poète jusqu'à sa mort en 1374.

---

[1] Il semble y avoir, il est vrai, une *l* de trop dans *expll'ndum*. Mais je préfère toutefois lire *explicandum*, ce que je comprends un peu, à un *expellendum* incompréhensible et pas plus appuyé de l'original. Quant à *accersitus sum* > '*accersitum*' cf. *sconsolata* > '*sconla*', *scacciare anch* > '*scanch*', ci-dessous p. 14 note 4 et p. 18.

[2] Je lis *mm* plutôt que *mni*; et Philippi, ce qui n'est pas défendu, j'espère.

[3] On pourrait penser aussi à Jacques d'Imola, mais je n'en sais rien qui vaille à ce propos.

[4] C'est qu'elle pouvait être faussement référée à une transcription des six vers dont il parlait essentiellement dans la note tout entière.

CHE DEBB'IO FAR?

I.

Première et deuxième rédaction.

(L'été 1348, nov. 1349, déc. 1350, nov. 1356.)

On lit sur l'ancien feuillet 13 *recto* (= Salvo-Cozzo II, 1, a), au milieu de la page:

Non videtur satis triste principium.

Amore! *in pianto ogni mio riso è volto,* Ogni allegrezza in doglia, Ed *è obscurato il sole* agli occhi miei.[1]
Ogni dolce pensier dal cor m'è tolto, E sola ivi una *voglia* Rimasa m'è: di finir *gli anni rei*
E di *seguir colei* La qual omai *di qua veder non spero.* . . . .

Cette ébauche pourrait bien dater de mai ou juin 1348.

En regardant les huit vers de cette première strophe, arrangée selon le système *AbCAbCcD*[*dEE*], le poète n'a pas tardé à voir qu'il y avait dans ce début trop d'allégresse et de douceur: *Amore, riso, allegrezza, dolce pensier*. Il a donc délaissé ce début[2], dès l'été 1348, et il recommence, en utilisant tout ce que j'ai souligné et en gardant la même disposition des rimes, des hendecasyllabes et des heptasyllabes, et après avoir écrit, pour mémoire, au-dessus des trois lignes biffées: *Non videtur satis* etc.[3]

---

[1] En écrivant la strophe ainsi qu'il l'a fait, il s'est facilité la composition, en ce que les rimes se trouvent ensemble, *volto* au-dessus de *tolto, doglia : voglia, miei : rei;* et en même temps il a économisé le papier.

[2] Pétrarque a très bien pu écrire l'Envoi de sa 1[re] réd. (*S'Amor vivo* etc.) avant d'entamer la canzone. Mais cela me semble peu probable. Dans ce cas, le feuillet »14» serait en partie plus ancien que le feuillet »13», comme il est plus ancien que »12» *verso*.

[3] Voy., à gauche, la 1[re] des colonnes qui suivent.

Première Rédaction,

19 mai—1 septembre 1348.

I. 1. CHE ((farò) (faccio) omai) debbio far? Che mi consigli, Amore?
2. Tempo è ben di morire,
3. Ed ò tardato piú ch'io non vorrei:
4. Madonna è morta, ed à seco il meo core.
5. (Parmi il me' di seguire) (E s'io (vo' Lei) [1] (gli vo')) E (volendo io) volendo'l seguire,
6. (Romper conven quest' anni acerbi, e Lei) Interromper conven quest' anni rei.
7. (Perché (d) mai) (Che già mai) (Poi che) Perché mai veder lei
8. Di qua non spero, e L'aspettar (m'anaia) [2] m'è noia:
9. (Ché 'n pianto) (Pero che) (Lasso) Dapoi ch'ogni mia gioia
10. (Dopo il) Per lo suo dipartire in pianto è volta,
11. Ogni dolcezza di mia vita è tolta.

II. 1. Amor, tu (sai (e pero (teco) parlo io techo)) senti ond'io teco mi doglio,
2. Quanto (il mio danno è grave) è'l danno aspro e grave!
3. Ed anchor so che del mio mal ti dole,

[1] Notons *Lei* avec une majuscule aux vv. 5, 6, 8, mais non au v. 7. Il s'agit donc de *Laure*, non du neutre.

[2] Je me demande si cet étrange lapsus est dû au féminin *La* qu'il semble avoir voulu marquer dans *L'aspettar* par la majuscule, préoccupation qui lui aurait fait écrire trois *a* (au lieu de deux).

Seconde Rédaction,

ou plutôt première transcription, 28 et 29 novembre 1349, avec des corrections ultérieures.

I. 1. CHE debb'io far? Che mi consigli, Amore?
2. Tempo è ben di morire,
3. Ed ò tardato piú ch'i' non vorrei:
4. Madonna è (morta) gita [1] (ed à seco il mio) e portane il meo core,
5. E volendo'l seguire
6. Interromper conven quest' anni rei.
7. Perché mai veder lei
8. Di qua non spero, e l'aspettar m'è noia:
9. (Lasso) Poscia ch'ogni mia gioia
10. Per lo suo dipartire in pianto è volta,
11. Ogni dolcezza di [2] mia vita è tolta.

II. 1. Amor, tu'l [3] senti ond'io teco mi doglio,
2. Quanto è'l danno aspro e grave:
3. Ed anchor so che del mio mal ti dole,

[1] Ce *gita* (cf. str. IV, 4 et VII, 4) a été écrit sur *morta* »*1351 decembris 28, nocte concubia*», ce qui pour nous veut dire le 28 déc. 1350 vers minuit; Pétrarque commençait l'année dès le 25 décembre. Il continue sa note ainsi: *Sed attende ambiguitatem, finem* (il a oublié le trait qui fait de l'*s* longue une *f*) *dicendo*. Cela vise probablement le vers VII, 4: Dov'è viva colei ch' *a te* par morta (29 nov. 1349), changé en *ch'altrui* par morta. Il a remplacé *viva* par *gita* VII, 4 à la réd. 1 bien plus tard. Vers 1356 il avait rejeté partout ce *gita* qu'évidemment il affectionnait.

[2] Comme pour séparer cette préposition de *dolcezza* et l'attacher à *tolta*, il écrit dans la réd. finale du Vat. 3195: *de* mia vita. — Le fait que la phrase *e portane il meo core* est répétée deux fois au v. 4, pour des raisons locales, prouve qu'il pensait toujours à ces minuties (mio, meo). Cf. à la réd. du Vat. 3195.

[3] Cette *l* est représentée par un trait vertical seulement, ajouté après coup.

4. Anzi del nostro! perché (ad un)[1] ad uno scoglio
5. Avem rotta la nave
6. Ed (equalmente) in un punto *Hoc placet* n'è scurato il sole.
7. Oïmé, qua' parole
8. Porebbeno aguagliare il dolor mio?
9. Ay, mondo ingrato e rio!
10. Cagione ay ben di dove(r) pianger mecho,
11. Ma (che fanno i colori dinanzi al ciecho)?[2]

III. 1. Caduta è la tua gloria, e tu no'l vedi,
2. Né degno eri, mentr'ella (d'averla)[3]
3. Visse qua giú, d'aver (sí (bella) (cara) gentil c o s a) (Celestial piú che terrena cosa)[3] sua conoscenza,

[1] Il avait écrit par mégarde une *n* finale; de là sa correction.

[2] Évidemment la marge inférieure a été coupée, ici comme p. ex. au feuillet 12 *recto*. Il serait curieux de savoir la raison de ces sortes de coupures. Y parlait-il confidentiellement de Laure, la vraie, celle de Gallas? Je suppose que la correction ainsi disparue était la première ci-contre: *Ma non pur mo cominci ad esser ciecho,* puisqu'elle est la première du 28 novembre 1349. Il serait naturel de supposer qu'un relieur est seul coupable ici, mais Pétrarque a si complètement détruit tout ce qui touche son intimité avec Laure, qu'on doit se méfier partout.

[3] Cette correction, abandonnée aussitôt, est postérieure à *mentr'ella*.

4. Anzi del nostro! perché ad uno scoglio
5. Avem rotta la nave,
6. Ed in un punto n'è scurato il sole.
7. ((Oïmé) Qual senno e qua' parole) Quale ingegno a parole
8. (Porebbe(n) aguagliare [+ mai][1] (il dolor m i o) (il mio gran d u o l o)) Poria aguagliar il mio doglioso stato?
9. (Ay, mondo ingrato e rio)[2] (Ay, mondo ignudo e solo) Ay, orbo [mondo ingrato],
10. [+ Gran] Cagione ai (ben) di dever pianger mecho,
11. (Ma non pur mo cominci ad esser ciecho) (Ma canto al sordo (e color mostro) e faccio lume al ciecho) Ché quanto avei di ben, perduto ai seco.

III. 1. Caduta è la tua gloria, e tu no'l vedi,
2. Né degno eri, mentr'ella
3. Visse qua giú, d'aver sua conoscenza

[1] Je désigne par un + qu'une syllabe correspondante doit disparaître dans le vers.

[2] En copiant ce mot *rio,* le 28 nov. 1349, ou plutôt en relisant le passage plus tard, il s'aperçoit que l'adjectif *rio* se trouve déjà à la rime str. I, 6. C'est pourquoi il ajoute en marge: *Attende supra* quest'anni rei. *Lege* il mio gran duolo, Ay, mondo ingrato e solo Cagion ai *&c.* Ensuite il ajoute *Gran,* et on lit encore à la marge: Che quanto avei di ben, perduto ai seco *Hoc placet 1350 maji 9* [?] *die* [?] *domenico hora 9ª.* Or, *solo* étant équivoque et donnant une mauvaise rime après *-ole,* il a biffé toute cette note marginale (28 déc. 1350?), introduit *-ato* comme rime, et il répète *Che quanto avei* etc. entre les strophes.

4. Né (ch'e' suoi dolci e delicati piedi) d'esser toccho da' suoi dolci piedi;
5. (Ché tal) Perché cosa[1] sí bella
6. Devea (far lieto) il cielo (r)allegrare di sua presenza.
7. Ma io, lasso! che (senza)[2] senza
8. Lei né vita mortal né me stesso amo,
9. (Oimé, dì e notte chiamo) Piangendo la richiamo:
10. Questo m'avanza di cotanta spene,
11. E questo solo (in vita mi mantene) anchor qui mi (ritene *Hoc placet*) (mantene) sostene.

IV. 1. Oïmé! terra è fatto il suo bel viso
2. Che solea fare (in t e r r a)[3] del cielo
3. Fede, [e] de le bellezze sue, fra noi.
4. L'alma gentile è gita[4] in paradiso,

[1] Il écrit *cosa* deux fois; je néglige souvent ces doublets inutiles.

[2] Il oublie qu'il vient de changer la rime *-osa* du v. 3, mais il se ravise de suite et écrit de nouveau *senza*.

[3] Notons qu'il adopte cette leçon dans Vat. 3195. — Les mots e s p a c é s sont des rimes abandonnées.

[4] On voit par la suite comme Pétrarque affectionne cette expression. Il est souvent *tenax propositi* quand il a eu une belle inspiration, mais je ne saurais citer un poète qui ait été aussi impitoyable corrigeur que lui.

4. Né d'esser toccho da' suoi (dolci) santi[1] piedi,
5. Perché cosa sí bella
6. Devea il cielo adornar di sua presenza.
7. Ma io, lasso! che senza
8. Lei né vita mortal né me stesso amo,
9. Piangendo la richiamo:
10. Questo m'avanza di cotanta spene,
11. E questo solo anchor qui mi (ritene) mantene.

IV. 1. Oïmé! terra è fatto il suo bel viso
2. Che solea far del cielo
3. (Fede, e de le bellezze sue) (E de le grazie sue)[2] E del ben di lassú[3] [+ fede] fra noi.
4. (L'alma (gentile è gita) è là [*ms.* ella?] beata) (L'altra (sua gran bellezza) somma bellezza[4] è in

[1] Je ne me rends pas compte pourquoi il a effacé *Lege* avant *santi*, aussi bien que cette remarque qui suit immédiatement après *santi*: *Hoc placet mercurii* [?] *1350 maji 26* [?] *post nonam*. On peut en effet lire autrement cette date (1351 maji 25?), mais je préfère lire 1350, parce que *gita* (voy. plus haut, str. I, 4) doit être une correction plus récente, et là il y a distinctement *›1351› dec. 28*, c'est-à-dire, le déc. suivant de la même année 1350 (pour nous). Je suppose qu'il a effacé cette remarque le 28 déc. 1350 justement, ce qui est la dernière date concernant cette *canzone* avant le 11 nov. 1356, où il dit l'avoir *transcripta in ordine, aliquot mutatis*.

[2] A en juger par l'écriture, cette correction me semble faite en même temps que *santi* à la str. III, 4, soit le 26 mai [?] 1350. Il a utilisé *bellezza* au v. suivant, pour reléguer enfin cette correction au v. 11.

[3] Cette correction me semble dater du 28 déc. 1350 (= *gita* à la str. I, 4) au plus tôt.

[4] Cette *bellezza* n'a été remplacée par *forma* que quand il s'est décidé pour *sempiterna bellezza* au v. 11. On voit qu'il rend Laure de plus en plus 'sainte', 'céleste' etc. au lieu de 'belle', 'douce' etc.

5. Disciolta di quel velo
6. Nel qual sí netta usati à gli anni suoi,
7. Per (adornarsen) rivestirsen poi
8. Un altra volta ((piú (lunga stagione) leggiadro assai) (e non (por) (ponel giú mai) (spogliar (piú) già mai))) e mai piú non spogliarsi: [1]
9. (Quando piú (chiaro) bello assai) Quando piú bella farsi
10. (Sarà) (Vedrem l'abito) (Fia l'almo abito suo e non piú tale) [2] Tanto la vederem, quanto piú vale
11. (Ma) E quanto è piú l'etterno che'l mortale.

V. 1. (La memoria (L'ymagine) di questa bella donna) Piú che mai bella e piú leggiadra donna
2. (Sostiene anchore (in via [?])) [3] (Torna a me lieta, come) Mi torna inanzi, come
3. (D) (La (sconla) [4] sconsolata e dolorosa mente) (In loco ove gradir se stessa sente) La dove piú gradir sua vista sente.

[1] Il essaie d'abord la rime *-one*, puis après *-ai*, puis enfin il note en marge: *Dic aliter hic* et prend pour rime *-arsi*.

[2] *Alma* subst. est hors de question ici. Je crois avoir mieux déchiffré cette fois que dans le mémoire qui a paru dans les Mélanges dédiés à M. Geijer, le printemps de cette année. Cf. ci-contre.

[3] Je crois devoir lire *via*, non *vita*. On voit au v. 10 qu'il avait en effet *-ia*, dans sa pensée, en réserve pour la rime. Autrement on ne s'explique pas qu'il ait pu essayer *sia* en rime immédiatement après *-iva* au v. 9 ci-dessous.

[4] Cf. plus loin str. VII, 10, 2e rédaction, le 28—29 nov. 1349, *scanch* pour *scacciare anchora*, pur lapsus. Notons qu'il a employé *sconsolata* dans son second *commiato* et enfin dans le dernier (Vat. 3195).

paradiso) L'invisibil sua forma è in paradiso,
5. Disciolta di quel velo,
6. (Nel qual sí netta usati à) Il qual fece ombra, al fior de gli anni suoi, [1]
7. Per rivestirsen poi
8. Un altra volta e (mai piú) già mai non spogliarsi:
9. Quando (piú) alma e bella farsi
10. Tanto [+ piú] [2] la ved(e)rem, quanto piú vale
11. (E quanto è piú l'etterno che'l) Sempiterna bellezza che mortale.

V. 1. Piú che mai bella, e piú leggiadra donna,
2. (Mi) Tornami inanzi, come
3. Là dove [3] piú gradir sua vista [sente].

[1] Cette correction était bien venue pour la facilité de la diction, et le vers y gagne beaucoup comme rythme. Je crois qu'il est nécessaire, déjà dans cette rédaction, de bien séparer *ombra* de *al fior*. Car c'est *disciolta* qui est le plus intimement lié à ce *fior de gli anni*. De là ma ponctuation.

[2] A la marge: *Attende* piú, et il change le v. 9, si je ne me trompe. Il est à noter que la réd. »définitive» garde *mai piú* au v. 8, cf. à la p. 22 ci-dessous.

[3] Je tiens pour sûr qu'il désigne ainsi, non pas le paradis, mais son cœur, comme il le faisait sans aucun doute dans la 1e réd.

4. (N'è)[1] Questa è del viver mio l'una colonna,
5. L'altra è il suo chiaro nome
6. Che suona nel mio cor si dolcemente.
7. Ma (pensando sovente) (rechandomi a mente) recando a la mente
8. Che pur morta è la mia speranza viva
9. Allor ch'ella fioriva,
10. (Piango e sospiro, e spero ch'ella sia)[2] Qual io divento, ella se 'l vede, e, spero,
11. (Con piú pietà) Tanto piú pia quant' è piú presso al vero.

VI. (1. Piangi, Sol, piangi, se del lauro verde
2. Ti cal come già calse,
3. E tu, Giove)[3]

[1] Je suppose la continuation: *N'è* [*questa sol de mia vita colonna*]. Or, *sol* étant équivoque ici et devant servir dans la str. VI, 1 pour un moment, il l'abandonne rien qu'à y penser, si je ne me paye d'une fantaisie. Cette strophe avec *l'una e l'altra colonna* atteste qu'elle n'a été écrite qu'après le 3 juillet 1348, jour où Giovanni Colonna est mort. Je tiens que Pétrarque, en ébauchant, le 17 mai 1348, son fragment de ballata *Felice stato, aver giusto Signore,* pensait plutôt au cardinal, irrité contre lui, qu'à *Amore.*

[2] A continuer: [*Quant'è piú presso al ver, tanto piú pia* (?)], mais *-ia* n'allait pas bien à la rime ici, et *Quanto* venait d'être employé dans la str. IV, 10.

[3] Le soleil *(Febo)* et *Giove* étaient mal venus ici. Une raison ultérieure de rejeter ce dernier est le fait, relevé par L. Mascetta Caracci (Voy. *Barbato di Sulmona,* Estratto della Rassegna Abruzzese II, 1898, Casalbordino, p. 19) que Pétrarque appelait p.-ê. Giovanni Barrili son *Giove.* — Il est remarquable qu'en transcrivant, le 28—29 nov. 1349, sur l'*alia papirus* (ci-contre), cette strophe, il l'écrit *uno tenore,* changeant seulement *me a* au v. 6 en *m'a* (ce qui du reste n'est guère une amélioration). — Quant au Sol, je me demande si, en faisant un nouveau *commiato,* le 28 et 29 nov. 1349, il ne s'est pas rappelé — au propre — ce *Sol* abandonné et qu'il aime tant. Mais je n'ose pas contre Ubaldini, contre le *Casanatense,* contre Appel et tout le monde lire *Sol, rio e fronda verde* au lieu de *Bel.* Les deux mots *sol* e *rio* prêtant à l'équivoque, il en a en tous cas changé le début, ainsi qu'on verra à la p. 19.

4. Questa è del viver mio l'una colonna,
5. L'altra è'l suo (dolce)[1] chiaro nome
6. Che sona nel mio cor si dolc[emente].
7. Ma recandomi a mente
8. Che pur morta è la mia speranza viva,
9. Allor ch'ella fioriva,
10. (Qual io divento, Amor se'l vede, e spero) Amor sa ben qual io divento[2] e, spero,
11. (Che'l vede quella, ch'è sí) Vede'l colei, ch'è or sí presso al vero.

[1] Ce *dolce* mérite à peine d'être désigné comme une correction, car c'est un pur lapsus de la plume. Mais il est intéressant de constater ici qu'encore le 28—29 nov. 1349 il n'était pas sur ses gardes contre *sue bellezze.* C'est plus tard seulement, le 26 mai 1350 (?), qu'il corrige le *dolci piedi* de la str. III, 4 en *santi.*

[2] Cette correction semble postérieure au mois de mai 1350, mais elle a été faite avant *Vede'l colei* du v. suivant. C'est par suite de cette dernière qu'il faut renfermer *spero* seul entre deux virgules. Pétrarque met un point entre le dernier *divento* et *e spero,* comme il l'avait fait entre *vede* et *e spero.* — Le ms. Vat. 3195 change *Amor sa ben* en *Sa ben Amor.*

1. (Voi che (vedeste) miraste *Hoc placet* sua doppia beltate) Donne, voi che m[iraste] s[ua] b[eltate] *Hoc placet*
2. E l'angelica vita
3. (E) Con quel celeste portamento in terra,
4. (A pianger mecho) Di me vi doglia, e (vincavi) (prendavi) vincavi pietate,
5. Non di lei, ch'è salita
6. A tanta pace, e me à lassato in guerra,
7. (Ma se pur mi si) (Per) (E) Tal che, s'altri mi serra
8. Lungo tempo il camin da seguitarla,
9. Quel ch'Amor meco parla
10. Sol mi ritien ch'io non (in-) recida *Hoc placet* il nodo.
11. Ma e' ragiona dentro, in cotal modo:

VII. 1. (Frena (l'impeto ardente che ti sprona) il troppo voler che ti trasporta)
Pon freno al gran &c. Hic placet quia sonantior [versus][1]
Pon freno al fiero duol [che ti trasporta]! *Hoc placet pre omnibus.*

[1] Je traduis: 'plus rythmique' plutôt que 'plus sonore', tout en avouant que *-to, -te, -ti* sonne mal à l'oreille. La correction *al gran* est remarquable. Il n'a guère pu proposer (*gran*) a r d o r, ce qui se trouvera écrit en effet dans la 2e réd. ci-contre (et qu'on voudrait suppléer déjà ici moyennant l'*ardente* biffé): car dans ce cas il aurait écrit *grande* ou *grand.* A-t-il pensé: *al gran voler* (comme correction à *troppo voler*)? Difficilement, car *troppo* vaut mieux. Si, comme je crois, le *Pon freno al gran &c.* est une correction bien plus récente, faite en même temps que *gita* au v. 4 de la str. I, 2e réd., soit le 28 décembre »1351» (= 1350 pour nous, Pétrarque commençant son nouvel an le 25 déc.), il faut référer le *Hic placet quia sonantior* à l'antérieur: *Frena il troppo voler che ti trasporta,* ce qui est en effet u n p e u plus 'rythmique', et aussi plus 'sonore', que *l'impeto ardente che ti sprona.* — Ou bien, désigne-t-il ici le *gran d o l o r* de la 2me réd. e t d u V a t. 3195? Cette leçon est p a r f a i t e m e n t rythmique, et la dernière.

VI. 1. Donne, voi che miraste sua beltate
2. E l'angelica vita
3. Con quel celeste portamento in terra,
4. Di me vi doglia e vincavi pietate,
5. Non di lei, ch'è salita
6. A tanta pace, e m'à[1] lassato in g[uerra],
7. Tal che, s'altri mi serra
8. Lungo tempo il camin da seguitarla,
9. Quel ch'Amor meco parla
10. Sol mi ritien ch'io non recida il nodo.
11. Ma e' ragiona dentro, in cotal modo:

[1] C'est là une bien légère correction, la seule qu'il a opérée à cette strophe en copiant sur cette même *alia papirus* cette cantilena que, dès l'été 1348, il destinait à son ami Sennuccio del Bene, lequel il se figurait allant et venant aux portes de Florence — »mezzo dentro in Fiorenza, e mezzo fori» — comme *spedalingo* de l'hôpital de San Bartolommeo di Mugnone, fondé par son père Bennuccio en 1295. La copie fut commencée, il nous le dit deux fois, le matin 28 nov. 1349, et il nous avertit que »quelques jours avant» — *his diebus* — la mort de son cher Sennuccio lui avait mis la plume à la main. — Mais voici que la strophe finale et le nouvel *Envoi* lui causent bien de l'embarras, tant en effet que le 28 nov. n'a guère dû suffire pour cette besogne. Aussi je date la transcription de la fin plutôt du 29 nov. (cf. le *pridie transcripsi infrascriptam cantilenam* du 30 nov. 1349, dont j'ai parlé à la p. 9), que du 28 nov. 1349.

2. Ché per soverchia voglia
3. Si perde il cielo ove'l tuo cor (sospira) aspira, [1]
4. Dov'è gita colei ch'a te par morta
5. E di sua bella spoglia
6. (Fra se) Seco sorride (e sol di te) e solo (in te respira) di te sospira *Attende* (e (teco) sol techo s'adira). [1]

Après avoir délibéré *(Attende)*, il abandonne *sospira* au v. 3, *s'adira* et *respira* au v. 6. Pour mieux dégager sa pensée, il recommence (en 1348):

VII. 1. Pon freno (Raffrena) [2] al fiero duol che ti trasporta!
2. Ché per soverchie voglie
3. Si perde il cielo, ove'l tuo core aspira,
4. Dov'è (colei che tu piangi or per morta) viva (gita) [2] colei ch'a te par morta. *Sed attende* **sonantem** [?] *propter finem hujus instantie.*
5. E di sue belle spoglie
6. ((Fra se) (Seco sorride)) Par che sorrida, [3] e sol di te sospira,
7. Perché mezza [4] in te spira:
8. E'l nome suo da tua lingua devota
9. Sperava in dolce nota

[1] Ce n'est qu'après avoir hésité entre *Seco* ou *Fra se* et *teco*, entre *aspira* (encore présent de l'indicatif) et *s'adira*, qu'il a l'inspiration heureuse de l'impératif *aspira*.

[2] Ce *Raffrena*, de même que *gita* au v. 4 ci-dessous, me semble postérieur à la transcription du 28—29 novembre 1349 ci-contre. Ces deux corrections peuvent à peine dater du mai, elles datent probablement du décembre, 1350 ou du 11 nov. 1356. Il paraît en effet que le *gita* en question ressemble complètement au *gita* qui se trouve écrit sur *morta* à la str. I, 4 (2e rédaction). — Notons, pour appuyer ma lecture *sonantem* au lieu du *sententiam* reçu, que Pétrarque, ici comme souvent ailleurs (p. ex. dans *meco* VI, 9) a simplement oublié d'ajouter le trait supérieur de l'*o* de l'abréviation *sona* (non *snia* = *sententiam*). L'*attende* n'a donc rien à voir avec *gita*, comme on l'a dit; c'est *morta* qui est mal venu à la rime dès que *mora* a été reçu 'à la fin de cette stance'. Et *mora* était là, sans aucun doute, avant le 28 nov. 1349, par conséquent longtemps avant *gita*.

[3] Ou *se rida?* La correction *Par che* fut de suite rejetée à cause du *par*, *per* aux v. 4 et 7.

[4] Ce *mezza* est intéressant. Voy. ci-dessous p. 19, la note [1].

VII. 1. Pon freno al (fiero (duol) ardor) gran dolor che ti trasporta!
2. Ché per soverchie voglie
3. Si perde il cielo, ov'è 'l tuo cor. E [aspira] [1]
4. Dov'è viva colei (ch'a te) ch'altrui par morta!
5. E di sue belle spoglie
6. Seco sorride, e sol di te sospira;
7. (E'l suo nome) E sua fama, che spira
8. (Per) In molte parti anchor (ne la) per la tua lingua,
9. Prega che non extingua:

[1] Evidemment l'impératif l'a possédé en transcrivant cette belle strophe, et je suppose que le *Raffrena* qui — ajouté ultérieurement, au plus tôt en 1350 ou 1351, peut-être en 1356 seulement — se lit ci-contre, avait pour seul but de relever (mieux que *Pon fren*) les impératifs qui viennent après. Cf. à la p. 23, la note [3].

(10. Esser cantato al mondo anchor gran tempo, —
11. E vuo' che tutta mora sí per tempo!) *Sed attende hos rithmos* (= rimes) *in cantilenis nostris crebro nimis.*
10. Gran tempo al mondo esser cantat[o anchora]; [1]
11. Consentirai che sua speranza mora?

10. (Nolla (scanch) [1] scacciare anchor del suo! Ripara) (Anzi al suo honor la voce alza e rischiara!) Ma la voce a suo nome inalzi e schiari
11. (S'ella ti fu già mai dolce ne cara) Se gli occhi suoi (ti fur dolci ne cari) ti fur mai dolci [e] cari.

Peu après le 19 mai, en tout cas avant le 1er septembre 1348, Pétrarque paraît s'être proposé d'adresser à son cher Sennuccio, qui était probablement le véritable confident du poète et qui connaissait personnellement Laure (voy. plus haut p. 5) la *canzone* qui nous occupe. Déjà en 1891 M. Appel avait supposé que l'*Envoi* qui se lit au haut du feuillet 14 *recto* appartenait à la 1re réd. du *Che debb'io far?* et ensuite M. Nino Quarta a rendu indubitable, à l'aide des renseignements sur Sennuccio obtenus par M. Francesco D'Ovidio, que c'est la mort de Sennuccio (vers le 20—26 novembre 1349?) qui lui a fait substituer au premier Envoi, encore assez plaisant, presque gai, les tristes rédactions postérieures.

Première Réd.,
l'été 1348:

VIII. 1 (= 7). S'amor vivo è nel mondo
2 (= 8). È nel amicho nostro [2] al qual tu vai:

Première inspiration de la 2e Réd.,
le 29 nov. 1349:

VIII. 1. Bel *rio* [2] e fronda verde,
2. *Fonte* [3] seren che L'aura *dolce* [4] sgombra

[1] Voy. Appel, *op. s. l.* p. 97; Mestica, p. 385.
[2] Sennuccio était un *fedel d'Amore* aussi bien que Pétrarque, une *anima gentile e amorosa, S'alcuna à'l mondo*, comme Pétrarque s'exprime dans le sonnet *O passi sparsi*.

[1] *Lapsus calami;* on voit son joyeux empressement à noter la nouvelle inspiration »del suo! Ripara! ..« qu'on n'a ni bien lu ni compris, que je sache. Trouvant la phrase trop complexe, il cherche une nouvelle tournure sur la même rime *-ara*, puis, se souvenant du subjonctif *extingua*, il change la rime en *-ari* (ce qui se voit encore au ms. aux finales de *alza* et *rischiara*).

La nouvelle *chiusa* est à peine lisible aujourd'hui. Je la fais dater du 29 nov. 1349 plutôt que du 28. Cf. plus haut.

[2] La lecture reçue est *rivo*. Mais ne voit on pas un trait [-virgule?] entre Bel [ou Sol!] e *r*? C'est ce trait qui m'a fait penser à *Sol, rio*. J'avoue que je ne me fie pas trop aux anciennes lectures. Il y a trop d'adjectifs ici, et *Sol* est un de ses mots favoris (cf. à la str. VI, 1 de la 1e réd., et — au ms. — quelques lignes dessus,
(Continuez à gauche!)

à la marge: *Sol mi ritien.* Mais je n'insiste pas, et j'écris *Bel.*

[3] Je lis avec une entière confiance *fonte* ici; c'est le mot qu'il a biffé pour le mettre au-dessus de *rio* tout de suite.

[4] Ce *dolce* est illisible aujourd'hui, du moins dans les phototypies, mais le mot est distinctement biffé par deux traits, et il n'est pas répété (comme Ubaldini voulait). Quant au mot qui précède la déchirure avant »dolce«, et qui, seul, se trouve après *seren che*, est-ce *l'aura* ou déjà *l'aere* qu'il faut lire?

3 (= 9). Canzon, tu'l troverai	3. *Fuggi*, . . . [je voudrais continuer sa pensée ainsi: e cerca l'ombra,
4 (= 10). Mezzo[1] dentro in Fiorenza e mezzo fori.	4. Canzon mia! sconsolata, in veste negra . . .]
5 (= 11). Altri non v'è che'ntenda i miei dolori.	

Trouvant probablement l'ancien jeu sur *L'aura* insupportable cette fois, et voulant éviter tout équivoque, il corrige, en déplaçant *fonte*, *fuggi* et *rio*, et en écartant *L'aura* et *dolce*, ainsi:

Deuxième inspiration de la 2e Réd.

VIII. 1. Bel fonte e fronda verde
2. Fuggi[2], e l'aere seren che ['l rio?][3] sgombra!
3. Cerca (torbido rio)[4] ramo senz' om[bra],
4. (Pensa, canzon![5] sconsol[ata e negra]) Canzon mia (lagrimosa)![6] Lacrimosa, in veste negra,
5. [Non fa per te di star fra gente allegra].

Ainsi qu'on peut le voir, il s'est astreint de rendre son envoi de plus en plus clair, en rapprochant *Fuggi* du début, et *Canzon* de même. Mais il a fini par trouver *rio* et *sgombra* équivoques; et surtout, voilà ce que je me dis du moins, il

---

[1] M. D'Ovidio a pu constater qu'en 1347, et probablement jusqu'à sa mort, Sennuccio demeurait à Florence. — Ce *mezzo* me fait l'effet d'une plaisanterie habituelle entre les deux amis. J'en vois une trace dans le sonnet *Qui dove mezzo son, Sennuccio mio*, et p.-ê. ici, à la str. VII, 7 où *mezza* peut très bien avoir été rejeté le 28 nov. 1349, toute allusion d'allégresse ou de plaisanterie lui paraissant alors impardonnable. — Cf. VI, 6, la note.

[2] La queue de l'*f* dans le mot *fur* VII, 11 descend entre *gg* et *i*.

[3] Comme je l'ai déjà dit, le mot *dolce* (illisible aujourd'hui) est distinctement biffé ici, et le seul mot qui le précède (et que je crois, moi aussi, être *L'aura*) n'est pas biffé (?). Or, ni *l'aura* ni *dolce* ne me semble être le mot qu'il faut dès que *Fonte seren che* a été remplacé par *Fuggi, e l'aere seren che*. Je suppose *rio* sur *aura*. On dirait que Pétrarque a négligé toute la fin de ce feuillet, dont il a dû couper lui-même(?) la marge inférieure avec les corrections qu'il y avait écrites pour le v. 5 ci-dessous. Ainsi il a proposé *ramo senz'* [*ombra*] après *torbido rio*, sans biffer, comme il fallait, 'torbido rio'. Évidemment il a utilisé ce feuillet encore le 11 nov. 1356, mais la supposition n'est pas exclue qu'il a pu transcrire cette fin sur un 'autre papier' encore, perdu pour nous, et ce pourrait être une transcription, faite d'après le fol. »12 *verso*», dont il parle dans l'annotation (voy. plus haut p. 8) du 30 nov. 1349: »*pridie transcripsi infrascriptam cantilenam*», fol. »13 *recto*», au-dessous de la ballata *Felice stato aver giusto signore* (non achevée à cause de la mort de Laure et de celle du cardinal?).

[4] Le vers n'admet que sept syllabes. Notez que *rio* disparaît complètement de la strophe si on ne peut l'utiliser au lieu de *L'aura* ou *dolce* au v. 2.

[5] Je lis hardiment *canzon* (caço), et je crois voir encore *scos.la..*; j'avais d'abord conjecturé: *Pensa, canzon, star sempre* [in veste negra]. Cf. la réd. définitive du Vat. 3195.

[6] S'il répète *lacrimosa*, ce n'est pas seulement pour corriger le *g* en *c* (avant *negra*!), mais aussi et surtout pour mieux lier *Lacrimosa* avec ce qui suit, et en même temps *Canzon mia!* avec ce qui précède (*ombra* etc.). — Le v. 5 est une pure conjecture, de ma fabrique, mais elle est bien nécessaire. Notez que la marge inférieure du feuillet paraît avoir été coupée. Toutes ces étranges coupures mériteraient une étude particulière.

a fait l'heureuse trouvaille [1] de la »correction» rhétorique Canzon mia, no, ma pianto, qu'on va voir dans la rédaction du Vat. 3195. Alors il change encore, et il faut avouer que son envoi y gagne beaucoup. Rien de plus simple que cette rédaction:

> Fuggi'l sereno e'l verde!
> Non t'appressare ove sia riso o canto,
> Canzon mia, no, ma pianto!
> Non fa per te di star fra gente allegra,
> Vedova, sconsolata, in veste negra.

II.

La rédaction »définitive» du Vat. 3195.

Selon M. Salvo-Cozzo [2], le ms. sur parchemin Vat. lat. 3195 n'a été commencé que 1366—68; selon M. Cesareo [3] ce ms. est identique à un ms. sur parchemin que Pétrarque dit avoir l'intention de faire faire, par le copiste Gerolamo, pour son propre usage, le 29 novembre 1357, en même temps que le même copiste s'occupait à en faire un pour Azzo da Correggio. M. Pellegrini admet, comme une possibilité, que Pétrarque a pu avoir un tel ms. sur parchemin déjà avant cette date. Pour ma part, je constate seulement que les brouillons du ms. Vat. 3196 qui nous occupent cette fois semblent avoir servi à Pétrarque, pour y faire des corrections, après l'année 1356, peut-être après la confection du Vat. 3195; et bien que M. Salvo-Cozzo soit d'avis [4] que les fol. 12 et 13 — les *schedulae* qui contiennent les deux premières rédactions de *Che debb'io far?* — n'ont pas du tout servi pour la composition du ms. Vat. 3195, je crois qu'il y a sur ces feuillets des corrections qui sont plus récentes, ou en tous cas meilleures, que celles acceptées dans le ms. »définitif», le Vat. 3195 [5]. Quant au recueil *sur papier*, où Pétrarque a dû inscrire, entre autres choses, *Che debb'io far?* le 11 novembre 1356, n'est-ce pas le même ms. où, le jour avant, il a transcrit *in ordine* aussi la canzone *Nel dolce tempo*? C'est probable, mais ce n'est pas sûr. M. de Nolhac signale [6] un ms. des

---

[1] Probablement en essayant la rime *canto : pianto.*

[2] *Le »Rime sparse»* (1897) p. 4.

[3] *Su le »Poesie volgari»* (1898), p. 24, 247; cf. le compte rendu de M. Flaminio Pellegrini, *Gio. storico etc.* XXXVIII (1901), p. 154.

[4] Voy. *Le »Rime sparse»*, p. 6; les *schedulae* ou vrais brouillons sont, d'après lui, les fol. 2, 6, 11, 12, 13, 14 et 15; c'est moi qui les désigne par II, 1, a etc., selon ses indications.

[5] Cf. Appel, *Zur Entwickelung* etc. p. 121. M. Appel parle de notre canzone à la p. 120 et présume que »die unmittelbare Abhängigkeit» du ms. 3195 (des *schedulae*) est parfois assurée.

[6] *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 285 (Appendice I, n° 61); cf. Cesareo, *op. s. l.*, p. 37.

poésies de Pétrarque, à présent perdu (?), qui fut terminé le 10 novembre 1356, le jour même; et M. Appel[1] signale »eine beabsichtigte Reinschrift« *(in ordine)* dès avant le 3 avril 1350 et même avant le 28 février 1349, se référant aux feuillets »11 *recto*« et »13 *recto*« des *schedulae* en question.

Je n'ai malheureusement pas pu collationner ce texte »définitif« sur le ms. 3195. Surtout pour la conjonction *e, ed, et, &* cela me paraît nécessaire; si Pétrarque écrit l'abréviation 7, il me semble admettre la lecture *e* ou *ed*, selon le besoin; je n'adopterais jamais *et*, là où Pétrarque ne l'a écrit ainsi sans abréviation. Je vais suivre l'édition de Mestica — *cum grano* . . .

CHE DEBB'IO FAR?

selon le ms. sur parchemin
(Vat. 3195).

I. 1. *CHE debb'io far? Che mi consigli, Amore?*
2. *Tempo è ben di morire,*
3. *Ed ò tardato piú ch'i' non vorrei:*
4. *Madonna è morta,[2] ed à seco il mio core,* 4
5. *E volendo'l seguire*
6. *Interromper conven quest' anni rei;*
7. *Perché mai veder lei*
8. *Di qua non spero, e l'aspettar m'è noia:* 8
9. *Poscia ch'ogni mia gioia,*
10. *Per lo suo dipartire, in pianto è volta,*
11. *Ogni dolcezza de[3] mia vita è tolta.*

II. 1. *Amor, tu'l senti ond'io teco mi doglio,* 12
2. *Quant' è'l damno aspro e grave:*
3. *E so che del mio mal ti pesa e dole,*
4. *Anzi del nostro! perch' ad uno scoglio*
5. *Avem rotto[4] la nave,* 16
6. *Ed in un punto n'è scurato il sole.*
7. *Qual ingegno, a parole,*
8. *Poria aguagliare il mio doglioso stato?*

---

[1] *Zur Entwickelung* etc. p. 118—19.

[2] Voy. plus haut p. 11. La correction *gita*, opérée ici le 28 déc. »1351« (= 1350) a été rejetée avant 1356 (?) et n'a pas été reçue dans la rédaction du ms. Vat. 3195. A-t-il repris *mio* pour *meo* en même temps?

[3] La lecture *de* est voulue ici par Pétrarque, à cause des *i*, et afin que *di* ne soit pris pour le génitif.

[4] Il est étonnant que Pétrarque, de sa propre main, ait corrigé *rotta* en *rotto*. Il semble avoir voulu éviter *ta- la- na*, et il oublie — comme un corrigeur ne fait que trop souvent — le contexte, avec ses *nostro, scoglio, punto, mundo* etc.

9. *Ai, orbo mondo ingrato!* 20
10. *Gran cagion ai di dever pianger meco,*
11. *Ché quel bel, ch'era in te,*[1] *perduto ai seco.*

III. 1. *Caduta è la tua gloria, e tu no'l vedi,*
2. *Né degno eri, mentr'ella* 24
3. *Visse qua giú, d'aver sua conoscenza*
4. *Né d'esser tocco da' suoi sancti piedi,*
5. *Perché cosa sí bella*
6. *Devea 'l ciel adornar di sua presenza.* 28
7. *Ma io, lasso! che senza*
8. *Lei né vita mortal né me stesso amo,*
9. *Piangendo la richiamo:*
10. *Questo m'avanza di cotanta spene,* 32
11. *E questo solo anchor qui mi mantene!*

IV. 1. *Oïmé! terra è fatto il suo bel viso,*
2. *Che solea far del cielo*
3. *E del ben di lassú fede fra noi.*[2] 36
4. *L'invisibil sua forma è in paradiso,*
5. *Disciolta di quel velo,*
6. *Che qui fece ombra, al fior de gli anni suoi,*
7. *Per rivestirsen poi* 40
8. *Un altra volta, e mai piú*[3] *non spogliarsi:*
9. *Quando alma e bella farsi*
10. *Tanto piú la vedrem, quanto piú vale*
11. *Sempiterna bellezza che mortale.* 44

V. 1. *Piú che mai bella, e piú leggiadra donna,*
2. *Tornami inanzi, come*
3. *Là dove piú gradir sua vista sente.*
4. *Questa è del viver mio l'una colonna,* 48
5. *L'altra è'l suo chiaro nome*
6. *Che sona nel mio cor si dolcemente.*

---

[1] La rédaction de 1349—56 (?) vaut mieux encore pour ce vers. Aussi je me demande si la leçon *quanto avei di ben* n'est pas plus récente. — Je parlerai dans un mémoire à part de Pétrarque rythmicien. Notons que l'éd. de M. Mestica a une faute d'impression p. 381, dans la note au v. III, 8: stess' *anno*, pour *stess' amo*. Du reste ce prétendu 'scorciamento, a danno del ritmo', (!) se retrouve dans les Aldines de 1501, 1514, 1521, 1533, 1546 et dans la Stagnina de 1519. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que le copiste n'a pas opéré ici l'élision que — semble-t-il — Pétrarque affectionnait moins que son scribe.

[2] Voy. la note [2], p. 13 ci-dessus.

[3] La correction de la réd. 2 (voy. ci-dessus p. 14) *già mai* me semble meilleure, sinon postérieure.

7. *Ma tornandomi*[1] *a mente*
8. *Che pur morta è la mia speranza viva,*[2] 52
9. *Allor ch'ella fioriva,*
10. *Sa ben Amor qual io divento e, spero,*
11. *Vede'l colei, ch'è or sí presso al vero.*

VI. 1. *Donne! voi che miraste sua beltate* 56
2. *E l'angelica vita*
3. *Con quel celeste portamento in terra:*
4. *Di me vi doglia e vincavi pietate,*
5. *Non di lei, ch'è salita* 60
6. *A tanta pace, e m'à lassato in guerra,*
7. *Tal che, s'altri mi serra*
8. *Lungo tempo il camin da seguitarla,*
9. *Quel ch'Amor meco parla* 64
10. *Sol mi riten ch'io non recida il nodo.*
11. *Ma e' ragiona dentro, in cotal modo:*

VII. 1. *»Pon freno*[3] *al gran dolor che ti trasporta!*
2. *Ché per soverchie voglie* 68
3. *Si perde 'l cielo, ov'è 'l tuo cor. E aspira*[4]
4. *Dov'è viva colei ch'altrui par morta!*
5. *E di sue belle spoglie*
6. *Seco sorride, e sol di te sospira;* 72
7. *E sua fama, che spira*
8. *In molte parti anchor per la tua lingua,*
9. *Prega che non extingua:*
10. *Anzi la voce al suo nome rischiari,* 76
11. *Se gli occhi suoi ti fur dolci né cari.»*[5]

---

[1] Ici encore, la rédaction »définitive» du Vat. 3195 me semble inférieure à la 2me réd.; car le v. 2 de cette même strophe a *tornami*.

[2] Mestica et Carducci & Ferrari mettent la virgule avant *viva;* je crois devoir m'y opposer. En tous cas, *ella* au v. 9 est la *speranza,* et je traduis *vive* plutôt que *vivante.*

[3] *Raffrena* [*il*], qui se trouve étrangement ajouté à la 1re réd. (voy. plus haut, p. 17, à gauche, la note [2]), me semble plus explicite.

[4] Si les éditions ont bien rendu et bien compris ce passage du Vat. 3195, la 2me réd. (voy. p. 17 ci-dessus, à droite) me semble préférable. Le copiste a très bien pu se méprendre, comme du reste Pétrarque lui-même, en copiant ce vers. Mais l'*e* distinct ajouté par le poète au fol. »12 *verso*» (= Salvo-Cozzo II, 2, a) après *cor,* et au-dessus de la ligne, me fait absolument l'effet d'un *è* (verbe) intentionnel. J'ose donc, contre M.M. Mestica et Carducci & Ferrari, garder ma lecture: ***ov'è*** au lieu de *ove'l,* et avec le point après *cor.* Pétrarque a-t-il révisé, aussi attentivement qu'on le prétend, le travail du scribe sur le Vat. 3195?

[5] Ou je me trompe, ou le Vat. 3195 est inférieur encore cette fois à la »2me rédaction», c'est-à-dire aux corrections ultérieures qui s'y lisent. Cf. à la p. 18, à droite. Surtout *dolci né cari* me semble inférieur, et probablement antérieur, à *mai dolci e cari.*

VIII. 1. *Fuggi'l sereno e'l verde!*
2. *Non t'appressare ove sia riso o canto,*
3. *Canzon mia, no, ma pianto!* 80
4. *Non fa per te di star fra gente allegra,*
5. *Vedova, sconsolata, in veste negra.*

Ainsi qu'on a pu le voir, je me suis trouvé très souvent, trop souvent peut-être, en opposition tacite contre les plus grandes autorités en ces matières. L'édition, d'ailleurs excellente et riche en faits, de M.M. Carducci et Ferrari laisse encore beaucoup à desirer pour ce qui est de l'exactitude et surtout du bon ordre des variantes. Même M. Salvo-Cozzo, dont j'admire l'exactitude, la patience et la divination, me semble avoir tort çà et là. J'ai sans doute commis plus d'une bévue moi-même. Mon excuse est d'avoir terminé ce mémoire un peu à la hâte, afin de pouvoir l'offrir, le 1er janvier 1902, à mon cher vieil ami K. F. Söderwall, qui accomplit ce jour-là sa soixantième année. Une excuse plus réelle, plus scientifique du moins, c'est la difficulté même du sujet. *Spero trovar pietà, non che perdono.*

(L'impression achevée le 24 décembre 1901.)

LUNDS UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT. Band 38. Afdeln. 1. N:r 2.

DE OBLIQUA ORATIONE APUD THUCYDIDEM

SCRIPSIT

CARL THULIN.

II.

LUNDAE MCMII
TYPIS EXPRESSIT E. MALMSTRÖM.

Sententias orationis obliquae primarias, quae dicuntur, eas quae ab ὅτι et ὡς incipiunt et interrogativas sententias quoniam priore parte percensuimus, ad **sententias obliquae orationis secundarias** examinandas iam disputatio nostra transgreditur. Quae ab illis aliquantum discrepant quod ad modos attinet:

1) cum enim iam in illis non ita frequenter optativo obliquo Thucydides utatur, in his longe rariorem reperiemus huius optativi usum, et quidem

2) cum in illis multo frequentior sit optativus post verba dicendi i. e. in propria oratione obliqua vel in verbis alicuius referendis quam post verba sentiendi, in his contraria ratio est. Post dicendi enim verba lex fere est, ut in secundariis or. obl. sententiis modi immutati serventur (5 modo sunt certa optativi ex. in cond. sent.);

3) deinde cum in primariis sententiis optativus vere obliquus excultus sit pro indicativo adhibitus, nullum certum est exemplum, quod demonstret in sec. sent. indicativum in optativum abiisse (nisi quod post ὅτι et ὡς etiam in causalibus sent. interdum id fit: quae primariae fere sunt sententiae v. p. 5 IV, 65, 3);

4) in sec. denique sent. personarum transitus ad modos nil valere videtur.

Coniunctivus autem vel coni. cum ἄν in finalibus et condicionalibus sent. saepe, in temporalibus interdum, in relativis raro in optativum post tempora secundaria vertitur, atque id etiamsi levissima vel plane nulla est obliqua vis ut in:

III, 21, 1. εἶχε μὲν δύο τοὺς περιβόλους, πρός τε Πλαταιῶν καὶ εἴ τις ἔξωθεν ἀπ' Ἀθηνῶν ἐπίοι.

12, 1. καὶ ὁποτέροις θᾶσσον παράσχοι ἀσφάλεια θάρσος, οὗτοι πρότεροί τι καὶ παραβήσεσθαι ἔμελλον.

IV, 32, 4. κατὰ νώτου τε αἰεὶ ἔμελλον αὐτοῖς, ᾗ χωρήσειαν οἱ πολέμιοι, ἔσεσθαι ψιλοί.

VII, 6, 1. καὶ εἰ προέλθοι, ταὐτὸν ἤδη ἐποίει αὐτοῖς νικᾶν τε — καὶ μηδὲ μάχεσθαι.

Quin ubi nulla obliqua vis est, ibi optativus pro futurali coniunctivo cum ἄν in praeteriti temporis nexu non minus necessario requiritur quam in iterativis praeteriti temporis periodis optativus pro generali coni. cum ἄν.

Quae cum ita sint, cum et in propria oratione obliqua i. e. post v. dicendi raro hic optativus usurpetur et extra fines obliquae orationis idem nobis occurrat, de proprio opt. obliquo in secundariis sententiis adhibito vix loqui licet, sed potius temporum consecutionis res est. De modali autem vi huius optativi iam p. 2 commemoravi, in condicionalibus saltem sententiis, ubi optativum post temp. secundaria reperiamus, ibi semper fere etiam ψυχικὴν διάθεσιν percipi posse, quae optativo faveat; aut votum aut potentialem vim, ne dicam irrealem.

Saepissime modis et temporibus servatis arguitur obliquam orationem esse, ut in causali sent.

IV, 91. τῶν ἄλλων βοιωταρχῶν — οὐ ξυνεπαινούντων μάχεσθαι, ἐπειδὴ οὐκ ἐν τῇ Βοιωτίᾳ ἔτι εἰσί —,

praesentis indicativo servato indicatur verba ipsa τῶν βοιωταρχῶν referri.

§ 4. Condicionales sententiae.

A. Indicativus.

I. Indicativus primarii temporis integer servatur.

Praesentis ind. (quamquam personae transitu saepius facto) in 37 ex. restat, ex quibus εἰ βούλονται (II p.) 15ies: I, 91, 4. III, 52, 2. IV, 36, 1 (pr. hist.). IV, 48, 1 fin. V, 35, 6. 41, 2 med. 49, 5. 50, 1. 76, 3 (pr. hist.). VI, 51, 1. 64, 3. VII, 3, 1. VIII, 26, 3. Crit.: IV, 30, 4 et 37, 2 v. infra. εἰ βούλεται quater: II, 2, 4. V, 115, 2. VII, 82, 1 (pr. hist.). VIII, 28, 3. εἰ δεῖ quater: II, 74, 1 [δέοι Dion. Hal.]. III, 112, 7. VII, 48, 4 fin. 49, 2. Cetera ex. sunt: I, 28, 3. IV, 22, 2. 27, 3 et 4. 28, 1. 99. 130, 7. V, 32, 6. 46, 2. 59, 5. VI, 29, 2. VIII, 92, 10. Crit.: I, 27, 1 et 72, 2 de quibus infra.

Post sentiendi verbum unum tantummodo ex his exemplis est: III, 112, 7 ἡγησάμενοι εἰ δεῖ.

Post v. dicendi statuendi voluntatis cetera ex. sunt. Ad infinitivum finalem se applicat indicativus in VIII, 28, 3 παραδιδόασιν — ἀπαγαγεῖν, εἰ βούλεται.

Perfecti ind. semper restat: post v. statuendi: VI, 27, 2 ἐψηφίσαντο, καὶ εἰ — οἶδεν —, μηνύειν, post ὡς cum ind.: 60, 3 λέγων ἔπεισεν — ὡς χρή, εἰ μὴ καὶ δέδρακεν, — σῶσαι, in continuata or. obl. VIII, 86, 6.

Futuri ind. in omnibus 29 ex. servatur, quae nil attinet enumerare: in VIII, 53, 2. διαβοώντων ὡς δεινὸν εἴη, εἰ κάτεισι quamquam praecedit optativus obliquus post ὡς, in VII, 60, 2 post ἔμελλον: οὔτε τὸ λοιπὸν ἔμελλον ἕξειν, εἰ μὴ ναυκρατήσουσι. Ad verbum regens statim se applicat cond. sent. eadem fere significatione, qua εἴ πως cum optativo, in

VI, 69, 3. τὸ δὲ ὑπήκοον τῶν ξυμμάχων μέγιστον μὲν περὶ τῆς αὐτίκα ἀνελπίστου σωτηρίας, ἢν μὴ κρατῶσι, τὸ πρόθυμον εἶχον, ἔπειτα δὲ ἐν παρέργῳ καὶ εἴ τι — ῥᾷον αὐτοῖς ὑπακούσεται.

Cf. ind. post v. affectuum p. 50 (VI, 60, 4. VII, 42, 2. VIII, 96, 3).

II. Num indicativus primarii temporis in optativum abeat, quaeritur.

»Indicativum εἰ particulae iunctum Thucydidem nusquam in oratione obliqua in optativum transtulisse» statuit STAHL [1]), idemque ROTH [2]), qui tamen duo exempla (IV, 27, 5. VIII, 92, 8) ex hac lege excipit, et LANGE [3]), qui etiam I, 27, 1 excipit. Exempla quae huc possunt referri examinemus, quae omnia sunt post verba dicendi, et in omnibus de praesentis ind. aut opt. agitur.

In exemplo quod est

IV, 37, 2. ἐκήρυξάν τε, εἰ βούλονται (II p.), τὰ ὅπλα παραδοῦναι,

ubi omnes ceteri codices praebent βούλοιντο, veram lectionem βούλονται nuper revelavit fragmentum Oxyrhynchium repertum. Quod si paulo ante incepisset, eundem, credo, indicativum vindicasset exemplo prorsus simili:

IV, 30, 4. πέμπουσι — — κήρυκα προκαλούμενοι, εἰ βούλοιντο (II p.), — — σφᾶς αὐτοὺς κελεύειν παραδοῦναι, ἐφ' ᾧ — — τηρήσονται, ἕως ἄν τι — — ξυμβαθῇ,

praesertim cum in hac formula post verba dicendi indicativum supra invenerimus constanter servari: εἰ βούλονται 13[ies], εἰ βούλεται quater. Accedit quod praesens historicum in primaria sententia est. — Sed licet verus sit in his ex. optativus, ad coniunctivum cum ἄν respondere potest ut in II, 12, 2 ἐκέλευον τό τε λοιπὸν —, ἤν τι βούλωνται πρεσβεύεσθαι (saepius ἢν ἐθέλῃ, ἢν ἐθέλωσι), cuiusmodi optativus reperitur post verbum ἔμελλον I, 107, 3, post τὴν γνώμην εἶχε III 96, 2 (in V, 37, 2 autem apud inf. cum ἄν v. infra). Quare ne sic quidem ex his ex. concludere licet indicativum in optativum abiisse. Simili ratione institutum est hoc ex.:

I, 72. 2. ἔφασαν βούλεσθαι — — εἰπεῖν, εἴ τι μὴ ἀποκωλύει.

Coniunctivum ἀποκωλύῃ codicum ABEFM[G] recepit Classen ad VI, 21, 1 referens, optativum ἀποκωλύοι codicis C Hude et Schoene. Utrumque librariorum esse puto obscurum exitum huius verbi sua sponte supplentium. Indicativum ἀποκωλύει, quem praebet F, recte credo probarunt POPPO-STAHL et DESSOULAVY »De la part. ἄν dans Thucydide» Neuchâtel 1895, p. 22—23.

In exemplo denique quod est

I, 27, 1. (ἐκήρυσσον) εἰ δέ τις τὸ παραυτίκα μὲν μὴ ἐθέλει* ξυμπλεῖν, μετέχειν δὲ βούλεται, — — μένειν,

*ἐθέλει C, ἐθέλοι ABEFGM et Phot.

indicativum codicis C cum Hudio anteferendum esse puto non ideo solum, ne temere modorum variatione lascivientem Thucydidem faciamus [4]), sed etiam ne unicus sit

---

[1]) I. M. STAHL, Quaestiones grammaticae ad Thucydidem pertinentes, Lipsiae 1886[2], p. 8.

[2]) ROTH, Zur Lehre von der or. obl. bei Thuc. Kaiserslautern, 1884, p. 15.

[3]) LANGE, De coni. et opt. usu Thucyd. Pr. Cassel 1886, p. 30.

[4]) CLASSEN a. h. l. modorum vicem ita defendit: »die als vorhanden angenommene Bedingung steht im Indikativ, die als zweifelhaft gesetzte im Optativ» et ROTH, p. 12, qui ei assentitur ostendere studet optat. εἰ ἐθέλοι ex coniunctivo cum ἄν ortum esse: »Hier wird das erste — Glied — als blos möglich hingestellt (also εἰ μὴ ἐθέλοι = ἐάν τις μὴ ἐθέλῃ).» Quasi coniunctivo cum ἄν conveniant verba »blos möglich» aut credibile sit futuralem vim, quae insit coniunctivo cum ἄν, cum verbo τὸ παραυτίκα consentire.

hic optativus secundariae sententiae in continuata oratione obliqua adhibitus (in V, 37, 2 est infin. cum ἄν).

Restant duo illa ex., quae ex lege de indicativo semper servando exceperunt Roth et Lange:

IV, 27, 5. ἀπεσήμαινεν — — ῥᾴδιον εἶναι παρασκευῇ, εἰ ἄνδρες εἶεν οἱ στρατηγοί, πλεύσαντας λαβεῖν τοὺς ἐν τῇ νήσῳ.

VIII, 92, 3. οὐκ ἔφη ὁ Θ. εἰκὸς εἶναι ἐπ' Εὔβοιαν πλεούσας αὐτὰς ἐς Αἴγιναν κατολπίσαι καὶ πάλιν ἐν 'Επ. ὁρμεῖν, εἰ μὴ παρακληθεῖσαι ἥκοιεν ἐφ' οἷσπερ καὶ αὐτὸς ἀεὶ κατηγόρει.

At contendere audeo optativum ne in his quidem ex indicativo ortum esse, sed suam habere notionem hypotheticam et tantum non irrealem, atque iam in recta oratione post ῥᾴδιόν ἐστι et εἰκός ἐστι locum defendere (cf. VI, 34, 5. 37, 1). Post haec enim verba modalia particula ἄν ab infinitivo pendenti abesse potest et quidem post εἰκός semper abest (cf. III, 10, 6), quia eam vim, quam praebet addita part. ἄν, iam ipsa insitam habent: ῥᾴδιόν ἐστι λαβεῖν = ῥᾳδίως ἂν λάβοιμεν, εἰ ἄνδρες εἶεν. — οὐκ εἰκός ἐστι — αὐτὰς κατολπίσαι = οὐκ ἂν κατολπίσαιεν, εἰ μὴ — ἥκοιεν.

Iterativus est optativus in

IV, 11, 4. ὁρῶν — τοὺς τριηράρχους —, εἴ που καὶ δοκοίη δυνατὸν εἶναι σχεῖν, ἀποκνοῦντας — — ἐβόα ut in VII, 44, 4 εἰ φίλιον εἴη —, πολέμιον ἐνόμιζον.

Nullum igitur est admodum certum exemplum, ex quo concludere liceat indicativum primarii temporis in optativum apud Thucydidem abiisse.

III. Indicativus praeteriti temporis semper servatur, nisi quod semel in continuata oratione obliqua indicativus aoristi irreali notione praeditus in infinitivum abiit:

IV, 98, 4. καὶ αὐτοί, εἰ μὲν ἐπὶ πλέον δυνηθῆναι τῆς ἐκείνων κρατῆσαι, τοῦτ' ἂν ἔχειν. (Stahl confert Her. III, 108.)

Imperfecti indicativus servatur:

de re praeterita in continuata or. obl.

IV, 114, 5. εἴ τι ἠναντιοῦντο, V, 35, 5 καὶ εἴ του ἄλλου ἐγκρατεῖς ἦσαν (I p.)

de re irreali, sive ascripta particula ἄν in apodosi:

IV, 40, 2. ἀπεκρίνατο αὐτῷ πολλοῦ ἂν ἄξιον εἶναι τὸν ἄτρακτον —, εἰ τοὺς ἀγαθοὺς διεγίγνωσκεν, III, 11, 3 et 6.

sive omissa particula ἄν:

V, 49, 4. ὑπελάμβανον οὐ χρεὼν εἶναι αὐτοὺς ἐπαγγεῖλαι ἔτι ἐς Λ., εἰ ἀδικεῖν γε ἤδη ἐνόμιζον (II p.) αὐτούς.

VIII, 76, 4. ὁμοίως — — καὶ εἰ ἐκεῖθεν ὡρμῶντο.

sic BM ὥρμηντο ACEFG

Aoristi ind. de vera re praeterita:

III, 32, 2. ἔλεγον οὐ καλῶς τὴν 'Ελλάδα ἐλευθεροῦν αὐτόν, εἰ ἄνδρας διέφθειρεν —.

I, 136, 4.

de re irreali:

VIII, 2, 1. νομίσαντες κἂν ἐπὶ σφᾶς ἕκαστοι ἐλθεῖν αὐτούς, εἰ τὰ ἐν τῇ Σ. κατώρθωσαν — 2, 4.

De III, 10, 6. 57, 3. V, 38, 4 v. infra p. 61

Quod ad aoristi optativum attinet, qui est in

VII, 18, 2. ἐνεθυμοῦντο τήν τε περὶ Πύλον ξυμφορὰν καὶ εἴ τις ἄλλη αὐτοῖς γένοιτο,

ἐγένετο M, ἐγεγένοιτο B

certe nemini persvadebit Hude [1]) obliquum esse hunc optativum ex indicativo aoristi ortum. At in disp. »De optativo iterativo apud Thucydidem» [2]) docui ne iterativo quidem optativo locum esse, sed indicativum ἐγεγένητο vel ἐγένετο recipiendum esse.

IV. Tempus mutatur:

1) in sententia parenthetica vel explicativa a scriptore addita:

Imperfecti ind. ex praesentis indicativo ortus

II, 7, 1. πρεσβείας τε μέλλοντες πέμπειν παρὰ βασιλέα καὶ ἄλλοσε —, εἴ ποθέν τινα ὠφελίαν ἤλπιζον ἑκάτεροι προσλήψεσθαι.

VIII, 5, 3. κύριοσ ἦν καὶ ἀποστέλλειν, εἰ ποί τινα ἐβούλετο.

IV, 69, 3. ξυνέβησαν — — τοῖς δὲ Λακ., τῷ τε ἄρχοντι καὶ εἴ τις ἄλλος ἐνῆν, χρῆσθαι Ἀθηναίους ὅ τι ἂν βούλωνται.

2) ut rem aut veram aut irrealem apertius significet:

Imperfecti ind. in causali fere sent:

VII, 34, 7. οἵ τε γὰρ Κορ. ἡγήσαντο κρατεῖν, εἰ μὴ καὶ πολὺ ἐκρατοῦντο, οἵ τ' Ἀθηναῖοι ἐνόμιζον ἡσσᾶσθαι, εἰ μὴ πολὺ ἐνίκων.

pro altero εἰ μὴ B ὅτι οὐ

Non universalem esse hanc sententiam sed causalem fere (εἴ = ὅτι) atque pro altero εἰ μὴ fortasse verum praebere codicem Vat. ὅτι οὐ, docui in disp. »De iterativo opt. apud Thuc.» pp. 27—28 [3]).

III, 33, 2. μέγα τὸ δέος ἐγένετο, μὴ παραπλέοντες οἱ Π., εἰ καὶ ὣς μὴ διενοοῦντο μένειν, πορθῶσιν ἅμα προσπίπτοντες τὰς πόλεις.

Antecedunt verba: ἔπλει διὰ τοῦ πελάγους ὡς γῇ ἑκούσιος οὐ σχήσων ἄλλῃ ἢ Πελοποννήσῳ, quae indicant rem veram concessiva illa sententia exhiberi. Simile est ex.:

IV, 22, 3. ὁρῶντες δὲ οἱ Λ. οὔτε σφίσιν οἷόν τε ὂν ἐν πλήθει εἰπεῖν, εἴ τι καὶ ὑπὸ τῆς ξυμφορᾶς ἐδόκει αὐτοῖς ξυγχωρεῖν.

---

[1]) Hude, C., Comm. crit. ad Thuc pertinentes Hauniae 1888, p. 15.

[2]) Thulin, C., De optativo iterativo apud Thucydidem Lundae 1901, p. 20—22.

[3]) Iterativum optativum non oriri in his ex., ubi ad futurum tempus spectat primaria sent., commemoravi in eiusdem disputationis pp. 12 et 23.

Plusquamperfecti ind. ex perfecto ortus semel reperitur in sententia tantum non irreali (post εἰ = wenn wirklich).

VI, 29, 1. ἀπελογεῖτο καὶ ἑτοῖμος ἦν πρὶν ἐκπλεῖν κρίνεσθαι, εἴ τι τούτων εἰργασμένος ἦν (ἤδη γὰρ καὶ τὰ τῆς παρασκευῆς ἐπεπόριστο), καὶ εἰ μὲν τούτων τι εἴργαστο, δίκην δοῦναι, εἰ δ' ἀπολυθείη, ἄρχειν.

Insigne est hoc exemplum, quod unicum est ubi post verbum dicendi tempus sit mutatum, — quod memoria tenemus post ὅτι vel ὡς vel in interr. sent. numquam factum esse. Verba εἴ τι τούτων εἰργασμένος ἦν delet Herw., et Stahl contendit neque iustam esse condicionalem periodum et in interrogatione obliqua dicendum fuisse εἰργασμένος ἐστι (εἴη coni. Cob.). Qui vani sunt scrupuli. Illa enim sententia soluta est sent. condicionalis, quamquam ab interrogativa paululum distans (»für den Fall dass«), atque observandum est non proprium verbum dicendi sed voluntatis verbum regere: ἑτοῖμος ἦν, non ἔφη ἑτοῖμος εἶναι. Modorum vim ita apte explicat Classen: »εἴ τι εἴργαστο (plqpf) Ausdruck der Zuversicht dass er es nicht gethan, εἰ δ' ἀπολυθείη (opt. aor.) der Hoffnung auf den wahrscheinlichen Ausgang«. Cfr. infra III, 10, 6.

Alterum habemus plqpfecti ex., si in VII, 18, 2 p. 60 legimus ἐγεγένητο.

Aoristi ind.

In tribus exemplis mira quaedam essa videtur temporis mutatio, cum pro futurali sententia indicativus aoristi irrealis adhibitus sit, quia in consilio referendo id sumitur quod contrarium est rei vere factae.

III, 57, 3. δύο ἀγῶνας — — ὑπέστημεν, τότε μέν, τὴν πόλιν εἰ μὴ παρέδομεν, λιμῷ διαφθαρῆναι, νῦν δὲ — —. Cfr. 74, 2.

V, 38, 4. μέλλοντες πρότερον, εἰ ταῦτα ἔπεισαν, — — πειράσεσθαι.

III, 10, 6. οὐ γὰρ εἰκὸς ἦν αὐτοὺς οὓς μὲν μεθ' ἡμῶν ἐνσπόνδους ἐποιήσαντο καταστρέψασθαι, τοὺς δὲ ὑπολοίπους, εἴ ποτε ἄρα ἐδυνήθησαν, μὴ δρᾶσαι τοῦτο.

Hoc irreali indicativo Mitylenaei confidenter indicare student se iam foedere rupto mala consilia Atheniensium praecidisse atque etiam facultatem subigendi iis eripuisse (cfr. supra VI, 29, 1). Quam languet prae hac lectione codicum coniectura Kruegeri δυνηθείησαν vel Dobrei δυνηθεῖεν, quam Hude vanis argutiis et insectationibus defendit comm. crit. p. 92 et in contextum recepit!

B. Optativus.

Quoniam supra demonstravimus in nullo certo exemplo optativum ex indicativo rectae orationis provenisse (v. p. 59), iam optativum inspiciamus qui ad coniunctivum cum ἄν respondet.

I. Optativus post verba dicendi et statuendi raro reperitur.

a) Post v. promittendi de re optata ter opt. nobis occurrit personis mutatis:

Praesentis opt. in plena periodo subiuncta:

VIII, 48, 1. ὑποτείνοντος αὐτοῦ — βασιλέα φίλον ποιήσειν, εἰ μὴ δημοκρατοῖντο (II p.).

Aoristi opt. qui ad verbum regens statim se applicat:

II, 95, 2. Π. αὐτῷ ὑποσχόμενος, εἰ Ἀθηναίοις τε διαλλάξειεν (II p.) ἑαυτὸν (I p.) — καὶ Φ. — μὴ καταγάγοι (II p.) —, ἃ ὑπεδέξατο οὐκ ἐπετέλει.

III, 49, 3. μεγάλα ὑποσχομένων, εἰ φθάσειαν (II p.)

φθάσαιεν codd.

b) Post cetera verba (iubendi rogandi statuendi) praesentis opt. usu venit bis verbi δεῖ δεῖσθαι:

III, 22, 7. οἷς ἐτέτακτο παραβοηθεῖν, εἴ τι δέοι. Cf. VIII, 14, 1.

VI, 8, 3. ἐκκλησία — ἐγίγνετο καθ' ὅ τι χρὴ τὴν παρασκευὴν — γίγνεσθαι καὶ τοῖς στρατηγοῖς, εἴ του προσδέοιντο, ψηφισθῆναι,

quamquam antecedit indic. χρή. Sed probabili coniectura Hude comm. crit. p. 54 a 2) finalem infinitivum efficit addito verbo: καὶ ⟨τοῦ⟩ τοῖς στρ. — ψηφισθῆναι.

Bis item ut in ex. supra allatis in condicionali sententia, quae ad verbum regens statim se applicat:

I, 27, 2. ἐδεήθησαν — ναυσὶ σφᾶς ξυμπροπέμψαι, εἰ ἄρα κωλύοιντο (I p.) ὑπὸ Κ. πλεῖν. Cf. IV, 38, 1. (εἰ = »für den Fall dass»).

II, 77, 2. πρότερον δὲ πυρὶ ἔδοξεν αὐτοῖς πειρᾶσαι, εἰ δύναιντο — ἐπιφλέξαι τὴν πόλιν.

εἰ = εἴ πως. Post πυρὶ — πειρᾶσαι comma ponendum est, quod plerique edd. omiserunt.

Huiusmodi sententias infra in mom. IV tractabo.

In ex. IV, 30, 4 et 37, 2 (p. 58) indicativum εἰ βούλονται probabiliorem esse dixi quam optativum εἰ βούλοιντο, itemque in I, 27, 1 et 72, 2 (p. 58) indicativos εἰ — ἐθέλει et εἰ ἀποκωλύει. In IV, 27, 5 et VIII, 92, 8 autem (p. 59) optativum ex recta oratione restare credo.

In plenis igitur periodis condicionalibus, quae verbis dicendi subiunctae sunt, optativus rarissimus est. Exempla ubi in apodosi est infin. cum ἄν infra citabo.

II. Post verba sentiendi, etiam quae voluntatis verba sunt, saepius optativus usu venit.

1) Post praeteriti temporis verbum ἐλπίζειν semper[1]) coniunctivus cum ἄν in optativum vertitur (quamquam saepius nulla personarum mutatio facta est).

Praesentis opt.

IV, 80, 1. ἤλπιζον ἀποτρέψειν —, εἰ ἀντιπαραλυποῖεν (I p.).

ἀποτρέψαι CMG, -στρέψαι ABEF, -τρέψειν G

---

[1]) Quod in I, 65, 1. VI, 69, 3. VII, 71, 7 καὶ τότε τοῖς Ἀθηναίοις ἀνέλπιστον ἦν τὸ κατὰ γῆν σωθήσεσθαι, ἢν μή τι παρὰ λόγον γίγνηται coni. cum ἄν post verbum desperandi servatur, insuper probat vera esse quae de huius optativi natura statuam.

76, 5. καὶ εἰ κατορθοῖτο ἡ πεῖρα καὶ τὸ Δήλιον τειχισθείη, ῥᾳδίως ἤλπιζον, εἰ καὶ μὴ παραυτίκα νεωτερίζοι⟨τό⟩ τι —, οὐ μενεῖν κατὰ χώραν τὰ πράγματα.
νεωτερίζοιτο F, -ζοι ceteri.

Aoristi opt.

II, 84, 2. ἤλπιζε γὰρ —, εἴ τ' ἐκπνεύσειεν — τὸ πνεῦμα, — οὐδένα χρόνον ἡσυχάσειν αὐτούς.

III, 62, 4. ἐλπίσαντες — σχήσειν, εἰ — κρατήσειε —.

IV, 24, 4. εἰ γὰρ κρατήσειαν (I p.) — ἤλπιζον — χειρώσεσθαι.
χειρώσεσθαι CE et ex corr. G, χειρώσασθαι ABFM.

V, 40, 2. v. infra p. 64.

VI, 56, 3. ἤλπιζον — εἰ καὶ ὁποσοιοῦν τολμήσειαν, — ἐθελήσειν —.

Ut in his exemplis ita etiam ceteroquin optativus facillime provenit de re optata vel sperata (saepius personarum mutatione facta).

Praesentis opt.

V, 14, 3. ᾤοντο — — καθαιρήσειν — —, εἰ — τέμνοιεν (I p.).

II, 7, 3. ὁρῶντες, εἰ σφίσι (I p.) φίλια ταῦτ' εἴη βεβαίως, — καταπολεμήσοντες.

77, 2. ἔδοξεν — πειρᾶσαι εἰ δύναιντο — v. infra p. 68.

Aoristi opt.

II, 80, 8 fin. νομίζοντες, εἰ ταύτην — λάβοιεν (I p.), ῥᾳδίως σφίσι τἆλλα προσχωρήσειν.
ῥαδίως C, ῥᾳδίως ἂν ABEFGM.

III, 5, 3. ἡσύχαζον — βουλόμενοι εἰ προσγένοιτό τι κινδυνεύειν.
προσγίνοιτό C. — γένοιντο F, corr. f.

VI, 33, 2. ὥρμηνται — — ἡγούμενοι, εἰ ταύτην σχοῖεν (I p.), ῥᾳδίως καὶ τἆλλα ἕξειν, ubi specie tantum primarium tempus est, cum re vera imperfecti participium sit ἡγούμενοι (cf. VII, 66, 2).
ὥρμηντο C, corr. c_2.

29, 1. ἑτοῖμος ἦν —, εἰ μέν τι τούτων εἴργαστο, δίκην δοῦναι, εἰ δ' ἀπολυθείη, ἄρχειν, de quo ex. v. supra p. 61.

90, 3. εἰ δὲ προχωρήσειη ταῦτα —, ἤδη τῇ Π. ἐμέλλομεν ἐπιχειρήσειν (cf. 90, 1).
προσχωρήσειε B.

VII, 4, 4. εἰ τειχισθείη, ῥᾴων αὐτῷ ἐφαίνετο ἡ ἐσκομιδὴ — ἔσεσθαι.
ῥᾴων C, ῥᾴ(ι)ον ceteri.

VIII, 81, 1. νομίζων μόνην σωτηρίαν, εἰ Τ. αὐτοῖς (I p.), μεταστήσειεν —.

2) Rarius optativus potentialis de re sumpta, quam potius evitatam velis vel vix eventuram esse credas, praecipue in concessivis sententiis.

Praesentis opt.

Post v. ἐλπίζειν IV, 76, 5 εἰ καὶ μὴ νεωτερίζοι⟨τό⟩ τι v. supra.

VI, 99, 2. ὑποτειχίζειν δὲ ἄμεινον ἐδόκει εἶναι ᾗ ἐκεῖνοι ἔμελλον ἄξειν τὸ τεῖχος καί, εἰ φθάσειαν, ἀποκλῄσεις γίγνεσθαι, καὶ ἅμα καὶ ἐν τούτῳ εἰ ἐπιβοηθοῖεν μέρος ἀντιπέμπειν —.

III, 96, 2. τὴν γὰρ γνώμην εἶχε — ἐπὶ Οἰ., εἰ μὴ βούλοιντο ξυγχωρεῖν, — στρατεῦσαι. Res aperta est pro coni. cum ἂν et in hoc ex. et in proximo

optativum εἰ βούλοιντο adhibitum esse (in IV, 30, 4 et 37, 4 autem non item, de quibus v. supra p. 58).

Post ἔμελλον:

I, 107, 3. εἰ βούλοιντο περαιοῦσθαι, 'A. — ἔμελλον κωλύσειν·

κωλύσειν CG, κωλύειν ceteri.

Dignum est quod animadvertatur, post ἔμελλον raro coniunctivum servari (V, 66, 1 cf. fut. ind. VII, 60, 2), optativum autem etiamsi obscura vel nulla sit obliqua vis facillime provenire (in cond. sent. hic et VI, 90, 3 p. 63 et 99, 2 v. infra, in relativa III, 12, 1 et IV, 32, 4, in temporali III, 22, 3. IV, 77, 1. VI, 66, 1). Dixi enim p. 55, ubi nulla esset obliqua vis, ibi necessario optativum post tempora praeterita ex coniunctivo cum ἄν oriri.

Post verbum modale ἔδει est opt.

II, 5, 1. οὓς ἔδει — παραγενέσθαι —, εἴ τι ἄρα μὴ προχωροίη.

(Cf. III, 22, 7 οἷς ἐτέτακτο παραβοηθεῖν εἴ τι δέοι).

Aoristi optativus in re simpliciter sumpta:

VII, 28, 3. οὐδεὶς πλείω χρόνον ἐνόμιζον περιοίσειν αὐτούς, εἰ οἱ Π. — ἐσβάλοιεν —.

in concessivis sent.:

II, 20, 4. ἐδόκουν —, εἴ τε καὶ μὴ ἐπεξέλθοιεν — οἱ 'Αθ., ἀδεέστερον ἤδη — τεμεῖν.

V, 40, 2. ἐλπίζοντες —, εἰ μὴ μείνειαν αὐτοῖς (I p.) αἱ πρὸς Λ. σπονδαί, τοῖς γοῦν 'A. ξύμμαχοι ἔσεσθαι.

post ἔμελλον:

VI, 99, 2 v. supra, in quo ex. ἔμελλον —, εἰ φθάσειαν, ἀποκλῄσεις γίγνεσθαι cum Classeno coniungo. De VII, 6, 1 v. infra in mom. IV, p. 69.

Coni. in concessivis sent. est in I, 105, 3. V, 38, 3. VIII, 2, 1.

De industria adhuc non attuli ea exempla, ubi in apodosi est optativus aut infinitivus (vel participium) cum ἄν, quoniam in his non certo licet diiudicare, utrum principalis sit optativus protaseos, an ex coniunctivo cum ἄν ortus, quamquam facile apparet multa ex. similia esse exemplis iam allatis.

Optativus cum ἄν est in apodosi:

VI, 19, 2. γνοὺς ὅτι —, εἰ πολλὴν ἐπιτάξειε, τάχ' ἂν μεταστήσειεν αὐτούς. 52, 1 ἐσηγγέλλετο — ὡς, εἰ ἔλθοιεν, προσχωροῖεν ἄν —.

Participium cum ἄν in apodosi est:

VI, 64, 1. εἰδότες οὐκ ἂν ὁμοίως δυνηθέντες, [καὶ] εἰ — ἐκβιβάζοιεν ἢ — γνωσθεῖεν

καὶ om. Scholia et Valla, οἱ pro εἰ B. ἐκβιάζοιεν ABEFM.

VII, 42, 4. ὁρῶν —, εἰ κρατήσειέ τις —, ῥᾳδίως ἂν αὐτὸ ληφθέν.

Saepissime infinitivum cum ἄν in historico nexu usurpari iam p. 35 docui.

Post verba dicendi optativus praesentis occurrit: V, 37, 2. ἐς λόγους ἦλθον — νομίζειν γὰρ ἂν — ῥᾳδίως — καὶ σπένδεσθαι καὶ πρὸς τοὺς Λ. εἰ βούλοιντο (I p.) — — καὶ εἴ τινα πρὸς ἄλλον δέοι in continuata or. obl.; item aoristi opt. I, 136, 4. ἐκεῖνον

δ'ἄν, εἰ ἐκδοίη αὐτόν —, σωτηρίας ἂν τῆς ψυχῆς ἀποστερῆσαι. VIII, 81, 3. ὑπισχνεῖτο — —· πιστεῦσαι δ'ἂν μόνως 'Α., εἰ — ἀναδέξαιτο [ἀνεδέξατο AF].

Post verba sentiendi

1) de re optata praesentis opt.: I, 57, 5 νομίζων, εἰ ξύμμαχα ταῦτα ἔχοι, — ῥᾷον ἂν τὸν πόλεμον — ποιεῖσθαι [ἔχει G]. IV, 117, 1 νομίσαντες 'Α. μὲν οὐκ ἂν ἔτι — προσαποστῆσαι —, καὶ ἅμα εἰ καλῶς σφίσιν ἔχοι, κἂν ξυμβῆναι τὰ πλείω. [καὶ codd. corr. Krüger], VIII, 47, 1 πεῖσαι δ'ἂν ἐνόμιζε μάλιστα — —, εἰ Τ. φαίνοιτο αὐτῷ ἐπιτήδειος ὤν. Aoristi opt.: II, 81, 5 ἡγησάμενοι, μεμονωμένων εἰ κρατήσειαν, οὐκ ἂν ἔτι σφίσι τοὺς Ἕλληνας ὁμοίως προσελθεῖν. IV, 69, 1 νομίζοντες, εἰ — ἐξέλοιεν, θᾶσσον ἂν καὶ τὰ Μέγαρα προσχωρῆσαι. V, 32, 3 εἰ σφίσι προσγένοιτο, νομίζοντες ἅπασαν ἂν ἔχειν Πελ. 39. 2 ἐλπίζοντες οἱ Λ., εἰ Πάνακτον 'Α. — ἀπολάβοιεν, κομίσασθαι ἂν αὐτοὶ Πύλον. VI, 28, 2 νομίσαντες, εἰ αὐτὸν ἐξελάσειαν, πρῶτοι ἂν εἶναι. VIII, 25, 5 νομίζοντες, εἰ προσαγάγοιντο Μ., ῥᾳδίως ἂν σφίσι καὶ τἆλλα προσχωρῆσαι [-χωρήσειν ABCEFM].

2) de re sumpta, quam evitatam velles: praesentis opt.: IV, 31, 2 ὃ ἐνόμιζον σφίσιν ὠφέλιμον ἂν εἶναι, εἰ καταλαμβάνοι ἀναχώρησις βιαιοτέρα. VI, 24, 1 νομίζων —, εἰ ἀναγκάζοιτο στρατεύεσθαι, μάλιστ' ἂ⟨ν⟩ οὕτως ἀσφαλῶς ἐκπλεῦσαι. [corr. Bk.]. Huc etiam deduco optativum intra meros infinitivos cum ἄν, quamquam omissus est suus infinitivus: IV, 29, 3—4 ἐπ' ἐκείνοις γὰρ εἶναι ἂν τὴν ἐπιχείρησιν. εἰ δ'αὖ ἐς δασὺ χωρίον βιάζοιτο ὁμόσε ἰέναι, τοὺς ἐλάσσους — κρείσσους ἐνόμιζε —. λανθάνειν τε ἂν etc. Concessivae sunt sent.: VI, 96, 1 νομίσαντες — οὐκ ἂν ῥᾳδίως σφᾶς, οὐδ' εἰ κρατοῖντο μάχῃ, ἀποτειχισθῆναι. (VII. 6, 4 ὥστε — ἀπεστερηκέναι, εἰ καὶ κρατοῖεν, μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι. post v. prohibendi). Aoristi opt.: V, 8, 3 εἰ γὰρ δείξειε —, οὐκ ἂν ἡγεῖτο μᾶλλον περιγενέσθαι. [δείξοιεν ABEF(G), δείξοιε M]. 8, 4 οὐκ ἂν νομίζων — ἀπολαβεῖν —, εἰ τύχοι ἐλθοῦσα αὐτοῖς ἡ βοήθεια. VIII, 71, 1 νομίζων — τὸν δῆμον —, εἴ τε στρατιὰν πολλὴν ἴδοι σφῶν, οὐκ ἂν ἡσυχάζειν [ἡσυχάσειν ABCE Gf_2].

III. Optativus in condicionali sententia quae ad finalem se applicat.

Weber[1]) docet in praeteriti temporis nexu post verba timendi optativum admodum raro usurpari, post verba curandi numquam, in adverbiali sententia post ὅπως coniunctivos et optativos aequales fere numero esse, post ἵνα coniunctivum longe praevalere. Quod si omnino in finalibus sententiis post ὅπως tantummodo optativus frequens est, hoc praecipue valet, si condicione finalis sententia astringitur. Nam cum neque post verba timendi aut curandi neque post ἵνα optativus in condi-

---

[1]) Weber, Ph., Entwickelungsgesch. der Absichtsätze, Würzburg 1884—85 (Schanz Beiträge II) II p. 10.

»Nach Nebenzeiten steht:

ἵνα	an	5	Stellen mit Opt., an	26 mit Coni.
ὅπως	»	50	» » » »	49 » »
Befürchtungssatz	»	5	» » » »	90 » »
		60		165

cionali sent. reperiatur, post ὅπως lex fere est, ut et in finali sententia et in condicionali simul optativus proveniat.

Semper praesentis optativus est:

1) interiecta condicionali sent.

II, 76, 3. ὅπως, εἰ — ἁλίσκοιτο, τοῦτ' ἀντέχοι.
ἂν ἔχοι ABEF, corr. e_2f.

81, 2. ὅπως —, εἰ μὴ λόγῳ πείθοιεν, — πειρῷντο.
πείθειεν M.

90, 2. ὅπως, εἰ — παραπλέοι, μὴ διαφύγοιεν —.

III, 52, 2. ὅπως, εἰ σπονδαὶ γίγνοιντο — καὶ συγχωροῖεν —, μὴ — εἴη —.

IV, 120, 2. ὅπως, εἰ — περιτυγχάνοι, — ἀμύνοι (crit. v. infra).

V, 58, 4. ὅπως, εἰ οἱ 'Α, ἐπὶ σφᾶς ἰόντες — βοηθοῖεν, — τοῖς ἵπποις χρῷντο.

VII, 38, 3. ὅπως, εἴ τις βιάζοιτο ναῦς, εἴη κατάφευξις —.

56, 1. ὅπως —, μηδ' εἰ βούλοιντο, λάθοιεν —.

VIII, 6, 1. ὅπως —, εἰ δύναιτο, — ἀποστήσειε —.

2) sequente condicionali sent.

II, 83, 5. (pr. hist.) ἐντὸς ποιοῦνται —, ὅπως ἐκπλέοιεν —, εἴ πῃ προσπίπτοιεν —.
προσπίπτοιεν CG, προσπλέοιεν ceteri.

IV, 93, 2. ὅπως φύλακές τε ἅμα εἶεν, εἴ τις ἐπίοι αὐτῷ.

VII, 46. ὅπως ἐπαγάγοιτο —, εἰ δύναιτο.
ὑπαγάγοιτο libri.

VIII, 23, 2. ὅπως ὠφελοίη, εἴ τι δύναιτο.

3) praeeunte condicionali sent.

VIII, 100, 2. σκοποὺς μὲν κατεστήσατο —, εἰ ἄρα ποι κινοῖντο αἱ νῆες, ὅπως μὴ λάθοιεν.

Coniunctivus in utraque sententia post ὅπως non reperitur nisi VI, 75, 1 ὅπως μὴ — εὐαποτείχιστοι ὦσιν, ἢν ἄρα σφάλλωνται, et semel variandi causa antecedente opativo finali VI, 96, 3 ὅπως — εἶεν φύλακες καί, ἢν ἐς ἄλλο τι δέῃ, — παραγίγνωνται (qui idem coni. post optativum servatur I, 58, 1 ὅπως ἑτοιμάσαιντο —, ἢν δέῃ). Post praesens hist. V, 82, 5 et in continuata or. obl. quae a dicendi verbo pendet I, 87, 4.

Est autem ubi varientur modi ita, ut

a) aut coniunctivus sit in finali sent., optativus in condicionali:

VII, 4, 1. ἐτείχιζον —, ὅπως οἱ 'Α., εἰ μὴ δύναιντο κωλῦσαι, μηκέτι οἷοί τε ὦσιν ἀποτειχίσαι, de re exoptata.

IV, 32, 3. ὅπως — ἀμφίβολοι γίγνωνται τῷ πλήθει, εἰ μὲν τοῖς πρόσθεν ἐπίοιεν, ὑπὸ τῶν κατόπιν βαλλόμενοι, ubi non finalis sententia condicione astringitur, sed participium βαλλόμενοι, quod explicandi causa additur.

In exemplo autem supra allato

IV, 120, 2. ὅπως, εἰ μέν τινι — περιτυγχάνοι, ἡ τριήρης ἀμύνοι [αὐτῇ],
περιτυγχάνει A, corr. A, ἀμύνοι CG et Polyaenus, ἀμύνῃ ABEFM. αὐτῇ(ι) ABCEFGM, in αὐτῷ(ι) corr. f_2g_2, om Polyaenus, del. Poppo.

optativum cum codd. CG legendum esse crediderim; coniunctivum autem ἀμόνῃ, quem defendunt CLASSEN, STAHL, ROTH l. l. p. 14—15, ab exitu proximi verbi αὐτῇ traductum esse.

b) aut optativus sit in finali sententia, coniunctivus in condicionali:

I, 58, 1. [ἔπρασσον] ὅπως ἑτοιμάσαιντο τιμωρίαν, ἢν δέῃ (v. VI, 96, 3 supra).

ἢν G, ἔπρασσον del. Poppo.

126, 1. ὅπως σφίσιν ὅτι μεγίστη πρόφασις εἴη τοῦ πολεμεῖν, ἢν μή τι ἐσακούωσιν.

τινες ἀκούωσι B, τι ἐσακουσωσι F.

Et in hoc et in illo ex. finalem sequitur condicionalis sententia atque de rebus agitur, quas certe fore exspectant, quare coniunctivus suo loco est.

De V, 4, 5 v. p. 68.

Ubi pro finali sententia reperitur participium futuri aut alia dictio eiusdem significationis, coniunctivus adhiberi solet. Optativus bis tantum nobis occurrit de re optata vel tantum non irreali:

Praesentis opt.

VI, 90, 2. ἐπλεύσαμεν ἐς Σικ. πρῶτον μέν, εἰ δυναίμεθα, Σικ. καταστρεψόμενοι.

Hoc enim exul ait Alcibiades apud Lac., quorum auxilio hoc pulchrum consilium irritum facturus est.

Aor. opt.

VII, 66, 2. Ἀθηναίους γὰρ ἐς τὴν χώραν τήνδε ἐλθόντας, πρῶτον μὲν ἐπὶ τῆς Σικελίας καταδουλώσει, ἔπειτ' εἰ καθορθώσειαν καὶ τῆς Πελοπ. —, νενικήκατε —.

IV. Optativus in **solutis** sententiis condicionalibus, quae ad verbum regens statim se applicant, nulla intercedente apodosi quae pendet.

1) *Post* εἴ πως (in der Hoffnung dass) *semper optativus adhibetur* (personis ubique mutatis praeter IV, 37, 1).

Praesentis opt. III, 45, 3 διεξεληλύθασί γε διὰ πασῶν τῶν ζημιῶν οἱ ἄνθρωποι προτιθέντες, εἴ πως ἧσσον ἀδικοῖντο. IV, 107, 2 καταπλεύσας, εἴ πως — κρατοίη —.

Aoristi opt.: I, 58, 1 εἴ πως πείσειαν. II, 67, 1 (pr. hist.). III, 4, 4 (pr. hist.). IV, 11, 3 εἴ πως — ἕλοιεν. 37, 1 εἴ πως — ἐπικλασθεῖεν. 58 εἴ πως ξυναλλαγεῖεν. V, 4, 5 εἴ πως —, ἢν δύνωνται, — διασώσειαν (de modis variatis v. infra). VI, 75, 3 εἴ πως προσαγάγοιντο. VII, 79, 5 εἴ πως — φοβήσειαν. VIII, 42, 1 εἴ πως περιλάβοι. — II, 77, 2 εἴ πως σφίσιν — προσαχθείη. V, 37, 2 εἴ πως — σφίσι ξύμμαχοι γένοιντο.

2) *Formulae* εἰ δύναι(ν)το *et* ἢν δύνηται (δύνωνται).

Sine ratione videntur quidem variari hae formulae, utraque semper cum transitu personarum. Sed si diligentius rem examinamus, consulto modos electos esse facile apparet.

εἰ δύναι(ν)το.

a) In aliquot periodis supra iam hanc sententiam repperimus de re optata:
post v. sentiendi VII, 56, 2 νομίζοντες —, εἰ δύναιντο —, καλὸν φανεῖσθαι.
apud finalem sent.: VIII, 4, 1 ὅπως —, εἰ δύναιτο, — ἀποστήσειε. 32, 2. VII, 4, 1 (variatis modis). 46.
apud partic. futuri VI, 90, 2 εἰ δυναίμεθαι — καταστρεψόμενοι.

b) Ceterum ad verba voluntatis, festinandi, motus, conandi (βούλεσθαι ἐπείγεσθαι πέμπειν πειρᾶν) statim se applicat haec sententia alacrem spem exhibens (12 ex.):
post βούλομαι: III, 4, 2 βουλόμενοι, εἰ δύναιντο, — — ἀποπέμψασθαι. IV, 70, 2 βουλόμενος —, εἰ δύναιτο, πειρᾶσαι. VI, 1, 1 ἐβούλοντο —. εἰ δύναιντο. 57, 3 ἐβούλοντο — εἰ δύναιντο προτιμωρήσασθαι. VIII, 52 βουλόμενον —, εἰ δύναιτό πως, πεισθῆναι. 100, 3 ἐβούλετο —, εἰ δύναιτο, ἐξελεῖν, II, 67, 1 ἀφικνοῦνται — βουλόμενοι — πεῖσαί τε αὐτόν, εἰ δύναιντο (praes. hist.).
post v. festinandi: IV, 105, 1 p. m. ἠπείγετο προκατασχεῖν, εἰ δύναιτο. VIII, 104, 4 ἐπειγομένων — ἀποκλῇσαι —, εἰ δύναιντο. II, 8, 4 ἔρρωτο δὲ πᾶς — — εἴ τι δύναιτο — ξυνεπιλαμβάνειν.
post v. motus: VI, 88, 6 ἔπεμψαν — περὶ φιλίας, εἰ δύναιντό τι ὠφελεῖσθαι.
post v. conandi: III, 86, 4 (πρόπειράν τε ποιούμενοι) εἰ σφίσι δυνατὰ εἴη. II, 77, 2 πυρί ἔδοξεν αὐτοῖς πειρᾶσαι, εἰ δύναιντο — ἐπιφλέξαι. Post πυρὶ ἔδοξεν πειρᾶσαι comma ponendum est, quod plerique edd. omiserunt. Absoluta enim est sent. cond. (εἰ = εἴ πως). Cf. supra IV, 70, 2.

ἢν δύνηται (δύνωνται).

Coniunctivus contra potius certam exspectationem significans ibi tantum servatur, ubi omnino coniunctivum reperiemus praecipue servari:
a) apud participium futuri: IV, 9, 4 ἔταξε — ὡς — εἴρξων, ἢν δύνηται. V, 38, 1 ἀναιρήσοντες, ἢν δύνωνται. VIII, 100, 5 παρεσκευάζοντο — — παντὶ τρόπῳ, ἢν δύνωνται, αἱρήσοντες τὴν Ἐ. Apud participium aoristi futurali vi praeditum, simul eam ob rem ne offendat alterum εἰ cum optativo repetitum:
V, 4, 5. πέμπουσι, εἴ πως πείσαντες —, ἢν δύνωνται, Σικελιώτας κοινῇ — ἐπιστρατεῦσαι, διασώσειαν —. Dicitur autem: πέμπουσι, εἰ δύναιντο πεῖσαι.
(Optativum, supra repperimus semel, irreali fere notione praeditum VI, 90, 2).

b) in plenis periodis, quae pendent
a verbo dicendi: IV, 83, 2 ἔφη βούλεσθαι — — ἢν δύνηται, ποιῆσαι (— At dicitur ἐβούλετο εἰ δύναιτο —). VI, 25, 2. VII, 29, 1, ἀπέπεμπον — εἰπόντες —, ἤν τι δύνωνται, — βλάψαι [ἤν τι δύνηται B]. 72, 3 γνώμην ἐποιεῖτο — βιάσασθαι —, ἢν δύνωνται.
a verbo statuendi: I, 118, 2 fin. ἐδόκει εἶναι — καθαιρετέα ἡ ἰσχύς, ἢν δύνωνται. V, 53 m. ἐδόκει — τὴν Ἐ. — προσλαβεῖν, ἢν δύνωνται. III, 20, 1 ἐπιβουλεύουσι — ὑπερβῆναι —, ἢν δύνωνται βιάσασθαι (pr. hist.).
(Optativum supra repperimus post ἔδοξεν — πειρᾶσαι II, 77, 2).

3) Extra formulas εἴ πως cum opt. et εἰ δύναι(ν)το optativum *de re optata* reperimus:

a) semel post εἴ ἄρα = εἴ πως et quidem aor. opt.:

II, 12, 1. M. — ἀποστέλλει —, εἴ τι ἄρα μᾶλλον ἐνδοῖεν οἱ 'A. ὁρῶντες σφᾶς (I p.) etc.

(— At coni. nobis occurrit post ἢν ἄρα de eo quod timebatur bis: IV, 42. 4 et II, 5, 4).

b) post verbum σκοπεῖν, item ut post v. conandi supra in II, 77, 2 et III, 86, 4, in sententiis, quae ad interrogativas appropinquant:

Praes. opt. VI, 59, 2. διεσκοπεῖτο, εἴ ποθεν — ὁρῴη —.

Aor. opt. IV, 23, 2. σκοποῦντες καιρὸν εἴ τις παραπέσοι.

c) post finalem dictionem VII, 66, 2 v. supra p. 67.

d) Huc si velis referre licet exempla iam p. 62 allata, in quibus apodosis aut compendiosa adest aut per se auditur:

II, 95, 2. αὐτῷ ὑποσχόμενος, εἰ — διαλλάξειεν.

ὑποσχόμενός ⟨τι⟩ Gertz.

III, 49, 3. μεγάλα ὑποσχομένων, εἰ φθάσειαν.

Mira est compendiosa locutio obliqua in

IV, 131, 1. ἱδρύθησαν ἐπὶ λόφου —, ὃν εἰ μὴ ἕλοιεν οἱ ἐναντίοι, οὐκ ἐγίγνετο σφῶν περιτείχισις — i. e. οὐκ ἐνόμισαν γίγνεσθαι σφ. π., vana spes, quae confestim irrita facta est (cf. coni. VI, 96, 1).

4) Rarius optativus altera illa notione praeditus usurpatur: de re sumpta quam potius evitatam velles. (εἰ = *für den Fall dass*).

Praesentis optativus:

IV, 38, 1. αὐτὸς τρίτος ἐφῃρημένος ἄρχειν κατὰ νόμον, εἴ τι ἐκεῖνοι πάσχοιεν.

125, 3. ἐκδρόμους δὲ, εἴ πῃ προσβάλλοιεν αὐτοῖς (I p.), ἔταξε τοὺς νεωτάτους.

VI, 100, 1 fin. πρὸς τὴν πόλιν, εἰ ἐπιβοηθοῖεν, ἐχώρουν.

VIII, 14, 3. τὴν Π. ἐτείχιζον, εἴ τι δέοι σφίσιν αὐτοῖς (I p.) — — πρὸς ἀναχώρησιν. cf. I, 27, 2 et III, 22, 7 p. 62.

Ad interrogativam sent. appropinquat cond. sent. in

VIII, 55, 1. εὐφυλακτότερα γὰρ αὐτοῖς ἐγίγνετο, εἴ ποι ἀπαίροι τὸ τῶν Πελ. ναυτικόν.

Obliqua vis nulla est in

III, 21, 1. εἶχε μὲν (sc. τὸ τεῖχος) δύο τοὺς περιβόλους, πρός τε Πλαταιῶν καὶ εἴ τις ἔξωθεν ἀπ' Ἀθηνῶν ἐπίοι.

Aoristi optativus item obliqua vi carens est in

VII, 6, 1. καὶ εἰ προέλθοι, ταὐτὸν ἤδη ἐποίει αὐτοῖς νικᾶν τε — καὶ μηδὲ μάχεσθαι. cf. III, 21, 1. IV, 131, 1.

παρέλθοι Classen, Hude.

C. Coniunctivus.

I. Post verba dicendi, ubi certa optativi exempla supra admodum pauca (5 ex.) repperimus, tantum non lex est, ut coniunctivus cum ἄν servetur (*50 fere ex.*) [1], sive personae mutantur sive non, sive praesentis coni. est sive aoristi, in periodis quae a verbo regenti proxime pendent non minus quam in continuata or. obl. Saepissime infinitivus est in primaria sententia, semel inf. cum ἄν (VI, 49, 2 in continuata or. obl.), in paucis tantum ex. finita sent. ab ὅτι vel ὡς incipiens. Et quidem semper de re exspectata vel de eo quod paratus sis facere aut pati. Nil attinet exempla enumerare. Etiam post verba promittendi, ubi optativum de re exoptata supra vidimus ter (II, 95, 2. III, 49, 3. VIII, 48, 1), coniunctivum aoristi cum ἄν invenimus de eo quod quis certe exspectat:

I, 132, 4. ἐλευθέρωσίν τε γὰρ ὑπισχνεῖτο αὐτοῖς —, ἢν ξυνεπαναστῶσι καὶ τὸ πᾶν ξυγκατεργάσωνται

— σονται C(?)E corr. c_2 e_2.

VIII, 81, 3. ὑπισχνεῖτο — ἐπικομπῶν —, ὡς Τισσ. αὐτῷ ὑπεδέξατο ἦ μήν, ἕως ἄν τι τῶν ἑαυτοῦ λείπηται, ἢν Ἀθηναίοις πιστεύσῃ, μὴ ἀπορήσειν αὐτοὺς τροφῆς, ubi praecedit coni. cum ἄν in temporali sent.

πιστεύη(ι) ACEFG πιστεύητε M.

V, 45, 2. (praes. hist.) πείθει πίστιν αὐτοῖς δούς, ἢν μὴ ὁμολογήσωσιν —, — ἀποδώσειν.

Cf. III, 94, 3. 102, 6.

A substantivo ὑπόσχησιν = 'quod promisistis' intra or. rectam pendet praes. coni. III, 66, 3.

Post verba statuendi item constanter, vel etiam constantius, coniunctivus ut par est servatur. In decernendo enim eas scilicet res respiciunt, quas exspectant, quas eventuras esse credunt. Semper igitur coni. servatum reperimus in legibus et foederibus [2]) referendis.

Optativi exemplum unicum, neque id certum, est post v. consultandi, aperta potentiali vi, VI, 8, 3 v. p. 62. Nam in II, 77, 2 optativum εἰ δύναιτο absolutum esse dixi p. 68 (εἰ = εἴ πως).

Coniunctivi exempla haec sunt:

Praesentis coni. IV, 15, 2 ἔδοξεν —, ἢν ἐθέλωσι, — ἀποστεῖλαι. 41, 1 ἐβούλευσαν —; ἢν — ἐσβάλλωσιν, — ἀποκτεῖναι [ἐσβάλωσιν GM]. VII, 60, 2 ἐβουλεύσαντο — —, ἢν μὲν νικῶσιν, — κομίζεσθαι —. V 80, 1 ἐψηφίσαντο — — μὴ προσδέχεσθαι, ἢν μὴ — ἐξίωσι. VI, 8, 2 ἐψηφίσαντο — ξυγκατοικίσαι —, ἢν ⟨τέ⟩ τι περιγίγνηται —. VIII, 63, 4 ἐσκέψαντο — ἐσφέρενν — χρήματα καὶ ἤν τι ἄλλο δέῃ. I, 44,1 ἐπιμαχίαν δὲ ἐποιήσαντο

---

1) In IV, 2, 4 ἄν pro ἢν coni. Hude (comm. crit. p. 118).

2) Optativus, qui est in doricae dialecti foedere V, 79, 4 αἰ δέ τις τῶν ξυμμάχων πόλις πόλει ἐρίζοι, ἐς πόλιν ἐλθεῖν, ἄν τινα ἴσαν — δοκείοι. certe non obliquae orationi debetur, cum praecedat per totum caput oratio recta. Infinitivus ἐλθεῖν is est, qui in foederibus cum libero imperativo varietur.

—. βοηθεῖν, ἐάν τις ἐπὶ Κερκ. ἴῃ —. 103, 2 (ξυνέβησαν) — ἢν δέ τις ἁλίσκηται [ἁλίσκεται c]. II 24, 1 v. infra, 2 τριήρεις τε — ἐξαιρέτους ἐποιήσαντο — —, ὧν μὴ χρῆσθαι — ἐς ἄλλο τι ἢ — περὶ τοῦ αὐτοῦ κινδύνου, ἢν δέῃ. In VI, 79, 1 aoristus perfecti vi praeditus est.

Aoristi coni. IV, 46, 3 διεκόμισαν ὑποσπόνδους, — ὥστ' ἐάν τις ἁλῷ —, — λελύσθαι τὰς σπονδάς. Ad verbum regens statim se applicat cond. sent. in II, 24, 1 (ἔδοξεν —.) ἢν δέ τις εἴπῃ ἢ ἐπιψηφίσῃ κινεῖν — ταῦτα ἐς ἄλλο τι, ἢν μὴ — ἐπιπλέωσι —, θάνατον ζημίαν ἐπέθεντο. VIII, 67, 2 ἤν δέ τις — βλάψῃ, μεγάλας ζημίας ἐπέθεσαν [βλάψει EF, cr. e_2].

II. Post verba sentiendi (vel voluntatis vel modalia v.) optativum supra frequentem repperimus 1) et de re exoptata 2) et de re sumpta, quam potissimum evitatam velles. Coniunctivus autem cum ἄν nobis occurrit

1) de eo quod cui certum est iamiam facere.

Praesentis coni.

VIII, 106, 5. ἐνόμισαν σφίσιν ἔτι δυνατὰ εἶναι τὰ πράγματα, ἢν προθύμως ἀντιλαμβάνωνται (I p.), περιγενέσθαι
('wir wollen rüstig ans Werk gehen').

Quin hac significatione etiam semel post verbum sperandi ἐλπίς:

VII, 48, 2. τὸ δέ τι καὶ τὰ τῶν πολεμίων — — ἐλπίδος τι ἔτι παρεῖχε πονηρότερα τῶν σφετέρων ἔσεσθαι, ἢν καρτερῶσι (I p.). (»wir wollen aushalten»).

Aoristi coni.

VII, 84, 2. ἠπείγοντο — οἰόμενοι ῥᾷόν τι σφίσιν ἔσεσθαι, ἢν διαβῶσι (I p.) τὸν ποταμόν.

V, 38, 3. οἰόμενοι τὴν βουλήν, κἂν μὴ εἴπωσιν (I p.), οὐκ ἄλλα ψηφιεῖσθαι —.

2) de eo quod quis exspectat vel timet.

Praesentis coni.

I, 62, 3. ἢν δὲ ἡ γνώμη τοῦ 'Α., τὸ μὲν — στρατόπεδον — ἐπιτηρεῖν τοὺς 'Αθ., ἢν ἐπίωσι.

V, 44, 1 fin. νομίζοντες πόλιν — ξυμπολεμήσειν σφίσιν, ἢν καθιστῶνται ἐς πόλεμον.

VIII, 2, 1. πάντες ἐπηρμένοι ἦσαν — ὡς, ἤν τις καὶ μὴ παρακαλῇ σφᾶς (I p.), οὐκ ἀποστατέον ἔτι τοῦ πολέμου εἴη, quamquam in apodosi est optativus obliquus.

Ut post verba sperandi optativus, ita post v. desperandi coniunctivus praevalet:

VII, 71, 7. τοῖς 'Α. ἀνέλπιστον ἦν τὸ κατὰ γῆν σωθήσεσθαι, ἢν μή τι παρὰ λόγον γίγνηται.

I, 65, 1. ἐλπίδα οὐδεμίαν ἔχων σωτηρίας, ἢν μή τι — παρὰ λόγον γίγνηται.
γίγνεται C corr. c_2, γένηται G corr. g_2.

VI, 69, 3. περὶ τῆς αὐτίκα ἀνελπίστου σωτηρίας, ἢν μὴ κρατῶσι —.

Post verbum modale ἔδει:

VII, 43, 2. λαβὼν — ὅσα ἔδει, ἢν κρατῶσι, τειχίζοντας ἔχειν.

In continuata or. obl. est coni. in I, 105, 3 ἢν δὲ καὶ βοηθῶσιν. VII, 36, 6 ἤν πῃ βιάζωνται (cf. opt. IV, 29, 4 p. 65). 4, 4 εἰ τειχισθείη ῥᾴων αὐτῷ ἐφαίνετο ἡ ἐσκομιδὴ ἔσεσθαι· δι' ἐλάσσονος γὰρ — ἐφορμήσειν σφᾶς —, ἤν τι — κινῶνται, quod ex. modorum simul et notionum vices illustrat: optativus de re exoptata, coni. de re exspectata. Verbum dicendi agnoscendum est in VI, 47 καὶ Νικίου μὲν ἦν γνώμη (»Vorschlag») —, — ἢν μὲν παρέχωσι — —, ἢν μή τι — οἷοί τε ὦσιν (I p.) —. 'Αλκ. δὲ οὐκ ἔφη etc.

Aoristi coni.

VIII, 75, 3. νομίζοντες —, ἐάν τε οἱ τετρακόσιοι κρατήσωσιν ἐάν τε —, διαφθαρήσεσθαι,

IV, 8, 5. ἐν νῷ εἶχον, ἢν ἄρα μὴ πρότερον ἕλωσι (I p.), καὶ τοὺς ἔσπλους — ἐμφάρξαι.

Post ἔμελλον (v. supra p. 64):

V, 66, 1. ξυνετάξαντο, ὡς ἔμελλον μάχεῖσθαι, ἢν περιτύχωσιν (I p.).

Variantur modi in

VI, 96, 1. νομίσαντες, ἐὰν μὴ τῶν 'Επιπολῶν κρατήσωσιν οἱ 'Α. — οὐκ ἂν ῥᾳδίως σφᾶς, οὐδ' εἰ κρατοῖντο (I p.) μάχῃ, ἀποτειχισθῆναι, διενοοῦντο —.

Optativus in concessiva sent. de re sumpta, quam vix eventuram esse credunt; coniunctivus de re exspectata: prohibere enim se posse confidunt, quominus Athenienses Ep. capiant (cf. opt. IV, 131, 1).

III. Apud finalem sententiam.

Secundum ea, quae p. 65—66 diximus, optativum non provenire nisi post ὅπως, illic autem constanter fere, coniunctivum cum ἄν servatum deprehendimus

1) semper post verba timendi: praes. V, 45, 1. VI, 29, 3. VIII, 57, 1 δεδιὼς μή, ἢν ἀπορῶσιν — ἡσσηθῶσιν [ἢν om. AB]. Aor. I, 102, 3. VIII, 50, 1.

2) semper post verba curandi: praes. IV, 107, 1 καθίστατο, ὅπως —, ἢν ἐπίῃ ὁ Βρ., — ἀσφαλῶς ἕξει. VIII, 102, 2 προειρημένης φυλακῆς —, ὅπως — ἀνακῶς ἕξουσιν, ἢν ἐκπλέωσι·

3) semper post ἵνα: praes. I, 44, 2 ἵνα —, ἤν τι δέῃ, — καθιστῶνται. III, 31, 1. V, 36, 2; aor. I, 132, 5. VIII, 74 3. 90, 3.

4) post ὅπως autem raro, prae numero optativorum:

Praesentis coni.

VI, 75, 1. ὅπως μὴ — εὐαποτείχιστοι ὦσιν, ἢν ἄρα σφάλλωνται.

V, 82, 5 post praes. hist., I, 87, 4 in continuata or. obl. post v. dicendi.

Ter modi variantur ita, ut finalem optativum sequatur coni. de re exspectata (bis ἢν δέῃ):

I, 58, 1. ὅπως ἑτοιμάσαιντο —, ἢν δέῃ. ἢν G.

VI, 96, 3. ὅπως — εἶεν φύλακες καί, ἢν — δέῃ, — παραγίγνωνται.

I, 126, 1. ὅπως — πρόφασις εἴη —, ἢν μή τι ἐσακούωσιν (wenn, wie man es sicher erwartete, —).

Ubi pro finali sententia usu venit participium futuri aut alia dictio finalis, coniunctivus de re exspectata servari solet; optativum in irreali fere re supra vidimus bis p. 67.

IV, 9, 4. ὡς εἴρξων, ἢν δύνηται. V, 33, 1. VIII, 100, 5. V, 4, 5 p. 68.

IV, 13, 4. παρεσκευάζοντο, ἢν ἐσπλέῃ τις, ὡς — ναυμαχήσοντες. II, 91, 1. V, 7, 3. οὐχ ὡς τῷ ἀσφαλεῖ, ἢν ἀναγκάζηται, περισχήσων. 21, 3 [ἀπολογησάμενός ABCEF]. VIII, 100, 2 fin.

IV, 13, 3. παρασκευασάμενοι ὡς ἐπὶ ναυμαχίαν ἀνήγοντο, ἢν μὲν ἀντεκπλεῖν ἐθέλωσι σφίσιν —, εἰ δὲ τῇ, ὡς αὐτοὶ ἐπεσπλευσούμενοι.

(ὡς ἐπὶ ναυμ. = ὡς ναυμαχήσοντες § 4 v. supra).

IV. In solutis sententiis cond., quae ad verbum regens statim se applicant, coniunctivum cum ἄν de re optata numquam reperias [1]), de eo autem, quod quis exspectat vel timet, haud raro (ἤν, ἢν ἄρα = 'für den Fall dass') [2]).

Praesentis coni.

IV, 42, 4. καταλιπόντες —, ἢν ἄρα οἱ 'Α. ἐπὶ τὸν Κ. ἴωσιν, ἐβοήθουν κατὰ τάχος.

I, 62, 3 post v. sentiendi v. p. 71. IV, 13, 3 v. supra.

Etiam ex. post v. desperandi p. 71 allata huc referre possis. Aoristus perfecti notione praeditus est in VI, 79, 1.

Aoristi coni.

II, 5, 4 fin. ἐβούλοντο γὰρ σφίσιν, εἴ τινα λάβοιεν (I p.), ὑπάρχειν ἀντὶ τῶν ἔνδον, ἢν ἄρα τύχωσί τινες ἐζωγρημένοι.

Optativus de eo quod effectum cupiebant, coniunctivus de eo, quod iam factum esse verisimile iis videbatur.

VII, 59, 3 fin. καὶ τἄλλα, ἢν ἔτι ναυμαχεῖν οἱ 'Α. τολμήσωσι, παρεσκευάζοντο.

Cf. supra IV, 13, 3 et 4.

De formula ἢν δύνηται (δύνωνται) supra disputavi.

D. Infinitivus.

Indicativus aoristi irrealis in infinitivum abiit

IV, 98, 4. καὶ αὐτοί, εἰ μὲν ἐπὶ πλέον δυνηθῆναι τῆς ἐκείνων κρατῆσαι, τοῦτ' ἂν ἔχειν

---

[1]) Nam in II, 5, 6 coniunctivus ἤν τι ξυμβαίνωσι in periodo est, quae a verbo dicendi ὁμολογοῦσι pendet. Optativi ex. praecipue post εἴ πως et in formula εἰ δύναι(ν)το v. pp. 67—69.

[2]) Optativi ex. v. p. 69.

§ 5. Temporales sententiae.

A. Optativus.

Optativus, ad coniunctivum cum ἄν primarii temporis respondens, deprehenditur in sententiis quae incipiunt ab ὁπότε septies, ἕως ter, πρίν bis, ἐπειδή semel.

1) Post v. dicendi aut statuendi nullum est ex.

2) Post v. sentiendi tria, ubi in primaria sent. est infinitivus cum ἄν.

Praes. opt.

VII, 48, 1. (ἐνόμιζε) — λαθεῖν γὰρ ἄν, ὁπότε βούλοιντο, τοῦτο ποιοῦντες πολλῷ ἧσσον.
ἄν om. M.

Hunc saltem optativum intra continuatam or. obl. adhibitum iam rectae orationi tribuendum esse iudico.

Aor. opt.

III, 95, 1. νομίσας — δύνασθαι ἂν — ἐλθεῖν —, ἐν δεξιᾷ ἔχων τὸν Π., ἕως καταβαίη —.

IV, 117, 1. νομίσαντες — οὐκ ἂν ἔτι τὸν Β. — σφῶν προσαποστῆσαι οὐδὲν πρὶν παρασκευάσαιντο (I p.) —.

Post verbum μέλλω praes. opt. ter:

III, 22, 8 fin. καὶ ἔμελλον δώσειν ὁπότε πρὸς τοῖς πολεμίοις εἶεν.
εἴησαν codd.

IV, 77, 1. ὁπότε καιρὸς εἴη, ἔμελλε στρατεύειν —.

VI, 66, 1. μάχης τε ἄρξειν ἔμελλον ὁπότε βούλοιντο.

3) Apud finalem sententiam, quae est ὅπως cum optativo, quater opt. usu venit, semel post verbum timendi cum coniunctivo.

Praes. opt.

VI, 97, 5. ὅπως εἴη αὐτοῖς, ὁπότε προ[σ]ίοιεν —, — ἀποθήκη.

Aor. opt.

III, 22, 8. ὅπως ἀσαφῆ — ᾖ καὶ μὴ βοηθοῖεν, — πρὶν — διαφύγοιεν καὶ — ἀντιλάβοιντο.
ᾖ in εἴη corr. f_2.

IV, 111, 1 (pr. hist.) προπέμπει, ὅπως, ὁπότε — ἀνοιχθεῖεν καὶ τὸ σημεῖον ἀρθείη —, ἐσδράμοιεν.

VII, 80, 5. ὅπως, ἐπειδὴ γένοιντο (I p.) —, — ἴοιεν.

I, 91, 3. ἐφοβεῖτο γὰρ μὴ οἱ Λ. σφᾶς, ὁπότε σαφῶς ἀκούσειαν, οὐκέτι ἀφῶσιν, modis non temere variatis: post. v. timendi enim admodum raro Thuc. optativo utitur, post ὁπότε autem optativo facilius quam coniunctivo (7: 4).

4) Ad verbum regens statim se applicat ἕως bis:

Praes. opt. III, 102, 7. ἡσύχαζε —, ἕως — δέοι βοηθεῖν.

Aor. opt. V, 35, 4. μένοντες ἕως σφίσι — ποιήσειαν τὰ εἰρημένα.

B. Coniunctivus.

I. *Coniunctivus cum* ἄν servatur praesentis 13^{ies}, aoristi 23^{ies} et quidem semper post ὅταν: 10^{ies}, quater post ὁπόταν (II, 84, 2. IV, 21, 2. V, 7, 5. VIII, 67, 3), post ἕως 12^{ies}, πρίν 6^{ies}, ἐπειδάν semel, μέχρι οὗ semel, ἐν ὅσῳ bis.

1) Semper post verba dicendi (24^{ies}) et statuendi (bis: I, 29, 5. VIII, 11, 3).

2) Post v. sentiendi

II, 84, 2. IV, 21, 2. V, 7, 5 ἀπιέναι τε ἐνόμιζεν, ὁπόταν βούληται, ἀμαχεί.

VI, 71, 2. οὔπω ἐδόκει δυνατὸν εἶναι, πρὶν ἂν — μεταπέμψωσιν — καὶ — ἀγείρωσιν.

et v. voluntatis

I, 62, 3. ἦν δὲ ἡ γνώμη τοῦ Ἀ. — ἐπιτηρεῖν τοὺς Ἀ., ἢν ἐπίωσι, — καὶ ὅταν Ἀ. ἐπὶ σφᾶς χωρῶσι, — ποιεῖν.

V, 65, 4. ἐβούλετο —, ἐπειδὰν πύθωνται, καταβιβάσαι.

πύθωνται Mfg$_2$, πείθωνται ABCEFG.

3) Apud participium futuri vel inf. finalem (non autem apud finitam sent. finalem):

IV, 77, 2. ὡς —, ὅταν δέῃ, ἀπαντησόμενος.

5, 1. ὡς, ὅταν ἐξέλθωσιν, ἢ οὐχ ὑπομενοῦντας σφᾶς —.

I, 58, 2. ἔδωκε νέμεσθαι, ἕως ἂν ὁ — πόλεμος ᾖ.

4) Ad verbum regens statim se applicat ἕως:

VII, 16, 1. αὐτῷ, ἕως ἂν ἕτεροι — ἀφίκωνται, τῶν αὐτοῦ ἐκεῖ δύο προσείλοντο (= v. statuendi).

II. *Simplex coniunctivus,* et quidem semper aoristi coni., reperitur post μέχρι οὗ quater, μέχρι semel, πρίν ter:

1) Post v. dicendi et statuendi:

I, 137, 2 (ἔφη) — μέχρι πλοῦς γένηται et IV, 16, 2 (σπονδαί) — μέχρι οὗ ἐπανέλθωσι in continuuta or. obl., IV, 41, 1 ἐβούλευσαν — φυλάσσειν μέχρι οὗ τι ξυμβῶσιν. Quin semel quamquam in prim. sent. praecedit optativus obliquus:

VI, 29, 2. ἐπεμαρτύρετο — ὅτι σωφρονέστερον εἴη —. πρὶν διαγνῶσι, πέμπειν.

Post v. voluntatis:

VIII, 9, 1. οὐ προυθυμήθησαν ξυμπλεῖν, πρὶν — διεορτάσωσιν.

3. οὐ βουλόμενοί πω πολέμιον ἔχειν, πρίν τι καὶ — λάβωσι.

3) Ad verbum regens statim se applicat temp. sent. in

III, 28, 2. κατατίθεται ἐς Τ., μέχρι οὗ — τι δόξῃ.

IV, 46, 3. διεκόμισαν ὑποσπόνδους, μέχρι οὗ Ἀθήναζε πεμφθῶσιν.

Optativus igitur nobis occurrit semper post v. μέλλω et apud finalem sent. quae ab ὅπως incipit.

Coniunctivus semper post v. dicendi statuendi voluntatis, excepto v. μέλλω, et apud participium futuri.

Coniunctivus saepius quam opt. post v. sentiendi: coni. quater, opt. ter apud infinitivum cum ἄν.

In sententiis quae ad verbum regens statim se applicant coni. bis, opt. bis.

C. Indicativus.

I. Tempus servatur.

Indicativus in sent. temporalibus numquam in optativum post tempora praeterita vertitur. Pauca afferam indicativi servati exempla.

Praes. ind.

III, 70, 6. ἐπυνθάνοντο τὸν Π., ἕως ἔτι βουλῆς ἐστι, μέλλειν τὸ πλῆθος ἀναπείσειν.

VI, 49, 1. ἔφη χρῆναι πλεῖν —, ἕως ἔτι ἀπαράσκευοί τέ εἰσι —.

VIII, 78 νῦν ὅτε — λέγονται. Verbo omisso: VII, 47, 3 ἕως ἔτι οἷόν τε. VIII, 40, 3.

Imperf. ind. I, 91, 5 ὅτε ἐδόκει. II, 102, 5. V, 13, 2 ὅτε ἐξῆσαν. 30, 2.

Aor. ind. V, 41, 2 fin. ὅτε — ἠξίωσαν. 49, 2. VIII, 86, 3.

Plqpf. ind. VIII, 78 πρότερον —, ἕως ἔτι — ἔρρωντο —.

II. Tempus mutatur.

Imperfectum, cui in primarii temporis nexu praesens responderet, in eiusmodi sententiis usu venit, quae scriptoris sunt: ubi is suis verbis narrat.

IV, 67, 4. βουλόμενοι φθάσαι —, ἕως ἔτι ἡ ἅμαξα ἐν αὐταῖς ἦν. (= ἕως — ἦν, ἐβούλοντο).

117, 2. τοὺς γὰρ δὴ ἄνδρας περὶ πλείονος ἐποιοῦντο κομίσασθαι, ἕως ἔτι Βρασίδας ηὐτόχει.

ἕως schol. Aristoph. ὡς codd., εὐτόχει codd. In IV, 40, 1 autem codicum ὡς tenendum esse credo (v. infra p. 81).

V, 16, 1 p. m. βουλόμενος, ἐν ᾧ ἀπαθὴς ἦν καὶ ἠξιοῦτο, διασώσασθαι —.

Ex. post ἐπειδή in causalibus sententiis tractabo.

D. Infinitivus.

Ut in una condicionali sent. IV, 98, 4 p. 59 et 73, ita in una temporali sent. infinitivus usu venit:

II, 102, 5. λέγεται δὲ καὶ Ἀλκμέωνι —, ὅτε δὴ ἀλᾶσθαι αὐτὸν —, τὸν Ἀπόλλω — χρῆσαι,

ubi ad accusativum cum infinitivo primariae sententiae assimulatur secundaria item ut in brevi comparatione fieri infra reperiemus p. 84..

§ 6. Relativae sententiae.

A. Optativus.

Optativus ex coniunctivo cum ἄν in relativis sententiis etiam rarius quam in temporalibus post tempora secundaria oritur.

1) Post v. dicendi aut statuendi nullum est exemplum. Nam de VIII, 54, 2 v. infra.

2) Post v. sentiendi:

Praesentis opt.

IV, 71, 2. ἤλπιζον — οὕτω σφίσιν ἀσφαλεστέρως ἔχειν, οἷς τις εἴη εὔνους, κρατήσασι προσχωρῆσαι.

οἷς τις C, ὅστις ceteri.

VI, 71, 2. οὔπω ἐδόκει δυνατὸν εἶναι, πρὶν ἂν — τά τε ἄλλα, καὶ σῖτον καὶ ὅσων δέοι, παρασκευάσωνται,

δε: οι E, παρασκευάσονται AEGM.

qui optativus, intra coniunctivi modi sententiam adhibitus, sono ac variationi ita tribuitur ut coniunctivus eiusdem verbi apud optativos I, 58, 1 ἢν δέῃ et VI, 96, 3 p. 66—67. Ceterum optativus huius verbi facile omnino provenire videtur (ut III, 22, 7 post v. dicendi p. 62. VIII, 14, 3 p. 69. III, 102, 7 p. 75.

Potentialis autem est optativus apud infinitivum cum ἄν in continuata or. obl.:

IV, 29, 3 fin. (ἐνόμιζε) — — ὥστε προσπίπτειν ἂν αὐτοὺς ἀπροσδοκήτως ᾗ βούλοιντο.

Aoristi opt. *post verbum* μέλλω:

III, 12, 1 fin. καὶ ὁποτέροις θᾶσσον παράσχοι ἀσφάλεια θάρσος, οὗτοι πρότεροί τι καὶ παραβήσεσθαι ἔμελλον [1]).

IV, 32, 4. κατὰ νώτου τε ἀεὶ ἔμελλον αὐτοῖς, ᾗ χωρήσειαν οἱ πολέμιοι, ἔσεσθαι ψιλοί.

Dubitari potest, utrum iterativus sit optativus an obliquus in

IV, 55, 4. πᾶν ὅ τι κινήσειαν ᾤοντο ἁμαρτήσεσθαι.

(»quidquid aggressi erant« aut »q. a. essent«.)

---

[1]) Neque iterativa neque proprie obliqua notio huic exemplo inest (cf. disp. meam »De opt. iterativo apud Thuc.« p. 33 [1])). Verba enim παραβήσεσθαι ἔμελλον periphrastica est dictio praeteriti temporis pro simplici futuro primarii temporis: ὁποτέροις ἂν θ. παράσχῃ —, παραβήσονται. Item in proximo ex.

3) Apud finalem sententiam optativus reperitur bis.

Praesentis opt. post coniunctivum finalem.

VII, 70, 1. κατά τε τὸν ἔκπλουν μέρει αὐτῶν ἐφύλασσον καὶ κατὰ τὸν ἄλλον κύκλῳ λιμένα, ὅπως πανταχόθεν ἅμα προσπίπτοιεν τοῖς 'Α., καὶ ὁ πεζὸς ἅμα αὐτοῖς παραβοηθῇ ᾗπερ καὶ αἱ νῆες κατίσχοιεν.

παραβοηθῇ(ι) ABF$_1$[G], παραβοηθεῖ CEFM, παρεβοήθει ex Dion. scr. Arn. Classen, Stahl, Hude alii.

Editores, nimium logicae arti tribuentes, offendit haec iunctura, quae simpliciter paratactica est pro hypotactica: καὶ ὁ πεζὸς ἅμα — παραβοηθῇ pro τοῦ πεζοῦ παραβοηθοῦντος [1]). Ad futurum tempus necesse est respiciat sent. ᾗπερ — κατίσχοιεν, cum de paranda pugna agatur. Sed vix crediderim id effici lectione, quam ex Dion. plerique editores receperunt: παρεβοήθει ᾗπερ — κατίσχοιεν, quod non idem est quod ἑτοῖμος ἦν παραβοηθεῖν [2]). Coniunctivus intra optativos adhibitus variationi debetur ut in aliis exemplis (cf. VI, 71, 2 supra et ex. p. 66—67 allata). Quod ad duplicem scripturam παραβοηθῇ(ι) A BF$_1$, παραβοηθεῖ CEFM attinet, mirum est eundem esse eorundem codicum errorem in IV, 26, 5, ubi ξυμφέρῃι recte ABf, ξυμφέρει prave CEFM [3]).

Aoristi opt.

VIII, 95, 4. ὅπως — ἐξαναγκάσειαν τοὺς 'Α. οὕτως ὅπως τύχοιεν ἀνάγεσθαι.

ἀναγκ. ABFM, ὅπως οὕτως AEF.

Potentialis optativus cum ἄν ex recta oratione servatur post v. dicendi:

VII, 48, 3 fin. (ἔφη — —) ἐξ ὧν ἄν τις εὖ λέγων διαβάλλοι, ἐκ τούτων αὐτοὺς πείσεσθαι.

διαβάλλοι ltt. οι in r. b, διαβάλλῃ cl. Stahl.

Stahlium errasse, cum his verbis coniecturam διαβάλλῃ probare studeret: »coniunctivum rescripsimus quod *apud optativum obliquum* ἄν retineri posse non credimus», res aperta est, cum post dicendi verba numquam in relativa sent. obliquus optativus existat. Quare errat etiam Roth l. l. p. 25, qui credit ἄν hoc loco secludi posse. Potentialem optativum esse recte statuunt Dessoulavy l. l. p. 28 et Lange l. l. p. 33 et 34 (»was man Ihnen mit schönen Worten vorbringen könnte»), plane eiusdem generis atque

VIII, 76, 6. ὥστε οὐδὲ τούτους, οἵπερ ἂν βουλεύοιέν τι χρηστόν, παρὰ σφίσι χείρους εἶναι.

οἵπερ C, οὕπερ ABEFG cr. a$_2$, οὕπερ M. βουλεύωσί frustra ci. Dobree.

(— «die gute Ratschläge geben können»).

---

[1]) Similiter editores frustra laborasse in corrigenda periodo VIII, 45, 4, quae libere structa est, supra commemorari p. 81.

[2]) Ita vertit Classen: »standen — zur Abwehr bereit, überall wo etwa die Schiffe landen möchten».

[3]) Cf. quae in disp.: »de opt. iterativo apud Thuc.» p. 17 [1]) dixi omnino in C nimium indicativi studium agnosci posse.

VIII, 54, 2. ἐψηφίσαντο — πράσσειν, ὅπῃ ἂν αὐτοῖς δοκοίη ἄριστα ἕξειν —.

Codicem Laur., qui omittit ἄν, secuti sunt Stahl et Hude. Sed cum nullum sit exemplum, ubi post statuendi verbum opt. obliquus in secundaria sent. proveniat, ceteris codicibus potius credendum est, qui potentialem opt. cum ἄν praebent. (Cf. VIII, 50, 3).

Coniunctivus autem servandus est post v. dicendi in

IV, 26, 5. προειπόντες — ἐσάγειν σῖτόν τε — καὶ εἴ τι ἄλλο βρῶμα, οἷον ἂν ἐς πολιορκίαν ξυμφέρῃ.

οἷ' pro οἷον CG, Hude; ξυμφέρῃ ABf$_1$ -ρει CEFM, cf. ad VII, 70, 1 supra, -ροι G.

B. Coniunctivus.

I. Coniunctivus cum ἄν servatur praesentis 42ies, aoristi 10ies.

1) Semper post v. dicendi: 28ies, semel quamvis praecedente optativo obliquo:

VIII, 65, 3. λόγος — ὡς οὔτε μισθοφορητέον εἴη — οὔτε μεθεκτέον τῶν πραγμάτων πλείοσι ἢ πεντακισχιλίοις, καὶ τούτοις οἳ ἂν μάλιστα ὠφελεῖν οἷοί τε ὦσι. Cf. VI, 25, 2. De IV, 26, 5 (crit.) v. supra.

itemque post v. statuendi: 13ies

II, 4, 7. IV, 69, 3 ξυνέβησαν — ὅ τι ἂν βούλωνται. II, 74, 1. VII, 1, 1. 60, 2 ἐβουλεύσαντο. V, 34. VI, 8, 2. 26, 1 ἐψηφίσαντο. IV, 15, 1. VI, 88, 1. VIII, 1, 3 ἐδόκει. III, 28, 1 ὁμολογίαν. IV, 16, 1 σπονδαί, quae ex. attuli, ne dubites in VIII, 54, 2 (v. supra) potentialem opt. accipere:

2) Post v. sentiendi

V, 40, 3. ἡγούμενοι — κράτιστα, — σπονδὰς ποιησάμενοι ὅπῃ ἂν ξυγχωρῇ, ἡσυχίαν ἄγειν.

Coniunctivus probabilior lectio mihi esse videtur in

VII, 81, 3. θᾶσσόν τε γὰρ ὁ Νικίας ἦγε, νομίζων οὐ τὸ ὑπομένειν — σωτηρίαν, ἀλλὰ τὸ ὡς τάχιστα ὑποχωρεῖν, τοσαῦτα μαχομένους ὅσ' ⟨ἂν⟩ ἀναγκάζωνται.

ὅσα codd., ἀναγκάζωνται C, -άζονται ABEFGMc, def. Stahl, ὅσ' ἂν ά — ωνται coni. Dobree rec. Hude.

Nam licet »ad præsentem necessitatem» (Stahl) tota periodus referatur, ad futurum tempus certe rel. sent. respicit.

Post v. voluntatis

VIII, 57, 1 (pr. hist.) βουλόμενος —, ἃς ἂν δύνηται.

In I, 28, 1. ἤθελον idem est quod ἔφασαν ἐθέλειν.

---

[1]) Generalis vel iterativa sent. haec tantum modo est: IV, 98, 2 (ἔφασαν) τὸν δὲ νόμον — εἶναι, ὧν ἂν ᾖ τὸ κράτος —, τούτων καὶ τὰ ἱερὰ ἀεὶ γίγνεσθαι — οἷς ἂν — δύνωνται. In ceteris ex. certae res futurales spectantur.

3) Apud finalem coni. vel partic. futuri:

VII, 7, 3. ὅπως στρατιὰ ἔτι περαιωθῇ τρόπῳ ᾧ ἂν ἐν ὁλκάσιν — ἢ ἄλλως ὁπωσοῦν προχωρῇ.

ὅπως ἂν libri, ὁπωσοῦν HUDE. [τρόπω ᾧ ἂν] WIDMANN; alii alia.

IV, 17, 1. ἔπεμψαν ἡμᾶς — πράξοντας, ὅ τι ἂν — πείθωμεν καὶ — μέλλῃ. Quae periodus ad præsens quoque t. pertinet: πάρεσμεν πράξοντες.

4) Ad verbum regens statim se applicat coni. in

VI, 31, 3. κατ' ἀμφότερα, οὗ ἂν δέῃ, καὶ ναυσὶ καὶ πεζῷ ἅμα ἐξαρτυθείς.

C. Indicativus.

I. Tempus servatur.

Praesentis ind. 64ies servatur, saepissime apud infinitivum qui a dicendi, rarius sentiendi, verbo pendet, ut

I, 28, 3. καὶ αὐτοὶ ἀναγκασθήσεσθαι ἔφασαν — φίλους ποιεῖσθαι οὓς οὐ βούλονται.

Interdum in primaria sent. modus finitus est, non solum indicativus aut coni. finalis:

II, 74, 1. οἱ Πλ. ἐβουλεύσαντο — ἀποκρίνασθαι ὅτι ἀδύνατα σφίσι ποιεῖν ἐστιν ἃ Λακ. προκαλοῦνται.

VIII, 57, 1. δεδιὼς μὴ — γένηται — ἃ βούλονται,

sed etiam optativus obliquus:

II, 72, 2. ἀπεκρίναντο ὅτι ἀδύνατα σφίσιν εἴη ποιεῖν ἃ προκαλεῖται.

III, 3, 3. VIII, 14, 3.

III, 52, 2. ὅπως, εἰ — ξυγχωροῖεν ὅσα πολέμῳ χωρία ἔχουσιν ἑκάτεροι ἀποδίδοσθαι, μὴ ἀνάδοτος εἴη ἡ Πλ.

Indicativus δεῖ bis reperitur IV, 3, 1. VI, 72, 5, indic. verbi βούλεσθαι 7ies.

Perfecti ind. VIII, 27, 4 ἃ εἰλήφασι. 48, 4. VII, 70, 8 ἴσασι.

Futuri ind., nisi in infinitivum abit (II, 13, 5. VIII, 48, 5), semper servatur (16ies) ut

II, 8, 4. ἐν τούτῳ τε κεκωλῦσθαι ἐδόκει ἑκάστῳ τὰ πράγματα, ᾧ μή τις αὐτὸς παρέσται.

VI, 93, 2. ἐκέλευον — ποιεῖν ὅπῃ — τάχιστά τις ὠφελία ἥξει τοῖς ἐκεῖ.

65, 1. ἡμέραν ξυνθέμενοι ᾗ παρέσονται.

Imperf. ind., nisi in infinitivum abit (I, 91, 5. VI, 72, 3), ubique restat, etiam post opt. obliquum ut

VIII, 6, 4. ὡς εἴη ταῦτα ἀληθῆ ἅπερ ἤκουον.

Ex. sunt: IV, 27, 1 et 4. V, 13, 1. 31, 5. VIII, 41, 1. 45, 5. 46, 1. 52, 2. Huc etiam refero IV, 97, 3 ὕδωρ τε ὃ ἦν ἄψαυστον σφίσι — ὑδρεύεσθαι et

VIII, 76, 6. βραχύ τέ τι εἶναι καὶ οὐδενὸς ἄξιον, ὃ — ἡ πόλις σφίσι χρήσιμος ἦν, καὶ οὐδὲν ἀπολωλεκέναι, οἵ γε μήτε ἀργύριον ἔτι εἶχον πέμπειν, ἀλλ' αὐτοὶ

ἐπορίζοντο οἱ στρατιῶται, μήτε βούλευμα χρηστόν, οὗπερ ἕνεκα πόλις στρατοπέδων κρατεῖ.

ᾧι pro ὃ ABE(?)FM οἳ e_2, οἵ τε — εἶχον ἔτι B, αὐτοῖς CG.

Haec enim verba post defectionem duces creati faciunt: »Die Stadt war uns jetzt zu nichts mehr förderlich und nichts haben wir verloren. Sie hatten ja weder Geld mehr zu schicken, — die Soldaten haben es sich selbst verschaffen müssen — noch einen nützlichen Rath.» Neque plano irrealis est ind. in ὃ — χρήσιμος ἦν, ut vult CLASSEN, neque perfecto reddendus est, ut facit STAHL: »quo — utilis fuerit».

Ad *irrealem* infinitivum se applicat rel. sent. in

II, 70, 4. ἐνόμιζον γὰρ ἂν κρατῆσαι τῆς πόλεως ᾗ ἐβούλοντο.

Irrealis vis etiam huic exemplo inest:

IV, 40, 1. τοὺς γὰρ Λακ. ἠξίουν — μαχομένους ὡς ἐδύναντο ἀποθνῄσκειν.

quod dictum est de Laced. qui se iam dederant (»von den Lak. hätte man es erwartet dass sie etc.»). Hude sine causa ex scholiastae explicatione (ἤγουν ἕως δύναμις περιῆν αὐτοῖς) recepit ἕως. Plus valet ὡς quam ἕως.

Aoristi ind. semper servatur, etiam post optativum obliquum

VI, 28, 2. ἐβόων ὡς — οὐδὲν εἴη αὐτῶν ὅ τι οὐ μετ' ἐκείνου ἐπράχθη.

Cetera ex. sunt I, 134, 4. IV, 57, 4. 73, 3. 80, 3. 98, 8. 120, 3. VII, 83, 2. VIII, 27 4 et 5, 68, 3. 76, 4. 87, 5.

Plqpf. ind. V, 46, 2 καθάπερ εἴρητο.

II. Tempus mutatur.

Tempus »mutatur» in sententiis, quas is qui narrat ipse addit aut suis verbis circumscribit.

1) Quod post v. sentiendi et voluntatis facillime fit.

Imperf. ind. ex praesentis ind. ortus:

II, 59, 3. ὁρῶν — ποιοῦντας ἅπερ αὐτὸς ἤλπιζε.

VI, 99, 2. ὑποτειχίζειν δὲ ἄμεινον ἐδόκει εἶναι ᾗ — ἔμελλον ἄξειν τὸ τεῖχος.

VII, 36, 4 in addita sent., 60, 3 ἀναγκάσαντες ἐσβαίνειν ὅστις — ἐδόκει —.

VIII, 42, 2. νομίσαντες ἅσπερ ἐφύλασσον ναῦς — ταύτας εἶναι.

84, 5 fin. αὐτὸν οὐκ εἴασαν θάψαι οὗ ἐβούλοντο —.

Plqpfecti ind. ex perf. ind. ortus:

V, 35, 7. ἔπεισαν — ὥστε ἐξαγαγεῖν — ὅσοι ηὐτομολήκεσαν.

VII, 18, 3. νομίσαντες τὸ παρανόμημα, ὅπερ καὶ σφίσι πρότερον ἡμάρτητο, αὖθις ἐς τοὺς 'Α. τὸ αὐτὸ περιεστάναι.

Reflexivum pron. additum non prohibet, quin ab auctore haec. sent. circumscripta esse accipiatur. (V. supra p. 10).

Apud futuri participium est imperf. ind. in

IV, 35, 2. ὡς ἀμυνούμενοι ᾗπερ ἦν ἐπίμαχον, et VI, 24, 3; in parenthesi intra condicionalem sent. VIII, 6, 1.

2) Sed etiam post v. dicendi haud raro idem accidit.

Imperf. ind.

I, 56, 2. ἐκέλευον — μὴ δέχεσθαι οὓς κατὰ ἔτος ἕκαστον Κορ. ἔπεμπον.

VI, 49, 4. ναύσταθμον δὲ — τὰ Μ. ἔφη χρῆναι ποιεῖσθαι, ἃ ἦν ἐρῆμα.

VII, 69, 2 fin. ἀξιῶν τό τε καθ' ἑαυτόν, ᾧ ὑπῆρχε λαμπρότητός τι, μὴ προδιδόναι — —, ὧν ἐπιφανεῖς ἦσαν οἱ πρόγονοι —.

VIII, 92, 3. οὐκ ἔφη — εἰκὸς εἶναι — ὁρμεῖν, εἰ μὴ παρακληθεῖσαι ἧκοιεν ἐφ' οἵσπερ καὶ αὐτὸς ἀεὶ κατηγόρει.

Verbum κατηγόρει, quod certe non adhibuit Theramenes, arguit a Thucydide ipso hanc sent. circumscriptam esse.

V, 32, 5. ἐκέλευον οἱ Κ. τοὺς Β. — σφίσι ποιῆσαι, ὥσπερ Βοιωτοὶ εἶχον, in quo ex. item verbum Βοιωτοὶ repetitum indicat auctoris esse sententiam rel.

Simili ratione explicandus est imperf. ind. in

V, 35, 5. Λακ. δὲ τὰ μὲν δυνατὰ ἔφασαν πεποιηκέναι· τοὺς γὰρ — στρατιώτας ἀπαγαγεῖν καὶ εἴ του ἄλλου ἐγκρατεῖς ἦσαν· — Βοιωτοὺς δὲ πειράσεσθαι — ἐσαγαγεῖν — καὶ Ἀθηναίων ὅσοι ἦσαν ἐν Βοιωτοῖς αἰχμάλωτοι κομιεῖν.

Cf. supra 35, 7 ὅσοι ηὐτομολήκεσαν. Ut imperfecto uteretur, fortasse auctorem commovit imperfectum, quod antecedit, ex recta oratione restans: εἴ του — ἦσαν.

De irreali ind. IV, 40, 1 v. supra.

D. Infinitivus.

In relativa sent. solute adnexa (qui = et is) infinitivus provenit

IV, 98, 5. ἣν οὐκ αὐτοὶ ὕβρει προσθέσθαι. ἣν B, ἥν A.

VII, 47, 4. ὠφελιμώτερον ἔφη εἶναι πρὸς τοὺς — ἐπιτειχίζοντας πόλεμον ποιεῖσθαι ἢ Συρακοσίους, οὓς οὐκέτι ῥᾴδιον εἶναι χειρώσασθαι.

VIII, 2, 1. νομίσαντες — βραχὺν ἔσεσθαι τὸν λοιπὸν πόλεμον, οὗ μετασχεῖν καλὸν εἶναι.

48, 6. ἐξ ὧν τὰ πλείω αὐτοὺς ὠφελεῖσθαι.

Praecipue hoc fit, si praegnans est verbum regens. Sic enim in ipso pendenti infinitivo quasi adest proprium verbum regens.

II, 53, 4. οὐδεὶς ἐλπίζων —, πολὺ δὲ μείζω τὴν ἤδη κατεψηφισμένην σφῶν ἐπικρεμασθῆναι (sc. ἡγούμενοι), ἣν πρὶν ἐμπεσεῖν εἰκὸς εἶναι τοῦ βίου τι ἀπολαῦσαι.

VI, 24, 3. καὶ ἔρως ἐνέπεσε τοῖς πᾶσιν ὁμοίως ἐκπλεῦσαι —. ὁ δὲ πολὺς ὅμιλος — ἀργύριον οἴσειν — ὅθεν ἀίδιον μισθοφορὰν ὑπάρξειν. οἴσει C cr. C_1.

II, 13, 5. ἔτι δὲ καὶ — προσετίθει χρήματα οὐκ ὀλίγα, οἷς χρήσεσθαι αὐτούς —.

24, 2. τριήρεις — ἐξαιρέτους ἐποιήσαντο —, ὧν μὴ χρῆσθαι μηδεμίᾳ ἐς ἄλλο τι —.

V, 63, 4. δέκα — προσείλοντο αὐτῷ ξυμβούλους, ἄνευ ὧν μὴ κύριον εἶναι —.

In interposita parenthesi infinitivus reperitur post v. dicendi:

VIII, 48, 5. τάς τε ξυμμαχίδας πόλεις, αἷς ὑποσχή⟨σε⟩σθαι δὴ σφᾶς ὀλιγαρχίαν —, εὖ εἰδέναι ἔφη ὅτι etc.

ὑπεσχῆσθαι libri, corr. Boehme.

Similiter in brevi sent. quae ab ὅσος incipit:

I, 91, 5. (— ἔφη —) καὶ ὅσα αὖ μετ' ἐκείνων βουλεύεσθαι, οὐδενὸς ὕστεροι γνώμῃ φανῆναι, ὕστερον codd. corr. f₂g.

ubi infin. pro imperfecti indicativo adhibetur, ut in

VI, 72, 3. οὐ μέντοι τοσοῦτόν γε λειφθῆναι ὅσον εἰκὸς εἶναι.

Post ὅσος enim iam in recta or. facile provenit infinitivus; qualem recte agnovit Widmann (ad. I, 91, 5) in VI, 25, 2 ὅσα — δοκεῖν αὐτῷ.

Item post ὥσπερ in brevi comparatione:

V, 45, 2. πείσειν γὰρ αὐτὸς 'Αθηναίους, ὥσπερ καὶ νῦν ἀντιλέγειν.

Stahl similem usum latinum confert. Hude [1]) vanam praebet coniecturam: ἀντιλέγων.

Causalis autem est sent. V, 46, 3 ὡς — παρεῖναι, quem infinitivum Widmann (ad. I, 91, 5) non discernere debuit ab inf. post ἐπεί II, 93, 3,

Sed in exemplo quod est

VII, 47, 3. τῷ οὖν Δημοσθένει οὐκ ἐδόκει ἔτι χρῆναι μένειν, ἀλλ' ἅπερ καὶ διανοηθεὶς ἐς τὰς 'Επιπολὰς διεκινδύνευσεν, ἐπειδὴ ἔσφαλτο, ἐξιέναι ἐψηφίζετο.

διακινδυνεῦσαι AEFM.

indicativum, quem et B et CG praebent, praeferendum esse puto. De infinitivo v. Widmann a. h. l. [2]).

---

[1]) Hude, Thucydidis historiae V—VIII Lipsiae 1901, quam editionem in plagulis demum corrigendis mihi obvenisse doleo.

[2]) Inspice etiam Hudii l. l. praefationem p. vi.

§ 7. Causales sententiae.

A. Optativus.

Aoristi optativus ex aoristi indicativo ortus post ὡς reperitur in

IV, 65, 3. τοὺς μὲν φυγῇ ἐζημίωσαν, — τὸν δὲ τρίτον — χρήματα ἐπράξαντο, ὡς — δώροις πεισθέντες ἀποχωρήσειαν,

quod unicum est certum ex. Thucydideum, in quo indicativus secundariae sententiae, et quidem aoristi ind., in optativum obliquum abierit. Middendorf [1]), qui etiam Xen. Hell. I, 1, 17. VII, 1, 34 affert, hunc aoristi opt. usum ita explicat: »ist wohl daraus zu erklären dass in diesem Falle durch den Opt. Aor. keine Zweideutigkeit entstehen kann» (i. e. utrum ex indicativo an ex coniunctivo ortus sit). Propius vero est, has secundarias sent. quae ab ὅτι et ὡς incipiunt re ipsa paululum distare a primariis or. obl. sententiis, ex. gr. post v. accusandi — nam in ὡς vel ὅτι quasi latet verbum regens ut λέγοντες — ob eamque rem eundem habere modorum usum. Quare hoc ex. iam p. 15 citavi, ubi etiam contuli I, 67, 1 (p. 14). V, 16, 1 (p. 13). V, 56, 2 (p. 11).

B. Indicativus.

I. Tempus servatur.

Tempore primario servato saepissime in causal. sent. obliqua ratio arguitur ut

IV, 91. τῶν ἄλλων — οὐ ξυνεπαινούντων μάχεσθαι, ἐπειδὴ οὐκ ἐν τῇ Βοιωτίᾳ ἔτι εἰσί.

Nam in hoc exemplo praesentis ind. servatus plane idem efficit, quod supra aoristi optativus adhibitus, ut sentiamus verba relata non scriptoris esse sed eorum de quibus loquitur. In verbis igitur alicuius referendis servatum reperimus: praesentis ind.

III, 31, 1. παρῄνουν, ἐπειδὴ — φοβεῖται, — καταλαβεῖν — [2]).

---

[1]) Middendorf, K., Die Konstruktion der Nebensätse der oratio obliqua in der attischen Prosa. Osnabrück 1885 p. 5.

[2]) In III, 93 1 ad praesens t. pertinet sec. sent. (ὅτι).

VI, 63, 2. ἠξίουν τοὺς στρατηγοὺς — ἄγειν σφᾶς ἐπὶ Κ., ἐπειδὴ οὐκ ἐκεῖνοι ἐφ' ἑαυτοὺς ἔρχονται.

88, 2. ἀπεκρίναντο, ἐπειδὴ τυγχάνει —, — δοκεῖν.

perfecti ind. V, 27, 2 λόγους ποιοῦνται, — ἐπειδὴ — πεποίηνται —.

futuri ind. VIII, 48, 5.

Post verba sentiendi praesentis ind.

VII, 33, 6. βουλόμενοι — πεῖσαι σφίσι ξυστρατεύειν — καί, ἐπειδήπερ ἐν τούτῳ τύχης εἰσί, — νομίζειν.

VIII, 63, 4. ἐσκέψαντο —, ἐπειδήπερ οὐ βούλεται, ἐᾶν.

perfecti ind. VIII, 76, 3.

In libera sent. causali est perf. ind.

IV, 56, 2. ἔδοσαν —. ὅτι — ἀεὶ ἑστᾶσιν.

Imperfecti ind. semper scilicet servatur, aoristi item nisi quod in IV, 65, 3 optativus est.

II. Tempus mutatur.

In causalibus sent. post ἐπειδή facile imperf. et plusqpf. pro praesente et perfecto proveniunt, quia de rebus veris et certis agitur, quas scriptor ipse exponere potuit.

Imperf. ind. post v. sentiendi

V, 29, 1. ἐνόμιζον —, ἐπειδὴ καὶ σχολὴν ἦγον·

VII, 4, 4. ὁρῶν τὰ ἐκ τῆς γῆς σφίσιν, ἐπειδὴ Γ. ἧκεν, ἀνελπιστότερα ὄντα.

ἧλκε C, in εἶλεν aut ἦλθεν cr. c$_2$.

80, 1. ἐδόκει — ἐπειδὴ κακῶς σφίσι τὸ στράτευμα εἶχε.

(Reflexivum pron. in liberis sent. caus. II, 27, 2. V, 83, 3. In exemplo, quod est VIII, 2, 3 ἡ δὲ — πόλις — ἐθάρσει — μάλιστα ὅτι οἱ — ξύμμαχοι — ἅμα τῷ ἦρι ὡς εἰκὸς παρέσεσθαι ἔμελλον [εἰκὸς ἦν B], obliquam rationem indicant addita verba ὡς εἰκός).

Plusqpf. ind. post v. sentiendi

III, 31, 2. τὸ πλεῖστον τῆς γνώμης εἶχε, ἐπειδὴ τῆς Μ. ὑστερήκει, — προσμεῖξαι (in § 1 autem praesens post v. dicendi).

IV, 73, 4. λογιζόμενοι — μὴ ἀντίπαλον εἶναι σφίσι τὸν κίνδυνον, ἐπειδὴ — προυκεχωρήκει. προεκεχωρήκει codd.

Quin etiam post v. dicendi semel in sententia vere subiuncta:

VIII, 82, 2. τὰ δὲ τοῦ πολέμου πρῶτον ἔφη, ἐπειδὴ καὶ στρατηγὸς ᾕρητο, πλεύσας ὡς Τισσ. πράξειν.

εἴρητο AEF γρ. B.

ubi ᾕρηται exspectamus, quod est in § 3. Ostendit igitur hoc exemplum in causalibus sententiis liberius quam in ceteris tempus mutari, item ut supra vidimus in his tantum sententiis optativum obliquum ex indicativo oriri.

C. Infinitivus.

Ut in sententiis ubi est particula γάρ infinitivus nobis occurrit, ita

post ὡς: V, 46, 3 εἰπεῖν τε ἐκέλευον ὅτι καὶ σφεῖς, εἰ ἐβούλοντο ἀδικεῖν, ἤδη ἂν Ἀργείους ξυμμάχους πεποιῆσθαι, ὡς παρεῖναί γ' αὐτοὺς αὐτοῦ τούτου ἕνεκα.

ὡςπαρεὶ C, in ὥσπερεί corr. c_2, ὥσπερ εἰ G.

Quod ex. eo insuper insigne est, quod etiam post ὅτι infinitivus usu venit.

post ἐπεί: II, 93, 3 οὔτε προσδοκία οὐδεμία μὴ ἄν ποτε — ἐπιπλεύσειαν, ἐπεὶ οὔτ' ἀπὸ τοῦ προφανοῦς τολμῆσαι ἂν κτε.

Hoc exemplum a ceteris infinitivi exemplis non discernere debuit Widmann (ad I, 91, 5 »dagegen — der (Inf.) nach ἐπεί II, 93, 3 hängt von dem zu wiederholenden προσδοκία ἦν ab»). Plane enim congruit cum relativis ex. p. 83 allatis, ubi praecedit verbum praegnans, ex. gr. II, 53, 4. Similiter in primarii temporis nexu ἐπεί cum infinitivo iungitur VIII, 87, 4 ἐμοὶ μέντοι δοκεῖ —, ἐπεί, εἴ γε ἐβουλήθη, διαπολεμῆσαι ⟨ἂν⟩ κτε. Quod ex. non cum VIII, 92, 10 comparandum est, ubi ex priore membro secundariae sent. auditur δοκεῖ in altero: ἠρώτων εἰ δοκεῖ — οἰκοδομεῖσθαι, καὶ εἰ ἄμεινον εἶναι καθαιρεθέν.

---

§ 8. Conspectus numerorum.

Indicativus et optativus.

In **primariis** obliquae orationis sententiis indicativus saepius servatur quam in optativum abit, nisi quod post v. dicendi in sententiis quae ab ὅτι et ὡς incipiunt optativus usitatior est, ubi personarum transitus simul fit (33 opt. : 20 ind.).

In sententiis quae ab ὅτι et ὡς incipiunt indic. 133, optat. 65.

In interrogativis sent. » 45, » 9.

In **secundariis** or. obl. sententiis indicativus semper servatur, nisi quod in una causali sent., quae primaria fere est, aor. opt. adhibetur.

Coniunctivus et optativus.

In una tantum sent. interrogativa coniunctivus deliberativus in optativum abiit, in ceteris 11 ex. servatur.

In **secundariis** or. obl. sent. post verba dicendi et statuendi coniunctivus semper fere servatur; post v. sentiendi (praecipue v. sperandi), post finalem sent. quae ab ὅπως incipit et in solutis sent. condicionalibus (praecipue εἴ πως cum optativo et εἰ δύναι(ν)το) optativus praevalet.

In condicionalibus sent. optativus longe saepius quam in temporalibus et relativis provenit. Nam

in condic.	sent.	optativi	sunt 91,	coni.	109,
» temp.	»	»	» 13,	»	44,
» relat.	»	»	» 6,	»	52.

De finalibus sententiis v. Weber, Entwickelungsgesch. d. Absichtsätze, II, p. 5 sqq.

Tempus mutatur.

Tempus »mutatur» in eis sententiis, quas scriptor ipse addit aut suis verbis circumscribit, post v. sentiendi, etiam quae voluntatis verba sunt; in relativis sent. etiam post v. dicendi itemque in una causali sent. vere pendenti, quae liberiorem usum huiusmodi sententiarum ostendit. Prae copia indicativorum qui servantur pauca omnino sunt temporis mutati exempla.

In sententiis quae ab ὅτι (non ὡς) incipiunt post v. declarandi et sentiendi (de VIII, 94, 1 v. p. 37)				8 ex.
» interrogativis sent. post v. sentiendi				6 »
» condicionalibus »	»	»	» (de VI, 29, 1 v. p. 61)	10 »
» temporalibus »	»	»	voluntatis	3 »
» relativis »	»	»	sentiendi et voluntatis	9 »
» » »	»	»	dicendi	6 »
» causalibus »	»	»	sentiendi	5 »
» » »	»	»	dicendi	1 »

Infinitivus.

Quae ratio inter infinitivos et finitas sententias ab ὅτι et ὡς incipientes intercedat, alio tempore peragam.

Infinitivus post ὅτι	semel	provenit	V, 46, 3.
In condicionali sententia	»	»	IV, 98, 4.
» temporali »	»	»	II, 102, 5.
» causali »	ter	»	II, 93, 3. V, 46, 3. VIII, 87, 4.
» relativa »	ter decies	»	

(Formis impressum a. d. XII Kal. Majas MCMII.)

Summarium secundae partis.

Loci critice tractati.

LUNDS UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT. Band 38. Afdeln. 1. N:r 3.

ATTERBOMS SAGOSPEL FÅGEL BLÅ

AF

FREDRIK VETTERLUND.

SENARE AFDELNINGEN.

DIKTENS SENARE UTARBETNING.

LUND 1902.
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.

IV.

Atterbom på 1820- och 30-talen; förhållande till tidsrörelserna. Ny poetisk alstring. Fågelblåscenerna i Mimer, Brage og Idun m. m.

Atterbom återkom till Sverige 1819. Själfva »striden mellan gamla och nya skolan» — detta långvariga fenomen af publicistiskt gräl, som snarare har skymt än skärpt eftervärldens blick för romantikens väsen och absorberat intresset till förmån för bagateller — denna strid bortdomnade som bekant de följande åren. Den eftergustavianska vitterheten frambringade sedan länge ej mer några lefvande skott; det nya århundradets diktning lefde ensam, och Tegnérs stjärna uppflammade isynnerhet med Frithiofssångerna allt starkare, allt mer präktigt härskande och intog sin slutliga plats på den svenska poesiens himmel.

Som jag nämnt, ville Atterbom med det snaraste skänka versens lif åt sitt vidlyftiga romerska sagospelsutkast. Hammarsköldska brefväxlingen vittnar därom; den 17 nov. 1820 skrifver Atterbom, att hans italienska reseskildringar skulle tryckas nästa år och därpå Fågel Blå blifva färdig till julen — alltså 1821. Äfven det ofvan (sid. 43) citerade och ur flere synpunkter rätt anmärkningsvärda brefvet till Amalia v. Helvig talar om samma Fågelblåplaner.

Men tillsvidare blef ingenting af dem. I stället upptog Atterbom helt plötsligt sin andra gamla sagospelsplan och skref så under de följande åren Lycksalighetens ö, vår svenska romantiks standardverk och för mången vår litteraturs skönaste och djupaste dikt, en sagoträdgård med klang och prismafärger, och ett mysterium med tragisk slutverkan, där hela den jordiska tillvaron liksom sjunker samman inför oändlighetens stjärnor och majestät. Sin spekulativa böjelse, sin filosofi om skönhetens grund i det transcendenta, om berättigandet och nödvändigheten af vår »oändliga längtan» mot skönheten, så fattad, allt detta omsätter Atterbom här till ett diktens och gestalternas lefvande rike. Däraf har han gjort en världsbild, hvars inre rikedomar, såsom man äfven anmärkt, icke strax öppna sig för alla men sedan vidgas i oändlighet.

För »Fågel Blå» fick »Lycksalighetens ö» den betydelsen, att, som jag redan utvecklat, sistnämda sagospel nu absorberade en del smärre motiv, dem Atterbom

ursprungligen bestämt för det andra. Och kanske hade än mera af »Öns» nuvarande innehåll kommit på »Fågel Blås» lott, därest »Ön» ej skjutits emellan; härom kan man ju icke uttala sig. Å andra sidan hade Atterbom troligtvis placerat sitt utförda självporträtt i Lycksalighetens ö, så framt han ej redan upplåtit ett särskildt sagospel åt denna sak [1]).

Kort innan första delen af »Ön» utkom, hade Atterbom (1824) kallats till adjunkt i teoretisk och praktisk filosofi. 1826 gifte han sig (med Ebba af Ekenstam). 1828 blef han professor i teoretisk filosofi, och de år, som följde på utgifvandet af Lycksalighetens ö — andra delen kom 1827 —, sysslade han mest med filosofiska arbeten. Dels hade hans spekulativa själ ett behof att så fullständigt och systematiskt som möjligt utveckla de idéer, som upptogo honom, och nu skulle han ju göra det rent ex professo. Dels torde arbetet på Lycksalighetens ö ha varit en kraftuttömning, som så väldigt tagit Atterboms alla poetiska fonder i anspråk, att en annan verksamhetsart tiden därefter icke var honom ovälkommen. Också är hans poetiska alstring anmärkningsvärdt liten ända till 1836. Med undantag af det visserligen betydande poemet öfver Byron, som är dateradt 1828, bestod den nästan alldeles uteslutande af några tillfälliga dikter, minneskväden och kväden i hemmet.

Men fastän Atterbom nu ej diktade mycket nytt, släppte han ej poesien ur sikte utan tänkte på en samling och redigering af sina lyriska dikter — och äfven af Fågel Blå, »något tillökt men dock fragment» [2]). Under terminerna hindrades han emellertid af göromål [3]), och riktigt besked med saken blef det först, då han 1835 fått ut en del af ett filosofiskt verk, hvari han gjorde sig kvitt de tankar, som mest upptagit honom, samt sökte uppresa åtminstone hvad han kallade basen till en filosofisk teism ur schellingska principer. I detta lyckliga ögonblick fick han äfven utbyta sin filosofiska professur mot en nyinrättad estetisk, hvilken, som han själf sade, passade honom ännu långt bättre och intimare än den filosofiska. Och så, året därefter, inbröt plötsligt den nya strålande högsommar för hans diktning, hvilken egentligen räckte några år. Den började med att frambringa en poetisk »Blom»-vegetation af något annat slag än de exotiska »Blom»-dikterna från Atterboms ungdom, och den omfattar äfven en ny fas af Fågel Blå.

Sommaren 1836 och sedan 1838 och 39 bodde skalden med hustru och barn på gården Steninge nära Sigtuna; det var här hans diktning ånyo tog kraftigare fart än under ett årtionde. Han var så lycklig make och fader som någonsin en svensk författare har varit, och han fick lefva med sommar utom och inom sig.

---

[1]) Icke desto mindre finnas särskildt i teckningen af den gamle skalden Florio i »Öns» andra del några självbiografiska drag. Omöjligt synes ej, att Florio till någon liten grad haft modell i samme italienske sångare, som skulle ha gått igen i Fågel Blå (jfr ofvan sidd. 46—47).

[2]) Bref till Beskow d. 18/3 1830. Sv. akademiens arkiv.

[3]) Jfr min uppsats »Atterboms senare Blommor» (*Studier och dikter*, Sthlm 1901). Till hvad där nämnes om »Blommornas» genesis kan läggas, att Atterbom redan i brefvet till Beskow af d. 18/3 1830 talar om »åtskilliga *nya* Blommor». Men som alla nya »Blommor» faktiskt äro daterade 1836 och 37 — en 1809! — torde dessa ej ha blifvit utförda.

Steninge tillhörde grefve G. H. Fersen; i dess lummiga lindalléer mediterade Atterbom efter behag och ströfvade uti de pittoreska mälarbygderna, med skog och ängar och sjö och himmel ständigt för ögat. Familjen bodde i en trädgårdsflygel; det största och vackraste rummet var ett kök med flera fönster och präktig utsikt och därför gärna improviseradt till matsal, när familjens vänner kommo på besök [1]). I sina »Fotografier från det forna Upsalalifvet» skildrar Tekla Knös familjen Atterboms idylliska lif på Steninge dessa år, då naturglädje, gammalprotestantisk religiositet och en kultiverad humanism tillsamman skapade den tillvaro af molnlös och tacksam sommarlycka, hvarur de nya »Blommorna» framsprungo.

Det var vår romantiks egen högblå augusti. De häftiga vårfloder, som närmare seklets början brusat högt bland tidens intelligenta ungdom, hade mynnat ut i en bredare och mäktigare bölja, som nu gick fram öfver landet. Atterbom visste och kände, att hänförelsen för den religiöst-konstnärliga, ideellt-dynamiska världsuppfattning, som för honom och hans vänner just skulle vara »romantikens» väsen — andra kunde i ordet inlägga hvilka tillfälliga och godtyckliga betydelser som hälst — han visste, att denna hänförelse spridt sig vida från hans egen liksom från Geijers, Palmblads och Törneros' skrifter och katedrar, från deras och andras vittra cirklar och umgänge. Känslan af att hans lifsverk slagit igenom och blifvit en makt i samtiden måste ha gifvit Atterboms själ något af segerns trygghet och festglädje.

Mot detta romantikens högblå temperaturmaximum hade han visserligen känt en annan kyligare luftström uppväxa och taga fart. Han hade mött den antiromantiska och »publicistiska» tidsanda, hvars brist på djup själfullhet och öfverflöd på frasrik arrogans han själf för ett årtionde sedan satiriserat i »Lycksalighetens ö». Och detta nya »filisteri» hade t. o. m. nu på 1830-talet med Lars Hiertas Aftonblad fått en helt annan utsträckning och makt än då; det »liberala» Stockholm stod skarpt mot det romantiska Upsala. Till sinnelag själf — i rik mänsklig mening — den »liberalaste» och välvilligaste man, delade Atterbom intelligensadelns allmänna motvilja för den rörelse, hvilken själf kallade sig libera- och hvilken som »opposition» uppträdde vid riksdagarne och inom stockholmspressen. Men liksom Tegnér blott såg det medelmåttiga och »ärelösa» i oppositionen mot Karl Johan, så varsnade Atterbom hos »aftonbladismen» blott det filiströst praktiska, det grälsjukt och högröstadt härsklystna, som tycktes honom fiendtligt och oförstående mot all högre själskultur och hotande med att släcka det inre lifvets lampa. För detta förbisåg han liksom Tegnér de praktiska reformer, dem »tiden» kände som sitt behof och sin rätt, antingen nu intelligensaristokraterna i Upsala och Lund, Stockholm och Vexiö hade förnimmelse däraf eller ej. I Geijers själ åter lefde den brytning, som trädde fram i hans ryktbara s. k. affall.

På våren 1837 utkom första delen af Atterboms dikter, hvarpå han så länge tänkt och som bl. a. innehöll hans nya rika »Blom»-produktion. Boken slutar med

[1]) Atterboms dotter, fru Hedvig Svenson, har benäget meddelat mig detta ur sina barndomsminnen från Steninge.

en »Utsikt», målande samtiden som en askgrå hed med utbrända vulkaner. Af Stockholmstidningarne väntade sig skalden också, som han skrifver till Dahlgren [1]), endast »otack och ovett». Icke desto mindre skulle andra bandet följa »till hösten» och innefatta äfven *Fågel Blå*. Och med en bild, som han några år senare upptog, då han skref inledningssonetten till just Fågel Blå, fortsätter han, anspelande på den fiendtliga tidsandan, att han släppt ut sin diktsamling

»liksom Noak dufvan ur arken att känna sig före om syndafloden ännu begynner sjunka, om ännu i fjärran någon landkänning, någon bergspets förmärkas. Få se, om hon återkommer med ett oliveblad eller med ingenting. Det sista är troligare.»

Hans förmodan slog fullständigt in. »Syndafloden» skulle inom kort stiga högre än någonsin. —

Hvad nu vidkommer Fågel Blå, hade Atterbom nog sysslat med att »amplificera» den under årens lopp, såsom vi strax ytterligare skola se af ett annat bref, och sannolikast kom han att arbeta på den också sommaren 1837, om det än egentligen först 1838 vardt mera allvar därmed. Hur förträffligt han än hade trifts på Steninge sommaren 1836, då han där bl. a. diktat de nya »Blommorna», återvände han icke dit 1837. I stället vistades han i sin hembygd i Östergötland [2]) och »amplificerade» väl hufvudsakligen sina gamla lyriska dikter för sin »andra del» under den korta sommarferie han denna gång tog sig, hvilken åtminstone var ämnad att räcka från midsommar till och med första veckan af augusti [2]).

Någon Fågel Blå utkom då icke heller 1837, och andra delen af dikterna dröjde till början af nästa år. Innan ännu nämda nya del blifvit synlig, hade Aftonbladet framkommit med den artikelserie mot Atterbom, hvilken genom graden af sin partiskhet och sitt oförstående liksom genom sin ton står som en fläck i vår vittra kritiks häfder. Anmärkningsvärdt annorlunda voro knappt i grund och botten recensionerna i en annan »liberal» tidning, nämligen Dagligt Allehanda, detta och följande år. Hos Atterbom steg oviljan och föraktet för tidningsradikalismen härigenom till en höjd som den aldrig haft — förakt på grund af denna radikalisms art, såsom jag nämnt, hat på grund af dess makt öfver den opinion, som af ytlighet, feghet och fåfänga alltid går med suggestionen för dagen. Liksom Tegnér sysselsatte Atterbom blott allt för mycket sina tankar med detta rikselände, och hans bref öfverflöda mer än någonsin af missnöje med dessa söndringens och hatets makter, ja så, att han — hvad Tegnér aldrig gör — ibland förlorar sin öfverlägsenhet. Han klagar öfver den diet af malört och galla hans landsmän bereda honom och klagar, med allt skäl för resten, öfver ensamhet och brist på förstående.

Men det värsta återstod. 1838 inträffade Geijers »affall», hvilket i Upsala väckte en sensation, som vi redan nu icke ha riktigt lätt att förstå. Detta affall sträckte sig ju dock ej öfver en viss praktisk, socialt-politisk sfär och bröt ju aldrig

---

[1]) 11/6 1837. Kungl. biblioteket.

[2]) Bref till Dahlgren 26/6 1837. Kungl. bibl.

med romantikens idealistiska syn på tillvaron som hel. Utan tvifvel var det också mängden af tillfälliga och personliga förhållanden, äfvensom fruktan för missförstånd och falsk opinion som vållade all denna uppståndelse, hvilken efteråt ter sig så mycket större än nödigt.

Men om Atterbom äfven genast tog del i vännernas farhågor, så blef det först längre fram på året, som han råkade i ett verkligt skeft förhållande till Geijer, hvilket ojämförligt mera gick honom till sinnes än stockholmspressens förföljelser. Ännu d. 18 febr. skrifver han till Beskow [1], att man väl finner Geijers Litteraturblad (hvari Geijer som bekant tillkännagaf affallet) »hojtande» — ordet återfinnes i Geijers egen anmälan af sitt blad (n:o 1) —, men man hoppas att fortsättningen skall lugna och tillfredsställa. Annars kunde detta år, liksom Erik XIV skref angående *sig* i sin dagbok om 1567, blifva »infelicissimus annus Erici Geijeri». För den nu nyss utkomna andra delen af sina dikter väntar han tydligen af stockholmspressen samma slags förstående som för den första, men tillägger, att han dock, eftersom han utgifvit dikterna på eget förlag, blott är rädd för sin och sin familjs ekonomiska ställning [2]. Däremot oroades han ej af

»gormet, smädelsen, tjutet. Ty så mycket känner jag vitterhetens historia, att ehuruväl näppligen sedan dess begynnelse någon poet, som ägt en smula talang, blifvit så behandlad eller af sin nation med så hårdnackad och långvarig orättvisa misskänd, skall dock äfven *min* lilla smula en dag bli erkänd för hvad den är.»

Än, tillägges det, har han material för tre band poesi. Bland andra ämnen, hvilka därvidlag ofta nämnas i hans bref, återfinnes äfven Fågel Blå; den är nu »betydligt amplificerad; jag har mycken lust att göra honom färdig».

Det nyss utkomna nya dikthäftet hade slutat med en dikt, skrifven på det nya året (alltså början af 1838), hvilken äfven — och tydligen ej tillfälligtvis — antyder denna berömliga plan. Dikten kallas »Inbjudning» [3]) och visar för öfrigt, som jag funnit, inflytande från en tysk poet, hvilken från denna tid någon gång lämnar spår efter sig i den alltid mottaglige Atterboms poesi. Det är EICHENDORFF, hvars typiskt romantiska »längtan» ut i det fjärran-okända — hos honom gärna yttrande sig som käck och ungdomlig vandringslust — säkert har anslagit mycket sympatiskt stämda strängar hos den svenske poeten, likasom hans kärnlyriska visors melodirikedom och friskhet. Bland Tysklands lyriker står han så högt, att man kan nämna hans bästa visor, då man nämner Goethes och Heines.

---

[1]) Sv. akademiens arkiv.

[2]) Att döma af ett senare bref till Beskow (⁸/₆ 1839) har Atterbom dock blifvit lugnad i detta fall. Fast saken icke tillhör vårt ämne här, anför jag några ej ointressanta fakta ur den otryckta källan. Förlagskostnaden för första delen, skrifver skalden, hade åtminstone i det närmaste blifvit återhämtad, och ännu vore de flesta bokhandelsräkningarna för förflutna året icke insända. Här och där hade försäljningen sista året varit t. o. m. dubbelt så stor som året förut. Han hade fått afyttra mellan 300 och 400 exemplar, då Geijer »med all sin popularitet» ej haft sina Skaldestycken uppe i mer än 500. Och dock, tillägger Atterbom, hade han själf blifvit »utskäld i alla tidningar från Haparanda till Skanör» (!?). — Man ser ytterligare af detta exempel, att omstridda författare ej ha de sämsta chancerna ur bokhandelssynpunkt.

[3]) I K. F. WERNERS samlingar finnes kladden med ändringar.

Äkta eichendorffskt, uppmanar Atterboms »Inbjudning» vännerna att »binda svärdet vid sidan» och med honom rida till »konstens och sommarens land». En käckt sorglös omedelbarhet i ton, som annars icke precis är Atterboms; reselängtan, italienska palats i månsken, »bilder» (väl ursprungligen »marmorbilderna» i Goethes Mignonvisa) och söderns »gyllene stjärnor» — allt detta, äfvensom själfva strofen, lindrigt nyanserad, återfinnes t. o. m. i en bestämd dikt af Eichendorff, »Sehnsucht», som börjar:

»Es schienen so golden die Sterne.
Am Fenster ich einsam stand
und hörte aus weiter Ferne
ein Posthorn im stillen Land.
Das Herz mir im Leib entbrennte,
da hab' ich mir heimlich gedacht:
Ach, wer da mitreisen könnte
in der prächtigen Sommernacht!»

Men någon öfversättning af denna dikt kan Atterboms »Inbjudning» alls icke sägas vara. Slutstrofen lyder så:

»Bland vinlöf där bygga vi tjällen
och reda Blåfågel ett bo;
ty »Ave» från tusen kapellen
förkunnar, att hjärtat har ro.
Må kältringar lefva för skada,
för allt, som gör gräl och parti:
det goda, det sköna, det glada,
I vänner! för det lefva vi.»

Dikthäftets sista rader angifva således direkt, att nu går skalden att upptaga sin Fågelblådikt i det ideella »konstens och sommarens land», dit han flyr undan dagens »kältringar» här hemma. Hvilka dessa grälsjuka partimakare äro, behöfver ju efter föregående framställning ej påpekas. —

Emellertid inträffade snart något märkligt: i n:o 2 af Geijers Litteraturblad förekom den bekanta recensionen af Atterboms dikter.

Jag har ej här att skildra sakens detaljer. Men jag måste vidröra den, eftersom Geijers kritik mer än själfva Stockholmspublicisteriet bidrog att skapa den djupa misstämning hvari Atterbom nu någon tid befann sig — och hvarur bl. a. några dikter framsprungo, som stå i förhållande till »Fågel Blå».

Det är icke tal om, att ju ej denna geijerska recension innehåller något af det både hjärtligaste, sannaste och bäst sagda, som öfverhufvud finnes om Atterboms poesi. Jämför man den med Rydéns välvilliga men matta granskning i Sv. Litteratur-Föreningens tidning, så är skillnaden i personlig kraft i ögonen fallande. Men dess ogranulagenhet i ton och uttryck vid behandlingen af Atterboms person förefaller nästan obegriplig för den, som ej väl känner Geijers karakter. Och det är ett af de bästa bevisen på Atterboms högsinthet, att han, hur sårad han än blef, dock kände och erkände Geijers välmening, förstod att Geijer var hans vän

lika uppriktigt och fullt som förr. Men denna geijerska kritik och för resten hela den skefva ställning, hvari Atterbom, Palmblad och de öfriga kommit till Geijer, gjorde närmast följande tid till ett det »olyckligaste år» — men för Atterbom själf [1]); och hans bref återkomma jämt till detta. Och fastän ju sedan tiden helade äfven här och all den gamla personliga hjärtligheten ånyo bröt fram mellan Geijer och honom, torde saken ha förblifvit plågsam för Atterboms öfverdrifna känslighet; han hörde till dem, hos hvilka de *starka* intrycken, oangenäma liksom angenäma, alltid sammangrodde med hans väsen, djupare och djupare under ytan.

Den 27 maj 1838 skref han till Lindblad [2]):

»Allt ondt har en öfvergång — och således lider nu det år, som förflutit sedan första bandet af mina poemer utkom, till sitt slut. — — Om det slagit en eller annan nubb i min likkista? I det fallet var geijerska recensionen en dragspik. Men jag är segsliten. Ebba säger, att mitt *lynne* har under denna sista tid blifvit *tio år äldre*. — — Få nu se, om sommaren, den återskänkta ensligheten och umgänget med naturen kunna medföra någon föryngring. Det vissa är, att jag 1836 kom till Steninge i en helt och hållet ynglingsartad sinnesstämning, med åtskilliga förhoppningar och illusioner, af hvilka jag nu äger ingen kvar — utom den enda, att jag har någon smula talang, och att denna engång skall — — — vitsordas för hvad den är», o. s. v.

Så tillägger han följande:

»För att förtjäna detta omdöme men visserligen ännu mer för att lämna under och bakom (så vidt möjligt) alla det dystra närvarandes skyar genom en ny

»Ritt in's alte romantische Land»,

har jag beslutat att genast efter min ankomst till Steninge kasta mig in i en större komposition. Det leker mig i hågen att göra *Fågel Blå* färdig.» [3])

Han fortsätter om sina ytterligare litterära planer, samt att han ännu »skall göra ett par försök till något vackert. Hvarken skällsord eller *björnsmekningar*» — en träffande benämning på den geijerska kritiken — »skola därifrån hindra mig.» Och han hoppas bli kvitt alla plågsamma tankar, när han »nu snart ånyo får vandra under Steninge lindar eller från dess oxhagsberg skåda ut öfver Mälaren».

Det var alltså på Steninge, hvarifrån han hade så soliga minnen sedan 1836, som han 1838 tänkte återvinna sin själs jämvikt och produktivitet. Jag vet det icke af något faktiskt uttalande, men med kännedom om Atterboms fasthängande vid sina gamla intryck, de goda som de svidande, kan man gissa, att just dessa minnen bidragit att återföra honom hit. Här, där han varit lycklig, skulle han åter blifva det; här, där han kunnat dikta, skulle dikten återkomma.

Och han flyttade ditut, och lyckan kom, och dikten kom småningom med. Jag aftrycker oafkortadt följande där skrifna, hittills ej offentliggjorda bref till Atterboms och hans familjs goda väninna i Upsala, öfverstinnan Amalia Silfver-

[1]) Jfr bref till Lindblad af 27/5 1838; tryckt i Samlaren 1890.

[2]) Tryckt i Samlaren 1890.

[3]) Jfr bref till *Ingemann* d. 25/4 (Breve til og fra Ingemann, udg. af Heise) samt bref till *Molbech* d. 20/5 (Kjöbenhavns Store Kongelige bibliotek).

stolpe [1]). Det ger nämligen en älskvärd inblick i skaldens lif, sådant det skulle blifva den sommar, då han författade det mesta af de nya Fågelblåscenerna.

Steninge d. 6 juni 1838.

Goda Malla!

Fastän i hast, dock ett par rader, att ännu engång på denna sidan af din germanska lustfärd tacksamt helsa dig från mig och de mina! — Vi hunno ej bli resfärdiga förr än kl. 7 på aftonen och kommo, i följd däraf, ej hit förr än kl. ½ på pingstmorgonen, — något ruskiga efter en genomvakad kall natt ofvanpå de föregående dagarnes fatiger. Men vid vår ankomst mötte oss gökens välkomstrop från två håll i parken, blandade med lärkdrillar och doft af blommande häggar omkring vår lilla boning; en gryning af den nya dagen växte mer och mer, och snart började den stilla Mälarfjärdens spegel blänka klarare och klarare. Sedan en och annan kopp varm ölost kommit till all denna öfriga *komfort*, — hvaribland dock anblicken af våra sött sofvande barn var den förnämsta beståndsdelen — var det ej utan svårighet, som vi förmådde tvinga oss, omkr. kl. 3, att gå i säng; ehuru det visserl. var klokt, att så ändtligen skedde. Också var det hög tid; ty kl. 7 väcktes vi af barnens glädjerop och fröjdebetygelser, och du kan rätt föreställa dig, att vi därvid kände oss fullkomligt uthvilade. — Hvad vi sedermera gjort? Hvilat — lustvandrat — lekt med barnen — Ebba stökat vårt lilla bo mestadels i ordning — och jag läst *något* litet — men tänkt, eller rättare *känt*, ännu mera. Det sista går förträffligt här, där jag inga andra representanter af Sverige ser än dess älskvärdaste — ekar, lindar, björkar, sippor, gullvifvor, och *himlens* publicister, flygande från topp till topp, berätta mig från morgon till afton idel glada nyheter. En verkligt *blommande* — och således för ingen del Upsaliskt-akademisk — ungdom omgifver mig här öfverallt; den synes förstå mig liksom jag förstår den; omotståndliga lockningar från *other times* börja ånyo smeka mitt bröst, och äfven *där* börjar åtskilligt att knoppas. Det är dock godt, sedan mitt fäderneslands *människor* förskjutit mig — med fordom så kallade »vänner» i spetsen — att åtminstone dess *natur* skänker mig en fristad; ja, till och med ett litet Elysium.

Och icke blott dess *natur* — äfven dess *språk* unnar mig ännu ett hem [2]); det är mig huldt, i trots af dem, som tala det. Det vill tillåta mig bygga tvenne nya sommarpalatser på dess fält; en tragedi och ett romantiskt skådespel. Ettdera hoppas jag till hösten hinna fullborda, åtminstone i utkast; men hvilket skall jag börja med? Jag måste kasta lott därom. — Skådespelet är den i min första ungdom började Fågel Blå; tragedien är — ett nytt försök till dramatisering af den härliga Sigurdsagan. Tillåter vår Herre mig göra dessa stycken färdiga, tillika med en ny, förbättrad upplaga af Lycks. ö, så slår jag sedan igen min lilla poetiska boutique och ämnar undvika till och med *skenet* af täflan med de många hoppgifvande stora skalder, af hvilka Sverige för det närvarande öfverflödar.

I nästa vecka kommer jag väl in till Upsala på ett par dagar — sannolikt antingen måndag eller onsdag. Är du då ännu kvar i Upsala, så råkas vi. Högst nyfiken är jag att få höra, huru det går med din resa. Blir du kvar i Sverige — o, huru välkommen hit! Du skall, med Guds hjälp, få se, att jag här är vida trefligare — jag dristar säga, vida mer *jag själf* — än i det mig (nu mer än någonsin) vedervärdiga Upsala. Gud ske lof! Jag har då nu framför mig en utsikt af *fyra månaders* verkligt lif. Måtte jag nu rätt kunna begagna det — till nytta och nöje, ej blott för mig själf, utan äfven för de kära, hvilkas öde är närmast förbundet med mitt!

I vagnen, trångt inpackad, förde jag i händerna *Goethes* porträtt — så att jag under hela resan beständigt blickade i hans stora, blixtrande, djupklara, modiga ögon. Därvid föll mig i hågen denna sköna strof af Bürger:

»Jene *starken* aus dem schwachen Haufen,
wenn sie glorreich ihren Bahn durchlaufen
in der Kraft, die ihnen Gott verlieh, —
sinken bei dem Klange hoher Lieder
in die Kühlung der Cypresse nieder,
um *sie* weinet nicht die Elegie.»

---

[1]) Vänskapligt ställdt till mitt förfogande af Atterboms sonson, fil. lic. John Atterbom.
[2]) Jfr sonetten »Godt sällskap» i Mimer 1839, hvarom mer sedan.

Och nu — lef väl! Gud med dig och oss alla! Tusen sinom tusen hjärtinnerl. helsningar till de Wrangelska väninnorna, Alida, Thekla [1]) och alla andra vänner!

Evigt trofast
Din tillgifnaste
Atterbom.

Ebba och barnen förena på det varmaste sätt sina helsningar med mina.

Af de poetiska planer, som detta bref nämner, blef ej någonting — utom af Fågel Blå.

Denna sommar stannade skalden så länge han kunde ute på landet. Då han omsider var tvungen att återvända till Upsala, diktade han till sin hustru den sorgmodiga höstsång som börjar:

»Sköna dagar, nu försvunna!
Sälla fristads ort, farväl!
Hvad de gula löf förkunna
är ej hemligt för min själ.
Kärfva plikter, hårda strider,
mörka stunder förestå.
Mången suck till flydda tider
kommer att tillbaka trå.»

Dock, tillägger han med syfte på sitt lyckliga hemlif:

»Blomstren kylas, bladen falla;
kärleks tro är varm och grön.
Hur än åren fly, de alla
ljuft bekräfta detta rön.»

Till sin gode vän Lindblad skref han d. 24 sept. [2]), att den 1 oktober skulle han nödgas lämna sitt vackra och fredliga Steninge och att han förutsåg ledsamma tider i Upsala.

»Af Fågel Blå», tillägger han, »har jag blott hunnit få göra första akten färdig. En tid gick åt att få mitt i Upsala så grundligen *förstämda* instrument *stämdt* igen; och sedan har jag varit den ena gången efter den andra afbruten, hela tiden igenom. Emellertid har min sommar i det hela varit så angenäm, som den under nuvarande, för Sveriges kultur och själfständighet hotande, utsikter kunnat vara.»

Det var ju 1838, då den Crusenstolpeska saken medfört gatuupploppen i Stockholm. —

Och genast, då skalden återkommit till Upsala, skref han till sin gamle vän Molbech i Danmark [3]), att Fågel Blå nu skulle utkomma som fullbordad: »Det blir, i trots af tidens obehag, en ungdomsglad vårdikt». Den skulle vidare nog blifva färdig till jul, om ej professorsgöromålen jämt störde författaren.

Med år 1838, som på så många sätt varit obehagligt för den romantiska falangen i Upsala, upphörde dennas kritiska organ »Svenska Litteratur-Föreningens

[1]) Fru Alida Knös och hennes dotter.
[2]) Tryckt i Samlaren 1890.
[3]) $^{2}/_{10}$. Kjöbenhavns Store Kongelige Bibl.; jfr Jul. Clausens uppsats i Nordisk tidskrift 1895.

tidning». Tidskriften »Skandia» hade redan förut upphört. Lika ifrigt benägen för kulturella tidskrifter, utgifna af en krets betydande personer i godt samarbete, som t. ex. Tegnér alltid var ovillig gentemot slika »recensionsinstitut», blef Atterbom jämte sin alltid pålitlige och alltid redobogne vapenbroder Palmblad — äfvensom E. A. Schröder och Böttiger — upphofsman till ett nytt sådant företag, afsedt »för en bättre och bildad publik» [1]. Det hette »Mimer, månadskrift för vitterhet, historia, filosofi och statskunskap», utkom i Upsala för 1839 och upphörde därefter. I den trycktes nu några af »Fågel Blås» nya partier.

Äfven sommaren 1839 vistades Atterbom på Steninge och sysslade åtminstone något med sitt sagospel [2], utan att vi kunna säga med hvad [3]. Ty de delar, som offentliggjordes detta år, voro säkerligen redan då färdigskrifna och tillhöra väl *mest* produktionen från Steninge 1838.

Vi skola alltså nu taga i betraktande Atterboms arbete på de Fågelblåpartier, som uppstått under dessa förhållanden och dessa år, samt i synnerhet skärskåda dem litterärt sådana de framträdde i tryck.

* * *

Först en liten sak för sig. Att under 1830-talets redaktionssysselsättning med dikterna äfven Fågel Blå legat Atterbom i hågen från decenniets början, visas af en dikt i den kalender »Vinterblommor för 1832» (tryckt 1831), som G. H. Mellin utgaf och som bland sina medarbetare detta år utom Atterbom räknade bl. a. Beskow, Eufrosyne, Franzén, Grafström och Wallin.

Dikten heter *Floden och cypressen* »ur Fågel Blå» och är en växelsång i sju strofer mellan Florinna och Amundus, så att Florinna har stroferna 1, 3, 5 och 7 och Amundus de tre öfriga.

Emellertid hör detta stycke till den atterbomska sagospelslyrik, som likaväl kunnat läggas i munnen på hvilken som hälst af skaldens poetiska och romantiska figurer. Intet spår af Amundi och Florinnas personliga röst, blott tvenne talrör. Och för öfrigt ingen uppgift om den plats i sagospelet, där dikten skulle insättas. Atterbom har säkerligen själf icke tänkt sig det.

Äfven betraktad som ren lyrik hör »Floden och cypressen» icke till skaldens bättre ting. Dess innehåll är godtyckliga subtiliteter om frändskapen mellan vattnet och himlen, vattnet och jorden, vattnet och elden, om cypressen, som växer upp ur elementen och riktas mot höjden, medan vattnet, floden, rinner förbi och speglar den. Poemet är icke obegripligt men måste ordentligt studeras, om läsaren skall följa med och sentera dess utspekulerade vändningar, som ej lämna mycket efter sig för åskådningen och minnet. Hör man ett dylikt stycke föreläsas, ger det intryck af en fjärran fors; vi urskilja föga af detaljerna för fallets samlade och entoniga brus. Af den atterbomska flykt och atterbomska versmusik, som eljest ibland ställa dylika dikter högt, har poemet också endast ett jämnstruket mått.

Hvarför nu diktaren ett ögonblick velat insätta denna dialog i sin Fågel Blå, är icke godt att säga. Ingenting finnes som hänför den dit — utom namnen. I diktsamlingen 1837—38 an-

---

[1]) Bref till Beskow 8/8 1839. Sv. akademiens arkiv.

[2]) Bref till Beskow från Steninge 17/7 1839. Sv. akademiens arkiv. Från den 4 augusti detta år skref han dock blott på en utveckling af sina estetiska åsikter för Lénströms Konstteoriernas historia (Bref till Beskow 18/8 s. å.). Fågel Blå skulle fortfarande blifva »tredje bandet» af Atterboms dikter.

[3]) *Möjligtvis* med balscenen. Se nedan sidd. 76—77 och 88.

gifves 1812 som dess tillblifvelseår, och dess subtila stil visar också tillbaka på en urtäxt från Atterboms yngre år, hvilken täxt vi dock ej känna. I ett af Atterbom själf uppgjordt handskrifvet register, nu tillhörigt kamrer K. F. Werner, finnas emellertid antydningar — såsom jag annorstädes nämnt [1]) — till en dikt »Anblick och genljud», hvilken där föres tillbaka ända till 1806, och som visar sig vara densamma.

Så har en tidig och dunkel poetisk förnimmelse af något reciprokt mellan elementen — tydligare kan jag ej bestämma det — följt Atterbom under många år, ända till dess han i sin diktsamling 1837—38 gaf poemet dess sista och äfven bästa form, med skäl strök bort hänvisningen till Fågel Blå äfvensom en af de 7 stroferna och lät icke Amundus och Florinna utan »Aer» och »Lympha», luften och vattnet, hålla denna pretiösa dialog. Enligt hvad en anteckning å de kamrer Werner tillhöriga manuskripten visar, har Atterbom nu först tänkt kalla poemet »Siaren och sierskan», men åter öfverkorsat denna titel.

Jag nämnde, att Upsalakretsens nya litterära organ hette Mimer och utkom under 1839. Det inledes med några atterbomska dikter, hvilka åter voro riktade mot den likgiltighet för ideella syften samt den grälsjuka härsklystnad och hätskhet, som Atterbom fann hos den »publicistiska» tidsandan [2]).

I aprilhäftet förekom den första [3]) af de nya Fågelblåbitarne. Den heter »Vårvisa ur Fågel Blå» och står här isolerad; senare, kanske långt senare, har skalden insatt den i en bestämd scen och lagt den i Lilas mun. Bland de Bohlinska papperen finnas däraf flere strofer i koncept, och man ser på en uppradad rimkolonn, hur skalden kämpat med uttrycksmedlen. Denna »vårvisa», den jämförelsevis ej okända »När morgonens stråle på rutorna faller», är ännu ett barn af den luftiga och sorglösa poetiska mytologi, hvartill Atterboms inbillning omskapade natursceneriet — så som den i hans ynglingaår skapat sången om »de tre färgerna» eller några bland hans blomsterfantasier. Här är det Våren, som en lycklig morgon står utanför den sjungandes fönster; hans brud, Jorden, spritter rodnande upp ur sin blund, sveper sig i sitt ljusgröna täcke och väntar sina smycken, syrén och narciss . . . o. s. v. Man märker något fantasilätt- och ungterotiskt, och här återkommer hvad Atterboms lyrik har af löfgrönska, vårfriskhet och lyckligt spelande solstrålelif. Det är den tjusande sorglöshet, hvari denne skald ej sällan älskar att hvila ut från poet-filosofens syner och ej längre vill veta, hvad världsleken betyder:

»Min tanke är blomma, min lära är sång.»

---

[1]) Samlaren 1891, sid. 31.

[2]) Ehuru saken ligger vid sidan af mitt ämne här, vill jag ej undertrycka min anmärkning, att ett af dessa poem tillhör de atterbomska dikter, hvilka alldeles för litet ha blifvit påaktade. Det är den dramatiska dialogen »Mimers råd» (hvarom Atterbom för öfrigt talar något i ett bref till Almqvist, tryckt af Ahnfelt), där skalden med tydlig hänsyftning på tidens »Fimbulvinter» låter den vise Mimer klandra Valhalls gudar för deras sätt att bekämpa »etterkylans ätt»: de använde våld mot våld i stället för att strida som solen mot vintern. Solen föraktar att bjuda de mörka makterna »jämlik holmgång» på jorden utan går däruppe ostörd, »lyser blott och skiner blott och värmer blott», men har ett spjut i hvar strimma, ett svärd i hvar stråle. Och intet står emot: sommaren kommer. Dikten har skildringar af stor poetisk skönhet, och dess betoning af det positivas och skapandes makt, af det negativa som kyla och hat är något mycket atterbomskt.

[3]) Om sonetten »Godt sällskap» och dess senare tillämnade kombination med sagospelet, se nedan; den förekommer redan i februarihäftet.

Versens lätta och fågelaktiga flykt motsvarar allt detta.

När »vårvisan» är diktad, kan ej sägas bestämdt, men högst sannolikt nu 1838 eller 39. — Vi vända oss till det arbete med sagospelets själfva hufvudstomme, som skalden denna tid utförde, och hvars spår och fortgång vi delvis kunna följa genom bevarade koncept.

Han utgick från fragmentets gamla jägarscen, omskref och utvidgade starkt. Tvenne defekta exemplar af Poetisk kalender — såsom man ser af pagineringen, ett af hvardera upplagan —, hvilka finnas kvar bland de Bohlinska papperen, har han användt som koncept vid rättelsearbetet. När något häraf påbörjades (om månne redan i Italien) kan icke afgöras genom rättelsernas handstil, men som deras innehåll för det hela till 1830-talets täxt, finnes ej positivt skäl att förlägga det till något tidigare skede.

Skalden har börjat med ett exemplar af kalenderns andra upplaga, således den från 1817, där han nu provisoriskt rättat begynnelsen och bl. a. i jägarscenen gjort utstrykningar, som sedan ej fullt iakttagits. I samtalet mellan Deolätus och Cyprino hafva tirader tillkommit, som än åter utgått, än förebåda den slutliga täxten. Deoläti stora inspirerade tal om dikten som den egentliga naturen har här fått den enda rättelse det erhöll (då dikten här kallas »materiens lif och *mönster*»; jfr sid. 22). Sedan följa *här* inga ändringar förr än i canzonen, de ändringar som behållits. På detta ställe är emellertid exemplaret defekt, och när täxten åter vidtager, finnas inga rättelser mera. Härifrån måste man alltså vända sig till exemplaret af kalenderns *första* upplaga, där omarbetningen just återupptages efter canzonen, hvilken här praktfullt mynnar ut i en — efter mönster från t. ex. Calderon och Tieck [1]) — dialogisk ottava-rima. Stridsscenen följer, ännu icke omarbetad; scenen åter mellan prinsessan, tärnorna och Deolätus har fått flertalet af de ändringar, som finnas i den efter Atterboms död utgifna täxten, ja några, som skalden *icke* begagnade. Uti allt detta ha stora tillägg dock icke gjorts.

Däremot finnas särskilda, helt och hållet handskrifna koncept med mycken ny dialog. Jag nämner här dem, som tillhöra 1830-talets Fågelblåbitar. Ett skrifark innehåller kladd till jägarscenens början, sådan den trycktes 1839 och senare, men med en mängd då uteslutna och ändrade repliker; jfr nedan [2]). Ett litet blad har några helt få repliker af Amundi uppmuntran till jägarne, då de anfallas. En lapp innehåller koncept till drottningens och Sysis' ränkfulla dialog efter det misslyckade öfverfallet, och på liknande papper, med liknande stil, finnes ett fragment som rör balen. Att detta tillhör 1830-talet (kanske sommaren 39?) är för resten blott troligt, men icke fullt

[1]) Jfr »Ludwig Tiecks Genoveva als romantische Dichtung betrachtet von Dr. Johann Ranftl», sidd. 109—110 samt 227. Jag kan icke biträda Ranftls mening, att *en* ottava-rima icke skulle kunna lämpligen fördelas på olika personer.

[2]) Samma ark har också några af Atterboms talrika mottoförslag till sina skrifter. Ett motto, ovisst till hvad men möjligen just till Fågel Blå, då han nu gick att återupptaga den, skulle vara inledningsstrofen till Faustprologen: *Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten* etc. Ett motto ur Byron skulle vidare inleda den förkortade upplaga af Lycksalighetens ö, som Atterbom påtänkte. Med annan handstil — och kanske från mycket senare tid — har skalden nedskrifvit andra mottoförslag, och bland dem ett för Fågel Blå ur Eichendorffs dikt »Lass das Trauern»:

»Soll die Lieb' auf sonn'gen Matten
nicht mehr baun ihr prächtig Zelt,
übergolden Wald und Schatten
und die weite, schöne Welt?»

I stället för ordet *Wald* skrifver Atterbom dock *Flur* — om genom minnesfel eller ur någon variant af Eichendorffs dikt, vill jag ej afgöra.

Utan tvifvel har Eichendorffs lyrik — ofta så lärkaktigt morgonglad, så full af längtan mot fjärran skyar och fjärran horisonter — hört till den tyska poesi, som under årens lopp blifvit Atterbom kärast. Jag har ofvan påvisat spår af den i sången »Inbjudning» och skall återkomma till en annan liten bestämd reminiscens i en atterbomsk sång, som skulle tillhöra Fågel Blå.

säkert. I hvarje fall har Atterbom näppeligen nu fullbordat scenen; den blef ej tryckt under hans lifstid, och jag upptager den därför bland 1850-talsbitarne, då jag äfven återkommer till handskriften. — Utom de ofvannämda stroferna af vårvisan är då detta hvad koncept som finnes bland de Bohlinska papperen till 1830-talets Fågelblåscener. Om det lilla, som jag påträffat i K. F. Werners samling, se nedan sid. 89.

I Mimers majhäfte trycktes nu ett stort sammanhängande stycke af Fågel Blås första akt. Endast på ett ställe finnes, som vi skola se, en lucka. Men början till sagospelet skulle det icke vara. Till titeln »Scener ur Fågel Blå» står följande not:

Vännerne af förf:s poetiska försök torde ej ogärna se, att detta längre stycke, som utgör midten af första akten, här meddelas såsom prof af det skick, hvari ofvannämda sagospel kommer att såsom ett fullbordadt helt utgifvas. De läsare, som påminna sig det i förf:s ungdom utgifna fragmentet, skola genom ett och annat däraf, som de redan här igenkänna, också vinna en klarare föreställning om dess förhållande till det ifrågavarande hela.

Som nämdt, begynner skalden med den gamla, nu utvidgade jägarscenen ur Poetisk kalender samt dess fortsättning: samtalet mellan Deolätus, Cyprino och Amundus, och till sist det öfverfall, som drottningen arrangerar — det hela så som Atterbom tänkt sig redan i utkastet 1818, men med både borttagna och tilllagda drag.

Här har först kommit mera lif och rikedom i den orienterande jägarescenen, hvilken från början får sin stämning af munter morgonförgyllning genom den gamla visan

»När dagen vaknar vid Hafvets barm»,

som här säges vara gjord af kungens svartkonstnär och tonsatt »af mästaren Adolfo från Siena» (*Adolfo* en anspelning på Adolf Lindblad, som satt musik till atterbomska dikter?). Amundi jägare få namn — Mondeuil, Arnald (i handskriften först Guy), Raoul — och någon individualitet; Arnald drifver med Raoul, hvilken framstår ungdomlig, pagenaiv och pagefrisk. Jägarne utveckla Amundi våghalsiga företag att med en fåtalig styrka undsätta kung Guido mot saracenerna. De antyda hans böjelse för Florinna [1]. Allt detta tillhör sagospelets med lättare hand

[1] I ofvannämda manuskript finnes t. o. m. en sedan med skäl utgången passus om en jude, hvilken de älskande brukat som postillon d'amour. Det heter ock där, att det lilla lustslott, som äfven den tryckta täxten nämner, besökes af drottningen med *bägge* hennes döttrar — hon tager ibland för syns skull Florinna med. Om Florinna säger Mondeuil, att

»snart världens alla prinsar sig förälskat
på blott beskrifning, rykte, skuggporträtt!
Det ena ögat ville mången ge
för att få skåda henne med det andra»

— då naturligtvis Raoul strax blifver uppiggad för saken. Motiven i denna Mondeuils skildring begagnade Atterbom först, då han sannolikt på 1850-talet skref sagospelets definitiva inledningsscen, den mellan Wulf och Holofernes.

Af det som utgått må dessutom följande anföras som prof:

Mondeuil.

Och hvilka värf upptaga kungens omsorg?
I förrgår red han in i hög person

tecknade partier. Det innehåller emellertid ställen af verkligt delikat poesi, såsom följande om Venus, hvilken i sin ungdom bodde här på Cypern och nu för desse frankiske riddare blifvit fru Venus i berget:

Raoul.
»När höll hon här sitt hof?

Arnald.
För tusen år se'n.

Raoul.
Och lefver än? — Minsann, en hedervärd
matrona!

Arnald.
Riktigt! och ändå — hvad tycks? —
hvar vår ur berget skickar hon en spelman,
som vandrar kring all jorden med musik, —
inbillande ungt folk med nya visor,
att själf hon ännu är så ung, som fordom.»

Denna antydning om poesiens och lifvets eviga förnyelse, eviga ungdom är verkningsfull genom sitt beslöjade uttryckssätt. Den naivare Raoul förstår ej heller:

»Den spelemannen har jag aldrig hört,»

hvarvid Arnald dräper honom med plump romantisk ironi:

»Det tror jag nog; det syns på dina öron.»

Utan tvifvel, skalden har dock icke funnit sådana öron som Raouls vara de mest förstockade för »spelmannens» visor. Raoul har kanske blott ännu ej lärt sig höra. Han är ung och frisk, har ju intet af kälkborgare och intet af poetisk-romantisk nihilist. —

Därpå följer kalenderns samtal mellan Cyprino och Deolätus med bl. a. idylltaflan öfver Deoläti barndom. Här synes Åsbonejden, Atterboms födelseort, än tydligare än 1814:

»Kom! ställ er så, med ryggen vänd åt hafvet:
Mer knapp är nu er utsikt; endast äng,
och skog, och berg, men o! hur ljufligt inskränkt!
Ack! på en kulle, nästan lik med denna,
stod enslig, trång och säll min faders boning;
dock upptog björken där kastanjens rum
och intet haf där fanns, — förutom *det*,
som inom gossen själf, med mäktig drift,
i solglans hvälfde sina morgonböljor.»

---

en hvit arabisk hingst; i går med schack
förnötte han den hela dag; därpå
befallas vi att denna morgonstund
hitupp till falkjagt samlas före dagning:
pliktskyldigst väntar man sin öfverhet;
omsider spörjs, att med sin svartkonstnär
han ridit bort, nyss innan midnatt.

Och drottning Gloriosa (utkastets *Sibylla*) kallas *ettan* till *nollan* Lusignan o. s. v.

Som ofvan nämts (sid. 33), talar Atterbom i Lycksalighetens ö om idyllen som »det ljuft oändliga i lifvets inskränkthet». Här framkommer mer än ett årtionde senare ett liknande uttryck ur en liknande känsla.

Äfven det stora metafysiska prakställlet om dikten såsom den egentliga naturen (se ofvan sid. 22) återfinnes naturligtvis här, likasom Cyprinos karakteristik af Deolätus.

Men dessutom finnas tillägg. Så följande landskapsmålning, hvartill ju många pendanter finnas i Lycksalighetens ö. Amundus har velat genomströfva Florinnas barndomslekplatser,

»och i månskensfloret, snart
förbytt till nät af morgonglans, de mötte
så vänligt oss med sina lundar, holmar,
med sina dufvor, hjortar, gullfasaner,
att hela nejden log liksom ett barn
i slummer, när det drömmer himlasyner.»

Uppräkningarne, hvilkas tonfall betingas af det utelämnade *och* — de uppräknade djurens egenskap att vara graciösa eller delikata för ögat — samt isynnerhet det trolskt-praktfulla och vänligt-lycksaliga i belysning och stämning, allt detta är något särdeles atterbomskt.

Ur annan synpunkt anmärkningsvärd är Cyprinos skildring af den natt, då han första gången såg Deolätus. Denne tycks honom densamme som då de den gången »i det stolta Roma» »öfver spillror af en värld» räckte hvarandra handen till vänskap.

Deolätus.

»Det skedde
i Coliséen [1]), menar jag.

Cyprino.

Just där!
Erinrar ni er ännu festens vimmel?
— — — — — — — — — — — —
När, trött vid sorlet, ändtligen jag lyckats
armbåga mig till mera enslig plats,
jag såg på Colossei högsta afsats
en vålnadslik gestalt, som vände ömsom
sin blick till Palatinska berget, ömsom
till stjärnorna på djupblå midnattshimlen —»

och detta var »nordlandspilgrimen» Deolätus, som stått

»i lyssning, hur en lång cypress
höll tal för några strödda kapitäler.»

Först tänker man naturligtvis härvid, att detta helt enkelt är ett af de många italienska landskap, med hvilka Atterbom efter sin resa smyckar bägge sina sagospel, och som här icke oss uppenbarar sig i förklädnaden af en diktad trakt.

---

[1]) Så i Mimer. Senare: i Colosseum.

Man studerar alltså de italienska »minnena» för att finna motsvarigheter och hittar några ställen, som tala om »Coliséen» i månsken [1]). Men de citerade verserna torde äfven, som jag funnit, innehålla en litterär reminiscens, nämligen från — Byron.

Hur olik Atterbom än var Kains och Lucifers diktare, — den store engelsmannen har icke i Sverige haft mången läsare, som egnat honom ett så intresseradt och intelligent studium.

1818 såg Atterbom Byron i Venezia; vi veta det icke af Atterboms reseminnen men af hans Byronsdikt från 1828. Af reseminnena se vi däremot något annat: ännu känner han näppeligen mycket till honom och kallar honom engelsmännens senaste modeskald (bref till Geijer 16 mars 1818). Tio år senare var detta förändradt. Då skref Atterbom nämda stora och präktiga Byronsdikt, daterad julafton 1828, då han erhållit ett Byronsporträtt, och således i verkligheten skrifven åtminstone vid denna tid. Liksom Tegnér, har Atterbom förstått och beundrat utan att bländas som tidens litterära modenarrar, och denna dikt är något af det vackraste och sannaste som hos oss är skrifvet om Byrons snille och Byrons begränsning:

>»Högt var det mål som du hann; icke det högsta likväl.
>Nej! det gifves en dikt som själf är den eviga sanning;
>som befriar, ej blott sliter de dödligas bröst.»

Dikten är så ytterst karakteristisk för Atterbom själf, emedan han så bestämdt sätter Byrons nihilism mot sin egen positivitet, låter den byronska poesiens rykande vulkan afteckna sig mot *sin* diktnings blå himmel.

I Atterboms prosaskrifter talas nu stundom äfven om Byron, och förträffligheten t. ex. af hans dramer (såsom Sardanapalus) framhålles. Bland Atterboms manuskript från 1830-talet finnas, som vi nämnt, motton ur Byron. Så är det ur Atterboms poesi från denna tid jag känner två ställen påverkade af Byron, medan A:s talrika andra reminiscenser långt öfvervägande hämtats från tysk diktning.

Det ena af dessa två ställen är då nyss citerade bit af dialogen mellan Cyprino och Deolätus uti det nya Fågelblåstycket från 1838—39. Med stor sannolikhet har den rönt inflytande af fjärde scenen i Manfreds tredje akt, där Manfred talar om sin ungdomsvistelse i Rom:

>»I do remember me, that in my youth
>when I was wandering — upon such a night
>I stood within the Coliseum's wall,
>midst the chief relics of almighty Rome.
>The trees, which grew along the broken arches
>waved dark in the blue midnight, and the stars
>shone — — — —»

[1]) Brefven till Geijer af den 23 mars och 25 april 1818. Sistnämda ställe torde äfven gå igen i den nedan behandlade balkongscenen mellan Amundus och Florinna.

Äfven nämnas »the Cæsars' palace» (palatinen) och *cypresserna,* liksom hos Atterbom [1]). —

Jag återgår till Fågelbläscenen själf. När nu Amundus uppträder, har, som jag ofvan nämnt, diktaren aflägsnat Deoläti svulstigt melodramatiska daktyliska presentation af kungen (från 1813—14), och en karakteristik af helt annan mogenhet har kommit i stället:

»En härlig riddarbild! Af morgonsolen
— — — kysst, på snöhvit hingst
— — — — — — — — — — — — —
han sätter af — — — — — — — —
i oafbruten sträck, *som vore han*
till jorden sänd med en af solens hästar
att mana ut all natt, all död, allt klenmod
till kamp på lif och död.»

Och hur är icke Amundus denne solriddare i sin egen replik om tankarne:

»I skymningen de ofta
hvarandras banor korsa vildt, likt måsar,
som kretsa högt i luften öfver sjön,
när stormen fjärran spänner sina vingar;
och underbar den tjusning är, hvaraf
de samma tankar bytas om till lärkor,
när solens gudayngling uppslår ögat
och kastar af sig morgonrodnans täcke.
— — — — — — — — — — — — — —
O vänner, hvilken stund! Hur skärt i glans,
hur friskt i doft, hur rikt i hopp är lifvet!»

Här ha vi det äkta atterbomska, lyckliga och jublande uppgående i morgonen som ett nu, fullt af glans och framtid. Och denna känsla är förbunden med — eller slår ut i — en motsvarande bild- och mytdanande fantasi af friskaste ungdomlighet. —

Därpå föres talet på Florinna. Men medan Atterbom 1813 lät Amundus komma från det möte med henne, som han skildrade i canzonen, har hon här blott för längesedan sett honom, då han räddade henne som barn undan fienden och lågorna vid Jerusalems fall. Canzonen har därför flyttats undan. Drottningens lömska attentat, Amundi och Cyprinos tvekan intill dess de förstå situationen — allt detta är mera utfördt än i kalendern, där Cyprino till och med, om än med ironi för egen del, fått frambära drottningens förstuckna befallning till Amundus att gifta sig med Forella. Amundi förakt för detta lömska hot kommer fram i förträffligt ironiska vändningar, som plötsligt gå öfver till patos, och då den härold, som nu frambär drottningens önskan, skildrar Florinna som en fantastisk mån-

[1]) Det andra stället hos Atterbom, som direkt — och här ännu påtagligare — efterbildar Byron, är den förres dikt öfver Adolf Törneros (1839), hvars början öfversatte uppslaget till Byrons *Monody on the death of Sheridan.* Se härom den utförda parallelen i min uppsats »Atterbomska ungdomsdikter och reminiscenser», *Samlaren* 1891, *tillägget.*

skenprinsessa utan motbilder i den redbara »verkligheten», har Deolätus denna betecknande replik:

»Hur nådigt och hur *moget* tänkt!»

Man ser, Atterboms polemik mot den sterila och fantasilösa öfverklokskapen kommer gärna in, hvarhälst den kan.

Scenens slut med Deoläti (alldeles oförändrade) sång om »dödens adliga jakt» är detsamma som 1813.

Nästa scen är däremot helt ny, äfven till sin uppfinning; några drag, som här förtäljas, skulle enligt utkastet från 1818 (I, sc. 6 och 8) ha ingått i handlingen.

Här trädde sagospelets Falstaffsfigur för första gången i dagsljuset, landstormshöfdingen Holofernes, som jag redan skildrat sådan han är i det handskrifna utkastet från 1818, men med hvilken allmänheten år 1839 ännu ej gjort någon som hälst bekantskap.

Sedan Amundus med sin handfull jägare tillbakaslagit drottningens öfverfall, har hon måst, som det nu heter, studera bönboken och bedja Amundi sändebud, den hederlige Wulf — hvilken kastats i fängelse — förlåta ett missförstånd af hennes statsminister, hvartill hon själf vore oskyldig. Scenen skildrar, hur Holofernes stiger ned i fängelset för att befria den nämde Wulf, som för öfrigt är hans gamle vapenbroder, och den ger en inblick i förhållandena vid kung Guidos och — som hon hädanefter kallas i st. f. Sibylla — drottning Gloriosas hof.

Wulf.
»Du vågar detta steg? af vänskap för mig?

Holofernes.
Förstås — och dessutom på hög befallning.»

Hvad detta *förstås* och detta *dessutom* äro kostliga, och hvad man har Holofernes i denna replik. Han går in på vännens smickrande propos, eftersom denne är naiv nog att framkasta det, men han finner saken alltför bagatellmässig för att skrytsamt betona den, han griper den i nonchalant förbigående — och han har »dessutom» drottningens befallning. Och ändå skulle det lika litet egentligen gå honom till hjärtat, om Wulf icke trodde honom, som det generar Falstaff att bli beslagen med uppenbar lögn. En sann öfverlägsenhet är höjd öfver slikt. Man märke ock replikens svaga stänk af genomskådande ironi, hvilken finnes men visst icke gitter ändra världsförloppet.

Hela scenen igenom ha vi så Holofernes för oss, nu mera verkligt lefvande, älskvärd och Falstaffslik än i utkastets flackare karrikatyr. Hur leende genomskådar han icke sin öfverhets skrymteri: »drottningen, med hjärtat i halsen», säger han, »har anbefallt en allmän riksglädje» öfver Amundi seger. Men liksom Shakspeares sir John icke drifver barnsligheter med »äran», som ju ej kan sätta en afskjuten arm rätt igen, så skulle Holofernes aldrig riskera något för rättfärdigheten utan är först och sist lojal — ideal- och illusionslös men intelligent som han är. Holofernes berättar för Wulf om den idylliska osteria, där de sitta i middagsro

bakom vinlöfshäcken; detta är ju ett minne från Italien. Vidare förekommer en särskild om än svag reminiscens från en bekant Falstaff-scen i senare delen af King Henry the fourth: Holofernes' anmärkning, hur han väntat på »en hop förlorade söner», dem han låtit värfva åt sin landstorm. Särdeles atterbomsk i stilens gravitetiska fall — och just i det komiska medvetandet af denna gravitet — är Holofernes' på ett ställe inskjutna mellansats om sina »vederbörliga philosophiska reflexioner öfver lyckans hjul».

Man märke angående denna scen det viktiga, att den är skrifven på prosa. Både det engelska renässansdramat, och efter dess mönster Tieck, lade ofta prosan i munnen på klownaktiga eller annars »låga» och burleska personer. Blankversen var teaterns idealiserade hvardagstal, som dock kunde stiga högt nog; den konstrika strofen, den luftiga visan buro skådespelens högsta patos och lyrik. Medan således hela nivån undergått en förskjutning uppåt, så att blankversen betecknar det jämna, så blir prosan ett nytt konstspråk under linien, karakteristiskt, kraftfullt. Och i den atterbomska dramatiken kommer det till pass icke blott för skaldens framställning af trivialitet och burlesk utan just af det lågsinnade poesihat, den antiromantik på alla områden, som Atterbom bekämpar. Jag erinrar då ännu en gång om den större, den rent universella betydelse, hvari ordet poesi i detta sammanhang skall tagas.

I Lycksalighetens ö hade Atterbom först sent, mot slutet af andra delen, kommit att låta en person tala prosa. Det blef då demagogen Mopsus, och det skedde med litterär reflexion: prosa, det betydde här inre, infam prosa i medveten motsats till poesi och romantik. Mopsus förebrår den gamle poeten Florio att denne talar jamber och nekar ifrigt, att han själf blifvit smittad med samma osed af Astolf, »den förrymde äfventyraren», hvilken äfven på detta (högst litterära) sätt har medfört något af poesiens luft.

I Fågel Blås prosascener betyder det obundna talet icke som hos Mopsus, man kan säga afsiktlig själslåghet, och har ej öfver sig detta medvetet litterära [1]). Men — Falstaff och hans vänner talade icke vers, och Holofernes gör det naturligtvis ej heller. Denna scens prosadialog afbryter verkningsfullt sagospelets höglyriska diktion för öfrigt och gifver större mänskligt omfång åt verket genom att äfven upptaga de toner, som ligga så långt nere på klaviaturen. Och det romantiska sagospelet borde ju vara en mikrokosmus, som upptager allt och speglar allt.

Äfven nu behandlade scen orienterar, som sagdt, rätt väl angående några förhållanden vid hofvet; så framskymtar genom Holofernes' ironiska berättelse t. ex. drottningens gunstling, den hale riksmarskalken Spinamonte (han som i början af

---

[1]) Den definitiva inledningsscenen till hela Fågel Blå — offentliggjord efter Atterboms död och nedan behandlad i sitt sammanhang — har dock härvidlag en direkt litterär anmärkning, hvilket jag nämner redan nu, emedan jag senare ej återkommer till detta. Wulf talar vers i början af sin dialog med Holofernes, men den sistnämde ber honom uttrycka sig »på vanligt människosätt», d. v. s. prosa, hvartill Wulf anmärker, att han i Amundi tjänst kanske blifvit för mycket van vid versmått.

utkastet 1818 kallades Dolcibene). Lustiga blifva ock de hycklande åtgärder, som drottningen måst iakttaga för att fira Amundi segerintåg och som Holofernes skildrar med malice: de hvitklädda flickorna med blommor, Spinamontes tal, Florinnas vänligt aftrugade bref. —

Nästa scen är ett fragment af den dialog, hvari drottning Gloriosa och trollet Sysis först träda fram för läsaren. Från Holofernes-scenens prosaburlesk återvänder skalden till koturnens höjd, till jamber, som i den rasande drottningens tal liksom otåligt trampa hvarandra, då hon måste hyckla älskvärdhet mot den man hon hatar:

»Fly, trots, till hjärtats djupsta kamrar hän,
och göm i vrån dig, *lik ett agadt barn,*
som sliter sina hår i ohördt knot!»

— en bild så Shaksperevärdig, att den bort blifva berömd. Och hvilken stor ton sedan i utvecklingen af hennes planer, hvilket förakt-för skugg-gemålen och prinsessan med en »späd och blek» ödesstjärna, hvilken förbittring mot den plumpa pajasen Slump, som korsar de bästa planer, så att världen kan tillhöra romantiska svärmare!

Därpå ser hon i väggspegeln Sysis' häxbild långsamt skrida fram genom galleriet, ser »den visa kvinnan»,

»dessa markattsarmar, dessa rikt
af ädelsten besatta spindelfingrar.»

Det är ej oäfvet, att det mänskliga i drottningen dock känner motvilja för denna skepnad ungefär som för en obehaglig spindel.

Dialogen följer. Sysis' förebråelser att drottningen handlat dumdristigt och utan att spörja henne är, liksom drottningens otålighet, målad med Atterboms ganska märkliga förmåga af reell karakteristik, hvilken man ej tillräckligt sett och jämfört med tidens öfriga prestationer i den vägen. Sysis föreläser »nattens lära», att drottningen skall räkna med mörker och list; i ljusan dag är Amundus svår att fälla. Och drottningen ger luft åt sitt väsens instinktiva motvilja för denne gäcks »högromantiska snitt», hans »egenskaper», »bragder» och »trubadurer» — hvarje ord är i hennes mun en grimace.

Men här, 1839, har Atterbom fördjupat motivet till drottningens hat på just det enda sätt, som kunde tänkas i sammanhang med ett såradt allra-innersta. Hon är, trots allt, i mycket hög grad kvinna, och skalden låter henne ha älskat Amundus förgäfves.

Man tänke sig hvad detta äfven rent psykiskt betyder för henne, hvars rasande passionerade läggning blott öfverträffas af hennes själfbehärskning, hennes stolthet och hennes lystnad efter makt.

Då nu Sysis elakt spelar på denna sträng, svarar Gloriosa:

»Du vill mig rent till furie förvandla! [1])
Godt! Gör mitt inre till ett haf af galla,
blott han, den nedrige, fördränks däri!»

[1]) Denna rad borttogs vid sista öfverarbetningen på 1850-talet.

Och Sysis retar henne med en högst öfverflödig fråga: ej sant, hon vill hämnas? Hvarpå drottningen svarar i en replik, som målar hennes inneslutna hats verkliga osäglighet:

»Om jag vill hämnas!»

Emellertid afbrytes här täxten i Mimer med följande anmärkning i en not:

»Det stycke af samtalet, som här är uteslutet, innehåller ränkfulla planer af de samtalande mot Amundus och Florinna.»

Men detta stycke utarbetades först sedan, väl sannolikt på 1850-talet, och tillhör sålunda sagospelets posthuma parti. Mimer har blott ännu några repliker af Sysis, bl. a. om Florinna:

»En dufva är hon; dufvor tål jag ej.»

När drottningen så åter är allena, reser hon sig upp i en monolog, som kunde vara något för en tragedienne. Hon vet, att Sysis vill bruka henne för att upplyfta på tronen »ett mörkt system af griller», men när hon, Gloriosa, själf spelat ut spelet med alla andra verktyg, återstår henne att befria sig från Sysis. *Nu* först skall hon göra allt redo för balen, dit Amundus skall inbjudas, och så:

»Nalkas, öde!
Hvad var Zenobia väl mer än jag?»

Till denna scen, både den färdiga och dess 1839 ofullbordade del, finns en motsvarighet i utkastet från 1818 (II, 1), ehuru flere drag äro ändrade. Och följande scen i utkastet (II, 2) är äfven den som nu kommer i Mimer: det förtjusande samtalet mellan Florinna och hennes tärnor före balen. Dess påtänkta fortsättning, kung Guidos löjliga entré hos flickorna, har däremot utelämnats, säkerligen till styckets båtnad.

I utkastet sitta flickorna och brodera, och Florinna läser för dem en gammal novell i pergamentmanuskript om sin stammoder Melusina. I Mimer är det Lila, som läser ett par strofer, dem Atterbom upptagit ur sin dikt »Möte på afstånd» uti diktsamlingen från 1837—38. Han hade där tillagt dessa strofer till en omgjutning han gjort af två stycken i »folkvise»-samlingen »Nordmansharpan» från Poetisk kalender 1816 [1]).

Det är ett anslag i romansens renaste stil:

Bland ekar och branter höga,
där faller strömmen så strid;
där skåda två högblå ögon
allt ned utför borgens lid» etc.

---

[1]) Ur det ena af dessa stycken, »Den älskades svar», citerades redan i utkastet 1818 (II, 9) en rad »Jag lefver väl som en dufva», hvilken Lila där skulle sjunga. Scenen utarbetades väl först på 1850-talet, och där insattes då i stället den ofvan behandlade »När morgonens stråle på rutorna faller».

Och svaret:

»Bland viden i dalen djupa
står kvarnen i strömmens drag;
det drifver ej annat än kärlek
från afton till ljusan dag.
Men hjulet i stycken springer,
när forsen är alltför full, —
och klockan till likfärd ringer,
om dig jag förlora skull'.»

Den första af stroferna är kanske original; det skulle för Atterboms skull vara synd, om den icke vore det. Den andra är efterbildning af en liten förtjusande dikt, som jag icke återfunnit på svenska, men som i flere varianter påträffas — än som ett helt, än instucken i större dikter — uti tysk 1500-talslyrik, och som lär kunna följas till år 1536 [1]). Också senare tyska poeter ha upptagit eller efterbildat rader [2]) ur samma populära lilla sångbit med dess verkligen folkligt-konkreta, af finaste poetiska känsla ingifna symbolik.

Man tycker sig ock i denna sång igenkänna Sydtysklands eller rhentrakternas mark, detta den lyriska sångens stora mellaneuropeiska hem, där så mycken tysk känsla och sinnesfriskhet fått ord och melodi. —

Till Lilas romans knyter nu Florinna den litterära reflexionen, att så sjöng man i forna oskuldsfulla tider — en poesi, som dagens vittre icke förstå, en poesi hvars egentliga skönhet läses icke i utan mellan orden. Skalden har här liksom

---

[1]) Se bl. a. DETLEV V. LILIENCRON: *Deutsches Leben im Volkslied um 1530*. Oftast lyder strofen ungefär efter denna variant:

Dort hoch auf jenem berge
da get ein mülerad,
das malet nichts denn liebe
die nacht biss an den tag,
die müle ist zerbrochen,
die liebe hat ein end,
so gsegen dich got, mein feines lieb!
iez far ich ins ellend.

Snarare har Atterbom dock fäst sig vid en version i Arnims och Brentanos bekanta samling *Des Knaben Wunderhorn* (första uppl. 1806), »Müllers Abschied»:

Da unten in jenem Thale,
da treibet ein Wasser das Rad,
das treibet nichts als Liebe
von Morgen bis Abend spat.
Das Mühlrad ist zerbrochen,
die Liebe die hat ein End;
— — — — — — — — —

Den metriska finess, som nu följer i den gamla dikten (»so gsegen dich got, mein feines lieb!») återkommer ej i de nyare.

[2]) Till ex. tre lyriker af sådan rang som Goethe, Heine och Eichendorff. Sistnämde har det afgörande stället: *da geht ein Mühlenrad* (»Das zerbrochene Ringlein»). I detta sammanhang tänker man på den skuld, hvari nämda konstlyrikens furstar öfverhufvud stå till Tysklands gamla folkdikt med dess ovisneliga friskhet. De hafva varit dess lefvande fortsättning.

glömt, att Florinna ju just skulle lefva i den tid han menar. Slikt är nyromantisk reflexion, icke 1100-talets naivité, och liknande anakronismer återfinnas hos Tieck.

Scenen består vidare först af Florinnas samspråk med den fina och känsliga Lila om deras gemensamma barndom. Här finnas små påtagliga drag ur verkligheten, hvilka se ut som vore de tagna ur Atterboms egna gosseår. Och det är i dessa och dylika scener hos vår skald som, om någonsin i svensk diktning, idyllens sagoträdgård blommar med sina rosenträd och sin lätta romantik. Här ter den sig nu som ett barndomens lek- och ferieland, visserligen med ett svagt vemod men dock med mycket mera af själens glädje och oskuld. Den atterbomska lyrikens blidaste sken ligger, lätt-exotiskt, öfver dessa små taflor; de stå, som ofta det bästa af hans mogna dikt, »i jords och himmels mildaste belysning» (ett uttryck här af Florinna om hennes döda moder, då hon suttit och åsett flickornas lek. Troligtvis har Atterbom tänkt sig sin egen mor.)

Det är gripet djupt ner ur hans väsen, och det har fått hans poesis bästa daggfriskhet, då Florinna säger till lekkamraterna:

>»Hvad anblick liknar den af varelser,
>som delat med oss *första* fröjd och smärta?
>Så ofta, särskildt eller ock tillsammans,
>jag er får se, mig tycks, *att lifvets ström*
>*sig kastar i en plötslig bukt tillbaka,*
>*och börjar loppet ur sin pärlekälla,*
>*att åter titta fram, i morgonstrålar,*
>*emellan blommor, skära såsom de»*

— ord, med hvilka Atterbom några år senare (1841) tillegnade första delen af Siare och Skalder åt sina »trogna ungdomsvänner» Afzelius och Hedborn.

Rätt anmärkningsvärd är vidare Florinnas målning af Jerusalems fall genom Saladin; man får verkliga intryck af förvirring, lågor, rök och störtande stadsmurar. När den då sjutton- (sedan ändradt till sextonårige) Amundus räddar henne, ha vi genom hennes berättelse en ej mindre ståtlig bild af den »furstlige kämpaynglingen»:

>»lik en Mikael
>han flög utför terrassen.»

Nu inträder Florinnas andra tärna Rosa och sjunger två strofer af en käck soldatvisa i en durton, som lyckats bättre än i äldre liknande saker hos Atterbom, äfven om den icke går ur djupet af hans natur. Rosa skildrar festen, illuminationen, som drottningen ställt till för Amundus, men isynnerhet med påtaglig förtjusning Amundus själf. Och då Florinna nu skall kläda sig till balen, användes sagans bekanta drag: hon upptäcker, att hennes garderob blifvit plundrad (på drottningens befallning). Här karakteriserar skalden flickorna hvar för sig. Lila säger: hvad skall man tänka? Tänka? infaller Rosa. Fråga hvad man skall göra. Och strax efteråt har Florinna själf en innehållsrik replik:

>»Lila, bed
>till Gud, att ej jag elak blir.»

Som i sagan kommer så, »bröstande sig och svansande», Forella, drottningens egen dotter, hvilken nu utstyrts grannt för att fånga Amundus. Hon hånar Florinna och går. Rosa söker trösta sin prinsessa: mycket kan nu ej göras vid hennes toalett, men icke dess mindre kommer ingen karl på balen att få öga och själ för annat än Florinna. Så aflägsnar hon sig och sjunger sista strofen af sin soldatvisa.

Och här slutar fragmentet i Mimers majhäfte, hvarvid anmärkes:

> I den scen, som följer närmast efter denna, skildras den omtalta balen, där Amundus och Florinna sammanträffa.

Med denna scen har skalden, som ett ofvan antydt koncept visar, möjligtvis sysslat samma år [1], men färdigskrifven, åtminstone tryckt, blef den ej förr än nära två årtionden senare. Närmaste scen igen var däremot färdig och trycktes redan samma år som styckena i Mimer, — men på ett helt annat ställe och delvis för en helt annan publik.

* * *

Det var i den uppgående skandinavismens dagar, då de tre folken allt medvetnare *kände* sin frändskap, och detta inbördes igenkännande blifvit så att säga deras poesi som nationer samt öfverallt medfört äkta feststämning och lyftning i sinnena. Romantiken hade ju som historisk rörelse gått fram öfver både Danmark och Sverige, och äfven till Norge hade den nått. Särskildt den sida däraf, som kan kallas nationell nordisk renässans, hade snart nog börjat spela första stämman i dikt och forskning — med Oehlenschläger och Grundtvig, med Tegnér och Geijer, andra att förtiga; mer individuellt eller, om man så vill, mer universellt psykologiska romantikens diktare som Ingemann och Atterbom ställdes något i skuggan för de andra. Närheten mellan Lund och Kjöbenhavn hade mycket bidragit till att göra den andliga samhörighetskänslan lefvande bland tidens bildade, och Tegnérs tal till Oehlenschläger i Lunds domkyrka 1829 fyllde som så många tegnérska ord en särskild uppgift, den nämligen att i sin »bevingade» form föra ut det nya programmet bland de tusende i landet:

> »Söndringens tid är förbi.»

År 1836 fanns i Kjöbenhavn en ung student *Frederik Barfod* — sedermera historieprofessorn — som fått idén att söka åvägabringa en allmän nordisk tidskrift. Han rådförde sig med Danmarks stora vittre — hur tecknar det icke Carsten Hauch, att denne vid förslaget utbrast: »Jeg vilde anse mig uværdig til Navn af dansk Digter, hvis jeg ikke efter Ævne bidrog til deres Plans Fremme!» Också de andres fantasi tog eld härvid, och Ingemann satte den unge Barfod i förbindelse med Upsala och Stockholm, med Atterbom och Beskow.

Atterbom lofvade sitt biträde, men som han just sysslade med redigeringen af sina poesier, såge han hälst — skrifver han till Ingemann den 18 sept. s. å. [2] —

[1] Jfr ofvan sid. 74 och sidd. 76—77.

[2] Se »Breve til og fra Ingemann», utg. af Heise.

att han finge vänta något. Emellertid rekommenderade han i sin ordning hr Barfod hos Geijer, Almqvist och Lindblad. Barfods plan uppsköts dock några år, emedan den bekante danske poeten Blicher tillsamman med en svensk, Ekbohrn, hade en liknande idé (»Poetisk unionskalender»), och Barfod ej fann tvenne så parallela företag rätt lämpliga. Men af Blicher-Ekbohrns plan vardt ingenting. Så — berättar Barfod själf i företalet till »Brage og Idun» — »var der da intet, hvorved det længer kunde blive tvivlsomt for mig, hvad jeg havde at gøre». Och fastän själf blott en »tiårs Student uden Titler og uden Grader som uden Æmbedsexamen», fann han också nu öfverallt god vilja hos de berömdheter han uppvaktade.

Hvad Atterbom vidkommer, fick denne på våren 1838 nytt bref tillika med prospekt, som han dock fann »väl oratorisk» (bref till Ingemann d. $^{25}/_{4}$). Han ville emellertid »laga, att en underrättelse om företaget blefve införd i Svenska Litteraturföreningens tidning» (hvilket ock skedde redan i nästa nummer, d. $^{3}/_{5}$).

I bref af d. $^{21}/_{11}$ hade han — berättar Barfod sedermera i »Brage og Idun» — lofvat sända sina bidrag, men dagen efteråt blifvit sjuk, och då äfven de andra påtingade svenska sakerna dröjde, försenades första häftet. Men det utkom dock i början af 1839. Tidskriften hette »Brage og Idun, et nordisk Fjerdingaarsskrift, udgivet med Bistand af Danske, Svenske og Normænd». I *andra* häftet, vårhäftet för 1839, kom Atterboms stycke: »*Ur det otryckta sagospelet Fågel Blå. Slutet af första akten.*»

Detta nya utförda parti hade företecknats i utkastet 1818 (II, 7—8; jfr ofvan sid. 59—60). Af manuskriptet finnes ingenting bland de Bohlinska papperen; däremot äger kamrer K. F. Werner bland sina Atterbomspapper några visserligen ytterst antydande ändringar och rättelser till Fågel Blå från tiden för diktsamlingarnes redigering (ett uppslag till en visa, som ej blef af, lyder: »Skönsta Florinna, trastarne tala»), och då också några bitar af här ifrågavarande stycke, af balkongscenen. Men hufvudmanuskriptet har väl stannat i Danmark; om det numera finnes kvar, känner jag icke.

För tidskriftens räkning försågs scenen med en liten orienterande not om handling och personer. —

Inne i palatset pågår den bal som drottning Gloriosa måst tvinga sig att ge för Amundus, och som skulle ha skildrats mellan den scen, vi sist sågo i *Mimer*, och denna. Utanför slottet, i parken, vandrar Deolätus och ser upp till de lysande fönstrens förbihvirflande skuggor. Det är »månklar midnatt».

Deoläti monolog hade antydts i utkastet (II, 7):

»Honom är detta vimmel och sorl odrägligt. — — Hans förhållande till lifvet och naturen; han kan deltaga i allt, han kan reflexivt uppfatta allt, men hjärtat förblifver dock till en betydlig del tomt och kallt, och ingenting uppfyller fullkomligt hans bröst.»

Också nu: han har några timmar spelat umgängsam däruppe bland springet och fjäsket, som verkligen är hvad det härnedifrån synes vara: ett skugg-

spel [1]. Fyllnad för sitt hjärta sökte han ej där. — Men medan täxten från 1818 blott talade om tomhet, faller Deolätus nu in i en naturdityramb — åter ett af dessa ställen, där den atterbomska blankversen i flykt och innerlighet når lika högt och högre än många af skaldens konstrikaste praktstrofer:

> »För sådant kraf (fyllnad för hjärtat)
> till dig, vältaligt tigande Natur,
> till dina stjärnor, skogar, berg och vatten
> jag vänder mig; ifrån min barndom van
> att mig förlora i det helas själ,
> att fläktas hän i dina lunders hviskning,
> att lösas i ditt ljus, att, spridd med det
> emellan löf och lätta sommarmoln,
> på gräsen leka af och an i strimmor.»

Är det icke, som hörde man Shelleys Arielsharpa? —

> »Och sist, se'n en omätlig fröjd och klagan
> mitt inre sammansmält med ditt, ånyo
> ur detta öfverflöd mig själf förnimma,
> vid ljuden af en återvaknad sång,
> som samfäldt käller ur *ditt* bröst och *mitt.*»

Här ha vi identitetskänslan med allnaturen i sin fullhet: skapardriften rör sig i dionysisk betagenhet, »världslyran» klingar genom ande och natur. Och liksom man nyss tänkte på den engelske poeten, så påminner man sig naturligtvis här den tyske tänkaren, Atterboms andlige fosterfader, hvars namn är så likt Shelleys. —

Deolätus fortsätter sedan med några rader, som böra behandlas i en alldeles särskild analys, emedan de gifva ett märkligt bidrag till bedömandet af Atterboms etik.

Deolätus skulle ej, säger han, fly *verkliga* människor, tvärtom! Hurudan är då en verklig människa?

> — — »den,
> hvars panna stämpeln bär af gudabörd,
> af ursprungsfrisk odödlighet, af ren
> af stor naturstils lif, som aldrig låter
> af låga lustar sig förvirras, aldrig
> af allmänsatsers pliktbud sig bekymras,
> men modigt lyder blott en inre lag
> af skön nödvändighet, gudomligt tvång.»

---

[1] En vändning, som Tieck en gång muntligen brukat till Atterbom, då de träffats under den senares resa (se Minnen från Tyskland och Italien, sid. 636), tager sig Atterbom friheten att här lägga i Deoläti mun:

> »Mänskolifvets *kval* ståndaktigt nog
> fördrager jag; dock mänskolifvets *nöjen*,
> de bringa allt mitt tålamod på skam.»

Atterboms sällsamma dikt »Balen», som betecknande målar sällskapslifvets skugglika tomhet, är äfven, som kändt, utbroderad öfver en dikt af Tieck (jfr Risbergs ofvannämda skrift).

De sista tre raderna låta förmoda: här glimtar det innersta i en »romantisk» subjektivitetslära: läran om sinnestillstånd, höjda öfver abstrakt objektiva normer och fordringar, och i hvilka man endast *kan* handla nobelt.

Öfverhufvud synes ju Atterbom i sina mogna år betona dessa objektiva — religiösa och etiska — makters rätt och därmed påtagligt afvika från Schleglarnes eller C. J. L. Almqvists subjektivism. Almqvist hade ju efter det-går-annovellens tid ej oböjligare motståndare än sina vänner och beundrare, de gamla fosforisterna, det romantiska Upsalalägret. Palmblad bekämpade honom på prosa, och i den nya upplagan af Lycksalighetens ö ökade Atterbom dess satiriska scener med satir mot Almqvists äktenskapsläror och annat [1]).

Man skulle också missförstå det här citerade stället i Deoläti monolog, om man toge det för en schlegelsk dityramb till de »verkliga människornas» geniala obundenhet. Men lika visst har Atterbom häfdat den originala människans rätt att följa sitt »gudomligt»-dionysiska tvång och skapa nya själsliga värden af alla slag, denna rätt eller »sköna nödvändighet», hvari utvecklingen och föryngringen just bestå, och rätt att däri ej hindras af abstrakta och fastslagna »allmänsatsers» bud. Detta är tydlig individualism. Och dock skulle Atterbom, ifall han behandlat saken i en filosofisk skrift, med visshet ha tillagt ungefär följande: Man måste göra en skillnad, som i konkreta fall måhända kräfde mycken finkänslighet, *objektivt* mellan dylika allmänsatsers konventionalism och evig gudomlig lag, *subjektivt* mellan det verkliga etiskt eller intellektuellt geniala »nya» och hvarjehanda sofisteri i tjänst hos intellektuell högfärd eller annan egoism.

Svårigheten blefve att i särskilda fall göra skillnaden. Och hur mycken tragik ligger ej i misstag och slitningar på detta fält, där lifspatos och lifspatos lätt komma att stå emot hvarandra!

Atterboms etik har ej varit subjektivistiskt-romantisk godtycklighet; hans skillnad från Schleglarne i denna punkt brukar man ju också framhålla. Men ej heller har den — som säkert många trott, men som här behandlade ställe motbevisar — varit en underkastelse en gång för alla inför det gifna och bestående som sådant. Och skalden uttalar just här *sitt* kraf på egendomligt personlig utbildning. — —

Ett sådant idealt människopar har Deolätus funnit i Amundus och Florinna. Nu afbrytes hans monolog, då han ser dem komma ur balsalen ut på den månlysta balkongen. De ha blifvit intima; Amundus slingrar sin arm om »hennes väna lif», medan hon lutar sitt hufvud mot hans axel.

»Hvi slår du, gamla hjärta, mera fort
vid denna åsyn? Gamla barn!»

Ett sista vemod således öfver den kärlekslycka han aldrig fått röna [2]) — och Deolätus drager sig diskret in i parken, medan Amundus och Florinna på bal-

[1]) Jfr min uppsats i Samlaren 1891.

[2]) I utkastet från 1818 hade detta betonats starkare: »Hur lycklig den är, som i sin första ungdom ej försummar, drömmande bort sin vår, det korta gynnande ögonblicket för kärlekens *personliga* verklighet, hvilken sedan, lik en silfverblick i varelsens djupaste metallådror, utgrenar

kongen [1]) upptaga en dialog, hvari den nu befintliga delen af Atterboms Fågelblådikt kulminerar i patos och flykt.

Och icke blott Fågelblådikten. För att säga helt ut: svensk poesi har icke allt för mycket, som når så högt upp i det sublimas eter som dessa få sidor tragisk vers. Den har — jag talar nu om »sublim» diktning i ordets rent direkta och begränsade mening — visserligen några bergstoppar så pass höga, att de sinsemellan undandraga sig jämförelse. Dylika äro Gyllenborgs *Människans Elände*, Oxenstjernas *Natten*, vissa tegnérska ställen, de tragiska partierna samt hufvudintrycket af *Lycksalighetens ö*, Wallins *Dödens engel*, Rydbergs stora filosofiska poemer — och kanske icke så mycket därtill. Men till dem hör äfven balkongscenen i »Fågel Blå».

Själfva versstilens renhet och höghet framhäfva detta ställe från allt annat i sagospelet. Med stor effekt utbytes den vanliga femfotajambens hvardagsgång mot versens högsta koturn, den tragiska trimetern, det väldiga antika ödesdramats vers, hvari intet smått eller tillfälligt släppes med. Allt stiliseras som å en relief och sublimeras som i en ode.

Men inom den formstränga ramen är innehållet romantikens hela lössläppta oändlighetsförnimmelse. Kärleken har uppstått och blifvit medveten för Amundus och Florinna, och nu sväller den som det odödliga i dem. Deras själar söka ut mot allnaturen i den gyllne cypriska månskensnatten och vilja redan stiga upp genom evigheterna, från tillvarelseform till tillvarelseform.

Först Amundi fråga till Florinna, om hon ej gripes af yrsel på balkongen, scenens första trimeter:

> »Men lågt dess värn är; skrämmer svindelhöjden ej?»

Och hennes svar:

> »På ingen höjd man svindlar, när man *så* blir stödd.»

Därpå den härliga skildringen af natten. Det är ännu en gång den pensel, som målat sceneriet på Lycksalighetens ö, jämte Stagnelii den svenska lyrikens yppigaste diktarpensel:

> »Ja! gyllne stjärnor skåda ned från högblått hvalf,
> ur djupet stiger fromma blommors rökelse;
> akacian och granaten dofta växelvis
> sitt doft ur snöhvitt offerkärl och purpurrödt.
> Men sällt i dvala ligger luftens sångarhop,

---

sig genom människans hela öfriga lif och ger det, äfven i själfva blotta efterklangen af förflutna jubelhymner, ett högt och varaktigt intresse.» Liknande uttalanden från samma tid finnas i Atterboms bref från Italien. 1839 är det mesta borttaget af dessa reflexioner. Månne därför, att diktaren själf då var lyckligt gift och familjefader, och ej längre så personligt upprördes af ungdomens eviga lifsfråga?

[1]) »Balkong»- eller fönsterscener med stämningsfull sommarnattsbelysning förekomma ju hos Shakspere (Romeo och Julia), Tieck (Genoveva) och annorstädes. Men dessa scener äro ej arrangerade som Atterboms.

cypress och lager stilla stå, ej pinjen rörs [1]),
de fläktar domna själfva, som förrådde nyss
hvad slummertyngda rosors mun dem anförtrott;
blott källornas undiner jollra om hvarann
sin glada barndoms sagoljud, i silfverglans,
och hoppa djärft ur marmorfängslen mellanåt,
i bågsprång täflande med dunkla toppars höjd.»

Man märke t. ex. det versens *piano*, som hviskar i raderna om de stilla träden och de domnande vindfläktarna; man märke slutradernas lekande och nästan muntra innebörd med deras äkta atterbomska blick på yr och barnslig skönhet. Vid en dylik sydländsk praktmålning — ha ej *vi* skäl att tala om en »J. P. Jacobsen», men en Jacobsen med så mycket mera af själens sundhet och oskuld? —

Man dröjer äfven vid en liknelse, förekommande under dialogens fortgång, att det sköna, som ingenting annat är än gudomens godhet och sällhet, återspeglade i bild, därmed blir:

»morgonutsikt inåt själens hem.»

Hur dubbelt, hur tredubbelt atterbomskt är ej detta i sin filosofi, sin lyckligt svärmiska och inåtvända innerlighet, ja i det tonfall det får genom sin ställning i repliken, hvilken sistnämda i »Brage og Idun» [2]) är byggd som för att springa ut i denna slutrads lyriska gnista.

Att något af tankestommen till dialogens nu följande hufvudparti är taget från Heinrich v. Ofterdingens samtal med Mathilde i 8:e kapitlet af Novalis' roman, har jag uppvisat i Samlaren 1891 men måste här ånyo sammanställa Atterboms täxt med den tyska.

Mich dünkt, sagte Mathilde, ich kennte dich seit undenklichen Zeiten. — —	*Florinna.* Mig tycks, du var mig i en urtid re'n bekant. — — — — — — — — — — — — — — — —
(Mathilde): Mir ist, als finge ich erst jetzt zu leben an, und — — dass ich gleich für dich sterben wollte. — — — — — — — — — — — — — — — —	*Florinna.* — jag förr ej lefvat har: från denna stund begynna mina år. — jag lycklig då mig prisar, att mig unnats dö — till gagn för dig! — — — — — — — — — — — — — — — —
(Heinrich talar om Mathildes bild): Das Bild ist ein ewiges Urbild. Och hon svarar: Ich verstehe dich, lieber Heinrich, denn ich sehe etwas Aehnliches, wenn ich dich anschaue. — — — — — — — — — — — — — — — —	*Amundus* (om skönhetens bild). Omedelbart den bilden framför mig nu står i närmsta närhet. *Florinna.* Framför mig just likaså! — — — — — — — — — — — — — — — —

[1]) Jfr här det ofvan antydda naturskildrande stället i bref till Geijer från Italien af d. 25/4 1818 (Minnen fr. T. o. I., sid. 409). Skildringen är för öfrigt företecknad i utkastet II, 8. Någon påverkan i stämning af den världsberömda månskensscenen i Shaksperes »Köpmannen i Venedig» tror jag icke på här.

[2]) Sedermera borttogs här en rad, hvilket någon smula stör replikens fall och arkitektonik.

Heinrich talar om, hur denna kärlek kanske blir »zu Flammenfittichen, die uns aufheben und uns in unsere himmlische Heimath tragen».

Amundus.
— — — — från eldfast trohets bål tillsist
på flammor fly vi till vår kärleks fosterland.

Men dessa lån betyda jämförelsevis litet. I Novalis' prosa fortgår samtalet mellan Heinrich och Mathilde hela tiden i ett på-stället-marsch, utan dramatisk klimax, och trots de patetiska tankarne, verkar det därför ibland något jollrande. Icke blott den härliga versen utan extasen och scenens oafbrutna inre stegring är då Atterboms eget. Här ofvan talades om ett hviskande *piano* i en naturmålning. Men följande kursiverade rad är ett pianissimo:

»Som himmelen däruppe med sin stjärnehär,
så öppen är mitt hjärtas rymd, och famnar dig
med all sin anings tysta frid och skära luft,
med alla sina gyllne känslors ljusa vidd.
O, vore den så gränslös som min tacksamhet!»

Och i Amundi passionerade löfte, att nu vill han lefva, nu vill han verka, och sedan, i döden, fly de på flammor tillsamman! — utmynnar dialogens högtfarande idealism.

Balkongscenen skulle blifva sagospelets första lyriska höjdpunkt, emedan den ju är hjälteparets första stora scen, icke blott — som i canzonen 1813 — inför läsaren utan i verkligheten; alltså en af diktens knutpunkter. Den är skildringen, hur *det* är funnet, hvartill all ungdom längtar i riktning af erotisk, absolut, allt utfyllande lycka. Och funnet af denne Amundus, denna Florinna, alltså försatt i ett sublimeradt känslolif, hvilket, som ofvan är nämdt, hänsynslöst vill flyta ut i allnaturen, stiga upp genom evigheten.

Det är ock *därför* som balkongscenen framhäfves från allt det öfriga genom själfva versen.

Särskildt *två* versarter reserverar Atterbom för det högsta tragiska eller lyriska patos: senarien eller trimetern och den stora stanzen, ottava-riman. Hur gärna han än brukar den sistnämda, en hans afgjorda favoritstrof, har han i Lycksalighetens ö liksom med flit sparat den för det ställe, som just är parallelscenen till »Fågel Blås» balkongdialog: växelsången mellan Astolf och Felicia, hvari ottavernas i och för sig yppiga korinterstil utbildats till en kompositaform, där hvarje ny strof upptager den förras slutrad, därmed bestämmer rimföljden i den nya strofen och på denna spiraltrappa alltjämt för känslan i höjden.

Dock tillhör samma dialog, med sina vackra ställen, som helt icke »Öns» bästa partier; den är uttänjd och pratsam. Men dess alltid yppiga lyrik är dock en blomstersirad portal till skildringen af den lyckodröm utan like, som nu följer.

I »Fågel Blå» har skalden åt sitt hjältepars första mellan-fyra-ögon reserverat den andra af sina kungliga metra, hvilken, som redan nämts, är antikens dramatiska vers, den af Atterbom själf som »högtragisk» [1]) betecknade jambiska trimetern.

---

[1]) I sin anmälan af Almqvists Ramido Marinesco. Sv. Litt. Fören:s tidning 1835, n:o 7.

Mycket sparsammare har han haft tillfälle bruka den än ottaven. I »Lycksalighetens ö» sker det blott, då Felicias dunkla moder, som ock är hennes fördolda öde, visar sig: med betydande effekt går då allt annat tal, all annan vers — såsom »gnomernas» (underjordsandarnes) genialt brutna, om ett oroligt fackelsken påminnande staccatorytmer — öfver i trimeterns stilla och stjärnhöga majestät.

Man kunde säga, att liksom de yppiga ottaverna i Astolfs och Felicias dialog preludiera till det lyriska tonhaf, som sedan målar parets lycka, så antyder Fågelblåscenens tragiska vers själf den skugga, som aningsfullt från framtidens hårda pröfning faller in i deras själ. Men detta är nog icke skaldens afsikt. Atterbom har blott, som jag nämt, med denna mäktiga och i sagospelsfragmentet enastående vers velat rycka scenen högt upp i det sublima.

Därför återtages genast, och med åsyftad verkan, den hvardagligare blankversen, när Cyprino nödgats träda ut på balkongen och diskret antyda, att det unga fursteparet saknas inne bland de dansande.

Så kommer scenens slut: Deoläti sång ur parken »Sällhet, är du en dröm». Författaren har här sannolikt haft i örat Kellgrens bekanta efterbildning: »Ode till sällheten», i hvars asklepiadeiska strof Atterbom, dock med antika mönster, omarrangerat tredje versraden till likhet med de två första, och dessutom genomgående rimmat.

Men annars skiljer sig Atterboms dikt från Kellgrens på ett sätt, som mutatis mutandis påminner om olikheten mellan en subtil och filosofisk bologneserpoet från år 1300 å ena sidan, och vanlig äldre kultiverad italiensk poesi å den andra. När man först läst dessa tre strofer, stå de ej kvar för inbillningen. Man måste, som ej sällan hos vår diktare, genomtänka dem. Men då uppgår deras fina atterbomska själfullhet för läsaren, och han möter ett vackert och poetiskt resonnemang. Centralt atterbomsk är också diktens mening: då vår jordiska sällhet för alltid återuppstår, har *intet* »flytt sin kos» af den lycka, som fordom var; allt blir evigt närvarande.

Ur en annan synpunkt finns ock något att säga om denna dikt. Den är ett verkligt Deolätusmotiv: skalden, som reflekterar öfver andras kärlekslycka, hvilken han själf icke erfarit. Den tyckes så till vida vara ett parallelmotiv till näktergalens sång, som afslutar första delen af »Lycksalighetens ö», sången om sångaren, hvilken blott får njutas då andra njuta.

Men denna motsvarighet har dock snarare blifvit en yttre än en inre och reell. Näktergalssången är ju ännu diktad af den unge Atterbom (1820-talets början) och har därför icke blott Deoläti resignation utan också all den reella trånadens glöd. Men häraf hade, som vi sågo, Deoläti föregående monolog föga, och slutsången har ingenting. Ty allt i denna syftar på Amundi och Florinnas lycka, hvari Deolätus nu helt och hållet går upp.

Själfva situationen är däremot snarlik, äfvensom de bägge dikternas plats inom scenernas byggnad. Natten står sydländskt högblå äfven öfver Lycksalighetens ö och härskarparets läger inne i palatset, där de två just nu äga hvarandra

och plocka den jordiskt glödande ros, hvilken de (kan man säga) ännu så länge taga för den verkliga »blå blomman». »Det är öfver midnatt» — och sångarfågelns toner ljuda ut i parkens månsken och skuggor.

Äfven i Fågelblåscenen är det ju sångaren, som, sedan han skådat andras lycka, ensam stannar kvar i månskenet och sjunger.

Och liksom näktergalsdikten afslutar första delen af Lycksalighetens ö, så förklingar med Deoläti sång om sällheten »Fågel Blås» första äfventyr — och därmed allt hvad Atterbom själf kom att offentliggöra af sammanhängande sceneri till detta sagospel. Det motsvarar närmast två äfventyr af utkastets tio!

* * *

Jämförda med kalenderfragmentet, framträda dessa nya partier som mannen Atterboms poesi vid sidan af ynglingens.

Först ser man nu i verkligheten, hur det hela blifvit jämförelsevis påtagligt och konkret genom att flyttas in i bestämda omgifningar till tid och rum. Icke minst ha människorna blifvit mer bestämda människor än 1813 och mer lefvande människor än 1818.

Så hjälteparet Amundus och Florinna. Jag har ofvan nämnt t. ex. de ställen i Florinnas dialog 1813, där hennes personliga röst förlorar sig i en romantisk allsymfoni. De nya delarne lägga afgjordt mindre af sådan lyrik i deras mun, om än balkongscenen har den. Dialogen utföres nu med jämnare smådrag till styckets löpande handling och får därmed mer prägel af de talande. Sin allmänna »romantik», sitt »poetiska sinne» i den vidsträckta mening jag ofvan skildrat behålla Amundus och Florinna naturligtvis därunder.

För öfrigt äro dessa atterbomska idealtyper redan nu 1839 ungefär så utarbetade de öfverhufvud skulle bli. Isynnerhet Amundus. Rätt fylligt framstår han för oss som den både ridderlige och lyriskt besjälade »solriddare», den »S:t Georg» som han är. Några drag, som göra honom till en skarpt individuell människa, äger han dock ej. Atterbom har blott skapat *ett* ynglingsideal, och Amundus har intet positivt drag, som ej likaväl kunde tilläggas skaldens andra hjälte, Astolf i Lycksalighetens ö. Han är blott mycket mindre utförd än denne. Men deras patos är detsamma, deras ironi och ovilja mot uselhet och platthet är densamma. En nyans kan måhända upptäckas, som motsvarar den enda yttre skillnad Atterbom gör på dem, då Amundus på ett ställe säges ha »mörka lockar» medan Astolf är blond. Hos Astolf finns något nordiskt drömmande, den längtan som för honom till »outsägeliga öden»; hos Amundus framträder kanske mera det, som kommer oss att tänka på marschtakter och durtoner. Astolfs öde breder öfver honom vemod och tragik; vi se honom i så många flere situationer, och han blir därför den rikaste och intressantaste af de två.

Hvad åter vidkommer Florinna, så blef knappt heller hon mycket mera själsligt individualiserad efter dessa scener från 1838—39, fastän vi senare återse henne

och Amundus själf förträffligt skildrar henne i all hennes ideala och finkänsliga jungfruhöghet. Nu är det egentligen samspråket med tärnorna (se sid. 87), hennes berättelse om barndomsminnena etc. som visa henne lefvande utan att hon ändå blir det i särskild grad. Hur vanskligt att individualisera idealtyper! Jämförd med »Öns» hjältinna Felicia verkar Florinna tämligen abstrakt, och skillnaden därvidlag mellan henne och denna är större än mellan Amundus och Astolf. Ty då Felicia icke blott skarpare gifver sin typ — hon är den unga mogna kvinnan mer än den unga flickan; hennes väsen är utveckladt, drottninglikt, yppigt, solrosaktigt —, så har hon något lidelsefullt äfven, som ger henne kött, blod, mänsklighet och som hos henne bidrager till intrycket af en individ. Hon är för öfrigt en figur i tiziansk renässansstil, Florinna nästan en figur i gotik. Än mer helgonbildsaktig och självuppgifvande än Florinna, hvilken trots allt äfven behåller den unga flickans erotiskt-sensuella dragning, är *Svanhvit* i »Ön», Astolfs försummade och glömda barndomsvän, »nattviolen», som andas ut sin själ i sången »Stilla, o stilla». —

Figurer sådana som Holofernes och än mera drottning Gloriosa i 1838—39 års scener hade Atterbom säkert ej kunnat teckna 1813. Jag har nämnt, hur Holofernes utvecklats från utkastet 1818. Och drottningen, som 1818 väl dock var färdig i skaldens fantasi, framträder i den enda scen, där vi hittills mött henne själf, som något af det mera betydande Atterbom åstadkommit i människoskildring, äfven om figuren kan vara påverkad utifrån [1]). Hur föga af utkastets bredt anlagda *Deolätus*, som dessa scener hunno utarbeta, är tydligt af föregående. Bipersonerna, jägare och tärnor, ha, som vi sett, fått lif. Atterbom hade nu ett annat grepp på slikt än fordom; hela Lycksalighetens ö ligger ju emellan dessa stycken från 1838—39 och Poetisk kalenders gamla fragment.

I *stilen* har kommit säkerhet. Man varsnar ej mer något melodramatiskt eller lustigt ungdomligt i ton och språkmedel. Den atterbomska blankversdialogen har längesedan stadgat sig. Annorstädes [2]) har jag påpekat, hur Atterboms stil i viss mån ombildades. Under sin ungdom hade han — som Tieck i Tyskland, och med ingalunda mindre framgång, snarare tvärtom — skapat en lyrisk stil, hvilken var ett uttryck för det hela och oupplösta i vårt väsen (mystik) och därför äfven direkt som musik öfverförde stämning på själen. Och stämningen frambringades *dels* genom rent versmusikaliska medel, *dels* genom en föreställningskomplex, hvilken ej, som i vanlig dikt, hade någon i högre grad självständig betydelse utan mest bestod af suggestiva symboler, ofta var ornamentkonst, arabeskkonst med färgyppigt fantasimaterial. I Fågel Blå ha vi sett denna nya, radikalt romantiska lyrik mest snillrik i Florinnas samtal med Rosa (sidd. 31, 33—34), och i den upplöses ytterst

---

[1]) Jfr ofvan sid. 56. Evert Wrangel har fäst min uppmärksamhet på, att äfven *Adelheid* i Goethes Götz v. Berlichingen kan tänkas som en möjlig förebild. Hänsynslös och stark personlighet, maktbegär samt, i handling, äktenskapsbrott och intriger bakom ryggen på sina närmaste, allt detta passar in.

[2]) »*Romantisk mystik*» i Svensk tidskrift 1894. Jfr »*Atterboms senare Blommor*» i min bok *Studier och dikter*, Stockholm 1901, samt här ofvan sidd. 28—29.

själfva människoteckningen, så att individens röst, som sagdt, förlorar sig i den romantiska allsymfonien.

Denna stil träder nästan helt tillbaka i Atterboms senare diktning. Liksom redan förut i Lycksalighetens ö, blir särskildt den jambiska dialogen nu verkligt realistisk. Spår däraf sågo vi ju för öfrigt redan 1813 i Deoleti barndomsminnen, där Atterbom hade en bestämd, för honom kär verklighet att hålla sig till. Nu få vi, som äfven i Lycksalighetens ö, t. ex. alltid ett verkligt sammanhängande landskap, äfven då »rosorna hviska», »undinerna jollra» och »nattens famn är full af drömmens änglar». Här går det atterbomska sagospelet öfver sina tyska förebilder. Ornament- och arabesklandskapet som stämningsackompanjemang till personifikationer, metafysik, allegoriska figurer försvinner; blott ett lyriskt stycke sådant som *Lilas vårvisa* står det ännu nära i sin lek med luftiga fantasier. Men sin karaktär af stämningsackompanjemang till situationen öfverhufvud behåller naturmålningen gärna, sin växelverkan med människornas själslif, som är så betecknande för romantisk diktning; och målande, musikalisk, suggestiv är den alltid, den kan eljes vara mer realistisk eller mindre. —

Tydligt framträder nu sagospelets byggnadssätt. Lika litet som i Lycksalighetens ö åsyftar skalden någon dramateknik. Äfven nu uppradas scenerna efter hvarandra, icke stramt utan med episkt lösa band och stundom fördröjda af lyrisk målning och musik, men dock alltid så, att intresset för handlingen verkligen uppehålles. Att Tiecks liknande dikter äro ojämförligt mer lösliga, geléartade, uppgående i godtyckligt och tröttande prat, har jag antydt. I sin högst solida men med öfverdrifven och torr petitesse genomförda Genovevastudie (jfr ofvan sid. 76) har Ranftl ej utan skäl kallat Tiecks Genoveva »beim ersten Anblick nur ein traumhaft bewegtes, phantastisch durcheinanderwirbelndes Chaos» (sid. 149). Detta kan däremot ej sägas om någotdera af Atterboms sagospel; de ha mer real, relativt mer dramaliknande teknik; de sakna t. ex. dessa nyktert afsiktliga, men blott för särskild uppmärksamhet skönjbara och därför verkningslösa kontraster, efter hvilka dock Ranftl kanske väl starkt går på jakt hos Tieck (anförda arbete sid. 150 o. f.). Den bredd som Lycksalighetens ö i alla fall fått, och hvarmed äfven Fågelblåutkastet från Rom hotade, skulle nog ytterligare ha skärpt Atterboms blick för begränsningens och modelleringens nödvändighet. I själfva verket ha flere af utkastets scener faktiskt borttagits (I, 5—9; II, 3—4), än helt och hållet, än så, att enskilda drag sedan dock komma igen i andra sammanhang.

* *
*

Som vi sett [1]), hade kritiken ibland under årens lopp påminnt Atterbom om Fågel Blå. Öfver diktens nya partier förekommo nu några uttalanden i den litterära tidning »Eos», som 1839 och en del af 1840 utgafs af Atterboms docent Carl Julius Lénström. N:o 38 (d. 11 maj) anmälde Mimers 4:e häfte och däri »Vårvisan

[1]) Jfr sid. 40.

ur Atterboms Fågel Blå, ett vackert fragment ur denna härliga dikt, som lärer vara på vägen att fullbordas». N:o 51 (d. 26 juni) anmälde femte Mimershäftet och det nya stora fragmentet. Sagospelet i sin helhet ville rec. kalla

»Atterboms bästa dikt. Där råder mera lefnadsmod, mera åskådlighet och objektivitet än man är van att finna i hans dikter. Detta arbete, hvars fullbordande vi begärligt motse, torde vara egnadt att öppna ögonen på skaldens argaste vedersakare, som hittills varit blinda eller blundat för den djupa poesi, som innebor ej i alla men många af denne skalds dikter.»

En dylik optimism torde dock ha varit tämligen oberättigad. —

Äfven »Brage og Idun» anmäldes i Eos, som strax (n:o 46) uppmanat allmänheten att understödja den, medan Aftonbladet (1839: n:ris 134—35) mottog den tämligen sötsurt som ett uppkok på »gotomani och fosforism, hvaraf vi haft nog», och äfven gaf en släng åt »vår sjukligt retlige Atterbom»[1]. Eos åter anmälde också andra häftet vänligt (n:o 71, d. 4 sept.), men beklagade, att de svenske författarne där voro så få. »Atterbom har lämnat ett nytt skönt stycke ur sitt otryckta sagospel Fågel Blå.» Härpå aftrycktes hela balkongscenen i detta och följande nummer.

Sannolikt voro dessa korta uttalanden af Lénström själf[2]. I senare delen af hans »Svenska poesiens historia», som utkom 1840, heter det:

»Hvad Fågel Blå angår, så äga vi visserligen däraf fragmenten i Poetisk kalender, Mimer och Brage och Idun, men dessa äro tillräckliga för att låta läsaren ana, att hon här har författarens egentliga mästerstycke. Den rikedom på spekulativt innehåll och en djup naturmystik, ett romantiskt lif, som öfverallt annorstädes utgöra skaldens storhet, finnas här mera harmoniskt församälta, men bära dock i åtskilligt tycke af hans förmyckna metafysik» (punkten, som i boken slutar meningslöst, rättas så bland de anmärkta tryckfelen.) »Huru förträffligt samtalet t. ex. mellan Amundus och Florinna är, en motbild till Shakespeares i Romeo och Julia (!), filosoferar dock prinsessan nog mycket.»

Detta är de uttalanden jag funnit om de nya Fågelblåscenerna.

Åter flödade Atterboms skönlitterära alstring sparsammare. 1840-talet tillbringade han egentligen med ett annat värf. Helt symboliskt hade Blommorna från 1836 slutat med dikten »Murgrönan», där skalden manar sig själf att nu snart, då fältet blir kalt, pröfva hvad vår han äger inom sig; han skall, som murgrönan, »fornforskarinnan», söka sig ner i det förgångnas spillror och kring dem breda alltid grönskande lif på nytt. Just så gjorde han nu; under mörknande höst och ensamhet, sedan hans egen poesi åter tills vidare nästan upphört att blomma, steg Atterbom ner i detta förgångnas spillror, omslingrade dem med sin forsknings och sin kärleks murgröna och manade ur grafven våra »svenska siare och skalder».

[1]) Aftonbladet hade dock undantagsvis äfven verkligt vänliga ord om skalden, t. ex. i n:o 103 s. å. Detta bör för rättvisans skull en gång anmärkas.

[2]) Lénströms ställning till Atterbom var annars icke fullt klar. Som Atterbom skrifver till Beskow, »larfvar» Lénström ibland efter Almqvist i vissa för Atterbom ej fullt behagliga funderingar och slår litet in i stockholmstidningarnes ton. Men då Lénström 1840 skall flytta till Stockholm, rekommenderar honom Atterbom hos Beskow: man »genomskådar snart både det goda och det svaga i hans karaktär».

V.

Fågelblådiktens sista skede.

Atterboms inval i svenska akademien 1839 skulle bekräfta för hela landet, att de gamla litterära motsatserna numera tillhörde historien. Och äfven här blef det Tegnér som skapade situationens bevingade ord, då han om *denna* söndrings tid, som var förbi, nedskref raden, att nya skolan nu flyttade i den gamla.

Nej, de strider, som rörde upp i sinnena, voro af nyare datum, och sin ställning i Upsala efter den geijerska katastrofen — med dess inflytande på ungdomen, på landet — fann Atterbom fortfarande smärtsam och obehaglig. Han uttalar sig därom äfven under 40-talets första år i de starkaste ordalag och han kämpar mot fienden (äfven anonymt i Svenska Biet, som brefven till Beskow ytterligare bevisa [1]).

Den 23 maj 1841 skref Atterbom för öfrigt till Beskow, att han nu i sommar ämnade flytta

»till ett två mil härifrån beläget och ganska vackert ställe, som jag hyrt för sommaren. Det skall bli en himmel att få se gröna träd i stället för professorer och studenter, och höra fåglar i stället för tentander.»

Orten hette Qvallstad (vid sjön Valloxen). Den blef för Atterbom under flera somrar, hvad Steninge förut varit. Både han själf [2]) och andra, såsom Molbech [3]) och Tekla Knös [4]), ha skildrat dess poesi och fägring.

Den 9 maj s. å. hade han åter förkunnat Beskow, hur han denna sommar ämnade

»lägga *sista handen* vid den ofta afbrutna och ofta återbörjade ungdomsdikten *Fågel Blå*, hvilken sedan utkommer med dubbelt titelblad såsom tredje delen af mina samlade dikter.»

Ej heller nu blef det af. Men bland Bohlins papper ha vi ändå ett vittnesbörd att skalden sysslade med sagospelet just 1841.

---

[1]) Beskow var själen i detta blads politiska men ej i dess litterära afdelning.

[2]) Aldrig skönare än i tillegnan till Franzén af tredje delen utaf Siare och skalder. Eljes mer än en gång i bref.

[3]) Lund, Upsala og Stockholm i Sommeren 1842.

[4]) Fotografier af det forna Upsalalifvet.

Någon mulen stund — och under sin allt mer tilltagande enslighet hade han många sådana [1]) — har han för Fågel Blå tänkt på en sonett han skrifvit under sin värsta misstämning 1838 och sedan tryckt i Mimer, den sonett, som börjar så:

»En främling i mitt land jag är och blifver
och från dess skalder står jag skild, allena.»

Nu, fortsätter dikten, vill poeten draga sig tillbaka inom språkets lustgård; där är honom godt, där fördrifver han sin tid med ljud, som nu anses »aftonsena» men som i själfva verket tolka det evigt Ena lif, hvilket alltid ånyo segrar på förstörelsen. Och med en vändning, som kanske lånats ur en dikt af Hafiz (på svenska af Böttiger), slutar Atterbom:

»Må sten man kasta in i mina lunder!
Det stridssätt, som jag valt, ej ondt förskyller,
är, att med blommor och med frukter svara.»

Denna dikt är som sagdt daterad 1838, men den finnes i Bohlins papper tillsamman med *den* sonett, hvilken i Lindblads efter skaldens död utgifna Fågel Blå står som inledningsdikt och hvilken enligt manuskriptets egen upplysning är skrifven och genomarbetad just nu 1841. Som manuskriptet äfven omtalar, hade Atterbom nu ämnat bruka »En främling» etc. till titelbladspoem och dikten från 1841 som sonett II »näst efter titelbladet». Han har senare öfverstrukit denna förordning och i stället skrifvit om »En främling»: »Användes af Deolätus i själfva pjesen». Fågel Blå skulle således ha fått, hvad Lycksalighetens ö märkvärdigt nog icke har, en sonett i täxten efter Tiecks och Calderons mönster [2]).

I den nya sonett, som nu 1841 skrefs direkt för Fågel Blå och slutligen blef dess titelbladsdikt, upptager Atterbom den idé han en gång utvecklat i ett ofvan citeradt bref till Dahlgren af $^{11}/_{6}$ 1837: fågeln skall flyga ur arken för att se, om syndafloden är slut. Men nej, än vräker den ofantliga vågor; då skall fågeln vid blixtarnes sken söka det fagra och unga framtidslandet, »själf ung i önskningar, i hopp, i frågor». *Där* skall han hälsas af mången vänlig tunga. Men komma tillbaka till skalden själf med något oliveblad skall han icke, ty skaldens eget öde jäfvar dess mening. *Han* skall nå framtidens vänliga land, ej som Noak »men som Ulysses sofvande — för evigt». Denna sonettens point är gripande och sann [3]).

Men som vanligt medförde åtminstone sommaren lycka och klarhet åt Atterboms själ. Vi äga [4]) ett litet bref från — Geijer ut till Atterbom på Qvallstad i

---

[1]) Man läse »Höstkvädet» från 1840, som oförgätligt gifver oss 1840-talets åldrande Atterbom, hans trohet mot det bästa inom honom från »morgondrömmars år», hans visshet att detta — som för honom naturligtvis tager »sångmöns» gestalt — också skall bli hans ledstjärna till evigheten, den blandning af mognad enkelhet och barnsligt skär innerlighet som diktens föredrag och klang utvisa.

[2]) Samma papper från 1841 som rymmer sonetterna har äfven en strof ur Byron som motto till Fågel Blå:

I don't pretend that I quite understand my own meaning when I would be very fine;
but the fact is, that I have nothing plan'd unless it was to be *a moment merry.*

[3]) Den förekommer emellertid i samma bref från A. Törneros till P. Afzelius från nyårsnatten 1824—25, hvaraf Atterbom begagnat sig för en scen i Lycksalighetens ö. (Jfr min förut omtalade uppsats i Samlaren 1891.) Men Atterboms situation ger den en oväntad och ny innebörd.

[4]) Tryckt i Samlaren 1888.

juli detta år, där det heter: — och hvem kan af detta märka, att något någonsin händt dem emellan?

Lycka till med din *serenitas mentis* — den i sanning högsta himlagåfvan. — — Näst att *göra* poesi är ingenting ljufligare än att *betrakta* den. Den stilla, lyssnande betraktelsen är en så stor lycka. Man borde ej låta störa sig däri — om man kunde. Dina *Blåfågelsverser* — tack för dem! — äro den skönaste bekännelsen i detta afseende.

Hvilka dessa lyckliga »blåfågelsverser» äro, kan jag ej afgöra. Skulle Atterbom denna sommar ha skrifvit och tillsändt Geijer något af de harmoniskt stämda poem, hvilka ett par år senare, som vi skola se, offentliggjordes i kalendern *Nordstjärnan*? Eller skulle det vara ett stycke dialog?

Och öfverhufvud, efter 1841 gled skalden åter in i en lugnare hvardagsstämning. Därtill bidrog att — som äfven han själf skrifver [1]) — en reaktion börjat inträda mot hela »aftonbladismen», som också skarpt angreps i broschyrer och tidningar. Och mellan Geijer och Atterbom tog den gamla tillgifvenheten och vänskapen åter alltmera ut sin rätt under 40-talets gång. Atterboms tid var väl oupphörligt splittrad, och utan fråga hade hans lifsverk blifvit än betydelsefullare, därest han kunnat befrias från de många löpande akademiska göromål, dem andra förmått göra lika bra som han och som hindrade det, hvilket *blott* han kunde göra. Men dessa vintrar i Upsala och dessa somrar på Qvallstad, i skumma dagar och i ljusa dagar, författade han dock flere band af Siare och skalder »vid ett ljus som, ehuru höstsol, dock äfven såsom sådan är och förblifver *sol*».

Den ovanligt vackra sensommaren 1842 (samma sommar för öfrigt, då Molbech besökt sin gamle ungdomsvän och skildrat hans Qvallstad), skref Atterbom till Beskow d. 13 aug.:

»Hur mycket har jag icke ännu ogjordt af det, som närmast legat och ligger mig om hjärtat! När skall jag få tid och sinnesledighet till utförande af de tvenne hufvudverk, hvilka jag ville efterlämna såsom min författarebanas egentligen svenskt nationala resultater: i prosa, svenska vitterhetens häfder (behandlade ur en storsinnad och skandinavisk synpunkt); i poesi, *Karl XII och hans kämpar* — företag, till hvilka jag af Geijer och andra vänner ständigt uppmanas, och bägge redan i klara konturer sväfvande för min hänryckta föreställning! Ja, hvarifrån skulle jag taga tid att afbörda mig allt *det*, hvilket, såsom förpliktelser och ännu *ej honorerade löften* ligger *allranärmast* i min väg: ny, till en del omarbetad upplaga af den (sedan flere år) ej mera i bokhandeln befintliga *Lycksalighetens ö;* fulländning af den ännu blott till en tredjedel färdiga *Fågel Blå* — en komposition, hvaröfver jag ville gjuta tonen af dessa dagars klarblåa sommarhimmel, med allt hvad i min fantasi möjligen skulle kunna finnas af solbeglänst kärlek, ömhet och trohet; ett urval, på vers och prosa, af mina ännu outgifna sydeuropeiska Vandringsminnen tillika med mina senare, ännu osamlade, lyriska dikter *varii generis;* andra delen af mina Siare och skalder — — — ett verk, som i flera afseenden är en förberedelse till det förutnämda tillämnade större öfver hela svenska vitterheten; en klarfattlig *estetik in nuce* etc. etc. —»

I Stockholm utkom en del år från 1843 kalendern »Nordstjärnan, vitterhetsstycken och poemer» med bidrag af tidens skriftställare — Almqvist, Böttiger, Beskow, Fredrika Bremer, Emelie Carlén, frih. v. Knorring, Franzén, Runeberg,

---

[1]) Till Hjort d. ⁸/₄, till Molbech d. ²⁷/₁₁ 1842.

Geijer och flere andra. Första årgången äger af Atterbom en liten samling »Stycken ur skådespelet Fågel Blå». Här omtryckas ur Mimer »Vårvisan» (jfr ofvan sid. 75), hvilken nu uttryckligen kallas *Lilas vårvisa*, och Rosas likaså ofvan (sidd. 87—88) omtalade soldatsång under namnet *Krigarbruden*. Sedan följa tvenne *Midnattshälsningar till Florinna: I. Prinsens. II. Fågelns*. Den förra af dessa, »prinsens», är ett stycke som Atterbom upptagit ur andra delen af sina 1837—38 utgifna dikter, där det heter *Nattlig hälsning*, och nu tillagt »Fågel Blå». Den andra, »fågelns», torde väl vara skrifven nu på 1840-talet, liksom den lilla cykelns två nästföljande stycken *Jämförelse* och *Råd*. Sista poemet är Deolätus' ofvan (sid. 95) skildrade »Sällhet, är du en dröm» etc., alltså ånyo ett förut tryckt stycke.

Man ser, att dessa sånger icke äro ordnade efter sagospelets gång ens i dess då färdiga delar. Redan Lilas vårkväde, som ännu stod alldeles utom, skulle naturligtvis ej ha inledt en så ordnad diktcykel, enär Krigarbruden, som här kommer senare, tillhör den samlade början i Mimers majhäfte. Prinsens midnattshälsning till Florinna kan icke med bestämdhet insättas någonstädes i sagospelet vare sig efter 1818 års utkast eller efter hvad som verkligen färdigskrefs. Den måste väl — så framt »prinsen», som troligt är, skall vara Amundus och ej tilläfventyrs Cyprino — falla i någon af de få scenerna mellan balen, då hjälteparet presenteras för hvarandra, och Amundi förvandling till en blå fågel. Men ingen passar, och Atterbom har möjligen ej själf tänkt sig någon viss. Nästa »hälsning», fågelns, är ny. Den skulle naturligen ha insatts i någon scen mellan fågeln och den fångna prinsessan; utkastet 1818 angaf åtskilliga (IV: 3, 5 som skulle passa bäst; mindre V: 5—7). — De återstående nya dikterna, *Jämförelse* och *Råd*, kunna alls icke inpassas på något bestämdt ställe i planen, och vi veta alls icke, hvilka som skulle ha sjungit dem [1].

Intet af dessa nya sångstycken har för öfrigt någon annan individualitet än skaldens egen. Alla äro de hållna i Atterboms senare, väl icke (med undantag för *Råd*) skarpt konturerade men heller icke längre symbolistiskt-arabeskartade stil. Någon mycket stark flykt eller intensitet äga *Midnattshälsningarne* icke, men reflexer af månskensnattens glans leka öfver dem, och särskildt poemet ur diktsamlingen 1838, som nu blifvit »prinsens» tankeserenad, ger ord åt själens tysta sång och svärmeri i de dunkla timmarne — åt de drömmar, som »hoppa öfver häckar» och fält, från topp till topp och, »likt på gyllne stegar», klättra upp till Florinnas kammarfönster . . . Diktens bild om den herde (månen), som på himlens blå äng vallar sin silfverhvita stjärnehjord, medan ett ljust sken går ut i rymden från hans fötter etc. är tagen och vidare utförd ur Eichendorffs lilla dikt »Der stille Freier», hvars versslag äfven är Atterboms — hur Atterbom just 1838 tycks ha sysslat med Eichendorff, ha vi redan sett. — Den andra »midnattshälsningen» äger så atterbomska rader som: »hör du hviskningsfrågor ila darrande från blad till blad?» eller »Hjärtats strängspel än kan bäfva oförändradt liksom förr», äfvensom ett rätt praktfullt slut. — Centralt atterbomsk är den visartade »Jämförelsen» mellan droppen på rosenträdet, hvari solen glindrar, men som vindarne fläkta bort, och själen, hvilken ock afspeglar ett ljus, som »fyller all världen» — men fyller allt med en ljusbild som består.

[1]) Liksom deras ordning i »Nordstjärnan» är godtycklig, har den posthuma upplagan af Atterboms dikter, hvilken medtagit bägge sagospelens sånglyrik, godtyckligt stuckit in dessa stycken bland dem, som tillhöra sagospelets utarbetade partier och som meddelas i ordning.

»Och glänser den klar — hur ljufligt är då
att vara en droppe af Lifvet!
Må vindarne komma, må vindarne gå:
dig är det *evärdliga* gifvet.»

Sinnrikt turnerad visdom och poesi sammangå här på Atterboms ljusa sätt till tacksam lifsharmoni. Så äfven i den lilla dialogen »Råd», där någon spörjer »siaren» (Deolätus?) till råds om lefnadsbana och får svaret, att den vilda hvalen i hafvet grumlar vågorna för sig men svanen och ännu mer lärkan lefva »i det sköna, i det ljusa»; låt oss då göra som de hellre än att följa djupets dunkla makter bland hvirflarne! Hur genomskinlig är ej denna strof:

Svanen på den klara vågen
simmar genom sommarlunder;
ser, förtjust i stilla hågen,
himmel öfver, himmel under.

Till och med det missbrukade »klar» som adjektiv till våg, ström, å etc. blir här målande, står icke tanklöst ditsatt. Dessa tvenne smådikter, tillhöra de ej den med tillvaron och alltet »i hvarje fiber försonade» poesi, som utkastets Deolätus (jfr ofvan sid. 63) önskade sig och hvaraf Atterbom visserligen skrifvit ännu långt mer betagande och kristalliskt ljusrena verser, verserna om »Djupa Fors» och om »Syrénen»? [1])

---

[1]) Fastän de ej tillhöra Fågelblådikten, insätter jag här några af dem, som direkt ställa för ögat det ideal af sinnesharmoni, hvilket Atterbom-Deolätus eftersträfvade och äfven nått i dessa och andra skapelser. Efter min mening möta vi här något af den finaste blomman i vår främste lyrikers alstring, möta verser, hvilkas ojämförliga skärhet kommer oss att tänka på Geijers ord om den »oskuldsfulla himmelsvärld, hvars morgonrodnad är ljuset i Atterboms bästa dikter».

»Djupa Fors» är en dikt redan från 1816. Den skildrar, hur forsen flyter ut i lugnt vatten, medan sommarkvällen står ljus däröfver. Så riktar skalden till forsen dessa ord om sin egen lefnad, ord, som blefvo fullkomligt profetiska:

»När dit (till lugnet) den engång hunnit räddas,
den klarnar till spegel som du;
i blommande ramar han bäddas,
och kvällen blir hjärtlig som nu.

Då somnar hvar fläkt öfver vågen,
då rörs knappt i träden ett blad;
då blir mig så stilla i hågen,
då blir jag så from och så glad.

När själen blir tyst, liksom skogen,
och flyter, till spegel förbytt,
då är till sin hvila hon mogen,
då börjas ett lif, som är nytt.»

Vid sidan af denna hymn till kvällens och lifsaftonens lugna skönhet morgonstroferna ur »Syrénen» (från 1836):

»Och du, (skalden) vid hvars fädernekoja
jag (syrénen) in genom rutorna log,
när ut, till att leka och stoja,
dig sommarn från sagorna drog;

Ser man efter de små notiser om kalendern »Nordstjärnan», som kunna finnas i pressen, upptäcker man, att vår poet denna gång skördade mest loford från ett tämligen opåräknadt håll. »Nyaste Dagligt Allehanda» — så hette bladet just då — skref d. 18 dec. 1843:

»Atterbom tyckes se liksom litet förundrad ut att befinna sig midt emellan Almqvist och Braun. Han» (d. v. s. hans porträtt) »åtföljes här af några innerligt vackra dikter ur Fågel Blå, af hvilka isynnerhet Lilas vårvisa, Jämförelse och Deolätus förtjäna att hänföras bland de älskligaste, som flutit ur hr Atterboms penna.»

Fick skalden kännedom om detta lilla beröm från »liberalt» håll, han som åtminstone några år förut bevisligen och afsiktligt aldrig läste de fientliga stockholmstidningarne? —

Aftonbladet endast nämde Atterboms bidrag ($^{15}/_{12}$). Och »Frey, tidskrift för vetenskap och konst», som under 1840-talet var det lärda Upsalas egen tidskrift, har i 1:a häftet 1844 en recension af »Nordstjärnan» utaf märket — E —, hvari det säges om Atterboms bidrag:

»En viss tyngd tycks hvila öfver formen, och det ser ut, som det djup och den rikedom af sköna tankar, skalden förråder, ej fått rum uti språket och kunnat fullt genomtränga detsamma»

— en anmärkning, som ju verkligen träffar det litet svårlästa i åtskillig atterbomsk poesi. — »Intelligensbladet», där B. E. Malmström och F. G. Afzelius voro själen, endast nämner de atterbomska poemen (1844: n:o 2), och i Lunds motsvarande litteraturtidning, Hagbergs »Studier, kritiker och notiser», finns hela kalendern blott upptagen i litteraturkrönikan (1844: n:o 2). Enligt »Svenska Biet» hade Atterbom »gifvit lejonparten» med dessa lyriska stycken ($^{15}/_{12}$ 1843).

* * *

Utom det vi nu sett, sonetten från 1841 och Nordstjärnans lilla diktcykel, äga vi från 40-talet intet bevisligen då skrifvet bidrag till »Fågel Blå».

Och åren gingo. Atterbom gjorde som han i dikten om murgrönan uppmanat sig själf: han fördjupade sig i de glömda spillrorna af vår vitterhets fornhäfder, i de »other times» han älskade att åskåda. Sysselsatt därmed och med sitt lyckliga hemlif — hur mycket han än tyngdes af löpande akademiska göromål, af ohelsa

---

Om nu, hos en maka, med strömmar
af vällukt min hviskning dig väckt,
bland barn, som i rosiga drömmar
försofva den kyss jag dem räckt;

Se ut! vid ditt fönster syrénen
än står, som i barndomens år,
och vaggar på doftande grenen
den lyckliga kärlekens tår.»

Man tänker sig med vemod, hvad vi förlorat, då Atterbom aldrig fick fullborda sin Deolätusfigur i denna anda.

och tillfälliga uppdrag, som splittrade hans dyrbara tid — diktade han äfven en och annan sång, bland dem så vackra som kvädet till Dalin och hälsningen till svenska allmänheten 1847 med dess utomordentliga och inspirerade slut, hur

»allting åldras — blott diktens panna
ristas aldrig af flydda år;
tidens hjul lockar hon att stanna,
själf är hon jordens och hjärtats vår» etc.

— Atterboms trosbekännelse ännu, då vinterns stjärnor blossade öfver hans ålderdom, liksom den en gång varit det i Auroras dagar. Under dessa sysselsättningar vardt emellertid den gamle skalden alltmer ensam. Samtlige de store, som jämte honom skola förblifva poesiens fixstjärnor från 1800-talets romantiska guldålderstid, gingo bort, Wallin och Tegnér, Geijer och Franzén — och Almqvist var försvunnen. Äfven kretsen af gamla intima vänner i Upsala och annorstädes såg han glesna. Törneros, Schröder, Hedborn dogo undan, och till sist (1852) den gamle vapenbrodern genom hela lifvet Vilhelm Fredrik Palmblad.

»Löfven falla, dyrbara grafvar ökas, aftonskymningen mörknar ständigt djupare — och den enda trösten är, att också starkare ljuder sången från stjärnorna ner»,

skref Atterbom kort därefter i företalet till en del af Siare och skalder.

Från 1849 hade han emellertid fått helt egna sig åt sina litterära arbeten, fastän han ännu under fyra år fick själf betala sin vikarie vid universitetet. Sedan blef han fullt tjänstledig. Till slut hade han »tröttnat på prosan», och ehuru hans sist skrifna del af Siare och skalder utkom 1855, hans dödsår, hade han förut [1]) kunnat verkliggöra sin under årtionden hysta plan att omarbeta Lycksalighetens ö; företalet till dess andra upplaga är dateradt d. 12 sept. 1854. Detta arbete, som dock, säger Atterbom själf [2]), kräft »Ruhe und Heiterkeit des Geistes», hade ej

[1]) Från sommaren 1851. Se bref till Molbech d. $^{6}/_{2}$ 1853. Den $^{27}/_{10}$ 1852 hade Atterbom skrifvit, att omarbetningen redan nu var tryckfärdig, men påtagligen har han fortsatt den och nu särskildt sysslat med de satiriska scenerna i andra delen (jfr min uppsats i Samlaren 1891).

[2]) I bref till expeditionssekreteraren L. A. Ekmark, som var en af hans ungdomsvänner. En hel liten brefväxling mellan dels Atterbom och Ekmark, dels denne och Atterboms gamle motståndare P. A. Wallmark befinner sig i afskrift uti kamrer K. F. Werners samling. Fastän saken ej rör vårt ämne här, vill jag påpeka det intresse denna brefsamling har genom de bevis den meddelar på en fullständig personlig försoning mellan Atterbom och Wallmark. Då t. ex. Atterbom d. $^{10}/_{6}$ 1853 skrifver till Ekmark, att efter hans mening »hedersgubben Wallmark, om han öfverlefde mig och gjorde mig till ämne för en teckning, skulle utföra den med större både sanning och värme än hvilken som helst af de unga», så blir Wallmark djupt rörd: »Jag kan ej uttrycka den glädje jag erfor af hans meddelade yttrande om mig. Ja, han kan vara säker på, att om, som ej är möjligt, jag skulle öfverlefva honom, ingen skulle *vilja* (om *kunna* är nu en annan fråga) göra hans snille mer rättvisa än jag, just jag, hans förra motståndare» ($^{22}/_{7}$ s. å.). Då Atterbom förlorat sin hustru, hade Wallmark velat skrifva ett tröstande rimbref till honom, men återhållits af fruktan att Atterbom skulle misstro hans uppriktighet (bref till Ekmark $^{9}/_{7}$ 1854). Något agg kände han själf nu icke, och han önskade hjärtligt att motståndaren ej heller skulle göra det.

Af brefvet d. $^{22}/_{7}$ 1853 se vi tillika, att Wallmark träffat samman såväl med Atterbom som med Palmblad och fattat verklig tillgifvenhet äfven för den senare. När Palmblad dött, gladde sig Wallmark åt Atterboms minnesteckning.

Jfr äfven Börje Norling: Nya skolan bedömd i litteraturhistorien, sid. 237 o. ff.

företagits under glada omständigheter. Atterboms hustru, vid hvilken han var innerligt och svärmiskt fästad, aftynade långsamt och dog d. 9 juni 1854. Hur smärtsamt han berördes af denna skilsmässa från henne, som under 28 år gjort hans hem till det kanske lyckligaste skaldehem vår svenska litteraturhistoria vet, till en full motsvarighet i lifvet af hans innerligaste och hjärtligaste diktning, det visa bref till Beskow, till Lindblad, till Ekmark, till Hauch [1]), ja till Atterboms förläggare Bohlin [2]) i Örebro — och det visar framför allt sången »till den hädangångna», detta underbara kväde, hvarom Lindblad skref, att det ej finnes »smärta så stor, att ej den salighet, som innebor i dina verser, är ännu större».

Så upptog skalden ånyo, och för sista gången, *Fågel Blå*. Som alltid nämde han det i bref till sina vänner. Ekmark hade fått veta d. 19 maj, att »Fågel Blå såsom fullfjädrad» troligen blifver andra delen af hans skrifter, och till Beskow finnes ett litet bref af d. 26 mars, så lydande:

Blir maj vacker, så kan det väl hända, att jag redan vid medlet af den månaden aftågar till Motala; där jag nu af en grefvinna Mörner — — fått hyra öfver sommaren en liten täck gård och trädgård med utsikt åt Vettern (den skall särdeles från ett vindsrum, som jag får till skrifkammare, vara härlig). Vilkoren äro högst liberala: 6 rum, nödiga uthus, möbler, fortepiano, kökskäril, bordsservis, allt hvad vi behöfva af trädgårdens produkter — för 100 rdr Riksgäld. — —
Måhända komma i denna sommarboning nya fjädrar att växa på min gamla *Fågel Blå*.

Han flyttade ditut och skref kanske där icke blott på »Ön» utan äfven på »Fågeln». Men härute dog hans hustru, och kanske vågar man gissa, att de omtalade »nya fjädrarne» ej blefvo många. I ofvannämda bref till Hauch — det är dateradt Upsala d. 24 nov. — heter det:

Af Siare och skalder är nu 6: 2 under tryckning. Sedan jag slutat den, torde tredje bandet af mina *Poetica* — innefattande »Fågel Blå» och »Blommorna» — företagas. De ser, att jag sträfvar med min lefnads dagsverke så godt jag kan. Vides, quid mihi sit animo; et *tamen vita ducenda est*, skref den gamle romaren Symmachus till en vän, efter en högtälskad broders frånfälle.

Vintern som följde led Atterbom af den sjukdom (stenkrämpor, jämte tuberkler på lungorna [3]), hvilken snart skulle blifva hans död. Men det är kanske dock nu han skrifvit lejonparten af det, som han ännu hann att tillägga till Fågel Blå, särdeles under början af 1855.

För Beskow berättade Atterbom i bref af d. $^{21}/_{1}$ 1855, att han »i förrgår» — och det var hans lifs sista födelsedag — hos landshöfdingen baron Kræmer föreläst sin Blåfågel, och till Lindblad skref han några dagar senare [4]):

Voltaire skref i sitt 66:e år sin Tancrède, som kanske är den bästa af hans tragedier. Måtte jag — på mitt vis — med liknande framgång kunna i samma lefnadsår fullborda min gamle »Fågel Blå» — på hvilken jag i mitt 24:de år skref i Upsala, i mitt 29:e i Rom och sist i mitt 49:e i Steninge! — Man har lockat mig att häromdagen (på min födelsedag), och sedan i ännu ett afton-

[1]) Tvenne intressanta bref från Atterbom till Hauch ha benäget meddelats mig af prof. Hauchs son hr Overlærer A. G. O. Hauch i Roeskilde.

[2]) I kamrer Werners samling.

[3]) Ekmark till Wallmark d. $^{10}/_{7}$ 1855.

[4]) Tryckt i Samlaren 1890.

sällskap, uppläsa något mer än första akten af detta sagospels nya skepnad. Man tycktes vara belåten — och *kanske* blir det en grad *populärare* än Ön.

Till förläggaren skref han d. 8/2:

Om någon lysande och skyndsam afsättning af min Ö har troligtvis Tit. själf icke gjort sig sangviniska förhoppningar. *På längd* torde den väl dock betala sig.

Något fortare, om jag får lefva, torde det väl gå med *Fågel Blå;* äfven af *det* skäl, att *den* blir mindre dyr. Gud gifve blott bättre helsa!

Och i Tekla Knös' »Fotografier af det forna Upsalalifvet» läses denna skildring:

Atterboms sista födelsedag 1855 hade han samlat en liten krets af vänner omkring sig för att för dem läsa sin Fågel Blå. Det var sista gången vi hörde honom föreläsa i sitt hem. Vi anade icke, att hans själ så snart skulle lyfta vingarne och lämna oss, men en egen stämning af stilla innerlighet härskade, en känsla tillhviskade oss, att vi ej länge skulle få glädja oss af att höra denna röst, njuta detta rika umgänge. Ännu hör jag hans stämmas skära klang, ser ögonens strålande blick och läpparnes lätta darrning, då han läste.

Här följer Cyprinos och Deolätus' innerliga samtal om Deolätus' barndomsminnen och om hans moder — Atterboms egna barndomsminnen från Åsbo, den skildring vi redan sett i Poetisk kalenders gamla fragment samt, tillökad, i Mimer. »Detta», slutar Tekla Knös, »var den sista afton vi samlades i hans hem.»

Och länge till fick den gamle skalden ej syssla med sagospelet från romantikens klang- och morgonår. Den 26 maj heter det i ett bref till förläggaren [1]), att han för stenkrämpor flere veckor varit oförmögen till arbete och nu ämnar söka läkare i Stockholm; sedan skall han tillbringa en del af sommaren på ett landtgods nära Göteborg. Men han kom aldrig dit. Han afled som bekant i Stockholm d. 21 juli, och hans Fågelblådikt var och förblef ett fragment.

* * *

Atterboms förläggare Abr. Bohlin i Örebro (firman N. M. Lindh) utgaf emellertid detta fragment 1858. Det blef tredje bandet af skaldens samlade dikter; Lycksalighetens ö hade utgjort två. Utom ett kort företal af utgifvaren eller hans litterära biträde Lindblad (ej att förväxla med Atterboms intime vän tondiktaren Adolf Lindblad), innehöll det dels den samlade Fågelblådikten, så långt den framskridit nu vid skaldens död, dels utkastet från Rom i tryck (jfr ofvan sidd. 44—45). Som jag nämnt i denna studies förord, skänkte Bohlin sedan handskrifterna till kungl. biblioteket liksom han redan förut gjort med handskrifterna till Lycksalighetens ö.

Märkligt nog — manuskripten till de scener, hvilka nu framträdde som rent nya, finnas af okänd orsak ej bland dessa papper. Undantag gör blott ett litet fragment af sagospelets definitiva inledningsscen, något olika formadt. Däremot äga vi (jfr sidd. 76—77) en bit koncept till balscenen, troligast tillkommet på 1830-talet i sammanhang med Mimerscenerna, samt *utkast* till början

---

[1]) Kamrer Werners samling.

af andra akten sådan Atterbom nu tänkt sig den och som sannolikt tillhör 50-åren. Vidare, å ofvannämda (sid. 76) ark af den gamla Poetisk kalenders 1:a upplaga, ändringarna till scenen mellan Deolätus, prinsessan och tärnorna, hvilka ändringar först nu kommo till bruk och i regel behöllos. Men eljes känna vi det nya endast som *färdig och tryckt täxt.* Hvart ha manuskripten gått?

Vi skola då betrakta den posthuma dikten själf.

Först möter en ny uppslagsscen, som skall rycka oss in i situationen. Det sker medels två grepp, och rätt skickligt; blott i helt enstaka repliker vända sig de talande påtagligt till läsaren. Dels träffar Amundi sändebud Wulf på Holofernes, som med sin genomskådande och respektlösa jargon bl. a. förtäljer, hur fru Gloriosa innästlat sig hos kung Guido och gjort sig till drottning, skildrar Florinna och Forella etc. Dels träda kung och drottning själfva för läsaren och drottningen nedsätter Florinna inför gemålen; hvartill kommer Florinna själf. Uppslaget till dramats handling inträffar äfven strax, då Wulf för drottningen råkat nämna, att Amundus blott har några få trupper i sin närmsta närhet, och så det öfverfall förberedes, som längre fram skildras med scenen från Mimer 1839.

Inledningsscenen sluter sig delvis nära till folkboken; den behandlar ju själfva uppslaget till sagan. Ja, detaljer sådana som t. ex. beskrifningen på drottningens och på Forellas yttre, konkret och drastisk nog, är så godt som ordagrannt tagen ur folkboken, om än, hvad drottningen vidkommer, i en smula mer litterärt nyanserad behandling. Andra drag och repliker härstamma från skaldens eget utkast 1818. Viktigast är expositionen af förhållandena vid hofvet, som 1818 skulle ha berättats af Holofernes på osterian (I, 5) men icke för Wulf, hvilken Atterbom då ännu ej uppfunnit. Därtill kommer naturligtvis ny tilldiktning.

Till följande enskildheter lägger man märke. Den scen, som förut var styckets inledningsuppträde och börjat med jägarnes sång »När Dagen vaknar vid Hafvets barm», hade varit en morgonscen och utom denna visa innehållit de härliga morgonhymner, som skalden lagt på Deolätus' och på Amundus' tunga (jfr sidd. 32 och 81). Det var nog icke tillfälligt: skalden ville gifva morgonens och begynnelsens friskhet, hopp, förväntan åt sitt styckes början. Äfven öfver den nu skildrade, *nya* inledningsscenen lyser morgonens sol, och äfven nu få vi strax en sång i durtoner af några unga män, hofsvennernas muntra inledningsstrofer:

»Konung Rikard! Dig vi prisa» (Rikard Lejonhjärta)

med hälften af ett omkväde ur en äldre dikt (»Guitarrspelerskan på marknad» från Atterboms italienska resa):

— — »lefve guitarren och den som kan spela!
Hvad annat på jorden är värdt att förstå?»

Nu presenteras Holofernes och hans Falstaffsegenskaper utbredas: hans gravitetiska uppträdande mot småsvennerna, hans förolyckade courtoisie för Lila, »emedan en hjärterdam hör till fullständigt ridderskap»; annars frestar honom »en dejlig kvinna mindre än en dejlig parmesan-ost». I sin ogenerade prosa förklarar han

eufemistiskt sin tilltagande korpulens och sin alltid röda näsa o. s. v. »Jag vill förbytas till en törstig kronhjort, om icke» etc. är ju en ren falstaffiad. Hans åhörare, sändebudet Wulf, som vi sett förr, en ärlig och rättfram människa, är äfven nu en obetydligt utförd och tillfällig figur [1]).

Lika tydligt som Holofernes framträder därpå drottningen sådan vi veta, att skalden önskar teckna henne och sådan hon också genast från början framträder för läsaren. Hennes dialog med kung Guido, som naturligtvis åter är hållen i jamber, visar, hur hon behärskar honom, fastän hans hjärta icke tror på de infama historier hon förtäljer om Florinna, hans eget barn. Särskildt god blir hennes karakteristik, då hon upptäcker Wulf, som hon oriktigt misstänker för spioneri, men därpå strax finner det politiskt att låta sina åskor förbytas i solsken och lika snabbt som slugt känner sig för i afsikt att verkställa öfverfallet på Amundus.

I teckningen af kung Guido har Atterbom återgått till folkbokens gode men svage kung och fader. Vi ha ofvan (sid. 49) sett, hur skalden 1818 ämnade göra af honom något helt annat, bruka honom till polemik mot den då ännu befintliga litterära pseudoklassicismen och mot — heliga alliansens legitimitetsprincip. Redan 1838 torde han (jfr sid. 85) ha funnit denna polemik föråldrad och därför negligerat en scen i utkastet (II, 3). Nu, på 1850-talet, då kung Guido första gången faktiskt framträder, torde han bäst tecknas i dessa sina ord:

>»O Gud! hur länge skall jag vräkas kring
>på detta böljesvall af tvifvel? Gif,
>barmhärtige! ett ledningsbloss, en hamn!»

För skalden är han nu sympatisk, fastän svag. Några hans ord äro vackra, hur hans lif blifvit ett öde och dunkelt haf efter hans första älskliga gemåls bortgång och hur hans nya hustru i början väl varit lik en måne, som åter väckt de skumma stränderna i glans. Men »månens silfverklot» förvandlades till

>»en blodröd meteor, och hafvet är
>långt mera mörkt och tröstlöst än förut.»

Karakteristiskt nog, undrar han helt passivt, om Gloriosa ämnar afsätta honom och göra någon sin älskling till kung. — Dialogen mellan honom, Gloriosa och Florinna framställer prinsessans Griseldisaktiga undergifvenhet för faderns, af drottningen inspirerade men motvilligt gifna förmaningar; vidare drottningens egen hatfulla och vakna ifver att förödmjuka styfdottern, och slutligen Guidos hjälplöshet.

---

[1]) I jägarscenens koncept från 1838 fanns ju bland de utstrukna replikerna en om Florinna, lagd i Mondeuils mun:

>Snart världens alla prinsar sig förälskat
>på blott beskrifning, rykte, skuggporträtt!
>Det ena ögat ville mången ge
>för att få skåda henne med det andra!

— då naturligtvis pagen Raoul genast blir pigg. I den nya inledningsscenen berättar nu Holofernes för Wulf detsamma; det är en engelsman som här erbjudit sitt ena öga, om han etc.

Något arrangeradt verkar kanske det hela, men det är händigt gjordt och blifver, som sagdt, en god orienteringsscen. Holofernes afslutar den med att krypa fram ur ett gömställe och med sin humoristiskt kontrasterande prosa säga några sarkasmer om drottningen och Forella. Hur äfven han nu jämförelsevis har skaldens sympatier, är påtagligt. Denne materialist är nu icke ens alldeles utan själsfinhet: Florinnas röst gör intryck på honom. Jag har redan (sid. 64) flyktigt antydt, hvarför Holofernes, trots allt, för Atterboms känsla varit mycket mindre motbjudande än figurer sådana som utkastets teoretiserande Ebn Rosch (hvilken ju för öfrigt aldrig fick versens lif) eller Sysis eller demagogerna i Lycksalighetens ö med deras hat till det öfversinliga liksom till själens zarta och fina lif. Fullkomligt karakteristiskt för Atterboms spekulativa och ljust lifsbejakande läggning, berodde det på, att en sådan figur ej kunde tänkas som hätsk doktrinär i de onda makternas tjänst, hvilket däremot just är fallet med Ebn Rosch, demagogerna i »Ön» och trollet Sysis, hennes grubbel och spekulation. Holofernes är underkastad köttets skröpligheter, ja, är en feg och ideallös egoist, men utan positivt ond och demonisk vilja mot tillvarons positiva och gudomliga makter. Och detta, icke blott suggestionen från Shakspere, gör skillnaden. —

Sådan blef sagospelets verkliga inledningsscen. Nu följa de scener, som innefattas i Mimers stora fragment 1839. I dem ha blott några helt få rader lätt blifvit ändrade eller rentaf tillsatta, och Rosas soldatvisa (jfr sidd. 87—88) blifvit litet omarrangerad inom scenen men icke ändrad. Viktigare är att skalden nu igenfyllt luckan i dialogen mellan drottning Gloriosa och Sysis (se ofvan sid. 85) och utfört deras »ränkfulla planer mot Amundus och Florinna».

Folkbokens uppslag användes: man ämnar plundra Florinnas garderob till festen för att framhålla Forella, och Forella skall påtvingas Amundus. Men Atterbom fördjupar motivet ganska betecknande. Just *emedan* en gemål som Forella skulle blifva något alldeles outhärdligt för Amundus och låta honom gå förlorad för sig själf, blefve detta äktenskap hans hatfulla fienders triumf. Och man märke: det vore icke blott individen Amundus, som ginge under, utan Amundus som kämpe för hela den »romantik» han representerar och som de onda makterna vilja åt. »En fars», tillägger Sysis,

> »tillika ägde vi att skratta åt!
> Ty mera kostlig parodi än den
> förmälningen ej funnes på det narrverk,
> som människorna kalla äktenskap.»

Hade Atterbom än kanske både 1818 och 1838 kunnat råka nedskrifva dessa rader, så är det dock mer än möjligt, att de faktiskt framkallats af några särskilda och efter den tiden passerade händelser i litteraturen. År 1842 hade Atterbom uppträdt mot sin vän Israel Hvassers uppfattning af Goethes *Die Wahlverwandtschaften* såsom naturalistiskt-osedlig och i stället sökt häfda, att nämda roman just inskärper helgden af äktenskapets väsen. På en af de Bohlinska lapparne finnes nu (från 1850-talet förmodligen) en sönderrifven anmärkning:

Sysis' äktensk valfrän

hvilken kanske hänför sig till denna sak. Har skalden ämnat låta Sysis predika den *falska* valfrändskapens evangelium — *hoc est* sådan Hvasser menat att Goethe predikat den? — Att Sysis talar om äktenskapets narrverk, beror likväl än säkrare på de almqvistska teorierna från *Det går an* m. fl. skrifter, som Atterbom ingalunda älskade och som han äfven nyss förut angripit i några tillägg till satiren i Lycksalighetens ö. Och till sist, måhända: hvad hade ej samlifvet med hans egen hustru betydt för honom själf, med henne, öfver hvars graf den första vinterns snö hvilade därute? Hade ej det haft »himmelsk sommardröm» [1]) nog att göra äktenskapet värdigt att bespottas af trollet Sysis? —

Jag återgår till dialogen själf. Intressant är där slutligen drottning Gloriosas föraktfulla och karakteriserande teckning af sin älskare Spinamonte och sitt andra kreatur, den »gråhårige lufven» Mangipani. De kunna »buga och ljuga» men icke reellt hjälpa henne.

»Så måste gamla Sysis då däran!»

utbrister denna själf, elakt triumferande. —

Efter det så utfyllda fragmentet ur Mimer kommer den ofvan flerestädes (t. ex. sid. 88) antydda balscenen, hvaraf någon del torde vara skrifven redan på 30-talet fastän den först nu blef ett helt.

Stommen är folkbokens berättelse om den dåliga dräkt, som Florinnas elaka styfmoder lät henne bära på festen. 1818 års utkast har scenen företecknad i flere hufvuddrag (II, 6), fastän Atterbom, här som alltid, sedan tagit bort och lagt till.

Utförandet vardt förträffligt. Icke många ställen i de atterbomska sagospelen ha som hela denna balscen några af det verkliga dramatiska konstverkets egenskaper: perspektiv, lefvande dialog, lefvande människoteckning. Där finns en liflig bakgrundsbild: balens »glitterhvirfvel», sorl och stim antydas med åtskillig esprit d'arrangement genom replikerna af de liffulla och realistiskt fattade bipersoner, som skalden för fram.

Bland dem märkes Amundi och Deoläti vän, den ädle och harmoniske prins Cyprino. Vi få ett samtal mellan honom och drottningens nyssnämnde vän Mangipani, hvilken illistigt och diplomatiskt känner sig för hos Cyprino och för hvilken Cyprino icke ens döljer sitt förakt och sin ironi. Vi få motstycket till detta samtal: den andre gunstlingens, älskaren Spinamontes, grofva försök att smickra Deoläti skaldefåfänga, hvilket lönas med samma förakt. — Vi få vidare stället som skildrar Forellas framfusiga enfald, hennes mors förlägna och ursäktande omtydning af dotterns sottiser och Amundi artiga sätt att vara med på noterna. Vi få ett med mästarehand gjordt intermezzo, hvilket jag hitsätter som sammanhängande prof på, hur högt blomster- och arabeskmålaren Atterbom kunde hinna i objektiv

[1]) Se Atterboms dikt »Till den hädangångna».

och realistisk människoteckning — låt vara, att teckningen blott rör en rusig ynglings, pagen Raouls, uppträdande:

»Ja, med mitt goda svärd vill jag förfäkta
att ingenting går upp mot Cyperns vin
om icke Cyperns flickor [1]) — släpp mig, karl!
Håll mig ej fast, Mondeuil! — Mot detta slott
hvad äro våra? Svalbon, ugglenästen!
Skall man då här ej riktigt slå sig lös?
Ha vi med storm ej tagit hela strunten?
Hvaba?

Mondeuil (halfhögt).

Vet hvad du säger — Kom! Respekt
åtminstone för damerna!

Raoul (öfverljudt).

Små pullor,
min vördnad! Häxor, drottningar, prinsessor,
likmycket! allas skål! Med hvar och en
jag tar mig en svingom — Guds sakrament!
Där står ju svartkonstmästarn? — Bagatell!
Jag går'n på lifvet rakt . . . Er tjänare,
signor Diavolo! — Nå, vik ej undan!
Enhvar sitt yrke har — ni sköter *ert;*
hvad skadar det att ni en smula trollar?
Det också är en loflig profession.»

Hvilken af den tidens store diktare, utom Almqvist, hade månne skrifvit något dylikt? För öfrigt, icke heller Almqvist brukar göra sådant på vers; som versdiktare är han nästan alltid högtidlig och långt från verkligheten. Men Atterbom, om hvars verklighetsskygghet, ja verklighetshat man fällt så många oförståndigt generella omdömen, han går här, med sin betydande mottaglighet, lyckligt i de riktiga teaterdiktarnes spår.

Icke desto mindre — Atterbom är ju Atterbom — torde äfven denna scens största skönheter vara lyrik. I en bit dialog mellan Deolätus och Cyprino har Deolätus ånyo ett af dessa utbrott från hjärtats innerligaste, som äro så atterbomska. Han talar om den »barnaflock af toner», som »med späda, lena händer» dragit honom, enslingen, in på balen.

»Försann! ej alltid halka dessa ljud
blott ytligt öfver själen; någongång
de likna vårens första sommarstrimmor
och sticka ner, helt varmt, uppå den is,
hvaraf i själens djup vår känsla spärras.
Då erfar hon, att ofvan hårda täcket
än leka kvar de forna nöjens makter;
Då vakna minnen, som inunder sofvo;
Och *snart blir allt det lif, som frusit in,*

[1]) En rätt liknande replik (Cyperns vin och flickor) nedskref Atterbom redan på en af lapparne från Rom 1818.

på nytt en rörlig flod, där hjärtat skjuter
en nybyggd barkbåt ut, med hissad vimpel,
till segelfärd åt alla féers land.»

Den lyckliga upprymdhet, som är skapandets, geniets, lifvets ?gen, skildras i dessa rader — och lefver där själf.

Vidare finnas här skildringar af drottningen och af Florinna, där det karakteristiska och målande framträder med praktfullt lyrisk lyftning. Hör om fru Gloriosa:

»Sin stolthet ej hon afklädt; men den fladdrar
som en tillbakaslagen kröningsmantel
kring skullrorna, och blottar så de trådar
af Venusgördeln, dem i kväll hon slingrat
omkring sin fulla, smidiga gestalt.»

Eller följande, som på sätt och vis nästan är hufvudstället om henne:

»Med diademets skimmer
upp öfver korpsvart hår och reslig växt,
hvad liknar hon, den Isebel, om ej
ett präktigt nattmoln, på hvars öfre rand
en halft uppsvulgen måne dystert glimmar?
All mörkrets skönhet har sin skräck och vällust
i henne sammansmält; förföriskt talar
en lönlig vådlighet, en ljuflig hemskhet,
förenad med omätlig viljas styrka,
i tjusarögon, dem, likt skallerormens,
hon fäster på enhvar, som hon vill sluka.»

Och nu, som motsats härtill, Florinna; i några af dessa rader tyckes mig den atterbomska stilen lysa som matt perlemor:

»Med min Cyprino
hon talar: från den klarblå grunden strålar
emellan långa, gyllne ögonhåren,
i heligt lugn, två blida stjärnors allvar,
och delar med sig åt kristallens lampor
en skärhet, som i runden vidtomkring
gör nattens irrsken till en glans af dag.

— — — — — — — — — — — — — —

Se! från sin höjd hon öfverblickar flärden
med ödmjukhetens medvetslösa stränghet,
försänkt i ljuset af sin inre värld.

— — — — — — — — — — — — — —

Hon varsnar vårt betraktande — hon rodnar;
O, hvilken rodnad! En odödlig framtids
Aurora. Gläds, min konung, gläds och gack!
Hon är din genius, som visar sig.»

Till denna balscen finns ju (jfr ofvan sid. 76) en bit koncept på samma slags papper och skrifvet med samma stil som en af scenerna från 1830-talet. Därför kan den äfven själf tillhöra samma tid. Konceptet omfattar dock blott en bit af scenens förra hälft. Det är svårt öfverstruket och genomarbetadt; ren, skär, utan ändringar står dock Deoläti ofvan citerade tirad om tonerna, som draga honom in i salen. Episoden hur Spinamonte söker smickra Deolätus är *ditskrifven med*

senare stil (på 50-talet?) och Raoulepisoden, som äfven skulle ha tillhört biten i fråga, *saknas helt och hållet*. Den är alltså, äfven den, inskjuten (väl på 50-talet), då troligtvis också åtskilligt till-diktades och det hela fick en sista retuschering.

Stycket ur »Brage og Idun» följer (se ofvan sid. 89 o. ff.) nästan alldeles oförändradt (jfr sid. 93, not 2). Därpå börjar, såsom Atterbom redan på 30-talet tänkt sig, *sagospelets andra äfventyr*.

Påhittet med Florinnas klädsel har misslyckats; Amundus och hon ha funnit hvarandra; drottningen och Sysis måste nu tänka på andra utvägar. I en scen, som alls icke är företecknad 1818, möta vi dem. De ha nyss rådfrågat ormarne i Sysis' underjordiska håla; drottning Gloriosa rusar fram ur hålan ut på heden en kall och dimmig dagbräckningsstund »med alla tecken till fasa och afsky».

Naturligtvis tala de om, hvad de nu skola göra. Intressantare är dock den motsats mellan drottningens människonatur och trollet Sysis, som skalden betonar. Utan tvifvel skall drottningen vara ond och demonisk, men hon är en praktisk natur, hon vill härska för att tillfredsställa *sina* passioner, *sitt* maktbegär och *sitt* hat, och för Sysis' svarta metafysiska grillfängerier saknar hon sinne. Därför kallar hon dessa ormorakel med »trollska mumlingar och fukter» för ett vidrigt gyckel, en lumpen pöbelskräck. Det stöter hennes mänskliga skönhetskänsla och hennes mänskliga sinne för sammanhang och logik

«att oupphörligt stirra på blott fulhet
och oafbrutet höra på blott vanvett.»

Alldeles annorlunda, principiellt annorlunda med Sysis. Skönhet? Logik? Slikt finnes ej i och för sig själft, det är tomt sken och människovilla, som blifvit »gammal mänskohögfärd», men som drottningen måste lära sig att kufva. *Naturen känner inga ideal;* «innerst i naturens krafter bor blott *hån* mot allt», som människorna »skryta med som vett och smak». Här utföres bestämdt [1]), hur för Sysis' visdom hela det ordnade kosmos är en synvilla: det hånfullt verkliga därbakom är den gamla Natten, det gamla Kaos, tillvaron utan mening, hvars prästinna hon är. Härmed samklingar hennes följande ståtliga hymn till den antediluvianska mineraliska titanvärlden af porfyr och basalt, lyst af vulkanernas röda vådeldslågor innan ännu solen ryckt till sig atmosferen och frambringat organismernas värld med allt »slisk af dagg och blomsterdoft».

Bland de Bohlinska Fågelblåpapperen finnes en lapp med denna anteckning:

1854. Fünfter Doppelheft
Heidelb. Jahrb. Sept. u. Oktober
Schopenhauers system passar särskildt till Sysis'.

Sannolikt har Atterbom, som så mången annan den tiden, först sent gjort bekantskap med Schopenhauer; kanske har det ej skett förrän i det antecknade »dubbelhäftet».

---

[1]) Jfr min redogörelse för Sysis i utkastet 1818.

Men antingen han nu läst filosofen själf eller blott detta referat eller båda delarne: säkert ha Schopenhauers tankegång och resultat verkat starkt frånstötande på denne ljusprästerlige dyrkare af lifvets värden, af tillvaron som — innerst och till sin mening — ett festligt Kosmos, ett Kosmos med oförstörbart personlig själ. Atterbom, för hvilken alla blå aningar och drömmar icke voro drömmar i mening af illusioner utan budbärare från den verkligaste verklighet, har i Schopenhauers stora metafysiska tankedikt sett ett skumt trollslott, hvars tankelabyrinter och poesi voro dödens. I denna blinda och oförnuftiga världsvilja som upphofvet och väsendet i all tillvaro, och i läran om tillvaron själf som en sorge- och klagodikt öfver det djäfvulska i sitt vara — i allt detta fann ju Atterbom fixt och färdigt hvad han redan 1818 (jfr ofvan sid. 58) sökt efter för Sysis': ett »system», ingalunda filiströst, men i sin spekulativa och hemska poesi själfva den demoniska vrångbilden af en äkta poetisk och mystisk världsbetraktelse [1]). Nu fick skalden tyvärr ej mycket tillfälle att bruka sin möjligtvis nya filosofiska bekantskap, ty då Sysis i nyss skildrade scen sätter sig på sin konstigt lefvandegjorda kvastkäpp och manar på den med korta shaksperska häxverser (à la Macbeth), ser läsaren henne för sista gången.

Nästa scen utför och sammanslår det gamla utkastets II: 9 och 10 (hvilka dock där följde omedelbart på balkongscenen). Det är Lila, som denna vackra cypriska morgon håller sin monolog:

»En stund för gudar! Bad i morgonluft» etc.

Hon målar staden och trakten i soluppgångens belysning. Hennes lycka och lifslust bryta ut i sången »När morgonens stråle» etc., som alltså här får sin plats [2]), och hon röjer, som redan 1818 antyddes, att hon sig själf ännu omedvetet blifvit kär i Cyprino. Hon försvinner, då Deolätus uppträder; så kommer Amundus, som för svartkonstnärn förtäljer om ett nytt möte med Florinna — ett möte, som efter balkongscenen är öfverflödigt [3]) för kompositionen, men gjordt för att få bruk för den stora canzon från 1813, hvilken nu flyttats hit och mynnar ut i en ottava rima.

Ofvan (sid. 76) har jag nämnt den Bohlinska samlingens tvenne defekta ex. af Poetisk kalender, som innehålla skaldens ändringar, icke blott till scener, som omarbetats redan för Mimer 1839, utan äfven till några här ifrågavarande delar, till canzonen och till den snart här nedan omtalade scenen mellan Deolätus, Florinna och tärnorna. Huruvida ändringarna till sistnämda, först posthumt ånyo utgifna partier äro gjorda redan på 1830- eller först nu på 1850-talet, kan ju icke bestämdt afgöras. Men eftersom de finnas i sällskap med bevisliga 30-talsändringar, nämde jag dem redan då.

---

[1]) Det är en egen tillfällighet, att, då Atterbom sökte en slik »vrångbild», Schopenhauer passade så mycket bättre, som hans system nödvändigt för den svenske poeten måste blifva vrångbilden af — Schellings. Man märke nämligen, hur Schopenhauer — som på köpet hade en hätsk fördom mot denne Atterboms älsklingsfilosof! — just står *honom* närmare än någon föregångare i betonandet af viljans panteistiskt-metafysiska väsen liksom af intuitionens idé.

[2]) Jfr ofvan sid. 85, noten.

[3]) Det blå flor, som Amundus mottager af Florinna och som Deolätus sedan företer henne som bevis att han sändts af Amundus, kunde ju lika väl ha skänkts af prinsessan t. ex. i balkongscenen.

Ur canzonen ha några smärre språkliga omogenheter och germanismer aflägsnats [1]), men i allmänhet hade denna sköna dikt redan 1813 formellt tillhört poetens bästa ting. Dess yppigt brusande extas häntyder i sina nya omgifningar märkbart på Atterboms ungdomliga Fosforostid och afsticker mot hans senare stil, där detta skummande och svallande lagt sig. Så mycket större blir den för öfrigt ej litterärt okända effekten, att omedelbart ofvanpå denna högst exotiska och sublimerade poesi från 1813 kommer en beskedlig värdshusvärds kälkborgartal och en Holofernesscen; ofvanpå den förfinade och romantiskt kolorerade canzonen få vi burlesk prosa med shaksperska »Anklänge» [2]), som låta känslan hvila sig på hvardagliga bifigurers nivå.

Det är en frisk värdshusscen — Atterboms Falstaff måste ju synas i all sin magnificens, äfven han, bland krögare och kroggäster. Utkastet 1818 förtecknar några drag (I: 5 och isynnerhet 9), fastän i andra kombinationer. Holofernes visar sig sådan vi veta att han är: hans tjocklek och hans lust till dryck och mat exponeras, hans intelligens genomskådar det nya misslyckade försåt, som drottningen tillställt på jakten, men hans kloka försiktighet nekar honom att följa den retade folkhopens uppmaning och ställa sig i spetsen för ett uppror mot drottningen och hennes kreatur:

»Jag hufvudman för ett uppror? Ett barn i moderlifvet kan inte tänka lojalare än jag.»

Han gömmer sig därför i en säng, då de söka honom, och pläderar sedan i en Falstaffsmonolog, att han varit lika tapper för det etc.

Rätt bra, har Atterbom låtit folket instinktivt känna, att Holofernes ej hörde till drottningens regemente. Och då han låtit dessa stackars handtverkare åtföljas af några »skolarer», som äro deras »fältråd och talare», som sjunga en rad marseljäs och förmodligen kunna tala litet i en viss abstrakt-oratorisk frihetsjargon, så ser man, att detta blott är ett flyktigt skämt med de studerandes »Umtriebe» och ej har det förbittrade allvaret hos satiren i Lycksalighetens ö.

Ofvanpå Holofernes' Falstaffsprosa följer den arabeskartadt fantasirika och luftiga sången om de tre färgerna (jfr ofvan sid. 30) och tillhörande scenen ur Poetisk kalender, dock, som vi veta, förbättrad och tillökad (i utkastet 1818 III, 1). Det är Deolätus, som kommer till Florinna och hennes tärnor i parken, lämnar henne Amundi bref och — nu — föreslår henne ett möte med sin älskade. De äldre delarne — t. ex. Florinnas stora tirad, som vi sett ofvan (sid. 21) och som nu lindrigt retuscherats, eller Deoläti tirad om sin »svartkonst» — framstå påtagligt mer reflekterande och allmänt skildrande, medan dialogens tillsatser mer röra handlingens löpande gång.

Så långt och icke längre hann skalden att utarbeta sitt sagospel i sammanhang. Ty hvad som ännu återstår i den posthuma upplagan, Florinnas fångtorns-

[1]) Jfr t. ex. ofvan sid. 30, not 3.

[2]) En replik som Holofernes' »Goldwasser! Goldwasser! Mitt riddargods för goldwasser!» tycks böra ha varit något stark äfven för Atterbom. Men han har ej generat sig.

scen från Poetisk kalender — själfva juvelskrinet i dess fragment — det skulle ju redan 1813 tillhöra 3:e akten. 1818 års utkast har fördelat det på IV: 11, som skulle innehålla fågelns och Florinnas växelsång »Genom natt och dunkel stilla etc.» (se ofvan sid. 31) och V: 5 med Florinnas sång »Jag vet ett hus» och dialogen mellan Florinna och Rosa, hvaraf vi ofvan (sidd. 23—24, 31, 34) sett fragment, tillhörande Atterboms verkligt geniala lyriska produktion. Om han i bearbetningen åter kommit fram ända hit, så hade han nog verkligen sprängt itu scenen, kanske äfven retuscherat ett och annat i växelsången och isynnerhet gjort tillägg. Nu nådde han icke fram, och i den slutliga »Fågel Blå» har utgifvaren alltså måst behålla scenen sådan den var redan 1813. Dess djupa drömstämning, dess underbara och gyllene ornamentkonst, dess poetiskt glittrande naturfilosofi ha icke tillsatts med några rent dramatiska beståndsdelar.

Bland de Bohlinska papperen finnas också förberedande utkast till scenerna nu från 1850-talet. Ett dylikt har 8 scener af andra äfventyret; blott de 4 vi sett blefvo färdiga, sammandragna ur 5 i utkastet. Skalden har likväl där först ämnat inleda med Holofernesscenen på värdshuset (nu scen 3), hvarpå liksom nu, fastän som scen 2, skulle komma omarbetningen af uppträdet mellan prinsessan, tärnorna och Deolätus. Sedan skulle följa *dels* ett afsked mellan Deolätus och Amundus, då den förre reser till Sverige — ett motiv, som både finns i det äldre stora utkastet och i den definitiva utarbetningens möte mellan Amundus och Deolätus —; *dels* ett besök af Spinamonte hos Amundus med gratulationer från drottningen öfver lycklig återkomst från jakten; Spinamonte brukar tillfället att förtala Florinna och rosa Forella etc. Hur detta afsked och detta besök sinsemellan skulle placeras, framgår ej klart af handskriften; de äro båda öfverkorsade.

I stället har skalden skizzerat de två scener (här t. o. m. tre, men de två första sammanslogos), som nu verkligen inleda andra äfventyret. Men de voro omkastade, så att Lilas morgonmonolog och visa började akten; därpå kom som *särskild* scen uppträdet mellan Deolätus och Amundus (med canzonen), hvilket arrangemang går tillbaka till 1818. Scen 3 blir uppträdet mellan Sysis och drottningen, hvilket, som vi sett, dock förvandlats till äfventyrets definitiva inledningsscen.

Så vardt Holofernesscenen här det nya utkastets scen 4 (i utarbetningen 3) och scenen mellan Deolätus och de unga kvinnorna vardt scen 5 (i utarb. 4). Här slutar, som vi veta, utarbetningen, men det nya utkastet har ytterligare tre scener.

Först den nyss utstrukna afskedsscenen mellan skalden och konungen samt Spinamontes beskickning (sc. 6); Amundus lofvar här att besöka drottningen. Därpå en scen i dennas rum, ett uppkok på tredje äfventyrets 5:e och 6:e scen i det äldre utkastet. Ett här tillkommet, icke oäfvet drag är det, att drottningens gamla passion för Amundus plötsligen åter flammar upp, då de nu stå ansikte mot ansikte. Men — hon vågar ej röja det för den lyssnande Sysis' skull. Att detta icke blef utfördt, är säkert en anmärkningsvärd förlust.

Sista scenen är obetydlig; man talar om och beklagar Florinnas plötsliga försvinnande.

Å ett annat utkast finnes äfventyrets inledningsscen fullständigare företecknad och *insatt som första scen* — hvaraf jag sluter att det nedskrifvits senare än det nyssnämda. De följande scenerna antydas ock, delvis i annan ordning, äfvensom ett par till efter det äldre utkastet. De röra den påtänkta enleveringen af Florinna och ankomsten till Sysis' slott.

Här antecknas: »Han blef *blå och vacker,* emedan trohet och fägring utgjorde hans varelses essentia». Ja, Atterbom har till och med här utfört detta i en liten oslipad vers. Sysis förvandlar Amundus:

> »Välan, du luftsvärmare, du trogne herde,
> blif *fågel* och blif *blå!* blif himmelsblå!
> Den fada (sic!) färgen passar bäst ditt väsen,
> Den fada himmelsblåa färgen passar
> bäst en dylik trogen herde.» [1])

---

[1]) Å en lapp, som äfven finnes bland de Bohlinska papperen utan att ändå synas stå i direkt förhållande till Fågel Blå, förekommer en bland dessa hjärteutgjutelser, som äro alltigenom atter-

Så har själfva namnet Fågel Blå, som Atterbom fann före sig i folkboken, blifvit romantiskt motiveradt och satt i förhållande till sagospelets idékrets. —

Å samma lapp finns äfven ett fragment af första äfventyrets första scen (Holofernes, Lila, Wulf). I behåll ha vi äfven en annan bit däraf, hvars baksida äger repliker af Florinnas dialog med sin fader.

Jämförelsevis betydande äro de rent och otvifvelaktigt nya scenerna icke. Drottningens figur var färdig förut, om Deolätus höra vi ingenting af vikt, någon lyrik och lyrisk dialog som de i Poetisk kalender eller i Brage og Idun finnes ej med undantag af balscenens skildringar utaf Florinna och drottningen, och dessas ursprung från 1850-talet är icke ens säkert. Sådana ting som den inskjutna Raoul-scenen och Sysis' filosofiska tirader äro dock framstående. Den stilskillnad som råder mellan delarne från 1813 och från 1838—39 finns naturligtvis ej mellan de sistnämda och dem från 1855.

Man frågar sig, hvilka dimensioner dikten skulle ha tagit, om den blifvit färdig. Jag har förut antydt, hur Atterbom säkerligen då ålagt sig så mycken begränsning som möjligt i förhållande till sitt gamla utkast. Af icke fullt två »äfventyr» där har han nu gjort ett, och den sista scen, som kommit med i utarbetningen och nu är andra äfventyrets fjärde, var 1818 tredje äfventyrets första. 1842, då ännu blott större delen af första äfventyret var färdig, kallade skalden, som vi sett (sid. 102), detta för en tredjedel af det kommande hela. Men i så fall hade han måst sammandraga fortsättningen i ännu starkare skala. Skulle han ens ha kunnat det till dylik grad? Knappast. —

Bland offentliga omnämnanden af det definitivt utgifna Fågelblåfragmentet påpekar jag några stycken. I andra häftet af Nordisk Universitetstidskrift, som redigerades med bidrag från Kjöbenhavn, Lund, Kristiania och Upsala, finnes (1858) en anmälan af L—n (Gustaf Ljunggren). Diktens äldre faser i Poetisk kalender och Mimer omnämnas; däremot har granskaren råkat öfverse, att balkongscenen varit tryckt i Brage og Idun.

Anmälningen börjar:

Fågel Blå är det nyaste, mest betydande alster inom vår poetiska litteratur, och Fågel Blå är en gengångare. — — Men gengångare inom poesiens värld äro inga blodlösa spöken; hafva de makt att gå igen, så är denna makt lifvets och helsans. —

Dem, som känna och älska Lycksalighetens ö, behöfva vi knappt säga hvad de här skola finna: lyriska stycken af den skäraste innerlighet; praktfulla skildringar; en dialog, som, genomdrucken af poesi, klart afspeglar den talandes själsstämning; en i viss mening bestämd karaktärsteckning, hvars konturer dock på samma gång tyckas upplösa sig i det helas skimrande halfdunkel; djupa tankar, merendels, om ej alltid, uppgångna i den poetiska formen; humoristiska infall och

---

bomska: »Trohet! Vackra ord, som för mig innebär så mycket af hvad jag högst skattar: *tro* och *förtröstan* till Gud — kärleksfullt erkännande af alltings värde och i tacksamhet därför fördragsamhet med dess brister — verksam välvilja — konsekvent till ett mål» etc. Särskildt detta: »kärleksfullt erkännande af alltings värde» bör märkas; det utsäger ej någon ytlig optimism men en oändlig välvilja, och det låter oss förstå, hvarför Atterbom hatade dem, hvilkas grälsjuka så att säga vände sig mot tillvaron själf för att svärta den.

intermezzon, hvilka, en och annan gång tvungna, vittna om, att skaldens egentliga styrka icke ligger åt detta håll, huru mycket utmärkt han äfven på detta område åstadkommit.»

Illustrerad Tidning 1858 hade äfven en (osignerad) anmälan, införd d. 17 juli (n:o 28).

Rec. frågar sig, hvarför Fågel Blå, som en gång troddes blifva Atterboms skönaste och mest betydelsefulla dikt, aldrig blef färdig. Låg i planen en oformlighet? Eller hade Atterbom mistat sin diktarlust? Rec. tror något af hvardera och anmärker i vagaste allmänhet, att i hela fosforismen låg »ett öfvermått, som måste slå om i brustenhet och afmattning» — en svag förklaring, då, som vi nu sett, diktarkraften ingalunda svek den åldrande poeten och blott mängden af annat skriftställeri och akademiska göromål på 40- och 50-talen till hans förtviflan jämt hindrade honom att göra Fågel Blå färdig.

Med mera skäl anmärker rec. att de egentliga hufvudpersonerna Amundus och Florinna för mycket trängas åt sidan af Deolätus och Sysis, och att utkastet från 1818, som sagdt, är oformligt. Mindre rättvisa äro åter några förebråelser för svulst, åtminstone vis-à-vis alla omarbetade och nya partier. Naturligtvis talar rec. äfven om styckets skönheter.

Också *Göteborgs Handels- och Sjöfartstidning* samt *Aftonbladet* hade haft ett par anonyma anmälningar, bägge den 19 juni. Aftonbladet hade för länge sedan uppgifvit sin fientliga ställning till Atterbom; också nu är dess recension lugnt historisk. I Handelstidningen påpekas oriktigt, att Sverige icke äger någon litterär tidskrift, som ju lämpligast borde ägna detta arbete ett omnämnande. Recensenten häfdar klarögdt och vidhjärtadt, att denna sagospelspoesi naturligtvis har sitt fulla berättigande vid sidan af tidens verklighetsdiktning, något som realistisk härsklystnad och ensidighet äfven sedermera har nekat [1]).

Till sist bör nämnas det lilla meddelande om bokens tillvaro, som firman Lindh lät inflyta i flere tidningar under juni månad (t. ex. i *Lunds Veckoblad*, i »*Upsala*», i *Göteb. H. o. S:stidning*, i *Snällposten* o. a.), och där Fågel Blå kallas den dikt, som Atterbom omfattat med mest förkärlek och hvarpå han tänkt »ännu få veckor före sin död».

* * *

Vi ha sett, att man ej sällan i Fågel Blå anade Atterboms förnämsta dikt. Jag tror nu visserligen icke desto mindre, att Lycksalighetens ö, den störst och djupast tänkta och mest universella af de två, också skulle ha förblifvit den mäktigaste.

Hur Lycksalighetens ö är ett »idédrama» har i detalj skildrats af Ljunggren och Lysander. Konstens, det skönas betydelse var ju för Schelling och Atterbom den, att här, och här allenast, framträdde tillvarons osynliga kärna genialt uppen-

---

[1]) Ännu L. Dietrichson menar (»Ur dagens krönika» 1883), att »efter Runebergs Fänrik Stål, andra delen (!), har ingen gjort försöket att skrifva en 'Fågel Blå'» — hvilket naturligtvis skall betyda, att Fänrik Ståls poetiska realism slagit ihjäl sådan romantisk diktning. Jag vill ej tala om, att litteraturhistorien sedan den tiden — naturligtvis — faktiskt visat motsatsen. Men då prof. Dietrichson här just tager andra författare, som t. ex. Wergeland, i försvar mot 1880-talets naturalistiska kritik och dess pretentioner, vet man icke, hvarför Atterbom skall vara sämre ställd.

barad i bild, i syntes. Därför älskade romantikens alltid spekulationsvakna poesi, som ville låta världsmysteriet och oändligheten ge klangen åt sina syntetiska och suggestiva rytmer, att äfven tolka skönheten, älskade att skänka sina läsare den ojämförliga själslyftning, som ligger i en oupplösligt förenad estetisk och intellektuell njutning. Lycksalighetens ö, romantikens typiska idédrama, vardt »estetiskt» i särskild mening, vardt en poesi om poesi, en poetisk filosofi om det sköna. I en världsbild med gränslösa perspektiv visar den, hur det jordiskt sköna just i sin undergång röjer sig som ett evigt, hvartill all skönhetslängtan syftar, äfven då den härnere går vill. När man kallat Lycksalighetens ö för det skönas tragedi, så vill det alltså säga: poesien rör sig här icke blott om Astolf och Felicia och deras mänskliga psykologi utan vill på samma gång utveckla det skönas väsen rent objektivt, från dess metafysiska och ontologiska sida. Som Faust är ju Astolf människoanden själf, men trånande efter skönheten, och skönheten är Felicia, hvilken som jordisk glider ur hans armar och som han i evighet blott får äga i modren Nyx', i det osynligas stilla land — d. v. s. hela fabeln får en djupt metafysisk innebörd. Ja, Felicias nymfer äro ju de särskilda konsterna o. s. v., Tiden och Afunden uppträda, det verkliga och det rent allegoriska går flerestädes öfver i hvartannat.

Uti Fågel Blå hafva personer och fabel ingen allegorisk betydelse, och folksagan är således ej i denna mening omdanad till ett idédrama. Atterbom menade själf, att han denna gång ej velat skrifva något dylikt. De byronska rader, som han en gång (se ofvan sid. 101, not 2) ämnat bruka som motto till Fågel Blå, säga oss det direkt: han har ej planlagt något särskildt utom att *ett ögonblick vara glad*. Dessa bilder stodo för honom som en sorglös fantasilek från hans ungdomsvärld i romantikens aurorasken, och de kommo åter till honom i hans sommarlycka under Steninges och Qvallstads blå himmel. Han ville då med dem vara skald och skald allenast. Han ville säga med Lila i hennes »vårvisa»: frågar man, hvad leken skall *betyda*, så svarar jag: min tanke är blomma, min lära är sång.

Icke desto mindre är ju ej heller Fågel Blå en fantasilek utan vidare. Också den har ju en värld af tanke och spekulation: Florinnas och Deoläti tirader, Sysisfiguren och framför allt Deolätus själf. Hur denne sistnämde, hans självkamp och utveckling, enligt planens ändlösa Deolätusscener skulle ha blifvit det mest centrala i dikten, ha vi sett — låt vara att skalden, om poemet blifvit färdigt, måst söka allvarligt begränsa sig just på denna punkt. Men som vi *nu* ha Fågelblådikten, utkastet medräknadt, och som vi dock i hufvudsak skulle ha fått den äfven som färdig, så är den, äfven den, ett »estetiskt» drama och som sådant en intressant sidobild till Lycksalighetens ö. Ty om sistnämda — betraktadt rent abstrakt som dylikt drama — utvecklar »det skönas» väsen objektivt och låter skaldens estetik taga poesiens och tragediens lif, så skulle ju, som jag ofvan sökt skildra, »Fågel Blå» röra sig om *konstnären själf*, om en poets personliga utveckling genom tankens och känslans labyrinter upp till Atterboms ideal af skaldisk världsbetraktelse och sinnesstämning. Men det allra mesta häraf måste ju stanna i det gamla utkastets resonnemang, och Deolätusfigurens senare och intressantare faser vordo

aldrig kött och blod. Hvad ha vi förlorat därmed? Nog icke någon bestämdt modellerad dramatisk figur — därtill stod Atterbom för litet objektiv gentemot denna sin skapelse, som ju var hans eget innersta jag — men säkert en hel lyrisk opera öfver motiv af ett själslif, hvilket vi visserligen ändå känna lika väl ur Atterboms egna verk, som vi skulle ha gjort ur »Deolätus» som dramaperson.

Det vill säga: de ibland oss känna det, som äro disponerade därför. Ty Atterbom hade rätt, då han en gång skref till Kiellman-Göranson om sin egen poesi, att den icke existerar för andra än dem, som i någon mån åtminstone vore släkt med honom i själfva sinnesstämningen. Vår litteraturhistoriska forskning har på ett rentaf lysande sätt äfven här bekräftat Atterboms aningar, då den nämligen länge ställde sig mer kylig och tvär gentemot honom, än mot någon annan af våra store från hans tid, och af hans *innersta* intentioner stundom förstått jämförelsevis litet.

Och dock, som han själf sagt:

»Det son rätt ur hjärtat går,
i alla tider någons hjärta når.»

Därför har åtskillig atterbomsk poesi säkert alltjämt haft sin publik, fastän de individer nog stundtals varit ytterligt få, som med verkligt studium och besläktad intuition omfattat denna ande i sin helhet. De senare årtiondenas lifsbetraktelse, hvilken ju på många ansedda håll varit tämligen lik Sysis' sådan skalden skildrar den, kan ju ej heller ha ökat den litterära massans sympatier för Atterboms och Deoläti ideal. Men å andra sidan har vår samtids historiska sinne äfven i fråga om nyromantiken gjort ett godt arbete, om också positivismens efterslängar ännu ej sällan hindra det hela och djupare tillägnandet, det nämligen, som i denna poesi söker annat än dess sensualistiska färgprakt och välklang i återgifvandet af stämningar.

Och en verklig förståendets renässans skulle man gärna önska diktaren af Lycksalighetens ö och Fågel Blå. Ty undantagandes H. C. Andersen vet jag ingen poet, hvars naturel så som Atterboms varit alltigenom *sympatetisk*. Med detta ord menar jag då hans behof af att förstå och förstås *ända ned i väsendets rot*. Hans känsla har ingenting reserveradt. Den hängifver sig fullt. Han är, som vi sett, så uppfylld af tillvarons härlighet, direkt och intellektuellt, att han som ett solberusadt barn vill lära hela världen att se och känna med samma fröjd. Hur ofta förkunnar icke Atterbom identiteten af att »älska» och att »djupt förstå». Därför kunde han t. ex. skrifva sina »siare och skalder». Därför är hans ideal af sång den som går

»från lifvets *hjärta;* känn! han in däri
dig rycker hän *till själarnes förening*
och *kärlek är hans namn och Gud hans mening.*» [1])

Därför skulle i Fågelblådramat, sedan dess goda makter segrat öfver det

---

[1]) »Den nya Vitterheten» af Atterbom, d. v. s. den omarbetade gamla Fosforosprologen.

gamla Kaos både i det yttre och i Deoläti själ, Amundus och Florinna till slut »omgifvas *på en gång af alla sina vänner*» i det gamla utkastets sista scen.

Det ömsesidiga förståendet höga och goda väsenden emellan — det blir då något af romantikens »blå blomma» förverkligad och funnen. Det oändliga, som vår känsla annars trånar efter, äga vi i den eröfrade medkänslan, hvilken, om den är full och hel, är lika djup och rik, d. v. s. lika oändlig som känslan själf. Uppfatta vi rätt intimt de tre här ofvan citerade versraderna, äga vi nyckeln till den poesi, som Atterbom-Deolätus ville åstadkomma som den innerligaste och högsta.

(Tryckt den 9 augusti 1902.)

Tillägg och rättelser.

För mina studier öfver Fågelblådiktens senare skeden har jag haft tillgång till ett par källor, som icke nämnas i mitt förord från 1900. Jag menar de atterbomska bref, som benäget ställts till min disposition af hr Overlærer Hauch i Roeskilde och af fil. lic. John Atterbom, och som nämnas på sina ställen i boken.

Om de Bohlinska Fågelblåpapperen i riksbiblioteket har jag anmärkt (sid. 118), att bland dem finnes ett par, som ingenting ha att göra med sagospelet i fråga. En lapp innehåller mycket atterbomska och mycket vackra verser till en »sångarinna», som fordom besökt Atterbom — sannolikt på Marmorbruket 1825 eller 1826. De äro ingenstädes upptagna i Atterboms dikter, men i ett bref till Ingemann af d. 25 april 1838 (se Heises bok) förekommer det mesta utaf dem, hvarför jag icke trycker dem här. — Äfven finnes en bit koncept till slutet af den Franciscuslegend, som är »Blommornas» epilogdikt, och dessutom ännu några poetiska rader.

Sid. 3 rad 12 uppifr. står: system läs: syften
» » » 26 » läs: in i en katolicerande
» 5 » 7 » (Obs.! noten!) står: romans läs: roman
» » » 26 » (») Läsning i Blandade Ämnen *utgafs* som bekant af G. Adlersparre, men den nämda öfversättningen från Gray är af G. A. Silfverstolpe. Den svenska öfversättningen af Werther (första upplagan 1783) öfversätter *romantisch* med *romanesk.* — Jfr med hela denna not en recension öfver R. M. Meyers *Vierhundert Schlagwortz* af *A. Gombert* i Zeitschrift für deutsche Wortforschung, oktober 1901.
» 7 » 5 nedifr. (täxten) står: strot läs: strof
» 11. Att Fågelblåsagan varit *känd* i Sverige äfven långt före 1794 är ju bevisligt genom *Thorilds* uppgift i »Kritik öfver kritiker», hur den tilltalat honom i hans barndom.
» 12 rad 5 uppifr. står: Med största sannolikhet läs: Som vi bestämdt veta af företalet till Poet. kal. 1816,
» » » 25 » bör stå citationstecken efter *sattes å sido.*
» 15 » 10 » nottecknet utgår.
» » » 22 » står: som af hans öfriga. Läs: som hans öfriga
» 16 » 1 nedifr. (täxten) står: som den till rococotidens hjältar ej heller läs: till rococotidens hjältar som den ej heller
» 19 » 15 uppifr. står: Lowell läs: Lovell
» » » 2 nedifr. (noten) står: Nichts-Sehen, läs: Nicht-Sehen
» 20 » 2 » (täxten) står: Syris, läs: Sysis (jfr sid. 47, rad 6 nedifrån, täxten)
» 29 » 8 » » står: imkring läs: omkring
» 31 » 23—24 uppifr. står: Allmodrens harmoniska majestät läs: Allmodrens majestät
» 33 » 3 » nottecken inskjutes framför det geijerska citatet.
» 36 » 2—3 nedifr. meningen: »och det hela mynnar ut i en dialogisk ottava-rima» utgår.
» 37 not 1. Ännu en dylik canzone finnes i Ernst Kjellanders skrifter och heter *Svanhvit.*
» 39. Att *Hammarsköld* kände Lindeberg som författare till skämtpjäsen Fågel Blå, framgår af hans bref i H:sköldska brefväxlingen (till Molbech d. $^{24}/_{1}$ 1817, där samtidigt Atterboms dikt starkt rosas).
» 43 rad 2 nedifr. i noten står: Helwig läs: Helvig
» 46 » 1 uppifr. läs: 30- och 50 talen
» 56 » 1 och 2 nedifr. i noten står: egenheter läs: egenskaper
» 65. Ännu 1822 tänker Atterbom att med snaraste fullborda Fågel Blå, såsom bref till Beskow utvisar (d. $^{21}/_{8}$).
» 88 rad 8 nedifr. (täxten) står: historieprofessorn läs: historieskrifvaren

---

LUNDS UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT. Band. 38. Afdeln. 1. N:r 4.

DIE ANWENDUNG DES WORTES
ΚΥΡΙΟΣ
IM NEUEN TESTAMENT

VON

SVEN HERNER.

LUND 1903
E. MALMSTRÖMS BUCHDRUCKEREI.

Inhalt.

Berichtigungen.

S. 6, Z. 9 v. o. lies: »an die — — — gemachte« statt: »von der — — — gemachten«.
» 6, » 17 » » »erwähnt« statt: »angeredet«.

Einleitung.

Die Frage, auf wen sich κύριος an den verschiedenen Stellen im Neuen Testamente beziehe, ist noch nicht genügend untersucht worden. Zwar ergiebt sich in der Regel von selbst, ob ein κ. sich auf Gott oder auf Christus oder auf irgend einen anderen bezieht, an ziemlich vielen Stellen aber kann man zu keinem zuverlässigen Schluss kommen. Dass dies viel öfter der Fall ist, als man im allgemeinen glaubt, wird sich vielleicht aus dieser kleinen Erörterung ergeben. Wir erinnern zuerst an die Fälle, betreffs welcher verschiedene Exegeten zu verschiedenen Resultaten gekommen sind. Durchaus nicht selten bezeichnet κ. an einer bestimmten Stelle nach einigen Exegeten Gott, nach anderen aber Christus. Zuweilen ist wohl die eine Meinung entschieden falsch, oft aber können für beide Alternativen ungefähr gleich gute Gründe gegeben werden, und es ist unmöglich, eine Entscheidung zu machen. Auch wenn es scheint, als wäre die eine Alternative vorzuziehen, können jedoch die Gründe für die andere Meinung so bedeutend sein, dass man über einen grösseren oder geringeren Grad von Wahrscheinlichkeit nicht hinauskommen kann. Und dies gilt, nach der Meinung des Verfassers, für ziemlich viele Stellen, wo alle ihm zu Gebot stehenden exegetischen Arbeiten entweder eine und dieselbe Erklärung geben oder unterlassen sie zu besprechen und deshalb wohl die Sache für selbstverständlich halten. Der Verfasser ist also zu dem Resultate gekommen, dass in einer Menge von Fällen nicht zu entscheiden ist, ob κ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht. Ja, zuweilen scheint es sogar, als ob ein neutestamentlicher Verfasser es als unentschieden dahinstellen möchte, ob das, wovon er spricht, Gott oder Christus zuzuschreiben sei, und als hätte er deshalb absichtlich eine für Beide gemeinsame Benennung gewählt. Solche Stellen haben für die NTliche Christologie ihr grosses Interesse.

Während in gewissen Teilen vom NT κ. sich am öftesten auf Gott bezieht, ja in ein paar Fällen sogar häufiger als θεός vorkommt als Benennung für Gott, gilt für den grössten Teil des NT die Regel, dass fast nur in Citaten aus dem AT κ. von Gott gebraucht wird. Aber auch innerhalb der Partien des NT, wo κ. in der Regel Christus bezeichnet, besteht eine grosse Verschiedenheit im Sprachgebrauche.

In einigen Schriften begegnet das Wort κ. sehr selten, während andere dagegen beinahe niemals vom Heiland sprechen, ohne ihn »Herr» zu nennen. Natürlich hat man schon die verschiedenen Sprachgebräuche beobachtet, eine Spezialuntersuchung wird jedoch mit sich bringen, dass die aufgestellten Regeln einigermassen modifiziert und näher in Detail durchgeführt werden.

Die direkten deutschen Citate aus dem NT sind in der Regel der 9:ten Auflage von C. Weizsäcker's Übersetzung entnommen.

Bei der Behandlung unseres Stoffes wollen wir zuerst jede einzelne der NTlichen Schriften untersuchen und dann eine kurze Zusammenfassung von den gewonnenen Resultaten geben, vor allem mit Bezug auf die verschiedenen Sprachgebräuche.

Matthæus.

Wir wollen mit den Citaten anfangen, wo κύριος sich auf Gott bezieht. 1: 20, 24; 2: 13, 19; 28: 2 findet sich der Ausdruck »ein Engel des Herrn». Dass »Herr» hier dasselbe wie »Gott» ist, kann nicht bezweifelt werden. 1: 20, 24 wird von dem Engel des Herrn gesprochen, der im Traum dem Joseph vor der Geburt Christi erschien, und nach 2: 13, 19 giebt ein Engel des Herrn der heiligen Familie Befehl, nach und von Aegypten zu ziehen. Nach 28: 2 wälzte ein Engel des Herrn den Stein von Jesu Grab ab. Ohne Zweifel kann man auch an dieser Stelle »Herr» durch »Gott» ersetzen. Zwar spricht Mt nicht nur von den Engeln Gottes sondern auch von denen des Menschensohnes (13: 41; 16: 27; 24: 31), aber ἠγέρθη 28: 6 zeigt, dass die Auferstehung als ein Werk Gottes dargestellt ist, und infolgedessen muss der betreffende Engel ein Engel Gottes sein. 28: 6, wo »Herr» sich auf Jesus bezieht, kann um so weniger mit in Betracht gezogen werden, als es ganz sicher ein späterer Zusatz ist.

21: 9 und 23: 39 heisst es, dass Christus im Namen des Herrn kommt, und das Wort »Herr» muss sich also an diesen Stellen auf Gott beziehen. Ebenso leicht ist es, mit den Citaten 4: 7, 10; 22: 37 fertig zu werden, wo es »der Herr dein Gott» heisst. Vollkommen klar sind auch Christi Citate aus dem AT: »du sollst nicht falsch schwören, du sollst aber dem Herrn deine Schwüre abtragen» (5: 33), und »der Stein, den die Bauleute verwarfen, der ist zum Eckstein geworden; vom Herrn ist er gekommen» (21: 42). Ebenso ist natürlich Gott das Subjekt im folgenden Citate: »der Herr sprach zu meinem Herrn» (22: 44); so auch in dem bei der Erzählung von Judas Iskariot angeführten Citate: »Und sie nahmen die dreissig Silberstücke — und gaben sie auf den Töpferacker, wie der Herr mir befohlen» (27: 9 f.). Ferner wenn Mt erzählt, wie der Herr durch die Propheten verkündet hat, Jesus würde von einer Jungfrau geboren werden (1: 22) und dann die heilige Familie nach Aegypten fliehen (2: 15), muss an diesen Stellen der Ausdruck »Herr» durch »Gott» ersetzt werden können. Zu dieser Gruppe von Citaten zählen wir noch 9: 38, wo Jesus seine Jünger ermahnt, zum Herrn der Ernte zu beten, und

11: 25, wo Jesus seinen Vater preist und ihn dabei »den Herrn des Himmels und der Erde» nennt.

Gehen wir nun zu den Citaten über, wo κύριος sich auf Christus bezieht, haben wir zuerst zu verzeichnen eine grosse Menge von Stellen, wo Christus mit dem Worte »Herr» angeredet wird (8: 2, 6, 8, 21, 25; 9: 28; [13: 51]; 14: 28, 30; 15: 25, 27; 16: 22; 17: 4, 15; 18: 21; 20: 33; 26: 22) oder mit dem Ausdruck »Herr, der Sohn Davids» (15: 22; 20: [30], 31). Hierzu kommen noch die Worte Jesu 25: 37, 44, dass am jüngsten Tage sowohl die Gerechten als die Ungerechten zu ihm sagen werden: »Herr, wann sahen wir dich hungrig u. s. w.» und 7: 21 f., dass viele zu ihm an jenem Tage: Herr, Herr sagen werden, dass aber nicht jeder, der zu ihm Herr, Herr sagt, in das Reich der Himmel eingehen wird. Ferner haben wir die Worte Jesu an die Pharisäer: »wie kann ihn denn David im Geiste Herr nennen in den Worten: der Herr sprach zu meinem Herrn — wenn ihn so David Herr nennt» (22: 43—45); weiter die Ermahnung hinsichtlich der bevorstehenden Wiederkunft des Menschensohnes: »so wachet denn, weil ihr nicht wisset, an welchem Tage euer Herr kommt» (24: 42), und schliesslich die Worte Jesu 12: 8: »der Sohn des Menschen ist Herr über den Sabbat». Die zwei noch zu erwähnenden Stellen sind Jesu Worte 21: 3: »wenn jemand etwas zu euch sagt, so saget: der Herr bedarf ihrer» und die ermutigende Rede des Engels vor dem leeren Grabe: »kommet und sehet den Ort, wo der Herr lag» (28: 6).

Von den Stellen, wo κύριος von Menschen gebraucht wird, gehören die meisten zu den Gleichnissen Jesu in engerem (13: 27; 18: 25, [26], 27, 31, 32, 34; 20: 8; 21: 30, 40; 24: 45, 46, 48, 50; 25: 11 [2 mal], 18, 19, 20, 21 [2 mal], 22, 23 [2 mal], 24, 26) oder in weiterem (6: 24; 10: 24, 25) Sinn, und nur ein paar Beispiele (15: 27; 27: 63) fallen ausserhalb dieser Kategorie.

An allen bisher angeführten Stellen lässt sich ohne Schwierigkeit entscheiden, auf wen sich das Wort κύριος bezieht. Man findet aber in Mt eine Stelle, betreffs welcher es als unentschieden dahingestellt werden muss, ob Gott oder Christus gemeint ist, näml. das Citat 3: 3: »Hört, wie es ruft in der Wüste: bereitet den Weg des Herrn, macht eben seine Pfade». Jes 40: 3, von wo das Citat genommen ist, hat der hebräische Grundtext »Jahve» und dies wird von LXX mit κύριος wiedergegeben. Es wäre also sehr verlockend, auch bei Mt κ. Jahve bezeichnen zu lassen, in welchem Fall das betreffende Citat besagen würde, dass Jahve selbst durch Messias zu seinem Volke kommt. Diese Erklärung wird von verschiedenen Exegeten bevorzugt und könnte auf den Umstand gestützt werden, dass Mt, wenn er vom Heiland spricht, den Namen Jesus nicht durch »Herr» zu ersetzen pflegt. Dessenungeachtet scheint sie uns weit von sicher zu sein. Es ist ja gar nicht ungewöhnlich, dass ein NTlicher Verfasser auf κύριος-Christus einen Spruch aus dem AT anwendet, der sich auf κύριος-Jahve bezieht, und aus dem Zusammenhang an der betreffenden Stelle ergiebt sich zunächst, dass Christus gemeint wird. Johannes der Täufer hatte den Weg desjenigen zu bereiten, der nach ihm kommen sollte (3: 11) d. h. Christus. Derselbe Gedanke wird 11: 10 ausgesprochen, wo Jesus von

Johannes sagt: »Er ist es, von dem geschrieben steht: Siehe, ich sende meinen Boten vor dir her, der soll deinen Weg bereiten vor dir her». Hier wird es also ausdrücklich gesagt, dass Johannes von Gott hergesandt wurde, um Christus den Weg zu bereiten. Im Grundtexte (Mal 3: 1) heisst es aber: »Siehe, ich will meinen Boten senden, dass er den Weg bahne vor mir her», und 11: 10 giebt uns also nicht nur ein Beispiel dafür, dass ein ATlicher Spruch, der sich auf Jahve bezieht, auf Christus angewandt wird, sondern drückt auch denselben Gedanken wie 3: 3 aus; es dürfte also am richtigsten sein, die etwas dunkle Aussage in 3: 3 nach der durchaus klaren in 11: 10 zu erklären.

Als ein Beweis dafür, dass sich κύριος in unserem Verse auf Christus bezieht, hat man auch den Umstand angeführt, dass Mt, der sonst Jes 40: 3 LXX wörtlich folgt, τὰς τρίβους αὐτοῦ anstatt τ. τρ. τοῦ θεοῦ ἡμῶν gesetzt hat. Diese Änderung ist sehr beachtenswert und es ist nicht wahrscheinlich, dass sie nur formeller Art sei. Unser endgültiges Urteil über 3: 3 ist also das: es lässt sich nicht mit Bestimmtheit entscheiden, ob das im Verse vorkommende κύριος auf Gott oder auf Christus bezogen werden soll, wir halten aber die letztere Alternative für die wahrscheinlichste.

Von den Stellen, wo κύριος Gott bezeichnet, sind 4: 7, 10; 5: 33; 21: 9, 42; 22: 37, 44; 23: 39; 27: 10 Citate aus dem AT, wo der hebräische Text יהוה hat und LXX κύριος; dies κ. ist also der Übersetzung der LXX von יהוה entlehnt. Mt gebraucht aber das Wort »Herr» von Gott nicht nur in den Fällen, wo direkte Citate aus LXX vorliegen, sondern auch sonst. Wir haben nämlich nicht nur die Ausdrücke »der Herr der Ernte» (9: 38) und »der Herr des Himmels und der Erde» (11: 25), sondern ausserdem wird 1: 20, 22, 24; 2: 13, 15, 19; 28: 2 Gott mit dem Worte »Herr» bezeichnet. Zwar könnte man beim Ausdruck κύριε τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς (11: 25) an τῷ κυρίῳ τοῦ οὐρανοῦ (Ps 136: 26; [1 M 24: 3, 7; 2 Chr 36: 23; Esr 1: 2 etc.]) erinnern, wir fassen aber nicht das Wort »Citat» in so weitem Sinn. Bei ἄγγελος κυρίου (1: 20, 24; 2: 13, 19; 28: 2) kann von einem direkten Citate aus dem AT um so weniger die Rede sein, als es sich um den bestimmten Engel Gottes (מלאך יהוה ὁ ἄγγελος κυρίου) nicht handelt, sondern nur um einen von den Engeln Gottes.

Die meisten von den ATlichen Citaten, wo Gott κύριος genannt wird, gehören zu den Herrenworten (4: 7, 10; 5: 33; 21: 42; 22: 37, 44; 23: 39) und wenn Jesus nach der Sitte seiner Zeit in den Citaten יהוה mit השם oder שמא ersetzt hat, fehlt in unserem Evangelium, wie auch in den anderen Ev. jede Spur von diesem den Griechen unverständlichen Brauche. Mt hat kein einziges Beispiel dafür, dass Jesus ausserhalb der ATlichen Citate Gott die Benennung κύριος gegeben hätte, falls man von den beiden Ausdrücken »der Herr der Ernte» (9: 38) und »der Herr des Himmels und der Erde» (11: 25) absieht.

Bemerkenswert ist es, dass fast alle Stellen, wo Gott unter dem Namen κ. erwähnt wird, ohne dass ein Citat aus dem AT vorläge, sich in den zwei ersten Kapiteln des Ev. befinden. Ein auffallender Unterschied im Sprachgebrauch besteht zwischen dem s. g. Kindheitsevangelium und dem übrigen Teile des Ev. Mt.

Das Kindheitsev. hat 6 mal den Ausdruck κύριος und nur 1 mal das Wort θεός und zwar an einer Stelle (1: 23), wo θεός erforderlich ist als Teil einer wörtlichen Übersetzung vom hebräischen Ἐμμανουήλ. Dagegen hat der Rest des Ev. Mt nur das 28: 2 stehende »ein Engel des Herrn» nebst den für den Sprachgebrauch weniger entscheidenden Ausdrücken »der Herr der Ernte» (9: 38) und »der Herr des Himmels und der Erde» (11: 25), während θεός nicht weniger als 45 mal begegnet ausser an den 9 Stellen, wo es in ATlichen Citaten dem θεός der LXX entspricht. Bei der Besprechung vom Ev. Lk werden wir dasselbe Verhältniss wiederfinden und erinnern in diesem Zusammenhang von der schon lange her gemachten Beobachtung, dass der Sprachcharakter des Kindheitsev. sowohl bei Mt als bei Lk dem des AT und der LXX nahe verwandt ist.

Wie schon gesagt worden, sind die Mehrzahl der Stellen, wo κ. sich auf Christus bezieht, solche, wo Christus mit dem Worte »Herr» angeredet wird oder wo er sagt, dass man ihn am jüngsten Tage so anreden wird. Während wir in unserem Evangelium 187 mal »Jesus» oder »Christus» oder »Jesus Christus» oder die Formel »Jesus welchen man Christus heisst», begegnen, wird dagegen höchst selten Jesus unter der Benennung »Herr» angeredet. Abgesehen von 3: 3, wo wir nicht mit Bestimmtheit entscheiden können, ob Jesus oder Gott gemeint ist, bleiben nur noch übrig Jesu Worte an die Pharisäer unter Anknüpfung an Ps 110: 1 (22: 43, 44, 45), seine Ermahnung: »so wachet denn, weil ihr nicht wisset, an welchen Tage euer Herr kommt» (24: 42), seine Worte 12: 8: »der Sohn des Menschen ist Herr über den Sabbat», und 21: 3: »wenn jemand etwas zu euch sagt, so saget: der Herr bedarf ihrer», und schliesslich die Worte des Engels vor dem Grabe: »kommt und sehet den Ort, wo der Herr lag» (28: 6), eine Stelle, an welcher das Wort κ. nicht dem ursprunglichen Texte gehört.

Nach dem Ev. Mt zu urteilen dürfte es nicht gewöhnlich gewesen sein, von Jesus unter dem Namen »Herr» zu sprechen. Wie oben gesagt worden, sind die meisten Stellen, wo κ. Christus bezeichnet, solche, wo er »Herr» angeredet wird oder wo er sagt, dass man ihn am jüngsten Tage so anreden wird, aus diesen Stellen kann aber nichts erschlossen werden, da »Herr» auch zu der Zeit Jesu die gewöhnliche Bezeugung der Verehrung und kein spezifischer Würdetitel Jesu war. Hier sei auch bemerkt, dass die Parallelstellen zuweilen andere Worte für die Anrede haben. Anstatt κύριε 8: 25 hat Mk 4: 38 διδάσκαλε und Lk 8: 24 ἐπιστάτα; dem κύριε 17: 4 entspricht Mk 9: 5 ῥαββεί und Lk 9: 33 ἐπιστάτα; anstatt κύριε 17: 15 steht Mk 9: 17 und Lk 9: 38 διδάσκαλε; und κύριε 20: 31, 33 (Lk 18: 41) ist Mk 10: 51 durch ῥαββουνί ersetzt worden. Gewöhnlich wird der Heiland unter dem Namen »Jesus» erwähnt. Aber auch die wenigen Stellen, wo er κύριος genannt wird, sind wenig beweisend. Die Worte 12: 8; 22: 43, 44, 45; 24: 42 können schwerlich als ein Beweis dafür herangezogen werden, dass Jesus unter dem Namen »Herr» erwähnt werde, und da κ. 28: 6 ein späterer Zusatz ist, bleibt nur das folgende Citat übrig: »wenn jemand etwas zu euch sagt, so saget: der Herr bedarf ihrer» (21: 3). Die Parallelstellen dieses Citates (Mk 11: 3; Lk 19: 31) haben auch ὁ κύριος; aber als eine

Parallele hierzu führen wir die Erzählung von der Zubereitung des Passamahles auf, denn nach den einstimmigen Zeugniss der Synoptiker (Mt 26: 18; Mk 14: 14; Lk 22: 11) heisst Jesus hier seinen Jüngern ihn als ὁ διδάσκαλος bezeichnen.

Markus.

Von den Stellen, wo κ. Gott bezeichnet, nennen wir zuerst 11: 9; 12: 11, 30, 36, die Parallelen zu Mt 21: 9, 42; 22: 37, 44 sind, ferner den Ausdruck »der Herr unser Gott ist ein einziger Herr» (12: 29) und die Worte Jesu hinsichtlich der Drangsal der letzten Tage: »wenn der Herr die Tage nicht verkürzte» (13: 20) und schliesslich die erweiterte Form, die der Hosiannaruf bei Mk bekommen, indem es heisst: »Gesegnet sei das Reich unseres Vaters David, das da kommt im Namen des Herrn» (11: 10), wo allerdings ἐν ὀνόματι κυρίου nur eine sekundäre Aufnahme aus dem vorhergehenden Verse ist.

Von den Citaten, wo κ. sich auf Christus bezieht, haben die meisten (2: 28; 7: 28; 11: 3; 12: 36, 37) bei Mt Parallelen (12: 8; 15: 27; 21: 3; 22: 44, 43). Mk eigentümlich ist dagegen 16: 19: »der Herr ward aufgenommen in den Himmel und setzte sich zur Rechten Gottes»; hierzu kommt noch κύριε 9: 24, das indessen in den besten Handschriften fehlt. Ohne Zweifel wird Christus auch 16: 20 gemeint, wenn es heisst: »Sie aber zogen aus und verkündigten überall, wobei der Herr mitwirkte und das Wort bekräftigte durch die begleitenden Zeichen». Christus sagt nämlich laut der nächst vorhergehenden Verse, dass die, welche gläubig geworden, in seinem Namen Dämonen austreiben und andere gewaltige Taten vollbringen werden, und demgemäss müssen die Zeichen, von denen v. 20 die Rede ist, als ein Werk des in den Himmel aufgenommenen und zur Rechten Gottes sitzenden Christus aufgefasst werden.

Auch kann nicht bezweifelt werden, dass das schon aus Mt 3: 3 bekannte Citat: »hört wie es ruft in der Wüste: bereitet den Weg des Herrn, macht eben seine Pfade» (Mk 1: 3) sich auf Christus bezieht. Mk hat nämlich unmittelbar vor diesem Citate die aus Mt 11: 10 bekannten Worte: »Siehe, ich sende meinen Boten vor dir her, der soll dir den Weg bereiten», Worte, die, wie schon bemerkt worden, von der ATlichen Grundstelle in der Beziehung abweichen, dass das, was im AT von Jahve ausgesagt ist, im NT sich auf Christus bezieht. Allein unter solchen Umständen fordert der Zusammenhang mit Notwendigkeit, dass auch das ATliche Citat: »Bereitet den Weg des Herrn, machet eben seine Pfade» auf Christus bezogen wird.

Dagegen sollen wir nicht mit Bestimmtheit entscheiden können, ob κ. 5: 19 sich auf Gott oder auf Christus bezieht. Diesem Verse nach sagt Christus zum Manne, aus dem er eine Legion Dämonen austrieb: »gehe heim zu den Deinen und verkünde ihnen, wie grosses der Herr an dir gethan hat». Zwar ist es wahrscheinlich, dass κ. hier Gott bezeichnet, unbestreitbar ist es aber nicht. Am wenigsten

könnte diese Annahme auf Mt 1: 20, 22 gestützt werden, denn die ersten zwei Kap. Mt haben, wie schon bemerkt worden, einen von den übrigen Teilen des Ev. abweichenden Sprachcharakter. Und aus der Besprechung des Sprachgebrauches Mt 3—28 geht hervor, dass daraus keine sichere Stütze für die eine oder die andere Auffassung des Wortes κ. in unserem Verse gewonnen werden kann. Auch Mk selbst giebt keinen Aufschluss, denn dies Ev. hat nur 13: 20 einen sicheren Beleg dafür, dass κ. ausserhalb ATlicher Citate Gott bezeichnet, und gegen 13: 20 kann 1: 3 angeführt werden, wo ein ATliches κ. auf Christus angewandt wird. Mit dem Ausdrucke unseres Verses: »verkünde, wie grosses der Herr an dir gethan hat» vergleiche man Jesu Worte Mt 21: 3: »saget, der Herr bedarf ihrer». Man wende nicht ein, dass Jesus die Vollbringung des Wunders an dem Dämonischen sich selbst nicht zuschreiben möchte, denn aus den Synoptikern können Belege für eine solche Ausdrucksweise beigebracht werden (z. B. Lk 10: 19) und dadurch wird natürlich nicht in Abrede gestellt, dass Jesus die Kraft von seinem himmlischen Vater bekommen. Anstatt ὅσα ὁ κύριός σοι πεποίηκεν in unserem Verse hat zwar die Parallelstelle Lk 8: 39 ὅσα σοι ἐποίησεν ὁ θεός; weiter unten aber in demselben Verse schreibt Lk ὅσα ἐποίησεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς und besonders zu beachten ist es, dass die Worte unseres Verses ὅσα ὁ κύριός σοι πεποίηκεν im folgenden Verse unter der Form ὅσα ἐποίησεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς wiederkehren.

Die zwei Stellen, wo Mk das Wort κ. von Menschen gebraucht, gehören zu den Gleichnissen Jesu. Die eine (12: 9) ist eine Parallelstelle zu Mt 21: 40; die andere (13: 35) entspricht Mt 24: 42, obwohl der Ausdruck Mt »euer Herr» (= der Menschensohn) bei Mk durch das in die Form eines Gleichnisses besser hineinpassende »der Herr des Hauses» ersetzt ist.

Die Mehrzahl der Stellen, wo κ. Gott bezeichnet, sind Citate aus dem AT. Ausnahmen sind nur 5: 19; 11: 10; 13: 20. Was 5: 19 betrifft können wir nicht mit Bestimmtheit entscheiden, ob κ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht; auch muss von 11: 10 abgesehen werden, weil hier κ. in den besten Handschriften fehlt und nur eine Wiederholung aus dem vorhergehenden Verse ist. Unser Evangelium hat also nur eine sichere Stelle, wo κ. ausserhalb ATlicher Citate Gott bezeichnet.

Die ungemein häufigste Benennung Gottes ist θεός, denn dies begegnet 46 mal; dazu kommen noch 6 Stellen, wo es in ATlichen Citaten dem θεός der LXX entspricht.

Die meisten Citate aus dem AT, wo Gott κ. genannt wird, werden Jesum in den Mund gelegt (12: 11, 29 [2 mal], 30, 36). Von diesen haben, wie schon gesagt worden, 12: 11, 30, 36 Parallelen in Mt (21: 42; 22: 37, 44) und 12: 30, 36 finden wir auch in Lk 10: 27; 20: 42 wieder, wo allerdings das letztgenannte Citat nicht Jesum, sondern dem Gesetzesmanne, der ihn versuchte, in den Mund gelegt wird. Auch die Stelle, wo Gott »Herr» genannt wird ohne dass ein ATliches Citat vorläge, ist eine Äusserung Jesu. Das κ. 13: 20 fehlt indessen Mt 24: 22, da der Satz hier Passiv ausgedrückt ist.

Mk redet 3 mal von Jesus unter der Benennung »Herr». Zwei von diesen Stellen (16: 19 f.) müssen aber ausgemustert werden, da sie den unechten Schlussversen des Ev. gehören, und an der dritten Stelle (1: 3) ist κ. der LXX entlehnt, obwohl Mk auf κύριος-Christus etwas anwendet, was im AT von κύριος-Jahve handelt. Mk stimmt also mit Mt darin überein, dass keiner von ihnen Jesum unter der Benennung »Herr» zu erwähnen pflegt. Beide Evangelisten ziehen die Namen »Jesus» und »Christus» vor. Mk hat 102 mal »Jesus» oder »Christus» oder »Jesus Christus».

Lukas.

Von den Fällen, wo κ. Gott bezeichnet, sind folgende Parallelstellen zu Mt und Mk: 4: 8 (Mt 4: 10), 12 (Mt 4: 7); 10: 2 (Mt 9: 38), 21 (Mt 11: 25), 27 (Mt 22: 37; Mk 12: 30); 13: 35 (Mt 23: 39); 19: 38 (Mt 21: 9; Mk 11: 9); 20: 42 (Mt 22: 44; Mk 12: 36) und brauchen also hier nicht wieder besprochen zu werden.

Der aus Mt bekannte Ausdruck »ein Engel des Herrn» findet sich hier zweimal wieder, nämlich teils in der Erzählung von dem Engel, der dem Zacharias im Tempel erschien und ihm die Geburt des Johannes verkündete (1: 11), teils in der Erzählung von dem Engel, der den Hirten die Geburt Jesu verkündete (2: 9). Es liegt auf der Hand, dass das Wort »Herr», an diesen beiden Stellen durch »Gott» ersetzt werden kann. Es sei im Vorbeigehen bemerkt, dass unser Ev. mehrmals ([1: 26]; 4: 10; 7: 27; 12: 8 f.; 15: 10) zwar von einem Engel Gottes oder von den Engeln Gottes redet, nie aber von den Engeln Christi. Ferner ist zu erwähnen das Zeugniss, das Zacharias und Elisabet gegeben wird: »sie waren beide gerecht vor Gott, wandelnd in allen Geboten und Gerechtsamen des Herrn ohne Tadel» (1: 6), und die Nachricht, dass Zacharias in den Tempel des Herrn eintrat (1: 9). Wenn Maria sich »des Herrn Magd» nennt (1: 38), oder wenn es von Johannes heisst, dass die Hand des Herrn mit ihm war (1: 66), ist natürlich »Herr» dasselbe wie »Gott». Dies gilt auch für den Ausdruck 2: 9, dass des Herrn Herrlichkeit die Hirten umleuchtete, als ihnen ein Engel des Herrn die Geburt Jesu verkündete, ferner für die Aussagen 2: 23, 24, 39, dass Josef und Maria alles vollbrachten, was im Gesetze des Herrn über Erstgeborene geschrieben steht, und für 2: 26, wo Jesus »der Christus des Herrn» genannt wird. Wenn ferner Jesus den Spruch Jesaias: »des Herrn Geist ist über mir — er hat mich gesandt — zu verkünden des Herrn angenehmes Jahr» (4: 18 f.), auf sich anwendet, muss Gott der Herr gemeint sein. In diesem Zusammenhang erwähnen wir die Ausdrücke: »der Herr ihr Gott» (1: 16), »Gott der Herr» (1: 32), »der Herr, der Gott Israels» (1: 68), »der Herr der Gott Abrahams» (20: 37). Den Worten des Engels nach würde Johannes gross sein vor dem Herrn (1: 15); Elisabet pries Gott und sagte: »also hat der Herr mir gethan» (1: 25); der Engel begrüsste Maria mit den Worten: »sei gegrüsst, du Begnadigte, der Herr sei mit dir» (1: 28); der Lobgesang Elisabets, als Maria sie besuchte, endet mit den Worten: »und selig, die geglaubt hat, dass zur

Vollendung kommen wird, was vom Herrn zu ihr geredet ist» (1: 45); und hierauf antwortet Maria: »meine Seele lobet den Herrn» (1: 46); die Nachbarn und Verwandten Elisabets freuten sich, als sie hörten, dass der Herr seine Barmherzigkeit an ihr verherrlicht hatte (1: 58); als die Hirten die Erscheinung der Engel gesehen hatten, sagten sie: »So wollen wir hingehen nach Bethlehem und nach dieser Begebenheit sehen, die uns der Herr kund gethan hat» (2: 15); das Kind Jesus wurde nach Jerusalem gebracht, um dem Herrn dargestellt zu werden (2: 22) gemäss dem Gesetze des Herrn: »dass alles Männliche, was die Mutter bricht, soll dem Herrn heilig heissen» (2: 23). An allen diesen Stellen ist natürlich von Gott dem Herrn die Rede; so auch 2: 38, wo es heisst, dass die Prophetin Hanna, als sie Jesus erblickte, dem Herrn dankte; unter der Bedingung natürlich, dass die Lesart τῷ κυρίῳ richtig ist, und nicht τῷ θεῷ zu lesen wäre.

Zu dieser Gruppe von Citaten zählen wir schliesslich auch κ. 1: 17. 1: 16 f. lauten: »Viele der Söhne Israels wird er bekehren zu dem Herrn ihrem Gott; und er wird dahingehen vor ihm in Geist und Kraft des Elias, zu wenden die Herzen der Väter zu den Kindern und die Ungehorsamen zum Sinne der Gerechten, zu bereiten dem Herrn ein gerüstetes Volk». Das Pronomen »ihm» v. 17 kann ja nur auf Gott den Herrn bezogen werden, und also muss auch das κ. am Ende v. 17 Gott bezeichnen.

Von den Citaten, wo κ. Christus bezeichnet, nennen wir zuerst diejenigen, die in Mt und Mk Parallelen haben, nämlich: 5: 12 (Mt 8: 2); 6: 5 (Mt 12: 8; Mk 2: 28); 7: 6 (Mt 8: 8); [9: 59 (Mt 8: 21)]; 18: 41 (Mt 20: 33); 19: 31 (Mt 21: 3); 20: 42 (Mt 22: 44; Mk 12: 36); 20: 44 (Mt 22: 43; Mk 12: 37), dann diejenigen, wo Christus mit dem Ausdruck κύριε angeredet wird (5: 8; 9: 54, [57], 61; 10: 17, 40; 11: 1; 12: 41; 13: 23; 17: 37; 19: 8; 22: 33, 38, 49; [23: 42]); ferner den Ausdruck »die Mutter meines Herrn» (1: 43); die Worte Jesu: »Was nennt ihr mich aber: Herr, Herr! und thut nicht was ich sage?» (6: 46); die Ausdrücke: »Maria setzte sich zu den Füssen des Herrn» (10: 39); »der Leichnam des Herrn Jesus» (24: 3); »Petrus gedachte des Wortes des Herrn, wie er ihm gesagt hatte» (22: 61); »Christus der Herr» (2: 11); »als der Herr sie sah, hatte er Mitleiden mit ihr» (7: 13); »Johannes schickte zwei von seinen Jüngern zu dem Herrn» (7: 19); »der Herr sprach» ([7: 31]; 10: 41; 11: 39; 12: 42; 13: 15; 17: 6; 18: 6; [22: 31]); »nach diesem stellte der Herr auch siebenzig andere auf» (10: 1); »die Apostel sprachen zu dem Herrn» (17: 5); »Zakchäus sprach zu dem Herrn» (19: 8); »sie aber sagten: der Herr bedarf seiner» (19: 34); »und der Herr kehrte sich um und sah den Petrus an» (22: 61); »der Herr ward in der That auferweckt» (24: 34).

Viele von den Stellen, wo Lk das Wort κ. von Menschen gebraucht, haben bei Mt und Mk Parallelen, so: 12: 42, 43, 45, 46 (Mt 24: 45, 46, 48, 50); 13: 25 [2 mal] (Mt 25: 11 [2 mal]); 16: 13 (Mt 6: 24); 19: 16, 18, 20 (Mt 25: 20, 22, 24); 20: 15 (Mt 21: 40; Mk 12: 9). Sowohl diese als die übrigen hierhergehörenden Stellen (12: 36, 37, 47; 13: 8; 14: 21, 22, 23; 16: 3, 5 [2 mal]; 19: 25, 33; 20: 13) finden sich, mit Ausnahme nur von 19: 33, in den Gleichnissen Jesu.

In ein paar Fällen lässt sich nicht mit Bestimmtheit entscheiden, auf wen sich das Wort κ. bezieht. Wir haben zuerst das aus Mt und Mk bekannte Citat: »Hört wie es ruft in der Wüste! Bereitet den Weg des Herrn, machet eben seine Pfade» (3: 4). Unter Hinweisung auf unsere vorhergehende Besprechung von diesem Citate, halten wir es für das wahrscheinlichste, dass Christus gemeint wird, und diese Annahme lässt sich bei Lk noch besser als bei Mt behaupten, denn im Gegensatz zu Mt hat Lk verhältnissmässig oft für Jesus die Benennung »Herr».

Im engsten Zusammenhang mit dem eben besprochenen Spruche steht ein Ausdruck im Lobgesang Zacharias: »Und du aber, Kindlein, sollst Prophet des Höchsten heissen. Denn du sollst vor dem Herrn her wandeln, seine Wege zu bereiten, zu geben Erkenntnis des Heils seinem Volke durch Vergebung ihrer Sünden» (1: 76 f.). Johannes sollte ja Christi Vorläufer sein, er sollte vor Christus herwandeln, seine Wege zu bereiten, und die Annahme, dass »Herr» sich auf Christus beziehe, liegt also sehr nahe. Diese Annahme ist aber bei weitem nicht sicher. In den Worten des Engels an Zacharias heisst es: »viele der Söhne Israels wird er bekehren zu dem Herrn ihrem Gott; und er wird dahingehen vor ihm in Geist und Kraft des Elias» (1: 16 f.). Das »ihm» kann, so viel wir daraus ersehen können, nur auf Gott den Herrn bezogen werden, und demnach dürfte es am richtigsten sein, den Ausdruck 1: 76 in Übereinstimmung hiermit zu erklären. Für diese Meinung sprechen auch andere Umstände. 1: 76 erinnert zunächst an Mal 3: 1; während aber Mt 11: 10 und Mk 1: 2 die Worte Malachias ändern, so dass sie sich auf Christus beziehen, wird eine solche Änderung bei Lk nicht gemacht, und demnach wäre es wohl am richtigsten, unter Hinweisung auf Mal 3: 1 das »Herr» unseres Verses Gott den Herrn bedeuten zu lassen. Zum selben Resultate führt uns eine Beobachtung des Ausdruckes »sein Volk». Mt 1: 21 schreibt: »Dem sollst du den Namen Jesus geben; denn er wird sein Volk erretten von ihren Sünden», und nach Tit 2: 14 wird Christus sich selbst ein Volk zum Eigentum reinigen; dies sind aber die einzigen Stellen im NT, die zur Stütze der Ansicht dienen könnten, dass »sein Volk» Christi Volk wäre. Dagegen erwähnt das NT häufig »das Volk Gottes» nicht nur in Citaten aus dem AT (Mt 2: 6; Act 7: 34; Rm 9: 25, 26; 11: 1, 2; 15: 10; 2 Kor 6: 16; Hbr 8: 10; 10: 30; 1 Petr 2: 10), sondern auch sonst (Lk 1: 17, 68; 2: 32; 7: 16; Hbr 4: 9; 11: 25; Apk [18: 4]; 21: 3); besonders zu beachten ist, dass mehrere von diesen Stellen Lk gehören und zwar dem Kindheitsevangelium. Wenn hinzugefügt wird, dass das Kindheitsevangelium Lk besonders oft (1: 6, 9, 11, 15, 16, 17, 25, 28, 32, 38, 45, 46, 58, 66, 68; 2: 9 [2 mal], 15, 22, 23 [2 mal], 24, 26, [38], 39) κ. auf Gott bezieht und nur einmal (2: 11) auf Christus, kann man mit der grössten Wahrscheinlichkeit annehmen, dass auch 1: 76 κ. Gott bezeichnet.

Dasselbe gilt wohl auch von 5: 17: »die Kraft des Herrn war darauf gerichtet, dass er heilte». Ein sehr hervorragender, heutiger Exeget bezieht dies κ. in einer Arbeit auf Gott, in einer anderen auf Christus. Freilich hat man nicht das Recht, unter Hinweis auf Kap. 1 f. »Herr» Gott bedeuten zu lassen, da der Sprachgebrauch dieser zwei Kapitel von dem des übrigen Evangeliums abweicht, aber 4: 1, 14 u. a.

Stellen machen es wahrscheinlich, dass in unserem Verse ϰ. sich nicht auf Christus sondern auf Gott bezieht.

Schwerer ist es, mit dem Ausdruck in dem Gleichniss von dem untreuen Verwalter fertig zu werden: »und es lobte der Herr den ungerechten Verwalter, dass er klug gethan» (16: 8). Die besten Gründe scheinen uns jedoch für die Meinung gegeben zu sein, dass ϰ. nicht den Hausherrn des Verwalters bezeichnet, sondern Christus.

Von den Stellen, wo ϰ. Gott bezeichnet, sind 2: 23; 4: 8, 12, 18, 19; 10: 27; 13: 35; 19: 38; 20: 42 Citate aus dem AT. 4: 8, 12; 10: 27; 13: 35; 19: 38; 20: 42 haben ausserdem bei Mt und Mk Parallelsprüche. Sehen wir von diesen Stellen und von den beiden Ausdrücken »der Herr der Ernte» (10: 2) und »der Herr des Himmels und der Erde» (10: 21), die sich Mt 9: 38; 11: 25 wiederfinden, ab, bleiben jedoch viele, unserem Evangelium eigentümlichen Stellen übrig (1: 6, 9, 11, 15, 16, 17, 25, 28, 32, 38, 45, 46, 58, 66, 68; 2: 9 [2 mal], 15, 22, 23, 24, 26, [38], 39; 20: 37), wo das Wort ϰ. Gott bezeichnet. Hierzu kommen noch 1: 76 und 5: 17, obgleich in diesen Versen nicht bestimmt entschieden werden kann, ob ϰ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht.

Beachtenswert ist es, dass alle die letztgenannten Citate, mit Ausnahme nur von 5: 17 und 20: 37 sich in den ersten zwei Kapiteln des Evangeliums finden. Es besteht also ein deutlicher Unterschied im Sprachgebrauche zwischen dem Kindheitsevangelium und dem übrigen Teil des Evangeliums Lk. Sehen wir von 2: 38 ab, wo dahingestellt werden muss, ob ϰύριος oder ϑεός die ursprüngliche Lesart ist, hat das Kindheitsevangelium 19 mal ϑεός und 24 oder, wenn 1: 76 mitgenommen wird, 25 mal ϰύριος, auf Gott bezogen; der übrige Teil des Ev. hat dagegen an 102 Stellen ϑεός ausser an den drei Stellen, wo ϑεός einem ϑεός der LXX entspricht, während ϰ. von Gott gebraucht wird nur 20: 37 und in den eben erwähnten 9 Fällen, die auf dem Sprachgebrauch der LXX beruhen, wozu noch kommen die beiden für den Sprachgebrauch weniger entscheidenden Ausdrücke »der Herr der Ernte» (10: 2) und »der Herr des Himmels und der Erde» (10: 21), die aus einer Mt und Lk gemeinsamen Quelle stammen, und schliesslich 5: 17, falls nämlich ϰ. hier wirklich Gott bezeichnet.

Die meisten ATlichen Citate, wo Gott ϰ. genannt wird, gehören zu den Äuserungen Jesu (4: 8, 12, 18, 19; 13: 35; 20: 42). Von diesen haben, wie schon gesagt worden, 4: 8, 12; 13: 35; 20: 42 Parallelen in Mt 4: 10, 7; 23: 39; 22: 44 und 20: 42 ausserdem auch in Mk 12: 36. Jesus gebraucht von Gott 3 mal das Wort ϰ., ohne dass ATliche Citate vorliegen. Zwei von diesen Stellen sind indessen die aus Mt 9: 38; 11: 25 bekannten Ausdrücke »der Herr der Ernte» (10: 2) und »der Herr des Himmels und der Erde» (10: 21), die kaum mit in Betracht gezogen werden können; es bleibt also eigentlich nur das ϰ. 20: 37 übrig. Anstatt dieses ϰ. hat aber Mt 22: 31 und Mk 12: 26 ὁ ϑεός.

Im Gegensatz zu Mt und Mk erwähnt Lk verhältnissmässig oft Jesus unter der Benennung »Herr». Auch wenn man von 7: 19, 31; 10: 41; 22: 31; 24: 3 als

mehr oder weniger unsichere Lesarten absieht und von 19: 31 als Parallelspruch zu Mt 21: 3; Mk 11: 3, bleiben jedoch 14 für Lk eigentümliche Stellen übrig (7: 13; 10: 1, 39; 11: 39; 12: 42; 13: 15; 17: 5, 6; 18: 6; 19: 8, 34; 22: 61 [2 mal]; 24: 34), die Jesus unter der Benennung »Herr» erwähnen; hierzu kommen die Ausdrücke ἡ μήτηρ τοῦ κυρίου μου (1: 43) und Χριστὸς κύριος (2: 11).

Zu bemerken ist noch, dass eine von den angeführten unsicheren Stellen (24: 3) in die Zeit gehört, wo Christus zwar auferstanden war, aber noch nicht seinen Jüngern erschienen, und dass eine der sicheren (24: 34) ein Wort der Jünger ist, denen sich der Auferstandene schon offenbart hatte, alle die anderen aber fallen in die Zeit vor der Auferstehung.

Wenn auch also Lk verhältnissmässig oft Jesus unter der Benennung »Herr» erwähnt, ist dies jedoch bei weitem nicht die gewöhnliche Benennung, sondern die Namen »Jesus» und »Christus» begegnen 112 mal.

Johannes.

Auf Gott den Herrn bezieht sich das aus den Synoptikern (Mt 21: 9; [23: 39]; Mk 11: 9; Lk 19: 38) bekannte Citat: »gesegnet der da kommt im Namen des Herrn» (12: 13) und das dem Buche Jesaias entlehnte Wort: »Herr, wer glaubet unserer Kunde? Und der Arm des Herrn, wem ist er geoffenbart?» (12: 38).

Viel häufiger bezieht sich κ. auf Christus. Wir nennen zuerst die Stellen, wo Christus mit dem Ausdruck κύριε (4: 11, 15, 19, 49; 5: 7; 6: 34, 68; [8: 11]; 9: 36, 38; 11: 3, 12, 21, 27, 32, 34, 39; 13: 6, 9, 25, 36, 37; 14: 5, 8, 22; 20: 15; 21: 15, 16, 17, 20, 21) oder mit ὁ κύριός μου (20: 28) angeredet wird; dann Christi eigene Worte: »Ihr nennet mich Meister und Herr, und ihr habt recht, denn ich bin es. Wenn nun ich, der Herr und Meister, euch die Füsse genetzt habe» (13: 13 f.); die Klage der Maria vor dem leeren Grabe: »sie haben meinen Herrn weggenommen» (20: 13) und schliesslich die Ausdrücke: »nachdem der Herr dankgesagt» (6: 23); »Maria die den Herrn mit Salbe gesalbt» (11: 2); »sie haben den Herrn aus dem Grabe genommen» (20: 2); »Maria von Magdala geht und verkündet den Jüngern: ich habe den Herrn gesehen» (20: 18); »da freuten sich die Jünger, als sie den Herrn sahen» (20: 20); »wir haben den Herrn gesehen» (20: 25); »da sagt jener Jünger, den Jesus lieb hatte, zu Petrus: es ist der Herr. Da nun Simon Petrus hörte, dass es der Herr sei» (21: 7); »sie wussten, dass es der Herr sei» (21: 12); »wie nun der Herr inne ward, dass die Pharisäer gehört hatten» (4: 1), sofern an der letzten Stelle nicht ὁ Ἰησοῦς anstatt ὁ κύριος zu lesen ist.

Von den Stellen, wo κ. von Menschen gebraucht wird, haben 13: 16 und 15: 20 in Mt 10: 24 eine Parallele. Auch 15: 15 gehört zu Jesu Gleichnissen in weiterem Sinn und nur 12: 21 fällt ausserhalb dieser Kategorie.

Gleich wie die Synoptiker (Mt 3: 3; Mk 1: 3; Lk 3: 4) hat auch Joh 1: 23 das dem Buche Jesaias entnommene Citat: »ich bin die Stimme dessen, der ruft in der Wüste: machet eben den Weg des Herrn». Wir wollen nicht mit Bestimmtheit

entscheiden, ob an dieser Stelle κ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht, aber die Art, in welcher Johannes der Täufer v. 26 f. von Christus und seinem Verhältniss zu ihm redet, macht es wahrscheinlich, dass dieser gemeint ist, und in dem Falle wird auch durch Joh die Beobachtung bestätigt, dass ein ATliches Wort, das von κ.-Jahve handelt, im NT auf κ.-Christus angewandt werden kann.

Die wenigen Stellen, wo bei Joh κ. Gott bezeichnet, sind Citate aus dem AT, und das Wort κ. wird von Gott gebraucht nur in den Fällen, wo der Sprachgebrauch durch LXX beeinflusst worden ist. Keine der betreffenden Stellen gehört zu den Äusserungen Jesu.

Joh erwähnt dagegen an mehreren Stellen ([1: 23; 4: 1]; 6: 23; 11: 2; 20: 2, 18, 20, 25; 21: 7 [2 mal], 12) Christus unter der Benennung »Herr», aber diese Benennung ist noch weniger wie bei Lk die gewöhnliche, denn Joh hat 275 mal »Jesus» oder »Christus» oder »Jesus Christus» oder »Jesus ist Christus».

Von den Stellen, wo Jesus »Herr» genannt wird, gehören die Citate bis 11: 2 inklusive der Zeit vor der Auferstehung, 20: 2 der Zeit zwischen der Auferstehung und deren Verkündung an die Jünger, und die Citate von 20: 18 ab der Zeit, nachdem der Auferstandene den Jüngern erschienen war; Joh hat also die betreffende Benennung auch für die Zeit vor der Auferstehung, obgleich er sie häufiger gebraucht in den wenigen Kapiteln, welche die Zeit nach derselben schildern.

Die Apostelgeschichte.

Von den Stellen, wo κ. Gott bezeichnet, nennen wir zuerst 3: 20: »auf dass da kommen Zeiten der Erquickung vom Angesicht des Herrn, und er absende den für euch bestellten Christus Jesus». Ebenso klar ist der Ausdruck 7: 30 f. dass dem Moses in der Wüste ein Engel (des Herrn) erschien und er eine Stimme des Herrn hörte; und wenn es 12: 23 heisst, dass ein Engel des Herrn Herodes schlug, dafür dass er Gott nicht die Ehre gab, kann κ. sich auf keinen anderen als Gott beziehen. Ferner haben wir den Ausdruck »der Herr unser Gott» (2: 39; 3: 22) (und »Gott der Herr» [7: 37]). Das κύριε 4: 29 muss sich auf Gott beziehen, da ja das Gebet, in dem es sich findet, nach 4: 24 an Gott gerichtet ist. Auch kann wohl betreffs des durch die besten Handschriften bewährten Ausdruckes: »Nun also sind wir alle vor Gott bereit, zu hören alles, was dir von dem Herrn anbefohlen ist» (10: 33) kein Schwanken vorhanden sein. Ferner notieren wir das von Petrus citierte Wort: »ich sah den Herrn vor mir beständig» (2: 25); das Subjekt in dem aus den Synoptikern (Mt 22: 44; Mk 12: 36; Lk 20: 42) bekannten Citat: »Es sprach der Herr zu meinem Herrn» (2: 34); das in das Gebet der Urgemeinde gehörende: »die Herrscher haben sich versammelt, wider den Herrn und wider seinen Christus» (4: 26); die Worte Stefani, dass der Herr zu Moses sprach (7: 33); das Citat anlässlich des Tempelbaues Salomons: »was für ein Haus wollt ihr mir bauen, spricht der Herr» (7: 49); das von Jacobus als eine Bestätigung dessen, dass Gott

nach den Heiden gesehen hatte (15: 14), angeführte Citat: »auf dass die übrigen Menschen mögen den Herrn suchen, und alle die Völker, bei welchen mein Name verkündet ward, spricht der Herr» (v. 17), und schliesslich das Wort 17: 24, dass Gott »der Herr des Himmels und der Erde» ist.

Das bestrafende Wort 5: 4: »du hast nicht Menschen belogen, sondern Gott» und der Sprachgebrauch in 15: 10 (nebst Lk 4: 12) zeigen, dass Gott gemeint ist im Ausdruck: »was ist das, dass ihr zusammen ausgemacht habt, den Geist des Herrn zu versuchen?» (5: 9). Hierher zählen wir auch den Ausdruck »ein Engel des Herrn» (5: 19; 8: 26; 12: 7), da Act gleich wie Lk nicht nur den Ausdruck »ein Engel Gottes» (10: 3; 27: 23) hat, sondern auch »ein Engel des Herrn» in der Bedeutung »ein Engel Gottes» (12: 23; [7: 30]), nie aber »ein Engel Jesu», und damit haben wir auch unsere Ansicht über 12: 11 ausgesprochen, wo es heisst, dass der Herr seinen Engel gesendet und Petrus aus dem Gefängnis befreit, und über 12: 17, wo Petrus erzählt, dass der Herr ihn aus dem Gefängnis geführt. Der Zusammenhang scheint auch zu verlangen, dass man zu dieser Gruppe von Citaten das von den besten Handschriften bewährte κ. 8: 22, 24 rechne. V. 21 heisst es: »dein Herz ist nicht richtig vor Gott» und v. 22, 24: »so thue nun Busse von dieser deiner Bosheit, und bete zum Herrn, ob dir möge der Anschlag deines Herzens vergeben werden — — —. Simon aber antwortete und sprach: betet ihr für mich zum Herrn». Zuletzt nennen wir auch das sekundäre κ. in den Worten des Paulus 17: 26—29: »Gott hat vorausbestimmte Zeiten und die Grenzen ihres Wohnsitzes angeordnet, dass sie den Herrn suchen sollen — — des Geschlecht wir auch sind. Sind wir nun Gottes Geschlecht», und das ebenfalls sekundäre κ. in der Erzählung von dem letzten Besuch des Paulus in Jerusalem: »und er berichtete ihnen alles im einzelnen, was Gott bei den Heiden durch seinen Dienst gewirkt. Sie aber, als sie es hörten, priesen den Herrn» (21: 19 f.).

Von den Stellen, wo κ. sich auf Christus bezieht, nennen wir zuerst das von Petrus auf Christus angewandte Citat: »die Sonne wird sich in Finsternis wandeln und der Mond in Blut, bevor da kommt der grosse Tag des Herrn, der herrliche. Und es wird geschehen, dass jeder, der den Namen des Herrn anruft, wird gerettet werden» (2: 20 f.). Hierhin würden wir auch den folgenden Spruch zählen müssen: »stehe auf, lass dich taufen und deine Sünden abwaschen, indem du den Namen des Herrn anrufst» (22: 16), wenn nicht die Lesart αὐτοῦ dem κυρίου vorzuziehen wäre. In diesem Zusammenhang nennen wir das ebenfalls ganz gewiss sekundäre κ. im Satze: »Er befahl ihnen aber, sich im Namen des Herrn taufen zu lassen» (10: 48; vgl. 2: 38; 8: 16; 19: 5). Ferner haben wir folgende Ausdrücke: »Saulus aber, noch schnaubend Drohung und Mord gegen die Jünger des Herrn» (9: 1); »ich gedachte aber des Wortes des Herrn, wie er sagte» (11: 16); »die Gemeinde des Herrn, die er erworben hat durch sein eigenes Blut» (20: 28); »es sprach der Herr zu meinem Herrn» (2: 34); »dass ihn Gott zum Herrn und Christus gemacht hat, diesen Jesus . . .» (2: 36); »Jesus Christus, er ist der Herr über alle» (10: 36); »der Herr sprach» (9: [5, 6], 10, 11, 15; [22: 10]; 23: 11; [26: 15]); »der Herr

hat mich gesandt, Jesus» (9: 17); »er hatte auf dem Wege den Herrn gesehen» (9: 27). Ferner glauben wir behaupten zu können, dass im Gebet Stefani die Worte: »Herr, wäge ihnen diese Sünde nicht zu» (7: 60) an Jesus gerichtet sind, denn der nächst vorhergehende Vers hat den Ausdruck: »Herr Jesus, nimm meinen Geist auf». Wenn es weiter heisst: »Apollos redete und lehrte treulich vom Herrn, kannte aber nur die Taufe Johannes» (18: 25), nötigt uns der Zusammenhang τὰ περὶ τοῦ κυρίου auf Jesus zu beziehen, auch wenn wir von dem Umstand absehen, dass τ. π. τ. κ. die schlechtere und τ. π. τ. 'Ιησοῦ die bessere Lesart ist. Zu dieser Gruppe von Citaten gehört schliesslich auch das sekundäre κ. 16: 10. Die ursprüngliche Lesart hat ὁ θεός, was man später in ὁ κύριος d. h. ὁ 'Ιησοῦς verbessert hat, um es in nähere Übereinstimmung mit πνεῦμα 'Ιησοῦ v. 7 zu bringen.

Auch in Act ist Jesus nicht selten mit dem Ausdrucke κύριε angeredet (1: 6; 9: 5, [6], 10, 13; 22: 8, 10, 19; 26: 15); diesem κύριε ist einmal (7: 59) ein 'Ιησοῦ hinzugefügt. Ferner ist der Heiland sehr häufig unter der Benennung »der Herr Jesus» oder »der Herr Jesus Christus» erwähnt (1: 21; 4: 33; 8: 16; [9: 28]; 11: 17, 20; [14: 10]; 15: 11, 26; 16: 31; 19: 5, 13, 17; 20: 21, 24, 35; 21: 13; 28: 31).

Einmal (10: 4) ist der Ausdruck κύριε an einen Engel Gottes gerichtet und zweimal (10: 14; 11: 8) an eine Stimme vom Himmel; einmal (25: 26) wird der Kaiser »Herr» genannt, und dreimal (16: 16, 19, 30) wird von Menschen die Pluralform »Herren» gebraucht.

Während die Evangelien Jesu Leben auf Erden schildern, dreht sich die Darstellung der Act um den zur Rechten Gottes erhöhten Jesus, welchen Gott zum Herrn und Christus gemacht hat (2: 36). Er führt zum ewigen Leben, er ist der Anführer des Lebens (3: 15). Er ist der Heiland, und es ist in keinem anderen Heil (4: 12). Er spendet seinen Segen (3: 16), und den heiligen Geist giesst er über die Gläubigen aus (2: 33). Seine Macht wird nicht durch die Schranken des Raumes gehemmt (26: 17), und sein Fleisch wird die Verwesung nicht sehen (2: 31). Er ist nicht nur der Herr und Meister nach der gewöhnlichen Darstellung der Evangelien (vgl. z. B. Mt 21: 3; Mk 11: 3; Lk 19: 31 mit Mt 26: 18; Mk 14: 14; Lk 22: 11 und Joh 13: 13 f.), sondern er ist der Herr über alle (10: 36). Infolgedessen konnte Act es dahingestellt sein lassen, ob gewisse Behauptungen von Gott oder von Christus ausgesagt werden sollten, und wenn also eine Beiden gemeinsame Benennung gebraucht wird, ohne dass ein verdeutlichendes Wort hinzugefügt wird, kann oft nicht entschieden werden, ob Gott oder Christus gemeint ist, ja zuweilen scheint es fast, als hätte Act eine Gott und Chr. gemeinsame Benennung gewählt, nur weil es unnötig war, näher auszudrücken, ob das, wovon die Rede war, Gott oder Christus zuzuschreiben wäre. Auch ist die grosse Menge von Stellen (1: 24; 2: 47; 5: 14; 8: 25, 39; 9: 31, 35, 42; 11: 21 [2 mal], 23, 24; 13: 2, 10, 11, 12, [44], 47, 48, 49; 14: 3, 23; 15: 35, 36; 16: 14, 15, 32; 18: 8, 9, 25; 19: 10, 20; 20: 19; 21: 14), wo man nicht bestimmt entscheiden kann, ob κ. Gott oder Christus bezeichnet, etwas für Act charakteristisches.

Im Satze: »der Herr, Herzenskenner über alle» (1: 24) ist wahrscheinlich Gott gemeint. Nach 15: 8; (4: 29) und Lk 16: 15 ist Gott der Herzenskenner, und das 4: 24—30 angeführte Gebet der Urgemeinde ist auch an Gott den Herrn gerichtet. Verschiedene Exegeten aber sind der Meinung, dass das 1: 24 f. eingerückte Gebet an den Herrn Christus gerichtet sei; zur Stütze dieser Ansicht könnte das ὁ κύριος Ἰησοῦς v. 21 herangezogen werden.

Der Ausdruck: »der Herr fügte ihrer Vereinigung täglich bei, die sich retten liessen» (2: 47) wird häufig so erklärt, dass κ. Christus bezeichne, und dabei wird teils auf die Worte v. 21: »jeder, der den Namen des Herrn anruft, wird gerettet werden», hingewiesen, teils auf v. 36, dass Gott Jesus zum Herrn gemacht. Wir möchten eher auf den näher stehenden v. 39 hinweisen: »euch gilt die Verheissung und allen denen in der Ferne, so viel ihrer der Herr unser Gott herbeiruft», und demnach unseren V. auf Gott den Herrn beziehen. In diesem Falle muss wohl auch die Aussage, dass der Herr das Herz der Lydia aufschloss (16: 14), auf Gott bezogen werden.

προσμένειν τῇ χάριτι τοῦ θεοῦ (13: 43) lässt vermuten, dass sich κ. in π. τῷ κυρίῳ (11: 23) auf Gott bezieht. Übrigens müssen wir dahingestellt sein lassen, ob Gott oder Christus gemeint ist in den folgenden Ausdrücken: »an den Herrn glauben» (5: 14; 9: 42; 14: 23; 16: 15; 18: 8), »Auftreten für den Herrn» (14: 3), »dem Herrn gewonnen werden» (11: 24), »sich zum Herrn bekehren» (9: 35; 11: 21). 15: 19 heisst es, dass die Heiden sich zu Gott bekehrten, und in Analogie hiermit würde in der Erzählung 11: 21, dass die Heiden sich zum Herrn bekehrten, »Herr» Gott bedeuten. Da es aber im nächst vorhergehenden Verse heisst, dass man den Heiden die frohe Botschaft vom Herrn Jesus mitteilte, liegt es am nächsten, κ. 11: 21 auf Christus zu beziehen. Es lässt sich also nicht der Unterschied festhalten, dass die Heiden sich zu Gott und die Juden zum Herrn d. h. Christus bekehrten, und es muss daher an allen den vorliegenden Stellen dahingestellt werden, ob κ. Gott oder Christus bezeichnet.

Wie schwer es ist, mit dem Sprachgebrauch der Act fertig zu werden, ergiebt sich u. a. aus 18: 25 f. Wenn es v. 25 τὴν ὁδὸν τοῦ κ. heisst, möchte man dies in Übereinstimmung mit v. 26 τ. ὁ. τ. θεοῦ erklären, in dem Falle stösst man aber auf die Schwierigkeit, dass von zwei demselben Verse gehörigen κ. das eine sich auf Gott, das andere auf Christus beziehen würde, denn, wie eben gesagt worden, muss τὰ περὶ τοῦ κ. v. 25 sich auf Christus beziehen. Dies τοῦ κ. ist freilich nur eine sekundäre Lesart, aber die Unsicherheit bleibt da, wenn man mit in Betracht zieht die Erzählung 9: 1 f., dass Saulus Drohung und Mord gegen die Jünger des Herrn schnaubte und alle verfolgte, die zu dem Wege hielten, denn an dieser Stelle ist wohl τῆς ὁδοῦ als τ. ὁ. Χριστοῦ zu erklären. Unter solchen Verhältnissen getrauen wir uns auch nicht zu, ein bestimmtes Urteil über den Ausdruck τὰς ὁδοὺς κυρίου τὰς εὐθείας (13: 10) abzugeben, obschon εὐθεῖαι αἱ ὁδοὶ τοῦ κυρίου Hos 14: 10 LXX einigermassen dafür spricht, dass κ. an dieser Stelle Gott bezeichnet. Wenn wiederum 13: 10 κ. in der Bedeutung »Gott» hat, sollte wohl auch

χεὶρ κυρίου im folgenden Verse Gott bezeichnen. 11: 21 aber hat auch χ. κ., wobei die nächstvorhergehenden Substantiva τὸν κύριον Ἰησοῦν sind, und an der letzteren Stelle ist wohl also χ. κ. als χ. Ἰησοῦ zu erklären. Unter keiner Bedingung darf aus χ. Ἰησοῦ Lk 1: 66 viel gefolgert werden, denn, wie wir schon bemerkt haben, weicht der Sprachgebrauch im Kindheitsevangelium von dem des übrigen Evangeliums Lk beträchtlich ab. Da wir also zu keinem zuverlässigen Resultat betreffs 13: 10 und 13: 11 kommen können, müssen wir auch dahingestellt sein lassen, ob 13: 12 »die Lehre des Herrn» als »die Lehre Gottes» oder »die Lehre Christi» zu erklären sei. 5: 28: »eure Lehre» d. h. »die Lehre auf diesen Namen» giebt wenig Aufschluss.

ὁ λόγος τοῦ κ. wird von einem Exegeten in 8: 25; 15: 35 als die Worte Christi, aber in 13: 48 als die Worte Gottes erklärt. Unserer Meinung nach liegt es am nächsten, in Analogie mit 4: 31; 6: 2, 7; 8: 14; 11: 1; 13: 7; 18: 11 u. a. an allen Stellen (8: 25; 13: [44], 48, 49; 15: 35, 36; 16: 32; 19: 10, 20) ὁ λόγος τοῦ κ. = ὁ λ. τ. θεοῦ zu setzen, wobei jedoch in zwei auf einander folgenden Versen (16: 31, 32) κ. das erste mal Christus, das zweite mal Gott bezeichnet.

Auch wollen wir uns nicht mit absoluter Bestimmtheit über den Ausdruck 8: 39: »der Geist des Herrn entführte den Philippus» aussprechen. Der heilige Geist war zwar der Geist Gottes (2: 17, 18), der durch die Propheten redete (1: 16; 4: 25; 7: 51; 28: 25), und Gott gab den heiligen Geist nicht nur denen, welche gläubig waren (5: 32; 8: 19, 20; 15: 8), sondern auch Christus selbst (2: 33; 10: 38). Wer den heiligen Geist belügt, der belügt also Gott (5: 3, 4). Neben dieser Darstellung heisst es jedoch auch, dass Jesus den Aposteln Aufträge gegeben durch den heiligen Geist (1: 2), und nachdem Jesus die Verheissung des heiligen Geistes vom Vater in Empfang genommen hat, hat er denselben den Jüngern gegeben (2: 33). Nicht nur wurden Kranke im Namen Jesu geheilt (3: 6, 12 f., 16; 4: 10; 9: 34), sondern Jesus wählte sich selbst seine Werkzeuge aus (9: 15 f.; 22: 21; 26: 16) und rettete sie aus den Gefahren, die ihnen auf ihren Missionswegen drohten (26: 17). Er leitete sie auf dem Wege, den sie wandeln sollten. Als daher Paulus und Timoteus nach Bitynia gehen wollten, aber Jesus ihnen einen anderen Weg bestimmt hatte, verhindert er sie, ihren Absicht zu vollführen. In der Erzählung davon heisst es ausdrücklich: »und der Geist Jesus liess es ihnen nicht zu» (16: 7), und diese Stelle nebst den anderen, eben angeführten macht, dass unserem Urteil über den Ausdruck 8: 39 eine gewisse Unsicherheit anhaftet. Diese Unsicherheit wird nicht einmal durch den Umstand beseitigt, dass Philippus nach v. 26 seinen Auftrag von einem Engel des Herrn d. h. von einem Engel Gottes erhielt, denn Act giebt auch sonst Beispiele davon, dass dieselbe That bald Gott bald Christus zugeschrieben wird. Wir erinnern an die eben angeführten Worte, dass der Geist Jesus Paulus und Timoteus nicht zuliess, nach Bitynia zu gehen (16: 7), denn nach v. 10 war es Gott selbst, der den Plan ihrer Reise änderte.

Wenn wir 18: 9 lesen: »der Herr aber sprach zu Paulus bei Nacht im Gesicht: Fürchte dich nicht, sondern sprich und schweige nicht, denn ich bin mit

dir», werden wir zunächst an Jesu Worte an Paulus erinnert, dass dieser sein Zeuge sein sollte und von Jesus beschützt werden (26: 16 f.), aber schon das eben angeführte Beispiel 16: 7, 10 macht es unmöglich, ein bestimmtes Urteil abzugeben.

Ebenso wenig können wir zu einer bestimmten Entscheidung gelangen betreffs der Worte Pauli und Barnabas: »euch zuerst musste das Wort Gottes verkündet werden. Nachdem ihr es aber von euch stosset, und euch des ewigen Lebens nicht würdig achtet, siehe, so wenden wir uns zu den Heiden. Denn so hat uns der Herr aufgetragen: ich habe dich gesetzt zum Licht den Heiden, zum Heil zu sein bis zum Ende der Erde» (13: 46 f.). Da v. 47 b ein Citat aus dem AT ist, muss ja κ. Gott bedeuten, falls nämlich σέ sich auf den Messias bezieht. Nach unserer Meinung aber verlangt der Zusammenhang, dass σέ auf Paulus und Barnabas bezogen wird, und demgemäss erklären wir v. 47 als eine in ATlicher Form gegebene Verkündung des Auftrages, welchen Paulus vom Herrn Jesus erhalten (9: 15 f.; 22: 21; 26: 16—18).

Bei δουλεύων τῷ κυρίῳ (20: 19) wird auf Rm 1: 1; Gal 1: 10 und andere paulinische Citate, welche δοῦλος Χριστοῦ haben, hingewiesen. Eine grössere Beweiskraft kann aber diesen Stellen nur unter der Bedingung beigemessen werden, dass 20: 18—35 nicht nur was den Inhalt, sondern auch was die Form betrifft, paulinisch ist. Da aber selbst in äusserst konservativen Kreisen zugegeben wird, dass in Act die paulinischen Reden nicht wörtlich, sondern mehr oder weniger frei wiedergegeben werden, kann auf paulinischen Sprachgebrauch nicht allzuviel gebaut werden, sondern es müssen andere Stellen in Act und dazu noch Lk herangezogen werden. Wir haben Act δοῦλοι τοῦ θεοῦ (16: 17) und τοῖς δούλοις σου (4: 29), wo σοῦ Gott bezeichnet, dazu noch ἐπὶ τοὺς δούλους μου καὶ ἐπὶ τὰς δούλας μου (2: 18), wo sich μου auf Gott bezieht, aber der ganze Ausdruck ein Citat aus dem AT ist. In Lk haben wir θεῷ δουλεύειν (16: 13), ἡ δούλη κυρίου (1: 38), wo κυρίου sich auf Gott bezieht, und τῆς δούλης αὐτοῦ (1: 48), wo αὐτοῦ anstatt θεοῦ steht. Alle diese Citate deuten also darauf hin, dass κ. Act 20: 19 Gott bezeichnet, anderseits aber sollte Paulus nach Act 9: 15 f.; 22: 21; 26: 16—18 Christi auserwähltes Werkzeug und Bote sein.

λειτουργεῖν τῷ κυρίῳ (13: 2) ist ein dem levitischen Gottesdienste entlehnter Ausdruck, wenn es aber in unserem Verse auf den christlichen Gottesdienst angewandt wird, dürften die Erklärungen »Gott dienen» und »Christus dienen» ungefähr gleich berechtigt sein. ὁ φόβος τοῦ κ. (9: 31) entspricht dem יראת יהוה (LXX ὁ φόβος κυρίου Ps 19: 10; 111: 10 u. a. m.) und bezieht sich wohl also auf Gott, wenn man aber nach φόβος Χριστοῦ Ef 5: 21 (oder nach ὁ φόβος τοῦ κ. 2 Kor 5: 11) urteilen dürfte, würde κ. Christus bezeichnen. Beim Ausdrucke: »des Herrn Wille geschehe» (21: 14), denkt man zunächst an »Gottes Wille», da aber der vorhergehende Vers vom Herrn Jesus redet, würde »des Herrn Wille» auch »Christi Wille» bedeuten können. Man erinnere sich auch des Wortes: »sie versuchten nach Bitynia zu gehen und der Geist Jesus liess es ihnen nicht zu» (16: 7). Beide Erklärungen haben ihre Verteidiger unter den Exegeten.

Mehrere (2: 25, 34; 3: 22; 4: 26; 7: [37], 49; 15: 17 [2 mal]) von den Stellen, wo ϰ. sich auf Gott bezieht, sind Citate aus dem AT, wo LXX ϰ. hat, meistens aber ist dies nicht der Fall (2: 39; 3: 20; 4: 29; 5: 9, 19; 7: [30], 31, 33; 8: 22, 24, 26; 10: 33; 12: 7, 11, 17, 23; [17: 24, 27]); es besteht also in dieser Beziehung ein Unterschied zwischen Act und dem um das Kindheitsev. verkürzten Ev. Lk. Auch Act pflegt indessen in der Regel Gott mit ϑεός zu bezeichnen, denn dieses Wort kommt an 169 Stellen vor, ausser an den 8 Stellen, welche der LXX entlehnt sind.

Die häufige Anwendung des Wortes ϰ. in Act zeigt sich nicht nur in den Fällen, wo es sich auf Gott bezieht, sondern noch mehr, wenn von Christus die Rede ist. Act liebt es, Christus »Herr» zu nennen. Nach 2: 36 hatte Gott Jesus zum Herrn und Christus gemacht; er war »der Herr über alle» (10: 36), und daher wird er häufig (2: 20, 21, 34; 9: 1, [5, 6], 10, 11, 15, 17, 27; 11: 16; [16: 10; 18: 25]; 20: 28; [22: 10, 16]; 23: 11; [26: 15]) unter der Benennung »Herr» erwähnt. Hierzu kommen ausser den Stellen, wo Christus mit dem Worte ϰύριε angeredet wird (1: 6; 7: 59, 60; 9: 5, [6], 10, 13; 22: 8, 10, 19; 26: 15), eine Menge Citate, die ihn »Herr» nennen, aber mit diesem Worte ein Ἰησοῦς oder Ἰησοῦς Χριστός verbinden (1: 21; 4: 33; 8: 16; [9: 28; 10: 48]; 11: 17, 20; [14: 10]; 15: 11, 26; 16: 31; 19: 5, 13, 17; 20: 21, 24, 35; 21: 13; 28: 31); Act spricht also äusserst oft von Christus unter der Benennung »Herr», auch wenn man von den vielen, oben besprochenen Stellen absieht, wo sich nicht sicher entscheiden lässt, ob Gott oder Christus gemeint ist.

Gegen die verhältnissmässig vielen Stellen, wo der Heiland »Herr» genannt wird, stehen nur 64 Fälle, wo er erwähnt ist, ohne dass das Wort ϰ. angewandt wird, und er nur »Jesus» oder »Christus» oder »Jesus Christus» genannt wird; Act weicht also nicht nur von Mt, Mk und Joh, sondern auch von Lk ab. Act hat für den Heiland viel häufiger als Lk die Benennung ϰ., während ihn Lk viel öfter als Act erwähnt, ohne dies Wort zu gebrauchen.

In noch einer Beziehung weicht Act vom 3:ten Ev. ab und folgt dem paulinischen Sprachgebrauche und zwar durch die eben erwähnte Anwendung der Benennungen ὁ ϰύριος Ἰησοῦς und ὁ ϰ. Ἰ. Χρ. Auch an einer Stelle (7: 59), wo Jesus angeredet wird, haben wir denselben Sprachgebrauch (ϰύριε Ἰησοῦ). Weder Mt noch Mk noch Joh haben etwas entsprechendes, und in Lk finden wir nur das unsichere τὸ σῶμα τοῦ ϰ. Ἰ. (24: 3) und das schwererklärliche Χριστὸς ϰύριος (2: 11).

Ein anderer, sämtlichen Evangelien unbekannter paulinischer Sprachgebrauch ist ὁ ϰύριος ἡμῶν Ἰ. Χρ. (15: 26; 20: 21) d. h. das dem ϰ. beigefügte Pronomen der 1. Pers. Pl. Man kann in diesem Zusammenhang kaum auf τῷ ϰυρίῳ μου (Mt 22: 43; Mk 12: 36; Lk 20: 42; Act 2: 34) hinweisen, da dies ein Citat aus Ps 110: 1 LXX ist, eine Gleichheit bieten aber die Ausdrücke: »ihr wisset nicht, an welchem Tage euer Herr kommt» (Mt 24: 42); »die Mutter meines Herrn» (Lk 1: 43); »sie haben meinen Herrn weggenommen» (Joh 20: 13) und »mein Herr und mein Gott» (Joh 20: 28).

Wie wir oben gesagt haben, citieren sämtliche Ev. (Mt 3: 3; Mk 1: 3; Lk 3: 4; Joh 1: 23) Jes 40: 3, und es scheint, als hätten sie dabei alle auf ϰύριος-Christus

ein Wort angewandt, das im AT von κύριος-Jahve handelt. Da Act weit häufiger als die Ev. Christus unter der Benennung κ. erwähnt, liegt die Vermutung nahe, dass ein ähnliches Verfahren sich da wiederfinden werde, und dies ist wirklich auch der Fall in zwei auf einander folgenden Versen (2: 20, 21).

Der Brief an die Römer.

In den folgenden Ausdrücken bezieht sich das Wort κ. auf Gott: »Selig der Mann, dem der Herr Sünde nicht zurechnet» (4: 8); »denn sein Wort wird der Herr ausführen und kurzab vollenden» (9: 28); »wenn der Herr Zabaoth uns nicht Samen übergelassen hätte» (9: 29); »Herr, wer glaubte unserer Kunde» (10: 16); »Herr, sie haben deine Propheten getötet» (11: 3); »wer hat des Herrn Sinn erkannt» (11: 34); »mein ist die Rache, ich will vergelten, spricht der Herr» (12: 19); »So wahr ich lebe, spricht der Herr» (14: 11); »lobet den Herrn, all' ihr Heiden» (15: 11).

Weitaus häufiger bezieht sich κ. auf Christus. Wir nennen zuerst die Stellen, wo κ. mit einem 'I. oder 'I. Χρ. bzw. Χρ. 'I. verbunden steht (1: 4, 7; 4: 24; 5: 1, 11, 21; 6: [11], 23; 7: 25; 8: 39; 10: 9; 13: 14; 14: 14; 15: 6, 30; 16: 18, 20, [24]). Dann haben wir die Worte: »der etwas auf den Tag hält, der thut es für den Herrn (und der nichts auf den Tag hält, der unterlässt es für den Herrn); der da isst, der isst für den Herrn: denn er danket Gott; und der nicht isst, der unterlässt es für den Herrn, und danket auch Gott. Unser keiner lebt ihm selber, und keiner stirbt ihm selber. Leben wir, so leben wir dem Herrn; sterben wir, so sterben wir dem Herrn. Also — wir leben oder sterben, so sind wir des Herrn. Denn darum ist Christus gestorben und lebendig geworden, dass er Herr sei über Tode und über Lebendige» (14: 6—9). Der Zusammenhang verlangt, dass an allen diesen Stellen κ. sich auf ein und dieselbe Person bezieht, und zwar nach v. 9 auf Christus.

Wenn es ferner Kap. 16 heisst: »grüsset Prisca und Aquila, meine Mitarbeiter in Christus Jesus» (v. 3); »grüsset Andronikus und Junias, sie waren sogar vor mir in Christus» (v. 7); »grüsset meinen im Herrn teuren Ampliatus» (v. 8); »grüsset Urbanus, unseren Mitarbeiter in Christus» (v. 9); »grüsset den in Christus bewährten Apelles» (v. 10); »grüsset die in Christus aus dem Hause des Narkissus» (v. 11); »grüsset die Tryphäna und Tryphosa, sie machen sich Mühe im Herrn; grüsset die teure Persis, sie hat viel Mühewaltung gehabt im Herrn» (v. 12); »grüsset den Rufus, den Auserwählten im Herrn» (v. 13); »meinen Gruss an euch von mir dem Tertius als Schreiber dieses Briefes im Herrn» (v. 22), kann man nicht umhin, an allen Stellen ἐν Χριστῷ und ἐν κυρίῳ gleich zu setzen, und man könnte wohl das Recht haben, in gleicher Weise zu verfahren mit den Einleitungsworten zum selben Kapitel: »ich empfehle euch Phöbe, dass ihr sie im Herrn aufnehmet» (v. 1 f.).

Wenn es 10: 12 f. heisst: »es ist hier kein Unterschied zwischen Juden und Griechen. Ein und derselbe ist aller Herr, der da reich ist für alle, die ihn anrufen. Wer all den Namen des Herrn anruft, wird gerettet werden», tragen wir kein Bedenken, mit den meisten Exegeten κ. auf Christus zu beziehen. Entscheidend ist nicht nur das Wort v. 9: »Jesus der Herr», sondern noch mehr das Citat v. 11: »Wer all traut auf ihn, der wird nicht zu Schanden werden»; in diesem Citat bezieht sich nämlich ἐπ' αὐτῷ auf Christus.

τῷ κυρίῳ δουλεύοντες (12: 11) ist wohl nach δουλεύων τῷ Χριστῷ (14: 18; 16: 18) und δοῦλος Χριστοῦ (1: 1) zu erklären. Auch Kol 3: 24 hat δουλεύειν Χριστῷ, und 1 Kor 7: 22; (2 Kor 10: 7); Ef 6: 6; Phl 1: 1; Kol 4: 12 δοῦλος Χριστοῦ, während sich δουλεύειν θεῷ nur 1 Tes 1: 9 findet und δοῦλος θεοῦ erst in den Pastoralbriefen (Tit 1: 1). Es erübrigt nur das Wort: »wer bist du, dass du den Diener eines andern richtest? Er steht oder fällt seinem Herrn. Er wird aber aufrecht bleiben; denn der Herr ist stark genug, ihn aufzurichten» (14: 4). Einige Exegeten beziehen hier κ. auf Gott, andere auf Christus. Die erste Alternative hat wohl ihre Hauptstütze im vorhergehenden Verse: »wer isst, soll den nicht gering schätzen, der nicht isst. Wer nicht isst, soll nicht richten über den, welcher isst; denn Gott hat ihn angenommen». Auch ist v. 4 mit v. 10 zu vergleichen, wo es heisst: »werden wir doch alle vor dem Richterstuhl Gottes stehen», und schliesslich verdient es bemerkt zu werden, dass ziemlich viele Handschriften im 4:ten Verse ὁ θεός anstatt ὁ κ. haben. Dessenungeachtet sind wir der Meinung, dass v. 4 nicht von Gott, sondern von Christus redet. An allen den Stellen, wo vv. 6 und 8 κ. haben, ist von Christus die Rede, und derjenige, in dessen Dienst der Gläubige steht, ist nach vv. 6 und 9 Christus.

Richten wir nun noch einmal unsere Aufmerksamkeit auf die Verse, wo κ. Gott bezeichnet, finden wir, dass sie alle Citate aus dem AT sind. 11: 3; 12: 19 und 14: 11 sind keine Ausnahmen von dieser Regel, auch wenn das κύριε des ersten Verses ein Zusatz von Paulus ist, und ebenfalls der in LXX sonst so gewöhnliche Ausdruck λέγει κύριος an den Grundstellen der beiden anderen Verse fehlt. In allen drei Fällen beruht das Wort κ. als Bezeichnung für Gott darauf, dass Paulus in ATlichen Citaten dem Sprachgebrauch der LXX gefolgt ist. Ausserhalb der ATlichen Citate bedeutet dagegen κ. in Rm unser Herr Jesus Christus, und es giebt keine einzige sichere Ausnahme von dieser Regel. Dies fällt schwer ins Gewicht betreffs solcher Stellen wie 14: 4 und 16: 2, welche wir für unbestimmbar hätten halten müssen, wenn sie Act angehört hätten.

Wie wir schon bemerkt haben, scheint gegen die paulinische Regel, κ. auf Christus zu beziehen, nur dann verstossen zu sein, wenn ATliche Citate vorliegen. Diese Citate sind aber nicht immer im Stande, den Sprachgebrauch des Paulus zu ändern. Wir haben nicht nur einen Fall, wo Rm, gleich wie die Evangelien und Act, auf κ.-Christus ein Wort anwendet, das im AT von κ.-Jahve handelt (10: 13), sondern auch ein paar Beispiele davon, dass ein κ. der LXX, von Gott ausgesagt, in θεός geändert worden ist (11: 1, 2), wozu kommt, dass an einer Stelle ein ATliches

κύριος ὁ θεός nur durch ὁ θεός wiedergegeben ist (11: 8). Einen ähnlichen Fall findet man in 1 Petr 5: 5, wobei zu bemerken ist, dass 1 Petr sehr selten das Wort κ. anwendet.

Allein auch wenn Rm mit Vorliebe das Wort κ. von Christus gebraucht, wird er jedoch häufiger auf andere Weise bezeichnet. Wie aus dem Vorhergehenden hervorgeht, wird der Heiland an 19 Stellen nur »Herr» genannt, vorausgesetzt, dass all die angeführten Stellen auf Christus zu beziehen sind, wozu kommen 17 Stellen, wo κ. mit 'Ι. oder Χρ. oder beiden diesen Namen verbunden ist. Dagegen haben wir 57 mal 'Ι. oder Χρ. oder beide Namen ohne κ.

Fast überall, wo die Benennung »der Herr Jesus» oder »der Herr Jesus Christus» (»Christus Jesus») vorkommt, ist dem κ. das Pronomen ἡμῶν beigefügt. Ausnahmen machen nur 1: 7; 13: 14; 14: 14. An den Stellen, wo κ. ohne 'Ι. oder 'Ι. Χρ. bzw. Χρ. 'Ι. steht, ist nie ἡμῶν hinzugefügt.

Der Brief an die Korinthier I.

An den folgenden Stellen bezieht sich κ. auf Gott: »der Herr kennt die Gedanken der Weisen» (3: 20); »die Erde ist des Herrn» (10: 26, [28]); »ich werde zu diesem Volke sprechen durch Fremdlingslippen, und sie werden auch so nicht auf mich hören, spricht der Herr» (14: 21).

Viel häufiger bezieht sich κ. auf Christus. Wir nennen zuerst die Stellen, wo κ. mit 'Ι. oder 'Ι. Χρ. bzw. Χρ. 'Ι. verbunden steht (1: 2, 3, 7, 8, 9, 10; 5: 4 [2 mal], 5; 6: 11; 8: 6; 9: 1; 11: 23; 12: 3; 15: 31, 57; 16: 23). Ferner haben wir folgende Ausdrücke, über welche kein Schwanken vorhanden sein kann: »die Brüder des Herrn» (9: 5); »am Tische des Herrn» (10: 21); »der Becher des Herrn» (10: 21; 11: 27); »der Tod des Herrn» (11: 26); »das Blut des Herrn» (11: 27); »wenn sie Gottes Weisheit erkannt hätten, so hätten sie den Herrn der Herrlichkeit nicht gekreuzigt» (2: 8); »so richtet denn ihr nicht vor der Zeit, ehe der Herr kommt» (4: 5); »Gott hat den Herrn erweckt» (6: 14); »der Leib des Herrn» (11: 29); »der zweite Mensch ist der Herr vom Himmel» (15: 47); es sei jedoch bemerkt, dass an den letzten zwei Stellen κ. sekundär ist.

Zu dieser Gruppe zählen wir auch das Wort: »wer den Herrn nicht liebt, der sei verflucht» (16: 22), da die unmittelbar darauf folgenden Worte »Maran atha» sind; ferner die Aussage: »der mit mir ins Verhör geht, ist der Herr» (4: 4), denn die Fortsetzung lautet: »so richtet denn ihr nicht vor der Zeit, ehe der Herr kommt»; das Wort: »der Leib aber nicht der Unzucht, sondern dem Herrn, und der Herr dem Leibe» (6: 13), wo die Bedeutung des κ. in der Fortsetzung angegeben ist: »Gott hat den Herrn erweckt, er wird auch uns erwecken durch seine Kraft. Wisset ihr nicht, dass eure Leiber Glieder Christus' sind?» Wenn es ferner im selben Zusammenhange heisst: »wer aber am Herrn hängt, ist ein Geist mit ihm» (6: 17), müssen wir auch hier κ. auf Christus beziehen (vgl. Gal 2: 20; 3: 27).

Der Ausdruck: »Timotheus, der mein geliebtes und treues Kind ist im Herrn» (4: 17) kann wohl zu keinem Schwanken Veranlassung geben, wenn man ihn mit den Worten v. 15 vergleicht: »gezeugt habe ich euch in Christus Jesus durch das Evangelium». Die Aussage des Paulus über die Ehescheidung: »den Ehepaaren aber gebiete ich, vielmehr nicht ich, sondern der Herr» (7: 10), ist eine Wiedergabe von dem Gebote Jesu über Ehescheidung (Mt 5: 31 f.; 19: 3—9; Mk 10: 2—12; Lk 16: 18). Demnach ist auch die Fortsetzung: »den Übrigen sage ich, nicht der Herr» (7: 12) so zu erklären, dass »der Herr» Christus ist. Dasselbe gilt auch für das Wort v. 25: »was aber die Jungfrauen betrifft, so habe ich kein Gebot des Herrn», und wenn v. 25 a ϰ. Christus bezeichnet, kann es schwerlich eine andere Bedeutung haben in der Fortsetzung des Verses: »ich gebe darüber meine Meinung als Gewährsmann, wie ich es durch die Barmherzigkeit des Herrn geworden bin». Paulus war Gewährsmann, denn Christus' Wahrheit war in ihm (2 Kor 11: 10). Als sicher bestimmbar betrachten wir auch, trotz der abweichenden Meinung einiger Exegeten, das ϰ. 9: 14, wo es heisst: »so hat auch der Herr verordnet für die, welche das Evangelium verkündigen, dass sie vom Evangelium leben sollen», denn hier wie 7: 10 wird eine Vorschrift Jesu wiedergegeben (Mt 10: 10; Lk 10: 7). Wenn es weiter 7: 22 heisst: »der Sklave, der im Herrn berufen ist, ist Freigelassener des Herrn. Andererseits der als Freier berufen ist, ist Christus' Sklave», müssen ϰυρίῳ, ϰυρίου und Χριστοῦ dieselbe Person bezeichnen.

Die Frage: »seid ihr nicht mein Werk im Herrn?» (9: 1), kann zu keinem Schwanken Veranlassung geben, da sie unmittelbar auf die Frage: »habe ich nicht unsern Herrn Jesus gesehen?» folgt, und man braucht nicht die Stütze, die in den Worten: »gezeugt habe ich euch in Christus Jesus durch das Evangelium» (4: 15) liegt. Aber der Zusammenhang mit 9: 1 ist entscheidend auch für das Wort im nächsten Verse: »seid ihr doch das Siegel meines Apostolates im Herrn». Ganz klar ist auch die Bedeutung des ϰ. 11: 23: »denn ich habe vom Herrn her überkommen, was ich auch euch überliefert habe, wie der Herr Jesus in der Nacht, da er verraten ward». Paulus redet hier von der Offenbarung, die er von Jesus Christus überkommen hatte (Gal 1: 12). Und wenn es (12: 3—5) heisst: »so wenig einer, der im Geiste Gottes redet, sagt: verflucht sei Jesus, so wenig kann ihn einer Herr nennen, es sei denn in heiligem Geist. Nun bestehen Unterschiede der Gnadengaben, aber es ist ein Geist, Unterschiede der Dienstleistungen, aber es ist ein Herr», tragen wir kein Bedenken, infolge des Zusammenhanges auch das ϰ. v. 5 auf Jesus zu beziehen.

Schliesslich zählen wir zu den sicher bestimmbaren Stellen auch das Wort: »Gott aber sei Dank, der uns den Sieg giebt durch unsern Herrn Jesus Christus. So werdet nun fest, meine geliebten Brüder, unerschütterlich, unerschöpflich im Werk des Herrn allezeit, im Bewusstsein, dass eure Mühe im Herrn nicht umsonst ist» (15: 57 f.), wo die Formel »unser Herr Jesus Christus» für die beiden ϰ. v. 58 entscheidend ist.

Es bleiben jedoch eine grosse Menge von Stellen übrig, betreffs welcher man über einen grösseren oder geringeren Grad von Wahrscheinlichkeit nicht hinauskommen kann. Wenn Paulus sagt: »Christus Jesus, der uns geworden ist Weisheit von Gott, Gerechtigkeit und Heiligung und Erlösung, damit es sei wie geschrieben steht: wer sich rühmet, rühme sich des Herrn» (1: 30 f.) scheint es ja, als wäre Christus »der Herr», da es aber im vorhergehenden Verse heisst: »damit allem Fleische der Ruhm benommen sei vor Gott», kann man nicht ohne weiteres die Meinung derjenigen verwerfen, die ἐν κυρίῳ v. 31 auf Gott beziehen. Der Sprachgebrauch spricht aber dafür, dass ἐν κυρίῳ und ἐν Χριστῷ dasselbe ist. Schon Rm 16 gab uns ein typisches Beispiel davon, dass ἐν κυρίῳ und ἐν Χριστῷ mit einander wechseln. So selten diese Ausdrücke ausserhalb der paulinischen Litteratur sind, so gewöhnlich sind sie innerhalb derselben. Dagegen hat Paulus selten ἐν θεῷ. Rm hat 7 mal ἐν κυρίῳ und 13 mal ἐν Χριστῷ mit oder ohne Ἰησοῦ, aber nur 2 mal (2: 17; 5: 11) ἐν θεῷ. Für Kor sind die entsprechenden Zahlen 11, 20 und 0, für Gal 1, 8 und 0, für Ef 7, 13 und 1, für Phl 8, 10 und 0, für Kol 4, 3 und 1, für Tes 3, 3 und 3, für die Pastoralbriefe 0, 10 und 1, für Phm 2, 3 und 0. Die Regel, dass ἐν κυρίῳ und ἐν Χριστῷ mit einander wechseln, gilt also überall in der paulinischen Litteratur mit Ausnahme von Tes, wo ἐν θεῷ verhältnissmässig häufig vorkommt, und den Pastoralbriefen, wo ἐν κυρίῳ ganz fehlt. Dazu steht einigemal (Rm 14: 14; Ef 1: 15; 3: 11; Phl 2: 19; 1 Tes 4: 1; 2 Tes 3: 12) ἐν κυρίῳ mit beigefügtem Ἰησοῦ oder Χριστῷ Ἰησοῦ, dagegen nie ἐν κυρίῳ θεῷ. Das eben von ἐν κυρίῳ Gesagte findet seine Anwendung auch auf den Vers, von dem zunächst die Rede ist, denn er ist eine ziemlich freie Abkürzung der Worte der LXX, und was die Formel ἐν κυρίῳ betrifft, fehlt dafür an der Grundstelle (Jer 9: 23 f.) ein direkt entsprechendes Wort. Gegen καυχᾶσαι ἐν θεῷ Rm 2: 17; 5: 11 steht καυχώμενοι ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ Phl 3: 3.

Bei dem Spruche: »denn wer hat den Verstand des Herrn erkannt, ihn zu meistern? Wir haben aber den Verstand des Herrn» (2: 16), liegt es sehr nahe, »Herr» als »Gott» zu erklären, da wir es ja mit einem ATlichen Citate zu thun haben, und Paulus eben (v. 14) bezeugt hat, dass ein seelischer Mensch nicht annimmt, was vom Geiste Gottes ist; wenn aber κυρίου v. 16 b gegen Χριστοῦ auszutauschen ist, muss wohl das κυρίου v. 16 a in Übereinstimmung damit erklärt werden. Auch getrauen wir uns nicht zu, über den Ausdruck: »wenn es des Herrn Wille ist» (4: 19) ein bestimmtes Urteil zu fällen. Wohl scheint es am wahrscheinlichsten zu sein, dass »Herr» hier Gott bezeichnet, aber die Exegeten sind verschiedener Ansicht sowohl über diesen Ausdruck als über den entsprechenden Ausdruck Act 21: 14: »des Herrn Wille geschehe»; und wenn man das Wort: »Er aber, Gott unser Vater, und unser Herr Jesus wolle uns den Weg bahnen zu euch» (1 Tes 3: 11) und die Erzählung Act 16: 7: »Paulus und Timotheus versuchten nach Bithynia zu gehen, und der Geist Jesus liess es ihnen nicht zu», in Betracht zieht, kann man schwerlich zu einem sicheren Resultat kommen. Diese letzt angeführten Citate sind nicht ohne Bedeutung auch was betrifft die Worte Pauli an die

Korinthier: »ich hoffe einige Zeit bei euch zu verweilen, wenn es mir der Herr gestattet» (16: 7).

7: 17 ist wohl so zu lesen, dass der erste Satz κ. hat, der zweite θεός; die Übersetzung wird also: »jeder soll leben mit dem Teil, das ihm der Herr zugeschieden, in dem Stand, in dem Gott ihn berufen»; dabei hat man für die Erklärung κ.-Christus unter anderem auf 12: 12 hingewiesen. Man will aber auch κ. in der ersten Vershälfte Gott bedeuten lassen, weil die 2:te Vershälfte θεός hat, und wir wagen keine von diesen Meinungen für entschieden falsch zu erklären. Wenn aber κ. in unserem Verse sich auf Christus bezieht, gilt vielleicht dasselbe für 3: 5, wo ein ähnlicher Gedanke ausgedrückt ist: »was ist denn Apollos? was ist denn Paulus? Gehilfen sind sie, durch welche ihr zum Glauben kamt und zwar je nach dem Masse, wie es jedem der Herr verliehen hat». Christus ist das Haupt der Gemeinde und weist jedem Glied seinen Platz im Reiche Gottes an (12: 12). Zu vergleichen ist auch Ef 4: 11, wo es heisst: »und so hat er [Christus] auch gegeben den einen: Apostel zu sein, den anderen: Propheten, den anderen: Evangelisten, den anderen: Hirten und Lehrer». 2 Kor 6: 4 und andere Verse, die θεοῦ διάκονοι haben, können nicht entscheidend sein, denn andere paulinische Stellen haben διάκονοι Χριστοῦ. Andererseits ist in den nächst folgenden Versen nicht von Christus, sondern von Gott die Rede. Wir citieren besonders v. 9, wo es heisst: »wir sind Gottes Gehilfen, ihr seid Gottes Ackerfeld, Gottes Bau». Der Zusammenhang giebt also zunächst an die Hand, dass κ. in unserem Verse Gott bezeichnet, und die meisten Exegeten ziehen auch diese Erklärung vor. Dagegen scheint es uns höchst unwahrscheinlich, dass ἐν κυρίῳ gegen ἐν θεῷ ausgetauscht werden könne in 7: 39, wo es heisst, dass eine Ehefrau, deren Mann stirbt, die Freiheit habe zu heiraten, wen sie wolle, nur im Herrn. ἐν κυρίῳ bedeutet ja nämlich hier, dass der neue Ehebund auf Grund der Gemeinschaft mit Christus geschlossen werden soll, also mit einem Mitglied der christlichen Gemeinde. Weiter ist auch zu beachten die eben angeführte Statistik über den Ausdruck ἐν κυρίῳ. Wenn nun aber κύριος 7: 39 wahrscheinlich auf Christus zu beziehen ist, müssen wohl in Übereinstimmung hiermit zu erklären sein die Aussagen 7: 32, 34, 35, dass der Ehelose für des Herrn Sache sorgt, wie er dem Herrn gefalle, und dass Paulus durch seine Worte ein ungestörtes Aushalten bei dem Herrn fördern will. Es verdient übrigens bemerkt zu werden, dass Pauli Rat über die Jungfrauen mit einem Verse (7: 25) anfängt, wo κ. 2 mal in der Bedeutung Christus steht. 7: 39 scheint uns entscheidend zu sein auch für 11: 11, wo ein ähnlicher Gedanke ausgesprochen wird in den Worten: »nur gilt es im Herrn: so wenig als die Frau ohne den Mann, so wenig der Mann ohne die Frau».

Die Ermahnung: »noch lasset uns den Herrn versuchen, wie etliche von ihnen gethan und wurden von den Schlangen weggerafft» (10: 9) gewährt verschiedenen Möglichkeiten freien Spielraum. Schon der Umstand, dass mehrere Handschriften τὸν κύριον gegen τὸν Χριστόν austauschen, während andere aber τὸν θεόν lesen, zeigt, dass keine Einstimmigkeit in der Erklärung dieser Stelle vorhanden ist. Da in

unserem Verse von dem Thun der Kinder Israel während ihrer Wanderung durch die Wüste die Rede ist, wird der Gedanke zunächst auf Gott den Herrn gelenkt, und zwar um so mehr als μηδὲ ἐκπειράζωμεν τὸν κύριον an die Mt 4: 7; Lk 4: 12 aus 5 M 6: 16 LXX angeführten Worte οὐκ ἐκπειράσεις κύριον τὸν θεόν σου erinnert. Dessenungeachtet sind wir am meisten geneigt, κ. auf Christus zu beziehen, und was uns vor allem zu dieser Annahme bewegt, sind die Worte v. 4: »sie tranken aus einem mitgehenden geistlichen Felsen, der Fels aber war der Christus».

Wenn 10: 9 an 5 M 6: 16 erinnert, so erinnert 10: 22: »oder wollen wir den Herrn herausfordern» an 5 M 32: 21: »sie haben mich herausgefordert», und viele Exegeten sind auch der Meinung, dass κ. 10: 22 sich auf Gott beziehe. Da aber der nächstvorhergehende Vers sowohl vom »Becher des Herrn» als vom »Tische des Herrn» redet, scheint es uns am wahrscheinlichsten zu sein, dass sich auch in unserem Verse κ. auf Christus bezieht.

Im Worte: »die Strafen des Herrn aber dienen uns zur Zucht, damit wir nicht samt der Welt verdammt werden mögen» (11: 32), bezeichnet κ. wahrscheinlich Christus. Derjenige, der züchtigt, und derjenige, der verdammt, ist wohl dieselbe Person, und nach 4: 5 ist Christus der Richter. Paulus will auch durch seine Worte verhindern, dass jemand sich an Leib und Blut des Herrn vergehe (v. 27) und dadurch sich selbst zum Gericht esse und trinke (v. 29). Man übersehe jedoch nicht die Aussage 5: 13: »die draussen wird Gott richten», und die Exegeten sind auch in betreff unseres Verses nicht einig.

Wenn Paulus, von den Geistesgaben sprechend, sagt: »was ich schreibe, ist vom Herrn» (14: 37), wird man an die gleichartigen Aussagen 7: 10, 12, 25 erinnert, wo κ. Christus bezeichnen muss, und auch hier lässt sich wohl κ. auf keine andere Weise erklären, obgleich uns Christus keine Vorschriften über die Geistesgaben gegeben hat. Paulus will mit seinen Worten besagen, dass das, was er redet, nicht sein eigenes ist, sondern ihm von Christus eingeflösst, dessen Apostel er ist (1: 1; 7: 25). Ebenfalls beziehen wir κ. auf Christus 16: 10, wo es von Timotheus heisst: »er schafft am Werk des Herrn, wie ich auch», und verweisen besonders auf 15: 58, wo »das Werk des Herrn» Christi Werk bedeutet. 16: 10 erinnert übrigens auch an Phl 2: 30, wo es heisst: »denn um des Werkes Christus' willen kam er dem Tode nahe», und der einzige paulinische Ausdruck, der Bedenken erregen könnte, näml. die Ermahnung: »zerstöre du nicht um einer Speise willen das Werk Gottes» (Rm 14: 20), kann schwerlich von entscheidender Bedeutung sein.

Wenn es schliesslich 16: 19 heisst: »es grüsst euch im Herrn vielmal Aquila und Prisca», sind wir berechtigt, dies mit den am Ende Rm vorkommenden Grüssen, wo ἐν κυρίῳ und ἐν Χριστῷ mit einander wechseln, zusammenzustellen.

Das Wort κ. ist einmal (8: 5) von Menschen gebraucht und zwar im Pl.

Wie in Rm, so sind auch 1 Kor sämtliche Verse, wo wir mit Sicherheit κ. auf Gott beziehen, Citate aus dem AT, wobei jedoch zu bemerken ist, dass 14: 21 mit Rm 12: 19; 14: 11 darin übereinstimmt, dass der Ausdruck λέγει κ. ein Zusatz von Paulus ist. ATliche Citate sind auch 1: 31 und 2: 16, wo sich nicht sicher

entscheiden lässt, ob Gott oder Christus gemeint ist. Unter den übrigen nicht sicher bestimmbaren Stellen sind zwar einige (3: 5; 4: 19; 7: 17; 10: 9; 11: 32; 16: 7), wo mehr oder weniger gute Gründe gegeben werden können für die Annahme, dass Gott gemeint sei, aber was all die anderen betrifft, kann man mit fast absoluter Sicherheit behaupten, dass κ. Christus bezeichnet.

1 Kor wird der Heiland 56 mal »Jesus» oder »Christus» oder »Jesus Christus» (»Christus Jesus») genannt; 27 mal haben wir das einfache κ. und 17 mal κ. mit Ἰ. oder Ἰ. Χρ. verbunden. Wenn wir hinzufügen die ziemlich grosse Anzahl Fälle, wo wir nicht sicher entscheiden können, ob κ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht, wo aber wenigstens an den meisten Stellen Christus gemeint sein dürfte, kommen wir zu dem Resultate, dass in 1 Kor mehr als die Hälfte der Stellen, die von Christus reden, das Wort κ. anwenden.

Wie Rm, so ist auch 1 Kor das Pronomen ἡμῶν dem κ. beigefügt an den Stellen, wo die Benennungen »der Herr J.» oder »der Herr J. Chr.» (»Chr. J.») vorkommen. Ausnahmen machen nur 1: 3; (5: 4 a?); 6: 11; 11: 23; 16: 23. An den Stellen, wo κ. mit Ἰ. oder Ἰ. Χρ. bzw. Χρ. Ἰ. nicht verbunden steht, ist auch 1 Kor kein ἡμῶν hinzugefügt.

Der Brief an die Korinthier II.

An den folgenden Stellen bezieht sich κ. auf Gott: »darum gehet aus von ihnen und scheidet aus, spricht der Herr» (6: 17); »ihr werdet mir Söhne und Töchter sein, spricht der Herr» (6: 18).

Auf Christus beziehen sich zuerst die Stellen, wo κ. mit Ἰ. oder Ἰ. Χρ. bzw. Χρ. Ἰ. verbunden steht (1: 2, 3, 14; 4: 5, [10], 14; 8: 9; 11: 31; 13: 13). Wenn es ferner 3: 14—16 heisst, dass bis auf den heutigen Tag eine Decke über dem Herzen der Söhne Israel liegt, wenn sie den alten Bund lesen, ohne dass es ihnen offenbar wäre, dass er in Christus abgethan ist, dass aber die Decke weggenommen wird, wenn sich Israel zum Herrn bekehrt, verlangt der Zusammenhang, dass sich κ. v. 16 auf Christus bezieht. Im Anschluss hieran müssen wir κ. Christus bedeuten lassen auch in den folgenden Versen, wo Paulus fortsetzt: »der Herr ist der Geist; wo der Geist des Herrn ist, da ist Freiheit. Wir alle aber, die wir mit aufgedecktem Angesicht uns von der Herrlichkeit des Herrn bespiegeln lassen, werden in dieses selbe Bild verwandelt von Herrlichkeit zu Herrlichkeit, als vom Herrn des Geistes aus».

Auch unterliegt es keinem Zweifel, dass κ. 12: 1, wo Paulus von Gesichten und Offenbarungen des Herrn redet, sich auf Christus bezieht. Entscheidend sind in dieser Hinsicht die Erzählungen Act 9: 3 ff.; 22: 6 ff.; 26: 12 ff.; 1 Kor 15: 8. Mit 12: 1 folgt aber 12: 8, wo Paulus den Herrn anruft, dass der nach der ausserordentlichen Offenbarung ihm ins Fleisch gegebene Dorn von ihm weichen möge. Die Bedeutung des κ. 12: 8 ist übrigens klar, auch wenn man von dem Zusammenhang

mit v. 1 absieht. Auf Pauli Gebet wird geantwortet: »meine Gnade ist dir genug, denn die Kraft kommt zur Vollendung an der Schwachheit», und darum will sich Paulus seiner Schwachheiten rühmen, damit sich die Kraft des Christus auf ihn niederlasse (v. 9). Entschieden falsch urteilen also, nach unserer Meinung, die Exegeten, welche an dieser Stelle κ. auf Gott beziehen.

Auch im Ausdruck: »die Furcht des Herrn» (5: 11) muss κ., nach unserer Ansicht, Christus bezeichnen. Zwar hat LXX mehrmals ὁ φόβος κυρίου als Übersetzung von יראת יהוה, und φόβος θεοῦ begegnet ein paar mal im NT, u. a. einmal in unserem Briefe (7: 1), gegen dies kann man aber φόβος Χριστοῦ Ef 5: 21 heranziehen, und der Zusammenhang verlangt, dass in unserem Verse κ. Christus bezeichnet. Im nächst vorhergehenden Verse heisst es näml., dass wir alle vor dem Richtstuhl des Christus offenbar werden müssen, und im Hinblick darauf setzt Paulus fort: »so also mit der Furcht des Herrn vertraut».

Ferner hat 2 Kor einige Stellen, wo wir nicht mit Bestimmtheit entscheiden können, ob Gott oder Christus gemeint ist, wo aber die letztere Alternative entschieden vorzuziehen ist. Zu dieser Gruppe zählen wir zuerst 2: 12: »wie ich aber nach Troas kam zur Verkündigung des Evangeliums Christus', so that sich mir wohl eine Thür auf im Herrn». Wir lassen hier τὸ εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ für ἐν κυρίῳ entscheidend sein, und verweisen übrigens auch auf ἐν τῷ Χριστῷ v. 14 und auf unsere Besprechung (pag. 25) von ἐν κυρίῳ. Wenn Paulus danach sagt, dass, so lange wir unsere Heimat im Leibe haben, entbehren wir die Heimat des Herrn (5: 6) und dass unser Sinn darauf geht, die Heimat im Leibe zu vertauschen mit der Heimat bei dem Herrn (v. 8), werden wir erinnert an die Phl 1: 23 ausgesprochene Lust abzuscheiden und bei Christus zu sein, und an das Wort 1 Tes 4: 16 f.: »wenn der Herr vom Himmel herabkommt, werden wir entrückt werden in Wolken, dem Herrn entgegen in die Luft, und hinfort werden wir bei dem Herrn sein allezeit». Christus gehört nach seiner Auferstehung mit dem Leib seiner Herrlichkeit einer anderen Region des Daseins, dem Himmel, an. »Er ist sitzend zur Rechten Gottes» (Kol 3: 1).

Die Gewalt, die der Herr dem Paulus zur Erbauung gegeben (10: 8; 13: 10), ist dieselbe wie die, die er als Jesu Christi Knecht hatte (Rm 1: 1; Gal 1: 10; Phl 1: 1). Ganz unbemerkt wollen wir es jedoch nicht lassen, dass die Briefe an die Korinthier zwar mehrmals (I 1: 2; 10: 32; 11: 16, 22; [12: 28]; 15: 9; II 1: 1) die Ausdrücke »die Gemeinde Gottes» und »die Gemeinden Gottes» haben, nie aber wie Rm 16: 16 »die Gemeinden des Christus».

Nicht nur Paulus, sondern auch die anderen Gläubigen sind Christi Knechte (1 Kor 7: 22; 2 Kor 10: 7 u. a. m.); sie haben sich selbst hingegeben dem Herrn (8: 5). Es liegt ihnen am Herzen das Rechte vor dem Herrn (v. 21), denn wie alle anderen Menschen müssen sie offenbar werden vor dem Richtstuhl des Christus (5: 10). Sie fördern den Ruhm des Herrn (8: 19) d. h. den Ruhm Christus' (v. 23). Zwar spricht Paulus öfter von dem Ruhm Gottes als von dem Ruhm Christus', der Zusammenhang aber sichert unserer Erklärung den Vorzug. Wenn schliesslich Paulus

sagt: »was ich da] sage, das sage ich nicht nach dem Herrn, sondern eben als in der Narrheit» (11: 17), sind wir berechtigt, damit zu vergleichen 1 Kor 7: 10, 12, 25; (14: 37), wo er ebenfalls sein Wort von dem des Herrn unterscheidet und wo »der Herr» Christus sein muss, wozu jedoch zu bemerken ist, dass einige Exegeten κατὰ κ. in unserem Verse im Anschluss an κατὰ θεόν 7: 9 erklären.

Es bleibt zuletzt noch eine Stelle übrig, wo die Ansichten über die Erklärung von κ. mehr geteilt sein können, näml. 10: 17 f.: »wer sich aber rühmt, der rühme sich im Herrn. Denn nicht der ist ein bewährter Mann, der sich selbst empfiehlt, sondern der, den der Herr empfiehlt». V. 17 ist ja ein Citat aus der LXX, und der Kontext enthält nichts, was hindern würde, κ. auf Gott zu beziehen. Darauf hin deutet im Gegenteil besonders das Wort v. 13: »wir aber wollen uns nicht ins Masslose rühmen, sondern innerhalb des Gebietes, welches uns Gott als unser Mass zugeteilt hat». Ein sicheres Urteil darüber lässt sich aber nicht abgeben. Obgleich der Inhalt unseres Verses in 1 Kor 1: 31 ausdrücklich als ein ATliches Citat angegeben wird, ist es jedoch sehr möglich, dass κ. an dieser Stelle auf Christus zu beziehen ist, und das paulinische ἐν κυρίῳ, für das in der LXX ein direkt entsprechender Ausdruck fehlt, deutet auch darauf hin. Unter solchen Umständen aber muss man wohl unseren Vers um so viel mehr in Übereinstimmung hiermit erklären, als er die ATliche Stelle ebenso frei wie 1 Kor 1: 31 citiert, ohne wie dieser Vers ausdrücklich darauf Anspruch zu machen, ein Citat zu sein. Sollte aber κ. v. 17 sich auf Christus beziehen, gilt dasselbe von v. 18.

Wie in Rm und 1 Kor, so sind auch 2 Kor die Verse, wo κ. mit Sicherheit Gott bezeichnet, Citate aus dem AT, wozu jedoch zu bemerken ist, dass auch 2 Kor ein Citat (6: 17) hat, wo der Ausdruck λέγει κ. ein Zusatz von Paulus ist. ATliches Citat ist auch 10: 17, wir können aber nicht bestimmt entscheiden, ob Gott oder Christus gemeint ist in diesem und dem folgenden Verse. Dagegen lässt sich mit fast vollkommener Sicherheit behaupten, dass an allen übrigen Stellen κ. sich auf Christus bezieht.

2 Kor hat 51 mal einen der Namen »Jesus» oder »Christus» oder »J. Chr.» (»Chr. J.») ohne hinzugefügtes κ. Dagegen wird der Heiland 9 mal durch das einfache κ. bezeichnet und 8 mal durch κ. in Verbindung mit 'I. oder 'I. Xρ. bzw. Xρ. 'I. Wenn hinzugefügt werden nicht nur die 9 Stellen, wo man mit fast vollkommener Sicherheit behaupten kann, dass κ. Christus bezeichnet, sondern auch die beiden mehr unsicheren Stellen, bekommen wir jedoch als Endergebniss, dass 2 Kor nicht so häufig als 1 Kor κ. von Christus gebraucht, sondern in der Beziehung mit Rm näher übereinstimmt.

1: 3; 8: 9 finden wir die Benennung »unser Herr J. Chr.». Dagegen fehlt das Pronomen 1: 2, (14); 4: 10, 14; 11: 31; 13: 13. κ. 4: 10 ist sekundär. An den Stellen, wo κ. ohne 'I. oder 'I. Xρ. steht, ist nie ἡμῶν hinzugefügt.

Der Brief an die Galater.

κ. bezeichnet Christus 1: 3; 6: 14, (17), 18, wo es mit 'I. oder 'I. Χρ. verbunden steht, und 1: 19 im Ausdruck »der Bruder des Herrn».

Dasselbe gilt ganz sicher auch von 5: 10, wo es heisst: »Ich vertraue zu euch im Herrn»; dafür spricht teils das paulinische ἐν κυρίῳ, teils der ähnliche Ausdruck Rm 14: 14: »ich weiss und bin es fest überzeugt in dem Herrn Jesus».

Unser Brief gebraucht einmal das Wort κ. von Menschen (4: 1).

Gal hat 40 mal die Namen »Christus» oder »Jesus Christus» (»Chr. J.») ohne hinzugefügtes κ., und der Heiland wird also selten »Herr» genannt.

An allen den Stellen, wo die Formel »der Herr Jesus Christus» (oder »der Herr Jesus») vorkommt, ist das Pronomen ἡμῶν dem κ. beigefügt, wenn aber κ. allein steht, ist das Pron. nie hinzugefügt.

Der Brief an die Ephesier.

κ. bezieht sich auf Christus zuerst an den folgenden Stellen: 1: 2, 3, 15, 17; 3: 11, (14); 5: 20; 6: 23, 24, wo es mit 'I. oder 'I. Χρ. bzw. Χρ. 'I. verbunden steht. Ferner haben wir das Wort: »ein Herr, ein Glaube, eine Taufe, ein Gott» (4: 5 f.), wo κ. und θεός sich nicht auf ein und dieselbe Person beziehen können, und κ. also Christus sein muss, wie es auch 1 Kor 8: 6 ausdrücklich heisst. Auch könnte der Vers: »niemand hat noch sein eigenes Fleisch gehasst: sondern er hegt und pflegt es, wie auch der Herr die Gemeinde» (5: 29) zu keinem Bedenken Veranlassung geben, auch wenn man davon absähe, dass κ. die sekundäre und Χρ. die ursprüngliche Lesart ist, denn die Perikope 5: 22—33 hat zu wiederholten Malen die Zusammenstellung Christus und die Gemeinde (vv. 23, 24, 25, 32). Wenn es weiter heisst: »Die Frauen seien je ihren Männern als wie dem Herrn unterthan; denn der Mann ist das Haupt der Frau ebenso wie der Christus ist das Haupt der Gemeinde» (5: 22 f.), verlangt der Zusammenhang notwendig, dass κ. Christus bezeichnet. Ferner nennen wir 2: 20 ff.: »Christus Jesus ist der Eckstein, durch welchen der ganze Bau zusammengefügt ist und wächst zu einem heiligen Tempel im Herrn, durch welchen auch ihr mit aufgebaut werdet zur Behausung Gottes im Geist», wo ἐν κυρίῳ und die beiden ἐν ᾧ sich auf ein und denselben, näml. Christus beziehen müssen.

Wenn es heisst: »nicht mit Augendienerei als Menschengefällige, sondern als Knechte Christus' den Willen Gottes von Herzen erfüllend: mit gutem Willen dienend als dem Herrn und nicht Menschen, im Bewusstsein, dass, was ein jeder Gutes thut, das wird er wieder bekommen vom Herrn, er sei Knecht oder Freier. Und ihr Herrn, haltet euch ebenso gegen sie, und lasset ab von Drohen, im Bewusstsein, dass ihr wie sie einen Herrn habt in den Himmeln, und dass bei ihm

kein Ansehen der Person ist» (6: 6—9), muss ὡς δοῦλοι Χριστοῦ (v. 6) für δουλεύοντες ὡς τῷ κυρίῳ (v. 7) entscheidend sein, und dies letztere wiederum für κ. vv. 8 und 9. V. 8 deutet übrigens auf das Gericht hin, das der Herr Jesus Christus am jüngsten Tage halten wird, und ὁ κύριός ἐστιν ἐν οὐρανοῖς v. 9 ist ein Nachklang des εἷς κύριος 4: 5, wo κ. Christus bezeichnen muss. Das Schlusswort: »bei ihm ist kein Ansehen der Person», kann unsere Meinung nicht ändern. Rm 2: 11 heisst es zwar: »bei Gott ist kein Ansehen der Person», aber Kol 3: 25 wird dasselbe vom Herrn Christus gesagt.

Ferner hat auch Eph einige Stellen, wo es zwar nicht zu voller Evidenz bewiesen werden kann, dass κ. sich auf Christus bezieht, wo aber alles für eine solche Annahme zu sprechen scheint. Wir nennen zuerst den Ausdruck: »ich der Gefangene im Herrn» (4: 1), der dem Ausdruck: »ich Paulus, der Gefangene des Christus Jesus» 3: 1 (Phm 1, 9, [23]) entspricht, dann 4: 17; 5: 8; 6: 1, 10, 21, welche alle die Formel ἐν κυρίῳ haben. Wahrscheinlich ist auch der Ausdruck: »in der Zucht und Vermahnung des Herrn» (6: 4) so zu erklären, dass κ. sich auf Christus bezieht, und verweisen wir besonders auf v. 1, wo κ. Christus bezeichnet.

Mehr Bedenken erregt 5: 10: »prüfend, was da sei dem Herrn wohlgefällig», da die paulinische Litteratur ein paar mal (Rm 12: 1; 14: 18; Phl 4: 18) εὐάρεστος τῷ θεῷ hat, aber nie εὐάρεστος τῷ Χριστῷ. Da aber 5: 8 ἐν κυρίῳ hat, giebt der Zusammenhang zunächst an die Hand, dass κ. auch in unserem Verse auf Christus zu beziehen ist.

Wenn der Satz: »prüfend, was da sei dem Herrn wohlgefällig», so zu erklären ist, dass »Herr» Christus bedeutet, ist wohl auf dieselbe Weise zu erklären die Ermahnung v. 17: »sehet ein, was der Wille des Herrn sei», und die in demselben Zusammenhang stehenden Worte: »singend und spielend dem Herrn mit eurem Herzen» (v. 19). Es ist allerdings nicht ohne Bedenken, dass wir diese Erklärung annehmen. Die NTliche Litteratur überhaupt und besonders die paulinische hat oft τὸ θέλημα τοῦ θεοῦ, aber nie τὸ θέλημα τοῦ Χριστοῦ. Ausserdem ist v. 19 mit Kol 3: 16 zu vergleichen, wo die Worte: »singend und spielend dem Herrn in eurem Herzen» die Form: »singend Gott in euren Herzen» haben. Da schliesslich auf die Worte: »singend und spielend dem Herrn in eurem Herzen» unmittelbar folgt die Ermahnung: »dankend allezeit — — Gott dem Vater» (v. 20), liegt es ja sehr nahe, Gott als Gegenstand sowohl des Singens und Spielens als der Danksagung zu fassen. Da indessen v. 20 den Ausdruck »unser Herr Jesus Christus» hat, ist es ja sehr möglich, dass vv. 17 und 19 in Übereinstimmung damit zu erklären wären, und zur Stütze dieser Meinung hat man auch 1 Kor 7: 22, 39; 2 Kor 3: 16 —18; Kol 3: 24; 1 Tes 3: 8; 5: 28 herangezogen.

Eph gebraucht 2 mal (6: 5, 9) den Plural von κ.; natürlich ist an beiden Stellen von menschlichen Herren die Rede.

Abgesehen von 3: 14 und 5: 29, wo κ. eine sekundäre Lesart ist, hat Eph 24 mal die Singularform κ. Vielleicht ist an allen diesen Stellen Christus gemeint, sicher ist er es an den meisten derselben. Die Bezeichnung κ. für Christus ist also

sehr gewöhnlich, auch wenn sie nicht an der Hälfte der Stellen vorkommt, wo er erwähnt wird. Eph hat näml. 41 mal die Namen »Jesus» oder »Christus» oder »Jesus Christus» (»Chr. J.») ohne hinzugefügtes κ.

An der Mehrzahl der Stellen, wo die Benennung »der Herr Christus Jesus» (»der Herr J.») vorkommt, ist dem κ. das Pronomen ἡμῶν beigefügt. Ausnahmen machen 1: 2, 15; 6: 23. Wenn κ. allein steht, ist nie ἡμῶν hinzugefügt.

Der Brief an die Philipper.

Phl hat keine Stelle, wo es wahrscheinlich wäre, dass κ. Gott bezeichnet. Auf Christus beziehen sich näml. zuerst 1: 2; 2: 11, 19; 3: 8, 20; 4: 23, wo κ. mit den Namen »Jesus» und »Christus» verbunden steht; ferner 4: 5 mit dem Feldruf des Apostels: »der Herr ist nahe» (1 Kor 16: 22; Jak 5: 8; Apk 22: 20), und schliesslich sind wir ja auch berechtigt, auf Christus zu beziehen die übrigen Stellen 1: 14; 2: 24, 29; 3: 1; 4: 1, 2, 4, 10, welche alle die Formel ἐν κυρίῳ haben.

Ungefähr ein Drittel von den Stellen, wo Phl den Heiland erwähnt, hat die Bezeichnung κ. Dies Wort begegnet näml. 15 mal, während die Namen »Jesus» und »Christus» und »Jesus Christus» oder »Christus Jesus» ohne hinzugefügtes »Herr» 34 mal vorkommen.

Phl hat niemals die solenne Formel »unser Herr Jesus Christus», denn das Pronomen ἡμῶν 4: 23 ist ein späteres Einschiebsel. Dagegen finden wir einmal (3: 8) die sonst nie im NT belegte Formel »Christus Jesus mein Herr». An den übrigen Stellen, wo die Bezeichnung »der Herr Jesus Christus» (»der Herr J.») gebraucht wird (1: 2; 2: 11, 19; 3: 20), ist kein Pronomen hinzugefügt. Wenn keiner der Namen »Jesus» oder »Christus» dem κ. beigefügt ist, steht auch nicht das Pron. ἡμῶν.

Der Brief an die Kolosser.

Auch Kol hat, nach unserer Meinung, keine Stelle, wo κ. auf Gott zu beziehen wäre. Einige mal steht κ. mit den Namen »Jesus» oder »Christus» verbunden (1: [2], 3; 2: 6; 3: 17, 24). Auch finden wir an einigen Stellen (3: 18, 20; 4: 7, 17) die Formel ἐν κυρίῳ wieder. Wenn es ferner 3: 22 ff. heisst: »Ihr Knechte gehorchet in allem euren Herrn nach dem Fleisch, nicht in Augendienerei als Menschengefällige, sondern in Herzenseinfalt als die den Herrn fürchten. Was ihr thut, das thut von innen heraus als dem Herrn und nicht Menschen, in dem Gedanken, dass ihr vom Herrn den Lohn des Erbes empfanget. Dienet dem Herrn Christus», ist das dem letzten κ. beigefügte Χρ. auch für die drei nächst vorhergehenden entscheidend, auch wenn man von anderen Umständen absieht, die auf dasselbe hindeuten. Die sekundäre Lesart φοβούμενοι τὸν θεόν v. 22 anstatt φοβούμενοι τὸν κ. beruht wohl darauf, dass das NT mehrmals φοβεῖσθαι τὸν θεόν hat, aber

nie φ. τὸν Χριστόν, sie beweist aber nicht, dass κ. an dieser Stelle in der Bedeutung θεός zu fassen sei; noch darf man der Formel φ. τὸν θεόν so grosse Bedeutung wie dem Zusammenhang mit dem nachfolgenden κ. beimessen. Übrigens hat Eph 5: 21 zwar nicht φ. Χριστόν aber anstatt dessen φόβος Χριστοῦ.

Parallel mit der Ermahnung an die Knechte 3: 22, ihren Herren zu gehorchen und den Herrn zu fürchten, geht die Ermahnung an die Herren 4: 1, den Knechten was recht und billig ist, zu geben, im Gedanken, dass auch sie einen Herrn im Himmel haben. κ. muss also in beiden Versen dieselbe Bedeutung haben. Zu 4: 1 ist übrigens Eph 6: 9 zu vergleichen, wo es aus dem Vorhergehenden folgt, dass κ. sich auf Christus bezieht.

Wenn man 3: 16 τῷ κυρίῳ liest, ist dies im Anschluss an das κυρίου Ἰησοῦ im nächsten Verse zu erklären. τῷ κυρίῳ ist indessen nur eine schlechte Lesart anstatt τῷ θεῷ.

Der Ausdruck »zu wandeln würdig des Herrn» (1: 10) dürfte am besten so erklärt werden, dass κ. auf Christus bezogen wird (Phl 1: 27; [Eph 4: 1]), auch wenn der Zusammenhang die Erklärung »zu wandeln würdig Gottes» gar nicht unmöglich macht (1 Tes 2: 12; [3 Joh 6]).

Kol spricht 2 mal (3: 22; 4: 1) von menschlichen Herren.

Abgesehen von 1: 2 und 3: 16, wo κ. dem ursprünglichen Texte nicht angehört, hat Kol 15 mal die Singularform κ. Wahrscheinlich beziehen sich alle diese Stellen auf Christus. Etwas mehr als die Hälfte der Stellen, wo Christus erwähnt wird, bezeichnen ihn jedoch auf andere Weise, denn wir haben 23 mal die Namen »Christus» und »Christus Jesus» ohne hinzugefügtes »Herr».

Kol hat einmal (1: 3) die Formel »unser Herr Jesus Christus», an den übrigen Stellen aber, wo die Benennung »der Herr Christus Jesus» (»der Herr Chr.», »der Herr J.») vorkommt ([1: 2]; 2: 6; 3: 17, 24), ist kein Pronomen hinzugefügt. Wenn κ. mit einem der Namen »Jesus» oder »Christus» nicht verbunden wird, steht nie ἡμῶν.

Der Brief an die Tessaloniker I.

1 Tes gebraucht besonders oft den Ausdruck κ. von Christus. Wir nennen zuerst die Stellen, wo κ. mit den Namen »Jesus» oder »Jesus Christus» verbunden steht (1: 1 a, [1 b], 3; 2: 15, 19; 3: 11, 13; 4: 1, 2; 5: 9, 23, 28) und dann die Ausdrücke: »die Ankunft des Herrn» (4: 15), »der Tag des Herrn» (5: 2); die Aussage 4: 16: »er, der Herr wird vom Himmel herabkommen» und das damit zusammenhängende Wort: »hierauf werden wir — — entrückt werden in Wolken, dem Herrn entgegen in die Luft; und hinfort werden wir bei dem Herrn sein allezeit» (4: 17). Wenn ferner die Tessaloniker gepriesen werden, weil sie »das Wort bei vieler Bedrängnis angenommen mit der Freudigkeit heiligen Geistes», und der Apostel sie deshalb seine und des Herrn Nachfolger nennt (1: 6), muss natürlich κ. Christus bezeichnen. Was die sonst so schwierige Stelle: »denn das sagen wir euch mit

einem Worte des Herrn» (4: 15) betrifft, dürfte wenigstens so viel klar sein, dass es sich hier um irgend eine Verkündung des Herrn Christus handelt. Der betreffende Vers hat übrigens noch ein κ., welches sich unfehlbar auf Christus bezieht.

Die Sätze: »euch aber wolle der Herr wachsen und reich werden lassen an der Liebe zu einander» (3: 12) und: »ich beschwöre euch bei dem Herrn» (5: 27), machen keine Schwierigkeit, denn der Vers, der dem ersten nächst vorhergeht, und derjenige, der auf den zweiten folgt, haben die Benennung »unser Herr Jesus». Auch betreffs der Formel ἐν κυρίῳ (3: 8; 5: 12), die 4: 1 in ἐν κυρίῳ Ἰησοῦ erweitert ist, scheint uns gar kein Bedenken vorhanden sein zu können. Etwas unsicher bleibt dagegen die Erklärung des Ausdruckes: »das Wort des Herrn» 1: 8, da Paulus sehr oft von »dem Worte Gottes» redet, aber nur einmal (Kol 3: 16) von »dem Worte Christi». Da wir aber schon gesehen haben, dass 4: 15 »ein Wort des Herrn» in der Bedeutung »ein Wort Christi» hat, dürften wir berechtigt sein, unsere Stelle auf dieselbe Weise zu erklären, und zwar um so mehr, als in einem der vorhergehenden Verse (v. 6) Christus »Herr» genannt wird. Schwerer ist es dagegen, mit dem Ausdruck: »denn ein Rächer ist der Herr über dies alles» (4: 6) fertig zu werden. Das Wort »Rächer» (ἔκδικος) kann ja sowohl von Gott als von Christus ausgesagt werden, obgleich die erste Alternative am nächsten liegt. Aus dem Zusammenhang kann nichts Bestimmtes erschlossen werden, auch wenn der Kontext dafür zu sprechen scheint, dass Gott gemeint sei. Wir würden also am meisten geneigt sein, κ. auf Gott zu beziehen, wenn nicht der Sprachgebrauch 1 Tes so bestimmt anderswohin deutete. Unser Vers kann kaum als ATliches Citat aufgefasst werden, und unter den übrigen, schon besprochenen Stellen in unserem Briefe ist ja keine, wo κ. auf Gott zu beziehen wäre, sondern an allen dürfte von Christus die Rede sein. Wenn man von dem sekundären 1: 1 b absieht, bleiben nicht weniger als 23 schon angeführte Stellen übrig, welche wohl alle κ. auf Christus beziehen. Dagegen hat 1 Tes nur 8 mal das einfache »Jesus» oder »Christus» oder »Christus Jesus». κ. kommt also an ³/₄ von den Stellen vor, wo der Heiland erwähnt wird, und 1 Tes gebraucht also κ. von Christus viel häufiger als die anderen, schon besprochenen paulinischen Briefe.

An der Mehrzahl der Stellen, wo der Name »der Herr Jesus Christus» (»der Herr J.») vorkommt, ist dem κ. das Pronomen ἡμῶν beigefügt. Ausnahmen machen 1: 1 a, (1 b); 2: 15; 4: 1, 2. Wenn κ. mit einem der Namen »Jesus» oder »Christus» nicht verbunden ist, ist ἡμῶν nicht hinzugesetzt.

Der Brief an die Tessaloniker II.

2 Tes gebraucht verhältnissmässig noch häufiger als 1 Tes den Ausdruck κ. von Christus. Wir haben zuerst die Stellen, wo κ. mit den Namen »Jesus» oder »Jesus Christus» verbunden steht (1: 1, 2, 7, 8, 12 [2 mal]; 2: 1, 8, 14, 16; 3: 6, 12, 18); ferner den Ausdruck: »der Tag des Herrn» (2: 2). Wenn es 1: 9 f. heisst: »die

werden ihren Lohn hinnehmen in ewigem Verderben vom Angesicht des Herrn und seiner majestätischen Gewalt, wenn er kommt sich zu verherrlichen», muss natürlich κ. Christus bezeichnen. Ferner haben wir den Satz: »wir aber sind fest überzeugt im Herrn» (3: 4), wo die Formel ἐν κυρίῳ für unser Urteil entscheidend ist und zwar um so mehr, als es Rm 14: 14 heisst: »ich bin es fest überzeugt in dem Herrn Jesus», wozu kommt, dass ἐν κυρίῳ an einer anderen Stelle im 3. Kap. unseres Briefes (v. 12) in ἐν κυρίῳ Ἰησοῦ Χριστῷ erweitert ist.

Wenn nun κ. 3: 4 sich auf Christus bezieht, muss auch das κ. v. 5: »der Herr aber richte eure Herzen», Christus bezeichnen und zwar um so mehr als der folgende Vers die Benennung »unser Herr Jesus Christus» hat. Aus dem Verbum κατευθύνειν kann nichts erschlossen werden, denn die einzige Stelle, mit der zu vergleichen ist, 1 Tes 3: 11, hat: »er aber, Gott unser Vater, und unser Herr Jesus wolle uns den Weg bahnen zu euch».

Wenn also κ. 3: 4; 3: 5 und 3: 6 sich auf Christus bezieht, gilt wohl dasselbe von 3: 3, wo es heisst: »der Herr ist treu». Schwierigkeit macht zwar der Ausdruck selbst: »der Herr ist treu», denn gegen die Aussage 1 Kor 1: 9; 10: 13; 2 Kor 1: 18: »Gott ist treu», wozu noch 1 Tes 5: 24 zu vergleichen ist, können wir nur 2 Tim 2: 13 heranziehen, wo es von Christus heisst, dass er treu bleibt; wir haben aber keinen Grund anzunehmen, dass κ. in zwei unmittelbar auf einander folgenden Versen zwei verschiedene Personen bezeichnen würde.

Aus den Versen 3, 4, 5, 6 des Kap. 3 ergiebt sich zuletzt die Erklärung des κ. v. 1 im Ausdruck: »das Wort des Herrn»; wir erinnern dazu auch an 1 Tes (1: 8); 4: 15, wo »ein Wort des Herrn» in der Bedeutung »ein Wort Christi» steht.

Es unterliegt auch keinem Zweifel, dass auf Christus zu beziehen ist das κ. 2: 13, wo es heisst: »wir sind Gott allezeit zu Dank verpflichtet euretwegen, vor dem Herrn geliebte Brüder, weil euch Gott von Anfang an erwählt hat». Zwar hat 1 Tes 1: 4 den Ausdruck: »von Gott geliebte Brüder», aber Paulus redet öfters von der Liebe Christi zu den Gläubigen, und in unserem Verse bezeichnet κ. ohne Zweifel Christus, sonst würde ὁ θεός nicht unmittelbar vor und unmittelbar nach κ. stehen.

Es erübrigt nur noch 3: 16: »Er aber der Herr des Friedens gebe euch den Frieden allewege in aller Weise. Der Herr sei mit euch allen». Paulus hat nicht selten die Ausdrücke: »der Gott des Friedens», »Friede von Gott», »der Friede Gottes», aber nur einmal (Kol 3: 15) »der Friede des Christus». Der häufig wiederkehrende (u. a. auch 2 Tes 1: 2) apostolische Gruss: »Gnade euch und Friede von Gott dem Vater und dem Herrn Jesus Christus» zeigt doch, dass der Friede, nach Paulus, eine Gabe nicht nur von Gott, sondern auch von Christus ist, und wir beziehen beide κ. in unserem Verse auf Christus, da ja vv. 12 und 18 von »dem Herrn Jesus Christus» reden, und κ. an allen vorher besprochenen Stellen in unserem Briefe wahrscheinlich Christus bezeichnet.

Es gilt in 2 Tes als Regel, Christus »Herr» zu nennen, und diese Regel ist

so konstant, dass es nur eine Ausnahme giebt, näml. 3: 5, wo nur der Name »Christus« angewandt wird.

1: 9 b stimmt fast wörtlich zu Jes 2: 10, 19, 21 LXX, wo κ. sich auf Gott bezieht.

Etwas mehr als die Hälfte der Stellen, wo der Name »der Herr Jesus Christus« (»der Herr J.«) vorkommt, fügen dem κ. das Pronomen ἡμῶν bei. ἡμῶν fehlt dagegen 1: 1, 2, 7, 12; 2: 8; 3: 12. Wenn κ. mit den Namen »Jesus« oder »Christus« nicht verbunden wird, tritt niemals ἡμῶν hinzu.

Der Brief an Timotheus I.

6: 14 f. heisst es, dass der König der Könige, der Herrscher der Herrscher, die Erscheinung unseres Herrn Jesus Christus sehen lassen wird, und Gott wird also κ. genannt.

Dagegen bezieht sich κ. auf Christus 1: [1], 2, 12; [5: 21]; 6: 3, 14, wo die Benennung »der Herr Jesus Christus« vorkommt, und 1: 14, wo Paulus sagt, dass die Gnade unseres Herrn um so mächtiger geworden ist mit dem Glauben und mit der Liebe in Christus Jesus, und deshalb dankt Paulus auch v. 12 »unserem Herrn Jesus Christus«.

Der Ausdruck κύριος τῶν κυριευόντων entspricht zwar dem κ. τ. κυρίων 5 M 10: 17; Ps 136: 3 LXX, sonst ist aber 6: 15 nicht Citat aus dem AT, und wir haben also hier einen Fall, wo κ. Gott bezeichnet, obgleich die Reminiscenz aus der LXX sich auf die Benennung »der Herrscher der Herrscher« beschränkt. Im Vorbeigehen sei bemerkt, dass κύριος κυρίων Apk 17: 14; 19: 16 Christus bezeichnet.

Ein anderer, den bis jetzt besprochenen paulinischen Briefen unbekannter Sprachgebrauch ist die Benennung »unser Herr« 1: 14, d. h. dass das Pronomen ἡμῶν dem κ. beigesetzt wird, ohne dass dies mit einem der Namen 'I. oder Xρ. verbunden steht.

Mit dem Sprachgebrauch 1: 14 im Einklang, wird in 1 Tim das Pron. ἡμῶν dem κ. beigefügt an allen den Stellen, wo der Name »der Herr Jesus Christus« vorkommt, denn 1: 1; 5: 21, wo ἡμῶν fehlt, ist κ. sekundär.

Abgesehen von 1: 1 und 5: 21, wird κ. von Christus in unserem Briefe 5 mal verwendet, während Xρ. oder 'I. Xρ. bzw. Xρ. 'I. 12 mal vorkommen. Dies Verhältniss entspricht demjenigen in einigen der schon besprochenen paulinischen Briefe.

Der Brief an Timotheus II.

1: 2 (und 4: 22), wo die Benennung »der Herr Jesus Christus« vorkommt, bezieht sich κ. natürlich auf Christus. In diesem Zusammenhang erinnern wir an dieselbe Benennung »der Herr Jesus Christus« 4: 1, wo aber κ. ein späterer Zusatz ist.

Wahrscheinlich ist auch Christus gemeint 4: 8, wo Paulus von dem Kranz der Gerechtigkeit redet, den ihm der Herr, der gerechte Richter, an jenem Tage verleihen wird, und 4: 14, wo es heisst: »der Herr wird ihm [Alexander] vergelten nach seinen Werken». Nach 4: 1 ist nämlich Christus der Richter, während dagegen nach Rm 2: 6 Gott einem jeden nach seinen Werken vergelten wird.

Mit 4: 8, 14 stimmt der 1: 18 ausgesprochene Wunsch: »der Herr verleihe ihm [Onesiphorus] Erbarmen zu finden beim Herrn an jenem Tage», überein. Der Herr, bei welchem Onesiphorus »an jenem Tage» Erbarmen finden sollte, kann schwerlich ein anderer sein als der gerechte Richter, der »an jenem Tage» Alexander nach seinen Werken vergelten wird. Aus dem Umstand, dass κ. an der ersten Stelle in unserem Verse mit, an der zweiten aber ohne Artikel steht, kann nichts gefolgert werden, denn ebenso wie die artikellose Form öfters von Christus verwendet wird, wird Gott nicht selten ὁ κύριος genannt. Wenn aber das artikellose κ. 1: 18 Christus bezeichnet, müssen wir annehmen, dass dies auch von dem κ. gilt, das Subjekt im Satze ist, denn mit Recht ist die Erklärung abgewiesen worden, nach welcher Gott Onesiphorus verleihen würde, Erbarmen bei Christus zu finden. Zwar ist die Erklärung, welcher wir uns angeschlossen haben, mit der Schwierigkeit verbunden, dass man ein Pronomen anstatt des zweiten κ. erwartet hätte, aber die Erklärung: »Christus verleihe Onesiphorus Erbarmen bei Gott zu finden», leidet an der, unserer Meinung nach, noch grösseren Schwierigkeit, dass zwei demselben Satze gehörige κ. sich auf verschiedene Personen beziehen.

Wenn der Satz: »der Herr verleihe Onesiphorus Erbarmen zu finden», so zu erklären ist, dass Christus das Subj. ist, gilt natürlich dasselbe von dem ein paar Verse vorher (v. 16) ausgesprochenen Wunsche: »der Herr schenke sein Erbarmen dem Hause des Onesiphorus». Nach 1: 2 ist das Erbarmen eine Gabe sowohl von Christus als von Gott, und der Sprachgebrauch in den übrigen paulinischen Briefen stimmt hiermit überein, auch wenn Gott am öftesten erwähnt wird, wenn von Erbarmen die Rede ist.

Die Ermahnung: »so schäme dich nicht am Zeugniss für unseren Herrn noch an mir seinem Gefangenen» (1: 8), muss wohl so erklärt werden, dass κ. Christus bedeutet. Wir stützen uns dabei nicht auf den Ausdruck: »das Zeugniss von Christus» (1 Kor 1: 6), denn dagegen kann herangezogen werden 1 Kor 2: 1 das »Zeugniss von Gott». Beweiskräftiger ist das hinzugefügte »sein Gefangener», denn Eph 3: 1; (4: 1); Phm v. 9 nennt sich Paulus »der Gefangene des Christus». Besonders wollen wir auf das dem κ. beigesetzte Pron. ἡμῶν aufmerksam machen, denn nur Apk 4: 11; 11: 15; (2 Petr 3: 15?) wird dies Pronomen gebraucht, wenn von Gott dem Herrn die Rede ist.

Die Verheissung: »der Herr wird dir ja in allem des Verständniss geben» (2: 7) erklären wir am besten so, dass κ. Christus bezeichnet, und verweisen auf Eph 3: 4; Kol 2: 2 f.

Schwieriger ist es, ein Urteil zu fällen über das Wort 2: 14: »bezeugen vor dem Herrn», vorausgesetzt nämlich, dass die ursprüngliche Lesart κ. ist und nicht

θεός. 1 Tim 5: 21 und 2 Tim 4: 1 heisst es: »ich bezeuge vor Gott und Christus Jesus», und es giebt keine anderen Stellen, die Aufschluss geben könnten. Vielleicht wird man hier wie in vielen anderen Fällen an den paulinischen Sprachgebrauch erinnern dürfen, dass nur in Citaten aus dem AT κ. mit Sicherheit Gott bezeichnet.

1 Tim hatte aber eine Stelle, wo κ. unfehlbar Gott bedeutet, obgleich schwerlich von Citat aus dem AT die Rede sein kann, und 2 Tim 2: 19, 22 scheint etwas ähnliches zu haben. 2: 19 heisst es: »der feste Grund Gottes steht, und hat zum Siegel das Wort: Der Herr hat die Seinigen erkannt und: es lasse ab von der Ungerechtigkeit, jeder, der den Namen des Herrn nennt». Verschiedene Ansichten sind über die Erklärung des Wortes κ. in diesem Verse ausgesprochen worden. Der Umstand, dass das erste κ. artikellos ist, beweist nicht viel, der Zusammenhang aber scheint zu verlangen, dass κ. Gott bedeutet. Der Satz: »der Herr hat die Seinigen erkannt», dürfte eine Anspielung auf 4 M 16: 5 LXX sein, aber die Versuche, auch die letzten Worte des Verses als ATliches Citat zu erklären, können schwerlich als gelungen betrachtet werden. Noch weniger lässt sich in der Ermahnung: »meide die Lüste der Jugend, jage aber nach der Gerechtigkeit, dem Glauben, der Liebe, dem Frieden mit denen, die den Herrn anrufen aus reinem Herzen» (v. 22) ein ATliches Wort wiederfinden. Wenn aber das letzte κ. v. 19 Gott bezeichnet, muss dasselbe von v. 22 gelten, denn wenn Gott gemeint ist in dem Ausdruck »den Namen des Herrn nennen», kann der Ausdruck »den Namen des Herrn anrufen» anders nicht erklärt werden. Zwar hat 1 Kor 1: 2; (Rm 10: 13) den Ausdruck »den Namen unseres Herrn Jesus Christus anrufen», aber schon 1 Tim zeigte ja bedeutende Abweichungen von dem Sprachgebrauch der übrigen paulinischen Briefe. Sollte aber κ. 2: 19, 22 Gott bezeichnen, liegt es am nächsten, im Anschluss hieran den Ausdruck »ein Knecht des Herrn» (δοῦλος κυρίου) v. 24 zu erklären. Zwar haben die bisher besprochenen paulinischen Briefe öfters die Benennung »der Knecht des Christus», und nie »der Knecht Gottes», aber auch in dieser Hinsicht herrscht in den Pastoralbriefen ein anderer Sprachgebrauch, denn diese haben nie den Ausdruck »der Knecht des Christus», wohl aber »der Knecht Gottes» (Tit 1: 1).

Nach 2 Tim hat der Herr den Paulus aus allen Verfolgungen errettet (3: 11) und ihm zur Seite gestanden (4: 17), und er ist es überzeugt, dass ihn der Herr auch weiter aus allem Thun der Bosheit befreien und in sein himmlisches Reich erretten wird (4: 18). Wahrscheinlich ist an diesen 3 Stellen Christus gemeint, und wir erinnern besonders an Act 26: 17, wo der Herr Jesus verspricht, Paulus aus den Verfolgungen seiner Feinde zu erretten. Es scheint uns aber nicht auf der Hand zu liegen, dass dies der Fall sei. Aus 4: 14 kann für 4: 17 f. nichts sicheres gefolgert werden, da es zweifelhaft ist, ob 4: 14 sich auf Christus beziehe, und der Sprachgebrauch scheint ebenso viel dafür zu sprechen, dass an allen 3 Stellen κ. Gott bezeichnet. παριστάνειν hat bei Paulus weder Gott noch Christus als Subj., dagegen kommen beide diese Konstruktionen bei ῥύεσθαι vor. Christus errettet von dem

künftigen Zorngericht (Rm 11: 26; 1 Tes 1: 10) aber Gott errettet aus den Verfolgungen der Menschen (Rm 15: 31; 2 Kor 1: 10; [Kol 1: 13]), und da es sich in unseren drei Versen um die letztere Art von Rettung handelt, sollte also, nach dem Sprachgebrauch zu urteilen, Gott der Retter sein. Das Versprechen, dass der Herr dem Paulus zur Seite stehen würde und ihn stärken (4: 17), erinnert an 1 Tim 1: 12, wo Paulus dem Herrn Jesus Christus dankt, der ihn gestärkt hatte, und der Ausdruck »sein himmlisches Reich» lässt vermuten, dass κ. 4: 18 Christus bezeichnet, denn der in der übrigen paulinischen Litteratur sehr häufige Ausdruck »das Reich Gottes» kommt in den Pastoralbriefen nicht vor, wohl aber »das Reich des Christus» (2 Tim 4: 1); dagegen ist es schwer, auf Christus zu beziehen die Schlussworte 4: 18: »ihm sei Preis in alle Ewigkeit. Amen», da diese Doxologie nicht nur in der übrigen paulinischen Litteratur, sondern auch in den Pastoralbriefen (1 Tim 1: 17) auf Gott zu beziehen ist.

Abgesehen von 2: 14 und 4: 1, begegnet κ. 16 mal in unserem Briefe, und an der Mehrzahl der Stellen dürfte Christus gemeint sein. Die Benennung »Jesus Christus» (»Chr. J.») wird 12 mal verwendet. κ. als Bezeichnung für Christus kommt also in unserem Briefe verhältnissmässig ebenso oft vor wie in der Mehrzahl der schon besprochenen paulinischen Briefe.

1: 2, wo die Benennung »der Herr Jesus Christus» vorkommt, ist dem κ. das Pron. ἡμῶν beigesetzt. Dies ἡμῶν findet sich auch 1: 8, obgleich in diesem Verse κ. mit keinem der Namen »Jesus» oder »Christus» verbunden ist.

Der Brief an Titus.

Die einzige Stelle, wo dieser Brief das Wort κ. hat, ist 1: 4, wo die Benennung »der Herr Jesus Christus» begegnet; κ. gehört aber dem ursprünglichen Texte nicht an. Statt »unser Herr Jesus Christus» hat Tit »unser Heiland Jesus Christus» und zwar an 3 von den 4 Stellen, wo Christus erwähnt wird. Derselbe Ausdruck findet sich noch einmal in den Pastoralbriefen (2 Tim 1: 10) wieder, fehlt aber sonst in der paulinischen Litteratur.

Der Brief an Philemon.

Dieser Brief hat 3 mal (vv. 3, 5, 25) die Benennung »der Herr Jesus» (»Jesus Christus»). Ausserdem begegnet 2 mal (vv. 16, 20) ἐν κυρίῳ, welchem ἐν Χριστῷ vv. 8, 20, 23 entspricht; anstatt des ἐν Χριστῷ v. 20 hat jedoch eine spätere Lesart ἐν κυρίῳ.

Unser Brief hat 5 mal die Bezeichnung »Christus» oder »Christus Jesus»; κ. steht also an der Hälfte der Stellen, wo der Heiland erwähnt wird.

An einer der Stellen (v. 25), wo der Name »der Herr Jesus Christus» vorkommt, ist dem κ. das Pron. ἡμῶν beigefügt, falls näml. ἡμῶν in diesem Verse wirklich dem ursprünglichen Texte angehört. Den beiden ἐν κυρίῳ ist kein ἡμῶν beigesetzt.

Der Brief an die Hebräer.

Hbr hat eine beträchtliche Anzahl ATliche Citate, wo κ. Gott bezeichnet. Wir nennen zuerst die Stellen, wo die in derartigen Citaten sehr beliebte Formel λέγει κ. vorkommt (8: 8, 9, 10; 10: 16, [30]). Kap. 7 wird Christus als Priester nach der Ordnung Melchisedeck dargestellt, und als Beweis wird Ps 110: 4 LXX angeführt: »der Herr hat geschworen und es wird ihn nicht gereuen: du bist Priester in Ewigkeit» (v. 21). Es erhellt ferner aus dem Zusammenhang, dass Gott gemeint ist in den folgenden Citaten: »ich werde ihr Gott sein und sie werden mein Volk sein. Und es soll nimmermehr lehren einer seinen Mitbürger und einer seinen Bruder und sagen: lerne den Herrn kennen; denn sie werden mich alle kennen klein und gross» (8: 10 f.); »der Herr wird sein Volk richten. Schrecklich ist es, in die Hände des lebendigen Gottes zu fallen» (10: 30 f.); »mein Sohn, achte die Zucht des Herrn nicht gering — — denn wen der Herr lieb hat, den züchtigt er; er geisselt jeden Sohn, den er annimmt. Haltet aus für die Zucht; Gott hält sich zu euch als zu Söhnen» (12: 5—7); »denn er selbst [Gott] hat gesagt: Ich will dich nimmermehr verlassen, noch aufgeben. So können wir getrost sagen: Der Herr ist meine Hilfe» (13: 5 f.).

Schliesslich ist Gott gemeint an einer Stelle, wo kein ATliches Citat vorliegt, und zwar 8: 2, wo es heisst, dass der Herr, nicht ein Mensch, das wahrhaftige Zelt aufgeschlagen hat, dessen Hohenpriester Christus ist.

Dem Hbr ist indessen der Sprachgebrauch, κ. auf Christus zu beziehen, nicht fremd. So begegnet einmal (13: 20) die Benennung »unser Herr Jesus», und 7: 14 heisst es, »dass unser Herr aus Juda stammt». 1: 10 lässt Gott zu Christus sagen: »Du, Herr, hast zu Anfang die Erde gegründet», und 2: 3 redet von dem Heil, das der Herr verkündet hat.

Endlich hat Hbr eine Stelle, wo wir nicht mit Bestimmtheit entscheiden können, ob κ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht, näml. das Wort: »Trachtet nach Frieden mit allen und nach der Heiligung, ohne welche niemand den Herrn sehen wird» (12: 14). Auf Grund 11: 27 und Mt 5: 8; Joh 1: 18; 6: 46; 14: 7 ff. (Ps 17: 15; 42: 3) u. a., finden wir es am wahrscheinlichsten, dass Gott gemeint ist.

Zwar gebraucht Hbr häufiger κ. von Gott als von Christus, wir haben aber schon gesehen, dass alle die Stellen, wo κ. unstreitig Gott bezeichnet, mit Ausnahme nur von 8: 2, Citate aus dem AT sind, und andererseits ist ein ATliches κ. einmal (1: 10) auf Christus angewandt.

Hbr hat 21 mal die Benennungen »Jesus», »Christus», »Jesus Christus» ohne hinzutretendes κ., und die Bezeichnung κ. für Christus ist also ziemlich selten. In dieser Hinsicht weicht unser Brief von der Mehrzahl der paulinischen Schriften beträchtlich ab. Zu bemerken ist allerdings, dass Gal mit der Verwendung von κ. als Bezeichnung Christus' verhältnissmässig noch sparsamer ist.

13: 20, wo die Benennung »der Herr Jesus» vorkommt, ist dem κ. das Pron. ἡμῶν beigefügt, so auch 7: 14, obgleich κ. hier ohne die Namen »Jesus» oder »Christus» steht. Die 7: 14 gebrauchte Redensart hat innerhalb der paulinischen Litteratur nur in den Pastoralbriefen ein Gegenstück.

Der Brief des Jakobus.

Von den Stellen, wo κ. Gott bezeichnet, nennen wir zuerst die Ausdrücke »der Herr und Vater» (3: 9) und »der Herr Sabaoth» (5: 4) und dann die Erinnerung an »die Propheten, die im Namen des Herrn geredet haben» (5: 10). Unzweifelhaft wird auch Gott gemeint 5: 11, wo von Hiob und dem Ende, das ihm der Herr gegeben hat, die Rede ist, und in Übereinstimmung hiermit muss man auch den letzten Satz im selben Verse erklären: »denn mitleidsvoll ist der Herr». Der Zusammenhang nötigt auch zu derselben Erklärung von dem κ. 1: 7. Nachdem näml. 1: 5 f. diejenigen, die an Weisheit zurück sind, ermahnt hat, bei Gott zu bitten, aber im Glauben und ohne Zweifel, setzt v. 7 fort: »Ein solcher Mensch [welcher zweifelt] meine doch nicht, dass er etwas von dem Herrn empfangen werde». Ferner gehört zu den Stellen, wo κ. Gott bezeichnet, auch 4: 10. Die Ermahnung dieses Verses: »Demütiget euch vor dem Herrn, so wird er euch erhöhen», knüpft näml. an die Ermahnung v. 7: »so unterwerfet euch denn Gott» an, und diese Ermahnung wiederum ist eine Folgerung aus dem ATlichen Citate: »Gott widerstehet den Hoffärtigen, den Demütigen aber gibt er Gnade».

Schliesslich zählen wir zu dieser Gruppe auch das sekundäre κ. 1: 12, wo von dem Kranz des Lebens die Rede ist, welchen der Herr verheissen hat denen die ihn lieben; entscheidend ist vor allem das Wort 2: 5: »hat nicht Gott die Armen nach der Welt erwählt zu Reichen im Glauben und Erben des Reiches, welches er verheissen hat denen die ihn lieben». 1: 12 und 2: 5 gehen auf dieselben Worte aus. Einige Minuskeln und Versionen lesen auch 1: 12 ὁ θεός. Zu bemerken ist jedoch, dass man an anderen Stellen im NT nicht nur θεός, sondern auch Ἰησοῦς Χριστός hat als Objekt zu ἀγαπᾷν (Eph 6: 24) und an den anderen Stellen im NT, wo der Kranz des Lebens (Apk 2: 10) oder der Gerechtigkeit (2 Tim 4: 8) oder der Herrlichkeit (1 Petr 5: 4) verheissen wird, wird Christus als der Geber derselben erwähnt.

Der Brief des Jakobus kennt aber auch den Ausdruck »der Herr Jesus Christus» (1: 1; 2: 1) und gebraucht also κ. von Christus. Da dies der Fall ist, wagen wir es nicht mit Bestimmtheit zu bestreiten, dass Christus gemeint sei im Ausdruck »die Ankunft des Herrn» 5: 7 f., obgleich schon die Rede des Petrus von der Ankunft des Tages Gottes (2 Petr 3: 12) eine solche Annahme unwahrscheinlich macht, und vor allem ist zu bemerken, dass die vorausgehenden und nachfolgenden Verse (v. 4, 10, 11) κ. von Gott gebrauchen.

Was den Ausdruck »wenn der Herr will» betrifft, verweisen wir zwar auf unsere Besprechung von 1 Kor 4: 19 (pag. 25), wir müssen aber dazu bemerken, dass Paulus in der Regel κ. auf Christus bezieht, während dagegen κ. bei Jakobus gewöhnlich Gott bezeichnet. Im Anschluss hieran ist wohl zu erklären die Mahnung 5: 14, »die Kranken mit Oel zu salben im Namen des Herrn», auch wenn es an anderen Stellen im NT heisst, dass die Wunder in Jesu Namen gethan werden sollten (Lk 10: 17; Act 3: 6 u. a.), und ferner die Verheissung im folgenden Verse: »der Herr wird ihn [den Kranken] aufrichten».

Von den 8 Stellen in unserem Briefe, wo sich mit Sicherheit entscheiden lässt, ob κ. Gott oder Christus bezeichnet, gehören die 6 zu der ersten Gruppe, obgleich keine derselben Citat aus dem AT ist, und der Sprachgebrauch in unserem Briefe weicht also von dem der bisher besprochenen NTlichen Schriften ab. Wir finden auch hier einmal (5: 4) den ATlichen Namen »der Herr Zabaoth», welcher sich nur noch an einer Stelle im NT (Rm 9: 29) wiederfindet und zwar in direktem Citat. κ. ist aber nicht die häufigste Benennung Gottes, denn unser Brief hat 17 mal θεός. Ferner ist zu bemerken, dass unser Brief auch die paulinischen Ausdrücke »der Herr Jesus Christus» (1: 1) und »unser Herr Jesus Christus» (2: 1) kennt.

Der Brief des Petrus I.

Nach unserer Meinung ist κ. 1: 25 auf Gott zu beziehen. V. 23 redet von dem lebendigen und beständigen Worte Gottes und v. 25 heisst es: »das Wort des Herrn aber bleibt in Ewigkeit». Freilich hat v. 23 λόγος und v. 25 ῥῆμα, dies kann aber kaum von Belang sein. τὸ ῥῆμα κυρίου wird weiter unten in demselben Verse als τ. ῥ. τὸ εὐαγγελισθὲν εἰς ὑμᾶς bezeichnet, und dies wird an einer anderen Stelle (4: 17) τὸ τοῦ θεοῦ εὐαγγέλιον genannt.

Unsicherer wird die Erklärung von 3: 12, wo es heisst: »die Augen des Herrn sind bei den Gerechten, und seine Ohren bei ihren Bitten, das Angesicht des Herrn aber ist gegen die, die Böses thun». Für die Erklärung, dass κ. Christus bezeichnet, spricht die Verbindung κύριος Χριστός v. 15. Zwar ist v. 12 ein Citat aus dem AT, aber an einer anderen Stelle (2: 3) bezieht 1 Petr auf κ.-Christus ein Wort, das von κ.-Jahve handelt. Man darf aber nicht ohne gewichtige Gründe ein ATliches Citat auf κ.-Christus beziehen, und da dazu noch kommt, dass 5: 5 eine Aussage in Bezug auf Gott hat, die der Aussage unseres Verses in Bezug auf κ. ungefähr parallel ist, und ferner 1: 17 Gott als Richter darstellt, muss wohl unser Vers auf κ.-Jahve bezogen werden.

κ. bezieht sich auf Christus nicht nur in den Ausdrücken »unser Herr Jesus Christus» (1: 3) und »der Herr Christus» (3: 15), sondern auch in dem Satze: »wenn ihr gekostet habt, wie gut der Herr ist» (2: 3). In dem nächst darauf folgenden Verse wird nämlich der Herr als »der lebendige Stein, von Menschen verworfen,

bei Gott aber auserlesen» dargestellt, und die Ansicht, dass κ. 2: 3 Gott bezeichne, muss also verworfen werden.

Was endlich die Ermahnung betrifft, aller menschlichen Schöpfung unterthan zu sein um des Herrn willen (2: 13), müssen wir dahingestellt sein lassen, ob κ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht. Aus dem Zusammenhang mit den Versen 15 f., wo von dem Willen Gottes und von den Knechten Gottes die Rede ist, ergiebt sich aber zunächst, dass κ. v. 13 Gott bezeichnet, und man hat kaum das Recht, 1 Kor 4: 10; Phl 3: 7 nach einer anderen Richtung hin entscheiden zu lassen.

1 Petr. gebraucht einmal (3: 6) das Wort κ. von Menschen.

Alle die Stellen, wo wir geglaubt haben, mit einiger Sicherheit κ. auf Gott beziehen zu dürfen, sind Citate aus dem AT; dasselbe gilt von 2: 3, obgleich κ. hier Christus bezeichnet. κ. ist indessen 1 Petr selten auch als Bezeichnung für Christus. Wie wir schon gesehen haben, giebt es nur drei sichere Fälle, während die Benennung »Christus» oder »Jesus Christus» ohne hinzugefügtes κ. 20 mal vorkommt.

An einer der zwei Stellen, wo die Benennung »der Herr Christus» vorkommt, ist dem κ. das Pron. ἡμῶν hinzugefügt. An das alleinstehende κ. 2: 13 tritt das ἡμῶν nicht hinzu.

Der Brief des Petrus II.

Der Zusammenhang verlangt, dass κ. 2: 9 sich auf Gott bezieht. Es heisst näml., dass wenn Gott der Engel, die gesündigt hatten, nicht geschont hat, sondern sie in die Hölle gestossen zur Verwahrung auf das Gericht (v. 4), und wenn er der alten Welt nicht geschont hat, sondern nur Noah (v. 5), und wenn er die Städte Sodom und Gomorrha in Asche gelegt (v. 6) und den gerechten Lot errettet hat (v. 7), so weiss der Herr die Frommen aus Versuchung zu erretten, die Ungerechten aber auf den Tag des Gerichtes zur Strafe zu verwahren (v. 9). Und wenn es ein paar Verse weiter unten (v. 11) heisst, dass die Engel kein lästerndes Urteil gegen die Herrlichkeiten beim Herrn anbringen, muss auch an dieser Stelle κ. Gott bezeichnen.

Dagegen bezieht sich κ. auf Christus nicht nur 1: 2, 8, 11, 14, 16; 2: 20; 3: 18, wo es mit den Namen »Jesus» und »Christus» verbunden ist, sondern auch 3: 2 in dem Ausdruck: »das von euren Aposteln mitgeteilte Gebot des Herrn und Heilandes».

Schliesslich hat 2 Petr einige Stellen, über welche man, unserer Meinung nach, kein sicheres Urteil abgeben kann. Nach 3: 3 f. werden höhnische Spötter kommen und sagen: »wo ist die Verheissung seiner Ankunft?» Man ist ja fast einstimmig überein, dass es sich hier um die Ankunft des Christus handelt. Gegen den Hohn der Spötter hebt der Apostel hervor, dass ein Tag bei dem Herrn wie tausend Jahre ist (v. 8); daher kann von Langsamkeit nicht die Rede sein. Der Herr ist nicht langsam mit der Verheissung, sondern er ist langmütig für uns und will

nicht dass etliche verloren gehen (v. 9). Es wird aber der Tag des Herrn kommen wie ein Dieb (v. 10). V. 15 wiederholt sich der Gedankengang des Verses 9, und die Leser werden ermahnt, die Langmut des Herrn für Heil zu achten. Die eben angedeutete Erklärung hat u. a. den Vorzug, dass der Ausdruck »unser Herr» (v. 15) auf Christus bezogen werden kann. Abgesehen von Apk 4: 11; 11: 15; (2 Tim 1: 8) gilt im NT und auch in unserem Briefe (1: 2, 8, 11, 14, 16; 2: 20; 3: 18) als konstante Regel, dass das Pron. ἡμῶν dem κ. beigefügt wird nur in den Fällen, wo κ. sich auf Christus bezieht, und schon aus diesem Grunde kann also κ. v. 15 schwerlich Gott bezeichnen. Das Wort v. 8, dass ein Tag bei dem Herrn wie tausend Jahre ist, macht keine grössere Schwierigkeit, da es ja im NT nicht ungewöhnlich ist, dass ein von κ.-Jahve ausgesagtes Wort auf κ.-Christus angewandt wird, ganz abgesehen von dem Umstand, dass das betreffende Wort kaum ein ATliches Citat ist. Dagegen wird unsere Erklärung durch den Ausdruck v. 12 »die Ankunft des Tages Gottes» unsicher gemacht. Da v. 12 von dem »Tag Gottes» redet, wird gewöhnlich »der Tag des Herrn» im Anschluss daran erklärt, und als Endergebnis stellt sich heraus, dass über die Bedeutung von κ. 3: 8, 9, 10, 15 nichts sicheres sich ermitteln lässt. Sehr einfach wäre es, wenn man v. 12 θεοῦ mit κυρίου austauschen dürfte, eine solche Änderung wird aber durch die Handschriften zu wenig gestützt.

Wie wir schon gesehen haben, gebraucht 2 Petr den Ausdruck κ. sowohl von Gott als von Christus und zwar ersteres, ohne dass ATliches Citat vorliegt. Der oben gemachten Darstellung nach hat indessen unser Brief nur 2 Stellen, wo κ. sicher Gott bezeichnet, während θεός 7 mal begegnet. Als Bezeichnung für Christus ist dagegen κ. sehr häufig, denn es begegnet an 8 sicheren Stellen, während die Bezeichnung »Jesus Christus» ohne κ. nur 2 mal vorkommt.

An allen den 7 Stellen, wo die Benennung »der Herr Jesus Christus» vorkommt, ist dem κ. das Pron. ἡμῶν beigefügt.

Die Briefe des Johannes.

In diesen Briefen fehlt das Wort κ., denn an der einzigen Stelle, wo Rcpt. die Benennung »der Herr Jesus Christus» hat (2 Joh 3), ist κ. ganz sicher unecht.

Der Brief des Judas.

Wenn es v. 5 heisst, dass der Herr das Volk aus dem Land Aegypten rettete, bezieht sich wohl κ. auf Gott. Zu bemerken ist jedoch, dass neben κ. auch die Lesart 'Ιησοῦς vorkommt. Ferner wird Gott gemeint in den Worten Michaels an den Teufel: »der Herr strafe dich» (v. 9) und in der Prophezeiung Enochs: »der Herr ist gekommen mit seinen heiligen Zehntausenden» (v. 14), andererseits aber hat unser Brief 4 mal (vv. 4, 17, 21, 25) die Benennung »unser Herr Jesus Christus».

Die Verse 9 und 14 sind ATlichen Citaten gleich zu stellen, v. 5 aber liegt kein Citat vor.

Unser Brief hat 5 mal ϑεός und nur 2 mal 'I. Xρ. ohne hinzugefügtes κ., und κ. bezieht sich also verhältnissmässig oft auf Christus.

Die Offenbarung des Johannes.

Apk hat sehr oft die Benennung »der Herr Gott» (1: 8; 4: 8; 11: 17; 15: 3; 16: 7; 18: 8; 19: [1]; 21: 22; 22: 5, 6) oder »der Herr unser Gott» (19: 6) oder »unser Herr und Gott» (4: 11) und gebraucht auch sonst das Wort κ. von Gott. So redet 11: 4 von dem Herrn der Erde und 11: 15 von unserem Herrn und seinem Christus, und das »Herr» 15: 4 bezieht sich auf das »Herr Gott» im vorhergehenden Verse. Dasselbe gilt auch von dem sekundären »Herr» in dem Ausdruck »die Lade des Bundes des Herrn» (11: 19) und im Ausruf: »gerecht bist du, Herr» (16: 5).

Neben diesen Stellen, wo κ. Gott bezeichnet, giebt es einige, wo Christus gemeint ist. Wir haben zuerst die Benennung »Herr Jesus» (22: 20 f.), ferner die Rede von der Stadt, wo ihr Herr gekreuzigt ward (11: 8), und die Aussage, dass »das Lamm der Herr der Herren und König der Könige» ist (17: 14), eine Benennung, die sich 19: 16 für denjenigen wiederholt, der »die Kelter des Zornweines des Gerichts Gottes tritt». Schliesslich ist wohl auf Christus zu beziehen auch das κ. 14: 13, wo es von den Märtyrern heisst: »selig sind die Toten, die im Herrn sterben von nun an» (1 Kor 15: 18; 1 Tes 4: 16).

Nebst dem Ausdruck »der Herr der Herren» (17: 14; 19: 16) benutzt Apk einmal (7: 14) κύριε als Anrede an einen Menschen.

Unter allen den Stellen, wo κ. Gott bezeichnet, giebt es nur eine (4: 8), die Citat aus dem AT ist, und Apk stimmt also im Sprachgebrauche mit dem Briefe des Jakobus überein. κ. ist aber in Apk noch weniger als bei Jakobus die gewöhnliche Bezeichnung Gottes, denn Apk hat 100 mal ϑεός. Die Benennung »Jesus», »Christus» und »Jesus Christus» ohne hinzugefügtes κ. begegnet 16 mal.

Zusammenfassung.

Im Kindheitsev. Mt wird Gott regelmässig (6 mal) »Herr» genannt; die einzige Stelle, wo θεός gebraucht wird, ist eine wörtliche Übersetzung von Ἐμμανουήλ. Dagegen gebraucht das Kindheitsev. nie das Wort κ. von Christus. In dem übrigen Teile des Ev. bezieht sich κ. fast nur in Citaten aus dem AT auf Gott. Christus wird, wie in den anderen Ev., zwar öfters mit κ. *angeredet,* sonst wird aber dies Wort selten gebraucht, wenn von ihm die Rede ist.

Mk hat nur eine Stelle, wo κ. ausserhalb ATlicher Citate mit Sicherheit Gott bezeichnet. Ausser bei der Anrede hat Mk nur einmal für Christus die Benennung κ. und zwar in einem Fall, wo κ. der LXX entlehnt ist, obgleich Mk auf κ.-Christus etwas anwendet, das im AT von κ.-Jahve handelt. In diesem Zusammenhange sei bemerkt, dass auch Mt?, Lk?, Joh?, Act, Rm, 1 Kor?, 2 Kor?, 1 Tes?, 2 Tes, (2 Tim?), Hbr, 1 Petr, (2 Petr?) ATliche Aussagen, die sich auf κ.-Jahve beziehen, auf κ.-Christus anwenden.

Das Kindheitsev. Lk gebraucht von Gott häufiger κ. als θεός. Auf Christus bezieht sich κ. in den Ausdrücken ἡ μήτηρ τοῦ κυρίου und Χριστὸς κύριος. In dem übrigen Teil des Ev. wird κ. von Gott gebraucht fast nur in den Fällen, wo der Sprachgebrauch durch LXX beeinflusst worden ist. Dagegen hat Lk im Gegensatz zu Mt und Mk κ. verhältnissmässig oft, wenn er vom Heiland redet, in den allermeisten Fällen wird der Heiland jedoch mit dem Namen Jesus bezeichnet. Die Mehrzahl der Stellen, wo Jesus »Herr» genannt wird, gehören in die Zeit vor der Auferstehung.

Die wenigen Stellen, wo bei Joh κ. Gott bezeichnet, sind Citate aus dem AT. Joh redet zwar öfters von Christus unter der Benennung »Herr», jedoch viel seltener als Lk, obgleich Joh mehr als doppelt so oft die Namen »Jesus» und »Christus» hat. Ausserdem besteht zwischen Joh und Lk der Unterschied, dass die Mehrzahl der Stellen, wo Joh von Jesus unter dem Namen »Herr» redet, in die Zeit nach der Auferstehung gehören.

Etwas für Act charakteristisches sind die vielen Stellen, wo sich nicht entscheiden lässt, ob κ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht.

Im Gegensatz zu dem um das Kindheitsev. verkürzten Ev. Lk bezieht Act ϰ. verhältnissmässig häufig auf Gott auch an solchen Stellen, wo kein ATliches Citat vorliegt. Noch gewöhnlicher ist es aber, dass die Benennung »Herr» Christus beigegeben wird, und Act weicht auch in dieser Beziehung beträchtlich von Lk ab. Auch abgesehen von den vielen Stellen, wo wir nicht bestimmt entscheiden können, ob ϰ. sich auf Gott oder auf Christus bezieht, und ferner von den Stellen, wo ϰ. ein späterer Zusatz sein dürfte, kommen wir zu dem Resultate, dass die Stellen, wo der Heiland einfach »Jesus» oder »Christus» oder »Jesus Christus» genannt wird, nur ungefähr doppelt so viele sind als die, wo er unter der Benennung ϰ. erwähnt wird, sei es dass ϰ. allein steht oder in Verbindung mit den Namen »Jesus» oder »Jesus Christus»; Act gebraucht also das Wort ϰ. vom Heiland verhältnissmässig ebenso oft wie die Mehrzahl der paulinischen Briefe.

Die Formel »der Herr Jesus» (»der Herr J. Chr.»), die bei Mt, Mk und Joh fehlt und bei Lk sich nur an einer unsicheren Stelle findet, ist in Act ebenso gewöhnlich wie bei Paulus, denn sie begegnet fast an der Hälfte der Stellen, wo ϰ., unserer Meinung nach, mit Sicherheit Christus bedeutet, und in keinem der grossen paulinischen Briefe kommt sie an der vollen Hälfte der Stellen vor.

Act hat auch ein paar mal die volle paulinische Formel »unser Herr Jesus Christus», die in sämtlichen Evangelien fehlt, und Act schliesst sich also in vielen Beziehungen, von Lk abweichend, dem paulinischen Sprachgebrauche an.

Zwar gilt es in der paulinischen Litteratur als Regel, ϰ. auf Christus zu beziehen, falls Citat aus dem AT nicht vorliegt, die Pastoralbriefe haben jedoch eine Stelle, wo ϰ. unzweifelhaft Gott bedeutet, obgleich sich das Wort »Citat» schwerlich in so weitem Sinn fassen lässt, dass es auch diese Stelle umfassen könnte. Dazu kommen noch einige Fälle (1 Kor 3: 5; [2 Kor 10: 18]; Eph 5: 19; 1 Tes 4: 6; 2 Tim 2: 7, 19, 22, 24), wo man zwar nicht mit Bestimmtheit behaupten kann, dass ϰ. sich auf Gott bezieht, wo aber eine solche Erklärung die wahrscheinlichste sein dürfte. Man beachte, dass die Pastoralbriefe hier stark vertreten sind. Es verdient ferner bemerkt zu werden, dass in den ATlichen Citaten, wo ϰ. Gott bezeichnet, das Wort ϰ. selbst ein entsprechendes Wort in der LXX nicht zu haben braucht, und also ein Zusatz von Paulus sein kann, jedoch sich auf Gott beziehend in Übereinstimmung mit dem ATlichen Sprachgebrauche, für den das Citat als Ganzes ein Ausdruck ist. Sowohl Rm als 1 Kor und 2 Kor geben Beispiele dafür.

Der paulinische Sprachgebrauch, nach welchem ϰ. Christus bezeichnet, wird indessen nicht immer durch die ATlichen Citate beeinträchtigt. Wir haben nicht nur Beispiele dafür, dass Paulus, wie auch verschiedene andere NTliche Verfasser, auf ϰ.-Christus ein Wort anwendet, das im AT von ϰ.-Jahve handelt, sondern ein paar mal wird in Rm ein ϰ. der LXX, von Gott ausgesagt, durch θεός ersetzt und in demselben Briefe wird ein ATliches ϰ. ὁ θεός durch das einfache ὁ θεός wiedergegeben.

Aber auch wenn Paulus ϰ. Christus bezeichnen lässt, und zwar so regelmässig, dass nicht einmal die ATlichen Citate diesen Sprachgebrauch immer um-

stossen können, wird jedoch der Heiland nicht regelmässig κ. genannt, sondern öfter »Jesus» oder »Christus» ohne κ. Es besteht aber in der Beziehung ein grosser Unterschied zwischen den verschiedenen Briefen. Tit hat niemals das Wort κ., Gal nennt fast immer den Heiland einfach »Jesus» oder »Christus» und hat höchst selten das Wort κ.; Phl und 1 Tim haben auch in der Regel »Jesus» oder »Christus» und nicht einmal 1/3 der Stellen hat κ., mit oder ohne »Jesus» oder »Christus»; in 2 Kor und Eph hat ungefähr jede dritte Stelle κ. mit oder ohne »Jesus» oder »Christus»; in Rm und Kol findet sich κ. ein wenig häufiger; 1 Kor, 2 Tim und Phm haben ungefähr jedes zweite mal κ. mit oder ohne »Jesus» oder »Christus», und jedes zweite mal einfach »Jesus» oder »Christus» ohne κ.; 1 Tes hat dagegen κ. an 3/4 aller Stellen, und in 2 Tes ist κ. so gewöhnlich, dass wir nur einmal Christus ohne κ. finden.

Ebenfalls weichen die verschiedenen paulinischen Briefe beträchtlich von einander ab in betreff der Hinzufügung des Pron. ἡμῶν in den Fällen, wo κ. in Verbindung mit den Namen 'I. oder Χρ. steht. Gal und 1 Tim lassen immer, Rm, 1 Kor, Eph, 1 Tes und 2 Tes an der Mehrzahl und 2 Tim an der Hälfte der Stellen ἡμῶν hinzutreten, während 2 Kor, Kol und Phm sehr selten und Phl niemals ἡμῶν gebrauchen. Dagegen hat Phl einmal die sonst nicht belegte Formel »Christus Jesus mein Herr». Dem einfachen κ. wird niemals ἡμῶν hinzugesetzt, ausgenommen 1 Tim einmal und 2 Tim einmal. In Tit, wo κ. nicht vorkommt, wird statt dessen die Formel »unser Heiland Jesus Christus» verwendet an 3 von den 4 Stellen, wo Christus erwähnt wird. Dieselbe Formel findet sich 2 Tim einmal wieder, kommt aber sonst in der paulinischen Litteratur nicht vor.

Hbr gebraucht wenigstens einmal κ. von Gott, ohne dass die Stelle ein Citat aus dem AT ist. κ. bezeichnet selten Christus, jedoch nicht so selten wie in Gal. Hbr hat einmal die Formel »unser Herr Jesus» und einmal die aus den Pastoralbriefen bekannte Formel »unser Herr».

Jak nennt Gott oft »Herr», ohne dass dabei ATliche Citate vorliegen. Häufiger wird jedoch Gott mit dem Worte θεός bezeichnet. Jak sagt einmal »der Herr Jesus Christus» und einmal »unser Herr Jesus Christus», wozu kommen einige Stellen, betreffs welcher wir zu keinem völlig sicheren Resultat kommen können.

Alle die Stellen 1 Petr, wo wir glauben mit einiger Sicherheit κ. auf Gott beziehen zu dürfen, sind Citate aus dem AT. Als Bezeichnung Christus' ist κ. fast ebenso selten wie in Gal. 1 Petr hat einmal die Formel »unser Herr Jesus Christus».

2 Petr gebraucht wenigstens 2 mal κ. von Gott, ohne dass ATliches Citat vorliegt. Als Bezeichnung Christus' ist κ. sehr häufig gebraucht und kommt verhältnissmässig ebenso oft wie in 1 Tes vor. Dabei steht fast immer die Formel »unser Herr (und Heiland) Jesus Christus»; das Pron. ἡμῶν tritt an allen den Stellen, wo κ. in Verbindung mit den Namen 'I. und Χρ. steht, hinzu. Unser Brief hat einmal den Ausdruck »unser Herr», es lässt sich aber nicht sicher entscheiden, ob Gott oder Christus gemeint ist.

Die Briefe des Johannes haben nicht das Wort κ.

Jud stimmt in betreff der Verwendung des Wortes κ. zunächst mit 2 Petr überein.

Wie Jak lässt Apk häufig κ. sich auf Gott beziehen, ohne dass jedoch ATliches Citat vorliegt; aber noch weniger wie bei Jak ist in Apk κ. die gewöhnliche Bezeichnung Gottes. In Apk findet sich der Ausdruck »unser Herr» auf Gott bezogen. Als Bezeichnung Christus' steht κ. verhältnissmässig doppelt so oft wie in Gal.

(Ausgedruckt am 23. April 1903.)

LUNDS UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT. Band. 38. Afdeln. 1. N:r 5.

UPPSATSER I NORDISK SPRÅKFORSKNING

AF

SVEN SÖDERBERG.

I—II.

LUND 1903
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.

Kort innan Professor Sven Söderbergs vetenskapliga verksamhet den 24 April 1901 afbröts genom döden, hade de båda uppsatser, hvilka nu utgifvas, blifvit af honom anmälda till intagande i Lunds Universitets Årsskrift. Det hade varit hans afsikt att låta desamma åtföljas af flere dylika, hvilka emellertid icke vid hans frånfälle förelågo i tillräckligt utarbetadt skick för att kunna offentliggöras.

Den första af de här publicerade uppsatserna föredrogs i Filologiska Sällskapet i Lund den 6 Maj 1898, den senare den 19 Maj 1899.

I. Ett bidrag till läran om i-omljudet.

På Rökstenen förekommer i versen, som handlar om Theodorik den Store, en verbalform *sitiʀ*, som man icke skulle väntat i denna inskrift och som derför gifvit anledning till många uttalanden. Men af de förslag, som hittills blifvit framstälda till formens förklaring, synes intet vara antagligt.

Den förste som yttrat sig om denna form och som varit uppmärksam på dess skenbara oregelbundenhet i de omgifningar, i hvilka den förekommer, är Bugge i sin första afhandling om Rökstenen [1]). Han säger s. 133: »*Sitiʀ*, der stæmmer overens med de sædvanlige gammelsvenske former, er, da verbet böies stærkt, vist nok mindre oprindeligt end den almindelige oldn. form *sitr*». Bugge anser sålunda, att det andra *i* i *sitiʀ* är svarabhaktivokal (jfr äfven s. 43).

Hoffory synes i Gött. gel. Anz. 1885, I, s. 32 mena, att synkope af slutvokalerna ännu icke egt rum på Rökstenens tid, och vill häraf förklara *sitiʀ*, en mening, som Noreen på ett afgörande sätt vederlagt i Arkiv f. Nord. Fil. III, s. 28, genom hänvisning till flere andra former i inskriften (*histʀ*, *-rikʀ*, *fatlaþʀ*, *niþʀ*), som visa synkope. Sjelf jemför Noreen *sitiʀ* med *niþʀ*, som förekommer på Rökstenen i den med lönskrift affattade delen af inskriften på stenens baksida [2]). Då den förra formen förekommer i en vers, men *niþʀ* i prosa, drager Noreen den slutsatsen, att *sitiʀ* med osynkoperad ändelsevokal är en poetisk arkaism [3]). Noreens åsigt är accepterad af Brate, Runverser s. 307. Denna förklaring anser jag emellertid oantaglig. Man skulle kunna tänka sig en föråldrad, d. v. s. icke längre ljudlagsenlig, form vara bevarad för versens skull endast i det fall, att formen kräfdes af versens rythm. Men detta fall inträffar icke här. *Sitʀ nú garuʀ* är en lika rigtig vers som *sitiʀ nú garuʀ*. Begge formerna äro variationer af Sievers' A-typ, och enda skilnaden emellan dem är, att i det senare fallet

---

[1]) Antiqv. Tidskrift för Sverige V (1878).

[2]) *Sakum mukmini uaim si burin niþʀ trąki.*

[3]) Noreen utsträcker jemförelsen till *sunu* i versen i inskriftens början samt *garuʀ* i samma versrad som *sitiʀ*. Äfven *sunu* och *garuʀ* skulle vara poetiska arkaismer. Men jemförelsen är oberättigad, då *u* senare synkoperats än *i*.

första höjningen är upplöst[1]). Professor Bugge har senare tvenne gånger uttalat sig om denna samma form *sitiʀ* på Rökstenen, nämligen i sin andra afhandling om Rökstenen (1888)[2]) s. 26 samt i Bidrag til den ældste Skjaldedigtnings Historie (1894) s. 14. Han förkastar här sin äldre åsigt och anser, att *sitiʀ* är osynkoperad form. Formen *niþʀ* skall icke strida mot detta antagande, ty denna skall icke gå tillbaka till ett äldre **niþiʀ*, utan till ett urnord. **niþjəʀ* (»hvor jeg ved ə betegner en Vokal, hvis Kvalitet jeg lader ubestemt»). Och Bugge jemför språket på Rökstenen med den äldsta anglosaxiskan, der man har *sitest*, *siteð*, men *secg*. Detta senare skulle på got. hetat **sagjis*, analogt med got. *niþjis* = *niþʀ* på Rökstenen.

Slutligen har A. Kock i Arkiv för Nord. Filologi XII, s. 251 uttalat den meningen, att det andra *i* i *sitiʀ* blott betecknar vokalklangen hos det särskildt starkt palatala *ʀ*. Det andra *i* i *sitiʀ* skulle alltså vara en svarabhaktivokal, ett antagande, som motbevisas deraf, att svarabhaktivokal icke annars förekommer i inskriften: särskildt vill jag påpeka, att man har *niþʀ* utan sådan vokal, oaktadt det äfven slutar på palatalt *ʀ*.

Hvad denna senare form, *niþʀ*, beträffar, så kan den icke gå tillbaka till ett af Bugge antaget **niþjəʀ*. En dylik form har icke existerat. Den motsvarande gotiska formen är *niþjis*, som står för **niþis*, i det *j* inträngt från andra former (plur. *niþjos* o. s. v.). Formen på *-is* har funnits redan i det indogerm. urspråket[3]), och den urnordiska formen har varit **niþiʀ* (af urgerm. **niþiz*), som efter min mening utgör en nödvändig förutsättning för vikingatidens nmt. *niþʀ*. På samma sätt förklaras den på Rökstenen förekommande formen *hvaʀ* af en äldre nmt. **hvariʀ*, got. *hvarjis*[4]).

Om vi af verbet *sitja* hade haft præs. 2 och 3 sing. i urnordiska inskrifter, skulle de otvifvelaktigt skrifvits **sitiʀ*, **sitiþ*. Dessa former äro till utseendet så likartade med ett urnordiskt **niþiʀ*, att man tycker att de äfven i en inskrift från vikingatiden borde vara likartade. Om *niþʀ* på Rökstenen kommer af ett urnordiskt **niþiʀ*, borde man äfven i denna inskrift hafva *sitʀ* och icke *sitiʀ*. På ett dylikt

---

[1]) Om deremot versen haft denna form: *garuʀ nú sitiʀ*, så skulle man kanske kunnat tänka sig, att *sitiʀ* bevarats för versens skull, ty med läsningen *sitʀ* får man icke en regelbunden fyrstafvig vers.

[2]) K. Vitterhets, Historie och Antiqvitets Akademiens Handlingar N. F. 11. 3.

[3]) Streitberg i Pauls u. Braunes Beiträge XIV, s. 165 ff.; Urgerm. Grammatik, s. 176; Brugmanns Grundriss I, s. 517, II, s. 116; Noreen, Pauls Grundriss[2] I, s. 608. — Äfven Bugge synes vara böjd för att antaga Streitbergs resultat beträffande *ja-* och *ia*-stammarne, åtminstone delvis. Se Norges Indskrifter med ældre Runer, s. 99, not. 2. Likväl vill Bugge icke tolka det af honom på Bystenen funna *Hroʀeʀ* i enlighet med Streitbergs åsigt. *Hröʀeʀ* skall hafva kort *e*, uppkommet genom förkortning af ett äldre *ī*. För min del finner jag det sannolikare att *e* här är långt. *Hroʀeʀ* bör efter min mening tydas af **Hroʀaiʀ*, ett patronymicum på *-aja-*. Jfr Sievers, Germ. Nominalbildungen auf *-aja-*, *-ēja-* (1894).

[4]) Förekommer på Rökstenen två gånger, nämligen en gång i den med yngre runor skrifna inskriften (*huaʀ*) och en gång i den med urnord. runor skrifna delen (*hoaʀ*). Se Bugges 2:a afhandling om Rökstenen, s. 15 och s. 45.

resonnement bero de ofvan relaterade förklaringarna af formerna på Rökstenen. Men man har förbisett, att likheten mellan urnord. *sitiʀ* och **niþiʀ* blott är skenbar. I uttalet har det emellan dem funnits betydlig olikhet, ehuru den icke kunnat finna uttryck i skriften. Om vi gå tillbaka i språkets historia till en tid, som ligger närmare det indoeuropeiska urspråket, finna vi, att de till grund liggande formerna varit helt olikartade. *Niþʀ*, urnord. **niþiʀ*, går tillbaka till en tvåstafvig grundform **niþiz*, då *sitʀ*, urnord. *sitiʀ*, går tillbaka till en trestafvig grundform **sitizi*. *Sitiʀ* har alltså förlorat en vokal i slutet, hvilket deremot icke är fallet med **niþiʀ*.

Med afseende på uttalet af formen *sitiʀ* i urnord. vill jag ordagrannt anföra några rader ur Streitbergs Urgerm. Grammatik (s. 170). Sedan S. framhållit, att man såsom det äldsta fallet af vokalförlust i de germanska språken bör anse det, då en kort vokal i omedelbart slutljud af ett trestafvigt ord apokoperats, fortsätter han: »Der Einwand, den K. Brugmann, Grundriss I. § 659 Anm. (S. 514), erhebt, dass man bei urgermanischem Verlust von *-i* in **wirpizi*, **wirpiđi* im Gotischen **wairps*, statt *wairpis*, **wairpþ* statt *wairpiþ* erwarten müsse, hält nicht Stich, da Beobachtungen moderner Mundarten gelehrt haben, dass eine Silbe niemals spurlos verloren geht, sondern ihre Quantität und ihren Akzent auf die vorhergehende überträgt. Der Vokal der zweiten Silbe in **wairpiz*, **wairpiđ* wird ohne Zweifel eine Zeit lang von dem in **gastiz*, **anstiz* in seiner Quantität und in seiner Akzentqualität deutlich geschieden gewesen sein, weil hinter ihm einst noch eine Silbe gestanden hatte; er braucht also nicht demselben Synkopierungsgesetz erlegen zu sein wie jener.»

Detta antagande finner fullständigt sin bekräftelse genom språkformer, som träffas på en svensk runsten, nämligen Stentoftastenen (nu i Sölvesborg), som hör till de yngsta af dem, som hafva inskrifter med den längre runradens runor. I inskriften på Stentoftastenen, som jag sjelf haft tillfälle att granska, träffas en verbalform ᛒᚼᚱᛁᚢᛏᛁᚦ, BARIUTIþ, d. ä. *briútiđ*, 3 sing. præs. af verbet *briúta*, med ännu bevarad vokal i ändelsen samt utan omljud. På samma sten förekommer en substantivform ᚷᛖᛋᛏᚢᛗᛦ, GESTUMʀ, d. ä. *gęstumʀ*, dat. plur. af ordet »gäst», got. *gasts*. Detta ord har således undergått *i*-omljud; och då *i*-omljud i de nord. språken tidigare inträdt på grund af ett synkoperadt *i* än på grund af ett i ändelsen kvarstående *i* (se nedan), kunna vi af *gestumʀ* med säkerhet sluta, att nmt. och acc. sing. på inskriftens tid hetat *gestʀ*, *gest*, af äldre **gastiʀ*, **gasti*. Ifrån dessa former har omljudet inträngt i andra former och äfven i dat. plur. Deremot hafva vi hvarken synkope eller omljud i verbalformen *briútiđ* i inskriften. Grunden dertill, att man haft på samma tid *gestʀ* af **gastiʀ*, men *briútiđ*, kan icke hafva varit någon annan än den i Streitbergs ofvan anförda yttrande angifna: sista vokalen har uttalats olika i substantivformen urnord. *gastiʀ* och verbalformen *briútiđ*, på den grund, att detta senare förlorat en vokal i slutet. **Gastiʀ* har uttalats med ett kort *i* med enspetsig accent; i *briútiđ* har deremot ändelsens *i* varit längre än en

vanlig kort vokal och har ursprungligen och måhända ännu på Stentoftastenens tid uttalats med tvåspetsig accent [1]).

Det är sålunda begripligt, att vi äfven i en något yngre inskrift, på Rökstenen, finna *niþʀ* af urnord. **niþiʀ* och *huaʀ* af urnord. **hvariʀ* vid sidan om verbalformen *sitiʀ*, urnord. äfven *sitiʀ*. Vi behöfva icke beskylla runristaren för inkonsekvens: man har ännu på den tiden, då inskriften på Rökstenen inhöggs, uttalat *sitiʀ*, tvåstafvigt. Senare har dock *i* synkoperats i 2:a och 3:e sing. præs. af de starka verben, hvilket bevisar, att *i* icke varit ekvivalent med en fullt lång vokal, såsom ändelsevokalen i *ia*-verben eller nom. sing. af de substantiva *ia*-stammarna: urnord. **dōmīʀ* och urnord. **hirđīʀ*, isl. *dømir* och *hirđir*. Slutvokalen i ett starkt verbs 2:a och 3:e sing. præs., t. ex. *sitiʀ*, har i urnord. i afseende på kvantiteten varit något midt emellan ändelsevokalerna i urnord. **niđiʀ* och urnord. **dōmīʀ*.

Den uppfattning, jag här velat göra gällande för formen *sitiʀ* på Rökstenen, vill jag begagna till att belysa en punkt i läran om det nordiska *i*-omljudet.

Det är redan för åtskilliga år sedan af prof. E. Sievers uppvisadt, att i de nord. språken intet omljud inträder på grund af ett synkoperadt *i*, när rotstafvelsen är kort [2]). Vi hafva sålunda: *talđa* af **taliđō*, *barđa* af **bariđō*, *magni* af **maginē*, *luklar* af urnord. **lukilōʀ*; deremot *brennda* af urnord. **branniđō*; vidare urspr. tvåstafviga former med *i* i sista stafvelsen: *burr* af **buriʀ*, *hugʀ* af **hugiʀ* o. s. v., deremot *gestr* af urnord. **gastiʀ* (se utförlig statistik hos Sievers, a. st. s. 112).

Sievers lyckades icke på ett tillfredsställande sätt förklara denna företeelse. Det har deremot lyckats A. Kock att finna den rätta förklaringen genom antagandet af två omljudsperioder:

1:o en period, då *i*-omljud egt rum på grund af ett synkoperadt *i*, medan ett i ändelsen kvarstående *i* icke verkat omljud;

2:o en period, under hvilken äfven ett i ändelsen kvarstående *i* verkat omljud.

Emellan den första och den andra perioden förflöt en tid, under hvilken intet omljud inträdde. Under denna mellantid har synkoperingen af *i* hos ord med kort rotstafvelse egt rum, och det är orsaken, hvarför dessa sakna omljud.

Under en tidig period har **gastiʀ* blifvit *gæstʀ*, **dōmiđa* *dømđa*. Under en senare period har plur. **gastīʀ* blifvit *gæstiʀ*. Under mellantiden mellan dessa omljudsperioder egde intet omljud rum, och under denna synkoperades *i* i **hŭgiʀ* och **tăliđa*. Derför hafva vi utan omljud *hugʀ* och *talđa* [3]).

---

[1]) Jag vill icke förneka den möjligheten, att i *briútiđ* frånvaron af omljud beror på analogi efter infinitiven. Men detta har intet inflytande på formens beviskraft för rigtigheten af Streitbergs theori. Att vi i fno. *brýtr* hafva det yngre *i*-omljudet, skola vi nedan påpeka.

[2]) Pauls u. Braunes Beiträge V, s. 63 ff., 112.

[3]) Arkiv f. Nord. Filologi IV, s. 141 ff.; Pauls u. Braunes Beiträge XIV, s. 53 ff.

De skenbara undantagen från den af SIEVERS uppstälda regeln hafva till en stor del blifvit rätt förklarade af SIEVERS sjelf.

Plur. *stødr* (urnord. **stodiʀ*) af sing. *stod*, *hnøtr* af *hnot*, *dyrr* kunna enligt min mening mycket väl förklaras på det sätt, hvarpå SIEVERS förklarat dem, nämligen som analogibildningar efter konsonantstammar med lång rotstafvelse. Med sin regelbundna böjning (*hnot* — *hnøtr*) hafva dessa ord intagit en isolerad ställning och varit lätt utsatta för påverkan från de talrika konsonantstammarna med lång rotstafvelse. (SIEVERS, a. st. s. 114; NOREEN, Altisl. u. Altnord. Gramm.^{2}, § 67, Anm.)

En och annan kortstafvig *i*-stam har antagligen, såsom SIEVERS förmodar, dragits öfver till *ja*-stammarnas böjning och på den grund fått *i*-omljud. Andra *i*-stammar hafva säkert fått sitt omljud från nmt. och acc. plur. Exempel härpå äro: forngutn. *slegr* (isl. *slagr*), *steþr* (jemte *staþr*), *stefr* (jemte *stafr*)[1]. — I Forngutnisk Ljudlära sid. 11 har jag anfört gutn. *rygr*, isl. *rugr*[2], som bevis på, att det bortfallna *i* i sing. af *i*-stammarna verkat omljud, och anfört som grund för denna mening, att ordet i följd af sin betydelse icke kunnat förekomma i plur. Jag håller icke längre på denna mening. Af ämnesnamn förekommer nämligen mycket ofta plur. i det gamla språket, som öfverhufvud ofta har plur. af begrepp, som vi icke kunna använda i plur. Exempel: af *hey* träffas dat. plur. *heyjum* (ók *heyjum sínum* á øxnum) Fóstbr. S. s. 43, och många exempel på plur. af detta ord anföras i Oxforderordboken sid. 260; af *malt* anför samma ordbok pluralformerna *mölt* och *maltanna* (sid. 409); af *sandr* träffas plur. *sandar* (*smáer sandar*, fin sand) Egils S. kap. 30 (JÓNSSONS upplaga) o. s. v.[3]) Hvad ordet *råg* beträffar, så hafva vi särskild anledning antaga, att det en gång varit allmänt brukligt i plur. Af de allmännaste sädesslagen är råg det, som sist blifvit bekant för germanerna. Man har aldrig träffat råg i fynd från sten- eller bronsåldern, under det både hvete och korn ofta förekomma i fynd från dessa perioder. Antagligen hafva germanerna i jemförelsevis sen tid fått kännedom om råg från sina närmaste grannar i öster, de baltisk-slaviska folken, samt tillika med saken äfven lånat namnet[4]. Men i litauiskan användes ordet på samma sätt som i vårt språk ordet »ärter»: sing. (lit. *rugỹs*) be-

---

[1]) Se min Forngutnisk Ljudlära, s. 9; *stefr* träffas i runinskr. 18 hos SÄVE, Gotlands Runinskrifter (Gutn. Urkunder, s. 40).

[2]) FRITZNER skrifver *rugr*, Oxforderordboken *rúgr*. Att det förra är det rätta, d. v. s. att ordet har kort stamvokal, har jag visat i Forngutn. Ljudlära, s. 11, not. 2. Äfven fornsv. *rogher* (och nysv. *råg*) vid sidan om fsv. *rugher* bevisar, att ordet har kort stamvokal.

[3]) Jfr också: *kuldar* af *kuldi* (FRITZNER^2 II, s. 357). Af *þerrir* (torka) förekommer pl. nmt. *þerrar* Eyrb. S. (GERING) kap. 50, § 9, gt. *þerra* d:o kap. 30, § 4; af *ylr* (värme) förekommer plur. *ylir* (FRITZNER^2 III, s. 997). Ifall t. ex. *kylr* verkligen är en *i*-stam, kan ordet hafva sitt omljud från plur. *kylir* (jfr det liktydiga *kuldar* här ofvan).

[4]) Preus. *rugis*, lit. *rugỹs*. Se HEHN, Kulturpflanzen und Hausthiere, 6:te uppl. (1894), s. 538. — Om ordets etymologi har HIRT yttrat sig i SIEVERS' Beiträge XXII, s. 235 f. Äfven han anser, att ordet är ett lånord i de germanska språken, men besynnerligt nog icke från lit.-slav., utan från en sydostlig dialekt, oaktadt han påvisat speciel öfverensstämmelse mellan ordets former i lit.-slav. och germ. — HIRT förmodar att ordet urspr. varit en *ja*-stam; men i de nord. språken förekommer ordet blott som *i*-stam (isl. gt. *rugár*, forngutn. gt. *rygar*). Äfven i ags. är ordet *i*-stam (*ryȝe*).

tyder ett enskildt rågkorn, medan sädesslaget betecknas med plur. (lit. *rugiaĩ*). Gutniska formen *rygr* hänvisar till ett liknande bruk af ordet i de nord. språken. Ty omljudet måste härstamma från pluralformerna (nmt. *rygiʀ* af urnord. **rugīʀ*, acc. *rygi* af urnord. **rugin*) och hänvisar således till en tid, då ordet oftare brukades i plur. än i sing. Men plur. kan hafva varit allmännare än sing. endast under den förutsättningen, att plur. i gutniskan såsom i litauiskan betecknat sädesslaget, sing. det enskilda kornet, då man i talet oftare använder namnet på sädesslaget än på det enskilda kornet; vi bruka mycket oftare plur. *ärter*, än sing. *ärt*. Den gutniska formen stödjer antagandet, att våra förfäder fått kännedomen om sädesslaget råg från de baltisk-slaviska folken. När vi i de andra nord. dialekterna endast finna *rugr (rogher)* utan omljud, beror det derpå, att sing. i de öfriga dialekterna tidigare än i gutniskan fått kollektiv bemärkelse.

Det återstår emellertid ett märkligt undantag från Sievers' regel, hvilket ännu icke vunnit en tillfredsställande förklaring. I præs. sing. af de starka verben finna vi i fornnorskan och isländskan och äfven i den danska munarten i Jutland *i*-omljud icke blott då verbets rotstafvelse är lång, utan äfven då den är kort. Vi träffa icke blott *lǣtr* af urnord. **lātiʀ*, utan äfven *tækr* af urnord. **takiʀ* och *kømr* af urnord. **komiʀ*. Dessa senare former *tekr* och *kømr* synas stå i fullständig strid med Sievers' regel. Professor Noreen har i Pauls Grundriss I, s. 514 förklarat omljudet i dessa kortstafviga præsensformer bero på analogi med de långstafviga. Han fasthåller denna mening i den 2:a upplagan (1898, s. 637). Förklaringen synes mig icke antaglig. Noreen har förmodligen tänkt sig förändringen från *takr* till *tækr* hafva berott på systemtvång. Men något sådant är det ej skäl antaga i detta fall. Af de starka verb, som skulle hafva fått analogiskt omljud i præs., tillhöra de allra flesta typen *taka*, *tækr*. De verb, som snarast skulle hafva utgjort mönstret för dessas förändring, äro verb af typen *blanda* (*blanda* — *blændr*, *taka* — *tækr*). Men verben af typen *taka* äro icke några få, utan ganska många och vida talrikare än verben af typen *blanda*. Man skulle derför snarare vänta en analogisk inverkan på de senare från de förra än tvärtom.

Professor Kock har derför med rätta förkastat Noreens förklaring (Arkiv f. Nord. Fil. VIII, s. 259). Men jag är icke i stånd att tillegna mig den förklaring, Kock sjelf gifvit på omljudet i de i fråga varande verbalformerna (s. st.). Omljudet *tækr* af urnord. **takiʀ* skulle enligt Kock icke bero på *i* ensamt, utan på *i* och *ʀ* gemensamt. Det i sig sjelf palatala *ʀ* skulle hafva blifvit i förökad grad palataliseradt genom inverkan af det föregående *i*. *ʀ* skulle derför, sedan *i* fallit bort, haft samma kraft och verkan som en i ändelsen befintlig vokal *i*. **Takʀ* skulle på grund af *ʀ* hafva blifvit *tækʀ*. — Kocks *iʀ*-omljud har vunnit anhängare i andra land, men, så vidt jag erinrar mig, har ingen här i Sverige uttalat sig för denna theori.

När jag icke kan godkänna *iʀ*-omljudet, beror det särskildt derpå, att vi, om ett sådant omljud funnits, skulle väntat omljud äfven i flertalet af maskulina *i*-stammar med kort rotstafvelse. Enligt Kocks theori äro *burr* af **buriʀ*, *Danr* af **Daniʀ*,

halr af **haliʀ*, *hugr* af **hugiʀ* o. s. v. oregelbundna (analogi-)former. Men det är just på de maskulina *i*-stammarnas former, som Sievers uppbyggt sin theori om bortfall af *i* utan omljud i urspr. tvåstafviga ord med kort rotstafvelse. Genom antagandet af sitt *iʀ*-omljud har Kock i sjelfva verket tillintetgjort den grundval, på hvilken den ena delen af Sievers' theori är byggd. Det är sannt, att acc. sing. äfven med Kocks theori blefve utan omljud (*bur* af **buri*), men denna form kunde förmodligen icke varit orsaken till att det i nominativen inträdda omljudet så allmänt åter försvunnit i de maskulina *i*-stammarna (se tabellen hos Sievers, Beitr. V, s. 112).

Vi måste för omljudet i *tækr* och likartade præsensformer söka en förklaring, genom hvilken vi undgå den stötesten, för hvilken Kock råkat ut. Efter den utförliga utredning jag ofvan lemnat för dessa præsensformers historia, kan jag här fatta mig kort. Det visades, att *i* i ändelsen i præs. sing. af de starka verben på grund af vokalens kvantitativa och kvalitativa egenskaper icke synkoperats samtidigt med *i* i andra ändelser (*niþʀ* af **niþiʀ* o. s. v.), utan först senare. Jag vill förklara omljudet i *tækr* af urnord. **takiʀ* och likartade præsensformer deraf, att *i* kvarstått så länge, att ordet undergått det yngre *i*-omljudet. Omljudet i *tækr* är af samma ålder, som omljudet i præs. *dømiʀ*, och plur. *gæstiʀ*. För att åskådliggöra förhållandet mellan synkope af *i* och *i*-omljudet i de nord. språken, vill jag uppställa följande schema (jfr sid. 4):

A.	*gæstʀ* —	*dømđa* —	**dōmīʀ* —	**hugiʀ* —	**taliđa* — **takiʀ*
B.	*gæstʀ* —	*dømđa* —	**dōmiʀ* —	*hugʀ* —	*talđa* — **takiʀ*
C.	*gæstʀ* —	*dømđa* —	*dømiʀ* —	*hugʀ* —	*talđa* — *tækiʀ*
D.	*gæstʀ* —	*dømđa* —	*dømiʀ* —	*hugʀ* —	*talđa* — *tækʀ*

Under första perioden A. synkoperades *i* efter lång rotstafvelse, hvars vokal undergick *i*-omljud (*gæstʀ* af **gastiʀ*, *dømđa* af **dōmiđa*). B. betecknar andra perioden, under hvilken *i* synkoperades efter kort rotstafvelse, men intet omljud egde rum. C. betecknar andra omljudsperioden, under hvilken ett kvarstående *i* verkade omljud. Slutligen utmärkes genom D. den yngsta perioden af synkope, under hvilken præsensformerna af de starka verben med kort rotstafvelse förlorade sin ändelsevokal, sedan de under perioden C. redan undergått omljud.

Att min förklaring af omljudet i præsens af de starka verben med kort rotstafvelse är rigtig, derför lemnar oss Rökstensinskriften bevis, ty denna inskrift har den osynkoperade verbalformen *sitiʀ*, men är inhuggen sedan det yngre *i*-omljudet blifvit genomfördt; för detta senare lemnar inskriften sjelf ett bevis genom skrifsättet **mukmini** d. ä. *mōgmenni*[1]). Det senare *i*-omljudet är i sjelfva

[1]) Skrifsättet **mukmini** betecknar uttalet *mōgmenni* med *e*; urspr. uttalet har varit *mōgmænni*, hvars *æ* öfvergått till *e* på grund af ställningen i icke fulltonig stafvelse: se Bugges 2:a afhandling om Rökstenen, s. 43. I hufvudtonig stafvelse har *i*-omljudet af *a* varit *æ*, i inskriften betecknadt med *a* (**huariaʀ**, d. ä. *hværjaʀ*). — Detsamma ord, som i inskriften med yngre runor skrifves **mukmini**, skrifves i inskriften med äldre runor: **mogmeni**, som utan tvifvel äfven bör läsas *mōgmenni*.

verket mycket äldre än inskriften på Rökstenen. Detta framgår af en betraktelse af de former, som vi träffa på de Blekingska runstenarna, Stentoftastenen och Björketorpstenen.

Vi hafva ofvan talat om Stentoftastenens verbalform *briutiþ* d. ä. *briutiđ* samt visat, att denna form med sitt osynkoperade *i* varit samtidig med nmt. sing. *gæstʀ* af äldre **gastiʀ*. Det är häraf klart, att det äldsta *i*-omljudet, hvilket *gæstʀ* undergått, är äldre än omljud och synkope i præsens af de starka verben med lång rotstafvelse. Dessas præsensformer hafva otvifvelaktigt undergått det yngre *i*-omljudet. Utvecklingsgången har varit: **briútiʀ*, **brýtiʀ*, *brýtʀ* eller densamma som hos verben med kort rotstafvelse: **takiʀ*, **tækiʀ*, *tækʀ* (se tabellen sid. 7). Men synkoperingen har icke egt rum på samma tid.

Björketorpstenen är yngre än Stentoftastenen. Den verbalform, som på den senare stenen heter *briutiđ*, heter på den förra *brýtʀ*, som undergått både omljud och synkope. Skrifsättet på stenen är *barutʀ*, men detta kan ej betyda annat än *brýtʀ*. Af denna form lära vi två ting. Först inse vi, att de starka verben med lång rotstafvelse tidigare synkoperat *i* i præsens än verben med kort rotstafvelse. Ty Björketorpstenen är många årtionden äldre än inskriften på Rökstenen, som ännu har osynkoperadt *sitiʀ*. **Brýtiʀ* har tidigare blifvit *brýtʀ* än **tækiʀ* blifvit *tækʀ*. Detta förhållande är i full öfverensstämmelse med synkoperingen hos de substantiva *i*-stammarna. För det andra lära vi af Björketorpstenens *brýtʀ*, att det yngre *i*-omljudet är äldre än denna inskrift [1].

---

[1]) Enligt vår förklaring har *i*-omljudet i præsens af de starka verben haft lika stor utbredning i de östnord. som i de vestnord. dialekterna. Vi sakna icke spår af omljud i fornsvenskan äfven i præsens af starka verb med kort rotstafvelse: *tækær* Ä. WGL., Arf. 16: 2 (jfr Noreen, Altschwed. Gramm. § 102: 2); *drægħær* Bj. R. 3 pr, 14: 13. — I moderna dialekter träffa vi icke få spår af omljud i præsens af dessa verb, t. ex. gutn. *dräga* (af præs. *dräger*), *kömer* i åtskilliga dialekter (Rydqv. I, s. 154).

II. Bidrag till tolkningen af Háleygjatal.

Stroferna 6 och 7 i Háleygjatal (Wisén, Carmina Norrœna I, s. 19) äro bevarade i kap. 23 af Ynglinga Saga (Jónssons uppl., kap. 26 i Ungers uppl.) och anföras af Snorre som källa för följande berättelse: »Jörund och Erik, söner till Upsalakonungen Yngve Alreksson, lågo ute på härskepp. En sommar härjade de i Danmark och råkade då på Háleygjakonungen Guđlaug. De inläto sig med honom i en strid, som slutade så, att Guđlaug blef tagen till fånga. De förde honom i land på Strömönäs och hängde honom der. Guđlaugs män uppkastade der en hög efter honom. Så säger Eyvind Skáldaspiller», hvarpå stroferna anföras. Jag återgifver här dessa efter Wiséns text. Den förra (Wisén 6) lyder sålunda:

En Godlaugr
grimman tamđi
viđ ofrkapp
austrkonunga
Sigars jó,
es synir Yngva
menglǫtuđ
viđ meiđ reiddu.

Så läses strofen utan väsentliga afvikelser äfven hos Unger, Vigfússon (Corpus Poet. Boreale I, s. 252) samt Jónsson. Vigfússon har visserligen *reiđo* i st. f. *reiddu,* men det är förmodligen skriffel för *reiddu*, då en form *reiđo* är språkligt omöjlig.

Det som i denna text väcker betänkligheter är sista versraden: *viđ meiđ reiddu.* Uttrycket *reiđa viđ meiđ* (hänga) förekommer icke annars. Wisén öfversätter (a. arb. II, s. 231): *(virum) infelici arbori reste suspenderunt,* hvilket icke mycket upplyser om den betydelse, han här tillägger *reiddu*, då den lat. frasen helt enkelt betyder »hänga i galge». Äfven Prof. Jónsson uttrycker sig mera fritt än efter orden, då han (Heimskringla IV, s. 13) öfversätter: »da Yngves sönner lod smykkeforøderen (kongen) vippes

op af (galge)træet». Egilsson öfversätter helt enkelt *suspendere*[1], men kan icke anföra något annat bevis för en sådan betydelse än detta ställe. — Vigfússon öfversätter deremot ordagrannt: *hoisted to the tree*, i det att han sålunda låter *reiddu* betyda *hoisted*, upplyfte. Men en sådan betydelse har icke *reiđa*, utom i ett fall, nämligen när det gäller vapen, och äfven i förening med namn på vapen är betydelsen snarast icke lyfta, utan *svinga*, svänga, som är den egentliga betydelsen hos verbet *reiđa*. Men äfven om man ur den egentliga betydelsen hos detta verb skulle kunna leta fram en antaglig förklaring af frasen *reiđa viđ meiđ* i betydelsen »hänga i galge», så är läsarten i alla händelser origtig, då den strider mot de metriska lagar, som Eyvind iakttager.

Versen *viđ meiđ reiddu* måste vara en C-vers[2], men en C-vers af den form × ⊥ | ⊥ × (= C 1), som vi här hafva, är icke tillåten i jemna versrader hos skalder, som följa den fornnord. skaldepoesiens strängaste regler. Vi träffa ingen sådan vers i Ynglingatal, som varit Háleygjatals mönster. En undersökning skall visa, att icke heller Eyvind i Háleygjatal kan antagas hafva användt denna C-typ. I stället finner man formen × ⏑́ × | ⊥ × med upplösning af första höjningen (C 2) eller formen × ⊥ | ⏑́ × med förkortning af andra höjningen (C 3).

Typen C 3 förekommer i Háleygjatal 12^8 *í trygđ sviku.*

Den förra formen (C 2) träffas i de bevarade styckena af Háleygjatal i följande verser: 1^8 *til gođa teljum,* 3^8 *ok Skađi bygđu,* 4^2 *ok sunu marga,* 6^6 *es synir Yngva,* 7^2 *á nesi drúpir,* 9^4 *es vega skyldi,* 9^8 *á Fjǫlum lagđi,* 10^2 *es vinir fellu,* 11^2 *þanns svǫnum veitti,* 12^2 *í ǫlun jarđar*[3], 13^6 *es flota þeystu,* 14^4 *at liđi þeira.* Till denna typ (C 2) kunna också versarna 1^2 *at Hárs líđi,* 8^2 *at Hárs veđri* återställas; man bör läsa *Havars*[4]. Äfven i v. 16^2 har helt visst denna typ (och icke C 1) ursprungligen varit använd.

Visan 16 (hos Wisén) lyder visserligen efter handskrifterna:

Jólna sumbl;
en vér gátum
stillis lof
sem steina brú:

Verbet *geta* skulle här hafva betydelsen »tillverka», men en dylik betydelse har ordet aldrig, utan *gátum* har otvifvelaktigt här varit perifrastiskt och i st. f. *vér* har texten haft ett verb i participium af formen ⏑́ ×. *Samit* gifver en utmärkt mening

---

1) Lexicon poëticum, s. 653: *reiða e—n við meið,* aliquem ex arbore suspendere.

2) Om de olika verstyperna i den fyrstafviga versen, se Sievers, Altgermanische Metrik, s. 33 ff., Brate, Fornnordisk Metrik, s. 15 ff.

3) Wiséns text *ǫlna jarðar* har intet stöd i handskrifterna, som hafva det ofvan anförda.

4) Wisén läser 1^2 *at Hás líði* (*Hás* för handskrifternas *Hárs* både här och 8^2), men har i ordsamlingen (sid. 182) uttalat sig för *líði,* hvilket är det enda möjliga (af *líðr,* got. *leiþus*). H. Falk vill (Arkiv V, s. 249) läsa 1^2 *at Háars líði,* men jag föredrager *Havars,* delvis i öfverensstämmelse med Gislason, Njála II, s. 278, som vill läsa namnet *Hávarr,* men detta är, om det funnits, en analogiform för *Havarr,* hvars böjning varit *Havarr,* dat. *Hári,* af *Havri.*

och tillfredsställer versens behof. *Semja mærđ*, hopsätta en lofsång, förekommer Háttatal v. 68. Visan 16 i Háleygjatal har efter min mening haft detta utseende:

Jólna sumbl;
En samit gátum etc.

»Vi hafva hopsatt en lofsång öfver fursten (jarlen Håkon) så fast som en stenbro.» Man kan lätt tänka sig hur den felaktiga läsarten uppkommit. Först har *vér* inkommit i texten; en senare afskrifvare har funnit versen för lång och strukit *samit*.

Om någon säker vers af typen C 1 (× ⊥ | ⊥ ×) eljest[1] icke förekommer i Háleygjatal[2], gör detta tydligen läsarten *viđ meiđ reiddu* misstänkt. Denna läsart har äfven ringa stöd i handskrifterna. Köpenhamnsafskriften af Kringla har *reiđo*, som ingenting är[3]. Både Ásgeir Jónssons afskrift af Jöfraskinna (J2) och Sparfvenfelts afskrift hafva *riđu*, hvilket derför måste hafva varit membranens läsart. Då äfven Cod. Frisianus har detta *(riđo)*, kan man påstå, att handskrifterna tala för att *riđu* är den ursprungliga läsarten.

Om vi upptaga denna läsart, erhålla vi både en i metriskt afseende rigtig vers och en fullt antaglig mening. Formen *riđu* är præt. plur. af *ríđa* (fsv. *wriþa*), som betyder sno, knyta: t. ex. *ríđa knút, ríđa net*. Frasen *ríđa viđ*, fastknyta vid, förekommer i isländskan i uttrycket: *vera riđinn viđ*, vara knuten vid något, vara inblandad i en sak (Fritzner[2] III, s. 103). Det är denna betydelse vi hafva i visan 6 af Háleygjatal; jag öfversätter denna visa i dess helhet sålunda:

»Men Guđlaug fick på grund af de svenske konungarnas öfvermakt tämja Sigars grymma häst (galgen), när Yngves söner (= de svenske konungarna) knöto smyckeförstöraren (den frikostige Guđlaug) fast vid ett träd.» — Versen: *viđ meiđ riđu* är en metriskt rigtig vers af typen C 3: × ⊥ | ⏑́ ×.

---

[1]) Angående v. 7^4 se längre fram.

[2]) Ynglingatal tillåter i ett fall i C-versar två långa höjningar, nämligen då den senare höjningen har blott biton: *á lífvænan* Yt. 8^6, *á dynjanda* 10^6, *of afbrýđi* 21^8, *á Lofundi* 33^4, *á Ræningi* 39^4. — I Háleygjatal har man i detta fall alltid formen × ⊥ | ⏑̀ × eller × ⏑́ × | ⊥̀ ×: *í hverlegi* 1^6, *ór sǫkkdǫlum* 2^2, *á Ǫglói* 11^8, *þars landrekar* 12^6, *at Eydǫnum* (i st. f. handskrifternas *eyđǫndum*, Jónsson, Heimskr. I, s. 330, IV, s. 89) 13^8, *þars heiđsæi* (i versen Sn. E. II, s. 162, som af Wisén hänföres till Ynglingatal, men af Vigfússon, Corp. Poet. Boreale I, s. 251, och Storm, Arkiv XV, s. 138, rigtigare hänföres till Háleygjatal). Versen *viđ jarnviđiu* bör ändras till: *viđ íarnviđju* eller bättre: *viđ eranviđju* (Arkiv IV, s. 110 not, samt Z. f. d. Alt. 42, s. 164). Versen *í Manheimum* 3^6 är alldeles origtig, ifall Brate har rätt i sin uppgift (Fornn. Metrik, s. 9), att *h* framför vokal ej bildar position med en föregående konsonant. Trots F. Jónssons afvikande mening (Heimskr. IV, s. 2 f.) tror jag att Brím (Arkiv XI, s. 5) har rätt i sin uppfattning, att ordet är appellativum och bör öfversättas: *i elskovens hjem*. Då *man-* är samma ord som *munr* (Noreen, Arkiv VI, s. 309), har man antagligen en gång haft gt. *manar*. *í manarheimum* tillfredsställer versslagets fordringar. Bríms hänvisning till *munarheimr* i H. Hjǫrv. 1 och 42 synes mig mycket styrka hans tydning. — Men äfven med antagande att den andra tydningen: *menniskornas verld* är rigtig, kan man återställa versen till en med Eyvinds bruk öfverensstämmande form. Man kan läsa *í manaheimum*, af stammen *manan-*, som ännu fins i isl. *einmani*. Se Noreen, Urgerm. Lautlehre, s. 159.

[3]) Stockholmsafskriften af Kringla har dock *reido*. Om det i denna afskrift kan betyda *reiddo*, vet jag icke.

Visan 7 af Háleygjatal har i Carmina Norrœna detta utseende:

Ok náreiðr
á nesi drúpir
Vinga meiðr,
þars víkr deilir.
Þar's fjǫlkunt
of fylkis hrør
steini merkt
Straumeyjarnes.

Jónsson har den helt visst bättre läsarten *vingameiðr*. I öfrigt öfverensstämmer hans text med Wiséns text, som är den som träffas äfven i de äldre upplagorna af Heimskringla.

Jag vill här anföra Jónssons öfversättning af första halfversen (Heimskr. IV, s. 13), som öfverensstämmer med de tidigare uttolkarnas: »*Og det ligbærende galgetræ luder sörgende på næsset, der deler (er i mellem) to vige*» [1]. *Víkr* är plur. af *vík*, hafsvik, och objekt till *deilir,* som är opersonligt, och meningen skall vara, att näset, på hvilket Guðlaug blef hängd, skjuter fram mellan två vikar och utgör skilnaden mellan dem.

Denna tolkning kan jag icke godkänna. Ordet *dela* har icke den betydelse, som här tillägges det (skilja). *Deila* brukas i det gamla språket på samma sätt som i det nuvarande: det har det hela till objekt och icke delarna. Man kan icke säga att Kölen delar Sverige och Norge, men Kölen delar halfön Skandinavien i två delar, Sverige och Norge.

Härtill kommer, att läsarten *víkr* icke har något stöd i handskrifterna. Köpenhamnsafskriften af Kringla har *vicor* med förkortningstecken för *or:* samma läsart har Cod. Frisianus *(vikor)*. Ásgeir Jónssons och Sparfvenfelts afskrifter af Jöfraskinna hafva *viku,* som sålunda kan antagas hafva varit denna membrans läsart.

Viku eller möjligen *vikur* anser jag vara den rätta läsarten. Det är acc. sing. (el. plur.) af *vika,* sjömil. Ingen gammal skald torde hafva dragit sig för att använda detta ord i bet. *haf.* I Sn. E. I, s. 574, II, s. 479, 622 uppräknas också ordet *vika* bland namn, som äro synonyma med *sær*. Detta ord har kort stamvokal, och det är just hvad vi behöfva här. Öfversättningen af första halfversen af strofen 7 bör efter min mening blifva: »Och det likbärande vippträdet (galgen) står lutande på näset, der det delar hafvet (skjuter ut i hafvet)».

Þars viku deilir är en metriskt rigtig vers af samma form som 6[8]: × ⏑́ × | ⊥ ×.

[1]) Egilsson, Lex. poët., s. 98: Þar er víkr deilir, *ubi sinus dividuntur, i. e. in promontorio, qua ab utroque latere mare se in recessus insinuat.*

(Tryckt den 10 September 1903.)

LUNDS UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT. Band 38. Afdeln. 1. N:r 6.

FENICIERNAS KRINGSEGLING AF AFRIKA

OMKR. ÅR 600 F. KR.

AF

H. H. VON SCHWERIN

LUND 1908
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.

'Ἀεὶ φέρει τι Λιβύη καινόν.

Feniciernas kringsegling af Afrika, sådan den anföres af HERODOT IV. 42 [1]), utgör obestridligen en af gamla tidens mest spännande historiskt-geografiska frågor. Den har också under tidernas lopp varit föremål för otaliga granskningar och utläggningar, och om den korta berättelsen har en väldig vetenskaplig strid utspunnit sig.

För egen del kan jag emellertid icke frigöra mig från intrycket, att de, som hittills sysselsatt sig med detta problem, vid sina undersökningar esomoftast tillvägagått på ett sätt, som långt ifrån kan anses vara riktigt. Herodots kommentatorer hafva nämligen i regeln visat sig vara rätt klena geografer och vanligen hafva de nöjt sig med att vidlyftigt diskutera själfva reseberättelsen, dess ordalag och däri anförda episoder, hvarvid de dock lämnat ett alltför stort spelrum åt sina egna subjektiva, mer eller mindre ogeografiska fantasier. En dylik granskningsmetod kan icke lämna tillfredsställande resultat, enär den icke skänker tillbörlig uppmärksamhet åt den ytterst viktiga geografiska bakgrunden, af hvilken den riktiga uppfattningen af hela frågan ytterst beror.

Klart är nämligen, att en effektiv undersökning bör grundas på en föregående utredning af Herodots uppfattning af den libyska kontinentens utlinjer, dess storlek och matematiska läge i förhållande till de öfriga delarna af den då kända jorden [2])

---

[1]) Berättelsen lyder så här:

Det är klart, att Libyen är kringflutet af hafvet med undantag af den del, där det gränsar till Asien, och detta har Neko, Egyptiernas konung, för så vidt vi veta, varit den förste att bevisa. Då denne nämligen afstått från att gräfva kanalen, som skulle föra från Nilen till den arabiska bukten, utsände han skepp, bemannade med feniciske män, hvilka han befallde, att vid hemresan fara genom Herkules' stoder och återkomma till Egypten, tagande vägen om det nordliga hafvet.

Fenicierna styrde därför från det Erythreiska hafvet ut i det södra hafvet. När nu hösten kom, landstego de på den del af den libyska kusten, i hvars närhet de för tillfället befunno sig, sådde därstädes och afvaktade skörden. Men sedan de skördat säden, seglade de vidare. Efter att två år på detta sätt förflutit, styrde de på det tredje in genom Herkules' stoder och återkommo till Egypten.

De berättade emellertid (någonting, som jag icke tror vara sant, men som måhända någon annan vill sätta tro till), att de under sin kringsegling af Libyen haft solen på höger hand.

[2]) För att lättast kunna lösa frågan om, huru stor Herodot föreställde sig den libyska kontinenten, måste vi uppdraga en del från Medelhafvet utgående meridionella »pejlingslinjer» genom

o. s. v. Först sedan en dylik granskning [1]) blifvit anställd, kan man lämpligen öfvergå till andra, i sammanhang därmed stående frågor rörande riktningen och utsträckningen af Nilflodens lopp samt dettas läge i förhållande till solens bana, för att slutligen, sedan detta egt rum, taga itu med Herodots relaterande af själfva kringseglingsmomentet.

Jag vill då till en början påpeka, att jag vid undersökningen af dessa frågor icke företrädesvis lagt an på, att söka påvisa, huruvida kringseglingen öfver hufvud blifvit utförd eller icke. Kunde något bestämdt, öfvertygande resultat härutinnan vinnas, vore det onekligen högst glädjande, men jag fruktar dock, att detta under inga omständigheter kan blifva fallet. Vi äro tvungna att nöja oss med det sannolika. För egen del har jag visserligen icke kunnat finna något skäl, hvarför trovärdigheten af Herodots berättelse borde förkastas. Men jag anser det oaktadt frågan, huruvida Goda Hopps-udden kringseglades [2]) ungefär 2000 år före Vasco da Gamas tid, trots allt böra räknas till den gångna tidens hemligheter, på hvilka vi aldrig kunna hoppas finna den eftertraktade definitiva lösningen.

Däremot uppfattar jag det i detta fall som granskarens främsta plikt att söka förklara anledningen till, att Herodot, omedelbart efter afslutningen af sin berättelse om den feniciska expeditionen, inlägger en kraftig protest emot en af de episoder, han strax förut själf anfört, d. v. s. den om »solen på höger hand», och detta dessutom på ett sätt, som icke blott bidragit till att högligen intrassla frågan, utan, hvad värre är, gifvit anledning till, att Herodots geografiska vederhäftighet kommit att te sig i en högst betänklig dager. Denna min undersökning går också framför allt ut på att skaffa Herodot upprättelse som geograf och rentvå honom från de beskyllningar, hvilka man hittills, speciellt i denna fråga, trott sig hafva rätt att rikta mot honom.

Redan under forntiden beskylldes som bekant Herodot rätt allmänt för kritiklöshet och oefterrättlighet [3]), hvarvid man dock, såsom de senaste årtiondenas forskning med ständigt ökad tydlighet ådagalagt, i alltför många fall gjorde sig skyldig till en skriande orättvisa emot den hedervärde mannen, hvilken man ofta skildrade

---

och utefter Afrika, för att med deras ledning söka utfinna, huru långt söderut Herodots kunskap verkligen sträckte sig.

Af dessa linjer går den ena utmed Afrikas O.-kust genom Röda hafvet och Indiska oceanen. En annan följer Nildalen och skär de Söder om Egypten liggande landskapen; en tredje förbinder Medelhafvet med Sudan tvärt genom Sahara. Och slutligen kan en fjärde linje dragas längs Afrikas atlantiska kust.

[1]) Därvid förutsätter jag, att mina läsare ega kännedom om den gamla tidens mera allmänna geografiska fakta. En alltför stor mängd af »citat» kommer sålunda lyckligtvis att kunna undvikas.

[2]) Den af Farao Neko anordnade kringseglingsexpeditionen sättes allmänt till tiden omkring 600 f. Kr.

[3]) Allbekant är historien om »den herodotiska skuggan», på hvilken man fåfängt väntade. Uttrycket εἰς τὴν Ἡροδότου σκιάν var ungefär liktydigt med det ryktbara *ad kalendas græcas* eller det modernare *la semaine des trois jeudis*.

såsom en otillförlitlig pratmakare, ehuru han numera erkännes som en af de sannfärdigaste bland den gamla tidens historieskrifvare, väl förtjänt af det namn »historiens fader», med hvilket man velat hedra honom.

Snarare förefaller det mig däremot, som kunde man esomoftast med viss rätt tillskrifva Herodot en alltför långt drifven lust att kritisera, parad med en nästan ängsligt samvetsgrann forskningsmetod. Herodots hela läggning kännetecknas däraf, att han visar sig vara en afgjord motståndare till alla vetenskapliga hypoteser. Han fordrar framför allt verkligt bevisade fakta och sätter städse den praktiska erfarenheten långt före den teoretiska forskningen. I geografiska frågor söker han först och främst skaffa ögonvittnen [1]), och endast i nödfall nöjer han sig med hörsagor.

Lika förtroendeväckande är hans sätt att meddela det inhämtade. Han söker nämligen icke till ett helt sammanarbeta de med hvarandra stridande uppgifter, som han lyckats insamla, utan han anför dem samtliga jämte hvarandra i oförändradt skick. Detta hindrar honom dock icke att stundom efter sin egen uppfattning rätta eller utvidga ett eller annat meddelande, hvilket han sedan i denna förändrade form med viss rätt utgifver såsom ett resultat, som han själf uppnått.

Med lätthet kan det ådagaläggas, att den vetgirige mannen, som under sina vidsträckta resor sammanträffat med en mängd »sakkunnige», af hvilka han fått många »upplysningar» och rafflande historier till lifs, själf till fullo insett, att den största försiktighet borde iakttagas i fråga om dylika meddelanden. Såsom det bästa bevis, huru han i dylika fall riktigt uppfattat situationen, kunna hans egna ord anföras [2]): »Jag måste omtala det, som berättas mig, men att tro på allt behöfver jag ju icke, och för mig skall denna anmärkning gälla i fråga om denna min historiska framställning i dess helhet» — Ἐγὼ δὲ ὀφείλω λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαί γε μὲν οὐ παντάπασι ὀφείλω, καί μοι τοῦτο τὸ ἔπος ἐχέτω ἐς πάντα τὸν λόγον.

Mycket ofta frånkänner han sig allt personligt ansvar för de berättelser, han relaterar, genom att inskjuta ett försiktigt λέγεται, λέγουσι eller dylikt. Denna omständighet har dock icke alltid tillräckligt påaktats af Herodots kommentatorer, och sålunda har det kommit sig, att man pådiktat Herodot mer än en vidunderlig historia, som han själf bevisligen icke skänkt den minsta tilltro. Endast jämförelsevis sällan torde han verkligen hafva blifvit förd bakom ljuset af sina sagesmän. Likaledes har det väl någon gång, dock icke alltför ofta, inträffat, att han missuppfattat de riktiga meddelanden, som desse lämnat honom. Detta tyckes t. ex. särskildt hafva varit fallet i fråga om de underrättelser, som han samlat under sin vistelse i Egypten [3]).

Som slutomdöme om Herodot får gälla, att han icke kan göra anspråk på att kallas en vetenskapligt skolad geograf, men att han däremot var en man med

---

[1]) III. 15; IV. 16.

[2]) VII. 152. Jf. IV. 195.

[3]) Det har nämligen sedermera blifvit visadt, att Herodot icke förstod det allra minsta af landets språk, en omständighet, som naturligtvis högst menligt inverkade på de iakttagelser, han här gjorde.

en i allmänhet redig och nykter uppfattning af de geografiska grundbegreppen. Det måste dock erkännas, att en viss oklarhet och oro stundom blifva följden däraf, att han blott sällan sammanställer sina åsikter i ett lätt öfverskådligt system. Man tvingas sålunda att af hans vidt spridda anföranden mödosamt söka utleta den mening, som han verkligen hyst i det ifrågavarande fallet.

Herodot uppträdde under en brytningstid mellan olika geografiska system och hvarandra bekämpande åsikter [1]. Han själf intager en neutral ställning mellan dessa, och hans originalitet består till stor del däri, att han icke obetingadt ansluter sig till någon särskild skola, utan att han på egen hand allvarligt bemödar sig att utreda de olika frågor, med hvilka han kommer i beröring. Att han därvid ofta nog misslyckas, bör väl icke i någon väsentligare grad bidraga till att nedsätta hans anseende. Ty en fördomsfri granskning ådagalägger, att han i de flesta fall gjort så godt han förmått.

Herodot är en författare, hvars originalitet kommer att under alla tider förläna hans arbete ett sällsamt behag. Helgjutenheten saknas visserligen, därtill äro hans digressioner alldeles för talrika [2]. Han har föresatt sig att skrifva om Persernas och Hellenernas stora kamp, men under berättelsens lopp kommer han in på all världens ting. Men just dessa talrika »afstickare» med sina underhållande anekdoter, hämtade från historiens, geografiens och de öfriga naturvetenskapernas områden, utmärka sig genom en frisk omedelbarhet, hvars make svårligen återfinnes i andra äldre författares skrifter [3]. På Herodot skulle jag vilja tillämpa den bekanta horatianska satsen: *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Jag öfvergår härmed till en närmare redogörelse för Herodots uppfattning af åtskilliga geografiska frågor, hvilka äro af stor betydelse för min undersökning rörande *Feniciernas kringsegling af den libyska kontinenten.*

Geofysisk-meteorologisk grunduppfattning.

Herodot föreställer sig jorden såsom en skifva och icke såsom ett klot, och i följd häraf tvingas han konsekvent att antaga en enda horisont. När solen

---

[1]) H. Berger, Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen I p. 99 ff. 1887. — Karakteristiskt för den helleniska forntidens geografiska forskning är dess utpräglade hållningslöshet och dess däraf följande oförmåga att uppnå ett allmänt resultat. Denna brist på stadga (densamma som vi träffa i fråga om Hellenernas politiska lif) vållar naturligtvis stora svårigheter, när det gäller för oss att rätt uppskatta de af de helleniske geograferna dragna vetenskapliga slutsatserna.

[2]) Herodot själf medgifver uttryckligen IV. 30., att han är stor vän af dylika digressioner: προσθήκας γάρ δή μοι ὁ λόγος ἐξ ἀρχῆς ἐδίζητο.

[3]) »Herodot var en större lycka för civilisationen, än man vanligen tror,» lyder ett sant uttalande om honom.

kulminerar vid middagstid, så värmer den alla (under samma parallel belägna?) folk lika mycket [1]), och när solen vid »midsommar» nått norra vändkretsen, d. v. s. enligt Herodots uppfattning »himmelens midtellinje», drager hon lika mycket vatten till sig från jordens samtliga floder [2]). Dessa vattendunster repelleras eller drifvas af solen bort till de högre belägna delarna af atmosfären [3]), där de upptagas af vindarna, som sprida och förvandla dem till regn. Detta sista är, menar Herodot, anledningen till, att vindarna från sydkanten äro de fuktigaste och medföra mera regn än alla andra vindar. Men solen släpper icke allt det vatten ifrån sig, som hon årligen uppsuger, utan hon behåller något kvar ikring sig själf.

Rörande orsakerna till solens rörelser på himlahvalfvet, lämnar Herodot ingen fullständig förklaring, men han gör dock följande uttalanden, som få tjäna oss som exempel på hans uppfattning i saken. Han säger sålunda: »Solen, som genom stormarna drifves ur sitt förra läge (midt på himlen), färdas under vintertiden öfver Libyens öfre delar»; och vidare: »Sedan stormen [4]) bedarrat, återvänder solen till mellersta delen af himlen».

Herodot menar alltså, att solens rörelser i väsentlig grad bestämmas af *Boreas*, den mäktigaste af de två hufvudvindarna, mot hvilken sunnanvinden, *Notos*, blott förmår göra ett svagt motstånd. Han är så öfvertygad om detta faktum, att han säger [5]), att »om årstiderna bytte plats, så att Sunnan och middagshettan komme i det väderstreck, där nu Nordan och vintern äro, och Nordan där, hvarest Sunnan nu är belägen, så blefve solen af vintern och Nordan drifven ur midten på himlen och finge genomvandra det bortre Europa, liksom hon nu genomvandrar det bortre Libyen». Boreas och Notos anser han vara primära, för sig själf bestående krafter, för hvilkas uppkomst han emellertid tyvärr icke närmare redogör [6]).

Men förutom sin egenskap att uppsuga vatten eger solen äfven den att uttorka marken och göra den sandig. Denna sandighet är starkast utpräglad i den yttersta *Östern* och *Västern* [7]), där solen kommer den skifformiga jorden närmast. Därvarande trakter äro därför obeboeliga i följd af den starka hettan [8]). På mor-

---

[1]) III. 104.

[2]) II. 25. Huru solen förhåller sig till hafsvattnet, nämner Herodot däremot icke.

[3]) II. 25. Detta tyckes mig vara den bästa tydningen på ἑλκόσας δὲ ἀπωθέει ἐς τὰ ἄνω χωρία.

[4]) Χειμών (sing. el. plur.) får icke öfversättas med »vinterstorm», utan betecknar »storm» i allmänhet, såsom fallet stundom är med det latinska *hiems*. Χειμών användes af Herodot som liktydligt med Boreas. Såsom motsats härtill brukar han μεσημβρία och Notos.

[5]) II. 26.

[6]) Jag anser det nämligen vara en missuppfattning, att Herodots ord II. 27 skulle innehålla ett allmänt meteorologiskt meddelande. Stället i fråga handlar speciellt om Nildalens luftförhållanden och saknar alltså allmängiltighet.

[7]) I Herodots system passar det för öfrigt utmärkt, att Syd-Afrikas västkust faktiskt är vida mera ökenartad än ostkusten. Man tänke sig blott en jämförelse mellan *Kalaharis* atlantiska rand och motkustens tropiska vegetation under samma latitud.

[8]) Detta säger Herodot uttryckligen om Östern, under det att han i fråga om Västern uttalar sig mindre tydligt. En seglats på hafvet ytterst i Väster tyckes han däremot anse vara möjlig. Huruvida något haf finnes i Öster utanför Asien, vet han ju icke.

gonen bränner solen i *Indien* mera, än den gör i *Grekland* midt på dagen. Eftermiddagssolen däremot har i det förra landet samma verkan som morgonsolen hos andra folk, och efter hand blifver det allt kallare och kallare, så att det slutligen vid solnedgången därstädes fryser [1]).

Märk väl däremot! Herodot antager i c k e, att ett sandigt, obeboeligt b ä l t e omfattar jorden i hela dess utsträckning från Öster till Väster. Han är således en afgjord motståndare till en lära, lik den af PARMENIDES framställda rörande fem klimatbälten och en förbränd, obeboelig ekvatorialzon. Han känner visserligen till, att Libyens centrala delar äro ökenartade, men hans föreställningar om dessa områdens fullständiga obeboelighet hade under tidernas lopp underkastats åtskilliga modifikationer. Sålunda nödgades Herodot naturligtvis erkänna, att Nilen äfven i Central-Libyen förmådde motverka ökenbildning och skapa beboeliga och af människor bebodda landsträckor. Detta hade han bl. a. lärt känna genom Nasamonernas upptäcktsfärd. Söder om Libyen vidtager åter bebodt område, t. ex. Ethiopernas land [2]).

Jordens aflägsnaste länder och världshafvet.

Det är i sammanhang med sitt ryktbara beklagande af det för honom obegripliga faktum, att de värdefullaste produkterna [3]) finnas i jordens mest aflägsna trakter [4]), som Herodot liksom af en händelse inlåter sig på att lämna en beskrifning af de land, som han anser vara belägna vid jordens utkanter. Framför allt ledes Herodot af tanken på *guld,* som synes utöfva en mycket stark dragningskraft på honom. Herodot kan sägas vara gripen af en formlig guldfeber, och han be-

[1]) III. 104. I sanning ett naivt försök på astronomisk systematik! KTESIAS menar, att morgonsolen är tio gånger större i Indien än i Grekland. Samma förhållande trodde andra egde rum i fråga om aftonsolen, när man beskådade den från *Promontorium sacrum,* nuv. Kap *São Vicente,* som länge ansågs vara Europas västligaste punkt.

[2]) Herodot uppställer alltså i c k e en i följd af solvärmen obeboelig landsdel i den yttersta Södern såsom ett slags motstycke till den för kölds skull obeboeliga yttersta Norden. IV. 31.

Solens verkningar i *Ethiopien* gifva sig dock tillkänna genom därvarande infödingars mörka hudfärg. Detsamma säger Herodot vara fallet med *Indiens* sydligaste stammar, äfven de kallade *Ethioper.* Detta i fullaste öfverensstämmelse med den urgamla folketymologiska tydningen af namnet Αἰθίοψ — αἴθοψ — och den homeriska hypotesen om s v a r t b r ä n d a människor ytterst i Väster och Öster. De emellan dessa boende, alltså på jordskifvan mera centralt placerade *Araberna,* tyckes Herodot däremot tillskrifva en ljusare hudfärg, detta beroende på den omständigheten, att de icke kommo i så nära beröring med solen som folken vid jordens utkanter i Väster och Öster.

[3]) III. 106, 116. Däremot medgifver Herodot, att *Ionien* genom sitt tempererade klimat har företrädet framför andra land, af hvilka somliga besväras af köld och fuktighet, andra åter af hetta och torka. I. 142.

[4]) Denna Herodots uppfattning är lika sällsynt som originell och utgör ett vittnesbörd om hans praktiska läggning. Åtskilliga af forntidens folk plägade annars i självbelåten okunnighet om andra land och folk anse sig själfva icke blott intaga den bästa och centralaste delen af jordens rund, utan därtill sjelfva vara de förträffligaste bland människor. Som bekant eger detta förhållande ännu rum på mera än ett ställe af vår jord, trots att denna nu anses vara så utforskad och — europeiserad.

mödar sig att påvisa förekomsten af den ädla metallen i jordens alla utland i Öster, Väster och Norr såväl som i Söder [1]).

Det *längst i Öster* kända landet [2]) är det af talrika stammar [3]) bebodda *Indien,* hvars ofantliga område han anser vara lika stort som det öfriga Asien [4]). De Ö. härom belägna sandiga trakterna äro obebodda och obekanta, så att man icke ens vet, huruvida något haf finnes vid Asiens östra rand [5]).

Det kan i viss mån förvåna oss, att Herodot visar sig vara så illa underrättad om det östligaste Asien, från hvars myllrande kulturlif man skulle kunna tycka, att något, om än aldrig så dunkelt, rykte borde hafva framträngt till honom [6]). Men att detta ej varit fallet, framgår ju tydligt af den skillnad Herodot gör mellan Indien, den ytterst bebodda Östern och den sandiga [7]), obebodda verkliga Östern ännu längre borta på den plats, som tillkommer China och Japan.

Såsom jordens *sydligaste* land [8]) anser han *Arabien* [9]) och säger det vara beläget vid Erythreiska hafvet. Under namnet »Arabien» innefattar Herodot icke blott landen på ömse sidor om Röda hafvet [10]), utan han räknar också *Somalihalfön* [11]) dit, äfvensom betydliga sträckor af den ostafrikanska kusten Söder om denna. Men

---

[1]) III. 106, 114, 116; IV. 104.

[2]) III. 98; IV. 40, 44.

[3]) Herodot känner också till, att de sydligaste, längst från Persien boende af dessa stammar äro svarta till färgen. III. 101.

[4]) Samma uppfattning har också KTESIAS.

[5]) Alldeles samma uttalande återfinnes märkvärdigt nog hos KTESIAS. Skulle verkligen Hellenernas kunskap under mellantiden ej hafva gjort större framsteg! — Den helleniske läkaren KTESIAS uppehöll sig ej mindre än 17 år vid det persiska hofvet. Efter återkomsten till Hellas år 398 f. Kr. f. började han utgifva sina skrifter, hvilka mestadels gått förlorade. De fragment, som återstå af hans »Indiens beskrifning», utmärka sig för öfrigt genom en sällsynt kritiklöshet.

[6]) Den direkta landförbindelsen mellan China och Främre Asien var vid denna tid, om ej absolut afskuren, så dock i hög grad försvårad af de mellanliggande, rofgiriga centralasiatiska nomadstammarna. Vi behöfva endast påminna om CYRUS' misslyckade fälttåg mot *Massageterna* och DARIUS' expedition mot de pontinske *Skyterna.*

Hvad sjöförbindelsen utmed Asiens sydliga och östra kuster beträffar, låg den vid denna tid alldeles utanför Medelhafsfolkens geografiska synkrets, samtidigt med att den här bedrifna handeln, som det tyckes, särskildt på den tid Herodot lefde, gick genom så många mellanhänder, att den, som sist erhöll varan, oftast ej kände till dess verkliga ursprungsland. Vår bristande kunskap om Indiska oceanens tidigaste sjöfartsförhållanden får naturligtvis ingalunda afhålla oss från att antaga, det skeppsfarten här varit utvecklad sedan urminnes tider.

[7]) Talet om den asiatiska österns sandighet beror väl på en kombination af verkliga underrättelser, som Herodot inhämtat angående de ökenartade sträckorna vid *Indus,* i *Tibet* och *Tarim*bäckenet. Herodots såväl som Ktesias' kunskap om Indien sträcker sig icke längre än till *Pendjab* och *Indus*dalen. Ingen af dem har sålunda hört det minsta t. ex. om *Ganges*floden.

[8]) III. 107. Måhända har Herodot därvid i något afseende låtit leda sig af det faktum, att det arabiska landskapsnamnet *Jemen* betyder *Söder.*

[9]) IV. 39. För Herodots egendomliga indelning af jordens länder se H. H. VON SCHWERIN, Herodots framställning af Europas geografi p. 13 ff. 1884.

[10]) IV. 39; VII. 69.

[11]) II. 8. — Det arabiska folkelementets utbredning till den närbelägna afrikanska kontinenten sträcker sig måhända så långt tillbaka i tiden som till ett par, tre tusen år före den kristna tideräkningens början.

huru långt söderut han menat att det arabiska området sträckte sig, är för oss omöjligt att med bestämdhet afgöra.

Frågan är af ovanligt stort intresse, alldenstund den kommer att nära beröra hypotesen om sammanhanget mellan det berömda salomoniska *Ophir* och de i det guldrika *Sydost-Afrika* under senaste tid gjorda upptäckterna af ruiner af uråldriga byggnadsverk och grufanläggningar. Hafva vi skäl att antaga, att Araberna redan före Herodots tid slagit sig ned på *Sofala*-kusten?

För egen del ser jag ingenting, som hindrar oss att göra ett dylikt antagande, oaktadt den afrikanska ostkustens äldsta historia för närvarande icke är fullt känd [1]). Ty hvarför skulle ej Syd-Arabiens sjömän, hvilka af ålder voro kände för sin merkantila företagsamhet och framstående sjöduglighet och som därvid hade ett verksamt stöd af de här rådande regelbundna monsunvindarna, kunna tänkas vid denna tidpunkt hafva utsträckt sin inflytelsesfär till Syd-Afrikas östra kust [2]), när vi veta, huru betydande prestationer i detta afseende utförts af deras stamfränder Fenicierna. Hvad skäl hafva vi att förutsätta, att ett besittningstagande af *Maschonalandet* skulle hafva varit förenadt med större vanskligheter än den feniciska ockupation af kustområdena vid den Gaditanska bukten utanför Herkules' stoder, som egt rum åtskilliga århundraden före Nekos tid?

Innehade Araberna verkligen så sydliga trakter som kusterna vid *Moçambique*-kanalen, så kan detta faktum tjäna som förklaring på, huru Herodot kommit till den skenbart så sällsamma uppfattningen, att »Arabien» var jordens sydligaste land.

Sammanställa vi nu den omständigheten, att Herodot känner till det »sydafrikanska Arabien», med det faktum, att han tillskrifver Nilen »ett 4 månader långt» sydnordligt nedre lopp och dessutom förlägger flodens öfre, vest-östliga lopp till den libyska kontinentens centrala delar, kan det väl icke sägas vara för djärft, att vi däraf draga den slutsatsen, att Herodot egt en tillnärmelsevis riktig uppfattning af den afrikanska landmassans horisontala konfigura-

---

[1]) Enligt det berömda arbetet *Periplus Maris Erythræi* (1:sta årh. e. Kr.) var *Azanien* (S. O. Afrikas kustland) sedan lång tid tillbaka tributärt under det sabäiska (himjaritiska) Arabien och förvaltades af en tyrann, som i sin ordning var vasall under den himjaritiske storfursten Charibaël. Arabernas ämbetsmän, heter det vidare, utkräfde skatt af kustens höfdingar, trädde i förbindelse med de därvarande kvinnorna och lärde sig infödingarnes språk. Alldeles som nu är förhållandet! — Ptolemæus skiljer emellan det egentliga kustlandet βαρβαρία ἡ παράλιος och det omedelbart därbakom belägna azaniska fastlandet. Följaktligen egde redan då samma skillnad rum som nu mellan *Suahelikusten* eller »mrima» och inlandsmassan.

Men äfven härvarande arabiska sjöfart karakteriseras genom sin utpräglade konservatism. Så långt våra underrättelser gå tillbaka i tiden, hafva desse flinke arabiske sjömän användt samma slag med bast sammanfogade »hopnästa» fartyg. För den sakens skull kan alltså begynnelsen till deras maritima verksamhet förläggas till hvilken aflägsen tidsperiod som helst.

[2]) Ännu sväfva vi t. ex. i okunnighet om tidpunkten för den malajiska invandringen till *Madagaskar*. Har en händelse af så kolossal betydelse hittills kunnat undandraga sig den historiska forskningens kontroll, så kunna vi med allt skäl vänta oss, att en fortsatt framgångsrik granskning af Sydost-Afrikas forntid kommer att lämna oss öfverraskande resultat särskildt rörande den höga åldern af de handelsförbindelser, som Indiska oceanens olika folk fordom underhållit med härvarande guldproducerande landskap.

tion och storlek. I själfva verket har det också aldrig kunnat påvisas, att Herodot (såsom nästan alla geografer hittills menat) gjort sig skyldig till samma kolossala missuppfattning af Afrikas verkliga utsträckning söderut, som fallet varit med så många bland såväl äldre som nyare tidens geografer, i det de nämligen teoretiskt antagit, att Afrikas kust tätt S. om Kap Guardafui gjorde en tvär vändning mot Väster, så att kontinenten, från hvilken på detta sätt hela den syd-ekvatoriella delen utan vidare bortskurits, fick en väst-östlig längdutsträckning i stället för en nord-sydlig sådan [1]).

Såsom jordens yttersta land »vid världens ända» i *Syd-Väst* anför Herodot *Ethiopien*. 'Αποκλινομένης δὲ μεσαμβρίης παρήκει πρὸς δύνοντα ἥλιον ἡ Αἰθιοπίη χώρη ἐσχάτη τῶν οἰκεομένων [2]). På ett annat ställe, III. 17, sägas Ethioperna bo vid» södra hafvet» och alltså Söder om det egentliga Libyen [3]), hvilket Herodot anser omfatta den »Libyska kontinentens» nord-västliga del, på ömse sidor om sundet vid Herkules' stoder, utmed såväl Medelhafvet som Atlantiska oceanen. Vi veta icke med full säkerhet, från hvilka källor Herodot hämtat dessa sina underrättelser om »Ethioperna vid hafvet i Söder». Sannolikt är, att hans uppfattning om detta folk bildats genom kombination af notiser, som han erhållit såväl från ostkusten af Fenicier och Araber som från västkusten af Karthaginienser eller andra. Ethiopernas land säges vara rikt på guld, stora elefanter, allehanda träd [4]) och ebenholz; invånarne skildras som mycket stora och sköna samt anses vara mycket långlifvade.

Till frågan om hurudana *Europas* utkanter voro beskaffade, förhåller sig Herodot tvekande [5]), då han säger περὶ δὲ τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ τῶν πρὸς ἑσπέρην ἐσχατιέων ἔχω μὲν οὐκ ἀτρεκέως λέγειν. Trots alla sina bemödanden att utreda denna sak, har det, säger han, icke lyckats honom, att finna ett ögonvittne, som varit i stånd att lämna säkra underrättelser om ett haf bortom Europa: ὅκως θάλασσά ἐστι τὰ ἐπέκεινα τῆς Εὐρώπης [6]). Likaledes förkastar han berättelserna om *Hyperboréerna* och deras boningsplatser vid ett haf [7]), beläget långt borta i Norr. Han vill hvarken kännas

---

[1]) Jf. F. Umlauft, Afrika in kartographischer Darstellung von Herodot bis heute. 1887.

[2]) III. 25; 114. Jf. *Esthers Bok* I. 1: »Från Indien till Ethiopien». Redan Homerus ansåg som bekant Ethioperna, d. v. s. Asiens mörka *Dravida*stammar och Afrikas *Negrer* vara ἔσχατοι ἀνδρῶν. Od. I v. 23.

[3]) IV. 197.

[4]) Denna notis om skogsrikedomen hänvisar oss till så sydligt belägna områden som det tropiska Ost-Afrika S. om ekvatorn eller skogsområdet vid den atlantiska kusten från Gambias mynning räknadt.

[5]) Det är otänkbart, att Ionierna förut egt en faktisk kunskap om befintligheten af ett farbart haf vid Europas nordvästliga utkant. Men på Herodots tid, efter det stora Perserkrigets slut, var tvifvelsutan förbindelsen med det västra Medelhafvet mycket försvårad i jämförelse med hvad förut varit fallet. Den allt starkare karthaginienska makten hindrade nämligen Hellenerna att sjövägen åtminstone hämta direkta underrättelser rörande Europas atlantiska rand. Berger I p. 27 ff., p. 78 ff.; O. Meltzer, Geschichte der Karthager I p. 258. 1879.

Snart nog vann också sagan om den västliga oceanens otillgänglighet en mera allmän spridning. K. Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde I p. 209. 1870.

[6]) III. 115.

[7]) IV. 13.

vid folket eller hafvet, emedan äfven vid detta tillfälle ögonvittnen fattas [1]). Herodot tror ju för öfrigt, att dessa nordliga trakter äro obeboeliga i följd af kölden [2]). Äfvenledes bestrider han bestämdt förekomsten af i den yttersta Norden boende människor, hvilka sägas sofva oafbrutet under sex månader om året [3]).

Det visar sig vid en närmare undersökning, att Herodot ansett den asiatisk-libyska landmassans utrand från Indien [4]) till Gibraltars sund omgifvas af ett enda sammanhängande haf: μία τυγχάνει ἐοῦσα, säger han. Detta uttalar han med all önskvärd tydlighet vid det tillfälle, då han visar, att Kaspiska hafvet [5]) är ett bäcken för sig: ἐστι ἐπ' ἑωυτῆς och icke, som man före honom antagit, står i förbindelse med det öfriga hafvet: οὐ συμμίσγουσα τῇ ἑτέρῃ θαλάσσῃ. Han bifogar här till yttermera visso en definition på, hvad han menar med det »öfriga hafvet», och uppräknar dettas underafdelningar: hela »det af Hellenerna befarna hafvet», det utanför Herkules' stoder befintliga »Atlantiska hafvet»: θάλασσα ἡ Ἀτλαντὶς καλευμένη och det »Erythreiska hafvet».

Det måste dock medgifvas, att Herodot visst icke alltid är fullt konsekvent, och att den nomenklatur, som han under berättelsens gång använder för världshafvets olika delar, stundom är rätt sväfvande, så att den begripligt nog gifvit anledning till missuppfattningar, hvilka dock en mera uppmärksam iakttagare af Herodots egna ord i de flesta fallen bort kunna undvika.

Detta gäller närmast den utsträckning, som Herodot gifvit åt sin benämning det »Erythreiska hafvet». Han åsyftar därmed i regeln, och såsom vi af nyss anförda citat kunna se, allmänt taget det öppna hafvet mellan Afrika och Främre Indien [6]) jämte hvad vi nu kalla Syd-Atlanten [7]). Såsom synonym härtill använder han understundom benämningen ἡ νοτίη θάλασσα [8]) och påpekar uttryckligen, att

---

[1]) IV. 16.

[2]) IV. 31.

[3]) IV. 25. Detta ställe är emellertid af intresse, alldenstund det innehåller en antydning om den långa polara vinternatten. Att den nyktert tänkande Herodot förkastar dylika historier, är någonting som vi ju kunna vänta oss.

[4]) Herodot omtalar IV. 44, att Darius utsändt en expedition under greken Skylax från *Karyanda* för att undersöka, hvar *Indus*floden egentligen mynnade. Skylax, säger Herodot vidare, for från staden *Kaspatyros* utför hela floden ned till hafvet och därefter sjövägen till Röda hafvet. — På den vidlyftiga diskussion, som finnes angående denna upptäcktsresa, kan jag för utrymmets skull ej här inlåta mig.

[5]) I. 202. Rätt betecknande är, att Herodot endast vid detta tillfället använder benämningen »atlantisk» för hafvet utanför Gibraltars sund.

[6]) Betecknande nog nämner Herodot ingen särskild benämning på det haf, i hvilket Indus säges utfalla. IV. 44. Häri konstateras en viss samvetsgrann försiktighet, liksom när han icke närmare etnografiskt bestämmer det »guldhandlande» folket utanför Herkules' stoder, äfvensom de »småväxte», med hvilka Nasamonerna sammanträffade. Så äfven, när det gäller Ikthyofagerna.

[7]) Af annan åsikt är Berger (I p. 20 not), som menar, att Herodot med Erythreiska hafvet menat »sydöstra delen af Oceanen».

[8]) IV. 37, II. 8, II. 11.

detta är ett gängse språkbruk [1]): ἐς τὴν νοτίην καὶ Ἐρυθρὴν τὴν αὐτὴν ταύτην καλευμένην.

Som motstycke till detta »södra haf» anför Herodot vanligen det »nordliga hafvet», ἡ βορηΐη θάλασσα [2]), hvarmed han då speciellt åsyftar Medelhafvet. Egendomligt är, att detta sista haf så sent erhållit en god och typisk beteckning. *Solinus* i 3:dje århundradet är den förste, som i litteraturen infört mediterraneum mare, men det dröjde vida längre, innan detta numera allmänt antagna namn fick större spridning.

För Röda hafvet [3]) använde Herodot vanligen benämningen ὁ Ἀράβιος κόλπος eller Ἀράβιος κόλπος ἐπὶ τῇ Ἐρυθρῇ θαλάσσῃ. Men understundom utsträcker han namnet »Erythreiska» eller »södra» hafvet äfven till denna hafsbukt [4]). Däremot kan det ingalunda påvisas, att Herodot κατ' ἐξοχὴν användt termen »Erythreiska hafvet» för ifrågavarande hafsvik [5]).

Slutligen tyckes Herodot vid vissa tillfällen mera strängt lokalisera »södra hafvet» till Oceanens på andra sidan om *Guardafui* eller »södra hornet», Νότου κέρας belägna delar, så t. ex. vid omtalandet af Feniciernas långtur [6]). I öfverensstämmelse härmed sägas också *Makrobierna* icke bo vid det »Erythreiska hafvet», utan vid det »södra hafvet» [7]). En dylik indelning skulle dessutom ingalunda innebära någonting enastående, ty, som vi veta, egde längre fram allmänt en differentiering rum af hafsdelarna på ömse sidor om det skarpt framträdande »Somalihornet». PLINIUS t. ex. skiljer mellan *Barbariska bukten*, nuv. Aden-bukten, och *Azaniska hafvet* från Guardafui (eller också Ras Hafûn) söderut. PTOLOMÆUS kallar Aden-bukten *Hippalos*, under det att han använder benämningen *Barbariska viken* eller *Barbariska hafvet* för oceanen utmed Afrikas O.-kust från Somalispetsen till det längst borta i Söder belägna *Rhapta*, i hvars närhet landmassans O.V.-riktning antogs taga sin begynnelse.

Nilfloden, dess lopp och öfversvämningar.

Herodot indelar sin kunskap om floden i tre kategorier: det han lärt känna genom autopsi under den resa, som han företog från mynningen till Elephantine,

---

[1]) II. 158.

[2]) II. 158, 159; II. 11. Väderstrecksbeteckningarna för hafven ega blott ett relativt värde och växla efter omständigheterna samt kunna ingalunda betraktas som verkliga nomina propria. III. 115. Sålunda anför Herodot på ett annat ställe IV. 13 ryktet om ett yttre haf vid Europas N. kust, hvarvid »södra hafvet» af honom användes som benämning för Svarta hafvet. IV. 13.

[3]) II. 11, 158, 159; IV. 39, 42, 43. Sesostris återvänder, säger Herodot II. 102, när han påträffat »det af grund uppfyllda hafvet», som hindrar hans ytterligare framträngande. Ett dylikt haf omtala bl. a. PTOLEMÆUS och MARCIANUS vid S. O. Afrikas kust.

[4]) II. 158.

[5]) Denna mening omfattas bl. a. af J. LIEBLEIN, Handel und Schiffahrt auf dem rothen Meere in alten Zeiten p. 77. 1886.

[6]) IV. 42.

[7]) III. 17.

det han erfarit genom fullt trovärdiga berättelser och slutligen det, som framkommit till honom i form af dunkla rykten[1]).

Flodens källor känner ingen, säger han. Alla dem, han rådfrågat, såväl Egyptier som Libyer och Hellener, hade för honom erkänt sin okunnighet rörande denna sak[2]). Att så var fallet, bör naturligtvis icke förvåna oss, då vi ju veta, att Nilkällornas problem först funnit sin fulla lösning för ungefär ett tiotal år sedan[3]). Det gamla ordspråket *caput Nili quærere* var i det närmaste liktydigt med att *försöka det omöjliga*.

Däremot kan det med skäl öfverraska, att Herodot bestämdt påstår, att Nilen saknar alla bifloder[4]). Hans verkliga kunskap sträcker sig alltså icke så långt i Söder som ens till Atbaras mynning[5]), och detta skulle man knappast vänta sig, när man ser de många, rätt detaljerade underrättelser, som han har att lämna angående flodens lopp från Elephantine ända till de långt afsides boende Automolerna. Huru egendomligt detta än kan förefalla, så visar det sig tydligt, att Herodot, när allt tages med i beräkningen, har en mycket ofullständig kännedom om de Söder om Egypten belägna trakterna, hvilket bedröfliga faktum också klart framgår af hans redogörelse för Nubiens och Ost-Sudans förmenta klimatiska förhållanden.

Af intresse är emellertid, att Herodot faktiskt är den förste författare, som omtalar det sedan så berömda *Meroë*[6]), hvilket han kallar »en stor stad». Konsekvent nog nämner han däremot intet om den af senare författare så ofta anförda »ön *Meroë*», det långsträckta, af *Atbara, Bahr-el-Asrak* och *Nilen* begränsade låglandspartiet eller det »Nilotiska Mesopotamien». Som sagdt är, Herodot vet ingenting härom — Nilen har ju enligt hans uppfattning inga bifloder! Ingen dylik öbildning kan alltså komma i fråga[7]).

Det har alltid väckt uppmärksamhet, att Herodot tillskrifver den ofvanom Egypten belägna, mera kända delen af Nilen en så kolossal längdutsträckning,

---

[1]) II. 29, 31, 33. — Goda upplysningar om Herodots *Egypten* finnas i A. Wiedemann, Herodots zweites Buch mit sachlichen Erläuterungen. 1890.

[2]) II. 28, 32, 34. Berättelsen om, att Nilen skulle hafva sina bottenlösa källor mellan bergen *Krophi* och *Mophi* i närheten af Syene, betraktar Herodot såsom ett misslyckadt skämt af sin sagesman, tempelskrifvaren i Saïs. Jf. J. Dümichen, Geschichte des alten Aegyptens (Smlg. Oncken) p. 4.

[3]) Genom den tyska »Massai-expeditionen» 1892.

[4]) IV. 50.

[5]) E. Reclus, Géographie Universelle X p. 440. Denna flods mynning är för öfrigt belägen ungefär under de sydliga monsunregnens nordliga gränslinje i dessa trakter.

[6]) II. 29. Denna af Herodot anförda stad Μερόη bör säkerligen identifieras med det sydliga *Meroë*, af hvilket ruiner ännu finnas vid floden något ofvanom *Atbaras* mynning.

[7]) Herodot omtalar däremot en stor sjö λίμνη μεγάλη, strax ofvanom Elephantine, genom hvilken Nilen säges flyta. II. 29. Men någon dylik sjö kan icke hafva existerat på hans tid åtminstone. Denna fantastiska vattensamling förekommer emellertid bl. a. äfven på den berömda *Tabula Peutingeriana*, där den betecknas med namnen *lacus Nusapius* och *lacus Nilodicus*. — Frågan om denna mystiska Nilsjö, skulle allt vara värd en noggrannare undersökning, för hvilken dock plats här icke kan finnas.

som han gör. Afståndet från Elephantine till Meroë uppskattar han till 60 dagars resa till lands och vatten, och han anser *Automolernas* [1]) område vara beläget vid floden lika långt ofvanom Meroë, som denna plats är belägen från Elephantine. Herodot menar alltså, att *Automol-landet* är beläget på 4 månaders afstånd från Egyptens sydgräns vid den första katarrakten.

Men hvilken är då den riktning, som Herodot tillskrifver floden från Automolerna till Elephantine? Denna fråga har upprepade gånger varit föremål för genomgående pröfning [2]) och gifvit anledning till i hufvudsak olika tydningar, hvilka äro af allra största betydelse för uppfattningen af Herodots föreställning om den libyska kontinentens horisontala konfiguration och särskildt dess utsträckning i sydlig riktning.

Åtskillige af Herodots kommentatorer hafva tydt texten så, som förelåge däri ett meddelande om, att Nilsträckan Automolerna—Elephantine hade en V.O. riktning, och att alltså floden först vid denna senare plats (vid Egyptens södra gräns) ändrade sin riktning till syd-nordlig [3]). Andra åter mena, att den anförda riktningen från V. till O. endast tillkommer den ofvanom Automolerna belägna delen af floden.

Utan tvekan ansluter jag mig till sistnämnda uppfattning, och stödjer mig därvid på följande fakta. Åsikten, att Nilen, som från S. till N. genomflyter Egypten, vid dettas sydliga gräns skulle göra en tvär vändning, så att floden ofvanom Elephantine alltså hade ett V.O. lopp, står i skarpaste motsägelse mot Herodots tydliga redogörelse för de växlande zenitalställningar, som solen enligt hans mening intager i förhållande till den libyska landmassan i dess helhet. Flodens af Herodot antagna V.O. lopp skulle vi nämligen i förra fallet nödgas förlägga ungefär under Syene-Elephantines parallelcirkel, hvilken ju i det närmaste sammanfaller med norra vändkretsen, som i sin ordning enligt Herodots mening utgör himlahvalfvets absoluta midtellinje [4]).

Men en dylik framställning af förhållandet strider ju absolut mot Herodots klart uttalade åsikt, hvilken går ut på, att flodens väst-östliga del är belägen så långt i Söder, att den faktiskt kommer att ligga i närheten af den södra vändkretsen, d. v. s. den linje, utmed hvilken solen under en del af den nordhemisfäriska vintern rör sig. Dessutom är det alldeles otänkbart, att en så vaken iakttagare som

---

[1]) II. 30. Dessa *Automoler*, d. v. s. »utvandrare», sägas af Herodot vara afkomlingarne af den 240,000 man räknande, missnöjda krigarekasten, som under PSAMMATIKOS' regering utvandrade till Ethiopien. I fråga om det påtagligen öfverdrifvet stora antalet föreligger här troligtvis en förblandning med de 240,000 vapenföre *Hyksos*, hvilka år 1580 f. Kr. fingo fritt aftåga från Egypten till Syrien.

[2]) För de olika meningarna rörande denna sak kan hänvisas till E. H. BUNBURY, History of ancient Geography I p. 303 ff. 1879.

[3]) Denna grupps åsikter kunna bäst koncentreras i tesen: *Nilus supra Ægyptum fluit ab occidente.*

[4]) Jag anser det nämligen vara i allra högsta grad osannolikt, att Herodot vid sitt sommarbesök i *Syene* icke själf konstaterat, att denna ort var belägen helt nära invid vändkretsen, en sak, som naturligtvis ortens alla invånare dessutom kände till och säkerligen i sin lokalpatriotism icke försummade att meddela vetgirige turister såsom någonting »kolossalt intressant».

Herodot i Syene (eller Elephantine) skulle kunna hafva nöjt sig med så grundfalska uppgifter, som att floden här bildade en stor rätvinklig bukt med ett därofvanom vidtagande V.O. lopp. Också säger ju Herodot fullt riktigt, att floden flyter från Libyen (i inskränkt mening) midt igenom Ethiopernas område, för att slutligen falla in i Egypten [1]), och vidare, att detta kring Nilen liggande Ethiopien är beläget Söder om Egypten [2]).

All diskussion om denna fråga blifver emellertid för framtiden onödig, om vi blott med tillbörlig uppmärksamhet granska Herodots egna ord: Μέχρι μέν νυν τεσσέρων μηνῶν πλόου καὶ ὁδοῦ γινώσκεται ὁ Νεῖλος πάρεξ τοῦ ἐν Αἰγύπτῳ ῥεύματος· τοσοῦτοι γὰρ συμβαλλομένῳ μῆνες εὑρίσκονται ἀναισιμούμενοι ἐξ Ἐλεφαντίνης πορευομένῳ ἐς τοὺς αὐτομόλους τούτους. (Ῥέει δὲ ἀπ' ἑσπέρης τε καὶ ἡλίου δυσμέων [3]).) Τὸ δὲ ἀπὸ τοῦδε οὐδεὶς ἔχει σαφέως φράσαι· ἐρῆμος γάρ ἐστι ἡ χώρη αὕτη ὑπὸ καύματος.

Denna framställning är emellertid, för så vidt jag kan inse, alldeles obegriplig i det skick texten nu befinner sig, och detta beror tvifvelsutan på, att just de ord, om hvilka tvisten egentligen rör sig: Ῥέει δὲ ἀπ' ἑσπέρης τε καὶ ἡλίου δυσμέων, här uppträda alldeles omotiveradt. Denna sats, som saknar hvarje kausalsammanhang med såväl de föregående som efterföljande meningarna, är säkerligen en randanmärkning, hvilken vid kopiering inkommit i texten. Uteslutas dessa störande ord, blifver också den förut oklara framställningen i och med detsamma fullt logisk och lättfattlig.

Berättelsens gång blifver då denna: Sedan Herodot redogjort för Nilen ofvanom Egyptens sydgräns och nämnt, att man känner dess lopp ända till Automolerna, hvilka han ännu räknar såsom bosatta inom det ethiopiska området [4]), så tillägger han, att det, som finnes högre upp vid floden bortom detta folk, känner däremot ingen till, enär därvarande trakt är öde i följd af solens glöd: ἐρῆμος γάρ ἐστι ἡ χώρη αὕτη ὑπὸ καύματος. Med dessa ord har Herodot a f s l u t a t sin redogörelse för det, som han m e d v i s s h e t känner om floden.

För att tjäna såsom ytterligare förklaring på anledningen till, att den omtalade trakten omkring Nilens öfversta okända lopp säges vara så ödslig och tom, har vid ett s e n a r e t i l l f ä l l e (då redan den sammanhänget störande digressionen om Nasamonerna införts i texten) tillagts randanmärkningen Ῥέει δὲ ἀπ' ἑσπέρης . . ., hvilka ord tydligen åsyfta, att flodens öfversta lopp tänkes beläget i de inre delarna af det e g e n t l i g a Libyen, hvilket område just i följd af sitt läge invid jordens västliga utkant och däraf följande större närhet till den nedgående solen, enligt Herodots system, måste anses vara förbrändt af hettan [5]).

---

[1]) II. 22.

[2]) II. 28, 146.

[3]) Denna mening är senare inkommen i texten. II. 31.

[4]) II. 30.

[5]) Herodot vet af egen erfarenhet, att Nilen redan i Egypten på sin vänstra sida åtföljes af den libyska öknen. Per analogiam sluter han sig till, att samma förhållande eger rum i fråga om den ethiopiska afdelningen af floden, och han antager därför, att en mot Väster riktad direktionsförändring af floddalen måste föra rakt i ökenlandet.

Ja än mera, jag tror, att man gör rättast i att uppfatta den betydligt längre ned förekommande satsen [1]: Ῥέει γὰρ ἐκ Λιβύης ὁ Νεῖλος såsom den ursprungliga, omedelbara fortsättningen till de nyss tolkade orden: ἐρῆμος γάρ ἐστι ἡ χώρη αὕτη ὑπὸ καύματος. Allt tyckes mig nämligen tala för, att den berömda berättelsen om »*Nasamonynglingarnes ökenfärd*» [2]) utgör en med den ursprungliga texten senare införlifvad, alldeles ny sjelfständig digression just af det slag, som Herodot själf säger sig tycka så mycket om [3].

Riktigheten af den här uttalade meningen bestyrkes bl. a. däraf, att de detaljer rörande det inre Libyens fysiska beskaffenhet, som Herodot lämnar såväl omedelbart före som strax efter Nasamonberättelsen, å ena sidan fullt öfverensstämma med hvarandra, under det att de å den andra stå i olöslig motsägelse till de fakta, som han i samma andedrag anför i den nämnda digressionen.

Låtom oss något nogare se till, huru det härmed förhåller sig [4]. Herodot nämner först, som vi sett, att öfre Nilen flyter genom ett alldeles okändt, solförbrändt land. Strax därpå omtalar han, att Nasamonerna här i denna ödemark påträffade såväl en stad som träd och människor [5]. Och slutligen [6] säger Herodot omigen, att om Nilens källor vet ingen något att säga, ty Libyen, genom hvilket den flyter, är obebodt och öde.

Särskildt obeboddheten accentuerar Herodot skarpt vid uppdragandet af den bekanta parallelismen mellan Nilens och Istros' lopp från källan till mynningen. *Istros* genomflyter hela den europeiska kontinenten från Väster till Öster; detsamma

---

[1] II. 38.

[2] Berättelsen II. 32 lyder sålunda. Fem företagsamme ynglingar, tillhörande de vid *Stora Syrten* boende *Nasamonernas* förnämare familjer, hade genom lottkastning blifvit utsedde att företaga en upptäcktsfärd till de icke förut undersökta delarna af det libyska inlandet. Försedde af sina hemmavarande släktingar med rikliga förråd af vatten och lifsmedel, anträdde de resan. Färden gick först genom det bebodda kustområdet och därpå genom det af vilddjur uppfyllda bältet, hvarpå man omsider nådde fram till självfva öknen. Genom denna vandrade de många och långa dagar, ständigt hållande kursen på Väster (rättare Syd-Väst!)

Slutligen kommo de fram till en trädbevuxen slätt. Bäst som de voro sysselsatte med att plocka och äta af trädens frukter, omringades och grepos de resande af en skara tillskyndande infödingar. Desse voro småväxte och under medelhöjd samt talade ett språk, obegripligt för Nasamonerna. De resande fördes nu af desse genom en af stora träsk uppfylld trakt till en stad, som likaledes beboddes af småväxta människor, men som voro svarta till färgen. Vid staden flöt med väst-östlig riktning en mycket stor flod, i hvilken krokodiler funnos . . .

[3] Det har för öfrigt blifvit visadt, att Herodots arbete icke underkastats en slutlig redaktion, och att dess olika delar icke alltid blifvit sammanarbetade. Å andra sidan måste jag erkänna, att digressionens sista ord καὶ δὴ καὶ ὁ λόγος οὕτω αἱρέει (af en händelse) passa synnerligen väl tillsammans med de första orden af den ursprungliga texten Ῥέει γὰρ ἐκ Λιβύης ὁ Νεῖλος. Uteslutes episoden om Nasamonerna, så störes icke det grammatikaliska sammanhanget, samtidigt med att den logiska kontinuiteten undgår att få en svår knäck.

[4] II. 31.

[5] II. 32.

[6] II. 33, 34.

gör *Nilen* i fråga om Libyen [1]). Men det land, som det i förra fallet gäller, eller Europa, är bebyggdt och kändt af många, under det att Libyen är obebodt och obekant.

Herodot inser emellertid själf, att han här står på mindre säker grund än vanligt och medgifver också, att han »sluter af hvad man bestämdt vet till det man mindre känner»: καὶ ὡς ἐγὼ συμβάλλομαι τοῖσι ἐμφανέσι τὰ μὴ γινωσκόμενα τεκμαιρόμενος. Dessa ord måste ju Herodot nödvändigtvis tänkas hafva nedskrifvit, innan han fått meddelandet om Nasamonernas resa, hvilken han ju betraktar såsom fullt sanningsenlig.

Det kan säkerligen vara på sin plats att i detta sammanhang tillägga följande. De allra fleste af Herodots bearbetare hafva hittills förfäktat den åsikten, att Herodot grundar sin uppfattning om det öfversta Nilloppets väst-ostliga riktning just på Nasamonernas berättelse. Saken förhåller sig emellertid omvändt. Herodot hyser redan från första början den bestämda öfvertygelsen, att Nilen flyter från Väster till Öster genom Libyens ödemarker. Då han nu ytterligare får höra, att Nasamonerna [2]), sedan de, utgående från Stora Syrten, genomkorsat den stora öknen, i det inre Libyen påträffat en stor flod, som flöt från Väster till Öster, identifierade han utan tvekan ifrågavarande vattendrag med Nilen. Till samma slutsats hade *Ammoniernas* konung Etearchos kommit, af hvilken Herodots sagesmän, Hellener från Kyrene, hört berättelsen om den ryktbara ökenresan, och Herodot säger, att Etearchos har skäl för sin mening: καὶ δὴ καὶ ὁ λόγος οὕτω αἱρέει.

En annan omständighet, som ytterligare bidrog att styrka Herodot i denna hans identifiering, var den, att Nasamonerna sade sig hafva sett *krokodiler* i den omtalade floden. Herodot delade nämligen den på hans tid allmänt gängse åsikten, att Nilen, förutom Indus, var den enda flod, i hvilken dylika djur funnos [3]).

Min närmaste uppgift blifver nu att söka utreda, hvilken anledningen varit till att Herodot kommit till sin egendomliga uppfattning om öfre Nilens väst-östliga lopp. Härmed äro vi inne på en synnerligen vansklig geografisk fråga, som man, trots alla bemödanden, hittills icke lyckats fullt utreda, en fråga rörande hvilken sannolikt aldrig full visshet kommer att uppnås.

---

[1]) En viss oreda uppstår däraf, att Herodot med benämningen *Libyen* emellanåt afser den afrikanska kontinenten i dess helhet, stundom åter den V. om Egypten och N. om Ethiopien belägna N. V. delen af denna landmassa.

[2]) Planen för denna uppsats hindrar mig att mera vidlyftligt redogöra för Nasamonernas berömda upptäcktsfärd sådan den återfinnes hos Herodot IV. 32—33.

[3]) IV. 44. Den gemensamma förekomsten af krokodiler i Nilen och Indus bidrog till att under långa tider vidmakthålla vulgärgeografiens uråldriga föreställning, att Nilens källor voro belägna i Indien, och att Indus ej var annat än den egyptiska flodens öfre lopp. Ännu på Alexanders tid, strax före hans expedition till Indien, var denna sällsamma missuppfattning icke fullt undanröjd. Frågan om Nilkrokodilerna har dessutom, som vi skola se, sin stora betydelse, när det gäller att afgöra, huruvida Herodot känt till *Hanno's periplus* eller icke.

Åtskilliga lösningar af detta problem hafva blifvit föreslagna. Så har man t. ex. tänkt sig, att Herodot af sina sagesmän fått höra, att Nilen ofvanom Automolerna kom ifrån Väster, och att detta meddelande åsyftat den från detta väderstreck kommande *Bahr-el-Ghazal*, hvilken man oriktigt ansett vara hufvudfloden. Vid fastställandet af begreppen »hufvudflod» och »biflod» hafva ju faktiskt, har man då menat, så många misstag blifvit begångna! Enligt denna åsikt identifierar man alltså *Automolerna* med de sedermera ofta omtalade *Sembriterna* [1]) i *Dar-Sennar*-landskapet, beläget i själfva vinkeln mellan den *hvita* och den *blå Nilen*, eller ännu närmare *Bahr-el-Ghazals* och *Sobats* mynningar i grannskapet af *Faschoda*.

Andra mena, att misstaget helt enkelt förorsakats däraf, att man för Herodot betecknat Nilens hufvudarm såsom den »västliga strömmen» [2]), sedan den från Öster mottagit sin biflod Atbara.

Man skulle äfven möjligen kunna framkasta den hypotesen, att Herodot hört, att Nilens öfre lopp var beläget i *Kusch*, hvilket område ofta af de gamle Egyptierna betecknas som »Västlandet» i motsats till *Punt* eller »Ostlandet» [3]).

En annan med de föregående helt olika åsikt går ut på, att Herodot hämtat sin uppfattning om Nilens V.O. lopp från Euthymenes, en hellenisk forskningsresande från *Massalia*, som enligt de gamles samstämmiga vittnesbörd någon gång långt tillbaka i tiden undersökt Libyens atlantiska kust. Härvid sades han hafva upptäckt Nilens källor i närheten af eller snarare i själfva Atlantiska oceanen [4]), hvars af flodhästar och krokodiler vimlande vatten var sött och af årsvindarna drefs in i floden [5]). Skada blott, att man hittills icke lyckats ens tillnärmelsevis fastställa den tidpunkt, då denne Euthymenes företagit sin märkvärdiga resa! Man kan sålunda icke ens visa sannolikheten af, att Euthymenes lefvat före Herodots tid [6]). Herodot påpekar ju dessutom uttryckligen, att han, trots alla sina bemödanden icke lyckats inhämta någon underrättelse om flodens källor.

---

[1]) Andra åter vilja förlägga Automolerna till *Abessinien* eller rättare det senare *Axumitiska riket*. Automolerna eller den utvandrade krigarestammen hade äfven en annan inhemsk (!) benämning, som anföres af Herodot. De kallades Ἄσχαμ; de bästa handskrifterna återgifva ordet så och icke Ἄσμαχ. I detta namn har man då velat finna någon likhet med *Axum*, hufvudstaden i det anförda riket.

[2]) Berger, II p. 55.

[3]) H. Brugsch, Die altägyptische Völkertafel i Verhandl. d. 5. internat. Orientalisten-Congresses 1881. I. 1. pp. 33, 45, 51.

[4]) Måhända föreligger här en äldre, missuppfattad notis om någon af de stora västafrikanska floderna t. ex. *Senegal*, som man kanske redan då (i full öfverensstämmelse med det under århundraden antagna, vidunderliga centralafrikanska flodsystemet med bifurkationer och anastomoser) antog vara en arm af Nilfloden.

[5]) Berger, I. p. 107 ff.

[6]) Möjligtvis kan han antagas hafva varit samtidig med den ryktbare Pytheas. De bägge Marseillarne skulle då kunna tänkas såsom ledare af en dubbel forskningsexpedition till kusterna utanför Gibraltarsund. Pytheas i nordlig riktning — Euthymenes i sydlig. Här skulle således ett motstycke föreligga till den af Karthaginienserna anordnade berömda atlantiska dubbelfärden under Himilko och Hanno. Jf. M. Vivien de Saint Martin, Histoire de la Géographie p. 108 ff. 1873.

Kanske löses frågan om Nilens ekvatoriella riktning på det relativt bästa sättet så här: Kunna vi icke helt enkelt antaga, att karavanvägar redan på Herodots tid förenade karthaginiensiska området vid Medelhafvet med de fruktbara landskapen Söder om Sahara, men att Herodots sagesmän, i detta fall Karthaginienserna, sin vana trogne att strängt hemlighålla sina handelstransaktioner, speciellt som det här gällde Hellenerna, deras farligaste konkurrenter, ej meddelat honom något [1]) om den centralafrikanska handeln. Betecknande är härvidlag, att Herodot hört berättelsen om Nasamonernas resa icke af Karthaginienserna, utan af sina landsmän i Kyrene.

Trots allt hemlighetsmakeri har dock, få vi väl antaga, ryktet om en stor västostlig flod i Libyens inre envist hållit i sig och framkommit till den grekiska världen och till Herodot, som emellertid trots allt icke tyckes hafva uppnått full visshet i denna för honom så betydelsefulla sak. Frånvaron af alla fullt tillförlitliga, detaljerade meddelanden angående dessa sydliga trakter har kanske förmått Herodot att följa ett slags medelväg på det sätt, att han visserligen icke öfver hufvud tilltror sig kunna förneka själfva flodens befintlighet, men att han å andra sidan låter denna flyta genom ett alldeles obekant land [2]), hvilket han i öfverensstämmelse med sin teori om vissa af jordens yttersta områdens betänkliga närhet till solen, tillskrifver samma ödsliga beskaffenhet som det närbelägna Sahara, hvars ökennatur var konstaterad.

Floden, som Herodot hört omtalas, kan icke vara någon annan än *Niger* [3]), densamma som också påträffades af den nasamoniska expeditionen. Att den egyptiska *Nilen* och *Niger*, de »Svartes Nil», stodo i direkt förbindelse med hvarandra, var en hypotes, som envist höll i sig från Ptolemæus' dagar till slutet af 18:de århundradet [4]).

---

[1]) Att Herodot i detta fall icke kände mera än det han meddelade, säger han själf med största bestämdhet IV. 197. —

Jag kan här tillägga, att jag fullkomligt väl vet, att vissa af våra nu lefvande historieskrifvare icke mera anse det vara tidsenligt att tillskrifva kommerciellt hemlighetsmakeri någon betydelse. Jag tillåter mig dock hysa en motsatt åsikt. Det förefaller mig nämligen som hardt när omöjligt, att det företagsamma feniciska krämarfolket vid Nord-Afrikas kust just under deras stora handelsemporiums, Karthagos, bästa period icke skulle hafva lyckats att med tillhjälp af de libyska stammarna som mellanhand inleda handelsförbindelser med Sudanlanden, så att dessas begärliga produkter, guldstoft, strutsfjädrar och slafvar, forslats tvärs igenom Saharaöknen. Det ogynnsamma faktum, att *kamelen* vid denna tid ännu icke användes som lastdjur i dessa trakter, tyckes mig (om man eljes vill bestrida min här uttalade uppfattning) till fullo uppvägas af en annan omständighet eller den, att Saharas *uttorkning* af allt att döma för 2 1/2 årtusenden sedan icke framskridit så långt, som nu är fallet.

[2]) Det är för öfrigt icke otänkbart, att just Karthaginienserna, för att rädda hvad som räddas kunde, styrkt Herodot i denna hans uppfattning, att härvarande landskap icke hade något eftersträfvansvärdt att erbjuda.

[3]) Mot denna tolkning af Herodots berättelse hafva lika lärda som pedantiska invändningar icke fattats, hvilka jag dock tror mig här kunna lämna utan afseende.

[4]) Först då, när geografiens »Sturm- und Drangperiod» just var öfverstånden, började man här och hvar så smått fundera öfver, huruvida det måhända icke förhöll sig på annat sätt, än man hittills lärt om den centralafrikanska hydrografien. Och såsom ett uttryck af den nya idé

Sedan det omsider lyckats att 1830 fastslå Nigerflodens verkliga lopp, tog man med friska krafter itu med lösningen af det ännu vida ryktbarare *Nilproblemet*, och år 1862 kunde Speke triumferande till England meddela: *The Nile is settled!* Stolta ord, hvilka dock, som det sedan visat sig, måst underkastas åtskilliga jämkningar!

Herodot med sin teori om Nilens V.O. lopp blef alltså icke den lycklige lösaren af denna geografiska gåta, icke heller blef detta fallet med den krönte geografen konung Juba af *Mauretanien*, som på sin tid uttalat liknande åsikter om flodens lopp. Mycket vatten skulle dock rinna genom Nilen, innan man upphörde att fråga efter, hvar den hemlighetsfulla världsdelens berömdaste flod hade sitt ursprung.

Den första fråga, som den till Egypten ankommande turisten plägade framställa, säger Strabo, var den, som rörde anledningen till, att Nilen år för år på alldeles samma tid, midt i den regn- och molnfria sommartiden började stiga och fortsatte därmed under en tidsperiod, omfattande ungefär 100 dagar, för att, sedan vattenhöjden hållit sig oförändrad under vissa bestämda dagar, åter börja långsamt sjunka. Som vi kunna vänta oss, har Herodot också sysselsatt sig med denna högintressanta fråga, och den redogörelse, som han i detta sammanhang lämnar för sin uppfattning af hydrografiska frågor i allmänhet och Nilens vattenförhållanden i synnerhet, är af allra största betydelse för utredningen af frågan om Libyens konfiguration, enligt hans åsikt.

Herodot börjar sin undersökning med att på ett öfverlägset sätt affärda de tre olika förklaringsgrunder för Nilvattnets stigning, som hade föreslagits af tre bland hans landsmän, »hvilka velat förskaffa sig namn af vise» [1]), tillägger han spetsigt. Särskildt den tredje teorien, den fullt riktiga, att Nilens stigning borde tillskrifvas snösmältning [2]), och som speciellt förfäktades af den berömde joniske filosofen Anaxagoras, säger Herodot vara den falskaste af alla [3]). Han bevisar sig alltså

---

riktningen kan grundläggandet af den världsberömda *Association for promoting the Discovery of the Interior Parts of Africa* år 1788 anföras.

Somliga menade, att Niger endast indirekt korresponderade med Nilen genom den s. k. *Wangara*sumptrakten, eller också, att floden slutade blindt i denna, utan att nå fram till hafvet. Andra åter höllo för mera troligt, att Nigers nedersta lopp utgjordes af Kongos eller Senegals redan kända mynningsområden.

Den af Reichard förfäktade hypotesen, att den mystiska floden mynnade i Guinea-buktens innersta vrå i sitt där belägna nu för tiden så väl kända delta, fann däremot ringa anslutning, framför allt i England, hvilket vid denna tid stod i spetsen för främmande lands geografiska utforskning. Under försök att utreda dessa invecklade frågor miste Mungo Park sitt lif, och först 1830 var *Nigerproblemet* (i hufvudsak åtminstone) löst.

[1]) II. 20.

[2]) Man tänkte sig dock stundom saken så, att de molnmassor, som uppkommit genom snöns smältning i jordens norra trakter, af etesierna fördes till Ethiopien, där de förorsakade väldiga regnskurar. H. Berger, Die geographischen Fragmente des Erosthenes p. 306. 1880.

[3]) Karakteristiskt för Herodot såsom geograf är, att han ständigt har ett horn i sidan till de joniske filosoferna, till hvilkas geografiska teorier han visar sig vara en afgjord motståndare.

därigenom sakna all verklig kännedom om Nilens öfversta lopp och de mellan 5° och 15° N. bredd fallande monsunregnen[1]), hvilka just jämte snösmältningen i Abessiniens bergstrakter förorsaka Nilens stigning.

Slutligen rycker Herodot fram med sin egen hypotes, hvilken tvifvelsutan är rätt fyndigt hopkommen, men som, då den utgår från falska premisser, kommer till alldeles oriktiga slutresultat. Se här i korthet en redogörelse för Herodots allmänna hydrografiska föreställningar, hvilka för öfrigt vittna rätt godt om hans blick för vissa fysiskt-geografiska frågor[2]).

Utgående från deras växlande vattenmängdsförhållanden, hänför Herodot floderna till tre kategorier eller grupper[3]). Den första gruppen representeras af *Nilen* ensam, den andra utgöres af *Medelhafsområdets öfriga floder*, och den tredje af *Istros* samt andra pontinska floder.

Han karakteriserar dessa tre grupper på följande sätt: 1) Nilen[4]) är den enda bland alla floder, som har en mycket mindre vattenmassa om vintern än om sommaren. 2) Hithörande floder[5]) hafva en mycket ringa volym om sommaren, men en betydande sådan om vintern. 3) Istros[6]) har ungefär samma vattenstånd såväl sommar som vinter.

Anledningen till dessa förhållanden anser Herodot vara följande. Under den nordhemisfäriska vintern når solen sitt sydligaste stånd, och dess bana är, då förlagd till Libyens öfre delar. Solen beröfvar under denna årstid Nilen en stor del af dess vatten, och alldenstund luften alltid är klar[7]) här, och det aldrig regnar[8])

---

[1]) Reclus X p. 440.

[2]) Det saknar icke sitt intresse att jämföra Herodots uppfattning med de moderna föreställningarna rörande den fluviatila hydrografien. Se t. ex. A. Woeikof, Flüsse und Landseen als Produkte des Klimas i Zeitschr. der Ges. für Erdkunde zu Berlin. XX (1885) pp. 92—110.

[3]) Detta schema föreligger ingalunda färdigt hos Herodot, utan är uppgjordt med stöd af hans spridda meddelanden rörande floders olika vattenstånd. Herodot uttalar sig för öfrigt uteslutande rörande de floder, om hvilka han eger en personlig kännedom, alltså Östra Medelhafsbäckenets och Svarta hafvets vattendrag.

[4]) II. 25.

[5]) II. 25.

[6]) IV. 50. Uppgiften är ingalunda riktig och kan alltså icke vara hämtad från Donaudeltats helleniska kolonier. Snarare har den tillkommit genom en allmän jämförelse med Greklands floder. Bland de nordpontinska floderna utmärker sig *Dnepr,* som kommer från stora sumptrakter, genom ett mycket jämnt vatten, då däremot *Don* i följd af sitt låga vattenstånd är otrafikabel under en stor del af året. Som bekant hade Herodot själf besökt trakten vid *Borysthenes*flodens mynning.

[7]) Reclus X p. 495. Egypten var under gamla tiden berömdt för sin molnfria himmel och kallades därför »den rena trakten».

[8]) II. 22. Det betraktades som ett under, att det en gång regnade i *Thebæ*, nämner Herodot III. 20. Han anställer en för öfrigt lärorik jämförelse mellan Grekland med sin regntillgång och Egypten, som, hvad vatten angår, uteslutande är hänvisadt till sin flod. — Herodot utvidgar, som vi se, det regnfattiga Egyptens klimatområde, så att det kommer att omfatta hela Nilbäckenet. — Enl. Ktesias, Fragm. 57. 1, 8. regnar det aldrig heller i Indien, och därvarande flod användes till bevattning alldeles som Nilen. — Herodot själf besökte Egypten om sommaren, så att han med *etesiernas* tillhjälp lätt kunde företaga färden motströms till Syene. Han kom samtidigt i tillfälle att beundra Egyptens molnfria himmel och insupa den berömda, från öknen kommande luften, som redan under forntiden ansågs vara den sundaste af alla.

eller snöar i dessa sydliga trakter, så blifver naturligtvis följden den, att Nilens vattenstånd sjunker vid vintertid, så att flodens volym då är mycket mindre än under sommaren. Just häri ligger Nilens egendomlighet!

Som vi lätt se, lämnar Herodot sålunda icke någon förklaring på Nilens stigning [1]; han betraktar sommarens högvatten såsom flodens normala tillstånd och anser det icke som en tillökning af dess vattenmassa. Herodot visar sig alltså här vara okunnig om det numera allmänt erkända faktum, att insjöar och rinnande vatten hafva ett atmosferiskt ursprung [2].

Sin åsikt preciserar han ingenstädes. Den var dock säkerligen alldeles densamma som den, hvilken bl. a. omfattades af världssnillet *Lionardo da Vinci*, eller »moln och regn utgöra icke orsaken till källorna och floderna, ty floderna upprinna ju också i Afrikas torra områden. All fuktighet kommer från h a f v e t, hvars vatten genomdränker den porösa jordmassan eller kanske samlar sig till ett underjordiskt rörsystem likt blodådrorna, i hvilket grundvattnet cirkulerar.»

Men Herodot underskattar i alla fall icke helt och hållet nederbörden, utan tillskrifver regn- och snövattnet en viss betydelse såsom tillökning af det i floderna redan befintliga vattenförrådet. När solen under (den nordhemisfäriska) sommaren ånyo intager sin plats midt på himlen (och färdas utmed den norra vändkretsen), så beröfvar den a l l a floder utan undantag lika mycket vatten [3]. I *Hellas* t. ex., där det vid denna årstid icke regnar, minskas alltså flodernas vattenmassa af denna anledning, under det att de åter svälla i följd af de här inträdande vinterregnen och snösmältningen om våren [4].

Istros slutligen, som flyter genom områden, där sommaren kännetecknas af ymniga regn och massor af smältande snö, får genom dessa atmosferilier en riklig ersättning för det vatten, som solen under denna årstid tager från floden. Om vintern snöar det hufvudsakligen och regnar endast obetydligt, men samtidigt är flodens vatten blott föga utsatt för den af solen förorsakade afdunstningen [5].

Röda hafvet och Bab-el-Mandeb-landen.

Kunna vi med skäl förvåna oss öfver, att Herodot understundom visar sig besitta så ringa kunskap rörande vissa delar af vår jord, så gäller åter ett omvändt förhållande, i fråga om andra trakter. Det inträffar nämligen, att Herodot i verklig-

[1] Redan gamla tidens geografer hade märkt detta Herodots misstag, och den af honom framställda teorien vann heller icke några anhängare.

[2] E. Wisotzki, Zeitströmungen in der Geographie. Entstehung der Quellen p. 57 ff. — Plato, Aristoteles och andra med dem hyste en i det närmaste liknande uppfattning. Berger I p. 110 ff.

[3] II. 25. Likt alla andra floder mister Nilen vatten om sommaren, men detta är fallet för denna flod äfven om vintern.

[4] II. 25. Herodot lämnar här en fullt korrekt framställning af det subtropiska Medelhafsområdets vinterregn och öfriga klimatiska förhållanden.

[5] IV. 50.

heten lämnat oss en synnerligen god beskrifning öfver vissa områden, men att denna hans framställning i stället för att komma till sin rätt i följd af textens förvanskning råkat att alldeles missuppfattas [1]).

Hvad jag här åsyftar, gäller särskildt *Röda hafvet* och *Aden-bukten* samt de till dessa hafsdelar gränsande landskapen i Asien och Afrika. De vanliga Herodot-kommentatorerna och, märkvärdigt nog, äfven geograferna hafva alla enats om, dels att Herodot hyst en genomgående falsk föreställning om Röda hafvets verkliga dimensioner och form, dels att detta varit en bidragande orsak till, att han icke ansett denna hafsvik vara lämplig att använda som gräns mellan den asiatiska och den libyska världsdelen [2]). Vid uppmärksam läsning af Herodots text visar det sig emellertid, att denna beskyllning mot honom är alldeles oberättigad.

Första gången [3]) Herodot anför den »Arabiska viken», såsom han då speciellt betecknar Röda hafvet, sker det i följande ordalag: »I det Arabiska landet, ej långt från Egypten, finnes en hafsvik, som sträcker sig in från det s. k. Erythreiska hafvet, och hvilken är så lång och så smal, som jag nu vill säga» — μακρὸς οὕτω δή τι καὶ στεινὸς ὡς ἔρχομαι φράσων. Det bör strax väcka vår uppmärksamhet, att Herodot här lofvar, att lämna ytterligare besked icke, som man kanske skulle vänta sig, om hafsvikens längd och »bredd», εὖρος, utan om dess längd och trånghet, στεῖνος. Och vi kunna vara vissa på, att Herodot gör detta fullt afsiktligen med tanken fäst på de upplysningar, han vill lämna rörande det Röda hafvets tvänne ojämförligt viktigaste dimensioner, d. v. s. dess »längdutsträckning» och »bredden af dess mynning». Herodot fortsätter därpå sålunda: Μῆκος μὲν πλόου, ἀρξαμένῳ ἐκ μυχοῦ διεκπλῶσαι ἐς τὴν εὐρέαν θάλασσαν, ἡμέραι ἀναισιμοῦνται τεσσεράκοντα εἰρεσίῃ χρεωμένῳ. Längden beräknar han alltså från Sues-buktens innersta vrå: μύχος (den i forntiden allmänt antagna termen) till det öppna hafvet eller nuvarande *Aden-bukten*. Med διεκπλῶσαι [4]) betecknas genomseglingen af *Bab-el-Mandeb*. Herodot har alltså här-

---

[1]) Därvid lämnar jag alldeles ur beräkning, att Herodot i vissa fall känt till vida mera, än han under berättelsens gång låter framkomma. Det är således numera allmänt erkändt, att hans lystnad rörande en eller annan sak ingalunda får likställas med bristande kännedom därom. Sålunda omtalar han endast tillfälligtvis *Etruskerna*, hvilka på hans tid utgjorde en sjömakt af första rang och som i förbund med Karthaginienserna utkämpat många strider mot hans landsmän i Italien. Och nog har han t. ex. hört omtalas *Rom*, ehuru han icke ens nämner stadens namn.

Vi måste därför städse hafva i minnet, att Herodot aldrig hyst afsikten att lämna en uttömmande systematisk-geografisk beskrifning af de land och orter, som voro för honom bekanta.

[2]) För egen del är jag af alldeles samma åsigt som Herodot, hvilken anser hvarje indelning af jorden i verldsdelar öfver hufvud vara onödig. Ty är det icke ett fullständigt nonsens, att t. ex. betrakta Konstantinopel och dess förstad Skutari på andra sidan Bosporfloden(!) såsom belägna i olika »verldsdelar», eller att anse Röda hafvets grafsänka i den arabiska ökenplatån utgöra gränsen mellan en afrikansk och en asiatisk »verldsdel».

[3]) II. 11.

[4]) Samma ord använder Herodot för passerandet af Gibraltars sund, Hellesponten m. fl. dylika förträngningar. Tyvärr känna vi icke med större noggrannhet det afstånd, som Herodot afser med en dagsresa, tillryggalagd af ett »roddfartyg». Han använder nämligen denna terminologi endast på ett ställe till, vid angifvandet af det slutna *Kaspiska hafvets* dimensioner. I. 203.

med uppfyllt **första** delen af sitt löfte, eller att uppgifva Röda hafvets »längd», och han öfvergår nu till att anföra buktens »smalaste ställe» [1]). Att han därvid åsyftar Bab-el-Mandeb, är alldeles säkert.

Herodots fortsatta framställning (i det skick den kommit till oss) lyder nu så här: εὖρος δὲ, τῇ εὐρύτατός ἐστι ὁ κόλπος, ἥμισυ ἡμέρης πλόου. Att här föreligger ett textfel, framgår med visshet redan däraf, att den anförda satsen **icke** rör vikens »förträngning», utan dess »största bredd», något som ju Herodot aldrig inlåtit sig på att meddela. Texten har här råkat i olag, men bringas lätt till reda igen, endast därigenom att ordet εὐρύτατος ersättes med στεινότατος (som enligt all sannolikhet från början stått där) [2]). Herodot vill alltså här hafva sagt, att (sundet vid) Bab-el-Mandeb kan på en half dags tid korsas af ett roddfartyg. Sammanställes denna uppgift med den af Herodot anförda längddimensionen, eller 40 dagars rodd, så framgår däraf, att sundet af honom antages hafva en bredd, ungefär motsvarande $^1/_{80}$ af hafsvikens längd. Dessa uppgifter passa alldeles förträffligt med de verkliga dimensionerna. Röda hafvets längd från *Sues* till *Bab-el-Mandeb* utgör omkring 2,300 kilometer [3]). Sundets bredd från den afrikanska till den arabiska kusten är ungefär 28 kilometer.

Med denna tydning af det anförda textstället blifva vi en gång för alla kvitt en så häpnadsväckande uppgift, som att Röda hafvet af Herodot skulle antagits verkligen hafva bildat en så smal ränna [4]), att man öfverallt med lätthet kunnat se från den ena stranden till den andra. På samma gång bortfalla de förebråelser, som med viss rätt skulle kunna riktas mot Herodot, att han i sin framställning alldeles försummat att nämna det allra minsta om det berömda sundet, som förmedlade handeln mellan »Punt», »Ophir» och »Indien» å ena och Medelhafsvärlden å andra sidan. Nej, Herodot är en grundlig kännare af Röda hafvet, och jag tror mig kunna påstå, att han hört och i sin berättelse återgifvit vida mera om detta hafs speciella geografiska förhållanden, än man hittills i regeln kommit att gifva akt på.

Herodots omtalande af tidvattensrörelserna kan icke anföras som bevis för,

---

[1]) Herodot, som direkt sammanliknar den »egyptiska viken», som upptages af Nilen, och den »arabiska viken», har strax förut, II. 8, redogjort för den egyptiska Nildalens trängsta ställe — στεινότατον, väl inseende den betydelse, som knyter sig vid en dylik plats.

[2]) Senare geografer, sådana som ERATOSTHENES, PTOLEMÆUS m. fl., använda allmänt τὰ στενά såsom benämning för Röda hafvets sydliga inlopp. Pluralformen innehåller måhända en antydan om, att *Perim-ön* delar farvattnet i två hufvudrännor. (För resten tala ju engelsmännen om **Straits** of Gibraltar, **Straits** of Dover o. s. v.). Termerna τὰ στενά eller τὸ στεῖνος äro synonyma med ordet *Bab* = port, som Araberna använda för sundet. BERGER III, p. 112.

[3]) Det af ett roddfartyg på en dag tillryggalagda distansen skulle alltså uppgå till omkring 60 kilometer, hvilket väl icke kan anses vara en öfverdrifven prestation.

[4]) Förklaringen, som hittills omfattats af alla geografer, att orsaken till, att Herodot råkat i så hög grad missuppfatta Röda hafvets verkliga storlek, bör sökas däri, att han, som känt till *Suesbuktens* obetydliga tvärdimensioner, sedan tillämpat dessa på hafvet i dess helhet, anser jag vara misslyckad. Jf. BUNBURY I, p. 220.

att han egt någon grundligare kunskap om denna vik, enär detta fenomen under alla tider väckt de vid Medelhafvet boende folkens uppmärksamhet [1]).

Annorlunda förhåller det sig däremot med Herodots meddelande om, att trafiken på Röda hafvet underhölls med roddfartyg. Denna notis tyckes mig nämligen utgöra ett säkert vittnesbörd om, att Herodot till sitt förfogande haft sakkunniga personer, hvilka lämnat honom fullt vederhäftiga underrättelser om denna hafsviks egendomliga vind- och seglatsförhållanden. I följd af de förras egendomliga anordning och farvattnets farliga beskaffenhet är nämligen färdseln här så besvärlig, att vi lätt inse orsaken till att man på Herodots tid esomoftast föredrog en försiktig kustfart med roddfartyg framför en äfventyrlig seglats på större eller mindre afstånd från land [2]).

Röda hafvets vindförhållanden äro i korthet följande. Under månaderna Oktober—Maj råder i dess norra del N.N.V. vinden, af Araberna benämd *Schimâl*, i dess södra del däremot S.S.O. vinden eller *Azjab* [3]). Under årets öfriga del d. v. s. Juni—September [4]) eller den varma årstiden blåsa de nordliga vindarna med växlande styrka på Röda hafvet i hela dess längd från Sues till Bab-el-Mandeb.

Denna regelbundna växling mellan de olika vindarna har under alla tider haft en mycket stor betydelse för de härvarande ytterst viktiga, mellanfolkliga handels- och trafikförhållandena. De fyra sommarmånaderna Juni—September med sina konstanta nordliga vindar förhindrade sålunda alla från öppna hafvet återkommande segelfartyg att uppnå de egyptiska hamnarna. Denna årstid kunde däremot med fördel användas till färder från Röda hafvet till platser, belägna vid Indiska oceanen.

Den i den norra delen af hafsbukten året om ihållande nordvinden var åter anledning till, att de till Egypten destinerade, söderifrån återvändande fartygen icke ansågo det mödan värdt att söka arbeta sig upp t. ex. till Sues-bukten, utan att de föredrogo, såsom Strabo säger, att aflasta sina varor i någon af västkustens sydligare belägna hamnar. Detta var anledningen till, att redan under den allra äldsta tiden

---

[1]) Vi behöfva blott tänka på det berömda stället i *Exodus*.

[2]) Reclus X, p. 493. De växlande dag- och nattbriserna, som ju äro så karakteristiska för tropiska kuster, uppträda här i Röda hafvet så svagt, att de knappast äro af någon nytta för seglare. Under sådana omständigheter bjuder ju försiktigheten att icke med segelfartyg äfventyra sig bland kustens farliga ref, särskildt om natten. Ungefär en tredjedel af Rödahafsbäckenets vatten är belamradt med korallbildningar af alla slag; särskildt kusterna åtföljas af ett »bräm» af labyrintiskt anordnade korallbankar, den af sjömännen så fruktade *Scheb*formationen. Reclus IX, p. 868. — Det gråtmilda namnet Bab-el-Mandeb = *Tårarnas port* vittnar nogsamt om den arabiske sjömannens känslor, när han befar härvarande vatten.

[3]) På den »asiatiska» sidan ligger *Dschidda*, »Mekkas Piræus», på gränsen mellan bägge dessa sig förskjutande vindområden, och det är företrädesvis denna omständighet, som varit orsaken till den stora kommersiella betydelse som hamnplatsen under århundraden innehaft. Den heliga staden *Mekka's* närhet hade därvid en försvinnande betydelse.

[4]) Särskild ihållighet visa nordkvadrantens vindar från Juni till Augusti.

[5]) Schwarz, Eine Welthandelsstrasse (Fleckeisen) 1892.

t. ex. en hamnplats sådan som *Berenike* (nära vändkretsen), dit sydvinden stundom når fram, ofta kom till användning. Varorna fördes då, från denna och andra punkter af kusten, landvägen till *Elephantine* vid den första katarrakten eller ännu oftare till orten *Koptos* [1]) vid Nilen strax nedanför Thebæ, hvarifrån de forslades vidare utför floden.

Denna rytmiska växling af härvarande monsunliknande vindar, som nu för tiden är bekant för hvarje sjöman och fiskare i dessa trakter, har omöjligt kunnat undgå Herodots arabiske och feniciske sagesmäns uppmärksamhet. Herodot har därför säkerligen af dem hört omtalas den hvarje år återkommande strid, som på detta haf utkämpas mellan »nordan» och »sunnan», äfvensom att den förra vinden, Hellenernas *Boreas*, Arabernas *Schimâl*, strax efter solens kulmination invid Syene-Berenikes parallel, segrar öfver sin svagare motståndare *Notos*, sydvinden, samtidigt med att solen alltmera drager sig i sydlig riktning [2]) för att utöfva sitt förtorkande inflytande på Libyens öfre, okända delar [3]).

Öfvergången från detta sakförhållande till den falska slutledning, som Herodot däraf drog, att vinden var den kraft, som dref solen söderut [4]), förefaller mig helt förklarlig. Ett ytterligare stöd för denna sin meteorologiska teori tyckte säkerligen Herodot sig finna i de iakttagelser, som han själf var i tillfälle att göra under sin resa i Egypten. Han lärde nämligen, att nordliga vindar, närmast de kända *etesierna* [5]), nästan konstant [6]) råda här såväl sommar som vinter,

---

[1]) Flera, med befästade stationer och väldiga vattencisterner eller s. k. »hydreumer» försedda, karavanvägar hade af Faraonerna blifvit anlagda genom den ödsliga arabiska bergstrakten och satte redan under 3:dje årtusendet före Kr. *Koptos* i förbindelse med andra Rödahafshamnar, sådnaa som *Leukos Limen*, nära det nuv. *Kosseir* och *Myos Hormos* (1° nordligare), hvilka platser hufvudsakligen förmedlade exporten.

Så länge Nildalens behärskare visste att sätta sig i respekt hos sina grannar, nomaderna i de »Arabiska bergen», voro dessa förbindelseleder mellan floden och hafvet öppna för en regelbunden trafik. Men under det egyptiska rikets svaghetsperioder råkade dessa vägar i de rofgiriga nomadstammarnas våld och voro därför omöjliga att passera.

[2]) Herodot hade gjort den allmänna iakttagelsen, att vindarna voro »väderlekens lagstiftare», och att dessa i sin ordning stodo i ett nära förhållande till solståndet. Sammanhanget mellan solens skenbara rörelser på himlahvalfvet och de kämpande vindarnas förändrade gränser hade nogsamt iakttagits af Herodots erfarne berättare, och måhända hafva deras betraktelser öfver dessa fenomen af honom i hufvudsak godkänts och ytterligare utvecklats.

[3]) Öfre Nubien är det område, som växelvis är underkastadt nord- och sydvindarnas inflytande. Vinna de första öfvertaget, och sydvindarnas nordgräns tränges söderut, har detta en allmän torka till följd. Reclus X, p. 440.

[4]) Här blott ett exempel på den rätt vanliga förväxlingen af »post hoc» och »propter hoc».

[5]) Herodot, II. 22, känner till, att tranorna vid vinterns annalkande flögo från Skythien till de öfre Nil-landen. Fåglarna hade därvid god hjälp af de nordliga då blåsande s. k. »fågelvindarna», säger Aristoteles.

[6]) Särskildt under de strax efter sommarsolståndet inträdande »40 hunddagarna», bidrogo de då rådande etesierna, enligt Plinius, att underlätta färden motströms på Nilen. — I *Kairo* är N.-vindens frekvens 6 gånger så stor som S. vindens, men ju högre man kommer uppför Nilen, desto mera ökas jämvikten mellan de tvänne med hvarandra kämpande luftströmmarna, vinterns nordvind och sommarens sydvind. — Nordanvindens konstanta sydgräns sammanfaller med monsunregnens norra gränslinje vid omkring 17° n. br.

och att endast på vårsidan (slutet af Mars till början af Maj) heta och torra sydvindar, t. ex. den fruktade »50 dagars-vinden» *Khamsîn*[1]), göra sig gällande i Nildalen.

Redan under sin vistelse på åtskilliga af östra Medelhafvets kuster och öar har Herodot lärt känna de berömda, bl. a. af DEMOSTHENES i sina olynthiska tal anförda, *etesierna* eller »årsvindarna», som regelbundet börja blåsa hvarje morgon under de molnfria sommarmånaderna för att om kvällen, när solen sjunker, åter mojna och ersättas af den från Söder kommande, lifgifvande nattbrisen eller *Embates*vinden. Under den korta vintertiden i dessa trakter växla väder och vind utan bestämda regler, dock så, att de regnbringande vindarna från sydkvadranten äro de vanligaste. Herodot nämner enligt den erfarenhet, han bl. a. inhämtat under sin vistelse i Syd-Italien, fullt riktigt, att *Lips* och *Notos* voro de fuktigaste af alla vindar[2]). Han åsyftar därmed allmänt taget *Sciroccon*, som är den mest karakteristiska vinden för Medelhafsområdets regntid under vintermånaderna[3]).

Men äfven om det s. k. *Puntlandet*[4]), dess naturliga beskaffenhet och dess handelsprodukter lämnar Herodot oss en rikhaltig framställning. Herodot nämner visserligen icke alls detta ryktbara namn, hvilket han måhända aldrig ens hört, utan talar i dess ställe blott om »Arabien» i den vidsträckta bemärkelse, han tager detta namn.

Hvad »Puntlandets» lokalisering beträffar, ansluter jag mig obetingadt till dem, som anse Punt vara så att säga en »världsdel för sig själf»[5]). Under denna kollektiva benämning omfattade man landen på bägge sidorna[6]) om hafvet utom och inom Bab-el-Mandeb, där vi alltså hafva att söka den »indiskt-ethiopiskt-

---

[1]) Herodot, III. 26, omtalar icke särskildt denna ökenvind, men nämner, att *Kambyses'* här, som var stadd på marsch mot *Ammon-oasen*, till stor del begrofs under de af sunnanvinden, νότος, upphvirflade sandmassorna.

[2]) På det berömda s. k. »vindarnas torn» i Athen framställes ju *Notos* såsom utgjutande en fylld vattenurnas innehåll öfver jorden.

[3]) J. HANN, Handbuch der Klimatologie, III p. 49. 1897; H. NISSEN, Italische Landeskunde, I p. 386. 1883. — Herodot förmår i detta fall alls icke behärska sitt ämne. Han tänker hvarken på *Khamsinens* framfart, eller att »Notos», som han själf anför IV.1 73, uttorkade *Psyllernas* brunnar. Herodots förklaring af orsaken till denna fuktighet saknar dessutom hvarje tillstymmelse till sanning, och han tyckes t. ex. icke offra en tanke på möjligheten, att en vind kan upptaga fuktighet från ett haf, öfver hvilket den rör sig.

[4]) Omfånget för denna uppsats förbjuder mig, att om ock i största korthet, inlåta mig på den mycket afhandlade frågan om landet *Punt* och dess läge. — En rätt fullständig förteckning på den hufvudsakliga »Puntlitteraturen» återfinna vi hos G. MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique II. p. 247. 1897.

[5]) Man talade vid denna tid om *Punt*, såsom vi nu tala om *Levanten* och *Orienten*. En dylik kollektiv benämning var äfven *Indien*, särskildt i början af »de stora upptäckternas tidehvarf».

[6]) Den lifliga förbindelse, som sedan allra äldsta tid rådt emellan Aden-buktens bägge stränder och deras i etnografiskt hänseende närstående stammar, framgår bl. a. af den terminologi, som enligt *Periplus Maris Erythræi* var i bruk vid början af den kristna tideräkningen. Somalikusten nämndes der περάν, d. v. s. »midt emot» i förhållande till Arabien. Andre författare använda uttrycket ἡ ἀπέναντι χώρα för denna kust.

egyptiskt-arabiskt-feniciska» handelns emporier [1]) — desamma för öfrigt, där äfven de i bibeln omnämnda världsberömda *Ophirvarorna,* lyxartiklar af växt-, djur- och mineralriket, hopsamlades från vidt skilda trakter, från Ost-Indien såväl som från Ost-Afrika. Så förefaller det mig ingalunda osannolikt, att t. ex. en del af det mycket omtalade *Ophirguldet* hämtats från grufvorna i närheten af *Sofala* [2]).

Men i synnerhet handeln med den här producerade *rökelsen* hade en ofantlig betydelse. Det torde nämligen knappast hafva funnits något, om än blott halfciviliseradt folk i gamla världen, som utan rökelse hembragt gudarna sina offergåfvor. *Rökelseregionen,* omfattande de Aden-bukten omgifvande kustlanden, kan med skäl kallas »den gamla världshandelns hjärta» [3]). Det är alltså helt naturligt, att Bab-el-Mandeb-landen voro välbekanta för Herodot, och att han angående dem erhållit många förträffliga underrättelser af, som han själf säger, *Fenicier* och *Araber* [4]), säkerligen köpmän, hvilka förmedlade kryddhandeln mellan Arabien och Medelhafvet.

Af särskild vikt är det att konstatera, att Herodot känt till *Somalilandet.* Detta framgår till evidens af den beskrifning, som han lämnat oss af det s. k. »Arabiska berget», τῆς Ἀραβίης οὔρος, öster om Nilen, hvilket Herodot utan vidare uppfattar som en sammanhängande bergskedja [5]). Herodot säger, att »utmed den ena sidan af Nilen löper Arabiens bergskedja, som går från Norr till Söder och sträcker sig oafbrutet inåt landet i riktningen till det s. k. Erythreiska hafvet [6]). (I detta berg finnas de stenbrott, från hvilka man fört stenarna till Memphis för att uppföra pyramiderna) [7]). Här slutar berget och kröker af i den riktning, som här säges (?). Men där berget är längst, skall det, såsom man sagt mig, vara två månaders resa från Öster till Väster och dess yttersta, mot Öster vända, delar vara rika på rökelse.»

Jag afstår här från hvarje försök till en mera detaljerad textkritik och nöjer mig med att påpeka, att textens ord här på något sätt blifvit omkastade, och meningen i följd däraf störd. Herodot menar otvifvelaktigt, att, sedan det arabiska berget nått det öppna hafvet utanför Bab-el-Mandeb, d. v. s. ungefär vid *Tadjurra*-bukten,

---

[1]) J. Lieblein, Handel und Schiffahrt etc., p. 60.

[2]) Äfven från den spännande »Ophirfrågan» och den allt mera tillväxande nyare »Ophirlitteraturen» får här tagas afstånd, trots det utomordentligt stora intresse de erbjuda. Se dock Maspero, II., p. 742.

[3]) E. Speck, Handelsgeschichte des Altertums, I. p. 81 ff. 1900.

[4]) III. 107—113.

[5]) Vi veta visserligen, att denna uppfattning ej är fullt riktig, men att dessa höglandspartier, sedda från hafvet, gifva intrycket af ett kedjeberg. Den höga, O. om Nildalen belägna delen af den afrikanska ökenplattan, sänker sig i tvärbranta afsatser ned till Röda hafvet. På denna ödsliga högslätt höja sig flera med detta haf parallela bergskedjor, som i Söder öfvergå i det abessinska bergssystemet, hvilket i sin ordning fortsättes af de utmed Somalihalföns norra kust framstrykande betydande bergspartierna.

[6]) II. 8. Härmed åsyftas bevisligen den öppna »Indiska oceanen» (närmast Aden-bukten). Herodot har nämligen ännu icke omtalat förekomsten af Röda hafvet. Detta gör han strax därefter. II. 11.

[7]) Meningen fordrar, att denna punkt tages parentetiskt. Herodot vet ju alltför väl, att de arabiska bergen icke lämna Nilens högra strand vid Memphis, utan följa floden långt söderut förbi katarrakterna.

blir dess hittillsvarande N.S. riktning förändrad till en dylik från »Öster till Vester». (Vester till Öster hade säkerligen varit bättre!) Dess östligaste del (vid Kap Guardafui) är bekant för sin rikedom på rökelse. Hela bergets längd från denna punkt utmed kusten till höjden af Memphis angifves af Herodot vara 60 dagsresor [1]).

Öfvergå vi slutligen till Herodots skildring af »Arabiens» produkter, så kan den med skäl sägas ega ett verkligt intresse, på samma gång som den på alla punkter gör ett tillförlitligt intryck. Den omständigheten, att Herodot återgifver åtskilliga vidunderliga berättelser om de sällsamma faror och besvärligheter, som äro förknippade med insamlandet af de olika drogerna och kostbarheterna, bör icke i något afseende skada hans rykte för trovärdighet. Han relaterar ju blott (med förbehåll naturligtvis), hvad han hört berättas af andra. Vi finna dessutom här ett förträffligt exempel på, huru »skepparhistorier» visa en utpräglad tendens att hålla sig mer eller mindre oförändrade under århundradenas lopp [2]).

Den af Herodot anförda »rökelsen» utgjordes säkerligen [3]) af ett par i Somalilandet och Syd-Arabien förekommande *Boswellia*-arters [4]) harts, liksom »myrrhan» hämtades af därsammastädes förekommande träd och buskar af släktet *Commiphora*.

En annan omständighet, som synnerligen fördelaktigt talar för Herodots urskillningsförmåga och hans sagesmäns (relativa) trovärdighet är den, att Herodot i fråga om kanelen, κιννάμωμον, vid ett tillfälle själf medgifver, att man ej med säkerhet känner denna kryddas hemland [5]). I sjelfva verket har kanelen på Herodots tid genom Fenicierna [6]) kommit till Medelhafsfolken från de långt i Öster belägna delarna af Asien, *Ceylon* eller måhända rättare *China*, ehuru man i följd af de många

---

[1]) Denna siffra återfinnes i den berömda berättelsen om »ormkonungen» på *Sokotra*. W. Golénischeff, Sur un ancien conte égyptien, i Verhandl. d. 5. internat. Orientalisten-Congresses 1881. II. 1, p. 105.

[2]) Sanningen af ett sådant ordspråk som: *a beau mentir qui vient de loin,* hade man redan under allra äldsta tid haft tillfälle att bevittna. Rätt betecknande är emellertid, att flere bland de af Herodot anförda »historierna», t. ex. om huru det tillgår vid kanelens insamlande med tillhjälp af köttstycken och örnar, återfinnes i de berömda berättelserna om »*Sindbad sjömannens resor*» i »*Tusen och en natt*». Jf. C. R. Beazley, The Dawn of Modern Geography I. p. 444. 1897. —

För kuriositetens skull kan här nämnas, att de bevingade ormarna, hvilka enligt Herodot skyddade de arabiska rökelseträden, äfven omtalas af Jesajas XXX. 6. Jf. Golenischeff op. cit., p. 110 ff.

[3]) Drogen *Olibanum electum* är äfven i handeln bekant under namnet *Virak,* af tyska *Weihrauch.* Herodot säger, II. 8, att »Arabiska bergets» östliga delar äro λιβανωτοφόρα.

[4]) Afbildningen af »rökelseträden» från *Punt,* sådan den återgifves på de världsberömda klippskulpturerna vid *Dêr el-Bahri* nära Thebæ, tyckas mig vara ett alldeles säkert bevis för, att träden i fråga äro Boswellior. Se afbildningen Maspero, II p. 253. — Jf. O. Drude, Florenkarte von Afrika und Australien N:o 49 i *Berghaus' Physikal. Atlas.*

[5]) III. 111. Herodot tror dock, att det är sannolikt, att kanelens hemland är det kring staden *Nysa* belägna Ethiopien. Här ett exempel på den redan under forntiden rätt ofta förekommande förblandningen af »Indien» och »Ethiopien», eller kanske rättare de öfre Nil-landen.

[6]) III. 111.

mellanhänderna då icke förmådde utleta den så högt värderade kryddans verkliga hemland.

Detta af Herodot uttalade tvifvel tyckes mig utgöra ett bevis för, att det namn, *Cinnamonifera regio* eller κινναμωμοφόρος χώρη, som de romerske och grekiske geograferna senare tillade Somalihalfön, var oberättigadt, alldenstund den äkta kanelen (hvilken Herodot anför) aldrig producerats hvarken här eller i det midt emot belägna Arabien [1]). Fullt riktig är däremot benämningen ἀρωματοφόρος χώρα, som längre fram allmänt användes för den midt emot Arabien belägna delen af Somalilandet, äfvensom namnet *Promontorium Aromata* för Kap Guardafui.

Makrobierna och det södra hafvet.

Berättelsen om Kambyses' tåg mot de s. k. *Makrobierna* får sitt förnämsta intresse däraf, att icke blott de ofvanom Egypten belägna landskapen, utan äfven de enligt Herodots samtids mening ytterst i Söder kända delarna af den libyska kontinenten [2]) däri komma på tal. Herodots berättelse saknar visserligen önskvärd tydlighet, men det oaktadt kunna vi utan tvekan påstå, att fälttåget i fråga verkligen egt rum, hvaremot *Makrobierna*, folket mot hvilket det sades vara riktadt, sakna (åtminstone delvis) den reella bakgrunden.

Från allra äldsta tid kan hos de flesta, mera högtstående folken spåras en utpräglad tendens att idealisera fjärran boende, och därför endast ofullständigt kända, mer eller mindre ociviliserade stammar och framställa dem som harmlösa och fromma »naturfolk», hvilka man tillskrifver alla slags ädla egenskaper, såsom oskuld, klokhet, rättvisa o. s. v.

Eller också eger motsatsen rum, och dessa aflägsna folk skildras då såsom ovanligt vilda och djuriska, ja till och med såsom verkliga vidunder med vanskapade gestalter. Det ser därvid ut, som förmådde naturen icke sammanhålla sin skapande kraft i jordens utkanter, så att osymmetriska och vidriga former där undanträngde de mera harmoniska och måttfulla. Grafiska framställningar häraf lämna i synnerhet medeltidens kartor med sitt vimmel af vildt fantastiska skepnader, hämtade från forntidens fabelvärld.

Ett dylikt idealfolk voro de älsklige *Hyperboréerna*, som af Hellenerna förlades till det härliga landet på andra sidan om nordanvinden, *Boreas*, den soliga Söderns

---

[1]) Se C. Schumann, Kritische Untersuchungen über die Zimtländer, Ergänzungsheft N:o 73 till *Petermanns Geogr. Mitteilungen*. Meningarna om den äkta kanelens produktionsorter under forntiden hafva hittills gått i från hvarandra vidt skilda riktningar.

Jag tror, att vi vid detta tillfälle göra klokast i att låta något af den (ofta rätt omotiverade) respekt fara, som man hyser för forntidens klassiska geografer, och helt enkelt medgifva, att här föreligger en af de under alla tidehvarf förekommande förväxlingarna mellan exporthamn och produktionsort. Exempelvis kan anföras termer, sådana som »Smyrnafikon», »Mokkakaffe», »Panamahatt» m. m., m. m.

[2]) III. 17—25.

buse. Detta folks motstycke [1]) var ett annat »solfolk», *Makrobierna* eller de »långlifvade Ethioperna» vid jordens utkanter i Söder. Herodot förkastar å ena sidan berättelsen om det nordliga folket, men antager å den andra tillvaron af det sydliga, då han anser denna vara vederbörligen styrkt. Dessa »makrobiska» Ethioper [2]) dyrkade solen, enligt hvad som tyckes framgå af Herodots berättelse. Se vi närmare till, så visar det sig, att Herodot, eller kanske rättare hans sagesmän, från vidt skilda håll insamlat sina underrättelser rörande detta folk. Under sin vistelse i Egypten hade han hört dem omtalas såsom boende Söder om detta land. Arabiske, feniciske och karthaginiensiske köpmän och skeppare hade i sin ordning meddelat honom, att »makrobiska» folk bebodde Libyens aflägsnaste kuster invid världshafvet i Syd-Ost och Syd-Väst.

Makrobiernas land skildras emellertid som ett sant *Eldorado*, utrustadt med de härligaste naturliga förmåner och säte för de egendomligaste institutioner, afvikande från andra folks. Det utmärkte sig genom sin exempellösa guldrikedom och sina väldiga elefanter; här funnos »ungdomskällan» och det berömda »solens bord». Härvarande människor hade att glädja sig åt egenskaper, sådana som reslighet, skönhet och kroppsstyrka, förutom rättvisa och oförskräckthet. Deras vanliga lifslängd uppskattades till 120 år [3]), men detta tidsmått öfverskreds ofta. Den annars så kritiske Herodot tyckes här hafva råkat på afvägar, i det han icke så skarpt som man skulle önskat, protesterar emot åtskilliga fakta, hvilka han bort inse icke kunna vara med sanningen öfverensstämmande. Vi äro emellertid långt ifrån berättigade att däraf sluta, att hvarje historisk-geografisk bakgrund till hans berättelse saknas [4]). Tvärtom en sådan finnes helt säkert, och den är icke svår att påvisa, om man med uppmärksamhet följer med hvad som relateras.

---

[1]) Äfven långt borta i Öster och Norr boende folk, sådana som *Serer, Inder* och *Skyther*, anföras stundom som de »visaste bland människor» och sägas vara utrustade med, hvad man skulle kunna kalla, »makrobiska» egenskaper.

[2]) Namnet förekommer icke såsom »nomen proprium», utan som »attribut»; Herodot använder alltid termen Αἰθίοπες οἱ μακρόβιοι.

[3]) Att »lefva i 110 år» var en af de gamla Egyptierna ofta uttalad önskan. Josef uppnådde också jämt denna ålder enl. Genesis. Helt naturligt, att Makrobiernas medellifslängd sattes till 10 år högre!

[4]) Berättelser om resor till fjärran länder och folk visa ju som bekant lätt nog tendensen att antaga öfverdrifna former. »Resande folks» lust att så smått »drifva» med oföretagsamma, hemmasittande landsmän har gjort sig gällande under alla tider.

Ett stort hinder för det rätta uppskattandet af åtskilliga äldre resebeskrifningar ligger däri, att dessa relationer oftast blifvit uppblandade med fabler och försedda med poetiska utsmyckningar i så hög grad, att granskaren endast med största svårighet förmått skymta den bakom den vidlyftiga framställningen liggande verkligheten. Följden häraf har emellertid tyvärr alltför ofta blifvit, att man, påverkad af det otillförlitliga framställningssättet, förkastat berättelsen i dess helhet såsom saknande all trovärdighet.

Så gick det ju, för att nämna ett exempel bland många, med Pytheas och i visst afseende äfven med Herodot — till en början förstås! — Däremot vänta ännu i dag åtskilliga »geografiska röfvarehistorier», icke minst från den »svarta världsdelen», att få sin slutliga dom.

Härmed öfvergår jag till en kort redogörelse för Herodots framställning af det märkvärdiga makrobiska folket och dess förhållande till Perserkonungen Kambyses. Berättelsen, som Herodot naturligtvis i hufvudsak relaterar i den form, som han fått den sig meddelad, bär alltigenom prägeln af en ovederhäftighet, hvilken man dess bättre sällan påträffar i Herodots egna uttalanden.

Efter sin eröfring af Egypten beslöt Kambyses en tredubbel expedition emot detta lands grannfolk: *Karthaginienserna*, *Ammonierna* och de *Makrobiske Ethioperna* vid hafvet i Söder. Han beslöt att afsända spejare till desse senare, för att taga reda på, huru det egentligen förhöll sig med det där befintliga ryktbara s. k. *solens bord*, hvilket hade väckt konungens nyfikenhet. Detta solens bord befanns, säger Herodot, bestå däri, att de styrande på en utanför staden varande slätt om natten utsatte stora massor af allehanda slags kokt kött [1]); om dagen gick hvem som ville dit och åt däraf. De infödde sade, att köttet för hvarje gång af sig själf framkom ur jorden. Till utförandet af denna mission lät han från Elephantine till Memphis kalla några *Ikthyofager*, som kunde det ethiopiska språket, och åt hvilka han anförtrodde de skänker, som skulle öfverlämnas till de makrobiske Ethiopernas konung [2]). Om sändebudens färd lämnas intet närmare besked, men att resan gick landvägen, är alldeles tydligt. Betecknande är, att allt, som anföres om Kambyses' beröring med Makrobierna, gör det bestämda intrycket, att desse voro ett »inlands-folk» utan minsta beröring med hafvet.

Ikthyofagerna emottogos icke vidare nådigt af hans makrobiska majestät, som för öfrigt roade sig med att mystifiera storkonungens ambassadörer i fråga om landets guldrikedom, ungdomskällan [3]) och orsaken till Ethiopernas långa lifslängd, för hvilken egenskap ju hela folket var bekant.

En ej oviktig detalj i spejarnes berättelse är den, som rör den mera utförligt behandlade frågan om de olika näringsmedlen, hvilka sades användas af de olika folken. Makrobierna lefva af mjölk och kokt kött [4]), och deras konung förvånar sig öfver, att Perserna äta bröd, hvilket han kallar smuts, och som han tillskrifver

---

[1]) Denna berättelse står säkerligen i sammanhang med en del central- och sydafrikanska folks *köttorgier*. Reclus (X p. 241) berättar om *Abessiniernas* vana att förtära oerhörda massor kött. — Andra folkstammar nedslakta och uppäta ett ofantligt antal oxar vid firandet af sina begrafningsceremonier. — Talet om de ethiopiska *hekatomberna*, som relateras i *Odysséen*, utgör måhända en återspegling däraf.

[2]) Tillsättandet af denne potentat tillgick enligt Herodot sålunda, att man bland de makrobiske männen utsökte den störste och starkaste. Samma notis återfinnes i *Skylax' periplus* (midten af 4:de årh. f. Kr.), där den åsyftar Negerstammar i Väst-Sudan.

[3]) Reclus X p. 279, p. 229: Om varma hälsokällor i Abessinien och dyrkandet af det »heliga vattnet» därstädes.

Tron på en *fons juventatis* har funnits sedan äldsta tid, och man har under århundradenas lopp förlagt den undergörande källan till snart sagdt alla jordens mera aflägsna land. Folk finnes ju, som söker den ännu i dag!

[4]) Redan här finna vi obestridligen en antydning om den sedermera af grekiske geografer, bl. a. Agatharchides (170—100 f. Kr.), använda grupperingen af de ostafrikanska stammarna efter deras föda. Vi få då höra talas om *Elefanthofager*, *Struthofager*, *Akridofager*, *Rizofager* m. fl., m. fl. Makrobierna voro *Kreofager* i motsats till *Ikthyofagerna*.

orsaken till desses jämförelsevis korta lif; palmvinet, som Kambyses förärat honom, föll däremot hans majestät i smaken.

Sändebuden fördes därefter omkring för att taga ställets märkvärdigheter i ögonsikte, och i sanning var det icke litet, som de fingo se och höra. De lärde bl. a. att känna Makrobiernas egendomliga sätt att konservera sina aflidne stormäns kroppar. Framställningen innehåller dock mycket, som påtagligen blifvit missuppfattadt af — Ikthyofagerna. Likaledes innehåller säkerligen berättelsen om deras besök i det makrobiska fängelset, där alla fångarnes bojor voro af guld, ett missförstådt meddelande om de massor af fängslade slafvar, som användes i de ethiopiska guldgrufvorna, och hvilkas grymma behandling beskrifvits af Agatarchides.

Vid afskedstagandet lämnade Makrobiernas konung hånande Ikthyophagerna en båge, hvilken han menade att Kambyses borde visa sig kunna spänna, innan han inläte sig på att föra krig med Ethioperna, hvilka voro honom i allo så öfverlägsne.

Kambyses, säger Herodot, blef mäkta vred och beslöt att draga i härnad mot Makrobierna, en föresats som oförtöfvadt bragtes till utförande. Från *Thebæ* [1]) anträddes marschen mot fienden. Den persiska hären, som i följd af konungens oförstånd [2]) var otillräckligt provianterad, utsattes snart för de svåraste umbäranden under tåget genom det ökenartade landet. Innan ens femte delen af vägen tillryggalagts, voro alla lifsmedel slut, och nöden gick snart så långt, att soldaterna sinsemellan utlottade hvar tionde man, hvilken de öfrige sedan uppåto [3]). Trots sin halsstarrighet tvingades Kambyses vid underrättelsen om denna hemska decimering nu omsider att motvilligt anträda återtåget till Thebæ, dit han framkom efter att hafva förlorat en stor del af sin här. »Denna utgång», säger Herodot, »hade tåget med Ethioperna» [4]).

Herodot anger icke alls riktningen af den af Kambyses inslagna vägen [5]), och framför allt nämner han icke det minsta om, att han tänker sig krigsteatern i något som helst sammanhang med Nilfloden. Men intet tvifvel råder om, att marschen gick i sydlig riktning, och att skådeplatsen för härens trångmål rättast bör förläggas till *Nubiska öknen*, i den stora Nilslingan från *Korosko* till *Abu-Hammed*. Landhärens marsch kan måhända från början anses hafva stödt sig på en uppåt

[1]) Härifrån detascherades samtidigt 50,000 man, som skulle rycka mot *Ammonierna*.

[2]) Kambyses' regering var högst impopulär i Egypten, och Herodots berättelse innehåller också många uttryck af den illvilja, som säkerligen besjälade många af hans sagesmän. Särskildt påståendet, att Kambyses ej provianterat sin här tillräckligt, ehuru han bestämdt visste, att målet för hans expedition var jordens yttersta delar, II. 25, vittnar om en exempellös naivetet.

[3]) Denna precisering af vägens längd är naturligtvis af stor betydelse, hvarom mera här nedan.

[4]) I denna relation finnes alltså ingen antydan om, att Kambyses sammandrabbat med andra ethiopiska stammar under sitt tåg söderut. Berättelsen om, att så varit fallet, har Herodot dock hört vid ett annat tillfälle, ehuru han icke kommit sig före att till ett helt kombinera allt, hvad han i saken erfarit.

[5]) Äfven i fråga om den mot Väster riktade expeditionen förväxlar Herodot på något sätt *Ammons-oasen* med *Stora oasen*.

floden följande proviantflotta. Men så snart Kambyses förlorade den direkta känningen med floden, för att taga den kortaste, ehuru farligaste vägen genom den af nyare resande som ytterst mänskofientlig skildrade öknen, så började eländet [1]. Här blef han för öfrigt enligt all sannolikhet äfven invecklad i strid med ökenstammarnas lättrörliga anfallskolonner.

För denna uppfattning talar en annan uppgift hos Herodot, af hvilken framgår, att det ethiopiska fälttåget icke blef så helt och hållet resultatlöst, som han vid relaterandet af självfva expeditionen låtit påskina, utan att Kambyses, i sammanhang med sina operationer mot Makrobierna, underkufvade de närmast Egypten boende Ethioperna kring staden *Nysa* [2]. Herodot, som vidlyftigt ordar om deras religion och sedvänjor samt om den tribut i guld, elfenben, ebenholz och slafvar, hvilken de betalade till den persiske storkonungen, tillägger slutligen, att de hade underjordiska boningar. Detta folk, eller som det vid ett tredje tillfälle [3] kallas οἱ ὑπὲρ Αἰγύπτου Αἰθίοπες, gjorde krigstjänst tillsammans med Araberna i Xerxes' här.

Dessa Ethioper kunna vi utan minsta tvekan identifiera med de i den arabiska öknen mellan *Nilen* (på ömse sidor om den första katarrakten) och *Röda hafvet* delvis nomadiserande stammarna, hvilkas vana att bo i hålor speciellt väckt äldre författares uppmärksamhet [4]. Dessa *Trogodyter* (grottbor) och *Blemmyer*, såsom de under gamla tiden benämndes, voro säkerligen stamfäder till de nuvarande *Bedjas* eller *Bischaris* och *Barabras* eller *Nubas*, de förre hufvudsakligen i landet mellan kusten och Nilen, de senare i själfva floddalen ofvanom den 1:sta katarrakten.

Det var dessa »bergens beduiner», som så ofta gjorde ökenvägarna mellan Nilen och Röda hafvet osäkra, och med hvilka Egyptens behärskare under den grekiskt-romerska tiden så ofta hade blodiga fejder att utkämpa. Allt tyder på, att de egyptiske konungarnes makt under förfallsperioden strax före den persiska eröfringen varit betydligt inskränkt i följd af de närboende barbariska folkstammarnas framträngande.

Kambyses' ethiopiska fälttåg har säkerligen haft till ändamål att bland annat upprätta den afbrutna förbindelsen med Röda hafvets hamnar och återvinna besitt-

[1] Det skulle vara af intresse, om man kunde visa, att Kambyses vid detta tillfälle användt *kameler*. Hans bundsförvanter *Araberna* hade ju en kort tid förut, under eröfringståget till Egypten, brukat kameler till vattentransport i den af den persiska hären genomtågade arabiskt-egyptiska gränsöknen invid Medelhafvet. III. 9. Härmed skulle det definitiva införandet af detta numera oumbärliga djur hafva skett i Egypten.

[2] III. 97. Identiteten af *Nysa* torde svårligen kunna fastställas. Flera städer med detta namn, bl. a. i *Thracien* och *Indien*, anföras under forntiden i sammanhang med Dionysoskulten. Se V. Hehn, Kulturpflanzen und Hausthiere p. 61 ff. 1887. — Som vi sett, lämnar Herodot icke någon sammanhängande framställning af det ethiopiska fälttåget, utan han fördelar berättelsen på ett sätt, som tydligt visar, att han erhållit sina underrättelser från minst två olika håll.

[3] VII. 69.

[4] Den s. k. *Trog(l)odytkustens* förnämsta hamn var den under Syenes parallel belägna, för handeln viktiga *Berenike*. — Särskildt Agatharchides lämnar oss en detaljbeskrifning öfver detta folk. Det är denne författare, från hvilken alla senare grekiske och romerske geografer hämtat största delen af sin kunskap om de ethiopiska stammarna i dessa trakter.

ningen af Trogodytlandet med sina berömda stenbrott, sina guld-, jaspis- och smaragdgrufvor, hvilka af ålder utgjort en rik inkomstkälla för Egyptens faraoner. Speciellt guldgrufvorna hade en stor betydelse, något, som tydningen af de egyptiska papyrusdokumenten ådagalagt.

Men hvilka voro då desse Herodots *Makrobier,* och hvarest böra vi tänka oss det land hafva varit beläget, mot hvilket Kambyses enligt berättelsen alldeles särskildt riktade sitt anfall? Denna fråga har utgjort föremål för talrika och grundliga undersökningar. Redan Strabo och många nyare forskare med honom hafva kommit till det resultat, att fälttåget varit riktadt emot Ethioperna i *Meroë.*

Den viktigaste invändning, som kan göras mot denna uppfattning är, att Herodot icke alls nämner Makrobierna i sammanhang med Nilen, äfvensom att, enligt hans system, ingen plats kan finnas för dem invid denna flod. Herodot säger ju uttryckligen, att detta folk bodde vid hafvet i Söder[1]). *Meroë-Ethioperna* bodde nämligen vid Nilen, och ofvanom dem, fortfarande vid samma flod förlägger han, som vi sett, *Automolerna*[2]), d. v. s. de utvandrade egyptiske krigarne.

Men, säga då »Meroë-teoriens» anhängare, Herodot egde ju en visserligen icke så ringa, men dock ensidig[3]) och i det hela ofullständig kännedom om det öfre Nilbäckenets geografiska förhållanden. Han kan därför så lätt tänkas hafva begått ett misstag i fråga om de ethiopiska landskapens verkliga beskaffenhet och läge.

En, som det möjligen kan tyckas, rätt beaktansvärd protest mot Herodots förläggande af Makrobiernas land till »hafvet i Söder» har afgifvits af Ptolomæus' samtida, den berömde resanden och geografiske skriftställaren Pausanias. Han påstår nämligen bestämdt, att *Makrobierna* voro identiska med *Ethioperna i Meroë,* att det var just de och icke något annat folk, som egde »solens bord», och att sålunda Herodots meddelanden voro alldeles oriktiga. Desse Ethioper hade hvarken något haf eller någon annan flod än Nilen, säger Pausanias[4]).

Härtill kommer, att äfven de nyaste historiska framställningarna[5]) af dessa

---

[1]) Från annan synpunkt sedt är det då icke lätt att fatta, hvarför Kambyses, i stället för att välja den vida besvärligare landvägen, icke utrustade en flottexpedition emot sina fiender, såvida desses land verkligen nådde ned till hafvet. Mot detta folk kunde väl icke den feniciska flottan, öfver hvilken den persiske konungen förfogade, neka att göra tjänst, såsom förhållandet var, när det gällt det tillämnade härnadståget mot stamfränderna Karthaginienserna. III. 19. Här åter ett af de ständigt återkommande fakta, som häntyda på, att Makrobierna voro ett inlandsfolk utan beröring med hafvet.

[2]) Försöket att identifiera *Makrobierna* med just desse *Automoler* betraktar jag obetingadt såsom förfeladt. Hos Automolerna måste ju något af den ursprungliga egyptiska civilisationen hafva funnits kvar, under det att Makrobierna anses sakna hvarje spår däraf.

[3]) Onekligen hade Herodot speciellt lagt sig vinn om att samla meddelanden om afstånden på och utmed floden.

[4]) På hvilka grunder Pausanias eljes stöder sitt påstående, meddelar han icke — ledsamt nog! Full respekt för sina åsikter kan han sålunda icke rätteligen fordra.

[5]) E. Meyer, Geschichte des alten Ægyptens p. 389. 1887; J. Krall, Studien zur Geschichte des alten Ægypten IV (Sitzungsb. der Kaiserl. Akad. der Wissenschaften. Philos.-histor. Classe CXXI). 1890. J. Jung, Grundriss der Geographie von Italien und dem Orbis Romanus p. 152. 1897; H. Kiepert, Lehrbruch der alten Geographie p. 206. 1878.

fakta samtliga gå i alldeles samma riktning, eller att Kambyses' tåg var riktadt mot det mäktiga ethiopiska prästriket Meroë [1]). Perserkonungen, mena de, hade visserligen lyckats eröfra den nordliga staden *Meroë*, äfven bekant under namnet *Napata*, hvars ruiner finnas vid *Meraui* strax nedanom den 4:de katarrakten, men därefter nödgats vända om. Vid detta tillfälle skulle den härskande ethiopiska prästkasten hafva flytt från Napata för att slå sig ned i det utom fiendens räckvidd belägna sydliga *Meroë*, hvars lämningar ses vid orten *Assur* vid Nilen, något ofvanom Atbaras mynning, d. v. s. den stad, som Herodot anför med detta namn.

Men trots allt det här ofvan anförda kan jag för min del icke ansluta mig till den uppfattningen, att Kambyses' fälttåg varit riktadt emot Meroë-Ethioperna, för så vidt nämligen detta faktum skulle hafva utgjort den historiska realiteten i Herodots berättelse. Ty då skulle hans framställning alltigenom vara falsk. Makrobierna skildras ju som ett lågt stående naturfolk, hvilka likt riktiga barbarer icke ens känna till bruket af »vin och bröd» och som sakna järn (allt enligt Herodots eget anförande). Inte kan det vara riktigt att identifiera ett dylikt folk med Ethioperna i Meroë [2]), som voro kända för sin utvecklade religion och en civilisation, så närbesläktad med Egyptens, att redan under forntiden den grundfalska åsikt kunde göra sig gällande, att Ethiopien var den egyptiska kulturens egentliga hemland.

Men hvad hindrar oss att antaga, att Kambyses' krigståg var riktadt, eller åtminstone af Egyptierna ansågs så vara, mot det nuvarande *Abessinien*, eller kustlandet vid *Bab-el-Mandeb?* Måhända hade det ryktet vunnit tilltro, att Perserkonungen beslutit att taga ett för sina rikedomar berömdt land, måhända *Punt* [3]), i besittning (eller åtminstone med detta åter inleda de direkta handelsförbindelser, som på sista tiden blifvit afbrutna af ökenstammarna). Denna uppfattning af saken förefaller mig minst lika tilltalande som Meroë-teorin. Den har dessutom den fördelen, att anledningen till, att Herodot icke nämner Nilen i sammanhang med fälttåget, blifver fullt begriplig.

Realiteten af Herodots berättelse tyckes vara denna: Perserkonungen, hvars egyptiska territorium på betänkligt sätt kringskurits af grannfolken, skickade underhandlare till en långt borta i Söder boende ethiopisk furste, som emellertid hånade desse och afslog de gjorda anbuden. Kambyses säges ju formligen erbjuda Makrobiernas konung ett vänskapsförbund. I det därpå följande kriget lyckades Perserna, som ledo stora förluster under sitt tåg genom öknen, underkufva blott de närmast Egypten lefvande ökenstammarna, under det att hufvudändamålet med fälttåget, att straffa Makrobierna, icke uppnåddes.

---

[1]) Tillvaron af detta rike, mena somlige, hade redan framkommit till HOMEROS, hvilket gaf honom stoffet till de af honom framhållna gudarnes älsklingar, de »fromma Ethioperna».

[2]) Herodot, som kallar Meroë »de öfrige Ethiopernas metropol», talar om deras gudar och högt ansedda orakel. II. 29.

[3]) Detta namn tyckes icke alls hafva varit i bruk i Egypten på Herodots' tid. Dertill kan läggas, att inga af Punt-rökelselandets produkter tillskrifvas Makrobiernas land, hvars guld, elfenben, ebenholz m. m. hänvisa till andra trakter.

Af stort intresse för oss är att veta, hvad de ofvan omtalade *Ikthyofagerna* egentligen voro för människor. Ty först, om vi riktigt fått reda på detta folk, kunna vi förstå berättelsen om Kambyses' expedition. Den benämning »fiskätare», som tillägges dem, är rätt sväfvande och användes allmänt af gamla tidens geografer för åtskilliga lågt stående stammar såväl på *Belutschistans* kust som på *Röda hafvets* egyptiska sida. På våra rekonstruerade kartor, återgifvande dessa trakter under gamla tiden, intaga *Ikthyofagerna* fullt riktigt kustbrämet [1]) utmed *Röda hafvet* ungefär från *Suakin* till närheten af *Bab-el-Mandeb*. Speciellt kunna de anses hafva varit koncentrerade omkring *Adulis*-bukten vid det nuvarande *Massauah*.

Vi göra säkerligen rättast att betrakta desse fiskätare [2]) som kustbor, tillhörande ett hamito-semitiskt blandfolk [3]) och till stor del bestående af karavanförare och tolkar, hvilka förtjänade sitt uppehälle genom att förmedla handelstransaktionerna i Ost-Nillandet mellan Egypten i Norr och Abessinien i Söder. Ikthyofager få då tänkas hafva spelat samma rol som nu för tiden deras afkomlingar och arftagare *Bedjas*, hvilkas språk är allmänt handelsspråk i den just anförda landsträckan, där all trafik af dem upprätthålles.

Bättre vägvisare kunde väl Kambyses knappast tänka sig under det fälttåg, som han hade för afsikt att föra mot de makrobiska Ethioperna i Abessinien eller kanske snarare de landskap, som sedermera bildade det Axumitiska riket. Intet under, att dylika vande karavanförare som Ikthyofagerna så väl kände till etappvägarna, som förde i S.O. riktning från Nilen till exempelvis *Kassala* eller *Gondar*, att de noggrant kunde uppgifva, när e n f e m t e d e l af vägen mellan Elephantine, den sydligaste persiska gränsfästningen vid floden, och Makrobiernas konungaresidens var tillryggalagd.

På just denna siffernotis sätter jag ett stort värde, alldenstund den visar, att en noggrannare berättelse om detta fälttåg en gång förelegat, ehuru den sedermera blifvit vanställd genom mer eller mindre fabelaktiga tillägg.

På Herodots tid åtminstone (hans besök i Egypten kan väl sättas till år 435 f. Kr.) visste man väl i detta land knappast mera, än att Kambyses företagit ett misslyckadt krigståg mot ett icke bestämdt lokaliseradt land någonstädes långt borta i Söder, i närheten af något haf, och att detta lands invånare voro bekanta för sin långa lifslängd. Detta sista meddelande förefaller mig vara senare tillkommet. Till en början hade man i Egypten säkerligen blott hört omtalas, att desse Kam-

---

[1]) ERATOSTHENES t. ex. anför Ikthyofager vid Bab-el-Mandeb. — Man har velat citera Herodot som bevis för, att dessa Ikthyofager skulle hafva bott vid *Elephantine* och alltså hafva varit Ethioper. Detta framgår emellertid alls icke af Herodots text. Ikthyofagerna sägas där komma f r å n Elephantine till Kambyses, d. v. s. från Egyptens sydliga gränsstad, där ett visst antal af dem kan tänkas städse hafva funnits. III. 19.

[2]) Benämningar, sådana som *Ikthyofager, Trogodyter* m. m., få ej uppfattas som n a m n för etnografiskt skilda stammar, utan såsom b e t e c k n i n g a r för underafdelningar af ett och samma folk, hvars individer hade olika lifsvillkor och sysselsättningar.

[3]) MARCIANUS (omkring 400 e. Kr.), som äfven anför dem, uppfattar dem riktigt som ett »arabo-egyptiskt» blandfolk.

byses' Ethioper bodde »vid det södra hafvet», och från annat håll hade man därjämte erfarit, att »södra hafvets» kustfolk utmärkte sig genom såväl sin storlek och skönhet, som genom sitt, i sammanhang med de anförda egenskaperna stående, långa lif. Under en följande tidsperiod ansåg man den långa lefnaden m. m. utan vidare böra tillskrifvas de S. om Egypten boende stammarna, ehuru dessa egenskaper ursprunglingen tilldelats endast det folk, som bodde vid den öppna oceanen längst borta i den libyska kontinentens södra delar.

Men den ena kombinationen drog den andra med sig, och slutligen tog man steget fullt ut och uttalade den åsikten, att Egypten självt var beläget helt nära det öppna södra världshafvet. Att så var fallet, framgår af *Skylax' periplus*, hvari omtalas, att vid Afrikas västkust funnos storvuxna och vackra Ethioper, hvilka bland sig utvalde den resligaste till konung. Härpå tillägges, att, enligt en del personers mening, desse Ethioper bodde utmed denna kust ända bort till Egypten [1]), och att Libyen alltså finge antagas vara en halfö.

Men hvilket var då detta Söder om Egypten belägna »ethiopiska haf», som från början åsyftades, när det var tal om Persernas fälttåg till dessa trakter? Äro Kambyses' Makrobier identiske med Abessinierna, så kunna vi utan minsta tvekan antaga, att med detta södra haf åsyftades sjön *Tana*. Forntidens folk gjorde som bekant ingen egentlig skillnad mellan haf och insjö [2]); sålunda kallade ju Hebräerna det *Döda hafvet* (!) det *främre* i motsats mot *Medelhafvet*, som benämndes det *bakre* hafvet. Den uppfattningen, att Nilen hade sin källa i »hafvet i Söder» (egentl. floden Okeanos), och meningen, att flodens stigning borde tillskrifvas snösmältning, skulle alltså båda kunna häntyda på, att underrättelser om Abessiniens snöberg och *Tana* [3]) med sitt utlopp, den *blå Nilen*, tidigt framkommit till Hellenerna.

Sålunda hade Abessiniernas typiska inlandsfolk genom successiva kombinationer blifvit förvandladt till ett periferiskt, vid världshafvets kuster långt borta i Söder boende »makrobiskt» människoslag!

Genom den föregående undersökningen hafva vi funnit, att Herodot tillerkände Nilen en högst betydande utsträckning i sydlig riktning från Egypten räknadt, och att hans kunskap om Libyens östra kust sträckte sig långt öfver Somalihornet. Likaledes hade ju Herodot, ehuru halft motvilligt, måst medgifva, att bebodt land fanns Söder om den stora öknens centrala delar, såsom det genom Nasamonernas färd blifvit ådagalagdt. Detta af honom här antagna »Nil-landet» är ju emellertid identiskt med »Sudan», hvars nordrand på Herodots tid var bebodd af småväxta

[1]) Detta SKYLAX' antagande stödjer sig påtagligen på den härofvan omtalade geografiska uppfattningen, att hela det sydekvatoriella Afrika icke existerade, emedan Libyens kust antog en ost-västlig riktning strax söder om Guardafui. Denna uppfattning delades dock, som vi veta, ingalunda af Herodot.

[2]) Det grekiska λίμνη betyder ju både insjö och haf.

[3]) Andra åter mena, att föreställningen om ett »haf» S. om Egypten till stor del föranledts däraf, att ett verkligt inhaf under historisk tid funnits i den bekanta sumpiga trakt, där *Bahr-el-Ghazal* och *Sobat* sammanflyta med *Bahr-el-Abiad*. MASPERO op. cit. I p. 20; RECLUS X p. 67.

infödingar. Utan att vid alla tillfällen särskildt accentuera detta förhållande antog dock Herodot Söder härom befintligheten af »storväxte» [1]) Ethioper, kontrasterande med de »småväxte».

Allt detta häntyder ju alldeles bestämdt på, att Herodot tänkte sig den libyska landmassan hafva en högst betydande utsträckning söderut, och att Nilens öfversta lopp genomskar kontinentens centrala delar, hvilka voro belägna under solens vinterbana.

Den af honom relaterade berättelsen om *Makrobierna* och deras antagna boningsplatser både i jordens utkant och samtidigt icke så långt från Egypten kan naturligtvis lätt nog ingifva föreställningen om, att Herodot trott, att den afrikanska världsdelen afslutades strax Söder om detta land. Men, såsom vi sett, berodde en dylik uppfattning visserligen delvis på bristande uppmärksamhet från Herodots sida, men framför allt på oriktiga kombinationer, som hufvudsakligen borde tillskrifvas hans sagesmän, hvilka missförstått meningen med »hafvet i Söder».

Sedan vi sålunda hunnit undersöka de nu anförda af mina från början föreslagna »pejlingslinjer», öfvergå vi till granskningen af den sista bland dess »meridianer» eller den, som gifver oss en föreställning om Herodots kunskap rörande *Afrikas västkust*.

De meddelanden, Herodot lämnar oss om denna del af den afrikanska kontinenten, äro rätt sparsamma, och de förekomma dessutom spridda flerstädes i hans arbete. Just den förra omständigheten har lämnat ett större spelrum åt Herodotgranskarnes fantasier och tyvärr onekligen ej obetydligt bidragit till att de, som sysselsatt sig med denna fråga, hittills icke kunnat enas om, hvilka hans källor egentligen varit. De flesta hafva emellertid enligt min mening därvid alldeles för mycket låtit sig påverkas af skematiserande tendenser, i det de nämligen sökt att i ett enda, för öfrigt lätt öfverskådligt system intvinga allt, som på Herodots tid var kändt om Afrikas västkust, på samma gång som de ytterligare menat, att alla dessa data härstamma från en och samma påvisliga källa. De förneka sålunda nästan helt och hållet möjligheten af, att Herodot, oberoende af alla dokument, hämtat sina underrättelser från personer, hvilka alldeles icke behöft stå på höjden

---

[1]) Huru frestande det än är, kan jag icke här närmare inlåta mig på den högligen intressanta etnografiska fråga, som säkert ligger bakom den af HOMEROS och andra äldre författare ofta anförda berättelsen om *Pygméernas strider med tranorna*. Jag nöjer mig därför med följande antydningar.

De i öfre Nilens sumptrakter boende *Schilluk*- och *Denka*-stammarna utmärka sig genom sin betydande kroppslängd; särskildt Denkamännen äro i regeln mer än 2 meter höga. Dessa infödingar utmärka sig äfven genom sin stora magerhet, sina långa, tunna ben och den egendomliga vanan, som man nästan skulle kunna tro att de — en triumf för Darwinismen! — inhämtat af de skaror af tranor och andra vadarefåglar, som bebo dessa kärrsträckningar, nämligen att timvis stå alldeles orörliga på ett ben. Sedda på afstånd kunna de lätt förblandas med sina grannar tranorna. Det låter därför ganska lätt tänka sig, att de kringboende folken redan under äldsta tiden jämfört dessa långbenta varelser med vadare och gifvit dem öknamnet »tranor». De omtalade högväxta stammarna ligga för öfrigt ofta i fejd med de närboende dvärgartade *Akka*- eller *Tikki-Tikki*-infödingarna, hvilka äro kända som förslagna boskapstjufvar. Här enligt min mening kanske den reella bakgrunden till historien om »Pygméernas kamp mot tranorna».

af sin tids geografiska bildning eller ens ega kännedom om allt det viktigaste, som förut skrifvits eller i Medelhafslanden berättats om dessa trakter. Alltigenom oberättigadt tyckes mig framför allt försöket vara att härleda all äldre kunskap om Afrikas atlantiska kust från en enda källa, d. v. s. det berömda karthaginiensiska aktstycket, som är bekant under namnet *Hannos periplus.*

Afrikas västkust. Hanno och Sataspes.

Frågan, huruvida Herodot känt Hanno's berömda »periplus» [1]) eller icke, saknar icke sin stora betydelse, och den har också under olika tider varit föremål för granskningar af olika slag. Egendomligt nog tyckas emellertid de nyaste undersökningarna nästan alla gå i en och samma riktning, i det de nämligen allmänt söka visa, att Hanno företagit sin färd före den tid, då Herodot skref om den feniciska kringseglingen, och att således denne mycket väl varit i tillfälle att af den förres reseberättelse inhämta upplysningar om Libyens västkust.

Mig förefaller det dock först och främst vara alldeles otänkbart, att Herodot verkligen tagit del af själfva det märkvärdiga aktstycket såsom sådant. Till bevis för riktigheten af detta påstående vill jag anföra det faktum, att Herodot uttryckligen säger, att Nilen (förutom Indus) är den enda flod, i hvilken krokodiler finnas [2]). Herodot känner alltså icke till, att Hanno påträffat dessa djur i *Chremetes*flodens, d. v. s. *Senegals*, vatten.

Men är det ej tänkbart, att Herodot af en ren händelse råkat glömma bort notisen om krokodilers förekomst äfven i sistnämnda flod? Denna fråga tror jag mig obetingadt kunna besvara med *nej*. En typisk anekdot sådan, som den anförda och just af det slag, som bäst träffar Herodots kända smak, kan nämligen omöjligt hafva fallit denne ur minnet. Men, kan man åter invända, är det icke sannolikt, att Herodot kände vida mera om Väst-Afrika, än han i sitt arbete nämner, och är det icke i så fall högst troligt, att han erhållit dessa fylligare underrättelser genom Karthaginienser, som äfvenledes meddelat honom hufvuddragen af Hannos storartade resa i dessa trakter? Svaret härpå torde rättast vara: Det är visserligen sant, att Herodot ofta icke omtalar allt, hvad han vet. Men särskildt en gång lämnar han oss en välkommen upplysning om det verkliga måttet af sin kunskap, och det är vid det tillfälle, då han säger sig icke veta något mera, än det han nyss förut meddelat, just angående — Väst-Afrika.

---

[1]) Plinius *Hist. Nat.* 2. 169, finna vi följande meddelande: »Et Hanno Carthaginis potentia florente, circumvectus a Gadibus ad finem Arabiæ navigationem eam prodidit scripto, sicut ad extera Europæ noscenda missus eodem tempore Himilco.» —

Efter hemkomsten till Karthago lät Hanno i *Moloch's* tempel uppsätta en tafla innehållande en kort framställning af hans resa utmed den afrikanska kusten. Den grekiska öfversättningen af detta dokument, hvilken till all lycka framkommit till oss, är bekant under namnet *Hanno's periplus.* — Himilko's reseberättelse deremot har tyvärr gått förlorad med undantag af de få obetydligare delar deraf, som indirekt anföras i det geografiska poemet *Ora Maritima,* författadt af Avienus, en latinsk författare i det 4:de århundradet af vår tidräkning.

[2]) IV. 44.

Förfäktarne [1]) af Hannos »præherodotiska» existens måste alltså söka att utreda saken på annat sätt, nämligen genom att efterse, om det icke kan lyckas att i Herodots arbete påträffa detaljer, hvilka bevisligen äro hämtade mer eller mindre direkt från »Hannos periplus», så att de på detta sätt stå i organiskt sammanhang med episoder, som däri förekomma. Åtskilliga försök till dylika identifieringar hafva visserligen blifvit gjorda, men kunna anses som grundligt misslyckade, enär det »bevismaterial», som för ändamålet framdragits, vid en närmare granskning visat sig vara alltigenom underhaltigt.

Följande »identiska» meddelanden [2]) har man sålunda menat skola finnas hos både Herodot och Hanno — hvarvid naturligtvis den förre lånat af den senare — rörande Afrikas västligaste delar, nämligen förekomsten af ovanligt snabbfotade infödingar, vidare tillvaron af vilda män och kvinnor och slutligen underrättelsen om, att en s. k. »stum handel» [3]) med guld här bedrefs af Karthaginienserna och infödingarna.

Orimligheten af att antaga någon gemenskap mellan dessa Hannos och Herodots meddelanden är dock ytterst lätt att påvisa. Det framgår nämligen, att Herodots anförande af snabbfotade ethiopiske infödingar rör *Tibbus* [4]) i hjärtat af Afrika, och att det alltså intet har att skaffa med västkustens befolkning, som afses af Hanno. Berättelsen om vilda män och kvinnor [5]), hvilken spelat en så framstående rol i »Hannos periplus» gör deremot intrycket af att vara ett längre fram till Herodots text [6]) gjordt klumpigt tillägg. Och slutligen, hvad den »stumma handeln» beträffar, så finnes det märkligt nog icke den minsta antydning därom hos Hanno. Herodot ensam anför berättelsen och framställer därtill dessa handelstransaktioner såsom någonting helt vanligt, hvilket ofta plägade upprepas af Karthaginienserna, enligt hvad desse meddelat honom.

Att ett meddelande här föreligger om kontinentens *Söder om Sahara* belägna delar [7]), tager jag som alldeles gifvet, ty för egen del kan jag omöjligen ansluta mig till den åsikten, att denna handel försiggått vid det västliga *Atlas-områdets* sydgräns [8]).

---

[1]) Se t. ex. H. F. TOZER, History of ancient geography p. 104. 1897; *Vivien de Saint-Martin*, Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine p. 330 ff. 1863; O. MELTZER, Geschichte der Karthager I p. 231 ff. 1879. Jf. W. GÖTZ, Die Verkehrswege im Dienste des Welthandels p. 272 ff. 1888.

[2]) BERGER II. p. 39.

[3]) Äfven SKYLAX § 112, talar om denna stumma handel, hvilken för öfrigt är ett merkantilt fenomen, som förekommit i jordens mest skilda länder, och ännu i dag kan konstateras.

[4]) IV. 183.

[5]) Enligt min mening är det ingalunda otänkbart, att de af Hanno påträffade ludna varelserna, *Gorgaderna* eller *Gorillorna*, verkligen varit ovanligt ludna, småväxta människor och icke antropomorfa apor. Åtskilliga af Central-Afrikas dvärgstammar utmärka sig ju genom sin stora ludenhet. Hvarför dessutom bestrida, att Karthaginienserna verkligen egt förmågan att skilja mellan människor och djur?

[6]) IV. 191. HERODOTUS ed. BÆHR.

[7]) Herodot uppträder här med en viss försiktighet. Sålunda benämner han de guldhandlande infödingarna blott ἄνθρωποι, utan närmare stambeteckning.

[8]) Hvarför skulle annars Karthaginienserna icke genom tolkar hafva meddelat sig med desse guldförsäljande infödingar, om deras område varit så närbeläget. Dylika tolkar voro ju de i »Hannos periplus» omtalade *Lixiterna* från *Wadi Draa* i Marokko.

Men hvarför öfver hufvud envisas att på allt sätt söka ådagalägga, att Herodot hämtat sina underrättelser om *Libyens atlantiska kust* just ifrån Hanno? Eller låter det sig icke mycket väl tänkas, att de företagsamme Karthaginienserna egt en rätt vidsträckt kännedom om Afrikas västkust äfven före Hannos tid. Till ett långsamt framträngande utefter Saharas kust lockades såväl Gaditanerna som de liby-feniciske kolonisterna i Väst-Marokko af därvarande kalla farvattens utomordentliga fiskrikedom. Torkad och saltad fisk var som bekant en af Feniciernas viktigare handelsvaror och utgjorde sjömännens hufvudsakliga föda under resorna.

Vidare är det helt naturligt, att Karthago redan tidigt försökte att sjöledes anknyta direkt förbindelse med Sudan, hvars rikedom framför allt på guld Punierna lärt känna af de libyska karavanerna, som landvägen [1]) upprätthöllo trafiken mellan de fruktbara områdena på ömse sidor om den stora öknen. För denna åsikt tyckes mig jämte andra skäl den omständigheten tala, att Hannos expedition ingalunda gör intrycket af att företrädesvis hafva varit en »upptäcktsresa» till förut okända trakter. Dess första afdelning tager sig mycket snarare ut som en »hjälpexpedition» till de redan långt förut anlagda liby-feniciska nybyggena vid Marokkos atlantiska kust. Först efter *Kerne* vidtager det obekanta; de medförde tolkarne förstå ej mer infödingarnas språk, och denna ö väljes också fullt konsekvent till operationsbas för expeditionens fortsatta färd söderut.

Min åsikt angående frågan om Hannos eller Herodots prioritet kan jag sammanfatta på följande sätt: Herodot har hvarken känt till aktstycket »Hannos periplus» eller erfarit några som helst detaljer om den af Hanno ledda expeditionens upplefvanden i Afrika. Och dessa fakta förklaras i sin ordning helt enkelt däraf, att denna färd ännu icke egt rum på Herodots tid. Jag tror det nämligen vara riktigast, att denna resa sättes till en jämförelsevis sen tidsperiod, t. ex. 400-talets slut [2]).

Ett indirekt bevis för riktigheten häraf är det faktum, att Herodot icke heller hört något om den af Himilko till Europas atlantiska kuster företagna resan. Och att så är fallet, framgår ju däraf, att han, såsom vi ofvan sett, menade, att den europeiska kontinentens yttre delar på hans tid icke voro så mycket kända, att man ens visste, om haf fanns här eller icke. Hade dessa två färder egt rum strax före Herodots tid och sålunda ännu varit i färskt minne, är det ju högst otroligt, att Karthaginienserna eller andra icke skulle hafva meddelat Herodot något åtmin-

---

[1]) Det är nämligen ytterst sannolikt, att Karthaginienserna endast i ringa omfång förmådde utöfva något inflytande på denna af mestadels oberoende libyska stammar behärskade ökenhandel.

Slutligen vill jag ingalunda bestrida möjligheten af, att Herodot genom Karthaginienserna erhållit underrättelser, som ytterligare styrkt honom i hans äfven på andra meddelanden stödda uppfattning om befintligheten af storväxta Negerstammar vid Libyens bortersta kust vid Atlantiska oceanen.

[2]) Plinius' ord äro ju: Carthaginis potentia florente etc. Karthagos makt nådde sin höjdpunkt med Väst-Siciliens eröfring, som började år 409 f. Kr. Jf. Meltzer I p. 258 ff.; E. Göbel, Die Westküste Afrikas im Altertum p. 8 ff. 1887.

stone om dessa uppseendeväckande geografiska rekognosceringar, om icke på annat sätt, så i form af en eller annan fabelaktig framställning [1]).

Herodot har dock hört talas om både de ryktbara *Kassiteriderna*, från hvilka öar man antog *tennet* komma, och floden *Eridanos*, som mynnade i »det nordliga hafvet», och i hvars närhet *bärnstenen* påträffades. Men Herodot anser tillvaron af såväl hafvet som öarna och floden icke tillräckligt styrkt. Han säger det emellertid vara bevisadt, att tennet och bärnstenen komma till Hellenerna från Europas längst bort belägna delar.

Men äfven från annat håll hade Herodot erhållit underrättelser om Afrikas atlantiska kust. Han hade nämligen på *Samos*, där han som bekant vistades en längre tid, fått höra berättelsen om SATASPES' misslyckade kringsegling af Afrika [2]).

SATASPES, en förnäm perser, hade vid XERXES' hof gjort sig skyldig till en missgärning, för hvilken storkonungen gaf befallning att han skulle dödas. Den olyckliges moder gick i förbön för sin son, under förklaring att, om hans lif skonades, skulle hon pålägga honom ett straff, ännu svårare än döden. Han skulle nämligen erhålla befallning att kringsegla Libyen från Väster till Öster. Xerxes gick in på detta förslag, och Sataspes reste till Egypten, där han erhöll ett bemannadt skepp, med hvilket han genomseglade sundet vid Herkules' stoder och nådde fram till udden *Soloeis*, hvarefter han satte kursen på Söder.

Sedan han därpå under »många månader genomseglat stora sträckor af hafvet», vände han om till Egypten, ehuru största delen af vägen ännu återstod. Efter hemkomsten berättade Sataspes för Xerxes, att han i Libyens aflägsnaste trakter seglat utmed landsträckor, bebodda af småväxta, med palmlöf klädda, infödingar. När expeditionen landsteg flydde emellertid desse från sina städer till bergen; för öfrigt hade man ej tillfogat infödingarna något ondt, utan blott tagit deras boskap. Såsom skäl för att han icke helt och hållet kringseglat Libyen, anförde Sataspes, att skeppet ej mera kunnat gå fram, utan att det fastnat. Xerxes, som icke tog denna ursäkt för god, utan ansåg Sataspes fara med lögn, lät nu den ursprungliga dödsdomen gå i fullbordan, emedan Sataspes icke utfört det honom ålagda värfvet.

Sådan är i sammandrag den vanliga framställningen af den persiske hofmannens misslyckade Afrikaförsök, hvilken trots sin ofullständighet gifver anledning till en hel del värdefulla reflexioner. Berättelsen om Sataspes' färd bär sanningens prägel, och Herodot själf hade erhållit de säkraste bevis på, att denna resa verkligen utförts.

---

[1]) Herodot betviflar understundom sanningen af Karthaginiensernas meddelanden. Detta gäller t. ex. i fråga om sättet att vinna guld på ön *Kyraunis*. IV. 195. — Hvad detta egentligen varit för en ö, utgör för öfrigt en mycket omtvistad fråga af stor geografisk betydelse, på hvilken vi dock icke här kunna inlåta oss.

[2]) Herodot har sin berättelse från säkraste källa, men döljer afsiktligen sin sagesmans namn. IV. 43.

Följande omständigheter äro värda att ihågkommas i sammanhang med relationen om denna färd. Först och främst få vi intrycket af att Xerxes och hans omgifning känna till, att en kringsegling af Afrika låter sig utföras, ehuru man af föregående erfarenhet vet, att den är synnerligen mödosam och farlig. Vidare tyckes man till och med vid hofvet mycket väl känna till, huru lång tid som åtgår för en dylik färd; det säges ju nämligen, att Sataspes vändt tillbaka, när ännu största delen af resan återstod, d. v. s. innan halfva vägen blifvit tillryggalagd. Sataspes skickades alltså icke ut på en »upptäcktsfärd», han skulle blott eftergöra det, som redan blifvit utfördt [1]), och han straffas vid hemkomsten, emedan han icke åtlydt den honom gifna »befallningen» att kringsegla den libyska landmassan.

Hvad själfva färdens detaljer beträffar, kan följande förtjäna att framhållas. Sedan expeditionen dubblerat udden *Soloeis,* nuv. *Kap Kantin*, hvilket under forntiden ofta betraktades som Afrikas västligast belägna punkt, ändrades kursen till sydlig. Under flera månader fortsattes färden (hufvudsakligen i denna riktning), till dess man omsider kom fram till ett land, bebodt af småväxta människor. Man hade alltså uppnått de tropiska landen Söder om den stora öknen [2]), där äfven *Nasamonerna* gjort bekantskap med de små infödingarna i närheten af Nigerkröken, troligen ej långt från det nuvarande Timbuktu.

Expeditionen gör öfverallt strandhugg och bortför den infödda boskapen, under det att dess egare fly till bergen utan att sätta sig till motvärn. Men slutligen uppgifver Sataspes hela företaget under den förevändning, att skeppet stod fast och ej kunde avancera vidare [3]). Denna förevändning, hvilken under senare tider ofta blifvit anförd som ursäkt för att sjöexpeditioner vändt tillbaka med oförrättadt ärende, stämplas af Xerxes såsom lögnaktig. Och att Xerxes hade rätt, veta vi för öfrigt bestämdt i följd af ett meddelande af ingen mindre än — Herodot själf.

Af sina samiotiske sagesmän hade Herodot nämligen erfarit, att den verkliga orsaken till, att Sataspes vände om, var, att han och hans folk blefvo förskräckta

---

[1]) Sataspes' moder trodde sig möjligen veta, att kringseglingen varit utförd mer än en gång förut, och att dessa resor alltid varit förenade med ovanliga strapatser.

[2]) Man behöfver endast ega en ringa bekantskap med den nyare »pygmélitteraturen» för att vara på det klara med, att de små infödingarna, det här gäller, böra tänkas tillhöra *Sudan*, såsom deras tropiska beklädnad af palmblad också utvisar, och icke nordligare belägna trakter, sådana som *Sahara* och *Atlaslandskapen*, där deras tillvaro aldrig kunnat påvisas hvarken i forntid eller nutid.

Sålunda finnas betecknande nog de småväxte icke omtalade af »Hannos periplus» såsom lefvande i Väst-Marokko eller i öknen, en omständighet, som i hvarje fall kan tjäna som indirekt bevis för att *pygméerna* bodde längre söderut.

De småväxta centralafrikanska folkstammarnas ursprungliga hemland var ett sammanhängande bälte i den *stora tropiska skogen* från Röda hafvet och öfre Nil i Öster till Atlanten i Väster. Genom de större och starkare Sudan-Negrernas framträngande blefvo de småväxte splittrade i smärre skilda afdelningar, hvilka tilldels finnas till ännu i dag.

[3]) IV. 43.: τὸ πλοῖον τὸ πρόσω οὐ δυνατὸν ἔτι εἶναι προβαίνειν, ἀλλ' ἐνίσχεσθαι. Jf. R. NEUMANN, Nordafrika nach Herodot p. 76 ff. 1892.

dels af färdens stora längd, dels af landets ödsliga beskaffenhet[1]: δείσας τό τε μῆκος τοῦ πλόου καὶ τὴν ἐρημίην ἀπῆλθε ὀπίσω. Säkerligen hade Sataspes från början icke haft en riktig uppfattning af färdens verkliga storlek. Kontinentens oväntade utsträckning mot Söder och landets ödslighet afskräckte alltså expeditionen från att framtränga längre, då den ej mera kunde finna sitt lifsuppehälle genom att såsom förut infånga infödingarnas boskap.

Hvilken del af den afrikanska kusten hade, kan man då fråga, Sataspes i verkligheten uppnått, när han tvingades att anträda återtåget? Det förefaller mig ingalunda otroligt, att expeditionen vid denna tidpunkt uppnått de ökenartade sträckorna på ömse sidor om *Kunene*floden, hvilka icke hade några existensmedel att erbjuda främlingarna[2]. Färden i sydlig riktning utmed denna kust försvårades ännu ytterligare af den härvarande, nordgående *Benguella-kustströmmen*[3]. Sålunda kunde äfven Sataspes med visst skäl påstå, att hans skepp stått fast, d. v. s. gjort ytterst ringa fart eller ingen alls sådan. Att halfva vägen ännu icke tillryggalagts, kunde med skäl sägas, alldenstund den beryktade »Stormarnas udde»[4] icke blifvit uppnådd af expeditionen. Från och med denna punkt kunde kringseglingens andra hälft med rätta anses taga sin början.

Sataspes hade emellertid varit på rätt god väg att utföra Afrikas kringsegling från Väster till Öster, en nautisk prestation, hvilken med den jämförelsevis låga ståndpunkt, som seglingskonsten då intog, var betydligt svårare att utföra än en färd kring kontinenten i motsatt riktning. Resans föga uppmuntrande resultat och särskildt den påvisade förekomsten af ödsliga landsträckor så långt i Söder hade säkerligen kunnat verka afskräckande på dem, som längre fram tänkt göra ytterligare försök i samma stil.

Helt otänkbart är det väl icke, att Karthaginienserna från sina kolonier på Afrikas atlantiska kust sökt till sjös uppnå det guldrika Sofala på ostkusten såsom

---

[1] Rätt egendomligt är det onekligen, att den omständigheten hittills lämnats opåaktad, att Sataspes sades hafva vändt om af fruktan för landets *ödslighet*.

[2] Obefogadt är däremot talet, att »S.O passaden» eller massor af »sargassotång» skulle utgjort hindret. Jf. H. H. von Schwerin, S.V. Afrikas kust. 1895; O. Krümmel, Die nordatlantische Sargassosee i *Petermanns Geogr. Mitteilungen* 1891.

[3] Sataspes säges endast haft ett enda skepp till sitt förfogande. Intet anföres om, att något proviantskepp medföljt, så att expeditionen tyckes i det hela hafva varit tämligen illa utrustad. Om besättningens sjöduglighet veta vi intet, alldenstund Herodot icke nämner skeppets nationalitet, utan säger blott, att Sataspes fick det i Egypten. — Hvad den afrikanska sydvästkusten angår, är det ingalunda otroligt, att den (liksom för öfrigt kontinentens sydspets i sin helhet) vid denna tid varit alldeles människotom. Den stora »afrikanska folkrörelsen» hade ännu icke börjat, och *Hottentotterna* hade icke blifvit hitträngda.

[4] Kan det icke vara tänkbart, att storkonungen af Fenicier eller andre, som stodo i förbindelse med Araberna i närheten af Sofala, hört, att den afsmalnande afrikanska landmassan någonstädes i Söder afslutades med en udde, som var ytterst fruktad för sin rasande stormar och därför skyddes af alla. Måhända var det just denna notis, som ingifvit bl. a. Sataspes' moder den föreställningen, att kringseglingens utförande var ett straff, värre än döden. — Jag behöfver här knappast påminna om Medeltidsarabernas barnsliga, högst öfverdrifna skräck för det stora hafvet i Väster, »mörkrets gröna haf», den nuvarande Atlantiska oceanen.

sitt närmaste mål i den Indiska oceanen. Karthagos kommersiella ställning kan ju rätt väl tänkas under någon viss bestämd tidsperiod, t. ex. 4:de århundradet f. Kr., hafva liknat de sydeuropeiska kristna staternas, när de vid medeltidens slut fullständigt afskurits från förbindelsen med Indien och de däraf härflytande handelsfördelarna.

Att försöken att nå Indien från atlantiska sidan äro af gammalt dato, visar oss EUDOXOS' mycket innehållsrika historia, sådan den relateras af den framstående geografen POSIDONIUS (135—50 f. Kr.), »forntidens mest intelligente upptäcktsresande».

Denne EUDOXOS var en förnäm, rik och synnerligen begåfvad man från *Kyzikos*, som lefde i senare hälften af 2:dra århundradet f. Kr. Från Egypten företog han en resa till *Indien* och återvände med en rik laddning ädla stenar, kryddor och andra af detta lands typiska produkter, hvilket dock allt utan vidare togs i beslag af den egyptiske konungen PTOLEMÆUS EUERGETES II. Men Eudoxos förlorade icke modet utan utrustade med den nu regerande drottningen KLEOPATRA's samtycke en ny dylik expedition till Indien, där han åter lyckades förvärfva de önskade varorna. Men under den därpå anträdda hemresan drefs han denna gång af motiga vindar »utöfver Ethiopien» till Afrikas långt söderut belägna kust [1]).

Därvarande infödingar visade honom vraket af ett på stranden uppkastadt fartyg, hvilket de berättade hafva kommit dit »från andra hållet», d. v. s. Väster. Dess i form af ett hästhufvud utskurna gallionbild tog Eudoxos med sig såsom ett dyrbart fynd, när han omsider lyckades återvända till Egypten. Triumferande visade han det märkvärdiga föremålet för de många köpmän och sjöfarande, med hvilka han där sammanträffade. Och af desse fick han då höra, att de skepp, som från *Gades* brukade drifva handel på Afrikas atlantiska kust, plägade vara försedda med på detta sätt utstyrda framstammar.

Den företagsamme mannen begaf sig nu till Gades, hvarest han slutligen lyckades utrusta en liten flotta på tre fartyg, hvilka han lastade med allehanda artiklar, som han af erfarenhet visste vara lämpliga för Indien. Därefter anträdde han resan utefter Afrikas kust, men led skeppsbrott vid Marokkos västkust och återvände efter många äfventyr till Gades. Här förberedde han en ny expedition, hvars närmaste mål var en af honom under förra resan upptäckt obebodd »skogs- och vattenö» [2]) i Atlantiska hafvet, hvilken han ämnade använda som utgångspunkt för sin tillämnade färd till Indien. Huru det vidare gick med den oförtrutne Eudoxos, förmäler historien tyvärr icke. Säkert är emellertid, att hans Afrikaresor sedermera, t. ex. af PLINIUS, uppfattades såsom en kringsegling af kontinenten från *Röda hafvet* till *Gades-bukten*.

---

[1]) BERGER *op. cit.* IV pp. 81—85; TOZER, History of ancient geography p. 189 ff. 1897; BUNBURY *op. cit.* II p. 74 ff.; VIVIEN DE SAINT-MARTIN, Le Nord de l'Afrique etc. p. 343 ff. 1863.

[2]) Måhända finnes här en antydning om *Madeira* eller någon af *Kanarieöarna*.

Sjöfärden.

Jag öfvergår härmed till en granskning af själfva *kringseglingen*[1]) och börjar då med att upplysningsvis anföra en del af de viktigare skäl[2]), som kunnat framställas för och emot berättelsen. Man har stundom trott sig djärft nog kunna påstå, att frågan om Feniciernas kringsegling af Afrika är utsliten, och att argumenten för och emot numera äro uttömda[3]). För egen del tillåter jag mig att härutinnan vara af en motsatt mening: frågan är onekligen segsliten, men tager man saken, såsom den bör, så kunna med lätthet många både nya och berättigade argument framställas.

Som vi veta hade, de af Herodot bekämpade *Ionierna* till stor del på teoretisk väg kommit till antagandet, att ett yttre sammanhängande haf — från början tänkte man på floden *Okeanos* — på alla sidor omgaf den kretsformiga, bebodda jordskifvan[4]). Herodot åter antog, att haf fanns vid landmassans sydsida, emedan han ansåg dess befintlighet därstädes praktiskt påvisad; hafvet vid jordens nordrand kunde han däremot icke utan vidare erkänna[5]).

Till en början bör den insinuationen förkastas, att Herodot skulle hafva uttalat sig för Afrikas kringflutenhet och faktiska kringsegling, därtill lockad af benägenheten att hypotetiskt fullborda och sammanfoga de verkliga fakta, som voro kända om Afrikas västra och östra kuster. Den mellanliggande sydliga »luckan» skulle han således fyllt — på eget bevåg. Ett dylikt löst antagande står ju i skarpaste strid mot Herodots allbekanta, alltigenom praktiskt anlagda skaplynne.

---

[1]) Herodots relation om färden se härofvan p. 1.

[2]) Det behöfver väl knappast nämnas, att jag vid anförande af de mera bekanta anmärkningar, man under den sekellånga diskussionen framställt emot Herodots berättelse, icke försöker att lämna en ens tillnärmelsevis uttömmande öfversikt af det ytterst vidlyftiga hithörande materialet, öfver hvilket digra afhandlingar blifvit skrifna.

[3]) För de mera kände författare, som sysslat med denna fråga och deras motsatta meningar se: E. H. Bunbury, History of ancient geography I p. 317; W. Müller, Umsegelung Afrikas durch phönizische Schiffer pp. 4—6; H. Berger, Gesch. der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen I p. 38 not m. fl., m. fl. — Utrymmet tillåter icke att här närmare redogöra för, huru geografiens stormän under 19:de århundradet förhållit sig gentemot denna fråga; jag vill blott anmärka, att Nordenskiöld i sin *Periplus* kort och godt accepterar Feniciernas — periplus som ett historiskt faktum.

[4]) I det bekanta anförandet IV. 36 förlöjligar Herodot denna uppfattning. Jf. IV. 8.

[5]) Se härofvan p. 9. Efter Herodots tid genomgick som bekant uppfattningen om ett sammanhängande världshaf hufvudsakligen tre stadier: Män sådana som Eratosthenes, Strabo, Posidonius och Mela voro öfvertygade om, att Afrika var omgifvet af oceanen, och att dess sydliga del alltså kunde kringseglas, ehuru de tviflade på, huruvida någon verkligen utfört kringseglingen. Polybius å sin sida var oviss om, huruvida ett haf öfver hufvud fanns söder om denna kontinent, och Ptolemæus slutligen förnekade alldeles befintligheten af detsamma.

Det gick alltså med det »södra hafvet» som med »hafvet N.V. om Europa», hvars tillvaro Herodot betviflade, emedan han därom icke lyckats inhämta direkta underrättelser. Alltså ett slags nemesis för den hyperkritiske Herodot, att Polybius och Ptolemæus förkastade hans berättelse om Fenicierna såsom ogrundad!

Som argument emot verkligheten af den feniciska kringseglingen har ofta anförts det faktum, att kunskapen om Afrikas halfönatur så snart efter Herodots tid och så fullständigt råkat i glömska, att en åsikt kunnat uppstå, som utan all hänsyn förkastade existensen af ett kontinuerligt haf vid »den gamla världens» sydrand. Man har då menat, att i fall kringseglingen verkligen försiggått, så borde denna händelse otvifvelaktigt hafva lämnat spår efter sig och hafva varit af epokgörande betydelse för forntidens uppfattning af Afrikas form. Resonerar man på detta sätt, så förbiser man emellertid alldeles den omständigheten, att den äldre geografien utmärker sig genom sin utpräglade brist på kritik. Ett förträffligt exempel på denna kritiklöshet och ett bedröfligt bevis på, huru långt auktoritetstro kan gå, utgör den allmänna tilltro, hvilken den ptolemæiska uppfattningen [1]) af *Indiska oceanen* som ett slutet haf under århundraden kunde vinna. Under långa tider vågade man sålunda tala om ett oting, sådant som *Terra australis incognita*. Kunde man helt obesväradt antaga befintligheten af ett land, som ingen kände till, så kunde man naturligtvis ännu lättare komma till att betvifla tillvaron af ett haf, hvilket besökts blott af ett fåtal personer, och detta därtill under en för länge sedan förfluten tid. Från ofullständig kännedom om det södra hafvet till ett bestämdt förnekande af dess tillvaro var afståndet icke stort, särskildt för hemmasittande länstolsgeografer.

Orsaken, hvarför den feniciska kringseglingen så hastigt råkade i glömska, var den, att denna resa saknade all praktisk betydelse för dåtidens handel och samfärdsel [2]). I verkligheten låg ju det långt utskjutande Syd-Afrika i vägen för *Portugiserna* vid deras försök att sjöledes nå fram till det under århundraden så lifligt eftersträfvade målet — *Indien*, och det var i följd däraf som *Stormarnas udde* nästan motvilligt kringseglades. Hela åtta år förflöto sålunda mellan Bartholomeu Dias' och Vasco da Gama's berömda resor. En tid kunde det verkligen se ut, som hade hela det indiska företaget blifvit öfvergifvet af Portugal. Men man lärde sig snart att betrakta den långa omvägen kring Afrikas sydspets som ett nödvändigt ondt [3]), hvilket dock gaf »godt hopp» om, att de dittills utståndna vedermödorna snarast skulle upphöra, och Indien, resans mål, inom kort kunna uppnås.

Ett annat talande exempel på den utpräglade likgiltighet, som hystes för det sydligaste Afrika och sjövägen omkring detta, lämnas oss af de i slutet på 1400-talet i *Sofala* boende *Araberna*, som af ålder kände till, att Afrika i Söder omgafs af hafvet, men hvilka det icke föll in att själfva resa åt detta håll. De kunde därför lämna Portugisernas sändeman *Covilhão* de bestämdaste upplysningar om, att ett

---

[1]) Med rätta har Ptolemæus kunnat kallas: »Der geographische Imperator, welcher bis auf Kopernikus im Himmel, bis Kolumbus auf Erden herrschte . . .». G. A. Wimmer, Die Enthüllung des Erdkreises I p. 230. 1824.

[2]) Minst af alla land hade *Egypten* något intresse af vägen kring Kap. Likaledes hade *Fenicierna* ingenting att vinna på detta håll.

[3]) Att *Kaplandet* själft ej hade någon betydelse för Portugiserna, framgår bäst däraf, att de aldrig gjorde något försök att här grundlägga ett nybygge, hvilket naturligtvis skulle utgjort en ytterst värdefull etappstation på den långa vägen från Lissabon till de främre indiska farvattnen.

enda haf utbredde sig från Indien till Europa. Men samtidigt fasthöllo de vid sitt påstående, att den djärfve seglare, som vågade dubblera det strax Söder om Sofala belägna *Dschebel en Ndama*[1], d. v. s. sorgernas udde, aldrig mera kunde komma tillbaka. Måhända hade deras landsmän någon gång förut utsträckt sina färder till och utöfver Afrikas sydspets, men, hvad de där fått erfara, hade icke varit af den beskaffenhet, att det lockade till ett återupprepande af resan. De hade där funnit en af med hvarandra kämpande hafsströmmar och våldsamma stormar upprörd ocean och en ödslig, människotom och ytterst svårtillgänglig kust, hvilken i merkantilt hänseende hade intet att erbjuda dem. I denna riktning var intet att vinna, under det att åt motsatta hållet, österut, den ytterst lönande trafiken med *Indien* obehindradt pågått sedan urminnes tid.

Likaledes hade Medelhafsfolken under forntiden, så länge som den för dem oumbärlig vordna handelsförbindelsen med Indien utan afbrott kunde upprätthållas genom *Röda hafvet* och *Persiska viken*, icke den minsta anledning att befatta sig med hafvet vid Afrikas sydspets. Vinstbegäret var det ledande motivet för alla dåvarande sjöresor, under det att däremot den geografiska forskningslusten knappast kan sägas hafva funnits till vid denna tid.

Sålunda tillgick det, att Afrikas kringsegling genom Fenicierna snart nog råkade fullkomligt i glömska, liksom fallet var med så många andra geografiska bedrifter af liknande slag. Jag vill här blott påminna om det äldsta upptäckandet af *Nord-Amerika* genom Nordmännen och *Australkontinenten* genom Portugiserna. Underrättelsen om Deschneff's passerande af sundet mellan Asien och Amerika var begrafven i *Jakutsk's* arkiv, liksom relationen om Torres' upptäckt af det efter honom uppkallade sundet låg gömd och glömd i *Manila's* otillgängliga residensbibliotek. Hvarken Bering eller Cook anade sålunda, att de själfve rätteligen endast voro — återupptäckare.

Vid andra tillfällen har man trott sig som ett kraftigt argument emot sannfärdigheten af Herodots berättelse om Neko's Fenicier kunna anföra den omständigheten, att många historier om bevisligen osanna kringseglingar[2]) och andra långväga resor redan under gamla tiden varit i svang och ofta vunnit allmän tilltro. Hanno och Eudoxos ansågos sålunda hafva kringseglat Afrika, och man trodde, att Patrokles (omkr. 280 f. Kr.) till sjös färdats från *Indien* till — *Kaspiska* hafvet, och att indiske sjömän väderdrifvits omkring norra Europa till *Gallien* på Julius Cæsar's tid. Härpå kan med rätta svaras, att om det å ena sidan är obestridligt, att »Robinsonader» och »Münchhausiader» redan funnits till under äldsta tider, så

---

[1]) Den för sin våldsamma sydgående strömning (en gren af Mocambique-strömmen) beryktade kustpunkt, som däraf fått den lika betecknande som i den geografiska nomenklaturen ofta återkommande benämningen *Kap Corrientes*.

[2]) Rätt tilltalande tyckes mig den tydningen vara, att orsaken, hvarför man senare kunde uppfatta Hanno's färd såsom en kringsegling af Afrika, låg däri, att man lät sig förledas af namnet Νότου κέρας eller »Södra hornet», hvilket tillades tvänne uddar, som man i följd deraf sammanblandade, *Kap Guardafui* i Öster och *Kap Palmas* i Väster, hvilken sista punkt uppnåtts af den karthaginiensiska expeditionen.

bör å andra sidan detta förhållande ej kunna förringa betydelsen och trovärdigheten af verkligen utförda resor eller bevisligen existerande fakta.

Men Herodots vedersakare hafva ännu många andra anmärkningar att göra. Kringseglingshistorien kan icke vara sann, mena desse, emedan inga vidlyftigare *detaljer* om resans förlopp meddelas oss. Man tyckes alltså fordra, att en formlig »skeppsjournal» borde hafva förts af Fenicierna och återgifvits in extenso af Herodot.

Ett dylikt sätt att se saken är alldeles omotiveradt, bl. a. af den anledning, att vi ju omöjligen kunna veta, huru Feniciernas ursprungliga rapport till Neko varit beskaffad, eller vidare i hvilken form den blifvit delgifven Herodot själf eller hans sagesmän. Denne kan mycket väl tänkas hafva relaterat endast hufvudinnehållet däraf med bortlämnande af de flesta biomständigheterna [1]. *Feniciernas hemlighetsmakeri* [2] bör alltså icke, såsom åtskilliga kommentatorer velat, här anföras som skäl för kortheten af Herodots framställning.

Vidare har man försökt att göra ett stort nummer däraf, att Herodot möjligen i fråga om kringseglingen förts bakom ljuset af sina *sagesmän*, och man har vidlyftigt ordat om, hvilka desse till äfventyrs varit. Mig tyckes det vara alldeles likgiltigt, om Herodot hört om kringseglingen antingen af främmande handelsmän eller af i Egypten boende personer, vare sig dessa senare tillhörde landets prästestånd eller voro medlemmar af den egyptiska tolk- och främlingsförareklass, som Herodot själf omtalar [3]. Man har menat, att desse »ciceroner», i likhet med sina kamrater i andra land, hyst benägenhet att med allehanda snack underhålla vetgiriga resande, hvilkas frågor de alltid visste att på ett eller annat sätt besvara. Herodot förstod ju icke egyptiska språket, veta vi ju, och man har däraf slutit, att han missförstått berättelsen om kringseglingen.

Till denna uppfattning kan jag för egen del ingalunda ansluta mig. Ty har Herodot i verkligheten råkat missuppfatta en del uppgifter rörande Egyptens antikviteter och äldre historia, som han där i landet erhållit, så är det oberättigadt att däraf helt lättvindigt draga det sannolikhetsslutet, att han missförstått ett så lättfattligt, »internationellt» meddelande som det, hvilket angår den af Neko föranstaltade expeditionen. Detta var väl en fråga, som Herodot, utan fara för att begå något misstag, på egen hand kunnat till fullo utreda. Dessutom kan ju lätt den möjligheten tänkas, att Herodot fått sig hela denna berättelse meddelad fullt färdig af någon i Egypten bosatt bildad Hellen, på hvilken han säkert kunde lita.

Hvad Herodots egen ställning till frågan om sagesmännens trovärdighet be-

---

[1] Detta tyckes mig också verkligen hafva varit fallet.

[2] Hvad för öfrigt detta beryktade »hemlighetsmakeri» angår, bör märkas, att Fenicierna i medvetande af sin politiska svaghet handlade klokt i att så mycket som möjligt hemlighålla sina geografiska upptäckter och sina handelsresors mål. Feniciernas historia är skrifven af deras politiske vedersakare och konkurrenter i fråga om världhandeln. Talet om *punica fides* fördes på läppen af Romarne, hvilkas hårdhjärtade politik i lömskhet knappast öfverträffats af något annat s. k. civiliseradt folks. I våra dagar talas ju om det »trolösa Albion».

[3] II. 154, 164. I synnerhet mot desse »Dolmetscher» och »Fremdenführer», samtliga personer af låg samhällsställning, har man hyst sina misstankar. Se Berger I p. 38 och not.

träffar, så påpekar han[1]), att man, alltsedan Hellenerna slagit sig ned i Egypten, »tillförlitligt känner allt, hvad som tilldragit sig med Egypten ända ifrån konung Psammetikos och så framgent.» Han erkänner alltså icke möjligheten, att han kunnat få oriktiga underrättelser om en händelse, som försiggått så sent som under Psammetikos' son Neko's tid.

Vid en närmare granskning af kringseglingsreferatet visar det sig snart, att åtskilliga andra synpunkter finnas, hvilka icke sakna sitt intresse och därför onekligen kunna göra anspråk på att i någon mån blifva uppmärksammade. Sålunda låter det sig t. ex. med lätthet konstatera, att ett kausalsammanhang[2]) egt rum mellan afslutningen af den misslyckade kanalgräfningen och påbjudandet af kringseglingen.

Af Herodots ord framgår, att Neko, som från början icke hyst något tvifvel rörande Afrikas kringsegelbarhet, nu ville åvägabringa det praktiska beviset härför och därför gaf befallningen, att kringseglingen skulle utföras. Det var alltså samma order som Emanuel på sin tid gaf Vasco da Gama. Neko's färd afsåg alltså icke att lösa ett geografiskt problem, och det är icke osannolikt, att den egyptiske härskaren, liksom senare konungen af Portugal, därvid ledts af uteslutande praktiska intressen.

Intet hindrar oss att därvid antaga, att stora sträckor af Afrikas kuster, såväl i Öster som i Väster, voro faktiskt kända på Neko's tid[3]), liksom fallet var på Gamas', och att alltså genom den feniciska expeditionen endast själfva »slutstenen» blef lagd i fråga om den fullständiga kännedomen af Afrikas periferi i dess helhet.

Om den feniciska eskaderns sammansättning lämnas ingen upplysning. Ej heller föreligga några meddelanden om, från hvilken hamn i *Röda hafvet* expeditionen utgått, och om denna kommit oskadd tillbaka till Egypten utan förlust af skepp eller människolif.

Vissa kommentatorer hafva velat draga Feniciernas sjöduglighet i tvifvel och menat, att ett så betydande företag som Afrikas kringsegling öfverstigit deras krafter. Detta påstående är dock alldeles ogrundadt, ty säkerligen stod detta folks nautiska färdighet i intet afseende efter Portugisernas vid medeltidens slut. Dessutom vill jag här påminna om det numera allmänt erkända sakförhållandet, att, i följd af de vid Afrikas kuster rådande vind- och strömförhållandena, en kring-

---

[1]) II. 154. Jf. II. 147. En beaktansvärd omständighet är den, att den s. k. saïtiska dynastien i Egypten, hvilken såväl Psammetikos som Neko tillhörde, utmärkte sig genom sin företagsamhet och sin från den urgamla egyptiska stockkonservatismen vidt skilda lifsuppfattning.

[2]) Tydligen var det, eller antogs det vara, Neko's afsikt, att låta sina två flottor, den i Medelhafvet och den i Röda hafvet, direkt korrespondera med hvarandra. Jf. II. 159.

[3]) Den egyptiske härskarens kännedom om Afrikas geografiska förhållanden får emellertid icke användas som måttstock för hvad Herodot vetat om desamma. En tillbakagång härutinnan kan rätt väl tänkas hafva inträffat, så att Herodot känt mindre i saken än Neko.

segling af kontinenten är lättare att företaga från Öster till Väster än i motsatt riktning.

Man har vidare menat, att Fenicierna icke kunnat veta, när *hösten* och tiden för sådden voro inne i den södra hemisfären med sina inverterade årstider. Mot denna invändning kan då med rätta påpekas, att uttrycket »höst» endast får tagas i allmän betydelse, och att desse sjöfarande, hvilkas landsmän i allmänhet voro bekanta såsom utmärkte åkerbrukare, haft god tid att sätta sig in i de klimatiska förhållanden, som voro egendomliga för de områden, i hvilka de vid ifrågavarande tillfälle befunno sig. Däremot förefaller det antagandet mig oberättigadt, att Fenicierna gått i land enkom för att så och skörda. Det är nämligen högst osannolikt, att eskadern varit så illa utrustad med proviant, att besättningen varit tvungen att göra detta. Ej heller tyckes mig tillräckligt skäl finnas att antaga, att denna procedur egt rum mer än en gång; texten lämnar intet stöd för en annan uppfattning.

Snarare bör man väl kunna tänka sig, att Fenicierna efter passerandet af den besvärliga *Moçambique-kanalen* nödgats gå i land för att reparera sina skepp, i likhet med hvad Portugiserna under sina första färder gjorde. Fenicierna hade dessutom för sed att, såsom det för öfrigt i Östra Medelhafsbäckenet allmänt brukades, tillbringa vintermånaderna i land [1]). Under sitt uppehåll i land drefvo de måhända efter äkta fenicisk sed en inbringande handel med ställets infödingar, af hvilka de tillbytte sig guld, elfenben, ebenholz m. m., och det låter rätt väl höra sig, att de kvarstannade så länge på platsen, att de under tiden hunno både så och skörda.

Denna deras öfvervintringshamn kan man tänka sig hafva varit belägen exempelvis i *Delagoabukten*, hvilken har att erbjuda de bäst skyddade tilläggsplatserna på hela denna kust. Under den långa vistelsen här hade sjömännen naturligtvis ett utmärkt tillfälle att konstatera, att solen oafbrutet kulminerade i Norr, ett fenomen, som de troligen för första gången voro i tillfälle att iakttaga [2]), ty sannolikt kände desse Fenicier i bästa fall blott kusten till närheten af Sofala [3]), men icke därutöfver. Nytt land för dem var således endast själfva den afrikanska sydspetsen, S. om vändkretsen. Det förefaller då helt naturligt, att Fenicierna haft något att anföra om just denna kontinentens sydligaste del.

Sedan omsider Fenicierna lämnat Delagoabukten, skulle ju färden omkring sydspetsen kunna antagas hafva fullbordats [4]). Slutligen bör det icke hållas för

[1]) Jf. H. H. von Schwerin, Om kustfolks olika sjöduglighet p. 18. 1900.

[2]) Åtskillige författare hafva tyckt det vara egendomligt, att Fenicierna icke omtalat, att de nordliga konstellationerna, efter hvilka de voro vane att styra, försvunno under horisonten och ersattes af andra, för dem obekanta stjärnor. Härtill kan svaras, att vi hvarken veta, huru Feniciernas ursprungliga relation varit affattad, eller huruvida dessa sydliga stjärnor öfver hufvud voro för dem okända eller icke.

[3]) För dem var alltså Afrikas stora sydliga utsträckning redan i förväg känd, så att ingen anledning fanns att anföra detta faktum som någonting märkvärdigt.

[4]) Det här gjorda rekonstruktionsförsöket af färden kan naturligtvis icke hafva minsta anspråk på att tagas objektivt. Jag har här endast velat lämna ett exempel på, huru lätt det i verkligheten är att uppgöra teorier!

otroligt, att expeditionen drifvit guldhandel på *Öfra Guineakusten* och därpå besökt de liby-feniciska kolonierna på *Marokkos* kust. I det hela taget gåfvo Neko's män sig god tid, hvilket bäst framgår däraf, att två hela år åtgingo för färden, så att expeditionen hemkom först på det tredje [1]).

Men jag afslutar här den kanske redan för långa uppräkningen af de mera afsevärda anmärkningar, som riktats mot Herodot, för att öfvergå till den del af hans relation, som speciellt rör frågan om »solen på höger hand».

Solen på höger hand.

Den del af Herodots berättelse, som ständigt haft att glädja sig åt den ojämförligt största populariteten är den, som rör den omständigheten, att Fenicierna sagt sig vid Afrikas kringsegling hafva haft solen på höger hand. Denna episod innehåller ju också något riktigt tilltalande af just det slag, som plägar falla mängden i smaken.

På samma gång är det rätt betecknande, att denna notis redan från äldsta tid ansetts utgöra det starkaste *beviset* för, att Fenicierna verkligen utfört kringseglingen. Ledsamt nog hade, menade man, Herodot icke förmått fatta detta så ytterst enkla faktum. Ett i sanning beklagligt bevis på den genomgående låga ståndpunkt, som icke blott den stora allmänheten utan äfven kritiken, på hvilken man väl kunnat sätta något större anspråk, intagit, när det gällt att rätt uppfatta en så föga invecklad geografisk fråga, som denna är. Vi veta ju nämligen, att man icke ens behöfver öfverskrida ekvatorn i sydlig riktning för att kunna iakttaga detta fenomen, som redan gör sig gällande strax Söder om norra vändkretsen, förstås blott under en viss tid på året.

Om samma omogenhet vittnar likaledes det af motståndarne till Herodot gjorda påståendet, att Fenicierna själfve uppfunnit berättelsen om solen på höger hand för att derigenom imponera på Neko och Egyptierna och inbilla dem, att kringseglingen fullbordats. I sin kritiklöshet har man då icke besinnat, att Röda hafvets obetydligaste skeppare, liksom hvarje mera bildad Egyptier, utmärkt väl visste, att den person, som befann sig Söder om *Berenike-Syene*-parallelen, under en viss del af året såg solen kulminera i Norr.

Frågan om detta solstånd har emellertid, som vi veta, under tidernas lopp blifvit vriden, vänd och vrängd på alla upptänkliga sätt, utan att man trots alla försök lyckats uppnå ett tillfredsställande resultat; gåtans lösning har hittills icke blifvit funnen [2]).

[1]) Frågan om tidrymden är nästan den enda, om hvilken alla kunnat enas, i det alla medgifvit, att den af Herodot anförda tiden var tillräcklig för utförandet af resan rundt omkring kontinenten.

[2]) Särskildt kan det öfverraska oss, att BERGER, en af den gamla geografiens nu lefvande mest framstående kännare, velat framkomma med tvänne i så hög grad osannolika tydningsförsök, som han gjort. Han själf medgifver för öfrigt, att han anser sina egna förklaringar vara rätt otillfredsställande. Jf. I pp. 41—45.

Af allt, som här ofvan upprepade gånger anförts i sammanhang med Nil-loppets stora meridionella utsträckning, Bab-el-Mandeb-landens och »Arabiens» sydliga läge samt i allmänhet Herodots rätt betydliga kännedom om den afrikanska kontinentens såväl centrala som periferiska delar, framgår det med absolut visshet, att Herodot ingalunda ansett solens vinterbana falla utanför den libyska landmassans södra rand, utan att han i stället tänkt sig, att denna linje gick öfver Libyens, Söder om det stora ökenområdet belägna, mindre kända trakter och att den sålunda ungefär sammanföll med Nilens västöstliga öfversta lopp. Herodot kände således mycket väl till, att solen måste kulminera i Norr t. ex. för ett skepp, som befann sig vid Libyens södra krets, och att dess besättning alltså kunde säga sig hafva solen på styrbords sida, eller, som grekiskt sjöfolk skulle yttrat sig, »på höger hand».

Detta hindrar emellertid icke, att, som bekant, det förunderliga inträffar, att Herodot på det bestämdaste opponerar sig emot Feniciernas meddelande just därom, att de haft solen på höger hand under sin färd utmed Libyens sydliga delar. Huru skall detta högligen öfverraskande sakförhållande öfver hufvud kunna förklaras? Ett förbiseende[1]) från Herodots sida är naturligtvis omöjligt att antaga, då han ju icke med tystnad förbigår det omtalade, utan tvärtom tager upp det och påpekar dess oriktighet.

Att åter som förklaringsgrund, såsom så ofta skett, anföra rent af hans okunnighet i astronomiska frågor är likaledes oberättigadt. Ty Herodot har ju, som vi sett, vid flera tillfällen vidlyftigt demonstrerat sina åsikter rörande solens efter de olika årstiderna växlande bana och det sydligaste, öfver Libyens centrala delar belägna zenitalstånd, som hon under vintern uppnår. Mot denna hans syn på astronomiska ting kan det väl icke tjäna till något att framställa anmärkningar, om också hans uppfattning icke kan sägas noggrant öfverensstämma med det verkliga förhållandet. Vi kunna under alla omständigheter vara alldeles öfvertygade om, att Herodot haft en fullt stadgad mening om den fråga, med hvilken han vid detta tillfälle sysselsätter sig.

Vidare är det icke utan betydelse, att protesten mot solståndet kommer som ett sluttillägg till den egentliga berättelsen. Andra uppgifter, som förekomma i Feniciernas, troligen rätt vidlyftiga, relation, har han sannolikt trott sig utan vidare kunna acceptera och ansett dem icke vara värda att upprepas. Men när frågan, som gäller solen, kommer före, anser han det vara sin skyldighet att inlägga en kraftig gensaga mot ett meddelande, hvilket han betraktar såsom en »skepparhistoria» af äkta skrot och korn.

Herodot uttrycker sig emellertid vid detta tillfälle med stor knapphändighet och utan att närmare förklara anledningen, hvarför han rent af råkar i misshumör. Han gör ju dock det ironiska tillägget, att måhända någon annan person finnes, som är enfaldig nog att för sin del sätta tro till denna Feniciernas ovederhäftiga uppgift.

[1]) Herodot påstås alltså icke hafva märkt, att den nordliga solställningen fullkomligt passade i det system, han förut visat sig omfatta.

Hyser man öfver hufvud den åsikten, att Herodot är en både sannfärdig och logiskt anlagd person, kan man lätt nog få det intrycket, att man här står inför ett olösligt problem, och att de två af Herodot vid skilda tillfällen omfattade, mot hvarandra stridande åskådningssätten rörande de solara fenomenen äro alldeles omöjliga att sammanjämka. Eller kanske skulle man känna sig frestad att såsom enda förklaringsgrund antaga, att texten är förvanskad, så att Herodots verkliga mening här icke framkommer. Det återstode då att visa, af hvilken beskaffenhet denna förvanskning egentligen vore, och huru den tillkommit. Lyckades icke detta, funnes säkerligen många benägna att alldeles misströsta.

Så hopplöst står dock saken i alla fall icke! Den skenbart olösliga frågan kan enligt min mening utredas, och detta på ett helt enkelt sätt, som jag här skall meddela. Låtom då i och för detta ändamål ännu en gång se till, hvad som i Feniciernas berättelse säges, och noga skilja detta från det, som däri — icke säges. Fenicierna påstå, att de vid kringseglingen af kontinentens sydligaste del haft solen »på höger sida» eller »till höger», ty så måste ju orden ἐς τὰ δεξιά öfversättas. Men märk väl! Fenicierna säga icke ordagrant, att de haft solen i *Norr*. Såvida ett dylikt påstående förelegat från deras sida, hade saken varit absolut omöjlig att utreda. Men nu förhåller det sig dess bättre annorlunda.

Plägade måhända, kan man fråga, Fenicierna med uttryck sådana som »på höger hand», »till höger» åsyfta något annat väderstreck än Norr? Ja, förvisso! Uttrycket *till höger* använde Fenicierna *icke* för att beteckna *Norr*, utan tvärtom för att beteckna det motsatta väderstrecket — *Söder* [1]).

---

[1]) De semitiska folken, *Araber, Hebräer, Assyrier* och alltså väl äfven *Fenicier*, använda en från Hellenernas och de nyeuropeiska folkens afvikande orientation, som de hämtat från Indien. *Hebräerna* bruka sålunda följande beteckningar: *Kedem:* framsidan af världen = Öster, *Achor:* baksidan = Väster, *Jamin:* högra sidan = Söder och *Schemol:* vänstra sidan = Norr. Med *jâm-ha-achârôn*, d. v. s. »bakre» eller »västliga» hafvet, menade de sålunda *Medelhafvet* i motsats till Döda hafvet.

På *sanskrit* betyder *dakschinâ* såväl höger som Söder. *Dakschinâpatha,* hvaraf det nuv. (hindostanska) *Dekhan* bildats, betyder sydlandet, egentligen högerlandet, d. v. s. för den som vänder ansiktet emot den uppgående solen. Af dakschinâ hafva ju för öfrigt den grekiska och den latinska formen δεξιός och dexter uppkommit, hvilka sedan bibehållits af alla romanska folk. Säkerligen har från början begreppet »lycka» varit förenadt med begreppet för »höger» och »Söder», troligen beroende på att detta väderstreck var solsidan för de nordligare folken. Detta framgår ju tydligt däraf, att δεξιός och dexter bägge betyda både »höger» och »lycklig». (Jf. de olika bibetydelser, som de moderna språken tillskrifva begreppen »höger» och »vänster». Vackra handen är ju den högra).

Det arabiska ordet *Jemen* = höger och Söder har antagits som benämning för *Arabien* i motsats mot *Scham* = vänster och Norr, hvilket användes för *Syrien* och speciellt *Damaskus*. Men med ordet Jemen är äfven föreställningen om »lycka» förknippad, liksom tanken om »olycka» med Scham. Häraf anledningen till att Jemen, såsom namn speciellt för den sydarabiska provinsen, af Grekerna och Romarne folketymologiskt öfversattes med Ἀραβία ἡ εὐδαίμων och Arabia felix.

Det är mycket sannolikt, att äfven *Hellenerna* under allra äldsta tid användt samma orientation som Semiterna och betraktat Öster som hufvudväderstreck eller »framsidan» i motsats mot »baksidan» eller Väster. Detta framgår bl. a. af *Odysséen* XIII v. 240, där detta senare väderstreck betecknas med μετόπισθε.

För egen del kände Herodot till detta deras sätt att orientera sig[1], och därför opponerar han sig också mot det oriktiga i framställningen, som enligt hans mening därigenom uppstår. En ej oviktig omständighet, hvilken styrker riktigheten af det anförda, är det, att Herodot uttryckligen påpekar, att Fenicierna själfva sagt — och icke att andra berättat — att de haft solen till höger. Enligt denna uppfattning af Feniciernas rapport skulle alltså solens vinterbana icke, såsom Herodot visste var, fallet, tänkas belägen öfver land, utan öfver hafvet utanför Afrikas sydkust. Antagandet af ett dylikt sakförhållande innebar ju i sin ordning ett godkännande af det ofvan anförda, kolossala underskattandet af kontinentens utsträckning söderut, hvilken under såväl forntid som medeltid hade så många anhängare. Som vi funnit, delade emellertid Herodot icke denna åsikt, och här i sammanhang med kringseglingsfrågan finner han ett osökt tillfälle att bestrida det sydliga solståndet och ogilla den libyska landmassans oberättigade stympning.

Att Herodot ej saknat intresse för främmande folks orienteringssätt, framgår af det (visserligen missförstådda) meddelande, som han (II. 121) lämnar oss angående bildstoderna i ett visst egyptiskt tempel. Däri tyckes mig ligga ett bevis för, att Herodot inhämtat någon underrättelse om Egyptiernas sätt att orientera sig, hvilket var alldeles olikt det helleniska. Deras »hufvudväderstreck» var Söder, emedan man vid orientationen vände ansiktet mot Nilens öfre lopp; floden betraktades därvid som ett slags meridian. Sålunda blef Öster = vänster och Väster = höger. Denna orientation[2]) återfinnas bl. a. på den berömda »Turinpapyrusen», på hvilken en nubisk guldgrufveanläggning finnes framställd.

Men hvad hade då egentligen Fenicierna i sin relation meddelat för något, som kunde gifva anledning till Herodots ryktbarvordna protest? Jo, de hade säkerligen meddelat, att, sedan den egentliga kringseglingen af Afrika, d. v. s. färden utmed kontinentens Söder om Stenbockens vändkrets belägna del, börjat, de beständigt sett solen kulminera på »styrbords sida», eller kanske rättare på hafvets s. k. *högersida*. Ett allmänt vedertaget bruk[3]) kan nämligen från äldsta tid konstateras att kalla Arabiens västkust och dess fortsättning, den asiatiska kusten ända till Indien, den *vänstra sidan* i motsats till den *högra sidan*, eller den afrikanska

---

[1]) Såsom ett i visst hänseende härmed analogt fall skulle följande kunna anföras. Som bekant har ända till sista tid brist på enighet rådt mellan de olika nationerna i fråga om vindrosens beteckningar. Denna oöfverensstämmelse kunde rätt väl tänkas, liksom i fråga om den feniciska kringseglingen, hafva åstadkommit rätt fatala missförstånd. Man föreställe sig en kombinerad aktion af europeiska krigsfartyg t. ex. i kinesiska farvatten. En tysk skeppskapten har lämnat uppgiften om, att vinden vid ett visst gifvet tillfälle var östlig. Denna *O.vind* tyder en mindre kunnig Fransman såsom *västvind*, under det att en Italienare är säker på att vinden i fråga var en *sydvind*, alldenstund *O.* för dem är beteckningen för väderstrecken *Ouest* och *Ostro*.

Det hela beror alltså på en större eller mindre kännedom om den praktiska terminologien, om hvilken theoretici alltför ofta äro okunnige.

[2]) H. Brugsch, Die altägyptische Völkertafel p. 26 ff. i Verhandl. d. 5. internat. Orientalisten-Congresses 1881 zu Berlin; E. Reclus, Géographie universelle X p. 431.

[3]) Jf. Bunbury op. cit. II p. 450. — Desssa benämningar stå kanske från början i sammanhang med den speciella orientation, som brukades i Egypten.

strandremsan från Sues-bukten till Zanzibar. Det af Neko's män härvid använda uttrycket har på grekiska återgifvits med 'ες τὰ δεξιά.

Vi få vidare tänka oss saken sålunda: Hittills hade de arabiska och feniciska sjöexpeditionerna i sydlig riktning framträngt endast så långt som till närheten af *Sofala*, som ju ligger Norr om vändkretsen. Men vid detta tillfälle öfverskreds denna linje och det strax Söder därom belägna fruktade ***Kap Corrientes*** för första gången. Framför allt det speciellt nya, som Fenicierna nu praktiskt inhämtade om solens ställning på himlahvalfvet, ansågo de vara värdt att i sin reseberättelse omtala.

Denna deras rapport förvanskades längre fram på det sätt, att man oaktsamt lät anmärkningen om kulminationsfenomenets ***beständighet*** bortfalla — en antydan om att man i det stora hela icke förstått, hvad saken egentligen gällde! — så att referatet synbarligen blott kom att innehålla det rätt intetsägande meddelandet om en nordlig kulmination i allmänhet. Men, som sagdt är, allmänhetens geografiska kunskap intog en så låg ståndpunkt, att man icke blott kände sig fullt tillfredsställd med den sålunda stympade relationen, utan äfven tillskref den en betydelse, som den i intet afseende förtjänte.

Den här nu grundligt afhandlade frågan om »solen på höger hand» har emellertid, tack vare det ovanligt stora intresse, för hvilket den blifvit föremål, i väsentlig grad bidragit till att leda bort uppmärksamheten från den ***sista delen*** af kringseglingsberättelsen, hvilken på detta sätt vid alltför många tillfällen gått miste om den alldeles speciella granskning, som den under alla omständigheter så väl förtjänar.

De sista punkterna af Herodots framställning, eller alltså själfva »tillägget», innehålla en hel del oklarheter, hvilka man dock i de flesta fall lämnat utan tillbörligt afseende, och detta ehuru denna del af textens rätta tydning är afgörande för det riktiga bedömandet af Herodots uppfattning af kringseglingsfrågan. Ifrågavarande textställe lyder så här: Καὶ ἔλεγον ἐμοὶ μὲν οὐ πιστά, ἄλλῳ δὲ δή τεῳ, ὡς περιπλώοντες τὴν Λιβύην τὸν ἥλιον ἔσχον ἐς τὰ δεξιά. Οὕτω μὲν ἄυτη ἐγνώσθη τὸ πρῶτον [1]). — Μετὰ δὲ Καρχηδόνιοί εἰσι οἱ λέγοντες, ἐπεὶ Σατάσπης γε . . . . . οὐ περιέπλωσε Λιβύην, ἐπ' αὐτὸ τοῦτο πεμφθεὶς [2]) . . . Frånsedt den omständigheten, att de olika kommentatorerna använda olika skiljetecken och kapitelindelningar [3]), tyckes mig texten, såsom den här ofvan ter sig, i alla fall vara särdeles oklar.

---

[1]) Nytt kapitel efter dessa ord.

[2]) Den här anförda interpunkteringen af texten är den, som användes i C. Müller's edition af Herodot (1877). I det närmaste samma uppställning C. T. Fischer, De Hannonis Carthaginiensis Periplo (1893) och R. W. Macan, Herodotus (1895). En helt annan indelning har däremot H. Stein i sin edition af 1869: . . ἐγνώσθη τὸ πρῶτον, μετὰ δὲ . . . λέγοντες· ἐπεὶ Σατάσπης γε . . . J. C. F. Baehr (1856) har . . . πρῶτον. Μετὰ . . . λέγοντες· ἐπεὶ Σατάσπης.

[3]) Redan denna omständighet tyder på, att texten långt ifrån är fullt klar.

Jag vill här närmare motivera denna min uppfattning. Först kan påpekas det oriktiga i att läsa ἔλεγον ἐμοί: »de berättade för mig»; meningen fordrar tydligtvis sammanställningen ἐμοὶ μὲν οὐ πιστά [1]), hvilka ord, tillsammans med den efterföljande satsen ἄλλῳ δὲ δή τεῳ, naturligtvis skola tagas parentetiskt. Men huru hackig är icke den följande delen af texten; ja, efter hvad jag kan begripa, är den rent af meningslös!

Satsen: Οὕτω μὲν αὕτη ἐγνώσθη τὸ πρῶτον (på sin nuvarande plats) verkar påtagligen störande, enär orden ἔλεγον och εἰσι οἱ λέγοντες, som tydligen höra tillsammans, skiljas genom denna från hvarandra på ett obehörigt sätt. Ytterst sannolikt är det för öfrigt, att orden: μετά δὲ Καρχηδόνιοι εἰσι οἱ λέγοντες alls icke tillhöra den ursprungliga texten, utan bilda en kompletterande randanmärkning till καὶ ἔλεγον etc.

Man har ju emellertid hittills allmänt tydt stället så, att Herodot däri meddelade, att Karthaginienserna på något sätt instämt med Nekos Fenicier [2]), antingen i dessas uppgift, att Afrika blifvit kringsegladt, eller att man haft solen på höger hand. Tänker man på kringseglingen, så måste orden μετὰ . . . . λέγοντες antagas stå i direkt sammanhang med ἐγνώσθη τὸ πρῶτον, hvilket tyckes mig vara grammatikaliskt oriktigt och dessutom sakna mening. Μετὰ bör väl nämligen icke öfversättas med därefter i motsats till πρῶτον först; ej heller kan λέγοντες anses vara ett med ἐγνώσθη kommensurabelt ord! Anser man åter Karthaginienserna hafva åsyftat »solen på högra sidan», så är denna uppfattning ohållbar, alldenstund den strider mot Herodots egna ord. Han kan väl icke först säga ἄλλῳ δὲ δή τεῳ, eller att »kanske någon finnes, som vill tro på detta», och omedelbart därpå säga, att Karthaginienserna hysa just denna åsikt.

Vi hafva således allt skäl att betrakta satsen om Karthaginienserna såsom sedermera tillkommen. Utesluta vi dessa ord, kommer alltså texten att lyda så här: Οὕτω μὲν αὕτη ἐγνώσθη τὸ πρῶτον (scil. περίρρυτος ἐοῦσα). Ἐπεὶ Σατάσπης γε . . . . οὐ περιέπλωσε Λιβύην . . .: »därefter lyckades emellertid Sataspes icke kringsegla den libyska kontinenten.» Denna sista sats, beskrifvande det misslyckade försöket, anföres såsom *kontrast* till det första lyckade, feniciska företaget, och ἐπεὶ ställes emot detta τὸ πρῶτον, eller kanske ännu riktigare emot de högre upp förekommande orden: Νεκῶ . . . πρώτου τῶν ἡμεῖς ἴδμεν καταδέξαντος. Hela satsen οὕτω . . . πρῶτον tyckes nämligen vara en »marginalrubrik» eller upprepning i sammandrag af dessa ords mening; den är alldeles öfverflödig i texten och kan lätt tänkas hafva blifvit inskjuten däri vid en senare redigering.

Men huru förhåller det sig då med den anförda satsen: Μετὰ δέ Καρχηδόνιοί εἰσι οἱ λέγοντες, och hvilken är den riktiga tydningen af dessa ord?

Rent af förkastlig tyckes mig den åsikten vara, att Karthaginienserna icke blott instämt i Herodots uttalande om Afrikas kringsegelbarhet, utan att de därvid äfven

---

[1]) Alldeles samma ord brukar Herodot II. 25, för att visa sitt ogillande af berättelsen om människor med getfötter.

[2]) Olika meningar hafva därom gjort sig gällande. Jf. t. ex. W. Müller, Umsegelung Afrikas p. 5; C. T. Fischer *op. cit.* p. 87.

speciellt stödt sig på den af Hanno nyss förut gjorda resan[1]). Ty låtom oss antaga, att Herodot menat, att Karthaginienserna för honom uttalat sig om verkligheten af att Afrika kringseglats, så återstår det dock i alla fall att uppvisa de grunder, på hvilka desse därvid stödt sig. Antag då äfven, att Hannos resa vid denna tid redan försiggått, hvilket icke, såsom jag ofvan anfört, har någon sannolikhet för sig, så är det dock alltigenom otänkbart, att denna färd utefter Afrikas västkust, hvars alla detaljer alltså måste hafva återgifvits på den kort förut i Moloch's tempel uppstta taflan, redan vid denna tid skulle kunnat tydas som en *kringsegling* af Libyen i dess helhet. I fråga om solståndet på höger hand säger sig Herodot ju icke känna någon, som gillar en dylik uppfattning[2]).

Alltigenom obegriplig tyckes mig slutligen den uppfattning vara, som ställer Karthaginiensernas uttalande i något sammanhang med — Sataspes' färd, hvilket framgår af vissa ofvan anförda editioners påfallande sätt att indela texten med skiljetecken. Herodot har ju hört denna expedition omtalas af alldeles tillförlitliga personer på *Samos*, där han länge vistades. Och huru skulle det för öfrigt låta tänka sig, att de aflägset boende Karthaginienserna för Herodot, den framstående kännaren af dåvarande orientaliska förhållanden, utredt berättelsen om en persisk hofmans misslyckade försök. Icke kunde dei jämförelse med Herodot känna någonting i första hand angående en sak af denna beskaffenhet!

Enligt min mening förhåller det sig sålunda med satsen Μετὰ δὲ Καρχηδόνιοί εἰσι οἱ λέγοντες. Dessa ord, hvilka från början utgjort en af Herodot själf gjord randanmärkning till καὶ ἔλεγον ... ἐς τὰ δεξιά, men som sedan råkat införlifvas med texten, öfversättas bäst med: »äfvenledes Karthaginienserna begagna detta uttryckssätt», d. v. s. ἐς τὰ δεξιά, för att beteckna Söder.

När allt tages i betraktande, är således Herodot icke fullt så sparsam på detaljer, som det till en början kan förefalla. En helt annan omständighet är däremot den, att hans upplysningar genom kopiering kommit i en sådan omgifning, att de utsatts för att, såsom hittills skett, missuppfattas. En noggrannare undersökning visar emellertid, att Herodot här meddelar sina läsare det faktum, att Fenicierna och deras landsmän Karthaginienserna i fråga om väderstreckens benämning använde en särskild terminologi, hvilken icke öfverensstämde med Grekernas.

I stället för andra slutbetraktelser vill jag här blott framhålla, att, om de åsikter, hvilka jag i denna uppsats uttalat, icke skulle lyckas vinna sakkunniges erkännande, jag dock tröstar mig med, att min undersökning skett med största samvetsgrannhet, och, öfvertygad om sanningen af de bekanta orden *du choc des idées jaillit la vérité*, vågar jag hoppas, att mitt inlägg i den ryktbara frågan skall blifva till någon nytta.

[1]) Denna mening hyses af FISCHER op. cit.

[2]) Skulle Karthaginiensernas uttalande tydas så, kan det icke tänkas utgöra en ursprunglig del af texten.

LUNDS UNIVERSITETS

ÅRSBERÄTTELSE

1901—1902.

INBJUDNING

TILL DEN HÖGTIDLIGHET HVARMED PROFESSOREN VID

LUNDS UNIVERSITET

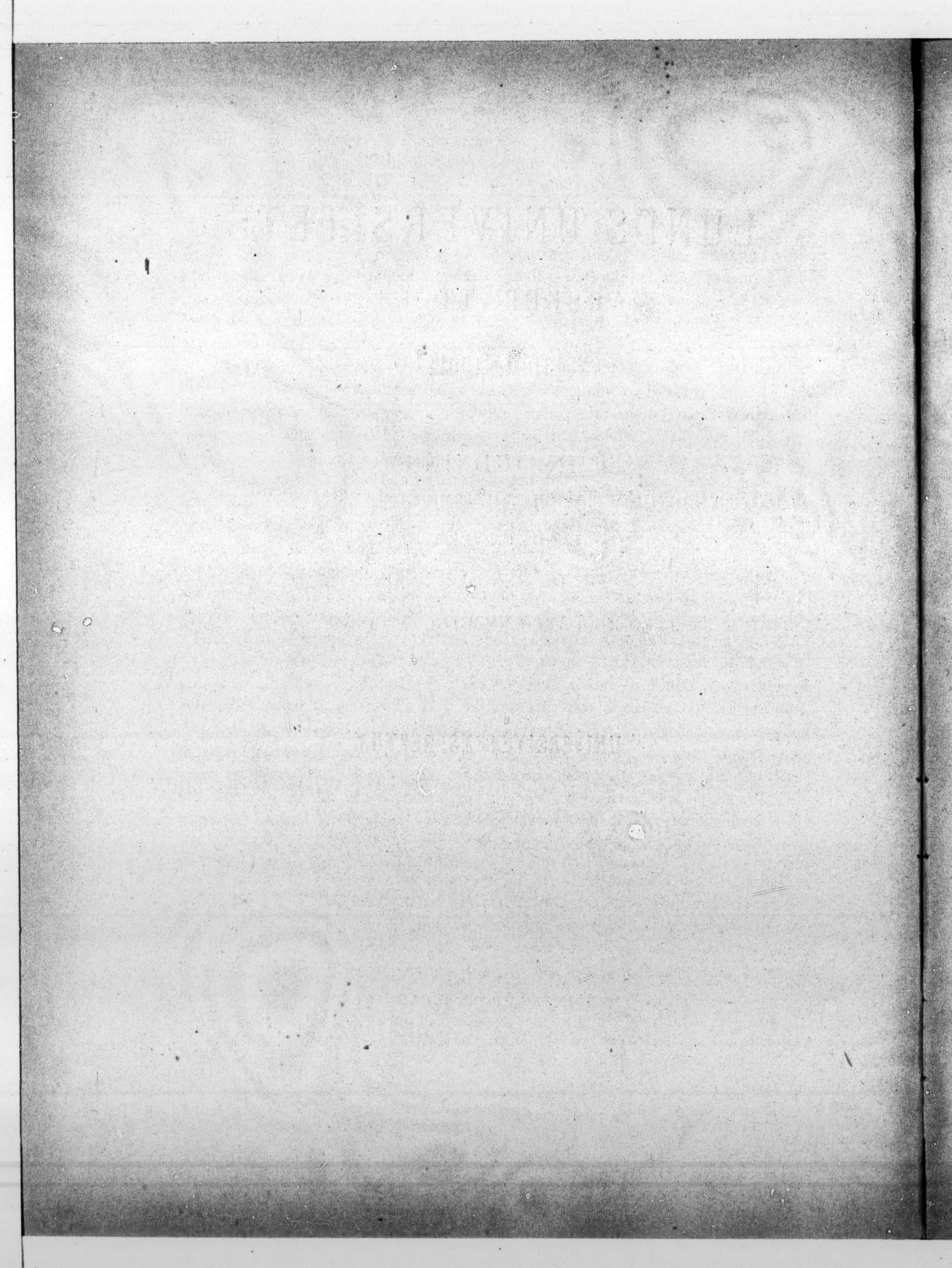
FIL. D:R BENGT JÖNSSON

KOMMER ATT I EMBETET INSTÄLLAS

AF

UNIVERSITETETS REKTOR.

LUND,
BERLINGSKA BOKTRYCKERIET,
1902.



Det akademiska läsåret 1901—1902 framstår icke genom några för Universitetet särskildt märkeliga händelser, utan har det vetenskapliga arbetet ostördt bedrifvits i öflig god ordning och Universitetets jemna utveckling och ständiga föryngring fortgått under gynnsamma förhållanden. Också är det omisskänneligt, att sederna bland den studerande ungdomen äfven under de sista åren allt jemt förmildrats, samt att flit och kraft i studierna med hvarje år ökats. Det sistnämnda torde väl väsentligen betingas deraf, att den på alla områden allt hårdare striden för tillvaron äfven gör sig mera kännbar inom de studerandes krets.

Innevarande års Riksdag har liksom många dess föregångare visat sig behjerta Universitetets önskningar och behof samt anvisat derför erforderliga penningemedel. Särskildt må framhållas att ålderstillägg beviljats Universitetets ordinarie professorer inom juridiska, medicinska och filosofiska fakulteterna, räntmästare, bibliotekarie, kapellmästare och biblioteksamanuenser.

Universitetets högt vördade kansler Herr f. Statsrådet m. m. G. F. GILLJAM beredde Universitetet glädjen af ett besök under dagarna 8—12 Oktober 1901, då han som vanligt med lifligt intresse tog del af såväl den akademiska undervisningen som förvaltningen och öfriga angelägenheter. Derjemte mottog han ett stort antal universitetsmän för rådplägning.

Vid det af Universitetet i Glasgow den 12 Juni 1901 firade 450-års jubileet representerades Lunds Universitet af Professoren S. Ribbing, som från Universitetet framförde en lyckönskningsadress. Sådana adresser afsändes äfven till Yale-Universitetet i New-Haven, Connecticut, vid dess 200-års fest den 20 —23 Oktober 1901 och till Collegium Owense i Manchester vid dess 50-års fest i Mars 1902.

Genom enskildt insamlade medel hade anskaffats en byst i brons af Tycho Brahe, som å 300-årsdagen af hans död, den 24 Oktober 1901, högtidligen

aftäcktes och genom Professoren M. J. J. Weibull öfverlemnades till Universitetet, å hvars vägnar den mottogs af dess Prokansler Biskopen m. m. A. G. L. Billing. Bysten är tillsvidare uppstäld vid ingången till bibliotekshuset, i hvars torn astronomiska observatoriet tills några decennier tillbaka var inrymdt.

Vid aftäckandet af Magnus Stenbocks ryttarestaty i Helsingborg den 3 December 1901 representerades Universitetet af undertecknad, som å dess vägnar nedlade en minneskrans.

Den 20 Februari 1902 afled Professoren i medicinsk och fysiologisk kemi, R. N. O., R. V. O., Medicine och Filosofie Doktoren Johan Robert Tobias Lang. I honom förlorade Universitetet en lika duglig som hängifven lärare. Ända till kort före sitt frånfälle hade han med uppbjudande af sina sista krafter uppehållit sin undervisning trots sjukdom och lidande, hvilka väl kunnat mana till hvila. Embetets pligter, såväl hvad beträffar undervisningen som hvad angår de administrativa uppgifterna voro honom kära, och han grep dem an med det rika intresse och den klara uppfattning, som voro honom egna. Icke underligt derför, att han i mångt och mycket stod som en föresyn för sina yngre kamrater. I sin vetenskapliga forskning upprätthöll han med heder de ärorika traditioner, som den svenska kemien allt ifrån Berzelii dagar förstått att skapa, och om hans rent vetenskapliga verk icke intaga en så stor omfattning, är väl den förnämsta orsaken dertill den, att hans studier och arbeten togos i anspråk af samhället i och för utredningar af vigtiga frågor, hvilka från vetenskaplig utgångspunkt trädde i nära förbindelse med lagstiftning och förvaltning. För fosterlandets redan vunna och dess framtida ekonomiska utveckling äro dessa hans arbeten ganska betydelsefulla. — En lång arbetsdag blef honom förunnad först vid Upsala Universitet, der han erhöll sin filosofiska grad och sin första lärarekallelse, sedan här inom filosofiska och medicinska fakulteterna.

Lunds Universitet, som njutit fördelen af hans mannaålders trogna verksamhet, behåller i tacksamt minne hans insigt, hans trohet, hans hängifna kärlek.

Genom Professoren i historia, K. V. O. 2:a kl., R. N. O., K. S:t O. O. 2:a kl., R. D. D. O., Filosofie Doktoren Martin Johan Julius Weibulls den 17 April 1902 timade död förlorade Lunds Universitet en af sina mest representative män och dess studerande ungdom en af sina äldste och mest afhållne

lärare. Den långa tid af nära fyrtio år, som hans akademiska verksamhet omfattade, präglades framför allt af ett kärleksfullt och handlingskraftigt intresse för de skånska landskapens och det karolinska lärosätets historiska minnen. Det sjuttonde århundradet, denna de sydsvenska provinsernas betydelsefulla nydaningstid, utgjorde allt ifrån början det käraste området för hans häfdaforskning. En mogen frukt af dessa hans specialstudier framträdde i den utförliga skildring af vår högskolas öden under dess tvenne första århundraden, hvilken han hembjöd densamma som äreskänk vid dess andra sekularfest 1868. Men äfven utanför studiekammaren och lärosalen visste han att göra sig till tolk för den forntid, som han så väl kände och så högt älskade. Det var på hans initiativ som akademiska föreningens festsal smyckades med en runoslinga af den karolinska akademiens mest fräjdade namn. Och det var likaledes han, som vid det nuvarande universitetshusets invigning lät Lunds och Lundagårds minnen från skilda århundraden taga synlig gestalt i lefvande bilder. Förtrogenheten med det gamla Lunds historia alstrade hos honom tillika en hög föreställning om dess kulturella uppgift i framtiden. Denna det skandinaviska Nordens äldsta andliga metropol, stamsätet för den "Carolina conciliatrix", som i ännu högre mening, än dess grundläggare afsett, vetat att rättfärdiga sitt sköna namn, härden för den försoning mellan länge söndrade stamfränder, som här högtidligen beseglades af deras yppersta skalder, skulle — så menade han — äfven framgent förblifva det sammanhållande låset i de skandinaviska folkens brödrakedja. Den nordiska enhetstanken, hvilken han redan tidigt med ungdomlig hänförelse omfattat, hade i honom under alla lifvets och tidsandans skiftten en trofast, aldrig svigtande anhängare.

Som häfdatecknare egde han sin styrka mindre i detaljernas noggranna utarbetande än i den storslagna uppfattningen af de skildrade händelsernas inre sammanhang och historiska förutsättningar. Forskarens klarsynthet och språkkonstnärens stilistiska mästerskap voro hos honom förenade till ett harmoniskt helt. Med all sin öfverflödande rikedom på idéer och intressen, eller kanske just på grund deraf, tycktes han emellertid ha en viss svårighet att samla sig till en större uppgift. Det är sålunda i hög grad att beklaga, att den stort anlagda framställning af Sveriges historia under storhetstiden, särskildt under dess tidigare skede, för hvilken han gjort omfattande förarbeten, nu genom hans död lemnats ofulländad. Hvad han deraf hunnit offentliggöra, skildringen af Konung

Gustaf II Adolfs regeringstid, utgör dock en torso af beståndande värde, lika utmärkt för innehållets djupa tankehalt som för formens klassiska skönhet.

Bland den studerande ungdomen hafva aflidit:

Fil. kand. Elof Jeremias Arrhenius, kr., den 15 Juni 1901;

Fil. stud. Arvid Persson Widding, ld., den 27 Juni 1901;

Fil. kand. Nils Jakob Olof Henrik Eklund, kr., den 22 Mars 1902.

Förutom hvad ofvan är nämndt, hafva bland Universitetets lärare- och tjenstemannapersonal inträffat följande förändringar.

E. o. Professoren Carl Georg Emanuel Björling utnämndes den 21 Juni 1901 till professor i civilrätt och blef den 19 påföljande September installerad i sitt embete.

E. o. Professoren Fredrik Amadeus Wulff utnämndes den 25 Oktober 1901 till professor i nyeuropeisk linguistik med bibehållande af sitt förutvarande läroämne, romanska språk, och installerades i embetet den 29 påföljande November.

Docenten vid Upsala Universitet D:r Hans Larsson utnämndes den 30 December 1901 till professor i teoretisk filosofi och installerades i sitt embete den 10 Februari 1902.

Docenten Gustaf Elis Essen-Möller utnämndes den 21 Juni 1901 till extra ordinarie professor i obstetrik och gynekologi.

Docenten vid Upsala Universitet D:r Johan Gustaf Knut Wicksell utnämndes den 1 November 1901 till extra ordinarie professor i nationalekonomi och finansrätt.

Docenten Claes Lindskog utnämndes den 15 November 1901 till extra ordinarie professor i klassiska språk.

Till docenter hafva förordnats: Lic. Per Ingvar Konrad Svensson i praktisk filosofi den 31 December 1901, Lic. Carl Wilhelm Oseen i matematik den 11 Januari 1902 samt Dr. August Upmark i experimentalfysik den 27 Maj 1902.

Docenten Anders Theodor Hjelmqvists läroämne förändrades den 28 Maj 1902 från fornnordisk literatur till nordiska språk.

Lektoren Emmanuel-Marie Philipot förordnades den 30 April 1901 att under ytterligare två år från den 1 derpå följande Juli vara lektor i franska språket samt Lektoren Julius Freund den 8 Januari 1902 att vara lektor i tyska språket under ytterligare två år från den 1 samma månad.

Master of Arts Charles Scott Fearenside förordnades den 12 Maj 1902 till lektor i engelska språket.

Professoren Volter Edvard Lidforss erhöll den 23 Augusti 1901 afsked från sitt professorsembete att räkna från samma månads utgång.

E. o. Professoren Svante Ödman erhöll afsked den 18 Oktober 1901.

Docenten Nils Emil Wadstein erhöll afsked den 28 Augusti 1901.

Docenten Sigurd Christer Sjövall utnämndes den 16 September 1901 till läkare vid länslasarettet och kurhuset i Ljungby.

Docenten Gustaf Emil Rodhe utnämndes den 29 Maj 1901 till lektor vid Halmstads högre allmänna läroverk och den 18 December 1901 till lektor vid Göteborgs realläroverk.

Docenten Anders Wiman utnämndes den 5 December 1901 till extra ordinarie professor vid Upsala Universitet.

Docenten Ivar Broman utnämndes den 30 December 1901 till extra ordinarie professor vid Upsala Universitet.

Docenten Carl Arvid Schultz-Steinheil utnämndes den 11 December 1901 till lektor vid Luleå högre allmänna läroverk.

Docenten Olof Walfrid Örström erhöll afsked den 4 Mars 1902.

Lektoren William Frederick Harvey erhöll afsked den 28 April 1902.

Till assistenter hafva förordnats: Kand. Emil Lundström vid patologiska institutionen den 6 November 1901 under ett år från den 1 samma månad samt den 12 December 1901 Läraren vid Alnarps Landtbruksinstitut D:r Kristian Oskar Mats Weibull vid geologisk-mineralogiska institutionen, Docenten Torsten Brodén i matematik, Docenten Bengt Lidforss vid växtfysiologiska laboratoriet vid botaniska institutionen och D:r August Upmark vid fysiska institutionen, samtlige för år 1902.

Docenten Simon Fredrik Bengtsson förordnades den 31 December 1901 att under år 1902 vara föreståndare för entomologiska afdelningen af zoologiska institutionen.

Till amanuenser hafva förordnats: vid kemiska institutionen Kand. Ludvig Ramberg den 21 Augusti 1901, vid fysiska institutionen Kand. Johan Edvard

Björnsson samma dag, vid anatomiska institutionen Stud. Johan Henrik Wennerberg den 7 September 1901, vid histologiska institutionen Stud. Erik Amund Emanuel Uddenberg samma dag, vid patologiska institutionen Stud. Hans Christian Jacobæus den 5 Oktober 1901, vid samma institutions bakteriologiska afdelning Stud. Lennart Ehrenberg samma dag, vid medicinska kliniken Kand. Axel Ossian Bergqvist den 12 December 1901, vid kirurgiska kliniken Lic. Otto Henrik Gröné samma dag och Kand. Victor Gerhard Berglund den 27 Mars 1902, vid oftalmiatriska kliniken Lic. Fritz Gustaf Ask den 12 December 1901, vid pedriatriska kliniken Kand. Frans Axel Tornberg samma dag, vid matematiska seminariet Lic. Carl Wilhelm Oseen den 19 December 1901, vid astronomiska institutionen Kand. Lars Gustaf Norén den 28 Januari 1902, vid medicinskt-kemiska institutionen Stud. Carl August Raaschou den 21 Mars 1902 samt vid fysiologiska institutionen Stud. Nils Andersson samma dag.

Till extra ordinarie amanuenser hafva förordnats: vid anatomiska institutionen Stud. Levin Reinhold Thelander den 7 September 1901, vid histologiska institutionen Stud. Otto Lorenz Löfberg samma dag, vid fysiska institutionen Kand. Otto Robert Rydberg samma dag, vid medicinskt-kemiska institutionen Stud. Carl August Raaschou den 5 Oktober 1901, vid obstetriska kliniken Kand. Frans Axel Tornberg den 30 Oktober 1901 och Kand. Peter William Laurentius Wåhlin den 28 Januari 1902, vid räntekammaren Stud. Bengt Hjalmar Albert Eklundh den 14 Januari 1902, vid biblioteket Lic. Carl Axel Moberg den 11 Februari 1902 samt Kand. Samuel Ebbe Bring den 21 Mars 1902, vid patologiska institutionen Stud. Wilhelm August Ruhe den 11 Februari 1902 samt vid fysiologiska institutionen Stud. Carl Oscar Moberg den 21 Mars 1902.

Universitetets lärarepersonal utgjordes vid läsårets slut af 28 professorer, 15 extra ordinarie professorer, 1 observator, 1 laborator, 42 docenter, 3 lektorer, 5 assistenter, deraf 2 inräknade i docentantalet, samt 3 exercitiemästare. Dessutom funnos 3 tillförordnade lärare. Af de med fast lön försedda lärareembeten voro lediga professorsembetena i medicinsk och fysiologisk kemi samt i historia, e. o. professorsembetena i exegetisk teologi, i romersk rätt och rättshistoria samt i nyeuropeisk linguistik äfvensom laboratorstjensten i experimentel fysiologi.

De vid fakulteter och sektioner fästa docentstipendier innehades: teologiska fakultetens af Docenten S. Herner, juridiska fakultetens N:o 1 af Docenten J. C. Lembke och N:o 2 af Docenten C. M. Livijn, medicinska fakultetens af

Docenten K. A. Petrén, humanistiska sektionens N:o 1 af Docenten E. A. Kock, N:o 2 af Docenten P. I. K. Svensson, N:o 3 af Docenten N. G. Wimarson, N:o 4 af Docenten A. W. Ahlberg och N:o 5 af Docenten A. G. V. Ernst samt matematiskt-naturvetenskapliga sektionens N:o 1 af Docenten T. Brodén och N:o 2 af Docenten S. S. Murbeck. De rörliga docentstipendierna innehades N:o 1 af Docenten A. G. Ohlin, N:o 2 af Docenten H. T. S. Wallengren, N:o 3 af Docenten B. Lidforss, N:o 4 af Docenten A. H. Hennig och N:o 5 af Docenten M. Lundborg.

Riksstatens resestipendier för innevarande kalenderår innehafvas det större af Docenten E. A. Kock och det mindre af Docenten A. G. V. Ernst (Kongl. Bref den 15 November 1901).

Tjenstledighet har under hela läsåret åtnjutits af Professoren E. H. W. Tegnér för deltagande i Bibelkommissionens arbete samt af Docenten A. Åström på grund af förordnande såsom sekreterare i Vattenfallskomitén (Kanslersbref den 29 September 1901 och den 3 Februari 1902).

Docenten I. Broman var på grund af förordnande att uppehålla ett e. o. professorsembete vid Upsala Universitet tjenstledig, till dess han utnämndes till samma embete (Kanslersbref den 17 Juli 1901).

Professoren O. N. T. Ahnfelt var såsom ledamot af Läroverkskomitén hindrad att tjenstgöra vid Universitetet under tiden från den 15 September till den 1 December.

E. o. Professoren P. E. Fahlbeck var såsom ledamot af en komité för utredande af vården om milda stiftelser m. m. tjenstledig under vårterminen (Kanslersbref den 17 Januari 1902).

På grund af förordnande såsom lärare vid allmänt läroverk voro tjenstledige Docenten O. Örström under höstterminen (Kanslersbref den 12 September 1901) samt Docenten Å. A. Psilander under vårterminen (Kanslersbref den 31 Januari 1902).

Docenten J. L. Bager-Sjögren var tjenstledig från den 1 Oktober till läsårets slut på grund af förordnande såsom folkskoleinspektör i Norrköping (Prokanslerns skrifvelse den 24 September och Kanslersbref den 19 November 1901).

Såsom ledamöter af Riksdagen åtnjöto Professoren H. O. Lindgren och Räntmästaren R. V. A. M. Eklundh tjenstledighet från den 15 Januari till Riksdagens slut (Kanslersbref den 31 December 1901).

Docenten S. E. Strömgren var tjenstledig för vetenskapligt arbete i utlandet under höstterminen samt från den 16 Januari till den 1 Mars och från den 16 April till vårterminens slut (Kanslersbref den 11 September 1901 och den 15 April 1902).

Docenten A. G. Ohlin åtnjöt tjenstledighet alltifrån den 1 September för deltagande i en vetenskaplig expedition till Södra Ishafvet (Prokanslerns skrifvelse den 25 Augusti och Kanslersbref den 16 Oktober 1901).

För vetenskapliga resor i utlandet åtnjöts tjenstledighet af Docenterna N. M. Nilsson under höstterminen (Kanslersbref den 28 Augusti 1901), F. G. E. Walberg från den 15 November till läsårets slut (Prokanslerns skrifvelse den 31 Oktober och Kanslersbref den 31 December 1901), J. O. G. Kjederqvist och L. U. A. Weibull under vårterminen (Kanslersbref den 31 December 1901 och den 1 Februari 1902) samt K. A. Petrén från den 1 April till den 23 Maj (Kanslersbref den 29 Mars 1902) äfvensom af Professoren H. Larsson från den 21 April till läsårets slut (Kanslersbref den 15 April 1902).

Dessutom har tjenstledighet på kortare tid beviljats dels af Universitetets Prokansler, dels af Rektor.

De vikariat, som på grund af dessa förhållanden eller eljest påkallats, hafva varit följande.

På grund af förut meddelade förordnanden har Docenten M. Lundborg uppehållit e. o. professorsembetet i exegetisk teologi hela året samt dåvarande Docenterna G. E. Essen-Möller e. o. professorsembetet i obstetrik och gynekologi, J. G. K. Wicksell e. o. professorsembetet i nationalekonomi och finansrätt samt C. Lindskog e. o. professorsembetet i klassiska språk, till dess dessa embeten af dem tillträddes.

Docenten K. V. Zetterstéen uppehöll under hela läsåret professorsembetet i österländska språk (Kanslersbref den 31 December 1900 och den 31 December 1901).

Professoren C. G. E. Björling och Juris Doktoren C. Sjunnesson uppehöllo under hela läsåret den förre examinationen och den senare undervisningen i romersk rätt och rättshistoria (Kanslersbref den 17 Juli 1901).

Docenten K. A. Petrén uppehöll under hela läsåret laboratorstjensten i experimentel fysiologi (Kanslersbref den 20 Maj 1901).

Docenten P. A. S. Herrlin uppehöll professorsembetet i teoretisk filosofi

dels till den 10 Februari enligt äldre förordnande, dels ock under Professoren H. Larssons ofvannämnda tjenstledighet (Kanslersbref den 15 April 1902).

Docenten E. A. Kock uppehöll professorsembetet i nyeuropeisk linguistik med undervisningsskyldighet i germanska språk från läsårets början, till dess Professoren F. A. Wulff tillträdde embetet (Kanslersbref den 11 September 1901), och derefter till läsårets slut e. o. professorsembetet i samma ämne med enahanda undervisningsskyldighet (Kanslersbref den 6 November 1901).

Docenten A. T. Hjelmqvist uppehöll hela läsåret hälften af Professoren K. F. Söderwalls undervisningsskyldighet (Kanslersbref den 17 Juli 1901).

Docenten J. Sjöholm uppehöll under Professoren O. N. T. Ahnfelts ofvannämnda frånvaro från Universitetet professorsembetet i kyrkohistoria och symbolik (Kanslersbref den 25 September 1901).

Under Professoren H. O. Lindgrens ofvannämnda tjenstledighet uppehöll e. o. Professoren C. M. Fürst professorsembetet i anatomi och Medicine Kandidaten Erik Gustaf Petrén den med e. o. professorsembetet i anatomi och histologi förenade prosektorstjensten (Kanslersbref den 31 December 1901).

Docenten B. E. Gadelius uppehöll under vårterminen undervisningen i psykiatri vid Lunds hospital (Kanslersbref den 31 December 1901).

Under e. o. Professoren P. E. Fahlbecks ofvannämnda tjenstledighet uppehöll Docenten J. L. Widell e. o. professorsembetet i historia och statskunskap (Kanslersbref den 17 Januari 1902).

Cand. Med. Ivar Bang uppehöll från och med den 15 Februari till läsårets slut professorsembetet i medicinsk och fysiologisk kemi (Kanslersbref den 13 Februari och den 4 Mars 1902).

Docenten A. G. H. Stille uppehöll till läsårets slut det genom Professoren M. J. J. Weibulls död ledigblifna professorsembetet i historia.

Stud. Robert Malmgren uppehöll gymnastiklärarebefattningen under tiden 1—16 September, för hvilken tid Gymnastikläraren Öfverstelöjtnanten C. H. Norlander af Universitetets Prokansler erhållit tjenstledighet för tjenstgöring vid regemente (Kanslersbref den 28 Augusti 1901).

Under Räntmästaren R. V. A. M. Eklundhs ofvannämnda tjenstledighet uppehölls räntmästareembetet af Kamreraren O. G. Regnéll och kamreraretjensten af e. o. Hofrättsnotarien Fredrik Callmer (Kanslersbref den 31 December 1901).

Till utgången af år 1901, då vice Bibliotekarien E. J. Ljunggren inträdde i tjenstgöring, uppehölls vice bibliotekarietjensten af Förste biblioteksamanuensen J. P. Sjöbeck, förste amanuensbefattningen af Andre biblioteksamanuensen A. Malm samt andre amanuensbefattningen af e. o. Amanuensen S. E. Melander till den 16 September och derefter af e. o. Amanuensen J. F. B. Hjelmqvist (Kanslersbref den 5 Juni och den 11 September 1901).

Bland utmärkelser, som tillfallit Universitetets medlemmar, må här nämnas följande.

Undertecknad utnämndes den 30 November 1901 till kommendör af Kongl. Nordstjerne-Orden, 2:dra klassen.

Samma dag utnämndes Professoren J. A. Ask till Riddare af Kongl. Nordstjerne-Orden samt Trädgårdsmästaren R. Christensen till Riddare af Kongl. Vasa-Orden.

Professoren C. M. Fürst har utnämnts till Riddare af Norska S:t Olafs-Orden.

Professoren P. G. Eklund har utnämnts till Kommendör af Danska Dannebrogs-Orden, 2:dra klassen samt Professoren H. H. von Schwerin till Riddare af samma Orden.

Docenten S. L. Törnqvist erhöll den 21 Mars 1902 Professors namn, heder och värdighet.

Professoren S. Ribbing har af Universitetet i Glasgow utnämnts till Juris utriusque hedersdoktor (Doctor of Laws).

Professoren J. M. Lovén har invalts till ledamot af Kongl. Vetenskaps-akademien.

E. o. Professorerna M. J. C. A. Forssman och G. E. Essen-Möller hafva valts till ledamöter af Kongl. Fysiografiska Sällskapet i Lund.

Professoren K. F. Söderwall har kallats till hedersledamot och e. o. Professoren P. E. Fahlbeck till ledamot af Kongl. Vetenskaps- och Vitterhets-samhället i Göteborg.

Professoren O. N. T. Ahnfelt har valts till ledamot af Kongl. samfundet för utgifvande af Handskrifter rörande Skandinaviens historia.

E. o. Professoren P. E. Fahlbeck har kallats till hedersledamot af Société de statistique de Paris samt till ledamot af Institut international de statistique.

E. o. Professoren B. Jönsson har förordnats till ledamot i styrelsen för Alnarps Landtbruksinstitut.

E. o. Professoren C. M. Fürst har af Svenska Läkaresällskapet erhållit Anders Retzii resestipendium åt anatomer.

Den 31 Maj 1901 har Kongl. Maj:t medgifvit, att undertecknad, som blifvit utsedd till Universitetets Rektor för ytterligare två år, må inskränka antalet af sina offentliga föreläsningar till två i veckan.

Den 7 Juni 1901 har Kongl. Maj:t meddelat, att Riksdagen på ordinarie stat beviljat:

för höjning af de till amanuenserna vid medicinska och kirurgiska klinikerna utgående arfvoden till 900 kronor för hvardera samt för anställande af en amanuens vid ögonkliniken och en amanuens vid barnkliniken, hvardera med ett årligt arfvode af 900 kronor, tillsammans 2600 kronor;

till arfvode åt en instrumentmakare vid fysiologiska institutionen i Lund 500 kronor;

till ett för gruppen "nyare språk" afsedt fast docentstipendium vid Universitetet 1500 kronor, vid beviljande hvaraf Riksdagen i sin skrifvelse anfört, att Riksdagen ansett ifrågavarande docentstipendium — som enligt Kongl. Maj:ts proposition till Riksdagen afsetts för germanska och romanska språk — lämpligen böra med afseende å ändamål och benämning likställas med det vid Universitetet förut inrättade docentstipendium i "nyare språk";

för anställande af en assistent vid växtfysiologiska laboratoriet vid botaniska institutionen 1500 kronor;

till höjning af anslaget till materielen vid astronomiska observatoriet 900 kronor;

samt för höjning af anslaget till materiel vid universitetsbiblioteket 9000 kronor;

att på extra stat för år 1902 anvisats:

såsom personligt lönetillägg åt Akademikamreraren O. G. Regnéll 750 kronor, deraf 150 kronor såsom tjenstgöringspenningar;

för uppehållande af undervisningen i entomologi och vård af de entomologiska samlingarna 3000 kronor, att utgå under förutsättning att fullt lämplig person för tjenstgöringens bestridande finnes att tillgå;

till aflöning åt en assistent i matematik 1500 kronor;

samt till arfvoden åt extra biträden vid biblioteket 2500 kronor;

äfvensom att Riksdagen för anställande under ytterligare sex år af lektorer i tyska, franska och engelska språken beviljat ett anslag af 36000 kronor och deraf å extra stat för år 1902 anvisat ett belopp af 6000 kronor.

Derjemte hade beviljats ett särskildt arfvode under år 1902 åt Professoren S. O. M. Söderberg, men enär han aflidit, kom detta arfvode icke att utgå.

Den 21 Juni 1901 har Kongl. Maj:t medgifvit, att professoren K. F. Söderwall må för fortsatt utgifvande af "Ordbok öfver svenska medeltidsspråket" under läsåret 1901—1902 inskränka sin offentliga undervisning till två föreläsningar i veckan med skyldighet att till den vikarie, som förordnas att uppehålla den undervisningsskyldighet, hvarifrån han sålunda befriats, utgifva ett belopp af 750 kronor.

Den 16 Augusti 1901 har Kongl. Maj:t medgifvit, att Professoren O. N. T. Ahnfelt, som enligt den för Universitetet gällande stat skolat utbyta Kärrstorps och Glostorps prebendepastorat mot Stångby och Wallkärra församlingars prebendepastorat, finge, vid det förhållande att enligt det förslag till ny stat för Universitetet, som är på Kongl. Maj:ts nådiga pröfning beroende, förstnämnda pastorat är afsedt att utgöra prebende åt innehafvaren af det professorsembete, som nu beklädes af Professoren Ahnfelt, tillsvidare, intill dess Kongl. Maj:t annorlunda förordnar, bibehållas vid samma prebendepastorat.

Samma dag har Kongl. Maj:t faststält ritning till ny byggnad för Universitetets bibliotek.

Den 25 Oktober 1901 har Kongl. Maj:t meddelat föreskrifter angående bestridande af de å Universitetets ängsmark i Kanik belöpande andelar af kostnader för en reglering af Höje å.

Den 29 November 1901 har Kongl. Maj:t förordnat om en sådan ändring i § 1 af stadgan angående filosofie kandidat- och licentiatexamen, att i dessa examina kan jemväl vid Lunds Universitet pröfning ega rum i ämnet sanskrit med jemförande indo-europeisk språkforskning, samt att ämnet statskunskap med geografi delats i ämnena statskunskap, hörande till den humanistiska sektionen, och geografi, hörande till båda sektionerna, i sammanhang hvarmed äfven föreskrifvits motsvarande ändring i § 112 af statuterna för Universiteten.

Den 30 December 1901 har Kongl. Maj:t till understöd för fortsatt utgifvande under år 1902 af Universitetets årsskrift beviljat ett anslag af 2000 kronor.

Den 31 December 1901 har Kongl. Maj:t förklarat, att Lektoren J. Freunds vilkorliga upptagande till svensk medborgare ej utgör hinder för meddelande af förordnande åt honom att under ytterligare två år från den 1 Januari 1902 vara lektor i tyska språket här vid Universitetet.

Den 31 Januari 1902 har Kongl. Maj:t funnit godt, i likhet med hvad för åren 1899, 1900 och 1901 egt rum, medgifva, att tillsvidare under år 1902 må till Docenten K. V. Zetterstéen, som förordnats att uppehålla professorsembetet i österländska språk, utöfver de till nämnda embete hörande tjenstgöringspenningar, utgå ett belopp af 1500 kronor för år räknadt, så länge han icke åtnjuter docentstipendium, samt föreskrifvit, att derest han erhåller sådant, det ifrågavarandet arfvodet skall minskas med ett docentstipendiet motsvarande belopp.

Den 14 Mars 1902 har Kongl. Maj:t medgifvit, att Docenten A. G. W. Ernst må på åren 1902 och 1903 fördela den honom såsom innehafvare af ett Riksstatens resestipendium för år 1902 åliggande utrikes resa.

Den 30 Maj 1902 har Kongl. Maj:t medgifvit, att Docenten K. A. Petrén, som den 1 påföljande juni i sex år innehaft det vid medicinska fakulteten fästa docentstipendiet, må under ytterligare ett år vara innehafvare af detsamma.

Samma dag hos Kongl. Maj:t bifallit norske läkaren I. Bangs ansökan att få anmäla sig såsom sökande till lediga professorsembetet i medicinsk och fysiologisk kemi utan hinder deraf, att han vore norsk och icke svensk undersåte.

Den 20 Juni 1901 har Kanslersembetet ur reservfonden beviljat ett anslag för en gång af 760 kronor för anskaffande af två skåp för uppställande och förvaring af en från Adjunkten C. G. Thomsons arfvingar inköpt samling af skandinaviska steklar.

Samma dag har Kanslersembetet ur reservfonden anvisat ett anslag af 300 kronor till Kapellmästaren C. A. Berg såsom arfvode för undervisning i kyrkosång, som han under vårterminen 1901 kostnadsfritt meddelat åt teologie studerande, samt den 18 Januari 1902 anvisat 250 kronor för enahanda undervisning under höstterminen.

Den 25 September 1901 har Kanslersembetet medgifvit, att Docenten G. E. Rodhe, som blifvit utnämnd till lektor vid Halmstads högre allmänna läroverk men erhållit tjenstledighet under höstterminen samma år för idkande af

pedagogiska och vetenskapliga studier och möjligen komme att söka fortsatt tjenstledighet under vårterminen 1902 samt ämnade under tiden uppehålla sig i Lund, finge qvarstå såsom docent vid Universitetet under den tid, han ännu komme att der vistas, d. v. s. till dess han definitivt tillträdde sin lektorsbefattning.

I sammanhang med beviljandet af tjenstledighet åt Docenten A. G. Ohlin har Kanslersembetet den 16 Oktober 1901 medgifvit, att han må under ledigheten fortfarande uppbära det af honom innehafda rörliga docentstipendiet N:o 1.

Samma dag har Kanslersembetet ur reservfonden beviljat en gratifikation af 500 kronor åt Musikern C. Kempff, som vid många tillfällen under längre eller kortare tider stundom mot ingen och ofta mot ringa ersättning uppehållit ledningen af öfningarna vid musikkapellet samt vid dem biträdt.

Den 4 December 1901 har Kanslersembetet förordnat Docenten G. W. Ahlberg att vara innehafvare af det vid humanistiska sektionen fästa docentstipendiet N:o 4.

Den 12 December 1901 har Kanslersembetet gifvit föreskrift om fördelning mellan e. o. Biblioteksamanuenserna J. N. Agardh, S. E. Melander, G. F. B. Hjelmqvist, P. O. Wilner, Docenten F. G. E. Walberg och A. W. R. Gauffin af det till extra biträden vid biblioteket beviljade anslag för år 1901.

Samma dag har Kanslersembetetet ur reservfonden beviljat ett belopp af högst 700 kronor till betäckande af en brist i fysiologiska institutionens anslag.

Samma dag har Kanslersembetet ur reservfonden beviljat ett anslag af 1000 kronor till inköp af apparater för astronomiska institutionen.

Den 31 December 1901 har Kanslersembetet förordnat Docenten C. M. Livijn att under ytterligare ett år, räknadt från den 1 Januari 1902, vara innehafvare af det vid juridiska fakulteten fästa docentstipendiet N:o 2.

Samma dag har Kanslersembetet förordnat Docenten A. G. W. Ernst att under tre år från den 1 Januari 1902 vara innehafvare af det vid humanistiska sektionen fästa, för nyare språk afsedda, af årets Riksdag beviljade docentstipendium.

Samma dag har Kanslersembetet i sammanhang med förordnande för e. o. Hofrättsnotarien F. Callmer att uppehålla kamereraretjensten beviljat honom ett tilläggsarfvode att efter fullgjord tjenstgöring utgå med 200 kronor ur reservfonden.

Den 15 Januari 1902 har Kanslersembetet förordnat Docenten B. Lidforss att för år 1902 vara innehafvare af rörliga docentstipendiet N:o 3.

Den 18 Januari 1902 har Kanslersembetet beviljat ett anslag af 400 kronor ur reservfonden åt studentsångföreningens anförare under år 1901, Kapellmästaren C. A. Berg.

Den 27 Januari 1902 har Kanslersembetet föreskrifvit, att ur anslaget för år 1901 till arfvoden åt yngre vikarierande lärare må utgå såsom tilläggsarfvode åt Docenten J. Sjöholm 308 kronor 33 öre, samt till reservfonden återgäldas ur densamma förskjutna tilläggsarfvoden åt Docenterna M. Lundborg och I. Broman, 1341 kronor 67 öre, hvaremot andra ifrågasatta tilläggsarfvoden icke finge af dessa medel utbetalas, skolande återstoden af anslaget till ett kommande år besparas.

Den 31 Januari 1902 har Kanslersembetet förordnat Docenten P. I. K. Svensson att under tre år, räknadt från och med den 1 påföljande Februari, vara innehafvare af det vid humanistiska sektionen fästa docentstipendiet N:o 2.

Den 4 Februari 1902 har Kanslersembetet fastställt reglemente för Borg-Areskougska stipendiet.

Den 4 Mars 1902 har Kanslersembetet ur reservfonden beviljat ett anslag af 1000 kronor till geologisk-mineralogiska institutionen för inköp af skåp och montrer.

Samma dag har Kanslersembetet anvisat ur reservfonden ett anslag af 300 kronor för anskaffande af en del instrument för det kliniska studiet.

Den 7 Mars 1902 har Kanslersembetet beviljat Docenten J. Sjöholm ett anslag af 250 kronor såsom ersättning för arbetet med ledning af kateketiska öfningar under vårterminen.

I sammanhang med beviljandet af tjenstledighet åt Docenten K. A. Petrén har Kanslersembetet den 29 Mars 1902 medgifvit, att han må under ledigheten uppbära det af honom innehafda vid medicinska fakulteten fästa docentstipendium.

Den 15 April 1902 har Kanslersembetet beviljat Förste biblioteksamanuensen J. P. Sjöbeck ett anslag af 600 kronor ur reservfonden såsom ersättning för ordnandet och förteckningen af den boksamling, som af framlidne Professoren J. G. Agardh donerats till Universitetets botaniska institution.

Den 12 Maj 1902 har Kanslersembetet medgifvit, att ett belopp af 928 kronor må utgå ur reservfonden för anbringande af elektriska ledningar till kemiska

och medicinskt-kemiska institutionerna samt för anskaffande af två elektricitetsmätare.

Den 28 Maj 1902 har Kanslersembetet beviljat Cand. Med. I. Bang och Docenten A. G. H. Stille hvardera ett tilläggsarfvode af 1500 kronor för år, så länge de uppehöllo professorsembete i medicinsk och fysiologisk kemi och i historia, samt de för dessa embeten anslagna fasta löner icke äro för Universitetet disponibla.

Herr James Carnegie har genom Konsul Oscar Ekman öfverlemnat ett belopp af 5000 kronor till möbler och andra bohagsartiklar till det genom D. Carnegies donationsfond i Lund grundade studenthem.

En under närmast föregående läsår hos Rektorsembetet af polismyndighet anmäld studerande erhöll föreställning och varning enligt disciplinstadgan.

Derjemte hafva under året tvenne studerande erhållit föreställning och varning, den ene efter anmälan af polismyndighet och den andre efter anmälan af filosofiska fakultetens dekanus.

---

1. Anatomiska och histologiska institutionen.

Arbetet på institutionen har fortgått på vanligt sätt. Dissektionerna slutade 1901 den 21 December och togo 1902 åter sin början den 7 Januari.

Dissektionsmaterialet har utgjorts af 47 lik, deraf 42 af vuxna och 5 af foster. Under höstterminen voro af 12 lik 8 af manligt och 4 af qvinligt kön, under vårterminen af 30 lik 23 af manligt och 7 af qvinligt kön. Utom till dissektion har material lemnats till rättsmedicinska obduktioner.

Dissekanternas antal utgjorde under höstterminen 19, under vårterminen 24, deraf 4 från Köpenhamns Universitet. Hela dissekantantalet under läsåret utgjorde 25.

I de histologiska öfningarna deltogo höstterminen 9 och vårterminen 10 laboranter. Å histologiska laboratoriet har dessutom en arbetat med speciella undersökningar.

Institutionen har under det gångna läsåret liksom under de föregående åren genom Professoren C. Walters välvilliga tillmötesgående fått från Göteborg

mottaga material för undervisning och undersökning. Gåfvor har institutionen äfven mottagit från e. o. Professoren G. E. Essen-Möller.

Instrumentariet har ökats med en apochromatisk lins för oljimmersion samt en Abbés belysningsapparat.

Bearbetningen af primärtabellerna från de svenska antropologiska undersökningarna, hvilken pågått å institutionen sedan vårterminen 1900, har under året afslutats.

2. Astronomiska institutionen.

Undervisningen vid institutionen samt seminarieöfningarna hafva fortgått efter väsentligen samma plan som föregående år. I de praktiska öfningarna vid observatoriet hafva under året deltagit 6 studerande. Den nya fotografiska 6-tums refraktorn har under vårterminen blifvit uppsatt i tornet samt öfverlåtits åt Herrar H. G. Block och Kand. O. R. Rydberg, hvilka fått till uppgift att fotografera stjerngrupper samt att söka bestämma stjernparallaxer. Urverket har, såsom man kunde vänta, visat sig vara väl svagt, men kan dock någorlunda hjelpligt funktionera, om ej långa expositioner äro erforderliga.

Af "Meddelanden från Lunds astronomiska observatorium" har under året utkommit:

N:o 19. C. B. S. Cavallin: Contributions to the theory of the secular perturbations of the planets.

Ser. II. N:o 3. C. V. L. Charlier: Contributions to the astronomical theory of an ice age.

Katalogen öfver de vid observatoriet utförda zonobservationerna har nu utkommit.

Föreståndaren har under året varit sysselsatt med utgifvandet af sina vid Lunds Universitet hållna föreläsningar öfver himlakropparnas rörelse, af hvilka första bandet nu utkommit.

Bland under året inköpta instrument märkes en registrerande regnmätare från Fuess i Berlin.

3. Biblioteket.

Följande redogörelse för verksamheten inom universitetsbiblioteket afser, i öfverensstämmelse med årsberättelserna för de närmast föregående åren, kalenderåret 1901, icke det akademiska läsåret 1901—1902.

Bibliotekets begagnande. Läsesalen och låneexpeditionen hafva under läseterminerna varit öppna för allmänheten hvarje helgfri dag kl. 10—2. Jemväl under ferierna har läsesalen hvarje söckendag under samma timmar hållits öppen, men på grund af de då disponibla arbetskrafternas otillräcklighet har framtagandet af böcker från boksalarne samt utlåningen, liksom under föregående års ferier, måst i regeln inskränkas till Tisdagar och Fredagar. För forskare, som derom anhållit, har under så väl ferier som terminer tillfälle att arbeta i läsesalen städse blifvit beredt äfven under de delar af dagen, då biblioteket icke varit öppet för allmänheten. Antalet helgfria dagar, under hvilka biblioteket af särskilda anledningar varit helt och hållet stängdt, har utgjort tre, deraf två för rengöring.

Följande tabell visar bibliotekets användning under årets olika månader:

Månad.	Besök.	Framtagna volymer (utom referensböcker i läsesalsbiblioteket).	Hemlånta volymer.
Januari (ferier 1—15)	1,008	3,273	751
Februari	1,023	3,121	693
Mars	1,151	4,041	784
April	928	2,431	767
Maj	1,087	4,620	2,675
Juni (ferier)	744	4,068	2,066
Juli (ferier)	516	1,503	411
Augusti (ferier)	509	1,249	442
September	1,037	3,321	1,103
Oktober	1,250	3,219	1,114
November	1,132	2,508	772
December (ferier 16—31)	941	2,584	1,338
Summa	11,326	35,938	12,916

Jemförelsen med näst föregående år, då freqvensen var ovanligt stark, visar i fråga om antalet besök en minskning af 442 och i fråga om antalet framtagna volymer en minskning af 3,610; summan af hemlånta volymer har deremot något ökats (med 146).

Likasom under föregående år har biblioteket för härvarande forskare förmedlat ett betydligt antal lån från andra liknande institutioner i Sverige och utlandet; 497 volymer tryckta böcker och 27 handskrifter hafva sålunda varit

från andra orter hitlånade (mot resp. 459 och 65 under 1900). De till antalet 20 bibliotek och arkiv, från hvilka lån erhållits, hafva varit följande: I Stockholm: Kongl. Biblioteket, Kongl. Vetenskapsakademiens bibliotek, Karolinska Institutets d:o, Riksdagens d:o, Statistiska Centralbyråns d:o, Vitterhets-Historie- och Antiqvitets-Akademiens d:o, Tekniska Högskolans d:o, Generalstabens d:o, Nordiska Museets d:o, Svenska Läkaresällskapets d:o, Entomologiska Föreningens d:o, Pedagogiska biblioteket; i Upsala: Universitetsbiblioteket samt Upsala Läkareförenings bibliotek; Göteborgs Stadsbibliotek; Wexiö h. allmänna läroverks bibliotek; Skara Domkapitels arkiv; Kongl. Biblioteket och Universitetsbiblioteket i Köpenhamn; Stadsbiblioteket i Danzig.

Från Lund hafva 196 tryckta volymer och 28 handskrifter eller handteckningar utlånats (mot resp. 150 och 7 under 1900), nämligen till Kongl. Biblioteket, Kongl. Riksarkivet, Kongl. Vetenskapsakademiens bibliotek, Karolinska Institutets d:o, Nationalmusei Konstafdelning, Universitetsbiblioteket i Upsala, Göteborgs Stadsbibliotek, Linköpings Stiftsbibliotek samt Läroverksbiblioteken i Helsingborg och Jönköping.

Samlingarnas tillväxt. Svenska tryckalster, som jemlikt tryckfrihetsförordningens föreskrift skolat till biblioteket aflemnas, hafva inkommit i 398 sändningar från 315 särskilda boktryckerier. Af dessa leveranser innehöllo 281 tryck från år 1900, 79 innehöllo tryck från 1901, 25 från 1900—1901 tillsammans, 4 från 1899—1900, 5 från 1899, 1 från 1898—1900, 1 från 1898—99, 1 från 1898 och 1 från 1896—97. Rörande arten och omfånget af denna tillväxt af inhemsk literatur, hvilken ju bör vara lika för Sveriges tre stora statsbibliotek, torde likasom förut få hänvisas till den i årsberättelsen för Kongl. Biblioteket meddelade redogörelse. — Genom köp, gåfvor eller byten (särskildt med Universitetsbiblioteket i Upsala) hafva omkring 130 svenska tryck tillkommit.

Antalet af för biblioteket under år 1901 genom köp, byte eller gåfvor förvärfvade utländska tryckalster uppgår till 10,239 volymer (= band, häften representerande hela band, broschyrer eller kartor). Såsom vanligt ingår i denna accession ett betydligt antal arbeten, hvilka anländt från de utländska lärda samfund och anstalter, med hvilka biblioteket underhåller regelbunden bytesförbindelse; på denna väg hafva erhållits 5,616 volymer, deribland 4,987 akademiska afhandlingar, program o. d. från utländska universitet. Genom gåfvor har biblioteket ökats med ej mindre än 3,450 och genom köp med 1,173

i utlandet tryckta volymer. En ej ringa del af dessa senare har emellertid som vanligt utgjorts af fortsättningar af tidigare inköpta arbeten (362 voll.) samt nyankomna band af tidskrifter (472 voll.); hela antalet af genom köp under året förvärfvade volymer, som icke tillhöra den periodiska literaturen eller utgöra fortsättningar af tidigare utgifna arbeten, uppgår till blott 339. — Årets accession af utländskt tryck af nyare datum upptages, så vidt det samma anses förtjent af särskildt omnämnande, i den under tryckning varande årg. 16 af den genom Kongl. Biblioteket utgifna, af Amanuensen E. Haverman redigerade gemensamma accessionskatalogen för Sveriges offentliga bibliotek.

Bibliotekskommissionen. För behandling af inkomna bokinköpsförslag har bibliotekskommissionen hållit de föreskrifna ordinarie sammanträdena. Den sammas valda ledamöter hafva varit under vårterminen Professorerna Ahnfelt, Kallenberg, Blix, Zander, Leander, Charlier och Lovén samt under höstterminen Professorerna Ahnfelt, Kallenberg, Ribbing, Zander, Weibull, Bäcklund och Lovén.

Ekonomi. Bibliotekskassans inkomster hafva under året uppgått till kr. 18,111: 47, nämligen statsanslag kr. 15,675: 00, intressemedel kr. 2,000: 00 samt extra inkomster kr. 436: 47.

Utgifterna hafva uppgått till kr. 17,774: 23. Häraf hafva användts till bokinköp kr. 12,449: 48 (deri inräknadt det belopp af 750 kr., som åtgått till inlösen af bibliotekets bytesexemplar af Lunds Universitets årsskrift), till bekostande af bokbindarearbete kr. 2,825: 44, af uppvärmning och renhållning kr. 1,789: 50 samt till expenser af hvarjehanda slag kr. 709: 81.

Uti ofvannämnda inkomst- och utgiftssummor är icke inräknadt det belopp af 2,500 kronor, som af 1900 års riksdag på extra stat beviljades till arfvoden åt extra biträden vid biblioteket. Detta belopp har sålunda användts, att 300 kr. utbetalts för tillfälligt skrifbiträde samt 2,200 kr. fördelats mellan bibliotekets e. o. tjenstemän.

För att vinna en föreställning om det sätt, hvarpå bibliotekets olika afdelningar under året blifvit tillgodosedda, bör man tydligtvis snarare taga hänsyn till de belopp, hvilka för bokinköp debiterats, än till de summor som utbetalts. Följande siffror äro således hemtade ur bokhandlarnes debiteringsböcker, oafsedt om betalning under året egt rum eller ej, dock med tillägg af kostnaderna för direkta köp under hand, hvilka icke införts i löpande räkning. För arbeten i nedannämnda ämnen hafva sålunda följande belopp (i runda tal) de-

biterats, nämligen: teologi 1,000 kr., deraf för löpande årets tidskrifter 200; juridiska och statsvetenskapliga ämnen 985 kr., deraf för tidskrifter 475; medicinska ämnen 2,550 kr., deraf för tidskrifter 1,410; filosofi och undervisningsväsen 440 kr., deraf för tidskrifter 200; språkvetenskap incl. klassiska författare samt epigrafik 1,390 kr., deraf för tidskrifter 450; historia, biografi m. fl. historiens hjelpvetenskaper 1,615 kr., deraf för tidskrifter 395; geografi, etnografi och resor 400 kr., deraf för tidskrifter 250; estetik, literatur- och konsthistoria 270 kr., deraf för tidskrifter 70; vitterhet 100 kr.; allmän naturvetenskap 700 kr., deraf för tidskrifter 440; botanik 505 kr., deraf för tidskrifter 335; zoologi 960 kr., deraf för tidskrifter 435; geologi och mineralogi 520 kr., deraf för tidskrifter 175; kemi, fysik och teknologi 1,165 kr., deraf för tidskrifter 750; matematik och astronomi 370 kr., deraf för tidskrifter 310; bibliografi 255 kr., deraf för tidskrifter 40; blandade ämnen (encyklopediska eller under föregående rubriker ej upptagna arbeten) 670 kr., deraf för tidskrifter 350. — Summan af ofvannämnda belopp utgör 13,895 kr., deraf ej mindre än 6,285 kr. åtgått till prenumeration å tidskrifter.

Under året hafva omkr. 1,750 band blifvit inbundna, hvaraf 146 band tidningar; omkr. 200 småskrifter hafva blifvit häftade. Sedan den nya vaktmästaretjenst, för hvars inrättande 1900 års riksdag beviljat anslag, blifvit besatt med en i sitt yrke skicklig bokbindare, har åtskilligt enklare bokbinderiarbete kunnat utföras inom biblioteket.

Lunds postkontors räkningar med universitetsbiblioteket utvisa en summa af kr. 1,803: 55, som på grund af den biblioteket beviljade portofrihet ej behöft ur bibliotekets kassa gäldas. Antalet afgångna försändelser har utgjort 2,283, deraf 1,694 till svenska orter och 589 till utlandet. I dessa summor ingå ej brefkort; sådana hafva för bibliotekets räkning reqvirerats till ett antal af 120.

Vid redogörelsen för bibliotekets ekonomi bör med tacksamhet erinras om den förhöjning af årsanslaget med 9,000 kronor, hvilken af 1901 års riksdag beviljats och genom hvilken biblioteket blifvit istąndsatt att framdeles vida bättre än hittills fylla sin uppgift.

Försäljning af dupletter. Sedan Kongl. Maj:t den 6 Juli 1900 medgifvit att vissa biblioteket tillhöriga, för det samma eller andra Universitetets institutioner icke behöfliga dupletter finge å offentlig auktion försäljas och de härigenom inflytande medel användas till inköp af andra literaturalster, egde dylik auktion rum i November 1901. Behållningen uppgick till kr. 494: 01, men då

densamma icke före årets slut kunde till siffran fullt bestämmas och således icke heller från bokauktionskammaren redovisas, kommer den att inflyta först i 1902 års räkenskaper.

Gåfvor, hvilka ej kunnat anses härröra från de af biblioteket underhållna regelbundna bytesförbindelser, hafva ingått från följande offentliga myndigheter, anstalter och sällskap i Sverige och i utlandet: Kongl. Utrikes-, Civil-, Finans-, Ecklesiastik- och Jordbruksdepartementen; Kongl. Biblioteket; Riksarkivet; Kommerskollegium; Riksgäldskontoret; Medicinalstyrelsen; Universitetsbiblioteket i Upsala; Läkaresällskapet i Lund; Finants- og Tolddepartementet i Kristiania; Norskt Meteorologiskt Institut, ibm.; The Fridtjof Nansen Fund for the Advancement of Science, ibm.; Association of American Physicians; Kongl. Biblioteket i Bruxelles; Oficina demografica nacional Argentina, Buenos Aires; Hunterian Museum, Glasgow; Escuela de derecho y notariado, Guatemala; Kongl. Nederländska Regeringen, Haag; Ministeriet for Kirke- og Undervisningsvæsenet, Köpenhamn; Meteorologisk Institut, ibm.; Den danske biologiske Station, ibm.; Kommissionen for det Arna-Magnæanske Legat, ibm.; Köpenhamns Kommunalbestyrelse; Grosserer-Societetens Komité, ibm.; Bestyrelsen for Carlsbergfondet, ibm.; Ministerio da marinha e ultramar, Lisboa; Peace Society, London; Instituto géologico de Mexico; Comitato per le onoranze a Francesco Brioschi, Milano; University Club, New-York; Kongl. Italienska undervisningsministeriet, Roma; Luther Academy, Wahoo, Nebraska; Library of Congress, Washington; Philosophical Society, ibm.; K. K. Österrikisk-Ungerska Regeringen, Wien; Åbo stads historiska museum. — Enskilda gifvare hafva varit: A. *Svenskar:* M. Agardh, f. Meck, G. Andersson, C. Annerstedt, V. Appeltofft, D. Bergendal, F. E. Braune, V. Carlheim-Gyllensköld, E. W. Dahlgren, C. J. E. Edelfelt, E. Essen-Möller, G. E. Forsberg, C. M. Fürst, J. Gleerup, Gleerupska Universitetsbokhandeln, F. W. Grönwall, N. O. Holst, A. Jensen, Lina Jonn, A. G. S. Josephson, V. E. Lidforss, W. Lilljeborg, P. E. Lindeberg, Ph. Lindstedts Universitetsbokhandel, E. J. Ljunggren, A. G. Nathorst, I. Nilsson, L. Nilsson, T. Norlind, P. Olsson, C. af Petersens, H. Quiding, G. Retzius, S. Ribbing, P. A. Rydberg, H. Samzelius, N. F. Sanders sterbhus, P. Sjöbeck, C. Sundberg, f. Koch, O. F. Taube, E. Wadstein, E. Walberg, L. Weibull, K. Wicksell, E. Wrangel, F. A. Wulff, K. V. Zetterstéen, A. Åkerblom, S. Ödman. — B. *Utländingar:* Albert I, Furste af Monaco, F. Arnold (München), Th. Balch (Philadelphia), J. Dieserud (Washington), E. S. Dodgson (Hertford), W. Fiske (Firenze), E.

Gielkens (Hasselt), F. Goppelsroeder (Basel), C. Groot (S:t Petersburg), A. de Guébhard, (Paris), H. R. Hjort-Lorenzen (Roskilde), J. C. W. Hirsch (Köpenhamn), O. L. Jiriczek (Münster i W.), E. Jonas (Berlin), J. Kornerup (Roskilde) J. von Körösy (Buda-Pest), É. Lemoine (Paris), Duc de Loubat (Paris), J. E. B. Mayor (Cambridge), B. Th. Melsted (Köpenhamn), E. Merck (Darmstadt), B. Olsen (Köpenhamn), J. E. Roy (Levis, Canada), W. Segerblom (Wakefield, Mass.), P. Tissié (Bordeaux), F. Van der Haeghen (Gand), A. W. Williamson (Rock Island), O. B. Wroblewski (Köpenhamn), L. Wuarin (Genève).

Bland de gåfvor, med hvilka biblioteket under år 1901 blifvit hågkommet, befinner sig en, som hör till de betydligaste och värdefullaste, som någonsin kommit det samma till del; af enskild man torde det knappast hafva mottagit någon större. Då Professoren Svante Ödman i Oktober 1901 vid uppnådd pensionsålder frånträdde sina befattningar som öfverläkare vid Lunds hospital och asyl samt e. o. professor i psykiatri vid Lunds Universitet, öfverlemnade han som gåfva till Universitetsbiblioteket alla uti hans medicinska boksamling befintliga arbeten, som biblioteket icke förut egde eller af hvilka det icke för dettas ändamål ansågs önskligt att ega dubbla exemplar. Under en mångårig forsknings- och arbetstid hade Professoren Ödman med kärleksfullt intresse och stor boksynthet sammanfört sitt bibliotek, som på psykiatriens och dermed närmast besläktade disciplinens område i rikhaltighet öfverträffades af ingen, vare sig offentlig eller enskild, boksamling i Skandinavien, bl. a. funnos i det samma nästan alla för forskning inom de nämnda disciplinerna viktiga tidskrifter, de flesta i allt ifrån begynnelsen fullständiga exemplar, något som numera med afseende på vissa af dem är synnerligen svårt att åstadkomma. Från att på det ifrågavarande vetenskapsområdet hafva varit ganska svagt utrustadt, har vårt universitetsbibliotek nu genom Professoren Ödmans storartade gåfva med ens blifvit satt i stånd att inom detta område på ett utmärkt sätt tillgodose forskningens behof så väl inom universitetsstaden som ock på grund af det mellan de svenska biblioteken rådande samarbetet å andra orter inom vårt land. Bibliotekets från och med innevarande års början förbättrade ekonomi bör äfven göra det möjligt för det samma att framgent genom fortsatta inköp och särskildt genom tidskriftsseriernas fullföljande inom det ifrågavarande facket nöjaktigt följa med vetenskapens utveckling. I sin helhet omfattade Professoren Ödmans gåfva 2,992 volymer (2,430 band, deribland många samlingsband, och 562 broschyrer).

Bland gifvare till bokafdelningen bör äfven med tacksamhet nämnas Erkebiskopinnan C. Sundberg, f. Koch, som genom Bibliotekarien C. Annerstedt till biblioteket öfverlemnat 246 volymer ur framlidne Erkebiskopen Sundbergs boksamling, de flesta af teologiskt innehåll.

Handskriftafdelningen har under året erhållit en mycket värdefull och kärkommen gåfva, i det att Godsegaren Lorentz Nilsson och Fröken Ida Nilsson till biblioteket öfverlemnat sin aflidne faders, Professoren Sven Nilssons, efterlemnade papper, bestående af dels den frejdade forskarens omfattande vetenskapliga brefvexling, dels ett antal band och fasciklar föreläsningskoncept och anteckningar. — Kyrkoherden P. E. Lindeberg i Vireda har som gåfva öfverlemnat ett förségladt konvolut, enligt påskrift innehållande en samling af kulturhistoriska dokument, hvilket enligt gifvarens föreskrift först den 1 Januari 1930 får öppnas.

Inventering af seminariebiblioteken. I enlighet med föreskriften i Kongl. brefvet af den 10 Maj 1895 har inventering af seminariebiblioteken förrättats af universitetsbibliotekarien, och har berättelse häröfver blifvit till filosofiska fakulteten afgifven. — Till förvaring å universitetsbiblioteket hafva under året från germanska seminariets bibliotek öfverlemnats 84 volymer.

Lokalen. Såsom i årsberättelsen för 1900 angafs, var vid utgången af nämnda år den för bibliotekets nybyggnad antagne arkitekten, Hr A. Hellerström, sysselsatt med att i samråd med universitetsbibliotekarien uppgöra nya ritningar för det blifvande bibliotekshuset. Skizzer till dessa ritningar aflemnades i början af Mars till Drätselnämnden, som af det Större Konsistoriet erhållit uppdrag att draga försorg om byggnadens uppförande. Sedan dessa skizzer af Drätselnämnden godkänts samt hufvudritningar jemte kostnadsberäkning utarbetats, förevar ärendet den 15 Maj till behandling inom det Större Konsistoriet, som med godkännande öfversände handlingarna till Kanslersembetet för att underställas Kongl. Maj:ts pröfning. Ritningarna blefvo den 16 Augusti af Kongl. Maj:t fastställda, dock med förständigande för det Större Konsistoriet att före byggnadsarbetenas utförande för förnyad pröfning inkomma med arbetsritningar för byggnadens inre jernkonstruktion, upprättade i enlighet med vissa af Kongl. Öfverintendentsembetet gjorda erinringar. Sedan dylika ritningar utarbetats och till Kongl. Maj:ts pröfning insändts, blefvo de den 29 November af Kongl. Maj:t godkända, och kunde således mot slutet af året utarbetandet af öfriga arbetsritningar samt af arbetsbeskrifningen taga sin början.

Arbeten. De inom biblioteket under år 1901 utförda arbeten hafva förutom handläggning af löpande göromål hufvudsakligen bestått i fortsatt katalogisering af den svenska disputationsliteraturen samt uti ordnande och katalogisering af den stora Ödmanska donationen. För realkatalogen hafva under året utskrifvits 2,857 katalogblad; nominalkatalogen har ökats med 8,762 blad, hvaraf 4,289 tryckta och uppklistrade katalogtitlar på utländska akademiska skrifter; hela antalet utskrifna katalogblad utgör således 11,619. — Inom handskriftsafdelningen har De la Gardieska samlingens nykatalogisering fortsatts.

Personalen. Till innehafvare af lediga vice bibliotekarietjensten utnämndes den 24 April Fil. Lic. E. J. Ljunggren, som tidigare under en följd af år som e. o. amanuens tjenstgjort vid biblioteket. — E. o. Amanuensen O. Sylwan frånträdde i början af året på grund af sin utnämning till professor vid Göteborgs Högskola sin befattning vid biblioteket, åt hvars tjenst han under många år med skicklighet och intresse egnat sig. — E. o. Amanuensen E. Rodhe erhöll den 7 September begärdt entledigande. — Till e. o. amanuenser antogos den 2 Mars Docenten F. G. E. Walberg och Fil. Kand. A. W. R. Gauffin. — Enär vice Bibliotekarien Ljunggren först vid början af år 1902 tillträdde sin befattning, uppehölls vice bibliotekarietjensten under hela det föregående året af Förste Amanuensen Sjöbeck och dennes befattning af Amanuensen Malm; andre amanuenstjensten uppehölls t. o. m. den 15 Sept. af e. o. Amanuensen Melander samt derefter till årets slut af e. o. Amanuensen Hjelmqvist. — F. d. vice Bibliotekarierna Palm och Braune hafva fortfarande, likasom under föregående år, varit träget verksamma vid biblioteket. — Liksom under flere tidigare år har biblioteket under en del af året haft förmånen af f. d. Rektorn O. Ingstads medverkan vid arbetena inom handskriftsafdelningen, särskildt vid förtecknandet af historiska handlingar, tillhörande De la Gardieska samlingen. — Tjenstledighet åtnjöts af e. o. Amanuensen Rodhe under vårterminen samt af e. o. Amanuensen Walberg fr. o. m. den 28 Okt. till höstterminens slut. — Bibliotekets ordinarie tjenstemän hafva begagnat sig af sin rätt till semester, bibliotekarien dock endast under fjorton dagar.

Arbetsfördelningen har varit följande: Bibliotekarien har, jemte den honom åliggande ledningen af arbetenas gång och af det helas förvaltning, ombesörjt bibliotekets bokinköp samt fört accessionskatalogen deröfver, handhaft bytesförbindelserna, skött den utländska och större delen af den inländska korrespondensen samt med biträde af t. f. vice bibliotekarien redigerat uppgifterna till

årg. 15 af den tryckta accessionskatalogen; dessutom har tydligtvis hans tid varit mycket tagen i anspråk af förberedelser för bibliotekets nybyggnad. — Vice Bibliotekarien Palm har fortfarande varit sysselsatt med revidering och katalogisering af svenskt biografiskt småtryck. — Vice Bibliotekarien Braune har likasom förut granskat det från boktryckerierna inkomna svenska årstrycket samt katalogiserat större delen af den nykomna svenska literaturen. — T. f. vice Bibliotekarien, Förste Amanuensen Sjöbeck har katalogiserat nyförvärfvad utländsk literatur samt ombesörjt nykomna böckers anordning till bindning äfvensom utöfvat kontrollen öfver bokbindarearbetena, deltagit i redigerandet af uppgifterna till årg. 15 af den tryckta accessionskatalogen samt granskat de från Stockholm nedsända korrekturen å samma katalog och med biträde af e. o. Amanuensen Hjelmqvist på fack fördelat den Ödmanska donationen. — Amanuensen Malm har förestått låneexpeditionen samt skött den dermed förenade inländska brefvexlingen. — E. o. Amanuensen Agardh har varit sysselsatt med katalogiseringsarbeten inom disputationsafdelningen. — E. o. Amanuensen Melander har afslutat samt ombesörjt tryckningen af katalogen öfver för försäljning afsedda dupletter äfvensom deltagit i katalogiseringen af svenska disputationer och af Ödmanska donationen; under Amanuensen Malms semester förestod han låneexpeditionen, i hvilken han eljest tidtals biträdde. — E. o. Amanuensen Hjelmqvist har afslutat ordnandet och registreringen af Jacob De la Gardie d. y:s papper äfvensom utfört några mindre arbeten inom handskriftsafdelningen, deltagit i ordnandet och katalogiseringen af Ödmanska donationen samt tidtals biträdt i låneexpeditionen. — E. o. Amanuensen Wilner har varit sysselsatt med katalogiseringsarbeten, dels inom disputationsafdelningen, dels inom Ödmanska donationen. — E. o. Amanuenserna Walberg och Gauffin hafva hufvudsakligen varit sysselsatta med expeditionsgöromål, hvarjemte den förre deltagit i katalogiseringsarbeten inom disputationsafdelningen samt den senare inordnat en del af det utländska akademiska trycket. — Dessutom hafva samtlige e. o. amanuenser, utom Agardh, deltagit i inordnandet af de båda sista årens accession af svenskt småtryck.

Framtagande och uppsättning af böcker äfvensom inordnande af nykatalogiserad literatur har liksom förut turvis ombesörjts af e. o. amanuenserna. Deras tjenstgöring har i allmänhet varit utsträckt till två timmar hvarje dag.

4. Botaniska Institutionen.

A. Afdelningen för systematisk botanik.

Framlidne Professoren J. G. Agardhs till institutionen testamenterade boksamling har under läsårets lopp ordnats och katalogiserats af Förste Biblioteksamanuensen J. P. Sjöbeck, som med synnerlig omsorg och noggrannhet utfört detta omfattande arbete. Förutom lärda sällskaps skrifter innehåller den nästan uteslutande botaniska arbeten, bland hvilka algliteraturen är synnerligen rikhaltigt representeradt. Boksamlingen innesluter vidare ett stort antal separater och broschyrer, som upptaga 130 kapslar, ungefär hälften af algologiskt innehåll. Sammanlagda antalet nummer, band eller häften, uppgår till 4500. Detta bibliotek, som enligt gifven förekrift förvaras i för ändamålet förfärdigade skåp, har under läsåret hållits tillgängligt två gånger i veckan under tillsyn af konservatorn, som erhållit förordnande såsom bibliotekarie, och har under tiden besökts af 48 låntagare, som lånat 73 arbeten.

Trädgården. Frön hafva erhållits från följande botaniska trädgårdar: Amsterdam, Berlin, Bukarest, Coimbra, Florens, Genève, Greifswald, Grenoble, Halle, Hamburg, Kiel, Königsberg, Köpenhamn, Kristiania, Lausanne, Lille, Lemberg, Lyon (Ville de, och Faculté de medicine), Messina, Montpellier, Nantes, Neapel, Palermo, Paris, Pavia, Prag, Rom, Stockholm, Triest, Turin, Upsala, Utrecht, Warschau, Wien, Zürich. Från Trädgårdsföreningen i Göteborg hafva sällsynta lefvande växter erhållits. Äfven detta år är en katalog öfver frön af inhemska växter utsänd till botaniska trädgårdar. Till 39 reqvirenter utdelades 650 fröportioner. Fröna hafva insamlats hufvudsakligen af konservatorn samt af B. Cöster, O. Möller, M. Malte och C. Björck.

Herbariet. Algerna i Agardhs herbarium hafva enligt af donator uttalad önskan blifvit numrerade. De pappersblad, å hvilka algerna äro fästade, de lösa exemplarens etiketter och de exemplaren bifogade anteckningar och afbildningar hafva medelst pagineringsmaskin stämplats i fortlöpande följd. Antalet uppgår till 51,244 nummer. — De institutionens samlingar tillhörande mossorna hafva till större delen ordnats och inlagts i konvulut. Såsom gåfvor har herbariet fått emottaga af Lektoren J. Eriksson i Karlskrona: 39 Alfvarväxter från Öland; af Professoren G. Farlow i Cambridge, Mass.: 4 hafsalger; från Riksmuseum i Stockholm: Fanerogamer samlade under första Regnellska expe-

ditionen i Brasilien af D:r Malme samt en samling ormbunkar; af Botanisk Haves Museum i Köpenhamn 24 fanerogamer från Färöarne; från Naturhistor. Hofmuseum i Wien: Cryptogamæ exsiccatæ, Cent. 7; af D:r Otto Ekstam i Stockholm: 50 nummer mossor från Novaja Semlja; af Docenten S. S. Murbeck: fanerogamer från Medelhafsländerna och Skandinavien; af D:r T. Wulff hans under Spetsbergsexpeditionen insamlade fanerogamer, mossor och lafvar; från New York Botanical Garden: 1550 herbarieväxter i utbyte mot skandinaviska växter, hvaribland 300 exemplar alger, skänkta af konservatorn. Enstaka växter hafva lemnats af Professoren F. W. C. Areschoug, Friherre C. Kurck, Häradshöfdingen C. O. Schlyter och Skolynglingen T. Holmström.

För biblioteket hafva såsom gåfvor erhållits af Missouri botanical garden: Annual report; af Professoren H. Hallier: Verwandtschaft der Tubifloren; af Secretary of India: Flora of Bombay I & II; från Lunds universitetsbibliotek: K. Bohlin, De gröna algernas och arkegoniaternas fylogeni, Svedelius, Östersjöns hafsalgflora, Hirn, Beitrag zur Kentniss der Oedogoniaceen, Sveriges officiela biblioteks accessionskatalog för 1899; af Pensylvania University: Contributions from botan. laboratory II. 2; af Docenten S. S. Murbeck: H. Ross: Icones plantarum horti Panormitani 1896; af Kongl. Jordbruksdepartementet: Jacob Eriksson, La rouille des céréales.

Genom köp hafva förvärfvats: Dörfflers Herbarium normale, cent. 41 och 42, af Amanuensen H. Möller i Stockholm: skandinaviska mossor; af Docenten S. S. Murbeck: 20 centurier af Kerners Flora austr.-hungarica exsiccata, Dalla Torre et Harms, Genera Siphonogamarum 3—4; genom fortsatt prenumeration å tidskrifter i Agardhs bibliotek: Jahrbücher für wissenschaftl. Botanik, Botanische Zeitung och Revue générale de botanique.

För inköp af aflidne Kyrkoherden O. G. Blombergs lafherbarium, som hembjudits institutionen, och genom hvilket densamma skulle få en kännbar brist afhulpen, har inemot halfva köpesumman genom frivilliga bidrag insamlats.

B. **Afdelningen för fysiologisk botanik.**

Botaniska institutionens fysiologiska afdelning har under senast förflutna arbetsår lika litet som under föregående året kunnat genom inköp öka sina samlingar eller anskaffa nya apparater eller instrument för fysiologiska laboratoriet; det tillgängliga årsanslaget har ej tillåtit detta. Utsigter till förbättring uti detta för undervisning och för studier ogynsamma ekonomiska läge finnes

emellertid dess bättre, enär Riksdagen efter Kongl. Maj:ts framställning välvilligt ökat årsanslaget med 1,500 kronor, att utgå med instundande kalenderår.

Det biologiska museet har genom gåfvor från skilda håll ytterligare ökats i värde; särskildt framhålles en vacker samling af barrträdskottar, skänkta af Professoren A. Nathorst i Stockholm. Bland andra gifvare nämnas Professorerna F. W. C. Areschoug, N. Wille (Kristiania), F. Farlow (Amerika), e. o. Professoren H. H. von Schwerin, Konservatorn O. Nordstedt, Docenten S. S. Murbeck, Herr B. Cöster, Kandidaterna O. Gertz och S. Wibeck, Alnarps trädgårdar m. fl.

Följande personer hafva såsom gifvare öfverlemnat böcker, planscher, originalteckningar, vegetationsbilder och fotografier: Professoren F. W. C. Areschoug, e. o. Professoren H. H. von Schwerin, Konservatorn O. Nordstedt, Grosshandlaren Mauritz Frænckel (Göteborg) samt Herrar Sandberg & Romell (Stockholm) m. fl.

Ordnandet af samlingarna har fortgått efter samma plan som förut, och gäller samma anmärkning om katalogiseringen.

Fytotomiska öfningar och fysiologiska laborationer hafva egt rum liksom under föregående år med biträde af Docenten S. S. Murbeck för fytotomi och assistenten, Docenten B. Lidforss för laboratorieöfningar. Någon kurs i svamp- och bakteriekultur har ej förekommit under detta arbetsår.

5. Fysiologiska institutionen.

Under höstterminen deltogo 10 studerande i den för medicine kandidatexamen obligatoriska laborationskursen i fysiologi. Under vårterminen hade ingen anmält sig för genomgående af sådan kurs, hvarför t. f. laboratorns undervisning inskränktes till hållande af en repetitionskurs af 25 föreläsningar. Dessutom höll Professoren M. G. Blix under båda terminerna tvenne föreläsningar i veckan.

Det experimentella forskningsarbetet på institutionen har gifvit upphof till följande publikationer: K. A. Petrén, Untersuchungen über den Einfluss des Tetanus auf die absolute Festigkeit des Muskels, i Skand. Arch. für Physiologie, Bd. 12, s. 328—340; H. V. Gertz, Zwei auto-ophthalmometrische Methoden, ibid., Bd. 13, s. 1—9; M. G. Blix, Till frågan om menniskans arbets-

kraft, Inbjudning till professorsinstallation, 37 s. — Om ögonmått, Inbjudning till professorsinstallation, 42 s. — Die sog. Poggendorff'sche optische Täuschung (öfversättning af programskrift från föreg. läsår), i Skand. Arch. für Physiologie, Bd. 13, s. 193—228. — Neue Registrirapparate, i Arch. d. g. Physiologie, Bd. 90, s. 405—420.

Institutionens instrumentala utrustning och bokförråd hafva något förkofrats. Som vanligt hade årsanslaget äfven för år 1901 befunnits otillräckligt, särskildt som priset på bränsle var ovanligt högt. Ett tillskott af 700 kronor från reservfonden visade sig derför nödigt och blef ock af Kanslersembetet beviljadt.

6. Fysiska institutionen.

Laborationsöfningarna hafva under läsåret fortgått efter i hufvudsak samma plan som föregående år, dock med den skilnad, att såsom ordinarie öfningstider räknats onsdagar och lördagar från kl. 8 f. m. till 6 e. m. (i st. för endast 9 f. m. till 3 e. m.). De mera försigkomne hafva likasom förut egt rätt att efter särskild anmälan fortsätta sina arbeten äfven å öfriga dagar. En laborationsafgift af 10 kr. för termin har sedan höstterminen varit införd.

Antalet deltagare i öfningar och arbeten, institutionens egna tjenstemän oräknade, utgjorde under höstterminen 12, under vårterminen 19. Ett sjelfständigt vetenskapligt arbete "Termoelektrisk hysteresis" har under läsåret vid institutionen afslutats af Assistenten A. Upmark.

Åhörarnes antal vid de offentliga föreläsningarna har under höstterminen utgjort 23, under vårterminen 28. Den propedeutiska kursen under vårterminen räknade 16 deltagare.

Af årsanslaget har som vanligt endast en obetydlig del kunnat användas för annat än de löpande utgifterna. En nödvändig och länge påtänkt inredningsändring å föreläsningssalen har emellertid under förra sommaren företagits, i det att åhörareplatserna blifvit försedda med fasta bord. Derjemte hafva åtskilliga detaljarbeten för det stora gitterspektroskopet utförts, särskildt har en extra ledning anlagts för att oberoende af öfriga elektriska arbeten inom institutionsbyggnaden kunna använda dynamomaskinens ström för spektroskopets båglampa. En samling salter, representerande de flesta af grundämnena, har inköpts som material för spektralanalytiska arbeten.

Bland under läsåret inköpta apparater kunna nämnas: normalgalvanometer af Siemens och Halske med två shuntmotstånd, glasblåsarbälg af Glasblåsaren Knabner, som under vårterminen fått å institutionen gifva laboranterna ett par enskilda lektioner i glasblåsning, apparat för bestämmande af värmets mekaniska eqvivalent, förfärdigad af Vaktmästaren Franzén.

Derjemte har instrumentsamlingen ökats genom följande gåfvor af Stud. W. Kallenberg: varmluftsmotor af 1/12 hästkraft, plantéackumulator och elektrisk båglampa för demonstrationer, hvilka i fullgodt skick varande apparater representera ett sammanlagdt inköpsvärde af öfver 350 kr. Institutionens föreståndare begagnar detta tillfälle att uttala institutionens tacksamhet till gifvaren.

I öfrigt är institutionen på grund af sitt otillräckliga årsanslag, för så vidt det gäller en tidsenlig vetenskaplig utrustning, hänvisad till framtiden. Det är att hoppas, att regering och riksdag måtte behjerta Universitetets framstälda anhållan om beviljande af nödiga medel för att komplettera den fysiska instrumentsamlingen och för framtiden bibehålla den i modernt skick.

7. Geologiska institutionen.

Institutionens byggnad, som före samlingarnas ditflyttande endast undergått allra nödtorftigaste iståndsättande, har under läsåret mera fullständigt ordnats och uppsnyggats. Inventariet har betydligt ökats genom anskaffande af elfva nya skåp, sammanlagdt kostande omkring 1,700 kr., af hvilket belopp 1,000 kr. erhållits såsom anslag från reservfonden. Äfven en fotografiapparat, kostande vid pass 300 kr., har inköpts.

Samlingarna ha också i någon mån ökats, ehuruväl ej annat än en samling juraväxter från Bornholm, hopbragt af Lic. H. Möller, genom köp (100 kr.) förvärfvats. Mineral- och fossilsamlingarna ha erhållit bidrag från D:r K. A. Grönwall i Köpenhamn, D:r N. O. Holst, Kammarskrifvaren A. Nilsson, Kand. L. Ribbing, Geologen G. C. von Schmalensée, Amanuensen J. E. Strandmark, Assistenten K. O. M. Weibull, Stud. A. Willner, D:r A. Wingstrand, Professoren F. A. Wulff, D:r T. Wulff samt föreståndaren. Boksamlingen har mottagit gåfvor från Professoren C. V. L. Charlier, D:r N. O. Holst, Docenten S. S. Murbeck (40 nummer), Amanuensen J. E. Strandmark, Assistenten K. O. M. Weibull, D:r T. Wulff och föreståndaren.

Genom byte med Mineralogisk Museum i Köpenhamn ha erhållits 4 sällsynta (delvis nybeskrifna) mineral från Grönland.

Två större block, innehållande hufvud af en gavial från Annetorp, hvilka hela 12 år legat magasinerade, ha nu preparerats och inlagts i prydliga montrer. Mineralsamlingen är fullständigt öfversedd, katalogiserad och ordnad. Tyvärr har dock på grund af bristande utrymme den äldre, numera i någon mån antiqverade grupperingen måst tills vidare bibehållas. En för tillernade öfningskurser i mineralbestämning afsedd samling har hopstälts och samlingen af kristallmodeller utförligt katalogiserats, allt genom amanuensens försorg. Vidare ha bergarts- och fossilsamlingarna särskilts, men dessas ordnande dels ej medhunnits, dels ej kunnat påbörjas af den grund, att nödiga skåp först nyligen erhållits.

Af "Meddelanden från Lunds Geologiska Fältklubb" i Geologiska Föreningens i Stockholm Förhandlingar hafva under året utkommit n:r 8: Undre Graptolitskiffer vid Fågelsång af J. E. Strandmark och n:r 9: Didymograptusskiffer af J. C. Moberg samt af "Meddelanden från Lunds Geologisk-Minealogiska Institution", ibid. n:r 1: Melanterit från Falu grufva af J. E. Edgren, n:r 2: Baryt från Bölet af densamme och n:r 3: Konstgjord kuprit och dolerofanit från Åtvidaberg af J. E. Strandmark.

8. Historiska museet.

Museet har under läsåret genom inköp ökats med följande föremål: a) från *stenåldern:* 9 föremål från yngre stenåldern, delvis fragment, insamlade på ett litet område i Herslöfs och Qvistofta socknar, der redskap från denna tid i stor myckenhet förekomma, tydande på en tät befolkning i forntiden, yxa af vanlig skandinavisk typ, funnen vid plöjning i St. Harrie, bred hålmejsel af flinta, funnen i jorden nära Marieholms jernvägsstation, 2 flintdolkar, funna vid stranden af Löddeå i Stäfvie socken; b) från *medeltiden och senare:* ett antal fragment af kakel, ett oskadadt sådant, en nål och en kam af ben, den senare fullkomligt oskadad, samt en gjutform af tegel, allt funnet vid grundgräfning i Skomakaregatan i Lund, ett benskaft, funnet vid gräfning strax söder om universitetshusets absid.

Museets boksamling har blifvit ansenligt förökad.

Den af Konsistoriet anbefalda katalogiseringen af museets äldre samlingar har under läsåret fortgått med den s. k. Äldre Nilssonska samlin-

gens stenåldersafdelning; vid detta arbete har Grefve F. Reventlow välvilligt biträdt.

E. o. amanuensen S. O. H. Rydbeck har utfört ett betydande arbete med konservering och katalogisering af tidigare förvärfvade kloak- och grundgräfningsfynd från staden Lund.

Museet har hållits öppet för allmänheten två timmar hvarje Söndag under månaderna September, Oktober, April och Maj, och uppgick de besökandes antal till 1179.

9. Kemiska institutionen.

Antalet laboranter har under höstterminen varit 18, under vårterminen 25.

Arbetena med inredningen af den lokal, hvari mineralsamlingen varit inrymd, till rum för fysikaliskt-kemiska arbeten ha först under senare hälften af vårterminen påbörjats. I Kanslersbref af den 12 Maj 1902 har åt institutionen samt medicinskt-kemiska institutionen beviljats ur Universitetets reservfond en summa af tillsammans 928 kr. till framdragande af elektriska ledningar till nämnda institutioner samt anskaffande af elektricitetsmätare.

Inom den kemiska institutionen komma nämnda ledningar att föras till ofvannämnda lokal för fysikaliskt-kemiska arbeten samt till föreläsningssalen. Äfven arbetena med den elektriska anläggningen pågå f. n.

Ofvannämnda arbeten ha nu framskridit så långt, att utsigt synes vara för handen, att den lokal, som stått obegagnad, sedan mineralsamlingen afflyttats till n. v. geologisk-mineralogiska institutionen, skall kunna under nästkommande hösttermin tagas i bruk för det afsedda ändamålet.

10. Kliniska institutionerna.

A. Kirurgiska kliniken.

Under läsåret hafva vid kirurgiska kliniken tjenstgjort 20 medicine kandidater, deraf 17 från Lund, 1 från Stockholm, 2 från Upsala.

Antalet patienter på kirurgiska afdelningen under år 1901 var 1,410; antalet utförda operationer 1,026. Polikliniskt hafva vårdats 672 patienter och antalet polikliniska operationer var 314.

I December 1901 började grundgräfning till de stora nybyggnadsarbeten, till hvilka Riksdagen 1901 och Malmöhus läns landsting 1900 lemnat anslag.

B. **Medicinska kliniken.**

Under året hafva å kliniken vårdats 606 patienter, af hvilka 62 hafva aflidit.

Under året hafva å kliniken tjenstgjort 20 medicine kandidater, af hvilka 17 aflagt medicine kandidat-examen i Lund, 2 i Upsala och 1 i Stockholm.

C. **Obstetriska kliniken.**

Under det gångna läsåret hafva 20 medicine kandidater tjenstgjort vid kliniken. Af dessa hafva 12 fullständigt afslutat sin propedeutiska tjenstgöring, medan 8 qvarstodo som tjenstgörande till nästa läsår.

Antalet vårdade patienter under år 1901 utgjorde 395; motsvarande siffra för 1900 var 382. Af de 395 hafva 394 utskrifvits friska eller öfverflyttats till annan klinik. En patient har under året aflidit.

Gynekologisk klinik finns ännu icke, men tack vare tillmötesgående från föreståndaren för kirurgiska kliniken hafva de gynekologiska fallen kunnat der intagas å en särskild sal och varit öfverlemnade åt öfverläkarens på obstetriska kliniken vård. Början till åstadkommande af en särskild klinisk afdelning för gynekologiska fall i samband med den obstetriska är dermed gjord.

D. **Oftalmiatriska kliniken.**

Å oftalmiatriska kliniken ha under år 1901 vårdats 407 sjuka, deraf 253 män, 154 qvinnor; något dödsfall har icke å kliniken under året förekommit. 53 af de ofvannämnda patienterna ha varit utsatta för olycksfall, hvilket hos 30 af dem medfört bestående men, under det att skadans påföljd har hos de återstående 23 varit af öfvergående natur.

Å kliniken ha utförts 155 operationer, bland hvilka märkas 49 starrextraktioner, 28 iridektomier, 14 enukleationer, 5 magnetoperationer, 6 strabismoperationer m. fl.

Å polikliniskt behandlade patienter ha utförts 58 operationer, deraf 28 strabismoperationer.

E. **Pediatriska kliniken.**

Undervisningen vid den pediatriska kliniken och polikliniken har fortgått under läsåret enligt faststäld plan.

På barnsjukhuset hafva under läsåret intagits 129 barn, gossar 67, flickor 62. Utskrifna äro 136 barn, gossar 67, flickor 69. Döda 11, gossar 7, flickor 4.

Antalet vårdade barn hade nog blifvit större, om ej barnsjukhuset i Lund fått dela alla barnsjukhus öde att få in epidemiska sjukdomar. I följd häraf har sjukhuset upprepade gånger under längre eller kortare tid måst stängas för rengöring etc. Då nu ändtligen murarna blifvit så uttorkade, att fullständig oljemålning af såväl väggar som tak kunnat ske, är att hoppas att renhållningen för framtiden skall kunna än mera verksamt genomföras.

11. Konstsamlingarna.

Både genom gåfvor, depositioner och inköp hafva dessa under läsåret erhållit betydande tillökning. Främst må nämnas den deposition, som skett från Nationalmuseet i Stockholm, i det att derifrån till Konstmuseets vård öfverlemnats 17 oljetaflor, 11 af svenska och 6 af utländska mästare. Bland dessa må särskildt nämnas J. M. Stäck: Stadsport vid Haarlem, G. W. Palms allbekanta tafla: Östergatan och domkyrkan i Lund år 1827, vidare A. H. Kallenberg: Barrskog och G. F. Rydberg: Sommarlandskap, motiv från Mörrum. — Numera aflidne Hedersdoktoren P. Fürstenberg har såsom gåfva öfverlemnat 4 taflor, nämligen landskap af P. Ekström och J. Ericson, klosterinteriör af T. Cederström samt kolteckning af K. Nordström. Vidare har Tandläkaren A. Roth gifvit en teckning af Hugo Salmsson. För enskilda medel hafva förvärfvats Smältande snö, tafla i krita och akvarell af Ester Almqvist samt Barrskog, skiss i olja af G. Kallstenius.

Sedan förra året ur reservfonden beviljats ett extra anslag af 800 kronor, hafva flera viktiga planschverk kunnat anskaffas för det konsthistoriska studiet. Fotografisamlingen har ökats med omkring 200 nummer, deraf 70 från Antwerpens museum samt flera (på auktion inköpta) från Spanien, Frankrike, Algier etc.

Det vid museet upprättade svenska topografiska arkivet, som ökats genom gåfvor af Tandläkaren A. Roth, fotografiaffären Lina Jonn, Grefve C. D. Reventlow samt museets föreståndare, har tills vidare förenats med den nedan nämnda Mandelgrenska samlingen.

Bland gåfvor till museets bibliotek må nämnas: af e. o. Professoren H. H. von Schwerin planschverket: Konstens Mästerverk samt af f. vice Bibliotekarien F. Braune 10 illustrerade utställningskataloger.

Museets samlingar hafva båda terminerna begagnats af flere studerande samt af konstnärer och andre. Under vårterminen har anordnats en konsthistorisk utflykt till Köpenhamn, hvaruti 13 studerande deltogo.

Utställningar af nyare konstverk hafva egt rum under hela läsåret, likasom under de närmast föregående åren. Utgifterna för dessa hafva fortfarande bestridts af enskildt hopsamlade och gifna medel. Särskildt må nämnas, att D:r Pontus Fürstenberg till dessa utställningars anordnande gifvit ett tusen kronor. Under höstterminen utstäldes konstverk af Hrr E. Ekblad, F. Krebs, A. Persson, S. Walberg, Fru P. Odenius, Fröken Emilia Lönblad, Kontreamiralen J. Hägg, Fröknarna E. Jonn, H. Hamilton och J. Osterman samt Hrr Anselm Schultzberg, Richard Bergh och Albert Edelfelt; under vårterminen af Hrr H. Österlund, O. Gylling, J. Krouthén, W. von Gegerfelt, A. H. Lindqvist, E. Norlind och J. Hägg samt Fröknarna Alma Ekberg och Augusta Samuelsson.

Museet har i regeln varit öppet för allmänheten från Oktober månad hvarje Söndag samt dessutom flera hvardagar, särskildt under December månad, då Berghs och Edelfelts taflor utstäldes. Under denna tid har museet besökts af sammanlagdt omkring 10300 personer, nämligen höstterminen (5 Okt.—17 Dec.) af nära 4000 och vårterminen (16 Febr.—31 Maj) af öfver 6300.

Den Mandelgrenska samlingen, hvars vård tills vidare öfvertagits af konstmuseets föreståndare, och som inrymts i tvenne särskildt bestälda skåp, har under kalenderåret 1901 ökats med omkring 700 afbildningar, de flesta fotografier af äldre byggnadsverk. Dessa afbildningar hafva förvärfvats genom gåfvor, byten och inköp. Kongl. Maj:t har nämligen medgifvit, att till komplettering och korrigering af samlingen må användas en tredjedel af årliga räntan, hvilken tredjedel för sista året utgjorde omkring 575 kr. Byten möjliggöras derigenom, att samlingen disponerar öfver ett större antal fotografiplåtar, hvaraf kopior kunna tagas. En fotografiapparat är äfvenledes till samlingen inköpt. Förberedande arbeten till fortsättande af N. M. Mandelgrens Atlas till Sveriges Odlingshistoria hafva under året utförts dels af föreståndaren, dels af e. o. Amanuensen S. O. H. Rydbeck genom forskningar i Skåne, Småland och Östergötland. Dessa hafva väsentligen afsett att komplettera samlingens afd. XI: Helgedomar. Kontreamiralen J. Hägg har åtagit sig att fullständiga och eventuelt utgifva afd. VIII

Sjöväsen. Äfven för fullbordandet af afd. V: Bostäder och Husgeråd hafva förberedande åtgärder vidtagits.

12. Medicinskt-kemiska institutionen.

På medicinskt-kemiska laboratoriet hafva under läsåret deltagit 22 medicine studerande, deraf under höstterminen 12 och under vårterminen 10. Under vårterminen höllos särskilda kurser i medicinsk och farmaceutisk kemi, och deltogo i den förra 8 och i den senare 2.

13. Musikkapellet.

Under läsåret hafva musiköfningar hållits å kapellsalen kl. 6—8 e. m. Måndagar med kammarmusik, Fredagar med orkestermusik, hvarvid utförts duetter, trior, qvartetter och qvintetter dels med, dels utan piano samt ouverturer, symfonier och smärre kompositioner för orkester. I öfningarna hafva båda terminerna deltagit 16 studerande och 10 musikälskare, hvarjemte 6 musici mot betalning biträdt.

Kostnadsfri undervisning i liturgisk sång, messning och talkonst var under terminen på anmodan af teologiska fakulteten anordnad för teologie studerande; 24 deltagare antecknade sig och fördelades på 5 undervisningstimmar i veckan (under en kortare tid af terminen på 6 timmar).

Offentliga föreläsningar öfver musikens historia (fortsättning och afslutning) höllos under höstterminen.

Af trenne för kapellets arbeten intresserade personer öfverlemnades till kapellmästaren höstterminen 30 kr., vårterminen 20 kr. att tilldelas någon skicklig och flitig medlem af kapellet. För dessa gåfvor hembäres till gifvarne, som önskat vara okände, institutionens tack.

Kapellet medverkade vid läsårets professorsinstallationer med festmusik, komponerad af kapellmästaren.

Den 27 Januari 1902 afled den om det akademiska kapellets verksamhet högt förtjente Musikern Carl Kempff.

Innevarande års Riksdag biföll den af Konsistoriet på kapellmästarens framställning begärda höjningen af det ordinarie årsanslaget för kapellet från 300 till 1000 kronor.

14. Mynt- och medaljkabinettet.

Universitetets mynt- och medaljkabinett har under förflutna läsår erhållit följande gåfvor: af Svenska Akademien dess minnespenning i silfver öfver Fredrika Bremer, af Kongl. Vetenskapsakademien dess minnespenning i silfver öfver Fredr. Ferd. Carlson, af Hr H. Væringsaasen, Elverum, norska 17-Mai-medaljen (tenn).

Genom inköp ha förvärfvats: A) *medaljer:* tyska protestanternas glädje, 1632 (förg., 2 ex.); minnespenning 1618 (tenn); d:o 1632 (tenn); Gustaf II Adolfs död (silfver); Ulr. Eleonora d. ä:s ankomst till Sverige (br.); hennes kröning (2 var.; silfver, br. o. jern; 3 ex.); Karl XII: svenska folkets välönskningar (br.); segern vid Helsingborg (bly, förg.). B) *mynt:* a) svenska: Albrekt af Mecklenburg: örtug, Stockholm, brakteater (2 var. ex.). — Erik af Pommern: örtugar, Stockh., 2 var. — Kristian I: örtug, Stockh. — Sten Sture d. ä.: örtug, Vesterås. — Sten Sture d. y.: halförtug, Stockh. — Gustaf I: öre 1523, Stockh. (R); örtug 1533, Stockh.; örtug 1531, Vesterås. — Erik XIV: 16 öre klipping 1564, Stockh.; 1/4 mark 1561 (R) och solidus u. å., båda från Reval. — Johan III: 1 mark, Stockh., 1592 6 var.; 2-ören, Stockh., 1570 2 var., 1571, 1573 12 var., 1591 7 var., 1592; ören, Stockh., 1575 3 var., 1576; halfören, Stockh., 1569 2 var., 1570, 1576, 1577 4 var., 1578, 1581 5 var., 1583 2 var., 1584, 1585 3 var., 1586, 1587 2 var.; fyrkar, Stockh., 1585, 1586; 2-penning, Stockh. u. å.; örtugar, Stockh. 1589, 1590. — Hertig Johan af Östergötland: ören u. å., 2 var. — alla af silfver. — Gustaf II Adolf: riksdaler, Stockh., 1515; thaler, Erfurt, 1632; thaler, Osnabrück, 1633 — alla af silfver; ören, Säter, 1627 2 var., 1628 5 var., 1629 6 var, 1630 8 var., 1631 2 var., Nyköping 1629 2 var., Arboga 1627, 1628; halfören, Säter, 1628 3 var., 1629, 1630, Arboga 1627 — alla af koppar. Kristina: riksdaler 1633, Stockh. (RR), 2-mark u. å., Stockh.; öre, Göteborg; öre, Reval; 1/24 riksdaler, Riga, 1644, 1648 — alla af silfver; ören 1638 2 var., 1639 9 var., 1645 5 var., 1646, 1647 3 var., 1648 2 var., 1649, 1651, 1652 3 var.; 1/4 ören 1633 4 var., 1634 9 var., 1635 3 var., 1636 4 var., 1637 (R), 1642 2 var., 1644 10 var. — alla af koppar; 1 daler s. m:t 1650, Avesta, plåt (RR). — Karl X Gustaf: 1/4 öre, Avesta (koppar). — Karl XI: dukat 1685 (guld; R); 2 mark 1665; 4 öre, Göteborg, 1669; 2 öre, Landskrona, 1676; öre 1662; 1/24 Rthlr, Bremen o. Verden, 1682, 1692, 1696 — alla af silfver. — Karl XII: 1 mark 1699 (silfver); 1 daler s. m:t 1716, plåt,

med dubbel kontramarkering. — Ulrika Eleonora: 5 öre 1719 och öre 1720, Stockh.; 4 daler s. m:t 1719, Avesta, plåt (R); 2 daler s. m:t 1719, Avesta, plåt; 1/2 daler s. m:t 1719, Avesta, plåt (R). — Fredrik I: 1 daler s. m:t 1748, Gustafsberg, plåt (R); 1/2 daler s. m:t 1740, Avesta, plåt. — Adolf Fredrik: 1 daler s. m:t 1759, Avesta, plåt. b) norska: Erik Prästhatare: penning, Bergen, 2 var. c) danska: Hardeknut: mynt från Lund af angelsachsisk typ (R). — Erik Emune: 1 mynt (R). — Knut VI eller Valdemar Seier: 1 mynt. — Valdemar Seier: 4 var. — S. k. borgarkrigsmynt: 9 var. — Erik af Pommern: gross, Lund. — Kristoffer af Bayern: korshvid, Malmö, 2 var.; sterling, Malmö. — Interregnum 1448: korshvid, Malmö, 2 var. — Kristiern I: korshvid, Malmö, 10 var. — Hans: skilling, Malmö, 1512; skilling, Malmö, u. å., 4 var.; korshvid, Aalborg 2 var., Kjöbenhavn, Malmö 2 var. — Kristiern II: skilling, Malmö, 1516 (RRR); Severin Norby's Visbyhvid (R); 4-skilling, slagen under grefvefejden (R). — Kristian III: 4-skilling, Aarhus 1535, Roskilde 1535; 2-skilling, Kjöbenhavn 1536, 4 var.; skilling, Visby 1535 4 var., 1554; 1/2 skilling 1554. — Fredrik II: specie 1563; mark 1560. — Kristian IV: krona 1618, 1619, 1620; 8-skilling 1606, 1607, 1608, 1609, 1622 2 var., 1630; 3-skilling Glückstadt 1644; skilling 1595, 1605, 1608, 1613, 1615, 1617, 1620, 1621, 1624; korshvid 1602, 1624, 1625, u. å.; soesling 1644; soesling lübsk 1624; brakteat 1629. d) anglosaxiska: Stycas: Ethelred af Northumberland (840—48) 2 var.; Biskop Sigmund af York (831—54) 1 ex.; Knut el. Godfrid (889—94) 1 ex. — Pennies: Ethelred II: Bardney 1 ex., Bath 2 var., Dublin 1 ex., Ilchester 3 var., Ipswich 1 ex., Gloucester 1 ex., Cambridge 3 var., Huntingdon 3 var., Leicester 2 var., Lincoln 8 var., London 24 var., Maldon 1 ex., Malmsbury 1 ex., Norwich 3 var., Warham 2 var., Winchester 10 var. — Knut den store: Dorchester 1 ex., Lincoln 2 var., London 4 var., Thetford 1 ex. — Edward Confessor: Derby 1 ex., York 4 var., Norwich 1 ex., Southwark 1 ex., Winchester 2 varianter.

Katalogiseringsarbetet har fortsatts af Amanuensen Wimarson, och har under läsåret katalogen öfver Sveriges medeltidsmynt afslutats samt diverse förarbeten gjorts för en katalog öfver Wasa-tidens mynt.

Under September, Oktober och April har mynt- och medaljkabinettet hållits tillgängligt för allmänheten 1 timme hvarje Söndag, och har de besökandes antal uppgått till 350.

15. Patologiska institutionen.

Under läsåret hafva förrättats 101 obduktioner, deraf 78 på institutionen och 23 på Lunds hospital.

Samlingarna hafva ökats med åtskilliga uppstälda preparat, och dessutom hafva dels institutionens tjenstemän tillvaratagit, dels eljes till institutionen insändts en större mängd preparat för bestämning och vidare bearbetning.

Såsom gåfvor har institutionen fått mottaga talrika preparat från härvarande lasarettsafdelningar af deras föreståndare Professorerna Borelius, Ribbing, Löwegren, Hildebrand och Essen-Möller äfvensom från Lunds hospital och asyl af t. f. öfverläkaren Docenten Gadelius; dessutom af D:r F. Bauer, Malmö, D:r O. Lundblad, Venersborg, D:r N. A. Ahlberg, Lindesberg, D:r S. Sjöwall, Ljungby, D:r A. Hansson, Cimbrishamn, D:r R. Warholm, Söderköping, D:r I. Nilsson, Åstorp, samt Veterinärerna L. Brante, Lund och F. Falck, Kjeflinge.

16. Rättsmedicinska institutionen.

Under läsåret hafva 17 rättsmedicinska obduktioner blifvit utförda. Utredningen med möbler och utensilier har alltjemt kompletterats, så att institutionslokalerna nu äro i fullt brukbart skick.

17. Seminarierna.

I *seminariet för kyrkohistoria* hafva under vårterminen öfningar hållits hvarannan Onsdag under ledning af Professoren O. N. T. Ahnfelt. Deltagarnes antal har varit 11, bland dem 6 aktiva. Öfningsämne har varit Barnabas' bref samt med den kritisk-exegetiska behandlingen af nämnda bref sammanhängande frågor beträffande fornkristlig literatur.

Seminariet för klassiska språk har förestålts af Professoren A. M. Alexanderson. Dess *latinska* afdelning har ledts af Professoren C. M. Zander. Medlemmarne voro under höstterminen 6, under vårterminen 5. Öfningarna höllos en gång i veckan och rörde sig begge terminerna kring latinsk syntax och stilistik, hvarvid de vigtigaste företeelserna på detta område företrädesvis behandlades.

Inom den *grekiska* afdelningen hafva öfningarna under ledning af Professoren A. M. Alexanderson fortgått efter hufvudsakligen samma plan som de närmast föregående åren. De hafva regelbundet hållits en gång i veckan och i allmänhet pågått 1 1/2 till 2 timmar hvarje gång. Öfningsämne har under

båda terminerna varit Athens topografi med anslutning till Pausanias Descriptio Græciæ lib. I. Formen för öfningarna har varit dels monografiska föredrag af de mera försigkomna seminariemedlemmarna, dels diskussioner. Medlemmarnes antal har båda terminerna varit 7.

Seminarieöfningar i *epigrafik* hafva under vårterminen ledts gemensamt af Docenterna A. W. Ahlberg och N. M. Nilsson och behandlat grekisk epigrafik. Öfningarna hafva omfattat alfabetets historia, saklig och språklig förklaring af valda inskrifter, hvarvid afklappningar användts som hjelpmedel, och hållits en gång i veckan under 2 timmar. Deltagarnes antal har varit 2.

I *seminariet för semitiska språk* hafva under året inga öfningar kunnat hållas, emedan de studerande, som idka studier på detta område, befunnit sig på så olika stadium i fråga om vetenskapliga framsteg, att det ej varit möjligt att sammanföra dem till något gemensamt seminariearbete.

Seminariet för nordiska språk förestods af Professoren K. F. Söderwall och leddes af Docenten A. T. Hjelmqvist. Öfningarna, i hvilka under höstterminen 6, under vårterminen 3 studerande deltagit, hafva hållits hvarje Tisdag och omfattat dels kritisk-exegetisk behandling af Gotlandslagen, dels referat af nyare arbeten i nordisk filologi. Under året hafva följande uppsatser ventilerats: Att såsom infinitivmärke i reformatorernas skrifter af Kand. N. Brodén; Smör, kött och mjöl. Några anmärkningar om neutrala u-stammar, af Kand. S. E. A. Ahlström; Bersǫglisvísur I (strof 1—8). Öfversättning med kommentar af Kand. A. Hallenberg.

Seminariet för romanska språk förestods af Professoren F. A. Wulff och leddes af Docenten A. G. W. Ernst. Öfningarna höllos hvarje Torsdag och var ämnet under höstterminen kritisk-exegetisk behandling af La vie de Saint Alexis och under vårterminen fransk historisk ljudlära. Medlemmarnes antal var under höstterminen 7 och under vårterminen 11; åhörarnes höstterminen 18, vårterminen 5. Följande afhandlingar ventilerades: L'emploi des pronoms personnels sujets en ancien français af Kand. Hilma Borelius, Les infinitifs employés substantivement chez Gautier d'Arras af Kand. N. O. Heinertz och Sju noveller af Sacchetti, öfversättning jemte inledning af Kand. A. Smith.

Seminariet för germanska språk förestods och leddes af Docenten E. A. Kock. Öfningarna egde rum hvarannan Måndag 2 timmar. Medlemmarnes antal var 10. Öfningsämne var under höstterminen Otfrids evangeliebok, un-

der vårterminen Notkers skrifter. Under vårterminen ventilerades en afhandling: Ein mittelniederdeutsches Liebesgespräch af Kand. N. O. Heinertz.

Filosofiska seminariet förestods af Professoren P. J. H. Leander, som äfven ledde dess afdelning för *praktisk filosofi*. Öfningarna, som under båda terminerna höllos hvarje Måndag kl. 6—8 e. m., hafva fortgått efter samma plan, som under de närmast föregående åren. De hafva sålunda bestått dels i inledande föredrag af ledaren, dels i på grundvalen af ett par tryckta filosofiska arbeten samt under analytiskt kritiskt genomgående af dessa under form af diskussion utförda undersökningar af praktiskt filosofiska frågor. De skrifter, som tjenat till sådan grundval, hafva varit Sahlins afhandlingar om andlig frihet och om det inre lifvet.

Öfningarna inom afdelningen för *teoretisk filosofi* leddes under höstterminen af Docenten P. A. S. Herrlin, under vårterminen af Professoren H. Larsson, intill dess han den 21 April erhöll tjenstledighet, då ledningen öfvertogs af Docenten Herrlin. Öfningarna höllos hvarannan vecka två timmar. Under höstterminen behandlades Schopenhauers Welt als Wille und Vorstellung, hvars olika partier refererades af någon bland deltagarne och derefter diskuterades. Deltagarnes antal var 3. Under vårterminen utgjorde deltagarnes antal 5, och behandlades känslopsykologi, hvarvid bland annat Langes skrift Nydelsens Fysiologi genomgicks i referat och dertill knutna diskussioner.

Seminariet för estetik och literaturhistoria förestods af Professoren E. H. G. Wrangel, och höllos öfningar under höstterminen hvarje lördag öfver Esaias Tegnérs lefnad och diktning. De aktive deltagarnes antal var 8, de passives 15. Följande föredrag höllos: af Kand. E. Bendz om Tegnérs ungdomsdiktning, af Stud. G. Hellström om Tegnérs förhållande till utlandets literatur, af Kand. E. Roosvall om Tegnér som professor, af Stud. B. Schnittger om Tegnér och Oehlenschläger, af Kand. E. Apiarie om Tegnérs förhållande till fosforisterna, af Stud. G. Ullman om Tegnérs förhållande till Voss och Göthe samt af Stud. H. Bergh om Tegnér och Runeberg. Derjemte höll föreståndaren ett inledande föredrag om den literaturhistoriska metoden, särskildt med hänsyn till Tegnér samt ett föredrag om Tegnér som privatperson, hvarvid flera otryckta bref meddelades. Vid granskningen af föredragen biträdde äfven D:r F. Vetterlund. Kand. Apiaries föredrag blef föremål för ventilering, hvarvid Stud. A. Möller opponerade.

Under vårterminen höllos ej seminarieöfningar.

Historiska seminariet förestods af Professoren M. J. J. Weibull intill hans den 17 April inträffade död. Sedan Docenten A. G. H. Stille förordnats att under ledigheten uppehålla professorsembetet i historia, öfvertog han äfven ledningen af seminarieöfningarna. Dessa höllos hvarannan vecka två timmar och utgjordes af föredrag öfver historiska ämnen. Deltagarnes antal var under höstterminen 8 och under vårterminen 5.

Statsvetenskapliga seminariet förestods under höstterminen af e. o. Professoren P. E. Fahlbeck och under vårterminen af Docenten J. L. Widell. Öfningarna egde rum en gång i veckan och afsågo under höstterminen behandlingen af olika dels statsrättsliga, dels statistiska ämnen samt bestodo uti föredrag och dermed förenad granskning och diskussion. Under vårterminen behandlades förra hälften af regeringsformen genom föredrag och diskussion. Deltagarnes antal var under höstterminen 24, under vårterminen 13.

Matematiska seminariet har förestått af Professoren C. F. E. Björling med biträde af Amanuenserna, Docenterna A. Wiman, O. I. Holmqvist och C. W. Oseen. I öfningarna hafva under höstterminen deltagit på den högre afdelningen 3 studerande, på den nedre 12, på den propedeutiska 5; under vårterminen på den högre 2, på den nedre 11, på den propedeutiska 5.

18. Zoologiska institutionen.

Ofta har i årsredogörelsen häntydts på, att anslaget till denna institution är alltför otillräckligt att medgifva några större inköp till samlingarna. Det tages så godt som helt och hållet i anspråk för de löpande utgifterna, möjligen dessutom medgifvande anskaffande af ett eller annat större skåp eller dylikt. Det försök, som föreståndaren gjort att vinna ökning i anslaget, ledde ej till något, och sedan detta "petitum" ett eller annat år figurerat på listan af, såsom det tycktes, de hopplösas afdelning, lät han det försvinna derifrån. Det blir en ny föreståndares omsorg att med bättre framgång förnya framställningen, och förvisso skall han dervid icke låta sig nöja med den då föreslagna anspråkslösare tillökningen. Förmodligen låg just i anspråkslösheten hindret för framgången gömdt.

Anslagsbehofvet har nämligen växt med det ökade utrymmet. Zoologiska institutionen disponerar ändtligen numera ensam den ansenliga men i anseende till rumindelning och dylikt — för att nu icke tala om det värsta, nämligen läget — föga lämpliga byggnaden. Hade samlingarna tidigare varit

inrymda i en från syneförrättnings synpunkt mera anmärkningsvärd byggnad så hade förmodligen institutionen vid detta laget kunnat utgöra ett led i den vackra rad, som universitetet med glädje kan visa på.

Utrymmet har sålunda visserligen ökats. Tidigare låg ett alldeles afgörande hinder för t. ex. däggdjursklassens bättre representerande deri, att det fanns ingen plats att uppställa ett nyförvärfvadt djur på. Sedan spritsamlingarna hunnit att förflyttas till bottenvåningen, vinnes emellertid deruppe en stor sal. Detta från sjelfva samlingarnas synpunkt.

Man må endast önska och hoppas, att de af Calidium-larverna (mot hvilkas producenter framlidne Konservatorn Roth förde ett oupphörligt krig) urholkade bjelkarne må hafva styrka att uppbära sin tunga belastning af stora hvalskelett m. m. Dessa kunna nämligen alls icke flyttas ned i bottenvåningen. Rumindelningen medger det icke; fukten dernere, som snart skulle öfverdraga dem med ett grönskande mögellager, icke heller.

Den nya arbetslokalen i bottenvåningen, upptagande södra sidan af geologiska museets f. d. lokal, har efter under föregående sommar undergången reparation erhållit fullständig inredning och äfven tagits i anspråk för sina nya bestämmelse af studerande, som sysselsätta sig med sjelfständiga undersökningar. I norra rummen af samma lokal hafva redan en del af spritsamlingarna inflyttats.

Samlingen af däggdjursskelett har undergått en grundlig renovering och de dyrbarare ha inflyttats i de nya skåpen eller glasafskrankningarna på benkammaren.

Sådana gåfvor, som bruka förtecknas i denna redogörelse, ha under året influtit sparsammare än förut. Minskningen — för öfrigt under flere år märkbar — beror kanske delvis på konkurrensen från grannstädernas museer. En annan grund är, att några af institutionens gamla gynnare och vänner gått bort. En af dem bör särskildt här nämnas. Aldrig försummade Professoren J. G. Agardh att till museum öfverlemna de hydroidpolyper, bryozoer m. m., som kommit med i algsändningarna. För museets tjenstemän var det en kär syn att se den gamle, hos hvilken kärlek till natur och naturforskning lefde i oförminskad styrka, komma vandrande öfver Kraftstorget med sin gåfva. "Här ha herrarna några zoophyter" brukade han säga, med gammal-systematisk terminologi. — Äfven Löjtnanten C. Ask hörde till museets ständige gynnare.

Af Jägaren G. Andersen har museet erhållit en Meles taxus; af Skolynglingen T. Holmström: Mustela erminea ♂; af Konservatorn O. Holmquist: kranium af Canis Vulpes; af e. o. Hofrättsnotarien Lagergren: Alauda arvensis, gul varietet; af Hr A. Prawitz: Ægintha minima ♂ och ♀; af Grefve F. Reventlow: Sciurus vulgaris, var. fuscus, flere exemplar; af Scholtz menageri: Hyæna striata, Amazona æstiva; af Skolynglingen B. Strömer: Fulica atra, pullus, Perdix cinerea, Lepus europæus pullus.

Genom byte med Hr. M. Hauschild i Gjentofte, Danmark har förvärfvats en del reptilier och leddjur.

Till museets bokförråd ha värdefulla gåfvor öfverlemnats af Zoologiska Museet i Köpenhamn och af Statsgeologen N. O. Holst.

Nedannämnda skrifter hafva under året utgifvits af Universitetets lärare och tjenstemän:

Ahlberg, A. W., Några anmärkningar till imperfektets och aoristens syntax hos Thucydides. I Från Filologiska Föreningen i Lund, Språkliga uppsatser, II.

Ahnfelt, O. N. T., Ännu ett bidrag till tolkningen af "påfvebrefvet om Sankt Eriks korståg". I Historisk Tidskrift 1901, s. 144—146.

Om biskop Olaus Stephani Bellini lefnadsålder. Ibid. 1901, s. 146—152.

Referat i Oxie härads prestsällskap den 11 Juni 1901. Lund 1901. 18 s.

En af forskningen hittills okänd källa till Swebilii katekes. I Kyrkohistorisk Årsskrift 1901, s. 108—121.

Aforismer om försoningen. I Kyrklig Tidskrift 1902, s. 66—68.

Några kyrkliga stadgar och ordningar från 17 århundradet. I Kirkehistoriske Samlinger, Köpenhamn 1902, s. 208—235.

Förhandlingar vid tionde allmänna lutherska konferensen i Lund den 3—6 September 1901. Stockholm 1902. 262 s.

21 artiklar i Kirkeleksikon for Norden 1901—1902.

Areschoug, F. W. C., Om bladbyggnaden hos Mangrove-växterna. I Botaniska Notiser 1902.

Untersuchungen über den Blattbau der Mangrove-Pflanzen. I Bibliotheca Botanica, Stuttgart 1902.

Ask, J. A., Föreläsningar i svensk förvaltningsrätt: Förvaltningens organisation. I. Den allmänna centrala förvaltningen. Lund 1902.

Bengtsson, S. F., Undersökningar rörande Nunnan (Lymantria Monacha Lin.) å dess härjningsområden i Södermanlands och Östergötlands län år 1900. I Entomologisk Tidskrift 1901, s. 145—157.

Berg, C. A., Lärobok i enkla, dubbla, tre- och fyrdubbla kontrapunkten af S. Jadassohn. Andra genomsedda upplagan i öfversättning och bearbetning.

Tidningsuppsatser öfver musik.

Bergendal, D., Studier öfver Nemertiner. I. Callinera Bürgeri Bergendal, en representant för ett afvikande släkte bland Palæonemertinerna. Med 2 dubbeltaflor och 25 textfigurer. Zusammenfassung und Erklärung der Abbildungen der Tafeln und der Textfiguren in deutscher Sprache. Kapp. 6—11, s. 49—118. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVII.

Kurze Referate für die Demonstration von Callinera Bgdl. und Polypostia Bgdl. I Tageblatt des V:ten internationalen Zoologen-Congresses in Berlin 1901. N:r 8, s. 16—17.

Über die Nemertinengattung Callinera Bgdl. (Neue Mittheilungen). Mit 2 Tafeln. I Verhandlungen des V:ten internationalen Zoologen-Congresses in Berlin 1901. Jena 1902. s. 739—749 (samt yttrande under diskussionen dersammastädes).

Über Polypostia Bgdl. Ibid. 747 (kort referat af föredraget samt yttrande under diskussionen).

Einige Bemerkungen über Carinoma Armandi Oudemans. I Öfversigt af Kongl. Vetenskapsakademiens Förhandlingar 1902, N:o 1, sid. 13—18.

Eine der construierten Urnemertine entsprechende Palæonemertine aus dem Meere an der Schwedischen Westküste. Mit 5 Abbildungen. I Zoologischer Anzeiger, Bd. XXV, N:r 672, s. 421—432. Leipzig 1902.

Björling, C. G. E., Nordisk (juridisk) Litteraturfortegnelse (i förening med F. Dahl och U. A. Motzfeldt). I Tidsskrift for Retsvidenskap XIV. Kristiania 1901.

Anmälan af Almén, Om auktion. Ibid. XV. Kristiania 1902.

Blix, M. G., Till frågan om menniskans arbetskraft. Installationsprogram. 37 s.

Om ögonmått. Installationsprogram. 42 s.

Die sog. Poggendorffsche optische Täuschung. (Öfversättning af programskrift från föregående läsår.) I Skandinav. Archiv für Physiologie, Bd. XXII, s. 193—228.

Neue Registrirapparate. I Arch. d. g. Physiologie. Bd, 90, s. 405—420.

Borelius, J. L., Fall af malign pleuratumör, föredrag i Lunds läkaresällskap. I Hygiæa Maj 1901, s. 560—565.

Om kancer i kolon från kirurgisk synpunkt. Ibid. Aug. 1901, s. 178—181.

Ett fall af adenom i öfvertalig bröstkörtel. Ibid. s. 194—195.

Über bösartige Geschwülste der langen Röhrenknochen. I Nordiskt Medicinskt Arkiv, Afd. Kirurgi 1901, H. 3, N:r 16.

Zur Genese und klinischen Diagnose der polycystischen Degeneration der Nieren. Ibid. H. 4, N:r 27.

Årsberättelse för år 1901 från Malmöhus läns sjukvårdsinrättningar i i Lund. Lund 1902.

Bring, S. L., Passionsbok, ny förökad upplaga.

Samfundet och Gud.

Brodén, T., Über lineare homogene Differentialgleichungen mit gegebenen Verzweigungsstellen und gegebenen Monodromiegruppe. I Öfversigt af Kongl. Vetenskapsakademiens Förhandlingar 1902, s. 5—11.

Referat af svenska arbeten i Jahrbuch über die Fortschritte der Mathematik, Bd. 30. Berlin 1901—1902.

Bäcklund, A. V., Ett bidrag till teorien för polens rörelse. Bihang till Kongl. Vetenskapsakademiens Handlingar, Bd. 27, Afd. I, N:r 1. 1901. 38 s. och 2 taflor.

Zur Frage nach der Bewegung des Erdpoles. I Astronomische Nachrichten. N:r 3787, s. 289—302.

Charlier, C. V. L., Contributions to the astronomical theory of an ice age. Meddelande från Lunds Astronomiska Observatorium, II, N:r 3. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVII.

Die astronomische Erklärung einer Eiszeit. I Naturwissenschaftliche Rundschau, Bd. 16.

Utgräfningarna af Tycho Brahes observatorier på ön Hven sommaren 1901. Festskrift från Kongl. Fysiografiska Sällskapet i Lund i anledning af 300-årsdagen af Tycho Brahes död.

Die Mechanik des Himmels. Vorlesungen zu Lund. Bd. I. Leipzig.

Eklund, P. G., Artiklar i Kirkeleksikon for Norden.

Ernst, A. G. W., Les pronoms français en seizième siècle. I Nyfil. Sällsk. i Stockholm publikation II, 1901, s. 105—132.

Essen-Möller, G. E., Sammelbericht über Originalarbeiten aus der schwedischen Litteratur auf dem Gebiete der Geburtshülfe und Gynäkologie für das Jahr 1900. I Martins och Sängers Monatsschrift für Geb. und Gyn., Bd. XIV, h. 3.

Bör barnmorskan utom sin egentliga värksamhet även åtaga sig sjukdomsfall, som ligga utom hännes fack? I Jordemodern, Nov. 1901, s. 205.

Sammelbericht über Originalarbeiten aus der schwedischen geburtshülflich-gynäkologischen Litteratur für das Jahr 1901. I Martins och Sängers Monatsschrift für Geb. und Gyn., Bd. XV, Ergänzungsheft.

Bokanmälningar och referat i Hygiea, Centralblatt für Gynäkologie och Nordiskt Medicinskt Arkiv.

Fahlbeck, P. E., redigerat Statsvetenskaplig Tidskrift och deruti publicerat följande afhandlingar. — Grunddragen af Sveriges författning. — De civila målen. Ett stycke rättsstatistik. — Sammansatta stater och deras utveckling. — Rösträttsreformen m. fl. smärre uppsatser.

Forssman, M. J. C. A. (tillsammans med E. Lundström), Sur la marche de la courbe d'antitoxine dans l'immunisation active contre le botulisme. I Annales de l'Institut Pasteur 1902.

Fürst, C. M., Ringe, Ringreihen, Fäden und Knäuel in den Kopf- und Spinalganglienzellen bei Lachse. 2 Taf. Aus dem histologischen Institut zu Lund. I Anatomische Hefte, 19 Bd., h. 2.

Indextabellen zum anthropometrischen Gebrauche. Jena.

Johan Henrik Chievitz †. Nekrolog. I Anatomischer Anzeiger. Bd. XX.

Redigerat och delvis författat Meddelanden från Läkaresällskapets i Lund förhandlingar för arbetsåret 1900—1901 i Hygiæa.

Referat af anatomisk literatur på skandinaviska språk uti Schwalbes Jahresberichte der Anatomie und Entwicklungsgeschichte für Jahr 1900.

Gadelius, B. E., Om fantasi (tvenne uppsatser).

Om minnesvillor (tvenne uppsatser).

Studier rörande neuroglians allmänna egenskaper och förhållande under patologiska tillstånd.

Svante Ödman. Under rubriken Kendte navne i Tidsskrift for nordisk retsmedicin og psykiatri.

Hamilton, G. K., En uppsats i Revue du Droit public 1901.

Hennig, A. H., Basalt-Tuff von Lillö. I Centralblatt für Mineralogie, Vol. 2, N:r 12.

The Uppermost Chalk of Faxe. I Geolog. Magazine 1902.

Referat af Skandinaviens geologiska literatur i Neues Jahrbuch für Mineralogie.

Herner, S., Zur Charakteristik des kirchlichen Lebens in Schweden. I Deutsch-evangelische Blätter 1901, s. 845—863.

Ist der zweite Dekalog älter als das Bundesbuch? Lund 1901. 34 s.

Underdånig förklaring med anledning af docent M. Lundborgs underdåniga besvär öfver det af större akademiska konsistoriet i Lund upprättade förslaget till återbesättande af lediga e. o. professuren i exegetisk teologi vid Lunds universitet. Lund 1902. 12 s.

Recensioner i teologiska tidskrifter.

Herrlin, P. A. S., Hallucinationers uppkomst genom perifera irritament (under tryckning).

Snille och själssjukdom (under tryckning).

Hjelmqvist, A. T., Bibliska personers namn med sekundär användning i nysvenskan. Samlingar och studier. Lund 1901. XVIII + 252 s.

Ett par anmärkningar till den danska bearbetningen af Manuel's Satir om den sjuka mässan. I Arkiv för nordisk filologi, XVIII, s. 119—128.

Ännu några anmärkningar om Jöns och gös. Ibid. s. 128—131.

Nekrolog öfver Sven Söderberg. Ibid. s. 298—304.

Rättelser och förklaringar till Skogekär Bergbos dikter. Ibid. s. 331—353.

Oskärad i betydelsen ofläckad, skär, ren. I Språk och stil, I, s. 188—190.

Medverkat vid redigeringen af Svenska Akademiens Ordbok.

Holmström, O., Ur diakoniens historia med särskild hänsyn till det manliga diakonatet. III. Fortsatt utveckling och missriktning af diakonatet inom den gamla tidens kyrka. I Diakonen, Gefle 1901, s. 53—67. — IV. Diakonatets och diakoniens förfall samt enstaka nya ansatser till något bättre inom medeltidskyrkan. Ibid. s. 118—132.

Tolkningen af kyrkostämmoförordningen. V. Nytt utslag i fråga om kyrkorådsval, som visar att enligt kyrklig myndighets uppfattning icke hvilken som helst "medlem af svenska kyrkan" är valbar till ledamot i kyrkoråd. I Kyrka och Skola 1901, n:r 31.

Sakkunnig-utlåtande rörande sökande till professuren i pastoralteologi vid Upsala universitet. I Handlingar angående lediga professuren i pastoralteologi, s. 4—25. Upsala 1901.

Johansson, F. A., Uppsatser i Kyrklig Tidskrift och Tidskrift för folkundervisningen.

Jönsson, B., Ytterligare bidrag till kännedomen om masurbildningen hos Myrtaceerna, särskildt hos slägtet Eucalyptus Lehr. (mit deutschem Resumé). I Botaniska Notiser 1901, s. 181—200.

Zur Kenntniss des Baues und der Entwicklung des Thallus bei den Desmarestieen, mit Literaturverzeichniss und Erklärung der Abbildungen. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVII. 42 s.

Die ersten Entwicklungsstadien der Keimpflanze bei den Succulenten. Ibid. Tom. XXXVIII. 34 s.

Om Svenska frökontrollanstaltens uppkomst och nuvarande ståndpunkt samt framtid, föredrag i Kongl. Landtbruksakademien. I Kongl. Landtbruksakademiens Handlingar och Tidskrift 1901, s. 204—215.

Frökontrollens i Lund verksamhet under år 1901. I Malmöhus läns Kongl. Hushållningssällskaps Qvartalsskrift 1902, s. 78—91.

Referat till Botanisches Centralblatt 1902.

Kallenberg, E. A., Föreläsningar öfver lag om ändring i vissa delar af rättegångsbalken den 14 Juni 1901. I. Lund 1902.

Den svenska universitetskomiténs förslag. I Nordisk Universitetstidskrift 1901.

Kock, E. A., Die deutschen Relativpronomen. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVII. VIII + 88 s.

Zur Chronologie der gotischen Brechung. I Zeitschrift für deutsche Philologie, Bd. XXXIV. 5 s.

Interpretations and Emendations of Early English Texts. I. I Anglia, Bd. XXV. Halle 1902. 13 s.

Three Middle English Versions of The Rule of St. Benet, and two contemporary Rituals for the Ordination of Nuns. Early English Text Society Original Series, 120. LI + 221 s.

Ett par recensioner i Arkiv för nordisk filologi, XVIII och Englische Studien, XXXI.

Lindskog, C., Diverse recensioner i tyska tidskrifter.

Lundborg, M., 110:de Psalmen, historia, öfversättning och utläggning. Proföreläsning i Lund den 6 Februari 1901. Lund 1901. 32 s.

Granskning af sakkunniges och teologiska fakultetens utlåtanden angående sökandena till den lediga e. o. professuren i exegetik vid Lunds universitet. Lund 1902. 79 s.

Underdåniga besvär öfver det af Större Akademiska Konsistoriet i Lund upprättade förslag till återbesättande af lediga e. o. professuren i exegetisk teologi vid Lunds universitet. Lund 1902. 67 s.

Moberg, J. C., Om kalkfyndigheten vid Klagstorp. I Geologiska Föreningens i Stockholm Förhandlingar 1901. 15 s. + 1 tafla.

Didymograptusskiffer. Ibid. 1902, 5 s.

Om Sularpsbäckens dalgång. Ibid. 6 s. + 1 tafla (under tryckning).

Bidrag till kännedomen om trilobiternas byggnad. Ibid. 9 s. + 1 tafla (under tryckning).

Murbeck, S. S., Über einige amphicarpe nordwestafrikanische Pflanzen. I Öfversigt af Kongl. Vetenskapsakademiens Förhandlingar 1901, s. 549—571.

Några för Skandinaviens flora nya hybrider. 3. Ranunculus auricomus L × sulphureus Soland. Nova hybr. I Botaniska Notiser 1901, s. 211—214 med 1 tafla.

Om Galeopsis Carthusianorum Neum. (G. pubescens Fries, Hartm.), dess systematiska värde och dess förmenta hybrid med G. Tetrahit L. Ibid. s. 279—286.

Über Anomalien im Baue des Nucellus und des Embryosackes bei parthenogenetischen Arten der Gattung Alchemilla. Mit 1 Tafel. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVIII.

Un nouveau Myosotis de la flore du nord-ouest de l'Afrique. I Bulletin de la Société Botanique de France (under tryckning).

Nilsson, N. M., Platos Apologie 26 D, E und die Bühnenfrage. I Berliner Philologische Wochenschrift 1901, n:r 6. 3 sp.

The *Σχῆμα Τριαίνης* in the Erechtheion. I Journal of Hellenic Studies, Vol. XXI, s. 325—333.

Das Ei im Totenkultus der Griechen. I Från Filologiska Föreningen i Lund, Språkliga uppsatser II, Lund 1902, 12 s. och 2 fig.

Reseskildringar från Grekland och populära uppsatser i grekisk arkeo-

logi i Sydsvenska Dagbladet Snällposten 1901 och 1902 samt Lunds Dagblad 1902.

Nordstedt, C. F. O., utgifvit Botaniska Notiser 1901, N:r 4—6, 1902, N:r 1—3.

Oseen, C. W., Bidrag till teorien för vågrörelse i strömmar. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVII.

Petrén, K. A., Ein Fall von Traumatischer Rückenmarksaffektion. I Nordiskt Medicinskt Arkiv 1901, Afd. 2, N:r 14. 54 s.

Untersuchungen über den Einfluss des Tetanus auf die absolute Festigkeit des Muskels. I Skand. Archiv für Physiologie, Bd. 12, s. 328—340.

Fall af status anginosus och hjärtbristning. I Hygiea 1902. 4 s.

Ein Beitrag zur Frage vom Verlaufe der Bahnen der Hautsinne im Rückenmarke. I Skand. Archiv für Physiologie Bd. 12, s. 9—99.

Ribbing, S., Om den medicinska undervisningen i Storbrittanien och Irland. Inbjudning till professorsinstallation.

Johan Lang. I Nordisk Universitetstidskrift, årg. 2, s. 351—355.

Schwerin, H. H. von, De stora upptäckternas tidehvarf, s. 233—404.

Sjöbeck, J. P., Illustrerad missionshistoria. Evangeliets segertåg genom världen. Historisk öfversikt af den evangeliska missionens utveckling af Henry Ussing. Auktoriserad öfversättning. H. 6—17. Lund 1901—1902. 383 s.

Stille, A. G. H., Examensväsendet vid de nordiska universiteten. II. De svenska statsuniversiteten. I Nordisk Universitetstidskrift, 1901. 20 s.

Karolinska officerares tjänsteförteckningar. I Historiska Handlingar, XVIII, 3. 80 s.

Lefnadsåldern hos manskapet i Karl XII:s sista här. I Historisk Tidskrift 1901. 4 s.

Platsen för striden vid Hästveda den 12 Februari 1710. Ibid. 1902. 3 s.

Ebbe Ulfeld mot Henrik Nissenius, en tidsbild från 1670-talet. I Kristianstads Läns Tidnings julnummer 1901. 8 sp.

Prästen Magnus Olai Cochus' anteckningar. I Dansk Personalhistorisk Tidsskrift.

Åtskilliga artiklar af historiskt innehåll i Salmonsons Konversationsleksikon for Norden.

Strömgren, S. E., Planet (476) Hedwig. I Astronomische Nachrichten 3773.

(i förening med Prof. Kreutz) Element für Kometen 1902 a. Ibid. 3790.

Efemerider: för Komet 1902 a, ibid. 3789, för Planet (477) Valentina, i Veröffentlichungen des K. Astronomischen Recheninstituts Berlin, N:r 17 samt för Planet (476) Hedwig, Ibid. N:r 18.

Tegnér, E. H. W., Tal på Svenska Akademiens högtidsdag den 21 December 1900. I Svenska Akademiens Handlingar 1901.

Thyrén, J. C. W., Det allmänna brottsreqvisitet. Lund 1901. 29 s.

Om vilkorlig dom (i Strafflagskomiténs motiver). Stockholm 1902. 19 s.

Törnqvist, S. L., Researches into the Graptolites of the lower zones of the Scanian and Vestrogothian Phyllo-tetragraptus beds. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVII. 26 s. med 3 taflor.

Walberg, F. G. E., Étude sur la langue du ms. Ancien Fonds Royal 3466 de la Bibliothèque Royale de Copenhague. I Från Filologiska Föreningen i Lund, Språkliga uppsatser II, s. 1—32.

Deux détails du Bestiaire de Philippe de Thaun. I Zeitschrift für Romanische Philologie XXV, s. 697—704.

Recension af A. G. Ott, Étude sur les couleurs en vieux français. Ibid. s. 633—635.

Recension af L. Wistén, Les constructions gérondives absolues dans les oeuvres de Cervantes. I Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen, CVIII, h. 1—2, s. 250—255.

Wallengren, H. T. S., Über das Vorkommen und die Verbreitung der sogenannten Intestinaldrüsen bei den Decapoden. I Zeitschr. f. wiss. Zool., Bd. LXX, 2, s. 321—345.

Zur Kenntniss des peripheren Nervensystems der Proboscis bei den Polyehäten. I Jenaisch. Zeitschr. f. Naturwiss., Bd. 36, s. 165—180.

Inanitionserscheinungen der Zelle, Untersuchungen an Protozoen. I Zeitschr. f. allgem. Physiologie, Bd. 1, h. 1, s. 67—128.

Weibull, K. O. M., Berättelse öfver kemiska stationen vid Alnarp. I Malmöhus läns Kongl. Hushållningssällskaps Qvartalsskrift 1902.

Berättelse öfver de lokala fältförsöken i Malmöhus län. Ibid.

Från de lokala fältförsöken, 1—4. I Tidskrift för Landtmän 1901—1902.

Weibull, L. U. A., Diplomatarium Civitatis Malmogiensis. Malmö stads urkundsbok. Malmö 1901. I. 1. 152 s. med en plansch.

Utredning rörande Landskrona stads jordar och tomter. Landskrona 1901. 18 s.

Utredning rörande eganderätten till tomter och jordar inom Malmö stads område. Malmö 1901. 100 s.

Christian IV:s bref till Corfitz Ulfeld 1637—1638. I Danske Magazin, Femte Række, Bd. 5, s. 1—10.

Malmö stads medeltida sigiller. I Historisk tidskrift för Skåneland 1901, s. 150—152.

Bibliotek och arkiv i Skåne under medeltiden. Lund 1901. 140 s.

Wicksell, J. G. K., Om ocker ur nationalekonomisk synpunkt. I Ekonomisk Tidskrift 1901.

Mjölkkor såsom dragare (hufvudsakligen referat). Ibid.

Jordbruksarbetaren i Förenta Staterna (referat). Ibid. 1902.

Guld och sedlar, några ord om omsättningsmedlens väsen och betydelse. I Bankmannaföreningens Årsskrift 1902.

Widell, J. L., Några siffror rörande beskattningen i Sverige. II. I Statsvetenskaplig Tidskrift 1901.

Erfordras Konungens sanktion vid riksdagens beslut om fastställande af grunderna för förvaltningen af statens domäner? Ibid.

Strödda meddelanden i Statsvetenskaplig Tidskrift 1901—1902.

Wimarson, N. G., Die zweite brandenburgische Gefangenschaft des Obersten Wangelin und die Frage wegen eines Separatfriedens zwischen Schweden und Brandenburg 1676—1677. I Forschungen zur brandenburg.-preussischen Geschichte, Bd. XV, s. 200—217.

Wrangel, E. H. G., De betrekkingen tusschen Zweden en de Nederlanden, uit het zweedsch vertald. (Af förf. genomsedd och tillökad öfversättning från den i Årsskriften 1897 intagna afhandlingen.) Leiden 1901. 420 s.

Tysklands litteratur under 1700-talet före Klopstock och dess förhållande till den svenska. I Samlaren 1901. 18 s.

I Weimar för hundrade år sedan. Malmö 1901. 27 s.

Anföranden å Svenska Fornminnesföreningens möte i Wadstena. I Svenska Fornminnesföreningens Tidskrift 1902. 4 s.

Om Frankrikes inflytande på byggnadskonsten i Skandinavien under medeltiden. I Teknisk Tidskrift, Arkitektur och Dekoration 1902. 3 sp.

Den nordiska arkeologiens studium vid våra högskolor. I Nordisk Universitetsskrift 1902. 10 s.

Lunds domkyrka, ett "restaurationens" offer. Lund 1902. 6 s.

Uppsatser om konst och litteratur i Sydsvenska Dagbladet Snällposten m. fl. tidningar.

Wulff, F. A., La canzone Che debb'io far? selon les manuscrits autographes de Pétrarque. I Lunds Univ. Årsskr. Tom. XXXVIII. 24 s.

La note sur le Virgile de l'Ambrosienne. I Studier, utg. af Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm. 6 s.

Petrarcas Italia mia i svensk och italiensk dräkt, jämte några ord till Lunds studenter. 28 s.

L'ordre des premières compositions de Pétrarque après la mort de Laure. I Romania 1902, T. 31.

Trois sonnets de Pétrarque et une rectification. I Från Filologiska Föreningen i Lund, Språkliga uppsatser II, 1902. 32 s.

Zetterstéen, K. V., Recension af Hartmann, Der islamische Orient II—III. I Nordisk Tidsskrift for Filologi.

Artiklar i Orientalische Bibliographie, herausg. v. L. Scherman, Bd. XIV.

Jemte hvad sålunda af Universitetets lärare och tjenstemän från trycket utgifvits, hafva följande afhandlingar ventilerats.

Ask, F. G. Cysticercus cellulosæ subconjunctivalis.

Dahlstedt, K. A., Rhythm and word-order in Anglo-Saxon and Semi-Saxon with special reference to their development in modern English.

Moberg, C. A., Ur ʿAbd Allah B. ʿAbd Eẓ-ẓâhir's biografi öfver Sultanen El-Melik El-Aśraf Ḫalîl. Arabisk täxt med öfversättning, inledning och anmärkningar, utjiven.

Oseen, C. W., Ueber die endlichen, continuierlichen irreduciblen Berührungstransformationsgruppen im Raume.

Ramberg, L., Studier i kemisk kinetik. I.

Svensson, P. I. K., Wundts etik. Framställning och granskning.

Wide, P. G., Om tarmtyfus. Bidrag till dess historia, statistik och etiologi, med särskildt afseende fäst vid Skåne.

Wulff, T., Botanische Beobachtungen aus Spitzbergen.

Af Acta Universitatis Lundensis, Lunds Universitets Årsskrift, har Tom, XXXVII under läsåret utkommit.

Det Större Konsistoriet har under året haft 23 och det Mindre 19 sammanträden. I det sistnämnda hafva jemte Rektor och Prorektor, Professoren Ribbing, tjenstgjort Professorerna Ahnfelt, Kallenberg, Lindgren, Alexanderson och Lovén samt i särskilda ärenden Räntmästaren och Bibliotekarien.

I Drätselnämnden hafva utom de ordinarie ledamöterna tjenstgjort Professorerna Ribbing, Ahnfelt och Ask.

Dekaner i de särskilda fakulteterna och sektionerna hafva varit: i teologiska fakulteten Professoren Holmström, i den juridiska Professoren Ask, i den medicinska e. o. Professoren Löwegren, i filosofiska fakultetens humanistiska sektion Professoren Wrangel samt i samma fakultets matematiskt-naturvetenskapliga sektion e. o. Professoren Moberg.

Styrelsen för Universitetets Årsskrift utgjordes under läsåret af Professorerna Eklund, Ask och Weibull, f. d. Professorerna Odenius och Areschoug samt Bibliotekarien af Petersens.

De vid Universitetet närvarande studenternas antal utgjorde under höstterminen 693, deraf 84 tillhörande teologiska, 144 juridiska, 84 medicinska och 381 filosofiska fakulteten. Vårterminen utgjorde antalet 664, tillhörande 89 teologiska, 151 juridiska, 88 medicinska och 336 filosofiska fakulteten.

Såsom studenter hafva inskrifvits 130, nämligen 100 under höstterminen och 30 under vårterminen. Af dessa hafva 18 förut varit inskrifna vid annat universitet eller högskola.

Under året hafva af följande antal studenter nedannämnda examina blifvit aflagda: teologie kandidatexamen 1; praktisk teologisk examen 19; teoretisk teologisk examen 32; juris kandidatexamen 13; examen till rättegångsverken 8; medicine licentiatexamen 8, medicine kandidatexamen 14; filosofie licentiatexamen, odelad 4, första afdelningen 10, andra afdelningen 12; filosofie kandi-

datexamen, första afdelningen 57, andra afdelningen 39; efterpröfning enligt fordringarna för filosofie kandidatexamen 26; teologisk filosofisk examen, odelad 1, första afdelningen 13, andra afdelningen 10, juridisk filosofisk 10; medicinsk filosofisk, odelad 4, första afdelningen 12, andra afdelningen 8; juridisk preliminärexamen 28; pröfning i antropologi och logik 1.

Under året hafva utfärdats 64 akademiska betyg, deraf 21 för lärare och tjenstemän vid Universitetet.

1901 års premier för flit och framsteg i studier blefvo på följande sätt utdelade: inom teologiska fakulteten: Fil. Kand. I. M. Holm, yst., Fil. Kand. N. S. Thysell, mlm., E. G. Wennerberg, yst.; inom juridiska fakulteten: Juris och Fil. Kand. V. E. O. Petrén, ld., Juris och Fil. Kand. E. J. Thulin, ld., Fil. D:r och Jur. Kand. P. A. Östergren, vg.; inom medicinska fakulteten: Med. Lic. N. E. Hellström, kr., Med. Lic. F. G. Ask, ld., Med. Kand. C. N. Holmdahl, gb.; inom filosofiska fakulteten: Fil. Lic. L. Ramberg, hels., Fil. Kand. N. A. F. Emmelin, kr., Fil. Lic. C. A. Moberg, ög.

Den 31 Maj 1902 förrättade medicinska fakulteten doktorsutnämning, hvarvid till medicine doktorer utnämndes:

FRITZ GUSTAF ASK, ld.,

född i Lund 6 Juni 1876; föräldrar: Professoren Carl Jacob Ask och Ulrika Mathilda Liljenroth; aflade efter erhållen elementarundervisning vid Lunds privata elementarläroverk mogenhetsex. derstädes 3 Juni 1893; student i Lund 2 Sept. s. å.; med. fil. ex. 15 Sept. 1894; med. kand. 30 Sept. 1897; med. lic. 30 April 1901; disputerade för med. doktorsgrad 15 Maj 1902. — E. o. amanuens vid patol. institutionen i Lund v. t. och h. t. 1897; underläkare vid allm. garnisonssjukhuset i Stockholm 1 Okt 1898 —1 April 1899; fältläkarestipendiat af andra klassen 1 April 1897—1 Juni 1900; e. läkare vid K. Lifreg:tets husarer 11 Maj 1899—10 Aug. s. å.; läkare under fälttjänstöfningarna i Skåne 6—12 Sept. 1899; e. o. amanuens vid oftalm. kliniken i Lund läsåren 1899—1901; läkarestipendiat i Kongl. Flottan 1 Juni 1900; fartygsläkare å "Örnen" 26 Juni 1900—2 Okt. s. å. och å "Niord" 28 Juni 1901—5 Okt. s. å.; t. f. öfverläkare å oftalmiatriska afd. vid Malmöhus läns sjukvårdsinrättningar i Lund 13—27 Juni s. å.; t. f. stadsläkare i Vexiö 10 Nov.—15 Dec. s. å.; amanuens vid oftalm. kliniken i Lund sedan 1 Jan. 1902; inskrifningsläkare vid beväringsinskrifningarna inom Malmö sjörullföringsområde 24 Febr.—7 Mars s. å. — Idkat studier under Professorerna Hansen-Grut och Bjerrum i Köpenhamn 5 Okt.—10 Nov. 1901. — Ledamot af Sv. militärläkareföreningen 11 Okt. 1901.

Har af trycket utgifvit: Cysticercus cellulosæ subconjunctivalis. Lund 1902. 49 + XLIII s. + 2 taflor. (Gradualdisp.)

PER GUSTAF WIDE, ld.,

född i Genarps socken af Malmöhus län 11 Okt. 1860; föräldrar: Landtbrukaren Lars Jönsson och Hilma Åkesdotter; efter erhållen elementarundervisning vid Lunds h. allm. lärov. mogenhetsex. 8 Juni 1883; student i Lund 19 Sept. s. å.; med. fil. ex. 30 Maj 1885; med. kand. vid Karol. Institutet 14 April 1888; med. lic. i Lund 30 Maj 1891; disputerade för med. doktorsgrad ders. 24 Maj. 1902. – Biträdande läkare vid Ramlösa 'helsobrunn somrarna 1890—99; praktiserande läkare i Råå Nov. 1891—Mars 1893, derefter i Helsingborg. – Idkade studier Juli—Aug. 1889 vid Kings College's Hospital i London, Jan.—April 1890 dels i Greifswald, dels i Berlin, Sept.—Okt. 1891 vid Prof. Winternitz' vattenkuranstalt vid Wien och besökte derefter sistn. år de mera betydande kurorterna i Tyrolen, Norra Italien, Rivieran, Schweitz och vid franska kusten; studerade magsjukdomar i Zürich och Giessen Sept.–Okt. 1896 och i Wien Okt. 1900.

Har af trycket utgifvit: Om tarmtyfus, bidrag till dess historia, statistik och etiologi, med särskildt afseende fäst vid Skåne. Malmö 1902. 90 + 25 s. (Gradualdisp.)

HERMAN BERNHARD LUNDBORG, verml.,

född i Väse socken af Karlstads län 7 April 1868; föräldrar: Majoren vid Väg- och Vattenbyggnadskåren H. E. Lundborg och Maria Vilhelmina Löhman; efter erhållen elementarundervisning vid Östersunds h. allm. läroverk och södra elementar-läroverket i Stockholm mogenhetsexamen vid det senare 17 Maj 1887; student i Upsala Sept. s. å.; med. fil. ex. 14 Dec. 1888; med. kand. vid Karol. Institutet 16 Febr. 1895; med. lic. i Lund 30 Mars 1901; disputerade för med. doktorsgrad vid Karol. Institutet den 22 Maj s. å. — Amanuens vid med. kliniken i Lund läsåret 1899—1900; t. f. amanuens vid Lunds hospital 15 Okt. 1900—9 Maj 1901; underläkare å Upsala asyl sedan 11 Maj 1901. — Idkade kliniska studier i Berlin och Zürich Dec. 1895—Febr. 1896 samt biologiska studier på den biologiska stationen i Bergen sommaren 1897; anstälde somrarna 1898 och 1899 undersökningar inom en vidt utgrenad degenererad slägt i Blekinge; idkade sommaren och hösten 1900 patologiska och psykiatriska studier i Finland och Ryssland.

Har af trycket utgifvit: Die Entwickelung der Hypophysis und des saccus vasculosus (i Zoolog. Jahrbücher VII 1894); Studien über die Betheiligung des Ektoderms an der Bildung des Mesenchyms bei den niederen Vertebraten (i Morpholog. Jahrbuch XXVII 1899); Om paramyoclonus multiplex och s. k. familiär myokloni (i Hygiea 1899); Studier och tankar rörande paralysis agitans' patogenes. Ett fall af paralysis agitans med åtskilliga myxödem-symptom. (Ders. 1900, äfven införd i Deutsche Zeitschrift für Nervenheilkunde XIX 1901); Ett utveckladt fall af syringomyeli (Hygiea 1900); Ett fall af paralysis agitans och myxödem med sektion. (Ders. 1901); Dementia paralytica hos ett gift par. (Ders. 1902); Klinische Studien und Erfahrungen hinsichtlich der familiären Myoklonie und damit verwandter Krankheiten. Stockholm 1901. 131 s. + 3 Taf. + 3 Tab. (Gradualdisp., äfven införd i Sv. Läkaresällskapets nya handlingar Ser. III, D. 3); Fortsatta studier och rön rörande den familiära myoklonien och dermed beslägtade sjukdomar. (Upsala Läkareförenings förhandlingar 1901); Om följderna af sådana partiella strumektomier, hvilka närma sig totala. (Ders. 1901, äf-

ven införd i Deutsche Zeitschrift für Nervenheilkunde XXI 1902); Zur Kenntniss der Zwangsvorstellungen. (Jahrb. für Psychiatrie 1902).

Samma dag förrättades doktorsutnämning af filosofiska fakulteten, och utnämndes dervid till filosofie doktorer:

KARL AUGUST DAHLSTEDT, sm.

född den 6 Sept. 1867 i Vexiö; föräldrar: Arbetaren Jonas Jonsson och Maria Dahlstedt; aflade mogenhetsexamen i Vexiö d. 26 Maj 1887; inskrifven som student vid Lunds Universitet d. 16 Sept. 1887; aflade examen stili latini pro gradu philosophico d. 23 Nov. 1887; aflade fil. kand. ex. d. 31 Maj 1890; aflade fil. lic. ex. d. 30 Maj 1895; disputerade för doktorsgrad d. 16 Nov. 1901; genomgick profårskurs vid Stockholms norra latinläroverk under läsåret 1896—1897; tjenstgjorde som extralärare vid Luleå h. allm. läroverk h. t. 1897— v. t. 1900, vid Kristianstads h. allm. läroverk h. t. 1900— v. t. 1902; ordinarie adjunkt vid h. allm. läroverket i Sundsvall d. 9 Januari 1902.

Tryckt skrift: Rhythm and Word-order in Anglo-Saxon and Semi-Saxon with special reference to their development in Modern English (gradualdisp.).

LUDVIG RAMBERG, hb.

född d. 21 Febr. 1874 i Helsingborg; föräldrar: d. v. Kontoristen Lorentz Ramberg och Selma Viktoria Beauvén; aflade mogenhetsexamen i Helsingborg d. 27 Maj 1892; inskrifven som student vid Lunds Universitetet d. 2 Sept. 1892; aflade fil. kand. ex. d. 29 Maj 1897; aflade fil. lic. ex. d. 14 Sept. 1901; disputerade för doktorsgrad d. 27 Maj 1902; e. o. amanuens vid fysiska institutionen i Lund d. 5 Mars 1898; ordinarie amanuens vid samma institution d. 26 Mars 1901; under åren 1899 och 1900 varit upprepade gånger förordnad att uppehålla andre amanuensbefattningen vid kemiska institutionen i Lund; ordinarie amanuens vid samma institution d. 21 Aug. 1901.

Tryckta skrifter: Über die Einwirkung von Brom auf Phenylsulfonessigsäure und α-Phenylsulfonpropionsäure in wässeriger Lösung, ein Beitrag zur chemischen Kinetik (i Zeitschrift für physikal Chemie. Bd. 34, sid. 561—592. Leipzig 1900). Über die optisch-activen Formen der α-Brompropionsäure, vorläufige Mittheilung (i Berichte der deutschen chemischen Gesellschaft, Jahrgang 32, sid. 3354—3356, Berlin 1900). Bestämning af några affinitetskonstanter (17 s. Lund 1901). Studier i kemisk kinetik (50 + IV s. gradualdisp. Lund 1902). Notiser och referater i Svensk Kemisk Tidskrift.

THORILD WULFF, hb.

född d. 1 April 1877 i Göteborg; föräldrar: Handlanden Thomas Thorild Wulff och Alfhild Hartman; aflade mogenhetsexamen vid Göteborgs högre realläroverk d. 4 Juni 1894; inskrefs som student vid Lunds Universitet d. 18 Sept. 1894; aflade fil. kand. ex. d. 14 Dec. 1897; aflade fil. lic. ex. d. 28 Febr. 1901; disputerade för doktorsgrad d. 12 Mars 1902; deltog sommaren 1899 som botanist i svensk-ryska gradmätningsexpeditionen till Spetsbergen; vistades under år 1901 såsom Battramsk resestipendiat sex månader i Jena för botaniska studier.

Tryckta skrifter: Studien über verstopfte Spaltöffnungen, 24 sid. + 1 plansch (i Oesterr. botan. Zeitschrift 1898). Botanische Beobachtungen aus Spitzbergen, 115 sid. + 4 pl. (gradualdisp. Lund 1902). Artiklar i tidningar och tidskrifter.

PER INGVAR KONRAD SVENSSON, yst.,

född d. 2 Febr. 1865 i V. Alstad af Malmöhus län; föräldrar: Landtbrukaren Sven Persson och Boel Germundson; inskrefs som student vid Lunds Universitet d. 4 Febr. 1887; aflade examen stili latini pro gradu philosophico d. 10 Dec. 1887; aflade fil. kand. ex. d. 30 Maj 1892; aflade fil. lic. ex. d. 14 Dec. 1898; disp. för doktorsgrad d. 12 Dec. 1901; förordnades till docent i praktisk filosofi vid Lunds Universitet d. 31 Dec. 1901; var kurator för Ystads nation d. 29 Sept. 1897—d. 2 Febr. 1901.

Tryckt skrift: Wundts etik. Framställning och granskning. (gradualdisp. Lund 1901).

Vid anstälda val den 2 April 1902 utsågos till ledamöter i det Mindre Konsistoriet för tre år Professorerna O. N. T. Ahnfelt och A. V. Bäcklund samt till ledamot i Drätselnämnden för tre år Professoren S. Ribbing. Till ledamöter i Bibliotekskommissionen valdes Professorerna F. A. Johansson, H. Bendz och K. F. Söderwall. Till dekaner för innevarande år äro utsedde: i teologiska fakulteten e. o. Professoren M. G. Pfannenstill, i juridiska fakulteten Professoren J. C. W. Thyrén, i medicinska fakulteten Professoren M. G. Blix, i filosofiska fakultetens humanistiska sektion e. o. Professoren C. Lindskog samt i samma fakultets matematiskt-naturvetenskapliga sektion e. o. Professoren J. R. Rydberg. Dessa val bekräftades af Kanslersembetet den 8 April 1902.

Blott fyra år hafva förflutit sedan e. o. Professoren Sven Berggren kallades till främste målsman för den botaniska ämnesgruppen vid Lunds Universitet. Med ingången af detta läsår har han vid uppnådd pensionsålder på derom gjord underdånig ansökan erhållit nådigt afsked från sitt embete. Denne framstående forskare fästades redan år 1866 såsom docent i botanik vid vårt läsosäte och återbördades, sedan han ett par år varit anstäld såsom e. o. professor i Upsala, genom kallelse af härvarande matematiskt-naturvetenskapliga sektion, hvilken han tillhört allt från höstterminen 1883. Från sina mycket vidsträckta resor har Professoren Berggren hemfört ett rikligt och värdefullt

botaniskt material, åt hvars fortsatta bearbetande han nu kan ostörd af undervisningsarbetet egna sina krafter, och är det anledning hoppas, att han ännu länge skall med framgång odla det en gång af den store Linné röjda forskningsfältet.

Jemlikt de af Kongl. Maj:t den 8 Mars 1895 stadfästade bestämmelser anmäldes i öfverensstämmelse med § 80 af universitetsstatuterna e. o. Professoren Bengt Jönsson af matematiskt-naturvetenskapliga sektionen till erhållande af det ordinarie professorsembetet i botanik, med bibehållande af den honom förut åliggande undervisning i fysiologisk botanik och öfriga göromål. Redan den 24 sistlidne Oktober blef han i nåder utnämnd, en sällsynt snabb behandling af ett akademiskt befordringsärende. I öfrigt har Professoren Jönsson liksom hans företrädare varit synnerligen litet gynnad af konjunkturerna, då han först vid 53 års ålder får öfvertaga målsmannaskapet för botaniken och plats i universitetsstyrelsen.

Vid sidan af den systematiska botaniken har under de senaste årtiondena den fysiologiska studieriktningen allt mera trängt sig fram. I vårt land var Professoren Jönsson den förste, som egnade sig åt detta studium och banade väg för dess införande vid högskolorna. Hvad han inom denna vetenskapsgren utfört, har längesedan förskaffat honom en mycket hedrande och framskjuten plats bland dem, som gjort växtverldens utforskande till sin lifsuppgift. Hans verksamhet såsom lärare undergår ju icke någon förändring genom denna befordran, hans forskningsarbeten torde väl ock blifva oberörda deraf. Hans ökade inflytande på ledningen af Universitetets och särskildt den botaniska institutionens angelägenheter inger blott ljusa förhoppningar.

Professoren Jönsson har om sitt framfarna lif lemnat följande meddelande.

Född 4 Okt. 1849 i Kattarp, norra Luggude härad, Malmöhus län. Mina föräldrar voro Landtbrukaren Jöns Johnsson och Hanna Nilsdotter. Intogs h. t. 1866 i Helsingborgs h. elementar-läroverk; mogenhetsexamen derst. 7 Juni 1870; student vid Lunds Univ. 12 Sept. s. å.; fil. kand. 31 januari 1874; fil. lic. 31 Maj 1878; disput. pro grad. 14 Febr. 1880; fil. d:r 31 Maj s. å. Utnämndes till docent i botanik vid Lunds Univ. 8 Mars 1880; genomgick profårskurs vid Lunds h. allm. läroverk 1879—1880; har biträdt vid ledningen af de fytomotiska öfningarna vid Lunds bot. instit. 1880—1898 samt sjelfständigt ledt de växt-fysiologiska öfningarna vid samma instit. 1892—1896; assistent vid bot. institutionens växtfysiologiska laboratorium 1897—1898; förestod e. o. pro-

fessorsembetet i botanik 1898—1899; innehafvare af samma embete sedan början af år 1899; förordnades att förestå ordinarie professorsembetet i samma ämne under Sept. och Okt. månader år 1902. Har sedan år 1879 varit föreståndare för Malmöhus läns frökontrollanstalt; lärare i botanik vid Alnarps landtbruksinst. 1879—1897.

Har företagit följande vetenskapliga resor: 1878—1879 till Tyskland såsom Battramsk stipendiat; 1882 i Tyskland och Frankrike såsom Kongl. Landtbruksakademiens stipendiat; 1883 i Tyskland såsom innehafvare af riksstatens resestipendium; 1893 såsom Kongl. Landtbruksstyrelsens stipendiat i Tyskland, Schweiz, Frankrike, Belgien och Holland; 1894 och 1895 i Schweiz, Italien, Frankrike, Belgien och Holland såsom innehafvare af det Faltzburgska resestipendiet; studieresor på egen bekostnad åren 1884, 1887, 1888, 1890, 1899, 1900 och 1901 i Ungern, Österrike, Tyskland, Norge och Danmark; deltog i tyska frökontrollanternas möte i Hamburg 1901 på uppdrag af Kongl. Landtbruksstyrelsen.

Har haft följande offentliga uppdrag: ledamot af den 1890 af Kongl. Maj:t tillsatta komitén för utarbetande af en för de tre skandinaviska länderna gemensam fröanalysmetod; ledamot af den 1892 af Kongl. Landtbruksstyrelsen tillsatta komitén för bestämmande af svenska växtnamn; ordförande inom afdeln. för "landtbruksprodukter" vid allm. svenska landtbruksutställningen i Malmö 1881, i Stockholm 1886, i Göteborg 1891, i Malmö 1896; medlem af svenska kommissariatet i Köpenhamn 1888 och sekreterare i komitén för Skånes deltagande i landtbruks- och industriutställningen i Köpenhamn s. å.; juryman vid internationella utställningen i Buda-Pest 1885 och i Wien 1890, vid allmänna norska utställningen i Trondhjem 1887, vid nordiska utställningen i Köpenhamn 1888, vid allmänna svenska utställningen i Stockholm 1897 och i Gefle 1901; sedan 1886 medlem af styrelsen för allmänna svenska utsädesföreningen i Svalöf och sedan mediet af detta år ledamot af styrelsen för Alnarps landtbruksinstitut.

Är ledamot af Kongl. Fysiografiska Sällskapet i Lund sedan 1883; ledamot af Kongl. Landtbruksakademien sedan 1899; R. D. D. N. 1888; R. V. O. 1898. Erhöll Agardhska premiet 1880 och Konung Oscar II:s stipendium 1895; har innehaft dels ett rörligt, dels ett fast docentstipendium vid Universitetet i Lund.

Utgifna skrifter:

i Lunds Universitets Årsskrift: Bidrag till kännedomen om bladets anatomiska byggnad hos Proteaceerna (Tom. 15). — Om embryosäckens utveckling hos Angiospermerna (Tom. 16). — Om befruktningen hos slägtet Najas samt hos Callitriche autumnalis (Tom. 20). — Beiträge zur Kenntniss des Dickenzuwachses der Rhodophyceen (Tom. 27). — Iakttagelser öfver ljusets betydelse för fröns groning (Tom. 29). — Iakttagelser öfver tillväxten hos Orobanche-arter (Tom. 31). — Zur Kenntniss des anatomischen Baues des Blattes (Tom. 32). — Iakttagelser öfver tillväxtriktningarna hos mossorna (Tom. 34). — Der Fettgehalt der Moose (Tom. 34). — Zur Kenntniss des Thallus bei den Desmarestieen (Tom. 37). — Die ersten Entwicklungsstadien der Keimpflanze bei den Succulenten (Tom. 38). — Zur Kenntniss des anatomischen Baues der Wüstenpflanzen (Tom 38). — *i Kongl. Vetenskapsakademiens Handl. ("Bihanget"):* Färgbestämningar för klorofyllet hos skilda växtformer, 1902. — *i Kongl. Landtbruksakademiens Handlingar och Tidskrift:* Frökontrollens nuvarande ståndpunkt och utveckling inom utlandet jemte dess förhållande till fröhandeln (Årg. 33). — Om arsenikens betydelse för fröns groning (Årg. 35). — Om svenska frökontrollens uppkomst och nuvarande ståndpunkt samt framtid (Årg. 40). — *i Nyt Magasin for Naturvidenskaberne i Christiania:* Assimilationsversuche auf verschiedenen Meerestiefen, 1902. — *i Botaniska Notiser:* Ytterligare bidrag till kännedomen om Angiospermernas embryosäcks utveckling, 1881. — Normal förekomst af masurbildningar hos slägtet Eucalyptus, Lehr., 1883. — Polyembryoni hos Trifolium pratense, L., 1883. — Protoplasmarörelse inom rothåren hos fanerogama växter, 1884. — Iakttagelser öfver fruktens sätt att öppna sig hos Nuphar luteum, Sm. och Nymphæa alba, L., 1889. — Positivt heliotropiska luftrotsfasciationer hos Aloë brevifolia, Han., 1889. — Om brännfläckar hos växtblad, 1891. — Inre blödning hos växten, 1892. — Studier öfver algparasitism hos Gunnera, L., 1894. — Undersökningar öfver respiration och assimilation hos mossorna, 1894. — Ytterligare bidrag till kännedomen om masurbildningen hos Myrtaceerna, särskildt hos Eucalyptus, Lehr., 1901. — *i Comptes rendus de l'Academ. des sciences* (Paris): Recherches sur la respiration et l'assimilation des Muscinées (Tom. 119). — *i Botanische Centralblatt:* Entstehung schwefelhaltiger Oelkörper in den Mycelfäden von Penicillium glaucum (Bd. 37). — *i Berichte d. d. botan. Gesellschaft* (Berlin) Der richtende Einfluss strömenden Wassers auf wachsende Pflanzen und Pflanzentheile (Rheotropismus) (Bd. 1). — Siebähnliche Poren in den trachealen Xylemelementen der Phanerogamen, hauptsächlich der Leguminosen (Bd. 10). — *i Forhandlingerne ved de Skandin. Naturforskeres Möde* 1892: Om silporaflagringar i trakésystemet hos Leguminoserna. — *i Malmöhus läns Kongl. Hushållningssällskaps Qvartalsskrift:* Berättelser öfver frökontrollens i Lund verksamhet, för åren 1880—1901. — *Exsickatverk* (tillsammans med L. J. Wahlstedt): Urval af svenska fodergräs, 1884. — Urval af svenska foderbaljväxter, 1886. — Urval af svenska foderväxtfrön, I—II, 1886—1886. — *i Den nordiske Industri-, Landbrugs- og Kunstudstilling i Köpenhamn 1888, Officiel katalog:* Landtbrukets ståndpunkt i Sverige; och Sädes- och fröodlingen i Sverige. — *i Sveriges Land och Folk 1900—1901:* Frökontrollanstalter, i svensk och fransk upplaga. — *Utställningskataloger:* Katalog öfver svenska fröutställningen i Köpenhamn 1888, med inledning; och Katalog über die schwedische Ausstellung in Wien 1890, mit einer Einleitung.

Professoren Jönsson tillträder sitt embete Fredagen den 28 November med en offentlig föreläsning om Växternas färg, särskildt klorofyllet.

Till denna högtidlighet inbjudas vördsammast Universitetets Kansler, förutv. Statsrådet, Ledamoten af Riksdagens första kammare, Kommendören med stora korset af Kongl. Nordstjerneorden, Kommendören af Kongl. Norska S:t Olafsorden 1:sta klass m. m. Filosofie Doktoren Herr GUSTAF FREDRIK GILLJAM, Universitetets Prokansler, Biskopen och Öfverhofpredikanten, En af de Aderton i Svenska Akademien, Ledamoten af Riksdagens första kammare, Innehafvaren af Konung Oscar II:s Jubel-minnestecken, Kommendören med Stora korset af Kongl. Nordstjerneorden, Storkors af Bad. Z. Löw. Orden m. m. Teologie och Filosofie Doktoren Herr Axel Gottfrid Leonard Billing samt Universitetets förre Kansler f. d. Statsrådet, En af de Aderton i Svenska Akademien, Riddaren och Kommendören af Kongl. Maj:ts Orden m. m. Juris Doktoren Herr Pehr Jacob von Ehrenheim.

Likaså riktas en vördsam och vänlig inbjudan till Landshöfdingen i Malmöhus Län, Kommendören af Kongl. Wasa-Orden 2:a klass m. m. Herr Gustaf David Rudolf Tornérhjelm, till Universitetets forne och nuvarande Lärare och Tjenstemän, Rektor och Lärare vid Högre allmänna läroverket, Lunds stads Styrelse och Fullmäktige, den studerande ungdomen samt till öfrige vetenskapens Idkare, Gynnare och Vänner.

Samlingen sker kl. 1/2 12 f. m. i det Akademiska Konsistoriets sessionsrum, hvarifrån processionen afgår kl. 12 till Universitetets Aula.

För damer äro platser reserverade å Aulans galleri, dit tillträde öppnas kl. 1/2 12 f. m.

Lund den 26 November 1902.

Magnus Blix.



FÖRELÄSNINGAR

OCH

ÖFNINGAR

VID

KUNGL. UNIVERSITETET I LUND

VÅR-TERMINEN

1902.

LUND 1902
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.

Kansler:

GUSTAF FREDRIK GILLJAM,

F. D., förutv. Statsråd och Chef för Kongl. Ecklesiastik-Departementet,
K. m. st. k. N. O., K. N. S:t O. O. 1:a Kl.

Prokansler:

AXEL GOTTFRID LEONARD BIILLNG,

T. o. F. D., Biskop i Lunds Stift, Öfver-Hofpredikant, En af de Aderton i
Svenska Akademien, K. m. st. k. N. O., Stk. Bad. Z. Löw. O.

REKTOR:

MAGNUS GUSTAF BLIX,

M. o. F. D., Professor i Fysiologi och Embryologi, K. N. O. 2:a Kl., L. K. V. A.

PRO-REKTOR:

SEVED RIBBING,

M. D., Professor i Praktisk Medicin.

Pensionerade Lärare.

GUSTAF LJUNGGREN, *F. Jub. D., f. d. Professor i Estetik samt Litteratur- och Konsthistoria, En af de Aderton i Svenska Akademien, K. m. st. k. N. O., K. D. D. O. 1:a Gr., L. K. V. A.*

CARL WILHELM SKARSTEDT, *T. D., F. Jub. D., f. d. Professor i Exegetisk Teologi, L. N. O.*

MAXIMILIAN VICTOR ODENIUS, *M. o. F. D., f. d. Professor i Teoretisk och Rättsmedicin, K. N. O. 2:a Kl., L. K. V. A.*

SVEN LIBERT BRING, *T. D., F. Jub. D., f. d. Professor i Praktisk Teologi, L. N. O.*

KARL ALBERT HOLMGREN, *F. Jub. D., f. d. Professor i Fysik, R. N. O.*

FREDRIK WILHELM CHRISTIAN ARESCHOUG, *F. D., f. d. Professor i Botanik, L. K. V. A.*

JOHAN JACOB BORELIUS, *F. Jub. D., f. d. Professor i Teoretisk Filosofi, R. N. O.*

VOLTER EDVARD LIDFORSS, *F. D., f. d. Professor i Nyeuropeisk Linguistik och Modern Litteratur, R. N. O., K. Sp. O. Isab. la Cat., R. Sp. C. III:s O.*

SVANTE ÖDMAN, *M. D., f. d. e. o. Professor i Psykiatri, f. d. Öfverläkare vid Lunds Hospital, K. N. O. 2:a Kl.*

Teologiska Fakulteten.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

PER GUSTAF EKLUND, *T. o. F. D., Professor i Dogmatik och Moralteologi, Förste Teologie Professor och Domprost, L. N. O.,* föreläser offentligt å

lärosalen N:o 2 Onsd., Thorsd. och Fred. kl. 1 e. m. Dogmatik samt leder å samma lärosal Thorsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria liturgiska seminarieöfningar.

OTTO NATHANAËL THEOPHILUS AHNFELT, *T. D., Professor i Kyrkohistoria och Symbolik, Kyrkoherde i Vestra Kärrstorp och Glostorp,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 12 midd. Ur gamla tidens kyrkohistoria samt leder å samma lärosal hvarannan Onsd. kl. 9—11 f. m. kostnadsfria kyrkohistoriska seminarieöfningar.

FRANS AUGUST JOHANSSON, *T. D., Professor i Exegetisk Teologi, Kyrkoherde i Stora Uppåkra och Flackarp,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 kl. 11 f. m. Månd. Tisd. och Thorsd. Johannes evangelium (forts.) och derefter eventuelt Johannes apokalyps samt Fred. Nya testamentet hos de apostoliska fäderna och Justinus.

OLOF HOLMSTRÖM, *T. D., F. K., Professor i Praktisk Teologi, Kyrkoherde i Hellestad, Dalby och Bonderup, n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 kl. 9 f. m. Månd. och Tisd. Evangeliiperikoper, Thorsd. Kyrkolagfarenhet, leder å samma lärosal Fred. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria homiletiska seminarieöfningar och eventuelt Månd. kl. 4—6 e. m. kyrkorättsliga och liturgiska öfningar samt gifver handledning vid författandet och utförandet af veckopredikningarna.

GÖRAN MAGNUS PFANNENSTILL, *T. o. F. K., e. o. Professor i Praktisk Teologi och Moralteologi, Kyrkoherde i Husie och Vestra Skreflinge,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 kl. 10 f. m. Månd. och Tisd. Romersk etik (forts. och slut) och derefter Hermanns etik, Thorsd. Kateketik samt leder å samma lärosal Tisd. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria kateketiska seminarieöfningar.

Ej tillsatt: Extra ordinarie professuren i *Exegetisk Teologi.*

Docenter.

MATHEUS LUNDBORG, *T. o. F. K., V. D. M., Docent i Exegetisk Teologi,* innehar docentstipendium, förestår e. o. professuren i Exegetisk Teo-

logi, föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 Månd. och Tisd. kl. 1 e. m. Amos och Hosea samt Onsd. och Lörd. kl. 12 midd. Daniel.

JOSEF SJÖHOLM, *T. o. F. K., V. D. M., Docent i Historisk Teologi,* leder i lärosalen N:o 2 Thorsd. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria kateketiska seminarieöfningar samt meddelar enskild undervisning.

SVEN HERNER, *F. D., T. K., V. D. M., Docent i Exegetisk Teologi, Fakultetens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 Lörd. kl. 10 f. m. Perikoper.

Juridiska Fakulteten.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

Grefve GUSTAF KNUT HAMILTON, *J. D., Professor i Speciel Privaträtt, K. N. O. 2:a kl., R. N. S:t O. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 9 f. m. Vexelrätt med checklag och derefter Näringsrätt.

JOHN ADOLF ASK, *J. D., Professor i Statsrätt, Förvaltningsrätt, Kyrkorätt och Folkrätt, R. N. O., n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å lärosalen N:r 3 Månd., Tisd., Onsd. och Thorsd. kl. 1 e. m. Statsrätt samt gifver å tider, som framdeles bestämmas ett enskildt kollegium i Kyrkorätt, omfattande omkring 20 timmar (afgift 20 kronor).

JOHAN CARL WILHELM THYRÉN, *J. o. F. D., Professor i Straffrätt och Juridisk Encyklopedi,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 kl. 12 midd. Månd. Speciel straffrätt, Tisd. och Onsd. Allmän rättslära, leder å samma lärosal hvarannan Tisd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria praktiska öfningar i behandling af rättsfall samt gifver enskildt å samma lärosal å tider, som framdeles bestämmas, dels ett kollegium med omkring 50 timmars undervisning i Speciel straffrätt (afgift 35 kronor), dels ock under 15 timmar en kurs i Juridisk encyklopedi (afgift 15 kronor).

ERNST ANTON KALLENBERG, *J. D., Professor i Processrätt,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 11 f. m. Civilprocessrätt samt gifver eventuelt å samma lärosal å

tider, som framdeles bestämmas, ett enskildt kollegium å omkring 60 timmar, omfattande hela ämnet Civilprocess (afgift 40 kronor).

CARL GEORG EMANUEL BJÖRLING, *J. D., Professor i Civilrätt,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Tisd., Onsd., Thorsd. och Fred. kl. 2 e. m. samt Lörd. kl. 11 f. m. en propedeutisk kurs i Civilrätt och gifver under senare delen af terminen å tider, som framdeles bestämmas, ett enskildt kollegium, omfattande repetition af en del af Civilrätten, omkring 30 timmar (afgift 20 kronor).

JOHAN GUSTAF KNUT WICKSELL, *F. D., J. K., e. o. Professor i Nationalekonomi och Finansrätt,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 10 f. m. Praktisk nationalekonomi (handel, transport och försäkringsväsende) och derefter eventuelt en elementär kurs i Finansrätt samt leder å samma lärosal hvarannan Fred. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria nationalekonomiska öfningar.

Ej tillsatt: Extra ordinarie professuren i *Romersk rätt och Rättshistoria.*

Docenter.

CARL MAGNUS LIVIJN, *J. D., F. K., v. Häradshöfding, Docent i Speciel Administrativrätt och Speciel Privaträtt, Fakultetens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Lörd. kl. 4 e. m. Sjörätt.

ADOLF ÅSTRÖM, *J. o. F. K., v. Häradshöfding, Docent i Näringsrätt och Finansrätt,* har ej lemnat uppgift om sin undervisning.

JOHAN CHRISTOPHER LEMBKE, *J. K., Docent i Nationalekonomi, Fakultetens stipendiat,* meddelar under Februari och Mars månader å lärosalen N:o 3 Tisd., Onsd., Thorsd. och Fred. kl. 4—6 e. m. en kostnadsfri propedeutisk kurs i Nationalekonomi.

CARL SJUNNESSON, *J. D.,* uppehåller den till e. o. professuren i Romersk Rätt och Rättshistoria hörande undervisningsskyldighet, föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 kl. 10 f. m. Onsd. och Fred. Romersk rätt, Lörd. Straffrättshistoria samt leder å samma lärosal hvarannan Thorsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria öfningar i Pandekträtt.

Medicinska Fakulteten.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

JOHAN LANG, *M. o. F. D., Professor i Medicinsk och Fysiologisk Kemi, R. N. O., R. W. O., L. K. V. A.*, föreläser offentligt å medicinskt-kemiska lärosalen Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 11 f. m. Zoo-kemi samt leder öfningarna å det medicinskt-kemiska laboratoriet.

HJALMAR OSSIAN LINDGREN, *M. D., Professor i Anatomi, R. N. O., R. D. D. O., Ledamot af Riksdagens Första Kammare*, tjenstledig.

SEVED RIBBING, *M. D., Professor i Praktisk Medicin, Univ:s n. v. Pro-Rektor*, håller å lasarettet Månd. kl. 12—1 e. m., Tisd., Thorsd. och Lörd. kl. 8—10 f. m. kliniska föreläsningar i Medicin samt undervisar kostnadsfritt Månd. kl. 1/2 7—8 e. m. i Laryngoskopi.

MICHAËL KOLMODIN LÖWEGREN, *M. D. e. o. Professor i Oftalmiatrik, Lasarettsläkare, R. N. O., n. v. Dekanus*, håller å lasarettet Onsd. och Lörd. kl. 10—11 f. m. kliniska föreläsningar öfver Ögonsjukdomarna samt föreläser offentligt kl. 11—12 f. m. Onsd. Oftalmoskopi med öfningar och Lörd. Refraktionslära med öfningar.

MAGNUS GUSTAF BLIX, *M. o. F. D., Professor i Fysiologi och Embryologi, K. N. O. 2:a kl., L. K. V. A., Univ:s n. v. Rektor*, föreläser offentligt å fysiologiska institutionen Thorsd. och Fred. kl. 10 f. m. Experimentel fysiologi.

HANS BENDZ, *M. D., Professor i Patologisk Anatomi och Rättsmedicin, R. N. O.*, föreläser offentligt å patologiska institutionen Tisd. och Fred. kl. 2 e. m. Speciel patologisk anatomi, leder å lasarettet Månd. och Thorsd. kl. 12—2 e. m. förekommande patologiska obduktioner samt håller en gång i veckan öfning i Rätts- och Statsmedicin.

CARL MAGNUS FÜRST, *M. D., e. o. Professor i Anatomi och Histologi samt Prosektor, R. N. O., R. N. S:t O. O., R. D D. O.*, förestår professuren i Anatomi, föreläser offentligt å anatomiska lärosalen Månd., Tisd., Onsd. och Thorsd. kl. 1/2 1 e. m. Histologi samt leder i samband dermed de histologiska öfningarna.

CARL HILDEMAR HILDEBRAND, *M. D., e. o. Professor i Pediatrik och Praktisk Medicin*, leder å lasarettet Månd., Onsd., Thorsd. och Lörd.

kl. 2 e. m. undervisningen vid pediatriska kliniken och polikliniken samt föreläser offentligt Pediatrik.

JACQUES LUDVIG BORELIUS, *M. D., Professor i Kirurgi, Sjukhusdirektör,* håller å lasarettet Månd., Onsd. och Fred. kl. 8 - 10 f. m. kliniska föreläsningar i Kirurgi.

MAGNUS JOHN CARL AUGUST FORSSMAN, *M. D., e. o. Professor i Allmän Patologi, Bakteriologi och Allmän Hälsovård,* föreläser offentligt å patologiska institutionen, Månd., Tisd., Torsd. och Fred. kl. 8 f. m. Bakteriologi, samt leder patologiska obduktioner med demonstration af fallen.

GUSTAF ELIS ESSEN-MÖLLER, *M. D., e. o. Professor i Obstetrik och Gynekologi,* håller å barnbördshuset Tisd. och Fred. kl. 11 f. m.—1 e. m. kliniska föreläsningar i Obstetrik.

Laborator.

Ej tillsatt: Laboratorstjensten i *Experimentel Fysiologi.*

Docenter.

KARL ANDERS PETRÉN, *M. D., Docent i Praktisk Medicin, Fakultetens stipendiat,* förestår laboratorstjensten i Experimentel Fysiologi, leder de dagliga öfningarna i Experimentel fysiologi med demonstrationer Onsd. kl. 4 e. m. och Lörd. kl. 12 midd. samt föreläser Månd., Tisd., Torsd. och Fred. kl. 8 f. m. en repetitionskurs i Fysiologi.

BROR EDVARD GADELIUS, *M. D., Docent i Psykiatri, t. f. Öfverläkare vid Lunds hospital,* leder den psykiatriska undervisningen vid Lunds hospital.

ERIK GUSTAF PETRÉN, *M. o. F. K.,* förestår den med e. o. professuren i Anatomi och Histologi förenade prosektorstjensten, leder de dagliga öfningarna å anatomisalen.

Filosofiska Fakultetens Humanistiska Sektion.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

MARTIN JOHAN JULIUS WEIBULL, *F. D., Professor i Historia, K. W. O. 2:a kl., R. N. O., K. N. S:t O. O. 2:a kl., R. D. D. O.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 1 Månd., Tisd. och Onsd. kl. 1 e. m. öfver Nordisk historia under Sveriges storhetstid efter Gustaf II Adolfs död samt leder å samma lärosal hvarannan Onsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria historiska seminarieöfningar.

ESAIAS HENRIK WILHELM TEGNÉR, *T. och F. D., Professor i Österländska Språk, En af de Aderton i Svenska Akademien, K. N. O. 2:a kl., R. Österr. Jernkr. O. 3 kl., L. K. V. A.*, af offentligt uppdrag hindrad att tjenstgöra.

ARON MARTIN ALEXANDERSON, *F. D., Professor i Grekiska Språket och Litteraturen, R. N. O.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 9 f. m. öfver Aeschyli Eumenides samt leder å lärosalen N:o 10 Fred. kl. 9 f. m. kostnadsfria seminarieöfningar i kritisk-exegetisk behandling af Grekiska texter.

PER JOHAN HERMAN LEANDER, *F. D., Professor i Praktisk Filosofi, R. N. O.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 9 Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 9 f. m. öfver Några nyare etiska åsigter, derefter möjligen öfver Prolegomena till den praktiska filosofien samt leder å lärosalen N:o 8 hvarannan Månd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria filosofiska seminarieöfningar, i praktiskt-filosofiska undersökningar, närmast på grundvalen af vissa afhandlingar af Sahlin, med eventuelt inställande af Thorsdagsföreläsningarna och anställande af seminarieöfningar hvarje Månd., beroende på antalet deltagare i dessa öfningar.

KNUT FREDRIK SÖDERWALL, *F. D., Professor i Nordiska Språk, En af de Aderton i Svenska Akademien, R. N. O.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 4 Thorsd. och Fred. kl. 8 f. m. öfver Äldre Vestgötalagen.

FREDRIK AMADEUS WULFF, *F. D., Professor i Nyeuropeisk Linguistik, R. N. O.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 kl. 1 e. m.

Tisd. och Onsd. öfver Petrarcas dikter, tolkade och lokaliserade i enlighet med nya synpunkter, Thorsd. Romansk ortoëpi samt Fred. Willehardouin och Robert de Clary.

PONTUS ERLAND FAHLBECK, *J. och F. D., e. o. Professor i Historia och Statskunskap, R. N. O.*, har sökt tjenstledighet.

CARL MAGNUS ZANDER, *F. D., Professor i Romersk Vältalighet och Poesi, R. N. O.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 5 Månd., Tisd. och Onsd. kl. 10 f. m. öfver Valda tal af Cicero samt leder å lärosalen N:o 10 Onsd. kl. 9 f. m. kostnadsfria för filosofie kandidatexamen afsedda, seminarieöfningar i Latinsk grammatik och stilistik.

Friherre HANS HUGOLD VON SCHWERIN, *F. D., e. o. Professor i Geografi och Historia, Kongo-Statens Generalkonsul för Sverige och Norge samt för Danmark, R. W. O., R. N. S:t O. O., R. D. D. O., K. Sp. O. Isab. la Cat. 1:a Kl., R. Belg. Leop. O., R. Port. S:t Jak. O., R. Kongostatens Lejon-O., Fr. Off. d'Acad.* och *Instr. publ.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 1 Onsd. och Thorsd. kl. 9 f. m. öfver Europas geografi, Thorsd. kl. 8 f. m. Fysisk geografi samt gifver å samma lärosal Onsd. kl. 8 f. m. en kostnadsfri kurs i Allmän historia.

NILS OLOF MATHIAS FLENSBURG, *F. D., e. o. Professor i Sanskrit med jemförande Indo-Europeisk Språkforskning,* meddelar offentligt å lärosalen N:o 5 Tisd. och Onsd. kl. 11 f. m. en propedeutisk kurs i Sanskrit samt föreläser offentligt å samma lärosal Thorsd. och Fred. kl. 11 f. m. öfver Den jemförande indo-europeiska språkforskningens metod och vigtigaste resultat.

EVERT HENRIK GABRIEL WRANGEL, *F. D., Professor i Estetik samt Litteratur- och Konsthistoria, n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 1 Thorsd. och Fred. kl. 12 midd. öfver Göthe och Schiller under Weimartiden samt meddelar å lärosalen N:o 8 Onsd., Thorsd. och Fred. kl. 11 f. m. en propedeutisk kurs i Svensk litteraturhistoria.

CLAES LINDSKOG, *F. D., e. o. Professor i Klassiska Språk,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 9 Tisd. och Thorsd. kl. 11 f. m. öfver Horatii Epistlar, andra boken, Tisd. och Onsd. kl. 2 e. m. öfver Lucretius.

HANS LARSSON, *F. D., Professor i Teoretisk Filosofi,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 Tisd., Onsd. och Thorsd. kl. 10 f. m. Logik samt leder å samma lärosal hvarannan Thorsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria filosofiska seminarieöfningar.

Ej tillsatt: Extra ordinarie professuren i *Nyeuropeisk Linguistik.*

Docenter.

SVEN LINDE, *F. D., Docent i Grekiska språket,* meddelar å lärosalen N:o 8 kl. 12 midd. Onsd. och Lörd. en propedeutisk kurs i Grekisk stilskrifning och grammatik (afgift 25 kronor) samt Månd. en kurs i Metrisk analys af något grekiskt drama (afgift 15 kr.)

ANDERS THEODOR HJELMQVIST, *F. D., Docent i Fornnordisk Litteratur,* förordnad att uppehålla en del af Professoren Söderwalls undervisningsskyldighet, föreläser offentligt å lärosalen N.o 4 Tisd. kl. 8 f. m. öfver Valda Eddasånger samt leder å samma lärosal Tisd. kl. 5 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Gottlandslagen.

PER AXEL SAMUEL HERRLIN, *F. D., Docent i Teoretisk Filosofi, Sektionens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 Lörd. kl. 9 f. m. öfver Den nyaste filosofien i Tyskland och Frankrike samt leder å tider, som framdeles bestämmas, en propedeutisk kurs i Teoretisk filosofi för filosofie kandidatexamen och de förberedande examina.

ARTHUR GUSTAF HENRIK STILLE, *F. D., Docent i Historia,* meddelar enskild undervisning.

JOHAN LORENZ BAGER-SJÖGREN, *F. D., Docent i Teoretisk Filosofi,* tjenstledig.

KARL VILHELM ZETTERSTÉEN, *F. D., Docent i Semitiska Språk,* förestår professuren i Österländska Språk, föreläser offentligt å lärosalen N:o 5 kl. 8 f. m. Månd., Onsd. och Thorsd. en propedeutisk kurs i Arabiska, Tisd. Syriska, samt gifver å samma lärosal Månd., Tisd., Onsd. och Thorsd. kl. 4 e. m. en propedeutisk kurs i Hebräiska (afgift 25 kronor).

JOHN OLOF GERHARD KJEDERQVIST, *F. D., Docent i Tyska Språket, Adjunkt vid Lunds h. allm. Läroverk,* tjenstledig.

NILS GERHARD WIMARSON, *F. D., Docent i Nordisk Historia, Sektionens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 5 Tisd. kl. 5 e. m. öfver Nordisk statsförfattningshistoria i nyare tid samt gifver tre timmar i veckan å tider, som framdeles bestämmas, en propedeutisk kurs i Allmän historia (afgift 20 kronor).

GUSTAF EMIL RODHE, *F. D., Docent i Engelska språket och litteraturen, Lektor vid Halmstads h. allm. läroverk,* gifver å tider, som framdeles bestämmas, en kostnadsfri propedeutisk kurs i Engelska och tyska språken, omfattande cirka 30 timmar, samt en kurs i Engelsk stilskrifning, omfattande circa 10 timmar (afgift 15 kr.).

ERNST ALBIN KOCK, *F. D., Docent i Engelska Språket och Litteraturen, Sektionens stipendiat,* förestår e. o. professuren i Nyeuropeisk Lingui-stik, föreläser offentligt å lärosalen N:o 4 kl. 11 f. m. Tisd. öfver Medelhögtyska (Niebelungenlied), Thorsd. och Fred. öfver Äldre nyhögtyska (Neudrucke N:o 4 o. s. v.) samt leder å samma lärosal hvarannan Månd. kl. 5 –7 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Notker.

JOHANNES DANIEL STRÖMBERG, *F. D., Docent i Teoretisk Filosofi,* gifver under senare hälften af januari månad på tider, som framdeles bestämmas, en kostnadsfri propedeutisk kurs i Logik och Psykologi.

ANDERS GUSTAF WILHELM ERNST, *F. D., Docent i Romanska Språk,* leder å lärosalen N:o 4 Thorsd. kl. 4 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Fransk historisk ljudlära samt gifver eventuelt på tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Fransk stilskrifning (afgift 20 kronor).

OLOF WALFRID ÖRSTRÖM, *F. D., Docent i Statistik och Statskunskap,* har ej lemnat uppgift om sin undervisning.

CARL OLOF THULIN, *F. D., Docent i Latinska Språket,* gifver en timme i veckan å tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Roms topografi (afgift 10 kronor).

LAURITZ ULRIK ABSALON WEIBULL, *F. D., Docent i Historia,* meddelar enskild undervisning.

FRANS GUSTAF EMANUEL WALBERG, *F. D., Docent i Romanska Språk,* tjenstledig.

JAKOB LUDVIG WIDELL, *F. D., Docent i Statistik och Statskunskap,* gifver under tre timmar i veckan å tider, som framdeles bestämmas, en propedeutisk kurs i Statskunskap (afgift för filosofie kandidatexamen och juridisk filosofisk examen 25 kronor samt för juridisk filosofisk preliminärexamen 20 kronor).

AXEL WILHELM AHLBERG, *F. D., Docent i Latinska Språket och Litteraturen, Sektionens stipendiat,* leder gemensamt med Docenten Nilsson å lärosalen N:o 10 Onsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar i Grekisk epigrafik och leder dervid den språkliga behandlingen samt gifver två timmar i veckan å tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Latinsk stilskrifning (afgift 25 kronor).

NILS MARTIN NILSSON, *F. D., Docent i Grekiska Språket och Litteraturen,* leder gemensamt med Docenten Ahlberg å lärosalen N:o 10 Onsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar i Grekisk epigrafik och leder dervid den sakliga behandlingen.

PER INGVAR KONRAD SVENSSON, *F. L., Docent i Praktisk Filosofi,* gifver å tider, som framdeles bestämmas propedeutiska kurser i Praktisk filosofi för filosofie kandidatexamen (afgift 25 kronor) samt för juridisk filosofisk examen och juridisk filosofisk preliminärexamen (afgift 15 kronor).

Lektorer.

WILLIAM FREDERICK HARVEY, *Master of Arts, Lektor i Engelska Språket,* föreläser å lärosalen N:o 9 kl. 12 midd. Onsd. öfver Newmans Callista (Tauchnitz Ed.), Fred. öfver Metriska studier, leder å samma lärosal Thorsd. kl. 1 e. m. en kostnadsfri kurs i Öfversättning till engelska från Larssons Studier och meditationer och derefter från Kocks Om Språkets förändring samt meddelar på tider, som framdeles bestämmas, en kurs öfver Romanska element i engelska språket och en kurs i Engelska talöfningar, hvardera kursen omfattande omkring 12 timmar (afgift för hvardera 12 kronor).

EMMANUEL-MARIE PHILIPOT, *Lektor i Franska Språket,* meddelar å lärosalen N:o 4 Onsd. kl. 6 e. m. en kostnadsfri kurs, bestående i litterär och grammatisk tolkning af Fables de La

Fontaine med anmärkningar öfver det sjuttonde seklets grammatika och syntax; leder Thorsd. kl. 5 e. m. kostnadsfria öfningar i modern franska öfver La grammaire et les petits oiseaux par E. Labiche samt föreläser offentligt å samma lärosal Fred. kl. 6 e. m. öfver La vie et les oeuvres de V. Hugo: Morceaux choisis (poësie) par Steeg.

JULIUS FREUND, *F. D., Lektor i Tyska Språket*, leder å lärosalen N:o 5 Thorsd., Fred. och Lörd. kl. 9 f. m. kostnadsfria praktiska öfningar i Tyska språket med ledning af Dr. Willy Scheels Lesebuch aus Gustav Freytags Werken, Berlin 1901, meddelar enskildt å tider, som framdeles bestämmas, kurser i Välläsning, konversation och stilskrifning, hvardera kursen omfattande omkring 10 timmar (afgift för hvardera 10 kronor), samt erbjuder äfven annan enskild undervisning.

Filosofiska Fakultetens Matematiskt-Naturvetenskapliga Sektion.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

CARL FABIAN EMANUEL BJÖRLING, *F. D., Professor i Matematik, K. N. O. 2:a kl., L. K. V. A.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 7 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 1 e. m. Nyare plan geometri, leder å samma lärosal Tisd. kl. 4 e. m. kostnadsfria matematiska seminarieöfningar samt meddelar å samma lärosal Månd., Thorsd. och Lörd. kl. 6 e. m. en kostnadsfri propedeutisk kurs i Matematik.

ALBERT VICTOR BÄCKLUND, *F. D., Professor i Fysik, R. N. O., L. K. V. A.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 7 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 12 midd. öfver De fasta kropparnes dynamik, derefter Hydrostatik och Hydrodynamik samt gifver å samma lärosal Onsd. och Fred. kl. 5 e. m. en kostnadsfri propedeutisk kurs i Mekanik tillika med en öfningskurs i ämnet.

AUGUST WILHELM QUENNERSTEDT, *F. D., Professor i Zoologi, K. N. O. 1:a kl., R. D. D. O.*, föreläser offentligt å zoologiska lärosalen kl. 12

midd. Månd. och Thorsd. Allmän zoologi samt Tisd. och Fred. öfver Evertebraterna.

SVEN BERGGREN, *F. D., Professor i Botanik, R. N. O., L. K. V. A.* föreläser offentligt å botaniska lärosalen kl. 1 e. m. Månd., Tisd. och Thorsd. Systematik, Fred. öfver Bryophyterna samt demonstrerar under Maj månad Onsd. och Lörd. kl. 11 f. m. i botaniska trädgården blommande växter.

DAVID BERGENDAL, *F. D., e. o. Professor i Jemförande Anatomi,* föreläser offentligt å zoologiska institutionen Onsd. och Lörd. kl. 8 f. m. i början af terminen en prodeutisk kurs öfver Parasitmaskar (omkring 8 timmar), derefter öfver Nemertinernas nervsystem, sinnesorgan och embryologi samt leder öfningar dels i Mikroskopisk anatomi med histologi, dels i Embryologi (afgift till institutionen för hvardera slaget öfningar 15 kronor) samt biträder vid sjelfständiga arbeten å zoologiska institutionen.

JOHAN MARTIN LOVÉN, *F. D., Professor i Kemi,* föreläser offentligt å kemiska lärosalen kl. 9 f. m. Månd. och Tisd. Teoretisk kemi (elektrokemi och derefter frändskapslära), Thorsd. och Fred. Organisk kemi (benzolderivatens kemi) samt leder laborationsöfningarna för filosofie licentiatexamen (afgift till kemiska institutionen 35 kronor).

CARL VILHELM LUDVIG CHARLIER, *F. D., Professor i Astronomi, L. K. V. A.*, föreläser offentligt å astronomiska observatoriet Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 2 e. m., öfver Poincarés undersökningar inom den celesta mekaniken.

BENGT JÖNSSON, *F. D., e. o. Professor i Botanik, R. W. O., R. D. D. O.,* föreläser å botaniska lärosalen Onsd. och Lörd. kl. 12 midd. öfver Fortplantningen och fortplantningsorganen hos växterna, leder kl. 9—12 f. m. Månd. och Tisd. kostnadsfria växtfysiologiska öfningar och arbeten samt Thorsd. och Fred. kostnadsfria öfningar och arbeten i Växtanatomi.

JOHAN CHRISTIAN MOBERG, *F. D. e. o. Professor i Geologi och Mineralogi, n. v. Dekanus,* föreläser å geologiska institutionen Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 8 f. m. öfver Sveriges geologi, leder derstädes Tisd. kostnadsfria öfningar kl. 12 midd. i Paleontologi och

kl. 5 e. m. i Fältgeologi, handleder dem, som utöfva sjelfständiga arbeten samt leder i slutet af terminen på tider, som framdeles bestämmas, obligatoriska exkursioner.

JOHANNES ROBERT RYDBERG, *F. D., e. o. Professor i Fysik,* föreläser offentligt å fysiska lärosalen Onsd. och Lörd. kl. 2 e. m. Värmelära, derefter Akustik samt leder samma dagar kl. 8 f. m. till 6 e. m. de fysikaliska laborationsöfningarna (afgift till institutionen 10 kronor) samt gifver å samma lärosal Månd. och Thorsd. kl. 4—6 e. m. en propedeutisk kurs i Allmän fysik (afgift 25 kronor).

Observator.

FOLKE AUGUST ENGSTRÖM, *F. D., Astronomie Observator, R. W. O.,* handleder kostnadsfritt dem, som sysselsätta sig med astronomiska observationsöfningar.

Laborator.

JOHAN ADOLF BLADIN, *F. D., Kemie Laborator,* leder Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 8 f. m.—6 e. m. de allmänna kemiska laborationsöfningarna (afgift till institutionen 35 kronor för hela terminen, 17 kronor 50 öre för halfva terminen).

Docenter.

JULIUS MÖLLER, *F. D., Docent i Matematik, Lektor vid Lunds h. allm. Läroverk,* meddelar enskild undervisning.

SVEN LEONARD TÖRNQVIST, *F. D., Docent i Geologi, Lektor vid Lunds h. allm. Läroverk, R. N. O.,* meddelar enskild undervisning.

ERNST LEOPOLD LJUNGSTRÖM, *F. D., Docent i Botanik,* leder tvenne förmiddagar i veckan å tider, som framdeles bestämmas, kostnadsfria laborationsöfningar i Mykologi.

THORSTEN BRODÉN, *F. D., Docent i Matematik, Assistent i Matematik, Sektionens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 7 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 10 f. m. öfver Infinitesimalkalkyl.

JOHAN JACOB HJALMAR LÖNDAHL, *F. D., Docent i Kemi,* meddelar enskild undervisning.

SVANTE SAMUEL MURBECK, *F. D., Docent i Botanik, Sektionens stipendiat,* leder Tisd. och Fred. kl. 9—12 f. m. kostnadsfria för filosofie kandidatexamen afsedda fytotomiska öfningar och föreläser i sammanhang dermed Växtanatomi.

ANDERS HENNING HENNIG, *F. D., Docent i Geologi,* innehar docentstipendium, föreläser offentligt å geologiska institutionen Månd. kl. 12—2 e. m. en propedeutisk kurs i Geologi eller eventuelt öfver Petrografi med praktiska öfningar.

HANS THURE SIGURD WALLENGREN, *F. D., Docent i Zoologi,* innehar docentstipendium, föreläser offentligt å zoologiska lärosalen Fred. kl. 11 f. m. Vertebratembryologi samt fortsätter på tider, som framdeles bestämmas, den under höstterminen påbörjade kursen i Jemförande anatomi och osteologi, omfattande fordringarna för filosofie kandidatexamen (afgift 10 kronor).

AXEL GABRIEL OHLIN, *F. D., Docent i Zoologi,* innehar docentstipendium, tjenstledig.

BENGT LIDFORSS, *F. D., Docent i Botanik, Assistent vid växtfysiologiska laboratoriet vid botaniska institutionen,* föreläser offentligt å botaniska institutionen Lörd. kl. 4 e. m. öfver de autotrofa växternas nutrition, leder Månd. och Onsd. kl. 9—12 f. m. öfningar i Växtfysiologi samt meddelar Tisd. och Fred. kl. 5—7 e. m. en propedeutisk kurs i Botanik (afgift 20 kronor).

AXEL AUGUST PSILANDER, *F. D., Docent i Astronomi,* föreläser offentligt å astronomiska observatoriet Onsd. kl. 2 e. m. öfver Astrofotografi samt gifver å observatoriet från och med sista veckan i Januari till ingången af Maj månad Onsd. och Lörd. kl. 9—½ 11 e. m. en för betyget godkänd i filosofie kandidatexamen afsedd propedeutisk kurs i Astronomi (afgift 25 kronor).

SVANTE ELIS STRÖMGREN, *F. D., Docent i Astronomi,* gifver under senare hälften af Februari och Mars månader, å tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Astronomi (afgift 25 kronor) samt under samma tid, såvidt ett tillräckligt antal deltagare anmäler sig, på timmar, som framdeles bestämmas, en kurs i Numeriska räkningar för högre betyg i filosofie kandidatexamen (afgift 15 kroncr).

SIMON FREDRIK BENGTSSON, *F. D., Docent i Zoologi,* t. f. föreståndare för entomologiska afdelningen af zoologiska institutionen, föreläser

offentligt å zoologiska lärosalen kl. 1 e. m. Onsd. öfver Sveriges fjärilar och Lörd. öfver Sveriges vesparier, deras systematik och biologi samt leder entomologiska exkursioner.

OSKAR IVAN HOLMQVIST, *F. D., Docent i Matematik* meddelar enskild undervisning.

KRISTIAN OSKAR MATS WEIBULL, *F. D., Assistent vid geologisk-mineralogiska institutionen,* föreläser offentligt å geologiska institutionen Lörd. kl. 10 f. m. Speciel mineralogi samt leder Onsd. och Lörd. kl. 11 f. m.—½ 1 e. m. kostnadsfria öfningar i Mineralogi.

Exercitie-Mästare.

CARL ANDERS HENRIK NORLANDER, *Fäktmästare och Gymnastiklärare, Major, R. S. O., R. W. O., R. D. D. O., R. Belg. Leop. O., R. Meckl-Schw. Grip. O., Off. Fr. Instr. publ.*, leder på Uuiversitetets gymnastiksal söcknedagar kl. 8—9 f. m. samt 7—8 e. m. gymnastik- och fäktöfningar.

Kl. 12—1 e. m. är gymnastiklokalen upplåten för fria öfningar i gymnastik och fäktning, då gymnastikläraren eller någon hans ställföreträdare är närvarande.

AXEL HJALMAR LINDQVIST, *Ritmästare, R. W. O.*, undervisar å ritsalen Fred. och Lörd. kl. 9 f. m. i Ritkonst.

CARL ALFRED BERG, *F. K., Kapellmästare, M. L. A.*, leder musikaliska öfningar å kapellsalen kl. 6—8 e. m. Månd. med Kammarmusik och Fred. med Orkestermusik, meddelar åt teologie studerande kostnadsfri undervisning i Liturgisk sång samt föröfrigt enskild undervisning i Musik, Sång och Musikteori.

Universitetets Kansli hålles öppet Tisd., Onsd., Fred. och Lörd. kl. 11—12 f. m.; *Räntekammaren* samma dagar kl. 11 f. m.—½1 e. m.

Universitetets Bibliotek hålles öppet så väl till utlåning som till begagnande på stället alla söcknedagar kl. 10 f. m.—2 e. m.

Universitetets öfriga institutioner hållas tillgängliga efter anhållan hos institutionsföreståndarne.

[illegible] — [illegible]

Exercitii-Mästare.

CARL ANDERS HENRIK NOLANDER, Fäktmästare vid [illegible] [illegible] R. S. O., [illegible] D. D. O., B. Belg. Leop. O., [illegible] [illegible] på Universitetets gymnastiksal [illegible] gymnastik [illegible]

[illegible]

AXEL HJALMAR LINDQVIST, Dansmästare, R. W. O., undervisar [illegible] Orden[illegible] [illegible]

CARL ALFRED BERG, [illegible] [illegible] [illegible]

FÖRELÄSNINGAR

OCH

ÖFNINGAR

VID

KUNGL. UNIVERSITETET I LUND

HÖST-TERMINEN

1902.

LUND 1902
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.

Kansler:

GUSTAF FREDRIK GILLJAM,

F. D., förutv. Statsråd och Chef för Kongl. Ecklesiastik-Departementet,
K. m. st. k. N. O., K. N. S:t O. O. 1:a Kl., L. K. V. A.

Prokansler:

AXEL GOTTFRID LEONARD BILLING,

T. o. F. D., Biskop i Lunds Stift, Öfver-Hofpredikant, En af de Aderton i Svenska Akademien, K. m. st. k. N. O., Stk. Bad. Z. Löw. O.

REKTOR:

MAGNUS GUSTAF BLIX,

M. o. F. D., Professor i Fysiologi och Embryologi, K. N. O. 2:a Kl., L. K. V. A.

PRO-REKTOR:

SEVED RIBBING,

J. o. M. D., Professor i Praktisk Medicin.

Pensionerade Lärare.

GUSTAF LJUNGGREN, *F. Jub. D., f. d. Professor i Estetik samt Litteratur- och Konsthistoria, En af de Aderton i Svenska Akademien, K. m. st. k. N. O., K. D. D. O. 1:a Gr., L. K., V. A.*

CARL WILHELM SKARSTEDT, *T. D., F. Jub. D., f. d. Professor i Exegetisk Teologi, L. N. O.*

MAXIMILIAN VICTOR ODENIUS, *M. o. F. D., f. d. Professor i Teoretisk och Rättsmedicin, K. N. O. 2:a Kl., L. K. V. A.*

SVEN LIBERT BRING, *T. D., F. Jub. D., f. d. Professor i Praktisk Teologi, L. N. O.*

KARL ALBERT HOLMGREN, *F. Jub. D., f. d. Professor i Fysik, R. N. O.*

FREDRIK WILHELM CHRISTIAN ARESCHOUG, *F. D., f. d. Professor i Botanik, L. K. V. A.*

JOHAN JACOB BORELIUS, *F. Jub. D., f. d. Professor i Teoretisk Filosofi, R. N. O.*

VOLTER EDVARD LIDFORSS, *F. D., f. d. Professor i Nyeuropeisk Linguistik och Modern Litteratur, R. N. O., K. Sp. O. Isab. la Cat., R. Sp. C. III:s O.*

SVANTE ÖDMAN, *M. D., f. d. e. o. Professor i Psykiatri, f. d. Öfverläkare vid Lunds Hospital, K. N. O. 2:a Kl.*

SVEN BERGGREN, *F. D., f. d. Professor i Botanik, R. N. O., L. K. V. A.*

Teologiska Fakulteten.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

PER GUSTAF EKLUND, *T. o. F. D., Professor i Dogmatik och Moralteologi, Förste Teologie Professor och Domprost, L. N. O., K. D. D. O. 2:a Kl.,*

föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 Onsd., Thorsd. och Fred. kl. 1 e. m. Dogmatik samt leder å samma lärosal Thorsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria liturgiska seminarieöfningar.

OTTO NATHANAËL THEOPHILUS AHNFELT, *T. D., Professor i Kyrkohistoria och Symbolik, Kyrkoherde i Vestra Kärrstorp och Glostorp,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 12 midd. Ur gamla tidens kyrkohistoria (forts.) samt Onsd. kl. 9 f. m. Symbolik.

FRANS AUGUST JOHANSSON, *T. D., Professor i Exegetisk Teologi, Kyrkoherde i Stora Uppåkra och Flackarp,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 kl. 11 f. m. Månd., Tisd. och Thorsd. Johannes evangelium (forts.) och derefter Johannes apokalyps samt Fred. Redogörelse för innehållet och hufvudtankarna i vissa nytestamentliga skrifter.

OLOF HOLMSTRÖM, *T. D., F. K., Professor i Praktisk Teologi, Kyrkoherde i Hellestad, Dalby och Bonderup,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 kl. 9 f. m. Månd. och Tisd. Evangeliiperikoper, Thorsd. Kyrkolagfarenhet, leder å samma lärosal Fred. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria homiletiska seminarieöfningar och eventuelt Månd. kl. 4—6 e. m. kyrkorättsliga och liturgiska öfningar samt gifver handledning vid författandet och utförandet af veckopredikningarna.

GÖRAN MAGNUS PFANNENSTILL, *T. o. F. K., e. o. Professor i Praktisk Teologi och Moralteologi, Kyrkoherde i Husie och Vestra Skreflinge, n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 kl. 10 f. m. Månd. och Tisd. Herrmanns etik (forts.), Thorsd. Kateketikens system samt leder å samma lärosal Tisd. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria kateketiska seminarieöfningar.

SVEN HERNER, *F. D., T. K., e. o. Professor i Exegetisk Teologi, Kyrkoherde i Stångby och Wallkärra,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 Månd. kl. 1 e. m. Gammaltestamentlig teologi samt Onsd., Fred. och Lörd. kl. 10 f. m. öfver Genesis.

Docenter.

MATHEUS LUNDBORG, *T. o. F. K., V. D. M., Docent i Exegetisk Teologi,* innehar docentstipendium, föreläser offentligt å lärosalen N:o 2 Lörd. kl. 12 midd. Klagosångerna och Höga visan.

JOSEF SJÖHOLM, *T. o. F. K., V. D. M., Docent i Historisk Teologi,* leder i lärosalen N:o 2 Thorsd. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria kateketiska seminarieöfningar samt meddelar enskild undervisning.

Juridiska Fakulteten.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

Grefve GUSTAF KNUT HAMILTON, *J. D., Professor i Speciel Privaträtt, K. N. O. 2:a kl., R. N. S:t O. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 9 f. m. Näringsrätt, samt gifver eventuelt å tider, som framdeles bestämmas, ett enskildt kollegium i Vexelrätt, afsedt att omfatta omkring 20 timmar (afgift 20 kronor).

JOHN ADOLF ASK, *J. D., Professor i Statsrätt, Förvaltningsrätt, Kyrkorätt och Folkrätt, R. N. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:r 3 Månd., Tisd., Onsd. och Thorsd. kl. 1 e. m. Statsförvaltningsrätt samt gifver å tider, som framdeles bestämmas, ett enskildt kollegium i Folkrätt, omfattande omkring 20 timmar (afgift 20 kronor).

JOHAN CARL WILHELM THYRÉN, *J. o. F. D., Professor i Straffrätt och Juridisk Encyklopedi, n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 kl. 12 midd. Månd. Speciel straffrätt, Tisd. och Onsd. Allmän rättslära, leder å samma lärosal hvarannan Tisd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria praktiska öfningar i behandling af rättsfall samt gifver enskildt å samma lärosal å tider, som framdeles bestämmas, dels ett kollegium med omkring 50 timmars undervisning i Allmän straffrätt (afgift 35 kronor), dels ock under 15 timmar en kurs i Juridisk encyklopedi (afgift 15 kronor).

ERNST ANTON KALLENBERG, *J. D., Professor i Processrätt,* tjenstledig under September månad, föreläser från den 1 Oktober offentligt

å lärosalen N:o 3 Månd. och Tisd. kl. 10 f. m., Onsd. kl. 9 f. m. Civilprocessrätt samt leder å samma lärosal hvarannan Månd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria öfningar i Processrätt, företrädesvis öfver uppgifna rättsfall.

CARL GEORG EMANUEL BJÖRLING, *J. D., Professor i Civilrätt*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Fred. och Lörd. kl. 11 f. m. Sakrätt, leder å samma lärosal Onsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria öfningar i Civilrätt, företrädesvis öfver uppgifna rättsfall, samt gifver å lärosalen N:o 4 Månd., Onsd. och Fred. kl. 1—3 e. m. ett enskildt repetitionskollegium i en del af Civilrätten, omfattande minst 44 timmar (afgift 30 kronor).

JOHAN GUSTAF KNUT WICKSELL, *F. D., J. K., e. o. Professor i Nationalekonomi och Finansrätt*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 Onsd., Thorsd. och Lörd. kl. 10 f. m. Praktisk nationalekonomi (transport och försäkringsväsende) och derefter Finansrätt samt leder å samma lärosal hvarannan Månd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria nationalekonomiska öfningar.

Ej tillsatt: Extra ordinarie professuren i *Romersk rätt och Rättshistoria*.

Docenter.

CARL MAGNUS LIVIJN, *J. D., F. K., v. Häradshöfding, Docent i Speciel Administrativrätt och Speciel Privaträtt, Fakultetens stipendiat*, förestår under September månad professuren i Processrätt, föreläser offentligt å lärosalen N:o 3 under September Onsd., Thorsd., Fred. och Lörd. kl. 8 f. m. öfver Extraordinär civilprocessrätt, derefter Lörd. kl. 4 e. m. Sjörätt.

ADOLF ÅSTRÖM, *J. o. F. K., Docent i Näringsrätt och Finansrätt*, har ej lemnat uppgift om sin undervisning.

JOHAN CHRISTOPHER LEMBKE, *J. K., Docent i Nationalekonomi, Fakultetens stipendiat*, meddelar under Oktober och November månader å lärosalen N:o 3 Tisd., Onsd., Thorsd. och Fred. kl. 4—6 e. m. en kostnadsfri propedeutisk kurs i Nationalekonomi.

CARL SJUNNESSON, *J. D.*, uppehåller den till e. o. professuren i Romersk Rätt och Rättshistoria hörande undervisningsskyldighet, före-

läser offentligt å lärosalen N:o 3 Onsd. och Thorsd. kl. 11 f. m., Romersk rätt, Lörd. kl. 12 midd. Straffrättshistoria samt leder å samma lärosal hvarannan Fred. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria öfningar i Pandekträtt.

Medicinska Fakulteten.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

HJALMAR OSSIAN LINDGREN, *M. D., Professor i Anatomi, R. N. O., R. D. D. O., Ledamot af Riksdagens Första Kammare,* föreläser offentligt å anatomiska lärosalen Månd., Tisd., Onsd. och Fred. kl. 9 f. m. Anatomi samt leder arbetena å anatomiska och histologiska institutionen.

SEVED RIBBING, *J. o. M. D., Professor i Praktisk Medicin, Univ:s n. v. Pro-Rektor,* håller å lasarettet Månd. kl. 12—1 e. m., Tisd., Thorsd. och Lörd. kl. 8—10 f. m. kliniska föreläsningar i Medicin samt undervisar kostnadsfritt Månd. kl. 1/2 7—8 e. m. i Laryngoskopi.

MICHAËL KOLMODIN LÖWEGREN, *M. D. e. o. Professor i Oftalmiatrik, Lasarettsläkare, R. N. O.,* håller å lasarettet Onsd. och Lörd. kl. 10—11 f. m. kliniska föreläsningar öfver Ögonsjukdomarna samt föreläser offentligt kl. 11—12 f. m. Onsd. Oftalmoskopi med öfningar och Lörd. Refraktionslära med öfningar.

MAGNUS GUSTAF BLIX, *M. o. F. D., Professor i Fysiologi och Embryologi, K. N. O. 2:a kl., L. K. V. A., Univ:s n. v. Rektor, n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å fysiologiska institutionen Månd. och Thorsd. kl. 11 f. m. Experimentel fysiologi.

HANS BENDZ, *M. D., Professor i Patologisk Anatomi och Rättsmedicin, R. N. O.,* föreläser offentligt å patologiska institutionen Tisd. och Fred. kl. 2 e. m. Speciel patologisk anatomi, leder å lasarettet Månd. och Thorsd. kl. 12—2 e. m. förekommande patologiska obduktioner samt håller en gång i veckan öfning i Rätts- och Statsmedicin.

CARL MAGNUS FÜRST, *M. D., e. o. Professor i Anatomi och Histologi samt Prosektor, R. N. O., R. N. S:t O. O., R. D D. O.,* föreläser från

den 15 September offentligt å anatomiska lärosalen Tisd. och Fred. kl. 1 e. m. Histologi.

CARL HILDEMAR HILDEBRAND, *M. D., e. o. Professor i Pediatrik och Praktisk Medicin*, leder å lasarettet Månd., Onsd., Thorsd. och Lörd. kl. 2 e. m. undervisningen vid pediatriska kliniken och polikliniken samt föreläser offentligt Pediatrik.

JACQUES LUDVIG BORELIUS, *M. D., Professor i Kirurgi, Sjukhusdirektör*, håller å lasarettet Månd., Onsd. och Fred. kl. 8 - 10 f. m. kliniska föreläsningar i Kirurgi.

MAGNUS JOHN CARL AUGUST FORSSMAN, *M. D., e. o. Professor i Allmän Patologi, Bakteriologi och Allmän Hälsovård*, föreläser offentligt å patologiska institutionen, Månd., Tisd., Torsd. och Fred. kl. 8 f. m. Bakteriologi, samt leder patologiska obduktioner med demonstration af fallen.

GUSTAF ELIS ESSEN-MÖLLER, *M. D., e. o. Professor i Obstetrik och Gynekologi*, håller å barnbördshuset Tisd. och Fred. kl. 11 f. m.—1 e. m. kliniska föreläsningar i Obstetrik.

Ej tillsatt: Professuren i *Medicinsk och Fysiologisk Kemi.*

Laborator.

Ej tillsatt: Laboratorstjensten i *Experimentel Fysiologi.*

Docenter.

BROR EDVARD GADELIUS, *M. D., Docent i Psykiatri, t. f. Öfverläkare vid Lunds hospital*, frånvarande på grund af offentligt uppdrag.

ALBIN DALÉN, *M. D., Docent i Oftalmiatrik*, meddelar enskild undervisning.

JÜRGEN DETLEF OELRICH, *M. D., Docent i Praktisk Medicin*, meddelar enskild undervisning.

IVAR BANG, *Cand. Med.*, förestår professuren i Medicinsk och Fysiologisk Kemi, föreläser offentligt å medicinskt-kemiska lärosalen kl. 10 f. m.

Månd., Tisd. och Thorsd. Fysiologisk kemi, Fred. Farmaceutisk kemi samt leder öfningarna å medicinskt-kemiska laboratoriet.

OSKAR TEODOR NERANDER, *M. D., f. d. e. o. Professor, Öfverläkare vid Lunds Hospital,* leder den psykiatriska undervisningen vid Lunds hospital.

PER BERGMAN, *M. K.*, förestår laboratorstjensten i Experimentel Fysiologi, leder de dagliga öfningarna i Experimentel fysiologi med demonstrationer.

Filosofiska Fakultetens Humanistiska Sektion.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

ESAIAS HENRIK WILHELM TEGNÉR, *T. och F. D., Professor i Österländska Språk, En af de Aderton i Svenska Akademien, K. N. O. 2:a kl., R. Österr. Jernkr. O. 3 kl., L. K. V. A.*, af offentligt uppdrag hindrad att tjenstgöra.

ARON MARTIN ALEXANDERSON, *F. D., Professor i Grekiska Språket och Litteraturen, R. N. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 9 f. m. öfver Aristofanes' lustspel Molnen.

PER JOHAN HERMAN LEANDER *F. D., Professor i Praktisk Filosofi, R. N. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 9 Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 9 f. m. öfver Strödda praktiskt-filosofiska frågor samt leder å lärosalen N:o 8 hvarannan Månd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria filosofiska seminarieöfningar, med eventuelt inställande af Thorsdagsföreläsningarna och anställande af seminarieöfningar hvarje Månd., beroende på antalet deltagare i dessa öfningar.

KNUT FREDRIK SÖDERWALL, *F. D., Professor i Nordiska Språk, En af de Aderton i Svenska Akademien, R. N. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 4 Thorsd. och Fred. kl. 8 f. m. öfver Äldre Vestgötalagen.

FREDRIK AMADEUS WULFF, *F. D., Professor i Nyeuropeisk Linguistik, R. N. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 kl. 1 e. m.

Tisd. och Onsd. öfver Petrarca, Thorsd. Romansk ljudlära samt Fred. Fornfranska texter.

PONTUS ERLAND FAHLBECK, *J. och F. D., e. o. Professor i Statskunskap och Statistik, R. N. O.,* tjenstledig.

CARL MAGNUS ZANDER, *F. D., Professor i Romersk Vältalighet och Poesi, R. N. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 9 Månd., Tisd. och Onsd. kl. 10 f. m. öfver Seneca de Beneficiis samt leder å lärosalen N:o 10 Onsd. kl. 9 f. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Plauti Bacchides.

Friherre HANS HUGOLD VON SCHWERIN, *F. D., e. o. Professor i Geografi, Kongo-Statens Generalkonsul för Sverige och Norge samt för Danmark, R. W. O., R. N. S:t O. O., R. D. D. O., K. Sp. O. Isab. la Cat: 1:a Kl., R. Belg. Leop. O., R. Port. S:t Jak. O., R. Kongostatens Lejon-O., Fr. Off. d'Acad.* och *Instr. publ., R. Pr. Joh. O.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 1 Onsd. och Thorsd. kl. 8 f. m. Fysisk geografi samt kl. 9 f. m. Europas geografi.

NILS OLOF MATHIAS FLENSBURG, *F. D., e. o. Professor i Sanskrit med jemförande Indo-Europeisk Språkforskning,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 5 kl. 11 f. m. Tisd. och Onsd. Delbrücks vedische Chrestomathie samt Thorsd. och Fred. Elementarkurs i indoeuropeisk ljudlära.

EVERT HENRIK GABRIEL WRANGEL, *F. D., Professor i Estetik samt Litteratur- och Konsthistoria,* tjenstledig under tiden 16 September—31 Oktober, föreläser från den 1 November offentligt å lärosalen N:o 1 Onsd., Thorsd. och Fred. kl. 12 midd. Om diktkonsten och dess arter samt leder å lärosalen N:o 5 hvarannan Onsd. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria konsthistoriska seminarieöfningar i samband med exkursioner.

CLAES LINDSKOG, *F. D., e. o. Professor i Klassiska Språk, n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 9 kl. 11 f. m. Onsd. och Thorsd. öfver Minucius Felix' Octavius, Fred. öfver Grekisk historieskrifning samt leder å lärosalen N:o 10 Fred. kl. 6 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Thukydides.

HANS LARSSON, *F. D., Professor i Teoretisk Filosofi,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 Tisd. kl. 10 f. m. och Onsd. kl. 9 f. m. Filoso-

fiens historia, Fred. kl. 10 f. m. Psykologi samt leder å samma lärosal hvarannan Fred. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Vardepsykologi.

Ej tillsatta: Professuren i *Historia* samt extra ordinarie professuren i *Nyeuropeisk Linguistik.*

Docenter.

SVEN LINDE, *F. D., Docent i Grekiska språket,* meddelar å lärosalen N:o 8 kl. 12 midd. Månd. en kurs i Metrisk analys af något grekiskt drama (afgift 15 kronor) samt Onsd. och Lörd. en propedeutisk kurs i Grekisk stilskrifning och grammatik (afgift 25 kronor).

ANDERS THEODOR HJELMQVIST, *F. D., Docent i Nordiska Språk,* förordnad att uppehålla en del af Professoren Söderwalls undervisningsskyldighet, föreläser offentligt å lärosalen N.o 4 Tisd. kl. 8 f. m. öfver Valda Eddasånger samt leder å samma lärosal Tisd. kl. 5 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar i Kritisk och exegetisk behandling af Norröna skaldekväden.

PER AXEL SAMUEL HERRLIN, *F. D., Docent i Teoretisk Filosofi,* gifver tre à fyra timmar i veckan å tider, som framdeles bestämmas, en propedeutisk kurs i Teoretisk filosofi (afgift 25 kronor).

ARTHUR GUSTAF HENRIK STILLE, *F. D., Docent i Historia,* förestår professuren i Historia, föreläser offentligt å lärosalen N:o 1 Tisd., Onsd. och Thorsd. kl. 2 e. m. öfver Det stora nordiska krigets tid samt leder å samma lärosal hvarannan Onsd. kl. 6—8 e. m. kostnadsfria historiska seminarieöfningar.

KARL VILHELM ZETTERSTÉEN, *F. D., Docent i Semitiska Språk,* förestår professuren i Österländska Språk, föreläser offentligt å lärosalen N:o 5 kl. 8 f. m. Månd. Brünnow, Arabische Chrestomathie, Tisd. Syriska, Onsd. och Thorsd. el-Agurrûmîje, derefter öfver En-Nahhâs' kommentar till Imru' el-Qais' Mu 'allaqa samt gifver å samma lärosal Månd., Tisd. och Thorsd. kl. 4 e. m. en propedeutisk kurs i Hebräiska (afgift 25 kronor) och eventuelt å tider,

som framdeles bestämmas, en kostnadsfri propedeutisk kurs i Arabiska.

JOHN OLOF GERHARD KJEDERQVIST, *F. D., Docent i Tyska Språket, Adjunkt vid Lunds h. allm. Läroverk,* meddelar enskild undervisning.

NILS GERHARD WIMARSON, *F. D., Docent i Nordisk Historia, Sektionens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 5 Tisd. kl. 5 e. m. öfver Nordisk statsförfattningshistoria samt gifver å samma lärosal Månd., Tisd. och Onsd. kl. 6 e. m. en propedeutisk kurs i Allmän historia (afgift 25 kronor).

ERNST ALBIN KOCK, *F. D., Docent i Engelska Språket och Litteraturen, Sektionens stipendiat,* förestår e. o. professuren i Nyeuropeisk Linguistik, föreläser offentligt å lärosalen N:o 4 Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 10 f. m. öfver Fornengelska samt leder å samma lärosal hvarannan Månd. kl. 5–7 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Forngermansk ljudlära.

JOHANNES DANIEL STRÖMBERG, *F. D., Docent i Teoretisk Filosofi,* meddelar enskild undervisning.

ANDERS GUSTAF WILHELM ERNST, *F. D., Docent i Romanska Språk,* leder å lärosalen N:o 4 Thorsd. kl. 4 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar öfver Fornfranska texter samt gifver under 15 timmar på tider, som framdeles bestämmas, en propedeutisk kurs i Romanska språk (afgift 20 kronor).

CARL OLOF THULIN, *F. D., Docent i Latinska Språket,* gifver under 12 timmar å tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Romerska antiqviteter (afgift 20 kronor).

LAURITZ ULRIK ABSALON WEIBULL, *F. D., Docent i Historia,* meddelar enskild undervisning.

FRANS GUSTAF EMANUEL WALBERG, *F. D., Docent i Romanska Språk,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 5 Tisd. kl. 1 e. m. öfver Calderons La vida es sueño.

JAKOB LUDVIG WIDELL, *F. D., Docent i Statistik och Statskunskap,* förestår e. o. professuren i Statskunskap och Statistik, föreläser offentligt å lärosalen N:o 1 kl. 10 f. m. Tisd. och Onsd. öfver Englands förvaltning

och rättsväsende samt derefter öfver Frankrikes författning, Fred. öfver Befolkningsstatistik (propedeutiskt), leder å samma lärosal Lörd. kl. 10 f. m. kostnadsfria seminarieöfningar i Statskunskap samt gifver å samma lärosal Månd., Onsd. och Fred. kl. 4 e. m. en propedeutisk kurs i Statskunskap för juridisk filosofisk examen (afgift 25 kronor) och juridisk filosofisk preliminärexamen (afgift 20 kronor).

AXEL WILHELM AHLBERG, *F. D., Docent i Latinska Språket och Litteraturen, Sektionens stipendiat,* leder gemensamt med Docenten Nilsson å lärosalen N:o 10 Tisd. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar i Latinsk epigrafik och leder dervid den språkliga behandlingen samt gifver tre timmar i veckan å tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Gai Institutiones (afgift 30 kronor).

NILS MARTIN NILSSON, *F. D., Docent i Grekiska Språket och Litteraturen,* leder gemensamt med Docenten Ahlberg å lärosalen N:o 10 Tisd. kl. 4—6 e. m. kostnadsfria seminarieöfningar i Latinsk epigrafik och leder dervid den sakliga behandlingen.

PER INGVAR KONRAD SVENSSON, *F. D., Docent i Praktisk Filosofi, Sektionens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 Onsd. kl. 7 e. m. öfver Antikens etiska åsigter samt gifver å lärosalen N:o 9 Månd., Onsd. och Fred. kl. 5 e. m. en propedeutisk kurs i Praktisk filosofi för filosofie kandidatexamen (afgift 25 kronor) samt för juridisk filosofisk examen och juridisk filosofisk preliminärexamen (afgift 15 kronor).

CARL AXEL MOBERG, *F. L., Docent i Semitiska Språk,* har sökt tjenstledighet.

FREDRIK MAURITZ VETTERLUND, *F. D., Docent i Estetik och Litteraturhistoria,* uppehåller under tiden 16 September—31 Oktober professuren i Estetik samt Litteratur- och Konsthistoria, föreläser offentligt å lärosalen N:o 8 Tisd., Onsd., Fred. och Lörd. kl. 11 f. m. öfver Det spanska dramats historia.

Lektorer.

EMMANUEL-MARIE PHILIPOT, *Lektor i Franska Språket,* gifver å lärosalen N:o 4 kl. 11 f. m. offentligt litterär och grammatisk

tolkning Onsd. af Morceaux choisis de Molière (ed. E. Thirion) och Fred. af Mussets komedi: Il ne faut jurer de rien, leder å samma lärosal Thorsd. kl. 5 e. m. kostnadsfria praktiska öfningar i Franska öfver Anatole France: Le livre de mon ami (ed. Emil Rodhe) samt anordnar för grupper af 3 à 5 studerande kurser i Konversation (afgift en krona för hvarje person och timme).

JULIUS FREUND, *F. D., Lektor i Tyska Språket,* tolkar offentligt å lärosalen N:o 5 Thorsd. kl. 1 e. m. Göthes Hermann und Dorothea, gifver å samma lärosal Fred. kl. 1 e. m. en kostnadsfri kurs i Öfversättning till tyska från Geijerstams Svärfar, föreläser offentligt å samma lärosal Lörd. kl. 1 e. m. öfver Gottfried Kellers Sieben Legenden, gifver å tider som framdeles bestämmas, kurser i Fonetik och välläsning samt i Stilskrifning (afgift 10 kronor för hvardera kursen, omfattande omkring 10 timmar) samt anordnar för grupper af 3 à 5 studerande kurser i Konversation (afgift en krona för hvarje person och timme).

CHARLES SCOTT FEARENSIDE, *Master of Arts, Lektor i Engelska Språket,* föreläser å lärosalen N:o 5 kl. 12 midd. Månd. och Onsd. öfver Dickens' Christmas Carol, Fred. öfver Hutvudpunkterna i Britanniens historia, meddelar på tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Engelsk stilskrifning (afgift 15 kronor) samt anordnar för grupper af 3 à 5 studerande kurser i Konversation (afgift en krona för hvarje person och timme).

Filosofiska Fakultetens Matematiskt-Naturvetenskapliga Sektion.

Professorer och Extra ordinarie Professorer.

CARL FABIAN EMANUEL BJÖRLING, *F. D., Professor i Matematik, K. N. O. 2:a kl., L. K. V. A.,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 7 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 1 e. m. Nyare plan geometri och gruppteori, leder å samma lärosal Tisd. kl. 4 e. m. kostnadsfria matematiska seminarieöfningar samt meddelar å

samma lärosal Månd., Thorsd. och Lörd. kl. 6 e. m. en kostnadsfri propedeutisk kurs i Matematik.

ALBERT VICTOR BÄCKLUND, *F. D., Professor i Fysik, R. N. O., L. K. V. A.*, föreläser offentligt å lärosalen N:o 7 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 12 midd. Potentialteori med dess användning inom hydrodynamiken samt fortsätter å samma lärosal Onsd. och Fred. kl. 5—7 e. m. den förra terminen började kostnadsfria propedeutiska kursen och öfningskursen i Mekanik.

AUGUST WILHELM QUENNERSTEDT, *F. D., Professor i Zoologi, K. N. O. 1:a kl., R. D. D. O.*, föreläser offentligt å zoologiska lärosalen kl. 12 midd. Månd. och Thorsd. öfver Embryologiens grunder samt Tisd. och Fred. öfver Brachiopoder och tunicater.

DAVID BERGENDAL, *F. D., e. o. Professor i Jemförande Anatomi*, föreläser offentligt å zoologiska institutionen Onsd. och Lörd. kl. 8 f. m. öfver Valda stycken ur den jemförande anatomien, leder Månd. och Thorsd. kl. 10—12 f. m., Onsd. och Lörd. från kl. 9 f. m. zootomiska öfningar (afgift till institutionen 25 kronor) samt biträder vid sjelfständiga arbeten å zoologiska institutionen.

JOHAN MARTIN LOVÉN, *F. D., Professor i Kemi*, föreläser offentligt å kemiska lärosalen kl. 9 f. m. Månd. och Tisd. Teoretisk kemi (kemisk statik och kinetik), Thorsd. och Fred. Oorganisk kemi samt leder laborationsöfningarna för filosofie licentiatexamen (afgift till kemiska institutionen 25 kronor).

CARL VILHELM LUDVIG CHARLIER, *F. D., Professor i Astronomi, L. K. V. A.*, föreläser offentligt å astronomiska observatoriet Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 2 e. m., öfver Planeternas periodiska störningar.

BENGT JÖNSSON, *F. D., e. o. Professor i Botanik, R. W. O., R. D. D. O.*, föreläser offentligt å botaniska lärosalen Onsd. och Lörd. kl. 12 midd. (på slaget) en högre kurs i Växtanatomi, leder kl. 9—12 f. m. Månd. och Tisd. kostnadsfria växtfysiologiska öfningar och arbeten samt Thorsd. och Fred. kostnadsfria öfningar och arbeten i Växtanatomi.

JOHAN CHRISTIAN MOBERG, *F. D. e. o. Professor i Geologi och Mineralogi*, föreläser å geologiska institutionen Månd., Tisd. och Thorsd.

kl. 8 f. m. öfver Sveriges geologi samt leder derstädes Tisd. kostnadsfria öfningar kl. 12 midd. i Paleontologi och kl. 5 e. m. i Fältgeologi.

JOHANNES ROBERT RYDBERG, *F. D., e. o. Professor i Fysik, n. v. Dekanus,* föreläser offentligt å fysiska lärosalen Onsd. och Lörd. kl. 2 e. m. Akustik, håller å samma lärosal Fred. kl. 11 f. m. offentliga fysikaliska demonstrationer samt leder Onsd. och Lörd. kl. 8 f. m. till 6 e. m. de fysikaliska laborationsöfningarna (afgift till institutionen 10 kronor).

Ej tillsatt: Professuren i *Botanik.*

Observator.

FOLKE AUGUST ENGSTRÖM, *F. D., Astronomie Observator, R. W. O.,* handleder kostnadsfritt dem, som sysselsätta sig med astronomiska observationsöfningar.

Laborator.

Ej tillsatt: Laboratorstjensten i *Kemi.*

Docenter.

JULIUS MÖLLER, *F. D., Docent i Matematik, Lektor vid Lunds h. allm. Läroverk,* meddelar enskild undervisning.

SVEN LEONARD TÖRNQVIST, *F. D., Professors n. h. o. v., Docent i Geologi, Lektor vid Lunds h. allm. Läroverk, R. N. O.,* föreläser offentligt å geologiska institutionen Lörd. kl. 9 f. m. öfver De äldre paleozoiska systemerna.

ERNST LEOPOLD LJUNGSTRÖM, *F. D., Docent i Botanik,* meddelar enskild undervisning.

THORSTEN BRODÉN, *F. D., Docent i Matematik, Assistent i Matematik, Sektionens stipendiat,* föreläser offentligt å lärosalen N:o 7 Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 10 f. m. öfver Grunderna af differentialkalkylen.

JOHAN JACOB HJALMAR LÖNDAHL, *F. D., Docent i Kemi,* meddelar enskild undervisning.

SVANTE SAMUEL MURBECK, *F. D., Docent i Botanik, Sektionens stipendiat,* leder Tisd. och Fred. kl. 9—12 f. m. kostnadsfria för filosofie kandidatexamen afsedda fytotomiska öfningar och föreläser i sammanhang dermed Växtanatomi.

ANDERS HENNING HENNIG, *F. D., Docent i Geologi,* innehar docentstipendium, håller å geologiska institutionen Månd. kl. 12—2 e. m. offentliga föreläsningar och öfningar i Petrografi.

HANS THURE SIGURD WALLENGREN, *F. D., Docent i Zoologi,* innehar docentstipendium, föreläser offentligt å zoologiska lärosalen Fred. kl. 2 e. m. öfver Jemförande osteologi samt gifver på tider, som framdeles bestämmas, en kurs i Jemförande anatomi och osteologi, omfattande fordringarna för medicinsk-filosofisk examen (afgift 25 kronor).

AXEL GABRIEL OHLIN, *F. D., Docent i Zoologi,* innehar docentstipendium, tjenstledig.

BENGT LIDFORSS, *F. D., Docent i Botanik, Assistent vid växtfysiologiska laboratoriet vid botaniska institutionen,* föreläser offentligt å botaniska institutionen Lörd. kl. 4 e. m. öfver Artbildningen i växtriket, leder Månd. och Onsd. kl. 9—12 f. m. öfningar i Växtfysiologi samt meddelar Tisd. och Fred. kl. 5—7 e. m. en propedeutisk kurs i Botanik (afgift 20 kronor).

AXEL AUGUST PSILANDER, *F. D., Docent i Astronomi,* har sökt tjenstledighet.

SVANTE ELIS STRÖMGREN, *F. D., Docent i Astronomi,* har sökt tjenstledighet.

SIMON FREDRIK BENGTSSON, *F. D., Docent i Zoologi,* t. f. föreståndare för entomologiska afdelningen af zoologiska institutionen, föreläser offentligt å zoologiska lärosalen kl. 1 e. m. Onsd. öfver Sveriges fjärilar och Lörd. öfver Coleoptera i samband med bestämningsöfningar inom denna insektgrupp samt leder entomologiska exkursioner.

OSKAR IVAN HOLMQVIST, *F. D., Docent i Matematik* meddelar enskild undervisning.

CARL VILHELM OSEEN, *F. L., Docent i Matematik,* meddelar enskild undervisning.

AUGUST UPMARK, *F. D., Docent i Experimentalfysik,* leder å fysiska lärosalen Lörd. kl. 6—8 e. m. Fysikaliska räkneöfningar för högre kurser (afgift 15 kronor).

LUDVIG RAMBERG, *F. D., Docent i Kemi,* förestår laboratorstjensten i kemi, leder Månd., Tisd., Thorsd. och Fred. kl. 8 f. m.—6 e. m. de allmänna kemiska laborationsöfningarna (afgift till institutionen 25 kronor för hela och 12 kronor 50 öre för halfva terminen) samt meddelar under terminens förra del å tider, som framdeles bestämmas, en propedeutisk kurs, omfattande fordringarna för inträde å laboratoriet (afgift 20 kronor).

KRISTIAN OSKAR MATS WEIBULL, *F. D., Assistent vid geologisk-mineralogiska institutionen,* föreläser offentligt å geologiska institutionen Lörd. kl. 10 f. m. Allmän mineralogi samt leder Onsd. och Lörd. kl. 11 f. m.—½ 1 e. m. kostnadsfria öfningar i Mineralogi.

Exercitie-Mästare.

CARL ANDERS HENRIK NORLANDER, *Fäktmästare och Gymnastiklärare, Öfverstelöjtnant, R. S. O., R. W. O., R. D. D. O., R. Belg. Leop. O., R. Meckl-Schw. Grip. O., Off. Fr. Instr. publ.,* leder på Universitetets gymnastiksal söcknedagar kl. 8—9 f. m. samt 7—8 e. m. gymnastik och fäktöfningar.

Kl. 12—1 e. m. är gymnastiklokalen upplåten för fria öfningar i gymnastik och fäktning, då gymnastikläraren eller någon hans ställföreträdare är närvarande.

AXEL HJALMAR LINDQVIST, *Ritmästare, R. W. O.,* undervisar å ritsalen Fred. och Lörd. kl. ½ 10 f. m. i Ritkonst.

CARL ALFRED BERG, *F. K., Kapellmästare, M. L. A.,* leder musikaliska öfningar å kapellsalen kl. 6—8 e. m. Månd. med Kammarmusik och Fred. med Orkestermusik, meddelar åt teologie studerande kostnadsfri undervisning i Liturgisk sång samt föröfrigt enskild undervisning i Musik, Sång och Musikteori.

Universitetets Kansli hålles öppet Tisd., Onsd., Fred. och Lörd. kl. 11—12 f. m.; *Räntekammaren* samma dagar kl. 11 f. m.—½1 e. m.

Universitetets Bibliotek hålles öppet så väl till utlåning som till begagnande på stället alla söcknedagar kl. 10 f. m.—2 e. m.

Universitetets öfriga institutioner hållas tillgängliga efter anhållan hos institutionsföreståndarne.

Bd. 32. (1896). Pris 15 kr.

Björling, C. G. E., Vår äldsta lagkommentar (pris 1 kr.). — Los cantares de Myo Cid. Con una introduccion y notas por *Ed. Lidforss,* II. (pris 5 kr.). — *Zander, C. M.,* De numero Saturnio quæstiones (pris 1,25). — *Schwerin, H. H. von,* Helgoland. Historisk geografisk undersökning (pris 10 kr.) — *Lindskog, C.,* Beiträge zur Geschichte der Satzstellung im Latein (pris 1,50).

Bd. 33. (1897). Pris 13 kr.

Pfannenstill, Magnus, Om Gudsbelätet En dogmatisk-kritisk undersökning på de lutherska bekännelseskrifternas område (pris 3,50). — *Björling, Carl G. E.,* Bidrag till obligationsrättens lära om prästationsorten (pris 1,50). — *Fahlbeck, Pontus,* Den statistiska typen eller regelbundenheten uti de menskliga företeelserna. Ett bidrag till statistikens teori (pris 1 kr.). — *Zander, C. M.,* De generibus et libris paraphrasium Phaedrianarum (pris 1,50). — *Wulff, Fredrik,* Om öfversättning af stråfiska diktvärk, förnämligast Dantes och Petrarcas (pris 1 kr.). — *Wrangel, E.,* Sveriges litterära förbindelser med Holland särdeles under 1600-talet (pris 5 kr.).

Bd. 34. (1898). Pris 11 kr.

Per Brahe den äldres fortsättning af Peder Svarts krönika, utg. af *O. Ahnfelt* (pris 2 kr.). — Meddelanden från det Litteraturhistoriska seminariet i Lund, utg. af *H. Schück:* IV. *Stjerna, K.,* Erik den helige. En sagohistorisk studie (pris 0,75). — *Stille, A.,* Danmarks politik gent emot Sverige 1707—1709 (pris 1,50). — *Linde, S.,* Grekiska och latinska etymologier (pris 1 kr.). — *Boström, G.,* Kritisk framställning af Kants frihetslära (pris 2 kr.). — *Bure, N.,* Rytmiska studier öfver knittelversen i medeltidens svenska rimverk (pris 5 kr.).

Bd. 35. (1899). Pris 8 kr.

Ahnfelt, O., Bidrag till svenska kyrkans historia i sextonde århundradet. III (pris 1,25). — *Herner, S.,* Den mosaiska tiden. I. Undersökning af hvad som är mosaiskt i dekalogerna och förbundsboken (pris 2,50). — *Ernst, G.,* La flexion de l'article, des noms de nombre, des pronoms et des verbes dans le Roland d'Oxford (pris 2,25). — *Wrangel, E.,* Till belysning af de litterära förbindelserna mellan Sverige och Tyskland under 1600-talet (pris 0,50). — *Fürst, C. M.,* Arvid Henrik Florman och veterinärvetenskapen samt frågan om veterinärundervisning vid Lunds Universitet (pris 1,25). — *Larsson, H.,* Gränsen mellan sensation och emotion (pris 1 kr.).

Bd. 36. (1900) Pris 12 kr.

Weibull, L., De diplomatiska förbindelserna mellan Sverige och Frankrike 1629—1631 (pris 2,50). — *Freund, J.,* Huttens Vadiscus und seine Quelle (pris 1 kr.). — *Linde, S.,* Adversaria in latinos scriptores (pris 1,75). — *Lindskog, C.,* De correcturis secundae manus in codice vetere Plautino (pris 1,75). — *Herner, S.,* Den mosaiska tiden. II. Undersökning af hvad som är mosaiskt i den devteronomiska lagen, helighetslagen och prestkodex' lag (pris 2,75). — *Wulff, F.,* La rythmicité de l'alexandrin français (pris 2 kr.). — *Schwerin, H. H. von,* Om kustfolks olika sjöduglighet (pris 2,75

Bd. 37. (1901). Pris 9 kr.

Ernst, G., Étude sur les pronoms personnels employés comme régimes en ancien français (pris 0,75). — *Kock, E. A.,* Die deutschen Relativpronomen (pris 3 kr.). — *Herner, S.,* Bidrag till Apostlagerningarnas teologi (pris 2 kr.). — *Nilsson, M. P.,* Quomodo pronomina, quae cum substantiis conjunguntur, apud Plautum et Terentium collocentur (pris 2 kr.). — *Thulin, C.,* De obliqua oratione apud Thucydidem I. (pris 1,75). — *Vetterlund, F.,* Atterboms sagospel Fågel Blå. Förra afdelningen (pris 1,50).

Lunds Universitets Årsskrift.

Bd. 38. (1902). **Afdeln. 1.** Pris 6 kr.

Innehåll:

De närmast föregående bandens innehåll: se cmslagets 2 och 3 sida.

Hvarje afhandling säljes särskildt.

ACTA UNIVERSITATIS LUNDENSIS.

LUNDS UNIVERSITETS ÅRS-SKRIFT.

XXXVIII.

1902.

ANDRA AFDELNINGEN.

KONGL. FYSIOGRAFISKA SÄLLSKAPETS HANDLINGAR.

LUND 1902.
E. MALMSRTÖMS BOKTRYCKERI.
DISTRIBUERAS GENOM C. W. K. GLEERUPS FÖRLAG I LUND.

XVIII utgifves i 2 afdelningar: I. Teologi och Humanistiska ämnen.
II. Fysiografiska Sällskapets Handlingar.

Fysiografiska Sällskapets Handlingar.

Bd. 1—12.

Bd. 1. Antiseptikens utveckling och nutida tillämpning, af *J. Borelius.* Om operationer på gallblåsan och gallvägarne särskildt vid cholelithiasis, af *J. Åkerman.* Till Algernas Systematik, Afd. 6, af *J. G. Agardh.* Undersökning öfver Siljansområdets Graptoliter, af *S. L. Törnqvist.* Fysiografiska Sällskapets sammanträden, 1889—90. Lunds Universitets Årsberättelse, 1889—90, af Universitetets Rektor. — **Bd 2.** Kliniska studier öfver bukorganens lägeförändringar, af *C. H. Hildebrand.* Om bestämning af drufsocker genom förjäsning och uppmätning af kolsyrans volum, af *S. G. Hedin.* Bidrag till kännedomen om platinasulfinbasernas konstitution, af *H. Löndahl.* Beiträge zur Kenntniss des Dickenzuwachses der Rhodophyceen, von *B. Jönsson.* Beiträge zur Flora von Südbosnien und der Hercegovina, von *S. Murbeck.* Tvenne Asplenier, deras affiniteter och genesis, af *S. Murbeck.* Bidrag till kännedomen om primära barken hos vedartade dikotyler, dess anatomi och dess funktioner, af *H. Tedin.* Fysiografiska Sällskapets sammanträden, 1890—91. Borgerlig tid och verldstid, Inbjudningsskrift af Universitetets Rektor. — **Bd 3.** Un nouveau galvanomètre, par *G. Granqvist.* Sur la théorie des oscillations électriques, par *A. Rosén.* Om toluolsulfonglycin, af *G. Wallin.* Beiträge zu Fauna Grönlands, von *D. Bergendal.* Ehrenbergs Euchlanis Lynceus wiedergefunden? von *D. Bergendal.* Analecta algologica, scr. *J. G. Agardh.* Studier öfver örtartade, slingrande stammars jämförande anatomi, af *G. Andersson.* Bidrag till kännedomen om Lycopodinébladens anatomi, af *J. Eriksson.* Ueber die Wirkungsphäre der Glycose- und Gerbstoffreaktionen, von *B. Lidforss.* Undersökningar öfver Siljansområdet Graptoliter, af *S. L. Törnqvist.* Studier öfver Bryozoerna i Sveriges Kritsystem, af *A. Hennig.* Fysiografiska Sällskapets sammanträden, 1891—92. — **Bd 4.** Öfver ett speciell slag af hvirfvelrörelse i vätskor, af *A. Wiman.* Zur Frage über die Constitution der aromatischen Diazoverbindungen, von *C. W. Blomstrand.* Inverkan af alkoholiskt natriumetylat på ättikester och benzaldehyd, af *Hj. Löndahl.* Om trypsindigestionen. af *S. G. Hedin.* Bidrag till kännedomen om Hornsubstansens klyfningsprodukter, af *S. G. Hedin.* *Polypostia similis* n. g. n. sp. En acotyl Polyklad med många hanliga parningsapparater, af *D. Bergendal.* Einige Bemerkungen über Cryptocelides Lovéni mihi, af *D. Bergendal.* Some Remarks on the Bottlenose-Wahle (Hyperoodon). by *A. Ohlin.* Analecta Algologica, Continuatio I, auctore *J. G. Agardh.* Iakttagelser öfver ljusets betydelse för fröns groning. af *B. Jönsson.* Studier öfver Elaiosferer i örtbladens mesofyll och epidermis, af *B. Lidforss.* Observations on the structure of some *Diprionidæ*, by *L. S. Törnqvist.* Inbjudningsskrift till Filosofie Doktorspromotionen d. 27 Maj 1893, af Promotor. Inbjudningsskrift till Medicine Doktorspromotionen d. 27 Maj 1893, af Promotor. Fysiografiska Sällskapets sammanträden, 1892—93. — **Bd 5.** Studier öfver förändringarne i Ammonshornen och närliggande delar vid epilepsi, af *Th. Nerander.* Zur Theorie der Transformation elliptischer Functionen, von *T. Brodén.* Undersökningar öfver den elektriska ljusbågen, af *G. Granqvist* Versuche über den temporären Magnetismus des Eisens und des Nickels bei hohen Temperaturen, von *N. Grane.* Bidrag till kännedomen om Suffonglycinerna, af *L. Fr. Rosengren.* Studier öfver ciliata infusorier, I, af *H. Wallengren.* Analecta algologica, Continuatio II, auctore *J. G. Agardh.* Studier öfver Bryozoerna i Sveriges Kritsystem, II. af *A. Hennig.* Inbjudningsskrift till Filosofie Doktorspromotionen i Lund, Torsdagen den 31 Maj 1894, af Promotor. Fysiografiska Sällskapets sammanträden 1893—94. — **Bd 6.** Zur Frage über die Constitution der aromatischen Diazo-Verbindungen und ihrer Isomere, von *C. W. Blomstrand.* Sur le développement de l'éctricité au contact de l'air et le l'eau, par *K. A. Holmgren.* Berechnung der Bahn des Kometen 1890. II, von *Elis Strömgren.* Beiträge zur Biologie der geophilen Pflanzen, von *F. W. C. Areschoug.* Iaktteaglser öfver tillväxten hos *Orobanche*-arter, af *B. Jönsson.* Studier till kännedomen om malakostrakfaunan i Baffin Bay och Smith Sound, af *A. Ohlin.* Studier öfver Ciliata Infusorier, II, af *H. Wallengren.* Fysiografiska Sällskapets sammanträden, 1894—95. — **Bd 7.** Öfver bestämning af induktionskonstanter med differential-vibrationsgalvanometer, af *G. Granqvist.* Analecta Algologica. Continuatio III, auctore *J. G. Agardh.* Zur Kenntniss des anatomischen Baues des Blattes, von *B. Jönsson.* Studier öfver Turbellarier, II, af *D. Bergendal.* Fysiografiska Sällskapets sammanträden 195—96. Lunds Universitets Årsberättelse, af Universitets Rektor.. — **Bd 8.** Ueber das Auftreten von Lähmungen nach Masern, von *Karl Petrén.* Om Stenos och Obliteration af Aorta vid eller i närheten af ductus Botalli, af *E. Wadstein.* Functionentheoretische Bemerkungen und Sätzte, von *T. Brodén.* Basiska Eruptiver inom V. Silfbergsfältet i Dalarne, af *M. Weibull.* On the Diplograptidæ and Heteroprionidæ of the Scanian Rastrites Beds, by *S. L. Törnqvist.* Revision af Lamellibranchiaterna i Nilsson's „Petrificata Suecana Formationis Cretaceæ", af *A. Hennig.* Bidrag till kännedomen om larven af Phalacrocera replicata (Lin.), af *S. Bengtsson.* Bidrag till kännedomen om Fam. Urceolar[illegible] Stein, af *H. Wallengren.* Analecta algologica, Continuatio IV, auct. *J. G. Agardh.* Ueber die physiologi[illegible] Leistungen und die Entwickelung des Grundgewebes des Blattes, von *F. W. C. Areschoug.* Zur Physiol[illegible] des Pflanzlichen Zellkernes. von *B. Lidforss.* Contributions à la connaissance des Renonculacées — C[illegible]bitacées de la flore du nord ouest de l'Afrique, par *S. Murbeck.* Bidrag till kännedomen om de nöd[illegible]

ACTA UNIVERSITATIS LUNDENSIS.

LUNDS UNIVERSITETS ÅRS-SKRIFT.

XXXVIII.

1902.

ANDRA AFDELNINGEN.

LUND 1902.
E. MALMSTRÖMS BOKTRYCKERI.
DISTRIBUERAS GENOM C. W. K. GLEERUPS FÖRLAGSBOKHANDEL I LUND.